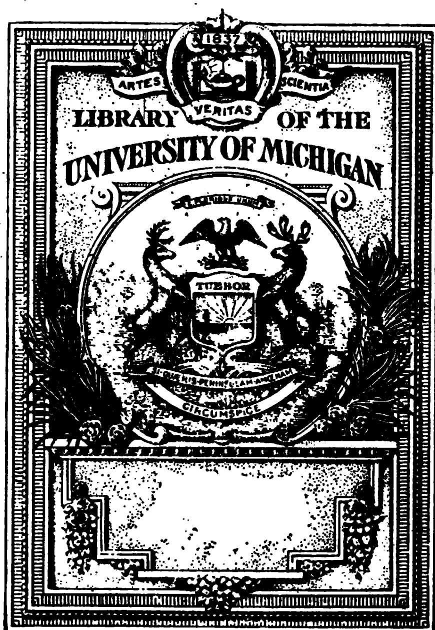
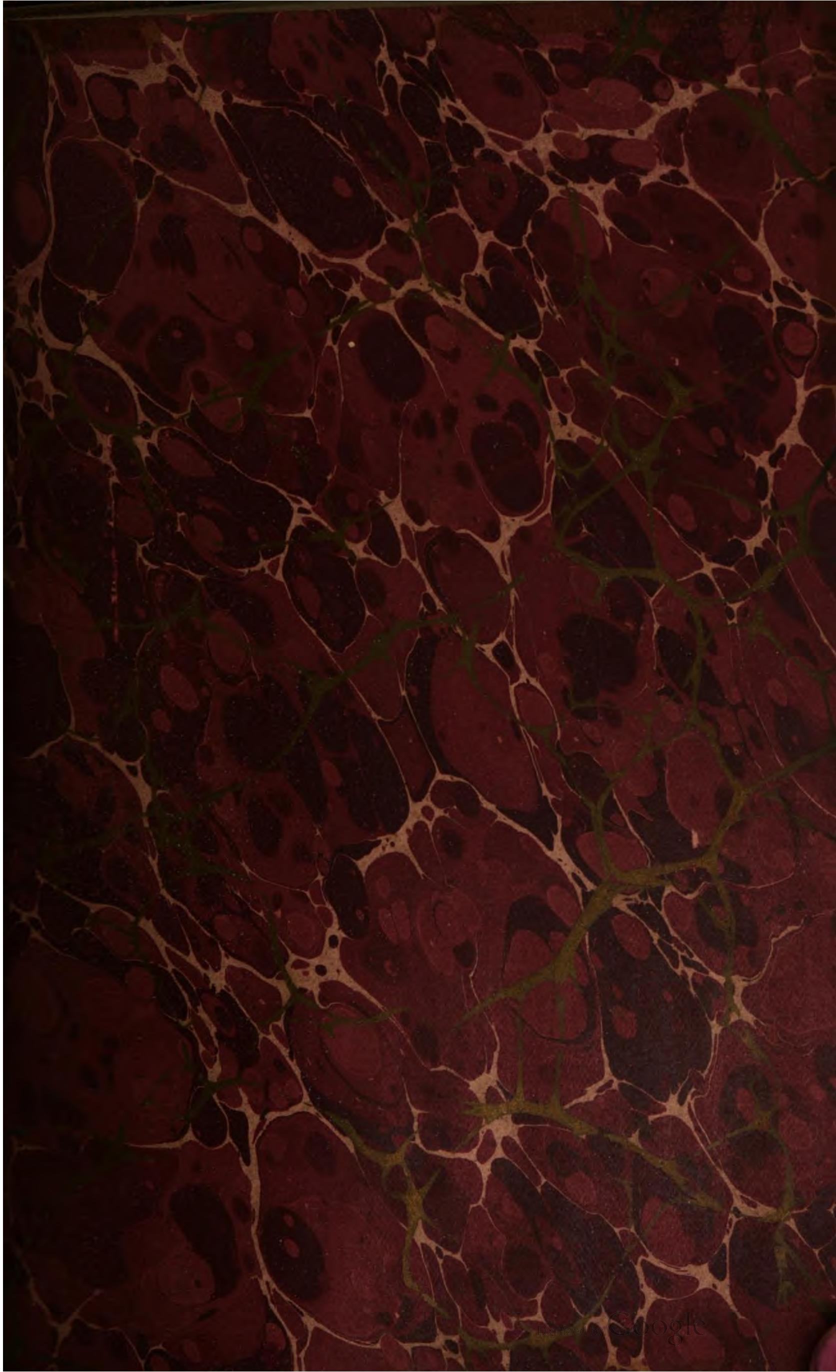


La Revue hebdomadaire


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



# LA REVUE

## HEBDOMADAIRE

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

# LA REVUE

## HEBDOMADAIRE

(*NEUVIÈME ANNÉE*)

ROMANS — HISTOIRE — VOYAGES

2e SÉRIE : 4e ANNÉE. — TOME V.

AVRIL 1900




PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

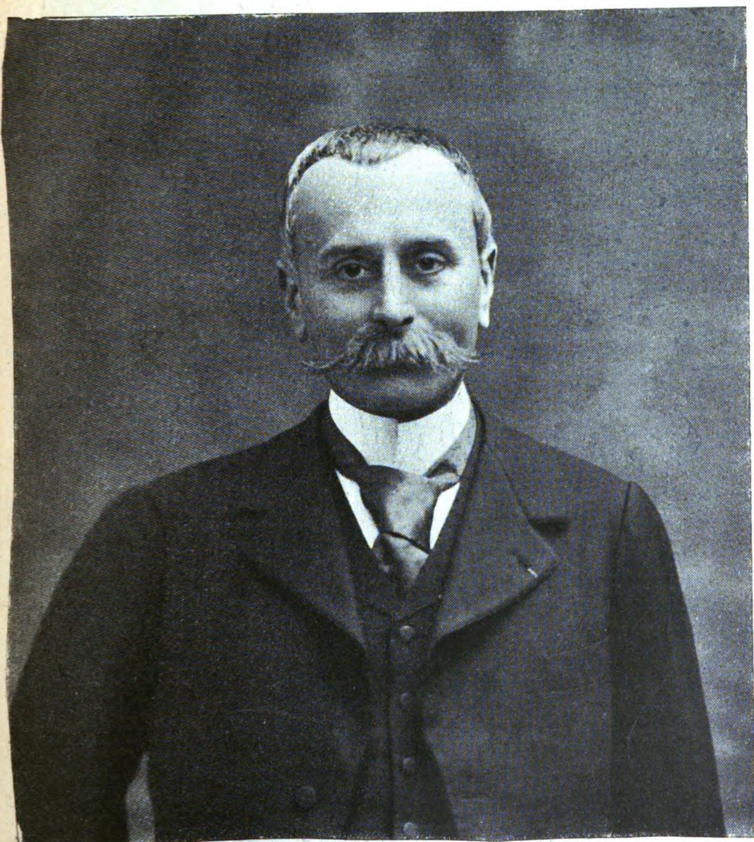
RUE GARANCIÈRE, 8

# L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 19 1er semestre 7 Avril 1900

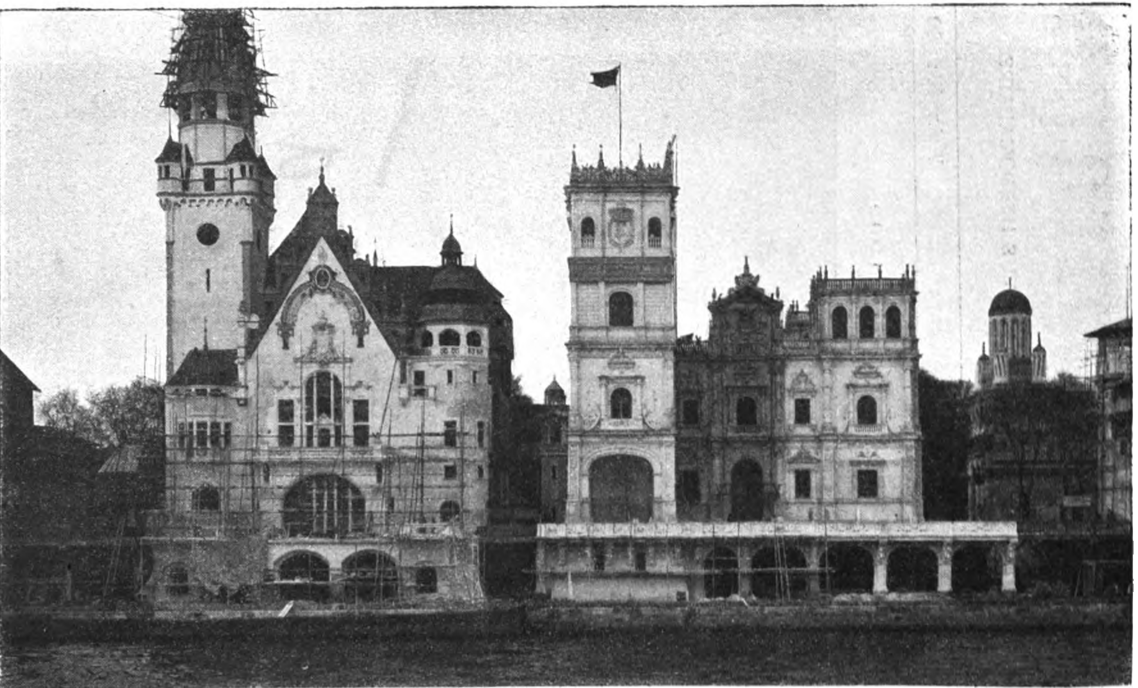
EXPOSITION DE 1900



229. — M. ALBERT BLONDEL

Délégué au service général de la section française

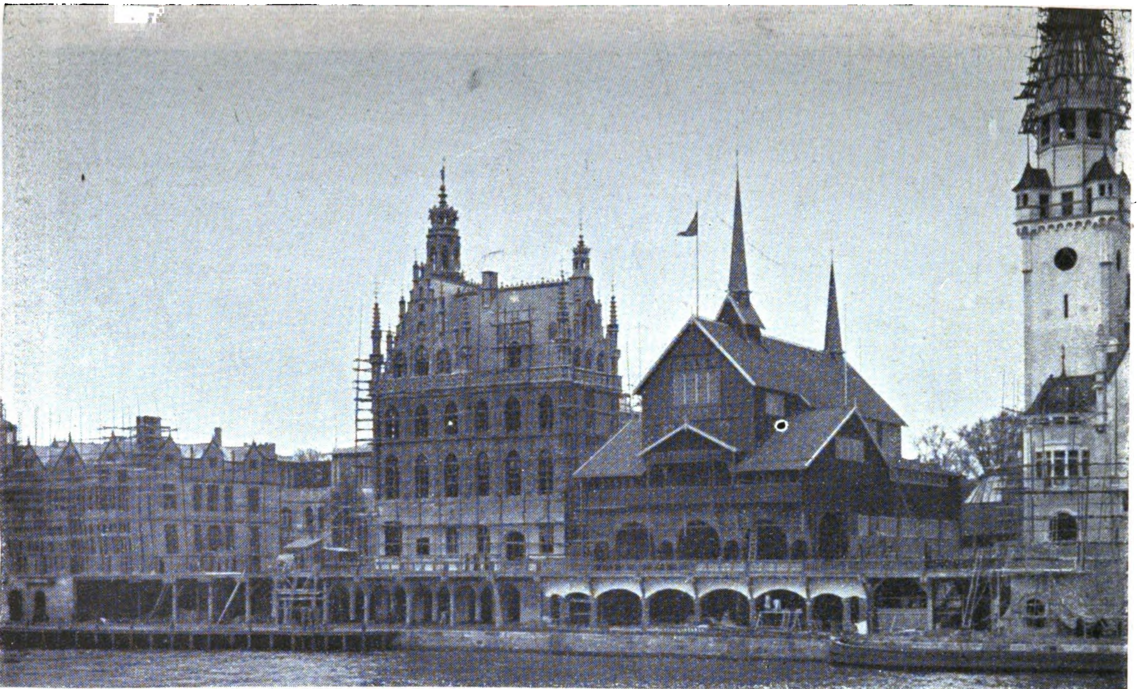
Cliché de Pirou, rue Royale. Gravure de Reymond.



230. — LES PAVILLONS ÉTRANGERS

(Allemagne) (Espagne)

Cl. de Bogaert. Gr. de Rousset.



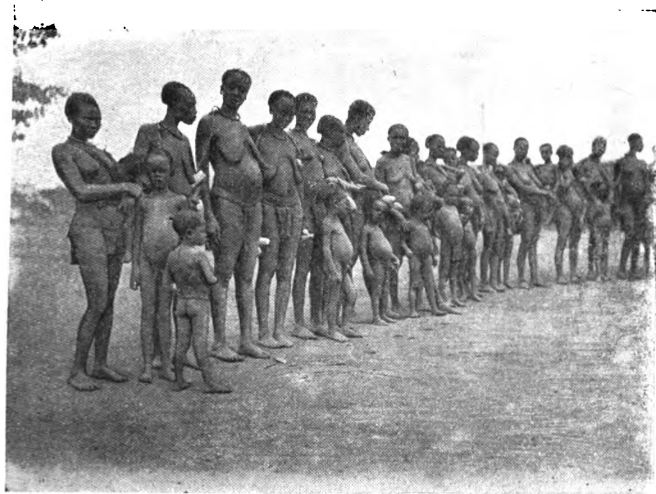
231. — LES PAVILLONS ÉTRANGERS
(Belgique) (Norvège)

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Ruckert.

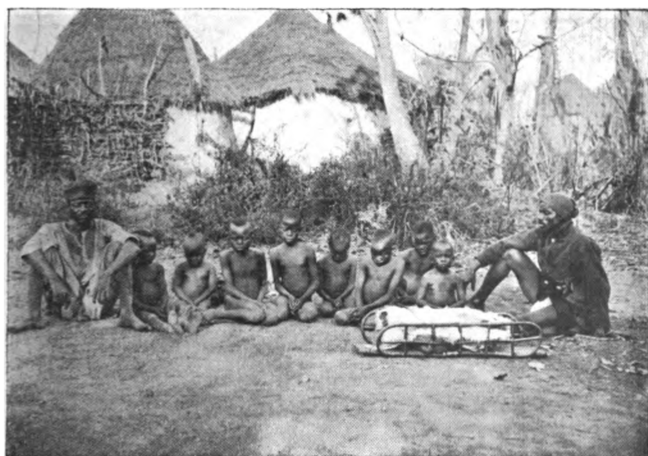


232. — MARAVIE. — CHANT ET DANSE INDIGÈNES

Cl. de M. E. Foà. Gr. de G. de Résener.



233. — AROANGOUA MOYEN. — CONVOI D'ESCLAVES



234. — APRÈS LA RAZZIA. — A VENDRE !

Cl. de M. E. Foà. Gr. de G. de Résener.



235. — M[lle] BERTINY ET M. ALBERT LAMBERT FILS
dans *Diane de Lys* (1[er] acte) au Théâtre-Français

Cl. de Mairet. Gr. de Rousset.



236. — M[lle] BARTET ET M. ALBERT LAMBERT FILS
dans *Diane de Lys* (4e acte) au Théâtre-Français

Cl. de Mairet. Gr. de Rousset.



237. — VUE DES MONT



GNES DU DRAKENSBERG







238. — LE FORT DES CHATS. — LE CHAR DE TRIANON
LE CHAR DES TOURELLES

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Rousset.







**239. — LE CHAR DE L'IMPUISSANCE. — LE CHAR DE LA REINE DES REINES**
**LE CHAR DE LA PÊCHE**

Obtenu avec obturateur Otto Lund. Gr. de Reymond.







240. — LE CHAR DE LA FÉE DES EAUX. — LE LANDAU DE LA RENAISSANCE DES HALLES
UN PHOTOGRAPHE PHOTOGRAPHIÉ

Cl. de Bogaert. Gr. de Rousset.

# NOS GRAVURES

229. — **Exposition de 1900. — M. Albert Blondel,** délégué au service général de la section française.

230, 231. — **Exposition de 1900. — Les palais des nations du monde.** — Sur la rive gauche de la Seine, du pont des Invalides au pont de l'Alma, s'élèvent les palais des nations du monde. Dans son dernier fascicule, *l'Instantané* a fait paraître des photographies représentant les palais les plus rapprochés du pont de l'Alma. Aujourd'hui, en continuant de remonter le cours du fleuve du pont de l'Alma au pont des Invalides, nous rencontrons les palais de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Norvège et de la Belgique.

La Belgique reproduit l'hôtel de ville d'Oudenarde. Le palais de l'empire allemand a été conçu sous la surveillance de Guillaume II lui-même ; il est construit dans le style de la Renaissance allemande et rappelle les monuments de Nuremberg. C'est également de la Renaissance que s'est inspirée l'Espagne.

232, 233, 234. — **Du Zambèze au Congo français. — Maravie : Chant et danse indigènes. — Aroangoua moyen : Convoi d'esclaves. — Après la razzia : A vendre !** — M. Édouard Foà va faire paraître prochainement à la librairie Plon-Nourrit un nouveau livre, *la Traversée de l'Afrique équatoriale — Du Zambèze au Congo français.*

C'est en 1894 que M. Foà s'est mis en route pour cette nouvelle exploration. Après avoir remonté le Zambèze et son affluent, le Chiré, jusqu'à Tchiromo, M. Foà et ses compagnons, M. de Borely et M. Camille Bertrand, quittèrent le pays de Nyassa à pied, se dirigeant vers l'ouest, faisant par jour 25 kilomètres en moyenne. Après avoir traversé le pays des Magandjas et celui des Atchécoundas et des Azimbas, l'expédition explore, en mai et juin 1895, les massifs montagneux de Matchinga, de Katoa, de Msakara, de Mano, de Missalo, arrive sur le haut Kapotché, d'où elle descend vers le Zambèze en juillet et traverse le pays des Sengas, visitant la rive gauche du Zambèze.

« J'ai montré tout à l'heure, dit M. Édouard Foà dans le récit de son exploration, combien les Azimbas avaient été persécutés par leurs puissants voisins. Les Sengas n'ont guère été plus

heureux : d'un pays abondamment peuplé et relativement prospère, la guerre et les razzias ont fait un désert où ne se voient plus que les emplacements d'anciens villages. Quelques endroits déboisés, des monticules de terre, des débris d'ustensiles, quelquefois des ossements humains, indiquent seuls aujourd'hui au voyageur que des gens habitaient autrefois ces lieux; la nature a repris son domaine et ses droits : l'herbe et les broussailles remplacent les cultures, et l'on marche à travers ces régions en tous sens, parfois pendant des semaines, sans rencontrer une âme.

« Les causes auxquelles on doit attribuer ces changements sont toujours les mêmes : la lutte du plus fort contre le plus faible pour alimenter la traite des esclaves, l'instinct de s'entre-dévorer qu'ont partout les hommes, et surtout les usages sociaux qui veulent que la femme fasse toutes les besognes, laissant l'homme dans une inaction absolue dont la conséquence est un besoin d'activité qu'il ne peut satisfaire qu'à la chasse ou à la guerre; de plus, la coutume invétérée d'avoir des esclaves et de mesurer au nombre que l'on en possède sa richesse et son bien-être, ou bien encore la possibilité de se procurer auprès des caravanes arabes contre ces mêmes esclaves tout ce que l'on désire : étoffes, poudre, verroterie, sel, etc.

« Azimbas, Sengas, Maravis, Pimbés ou Chêvas, qui peuplaient le pays entre Makanga et l'Aroangoua, au nord du Zambèze, tous ont eu le même sort; tantôt les Atchécoundas, tantôt les gens de Mpéséni, ont fait sur leur territoire des incursions dévastatrices, réduisant d'abord à l'impuissance, puis à la misère absolue Oundi et Tchagouanikira, qui en étaient les chefs et dont les descendants n'ont plus aujourd'hui aucun prestige. Les Maravis, les Pimbés, ont disparu avec leurs usages, leurs idiomes particuliers; il ne reste plus que quelques malheureux Azimbas et Sengas clairsemés : les premiers au nord et à l'ouest de Makanga, au sud de Mpéséni; les seconds aux environs de l'Aroangoua. »

Au mois de novembre 1895, l'expédition se dirigeait vers l'Aroangoua, affluent principal de la rive gauche du Zambèze, dont le confluent est à Zoumbo et la source au nord du lac Nyassa.

L'intention de M. Foà était de se rendre au lac Bangouéolo et de gagner ensuite le Nyassa par le pays de Moassi. C'était faire un crochet énorme du nord à l'est, mais il couvrait un pays peu connu et, par conséquent, intéressant à visiter.

Ayant passé du territoire des Sengas dans celui des Ouizas, l'expédition traverse un pays presque plat où, à part quelques

collines, le terrain est humide, et bivouaque sur le bord de l'Aroangoua. A cet endroit, le fleuve a environ 400 mètres de large; en aval, au dire des indigènes, il existe des rapides qui barrent la navigation.

Sur les peuplades qui habitent ces régions, M. Ed. Foà écrit ce qui suit :

« J'ai déjà dit que l'origine des premiers habitants du pays était zoulou (1). Mais au lieu d'être venus du nord, comme je l'avais cru d'abord, il paraîtrait qu'ils sont au contraire arrivés du sud, chassés par des dissensions et des guerres intestines. Cette version est très admissible, étant donné qu'une foule de peuples zoulous se sont échelonnés sur le parcours du Zoulou au Zambèze, tels les Macalacas, les Gacas, les Matabélés, les gens de Maté-kénia sur le haut fleuve, enfin les Angonis.

« A la suite de l'émigration, les premiers occupants se sont répandus dans toute la région ouest du lac Nyassa, et plus tard, avec les premiers indigènes, qui étaient, selon toute apparence, des Magandjas et des Sengas, ils ont formé les royaumes de Mpéséni, Tchikoussi et Moassi.

« La race est celle des Angonis, comme on appelait autrefois tous les peuples d'origine zoulou, éleveurs de bétail, armés de sagaies et de boucliers. Les Portugais les désignent sous le nom uniforme de *Landins*. Peu à peu ils se sont séparés et ils forment aujourd'hui plusieurs tribus : les gens de Tchikoussi, qui ont seuls conservé le nom primitif d'Angonis; ceux de Mpéséni, enfin les tribus de Moassi. »

235, 236. — **Diane de Lys**, à la Comédie française. — La dernière pièce mise à la scène au Théâtre-Français avant l'incendie du 8 mars aura été *Diane de Lys*, de Dumas fils. La pièce a été jouée en costumes de 1845, qui est la date de l'action. Mme Bartet y remplit le rôle de Diane de Lys, et M. Albert Lambert fils, celui de Paul Aubry. Les représentations de *Diane de Lys* continuent à l'Odéon, où s'est transportée le 26 mars la troupe de la Comédie française.

237. — **La guerre sud-africaine. — Le Drakensberg.** — Le Drakensberg est une chaîne de montagnes qui dominent le Natal au nord et dont les sommets s'élèvent jusqu'à trois mille mètres,

238, 239, 240. — **La Mi-Carême à Paris.** — La température, bien que sans grâce, s'étant montrée suffisamment

(1) Dans l'ouvrage intitulé *Du Cap au lac Nyassa* (Plon-Nourrit, éditeurs).

clémente, les Parisiens ont pu, le 22 mars, se livrer aux plaisirs habituels de la Mi-Carême, qui comportent le spectacle de chars plus ou moins décoratifs et l'amusement, moins inoffensif, des batailles de confetti.

Le cortège des marchés et lavoirs s'est déroulé dans l'après-midi de la place de la Concorde à l'Hôtel-de-Ville par les grands boulevards.

Voici quels étaient les principaux chars :

Le **Char des Tourelles**, attelé de quatre chevaux et donnant asile à un orchestre de seize musiciens costumés en fous.

Le Char ou le **Fort des Chats** : grande forteresse truquée et machinée avec douze personnages, parmi lesquels : la Chatte blanche, le Chat botté, le Chat de la mère Michel — quatre chats et huit souris.

Venait ensuite la **Renaissance des Halles** : une estafette à cheval précédait huit landaus, dans le premier desquels avaient pris place la reine des Halles, Mlle Eugénie Barbier; le roi, M. Cartier, et leurs demoiselles et garçons d'honneur en costumes Louis XVI.

Le **Char du Petit-Trianon**, sous le bosquet duquel prenaient leurs ébats 20 personnages en costumes du temps.

Le **Char de la Reine des Reines** : sur un trône édifié sous une reproduction de la porte monumentale de l'Exposition, la Reine des Reines, Mlle Clotilde Ozouf, personnifiant l'Exposition de 1900; à ses côtés, sur des gradins, les quatre demoiselles d'honneur : Mlles Albertine Duclos, du marché Saint-Germain; Julienne Terache, du marché Lenoir; Eugénie Romelotte, des Halles; Louise Lebailleux, du marché du Temple.

Derrière le char de la Reine des Reines, quatre landaus pour les sociétaires de l' « Union et progrès du marché Saint-Germain », encadrant le **Char de l'Impuissance** (douze petits bonshommes en gendarmes réduisant à l'impuissance un colosse qui ressemblerait, à s'y méprendre, à John Bull).

Le **Char de la fée des Eaux**, où une vaste conque marine servait de trône à la reine du Temple, Mlle Constance Crenn, vêtue de rose clair, sous un manteau couleur eau, escortée de ses demoiselles d'honneur, au milieu de fleurs et de végétations marines.

Le **Char de la Pêche**, où une écrevisse monumentale donne l'assaut à un phare de cinq mètres de hauteur.

*Le directeur-gérant* : P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1107.

# LE PÈRE BLANC

(*Suite*)

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Il était environ une heure du matin. Après la violente secousse qui avait tout culbuté à bord, la *Reina Mercedes* ne bougeait plus. Elle gisait, un peu inclinée, dans une immobilité lourde. Il semblait qu'en une seconde, comme un cétacé touché au cœur par quelque harpon, elle eût passé du mouvement et de la vie à l'inertie de la mort. D'ailleurs un bruit sourd continu, et qui allait s'élargissant du clapot au mugissement de cascade, emplissait la coque. Dès la première seconde, les feux s'étaient éteints et l'eau entrait maintenant avec une telle violence par la crevasse du flanc que déjà le navire était descendu dans la mer au-dessous de sa ligne de flottaison.

Aux cris effrayés de : « Aux pompes ! » qui, instinctivement, avait répondu aux craquements de l'échouage succédait l'ordre impérieux jeté de la dunette par la voix du commandant :

— Aux canots !

Dans le brouillard où passagers et matelots ne se distinguaient pas, les ordres de Sanchez tombaient de haut.

— Sanchez! cria M. Achard, où sommes-nous?

Le commandant répondit :

— Peut-être en vue de Melilla...

— Ou sur les écueils de la côte du Riff! répondit une voix de mauvaise augure, que le Père Blanc et M. Achard n'eurent pas de peine à reconnaître. Mais personne ne releva la phrase du Renégat Diégo, et M. Achard demanda :

— Vous vous embarquez avec nous, Sanchez?

Le commandant de la *Reina Mercedes* ne répondit pas.

Certes le péril était extrême et, sans qu'on l'eût dit tout haut, chacun des passagers comprenait qu'il fallait se hâter. Les minutes de l'agonie du paquebot étaient comptées avant le définitif engloutissement. Pourtant les cœurs se serrèrent comme si une angoisse plus forte venait de s'ajouter à tant d'inquiétude dans la pensée que le marin qui présidait, si ferme, au salut des autres venait de se condamner à mort.

Après ce premier élan de pitié qui avait fait du silence dans les cœurs, le sens de la conservation égoïste se réveilla, et, avec lui, les protestations tumultueuses. Les supplications des femmes y mêlaient leurs notes aiguës aux objurations des voix viriles. Pourtant, au-dessus d'eux, dans le brouillard, l'homme demeurait muet.

— Laissez-moi lui parler! dit le Père Blanc.

Et de sa voix résonnante il invoqua :

— Sanchez! Vous n'avez pas le droit de mourir quand tant de vies vous demeurent confiées. Nous sommes témoins vis-à-vis de vous-même que, dans l'accident qui a mis votre navire à la côte, vous n'avez nulle part de responsabilité. Il vous en reste une grave :

c'est à vous de prendre le commandement de ces barques de sauvetage, de protéger vos passagers contre les risques que l'on court, dans de tels parages, du fait des écueils et... du fait des hommes.

— Il est certain que je ne connais pas la côte, interrompit le second, qui commandait la mise à la mer des embarcations.

— Vous entendez, mon vieil ami? cria de nouveau M. Achard. Vous seul pouvez nous tirer de là. Ne préférez pas votre chagrin à nos périls, et cette coque de navire à des existences précieuses.

— Sanchez! reprit encore une fois le Père Blanc. Je vous adjure au nom de Dieu!

Dans le silence profond, car, les cales emplies, l'eau montait maintenant sans murmure, on entendit un pas qui descendait de la dunette. Et les passagers groupés au bas des marches virent le commandant qui venait à eux.

— Vite, dit-il simplement, en désignant les canots.

Sanchez n'était pas seul à considérer qu'un navire n'est pas simplement un ensemble de planches bien jointes, mais un être à qui le mouvement dont il était capable a créé une âme. Aussi, au moment où un violent remous fit tanguer les barques et avertit les naufragés que la *Reina Mercedes* venait de s'abîmer, ce ne fut pas seulement le commandant du défunt navire, mais tous ces hommes et ces femmes entassés dans trois canots qui sentirent leurs cœurs trembler comme au contact de la mort. On avançait avec précaution à cause des écueils, de la brume et de la côte prochaine. Cependant les âmes étaient délestées d'un grand poids et tous les périls semblaient diminués à ceux qui venaient d'échapper au plus redoutable de tous : le naufrage en pleines ténèbres.

Maintenant la préoccupation de joindre la côte occupait tous les esprits. La terre ferme apparaissait

à elle seule comme un bien souverain à ces femmes et à ces enfants qui venaient de voir leurs vies si exposées sur la mer. L'équipage partageait ces illusions. Seuls les hommes groupés autour du commandant échappaient à ce courant d'optimisme.

— Il faudrait pourtant savoir, dit Sanchez à voix basse, où nous allons! Je ne puis tenir la mer si près des côtes. Il suffirait d'un peu de vent, succédant à ce brouillard, pour que, chargés comme nous sommes, le flot nous culbutât. Et d'autre part, si nous manquons la passe de Melilla, c'est droit dans les sables du Rio-Ouro ou sur la falaise des Gurubu, c'est-à-dire en plein foyer d'insurrection, que nous allons aborder.

— Ne pouvez-vous, demanda le lieutenant Renaud, informer la côte de notre détresse par quelque signal détonant?

— J'ai des fusées, dit Sanchez. Nous allons les tirer toutes ensemble. Voici que le brouillard se fait moins dense, et peut-être que le Préside est à un mille à peine; sûrement, il nous répondra avec du canon si notre signal est perçu, ou bien on enverra à notre secours le *Cuervo*, le petit vapeur armé qui fait le service de son mouillage.

En effet, le brouillard s'était brusquement éclairci, car les passagers des trois embarcations purent apercevoir,assez haut dans le ciel, leur bouquet de fusées qui éclatait en pluie d'étoiles.

Ce n'était pas en l'air, mais du côté présumé du rivage, que Sanchez épiait. Or, dans cette direction, nulle détonation ne vint prouver que l'appel de détresse avait été recueilli. Seulement, au bout d'une heure d'attente anxieuse, des feux commencèrent de se montrer à l'horizon. Les naufragés les interrogeaient selon leur connaissance exacte du péril avec un sursaut d'espoir ou d'inquiétude. Quelques-uns de ces feux étaient fixes, comme s'ils eussent éclairé les hau-

teurs d'une forteresse. D'autres vaguaient, presque au niveau de la mer.

Pour prononcer une parole d'espérance, le lieutenant Renaud dit :

— Qui sait! la garnison de Melilla craint peut-être un stratagème des insurgés, et ce sont des amis qui nous attendent derrière ces lumières.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir, fit Sanchez en fronçant les sourcils... Voyez donc! Ces feux se détachent du rivage... C'est toute une flottille qui vient à nous.

Il passa à l'avant de la barque. Les matelots avaient cessé de ramer et, l'œil rivé à sa lunette d'approche, le commandant interrogea la mer.

Dans les canots on ne respirait plus, toutes les attentions s'unissaient pour surveiller celui qui épiait, pour surprendre ses émotions dans un geste.

— Comme c'est long! murmura Mme Enriquez.

A ce moment même Sanchez se retourna. Son visage avait le reflet de la mauvaise nouvelle. Il retraversa l'embarcation dans toute la longueur, et comme il se rasseyait à l'arrière au milieu des hommes silencieux, à voix basse il prononça ce nom qui seul enfermait toutes les terreurs, précisait la rigueur de leur destinée :

— Les Riffains.

## II

L'habitude que la diplomatie française a contractée puis trop longtemps de prononcer, avec une gravité tainement bouffonne, les mots de « Cour chérifine » et d'« Empereur du Maroc » a si malheureunent faussé l'entendement public en matière de estions marocaines, que des explications précises

sont ici nécessaires pour rendre intelligibles et vraisemblables au jugement du lecteur les événements qui forment la suite de ce récit.

Il convient d'abord de rappeler que la prétendue autorité du Sultan sur cet ensemble de tribus d'origines disparates, que l'on nomme, tout en gros, les Marocains, est une fiction dont la diplomatie européenne connaît et cache la vanité. La vérité, c'est que « la Terre de l'Extrême-Occident » est divisée par ses habitants eux-mêmes en deux zones très différentes : le « Pays du Makhzen » (Blad el Makhzen) et le « Pays des Insoumis » (Blad el Siba). Le premier de ces territoires comprend Tanger, Maroc, Fez, quelques-uns des ports de mer visités par le commerce européen. Il est soumis, ou à peu près, à l'autorité de ce chef religieux qui prend le titre pompeux de Sultan du Maroc.

Le « Pays des Insoumis » pénètre, encadre et déborde le « Pays de Makhzen ». Il occupe naturellement le Sud sans fin ; il longe les trois quarts de la frontière morale qui flotte entre l'Algérie proprement dite et le pays d'Extrême-Occident. Enfin, au nord, en bordure de la mer Méditerranée, il comprend le massif du Riff.

Les populations berbères qui depuis les origines de l'histoire occupent cette citadelle montagnarde seraient fort indignées d'apprendre que les chancelleries européennes les considèrent comme des sujets obéissants de Sa Majesté Chériffienne. C'est à peine si la culture arabe les a effleurées. Elles lui ont emprunté le Koran, qu'elles ont très librement adapté à leurs mœurs. Pour le reste, elles se gouvernent par elles-mêmes à la façon de nos Kabyles et de leurs congénères les Berbères du Djebel-Amour. Chaque village riffain forme autant dire une petite république indépendante de ses voisines. L'organisation politique et administrative a un dessous commun : les « kanoun » ou coutumes, réunies en code. Un personnage, désigné

par la libre assemblée des hommes siégeant sur la place du village, comme les Athéniens sur l'Agora, remplit, ou à peu près, les fonctions de maire. Il tient son pouvoir de l'élection communale et il n'a de comptes à rendre qu'à ses administrés. Si par hasard le Sultan se risque à envoyer dans le Riff un Caïd de son choix, ce personnage montre en vain le sceau, signe visible de sa délégation; l'assemblée du village le met en fuite sous les quolibets; s'il insiste, il aura du plomb.

C'est à peine si le gouverneur général de la province, le Baja, ose se risquer dans le Riff, pour inviter ces hommes belliqueux à ménager les Européens qui échouent sur leurs côtes inhospitalières, voire à souscrire quelque somme d'argent au profit du Chef des croyants de l'Ouest. Dans la première occasion, les Riffains font la sourde oreille ; dans la seconde, ils déclarent que, si c'est une aumône qu'on leur demande, ils veulent bien dénouer les cordes de leur djebira. Si c'est un impôt que l'on exige, ils portent la main à leurs cartouchières.

Le Riff, si affranchi de tout servage politique, n'est pas moins indépendant au point de vue religieux. Il viole ouvertement la loi fondamentale de l'Islam, qui, comme chacun sait, préconise le culte du Dieu Unique. Toutes ses préférences, sa véritable idolâtrie, vont à des saints locaux, les marabouts, enterrés un peu partout sous des «koubas» qui, à travers les siècles, demeurent des lieux sacrés de pèlerinage. Les descendants de ces saints exercent sur les populations riffaines une influence morale considérable. Eux seuls peuvent momentanément imposer silence aux rivalités de villages, grouper des tribus ennemies en vue d'une action commune contre l'ennemi héréditaire, le «nazaréen» (1).

(1) Chrétien.

Entre toutes les tribus riffaines qui se sont distinguées par leur haine de l'étranger et l'audace perpétuelle de leurs attaques, les Galyens du mont Gurubu méritent une mention spéciale. Ils joignent à leurs vertus de contrebandiers les pratiques des « naufrageurs ». Tout navire à voile de petite taille qui vient à être surpris par les calmes en vue du plateau de Gurubu est exposé à la capture. La nuit, des feux s'allument dans les passes dangereuses. Ils ont pour but d'égarer le navigateur et de lui indiquer des ports là où il n'y a que des rochers en éperon.

Un des arabisants qui ont groupé le plus de renseignements intéressants sur ces régions mal connues rapporte un fait qui, mieux que de longues dissertations, donnera une idée des audaces de ces populations pillardes.

Pendant les graves hostilités dont Melilla fut le théâtre, des navires de guerre espagnols vinrent croiser dans les eaux du Riff. Un de ces bâtiments, ancré à un kilomètre de la côte, surprenait chaque nuit les indigènes par des rayons de lumière électrique promenés sur l'écran des montagnes. Chaque fois qu'un groupe de Riffains apparaissaient dans le cercle de clarté, les obus suivaient le chemin de la lumière.

Les Riffains tinrent conseil et désignèrent trois hommes intrépides qui se chargèrent de les débarrasser de cette persécution.

C'étaient trois nageurs d'élite. Après avoir été bénis par leurs frères, ils se mirent à la mer, nus, dans la nuit. Leurs vêtements étaient empilés au-dessus de leur tête, de façon à exhausser monstrueusement leurs turbans. Là-dessus, en équilibre, étaient posés leurs fusils et des cartouches.

La mer était calme, les nageurs s'approchèrent du navire sans donner l'éveil. A bord tout le monde semblait dormir; seuls deux ou trois officiers se tenaient

près du réflecteur, et ils fouillaient la campagne de ses rayons indiscrets. Ils n'entendirent pas les Riffains, qui, par les chaînes des ancres, se hissaient jusqu'à la hauteur du pont.

Soudain trois détonations retentirent : le réflecteur était brisé, deux officiers blessés mortellement.

Faut-il ajouter que les hommes intrépides qui avaient risqué une telle partie étaient déjà retombés dans la mer lorsque le bruit des fusils attira tout le monde sur le pont ? On n'eut pas l'idée de lancer des canots à leur poursuite. On tira des coups de feu sur l'eau, au hasard. Les trois Berbères étaient protégés par l'obscurité. Ils rejoignirent la côte et rentrèrent dans leur village sains et saufs.

La présence de la *Reina Mercedes* dans les eaux du Gurubu avait été signalée aux guetteurs par ces longs mugissements que la sirène du paquebot lançait dans les ténèbres. Depuis le début de la nuit ces corsaires veillaient en armes, prêts à sauter dans les barques, pour voler à la curée. Ils savaient que le flot rabattait pour eux.

Les hommes qui apparurent aux naufragés sur les barques riffaines étaient presque tous enveloppés dans des djellabas noires, très courtes. Leurs pantalons blancs s'arrêtaient au-dessus de leurs genoux ; des sandales d'alfa chaussaient leurs pieds ; des cartouches, des pistolets et des poignards hérissaient sur plusieurs rangs leurs ceintures de cuir. Ceux qui ne ramaient pas se tenaient debout sur le banc des barques, les canons de leurs fusils à demi relevés, leurs doigts sur les détentes des armes. Ils cernaient leur proie en silence ; et les longues nattes qui couronnaient le sommet de leurs crânes rasés leur tombaient, dans une mode sauvage jusqu'au bas des reins.

## III

Les naufragés n'avaient pas d'armes, et c'était plutôt une circonstance heureuse pour eux, car il eût été vain de chercher à s'en servir dans une telle occasion et contre de tels ennemis.

Le premier soin des Riffains avait été, comme de juste, d'isoler chaque barque de sa voisine. Le hasard fit accoster d'abord les passagers du troisième canot : c'était miss Jones, le Frère Marius et le Renégat Diégo. A la vue du turban et du costume rituel, les bandits eurent une seconde de surprise. Diégo en profita habilement pour s'approcher du plus âgé d'entre eux et pour le baiser selon la pratique des croyants, derrière la tête.

— Le baiser de Judas! s'écria le Frère du Sahara, dont la diplomatie naturelle n'était pas opportuniste.

Diégo répondit par un regard où l'ironie dominait la colère.

Les gens d'équipage, en tout douze hommes, avaient été soigneusement extraits de leur baleinière et entravés sans inutile résistance, quand les pirates poussèrent à la plage cette troisième embarcation, où la présence des femmes leur promettait des prisonniers de choix.

— Mes amis, avait dit Sanchez, je vous conseille de n'opposer que des protestations à l'intention manifeste que ces gens ont de nous charger de liens. Il est visible que nous n'avons ici devant nous que de la racaille d'écueil. Je suis d'avis d'attendre, pour faire valoir nos plaintes et réclamer nos droits, que l'on nous ait conduits devant les autorités locales. Quelles qu'elles soient, nous les trouverons toujours plus accommodantes que ces gredins. Notre révolte contre

l'abus qu'ils font de la force pourrait provoquer en ce moment des réponses tragiques.

— Acceptons tout, dit M. Achard, pourvu qu'on ne nous sépare pas des femmes et des enfants.

Telle n'était pas l'intention des Riffains. Ils ne songeaient même pas à lier les mains de Mme Enriquez, de Marie-Christine et de miss Jones. Persuadés qu'elles ne chercheraient pas à s'enfuir, ils les laissèrent libres ainsi que les enfants de se placer au flanc du convoi où elles le voudraient. Ils avaient pris dans les barques mêmes les cordages qui leur servirent à former une chaîne. Elle passait en nœuds coulants sous la barbe de chaque prisonnier. D'autre part on avait pris soin de placer au milieu du convoi les personnages de marque : Sanchez, que désignaient les galons d'or cousus aux manches de son uniforme et le Père Blanc, dont le costume, inconnu sur la côte de l'Atalayon, intriguait les montagnards.

L'obscurité était encore si épaisse que d'un bout à l'autre de la chaîne, longue d'une vingtaine de mètres, les prisonniers ne s'apercevaient pas. A un commandement jeté dans les ténèbres, ils se mirent en route, sans résistance. La douceur de demeurer tous ensemble leur tenait momentanément lieu d'espoir.

C'était sur la plage étroite, formée par l'écroulement du plateau du Gurubu, à l'est du Rio-Ouro, dans la mer, que la *Reina Mercedes* était venue se briser. Elle avait dû passer, invisible et aveugle, entre les lumières de Melilla et les croiseurs de l'escadre. Elle avait manqué ce mouillage, où d'assez grands bâtiments peuvent trouver abri quand le vent ne souffle pas impétueusement du large. Les lumières qui avaient trompé le commandant Sanchez étaient des feux allumés — à la mode des anciens naufrageurs bretons — par les insurgés.

Depuis quelques jours les sentinelles qui veillaient

sur les pentes du plateau de Gurubu avaient aperçu au large les évolutions de l'escadre espagnole. Le représentant du Sultan pour la province du Riff, — le baja El-Arbi, — leur avait fait savoir que c'étaient là des navires de guerre expédiés par le roi Alphonse XIII au secours du général Margallo, l'assiégé de Melilla.

Ignorant que ces gros navires ne pouvaient venir chercher un abri dans le fond d'un port où les chébecks eux-mêmes ne trouvent pas toujours le tirant d'eau qui leur convient, les Riffains, à la faveur de la brume, avaient usé du procédé de corsaires qui leur réussit depuis des siècles. Ils avaient donc allumé ces feux qui déplaçaient vers l'est le fantôme de Melilla et avaient un instant trompé les naufragé de la *Reina Mercedes*, entre l'abandon de leur navire et la triste surprise de l'atterrissage.

Ce fut par des sentiers de falaise presque inaccessibles que la chaîne des prisonniers commença l'ascension du plateau. Douze heures de brouillard gluant avaient fait la terre si glissante que, privés du secours de leurs mains, les entravés avaient toutes les peines du monde à gravir la pente sans tomber sur les genoux. L'apparition d'un village, accroché, comme un nid de charognard à une arête vive du plateau, coïncida avec le lever du jour.

— Mazuza ! répondit un des hommes d'escorte, à la question plusieurs fois posée par le Père Blanc.

— Mazuza ? répéta le lieutenant Renaud qui s'était arrangé pour se faire lier derrière M. Achard, et ainsi pour marcher le plus près possible de Marie-Christine. Mazuza ? L'attaché militaire d'Espagne que j'ai vu à Tanger m'a parlé de ce village. Il doit dominer le Rio-Ouro et cette colline de Sidi-Guarrich sur laquelle Margallo a voulu bâtir un blockhaus à côté du cimetière musulman. Si je ne me trompe, quand le brouillard sera tombé, nous apercevrons de là-haut le préside de

Melilla lui-même. Par exemple nous serons en plein foyer d'insurrection. C'est à Mazuza que l'instigateur des hostilités contre l'Espagne, le marabout vénéré de la région de Gurubu, Sidi-Mahimon, a sa « zaouïa », son école et le tombeau miraculeux de son aïeul.

Les cris de victoire que les Riffains de l'escorte poussèrent d'une seule voix, afin d'attirer sur le rempart les habitants de Mazuza, coupa court à ce dialogue. Presque aussitôt les murailles du village se couvrirent de gens en burnous, coiffés de chéchias et de turbans, d'une foule bigarrée où fourmillaient les vêtements multicolores et plus éclatants des femmes. A mi-côte de cette montagne, reverdie sous l'action des premières pluies, dans la pureté de l'aurore, maintenant tout à fait débarrassée de brume, cette scène avait de quoi séduire par son charme de pittoresque; mais l'heure n'était guère propice aux émotions de nature ou d'art, et les cris de mort, les vociférations de colère que provoqua la vue des prisonniers étaient faites pour glacer les cœurs les plus fiers.

Ces manifestations de haine sauvage s'accrurent jusqu'au délire au moment où la chaîne passait sous la voûte du rempart de terre pour pénétrer dans l'enceinte de Mazuza. Les femmes, les jeunes filles, les enfants se distinguaient par la violence de leurs menaces. C'était le réveil farouche d'une ménagerie à qui les belluaires apportent la pâture espérée.

## IV

M. Achard, dans sa vie d'aventures, avait vu plus 'une fois la mort de près. C'était là un des risques e la partie qu'il avait accepté avec une audace de ɜau joueur : le péril le tentait peut-être autant que profit. Mais, à cette heure, la présence de Marie-

Christine déséquilibrait sa philosophie d'homme d'action. Dès qu'il sentit son enfant à l'abri des huées agressives, derrière les murs de cette bâtisse que les Berbères élèvent à la porte de leurs villages sous le nom de « Maison des hôtes » il s'ouvrit au Père Blanc de son affreuse anxiété.

Les prisonniers avaient été dégagés des entraves qui les garrottaient. On les laissait momentanément libres dans cette espèce de prison. D'ailleurs l'unique issue était gardée par la population entière du village.

— Ne croyez pas, répondit le Père Blanc au père de Christine, que je cherche à vous rassurer par des paroles vaines. Je ne crois pas que l'honneur de votre chère fille et celui de ces deux pauvres femmes soient ici en danger. Ces Riffains sont d'affreux bandits, mais malgré tout ce sont des musulmans. Et — il faut avoir l'honnêteté de le reconnaître — leur tenue, à l'endroit des femmes chrétiennes est presque toujours exempte de reproches.

— Je suppose, interrompit le Frère Marius, que vous n'allez pas leur faire honneur de cette discrétion ? Nos femmes sont des filles de chiens ! Ils les méprisent à peu près autant que, moi qui vous parle, je suis dégoûté par ce porc de Diégo.

— Mettons, dit le Père Blanc, avec un sourire mélancolique, que le fanatisme et l'hypocrisie soient pour quelque chose dans la réserve que j'indique. De fait, elle existe. A l'heure actuelle les lois berbères mettent sous la sauvegarde du village tout entier l'honneur des prisonnières. Je voudrais être aussi rassuré sur leurs vies.

Le soleil de huit heures inondait la place unique de Mazuza. Là, à la mode berbère, comme sur le Forum antique, se discutait sous les yeux de tous la politique du village. Ces mêmes Riffains qui tout d'abord avaient mis la main à l'épaule des naufragés

vinrent les chercher à la « Maison des Hôtes » pour les conduire devant l'assemblée du peuple.

Si inquiets que les prisonniers fussent présentement de leur sort, ils constatèrent du moins avec satisfaction que l'on avait refoulé au loin les femmes et les enfants. Leur procès allait se développer avec une apparence de la légalité, devant un jury uniquement composé d'hommes.

Comme la foule des citoyens que leur âge ou leur condition d'esclaves n'autorisaient pas à siéger dans l'assemblée délibérante gardaient les quatre issues de la place, on n'avait pas pris la peine de remettre aux prisonniers leurs entraves ; seulement chaque « roumi » avait à sa droite comme à sa gauche un Riffain armé, outre son fusil, d'une rangée de couteaux et de pistolets.

Dans ces conditions, une centaine de guerriers s'accroupirent en fer à cheval, devant le péristyle de la mosquée qui occupait tout un côté de la place. Les prisonniers et leurs gardiens se tenaient debout dans ce demi-cercle. Ils ne tardèrent pas à voir paraître sous la colonnade celui qui allait être leur juge.

Le marabout Sidi-Mahimon, qui venait de soulever toute cette province du Riff contre les empiètements de l'Espagne, était un Berbère dans la force de l'âge. Merveilleusement musclé, dans sa taille moyenne, il avait bien plus l'air d'un homme de poudre que d'un homme de tapis. Quelques tours d'une petite corde en poils de chameau fixaient autour de sa tête un haïk de laine blanche. Une chemise en coton descendait jusque sur ses pieds; un burnous de laine brune recouvrait à demi les éblouissantes blancheurs de son vêtement [illegible]el.

À la vue des prisonniers, il cligna ses yeux bleus, [illegible]çants, entourés de cils très noirs; et, sans cesser [illegible]grener un chapelet d'ambre qu'il tenait dans sa main [illegible]ite, il s'assit sur la marche qui élevait la mosquée

d'un médiocre degré au-dessus du niveau de la place.

Aussitôt tous les guerriers se relevèrent sans désordre, et, avec une dévotion de respect qui mettait vraiment leurs énergies dans cette main fanatique, ils vinrent baiser les doigts effilés de leur chef militaire et spirituel. Au baise-main succéda l'invocation rituelle au «Dieu Unique», puis, les formes épuisées, un chaouch s'avança pour procéder à l'appel nominal des prisonniers.

— Celui-ci d'abord, dit Sidi-Mahimon en désignant le Père Blanc.

Bien qu'il n'eût jamais vu le costume des Pères, le marabout de Mazuza avait flairé dans les rangs des prisonniers la présence d'un de ces personnages religieux que les gens de tapis affectent de traiter avec des égards confraternels.

Le Père Blanc interpellé se dégagea de l'étreinte de ses gardes; il s'avança librement jusqu'en face du marabout et, de son côté, le salua avec courtoisie :

— Sidi-Mahimon, dit-il, tu sais que je sers comme toi le Dieu unique. Tu ne crois pas que le bien soit différent pour toi et pour moi. Souffre donc que j'invoque en ta présence ce Dieu de Justice, que je le prie de t'inspirer des résolutions conformes à sa volonté et à ton caractère religieux.

Sidi-Mahimon répondit sans lever les yeux :

— C'est le Dieu que tu dis qui t'a fait tomber entre mes mains toi et ceux qui t'accompagnent. Vous avez été traités selon les usages de la guerre? De quoi te plains-tu?

Le Père Blanc répondit :

— Je ne me révolte pas contre la volonté de Dieu; je dis seulement : «Sidi-Mahimon, tu ne fais pas la guerre à des femmes et à des enfants? Tu ne veux pas désobéir à ton Prophète en épousant des étrangères ou en les donnant à tes frères pour qu'ils s'en

fassent des compagnes. Renvoie donc ces femmes-ci sous la conduite de leurs parents jusqu'aux lignes de Melilla. Une riche rançon te sera payée. En me comptant, nous demeurerons ici assez d'hommes pour te servir d'otages.

Sidi-Mahimon ne cessait pas d'égrener son chapelet. Il leva les yeux :

— J'ai entendu. Où est le père de celle-ci ?

Son regard désignait Marie-Christine.

M. Achard guettait avec impatience le moment d'intervenir. Il s'avança jusqu'aux pieds du marabout.

— C'est moi, dit-il. J'associe ma prière à la prière que tu viens d'entendre. J'ajoute que si tu fais de l'énormité de la somme proposée pour la rançon, la condition de notre liberté à tous, tu peux exiger autant qu'il te plaira... Ne crains pas d'abuser de ton avantage. Je t'en avertis en effet : le tribut que tu exigeras pour notre libération me sera remboursé à Tanger par Mohamed Torrès, le représentant de ton Maître Mouley-Assan, chef suprême de ceux qui croient dans tout cet empire du Couchant.

Le visage énergique du marabout revêtit une expression presque cruelle.

— Mohamed Torrès, dit-il, fait ce qu'il veut à Tanger, et moi ce qui me plaît dans le Riff. Toutefois, tu as eu raison de m'avertir que l'or qui payerait ta rançon et celle des tiens serait ensuite réclamé au maître des croyants par tes roumis détestés. Nous luttons pour le respect de nos tombeaux, pour le triomphe de l'Islam : nous ne faisons pas la guerre aux nôtres. J'aurais peut-être accepté ton or; du leur je ne veux pas.

Le ton sur lequel le marabout avait prononcé ces paroles consola du moins le père de Marie-Christine d'avoir si mal à propos invoqué le nom de Mohamed Torrès. L'insurgé qui raillait avec tant de confiance

avait son siège fait : il ne tenait cette audience de justice que pour donner à sa clientèle, religieuse ou militaire, le spectacle de son indépendance et de son audace.

L'interrogatoire de Sanchez fut l'occasion d'un autre incident, bien fait pour accroître les appréhensions des prisonniers.

— Ceux des nôtres, dit le marabout au commandant de la *Reina Mercedes,* qui vous ont capturés à la descente de vos barques, m'ont dit qu'ils t'avaient entendu commander à tes matelots dans la langue que nous détestons ? J'imagine que, tout roumi que tu es, tu es un homme : la crainte même de ma colère ne suffit pas à te faire mentir comme un esclave ? Es-tu le frère des gens qui ont violé nos tombeaux ?

Sidi-Mahimon avait froncé les sourcils. Ses narines frémissaient; son bras tendu indiquait la direction de Melilla.

Le silence était profond sur la place ; pourtant il s'aggrava tandis que le commandant Sanchez soulevait sa casquette galonnée.

Il fit, avec une dignité calme :

— Voici plus de vingt ans que j'ai l'honneur de servir le roi très chrétien sous les couleurs d'Espagne.

Un concert d'imprécations pareilles à ces hurlements de chacals qui, à la chute du jour, s'élèvent de la brousse, répondit à cette déclaration hardie. Malgré la présence du marabout, les Riffains ne pouvaient contenir la violence de leurs rancunes.

Pourtant Mahimon les apaisa d'un geste de sa main pâle; puis, le silence rétabli, il se leva et dit à son assesseur qui était le Cadi du village :

— Recueille pour moi les noms de tous ces infidèles et note bien leurs paroles; puis tu interrogeras l'assemblée et tu appliqueras la loi. Si quelqu'un élève contre un de ces captifs une prétention qui te semble

contraire à nos kanoun (1), viens me consulter, j'interromprai ma prière pour éclairer tes hésitations. Si ce que l'on réclame de toi est conforme aux textes qui nous régissent, applique la sentence et laisse-moi en présence de Dieu. Pour le reste, souviens-toi que je réclame ces prisonniers au nom du village, et que leurs vies m'appartiennent.

Il entrait dans la politique du chef insurgé de conserver aux assemblées communales les apparences de la liberté. Mieux que personne, il connaissait l'indépendance irritable de ses affiliés; il ne se fût pas risqué, dans l'intérêt de son prestige, à interposer son bon plaisir entre leurs décisions et la loi écrite.

Cependant, en face de l'assemblée, le Cadi avait commencé l'interrogatoire du Frère Marius, et, tout de suite, le dialogue prit une allure qui eût paru burlesque si les circonstances ne l'avaient faite tragique.

— Quelles femmes, avait demandé le magistrat, réclames-tu pour les tiennes, parmi ces créatures qui vous accompagnent?

— Quelles femmes? avait répondu le Frère du Sahara avec une moue de dédain où le chef des Riffains avait sa part aussi bien que Marie-Christine, Mme Enriquez et miss Jones. Ah ça! pour qui me prends-tu? Pour une espèce de Sardanapale de ton calibre? C'est bon pour vous autres musulmans de vivre au milieu de ces diables enjuponnés comme un bataillon de boucs dans une armée de chèvres. Les hommes de ma trempe n'ont ni cinq femmes ni une. Ils réservent toutes leurs forces pour servir leur Dieu contre le tien. Car moi, je ne partage pas l'avis du Père Blanc. Je suis sûr que mon Dieu ne ressemble pas [illegible]s au tien qu'un mécréant comme toi à un chrétien [illegible]mme moi. Autrement je jetterais ma cucule à la

(1) Loi écrite des berbères.

brousse et je vous montrerais à tous, musulmans et catholiques, comment un Frère du Sahara s'y prend pour se damner quand on l'a dégoûté de son Paradis.

Bien que les trois quarts de cette invective fussent incompréhensibles pour le Cadi et pour l'assemblée, on ne devina que trop que le prisonnier répandait l'injure sur ses juges; aussi une clameur de colère s'éleva-t-elle des quatre coins de la place. Toutefois le respect que ces bandits professent pour la loi qu'ils se sont donnée eux-mêmes est si fort, qu'aucun des poings tendus ne retomba sur l'échine de l'audacieux.

— Je crois que nous ne perdons rien pour attendre! dit le Frère Marius en venant reprendre sa place à côté du commandant Sanchez.

— Pourquoi les provoquez-vous? répondit assez brusquement le marin. Nous ne sommes pas seuls ici, et la colère de ces brutes peut retomber sur des enfants et sur des femmes.

Le Frère Marius croisa les bras avec ébahissement.

— Parbleu! dit-il, vous avez bien qualité pour m'adresser un tel reproche. Qu'avez-vous fait, vous-mêmes, tout à l'heure, quand on vous a soumis à la question? Vous avez sonné le clairon en l'honneur du roi d'Espagne. Moi, je tiens à mon vœu de chasteté comme vous à votre pavillon. J'y suis d'autant plus attaché que le goût m'en est venu sur le tard, et j'ai déjà assez de femmes sur la conscience pour ne pas permettre que l'on m'attribue en public une veuve, une jeune fille et cet échalas anglais!

L'attention de Sanchez fut détournée de cette controverse par un incident qui pouvait changer la face de l'aventure : au moment où le Cadi appelait à son tour le renégat Diégo pour l'interroger avec une défiance particulière, une des sentinelles qui étaient restées sur les murailles de Mazuza accourut, tout essoufflée, au milieu de la place, et, dans l'émotion

causée par son irruption, elle jeta ce nom qui souleva une tempête de protestations :

— Le baja!

## V

Le baja El-Arbi, représentant officiel du Riff, ne tombait pas par hasard au milieu des insurgés de Mazuza. Comme il battait, avec sa suite, la zone comprise entre les forts espagnols et les villages de la montagne, il avait entendu parler du naufrage de la *Reina Mercedes* et de la capture de son équipage. Il connaissait d'expérience le fanatisme de Sidi-Mahimon. Il craignait que le marabout de Mazuza se laissât emporter à quelque vertige de cruauté autant pour satisfaire sa haine réelle de l'Espagnol que pour compromettre définitivement les tribus de la montagne.

Le baja El Arbi avait une âme de fonctionnaire marocain : c'est-à-dire qu'il était surtout préoccupé de conserver une place dont il tirait des revenus importants. Dans ce but, il désirait ne mécontenter définitivement, ni son supérieur hiérarchique Mohamed Torrès, représentant du Sultan à Tanger, ni le général Margallo, gouverneur espagnol du préside de Melilla, ni l'insurgé du Riff, le farouche Sidi-Mahimon. Au prix de cet équilibre, quel que fût le dénouement des hostilités ouvertes entre les Riffains et l'Espagne il pouvait espérer conserver son titre de baja — et sa tête sur ses épaules.

Nulle part, le représentant du pouvoir central n'est ien accueilli dans les provinces éloignées qui ont des elléités d'autonomie. Au Maroc, et particulièrement lans le Riff, les agents du Sultan se heurtent à des ıalveillances exceptionnellement aiguës. En effet, ıcune organisation de forces officielles ne soutient

leurs prétentions au commandement. Le lien qui rattache ces sujets à leur chef impérial est une déférence religieuse, un acquiescement volontaire. En cas de désaffection le Sultan ne dispose de nul moyen efficace pour imposer sa volonté. Il ne peut même pas comme le pape catholique brandir des foudres d'excommunication : il n'a qu'une ressource : venir, en personne se présenter aux mutins, afin d'essayer de l'effet que produit ataviquement sur eux l'apparition de son haïk blanc.

A la bride de l'étalon qui porte cette idole vivante, voire dans le simple sillage de ce cheval, lui-même sacré, les fonctionnaires marocains sont arrogants, gonflés de leur importance. Ils s'éteignent comme des astres qui, pour luire au firmament, empruntent le reflet de quelque brillant voisin, dès que le soleil s'éclipse. Sans nouvelles précises du sud, sans ordres de Mohamed Torrès, qui lui-même attendait le retour des courriers expédiés, dans le Tafilet, à la recherche du Sultan, le baja El-Arbi se sentait aussi incertain de sa puissance de rayonnement qu'une lune à son dernier quartier.

Dans ces conditions, le préfet du Riff avait gravi sans enthousiasme les pentes du plateau de Gurugu. S'il venait à réclamer les prisonniers au nom du Sultan, il craignait que Mahimon lui répondît avec son insolence ordinaire :

— Quand le Sultan me dira de sa bouche : « Tes prisonniers m'appartiennent, » je les lui remettrai à lui-même.

D'autre part le baja était sûr que s'il n'intervenait pas de quelque façon en faveur des prisonniers de la *Reina Mercedes* les Riffains étaient capables d'égorger les hommes et de réduire les femmes en esclavage. La façon dont ils avaient brûlé, assassiné et mutilé les colons espagnols de la zone militaire, surpris par le

premier élan de l'insurrection, prouvait trop de quels excès ces pirates étaient capables. Or, le baja le sentait, le seul moyen d'empêcher les Espagnols de transformer en expédition de conquête une guérilla qui pouvait finir avec la première provision de cartouches, c'était d'empêcher que le général Margallo, et, par-dessus sa tête le gouvernement du roi Alphonse XIII, eût la sensation que le Sultan était impuissant à faire respecter sa volonté par les insurgés du Riff. Les roumis de toutes couleurs n'attendaient peut-être qu'un tel aveu pour se partager comme une proie l'empire du Couchant. C'étaient là des perspectives d'affreux bouleversement au bout desquels le baja n'apercevait pas des chances d'avancement sérieux pour un administrateur de son caractère.

Depuis les débuts de l'insurrection ce fonctionnaire modèle cherchait sans la trouver une réponse foudroyante à cette question décidément gênante que lui avaient posée les différents groupes d'insurgés :

— Tu prétends que tu es l'interprète de la volonté de notre Maître et que tu ordonnes de sa part de déposer les armes ? Comment pourrions-nous te croire ? Est-ce que le Chef des Croyants déteste moins que nous ces chiens de roumis ? Est-il moins indigné de voir le sol où nos pères sont enterrés, souillé par la présence de ces infidèles ? Nous n'attendons de lui que des encouragements dans notre résistance, car — il le sait mieux que nous — il y a une œuvre plus agréable à Dieu que la prière elle-même : la guerre que les enfants du Prophète font aux nations infidèles pour le triomphe de l'Islam.

L'inquiétude et l'embarras du baja s'accrurent, quand il apprit par les sentinelles que déjà l'assemblée du village était réunie et qu'elle discutait en séance régulière sur le sort des prisonniers. En effet, la susceptibilité des populations berbères est aiguë sur

l'article de l'indépendance politique, elle ne reconnaît à aucun agent du pouvoir le droit de venir, étranger au village, se mêler des discussions communales.

Le baja n'estimait pas que la minute fût opportune pour rompre avec un usage si fondamental. Il se disposait à attendre patiemment sous les murs de Mazuza la fin de ce conseil extraordinaire, quand on vint l'avertir que, prévenu de son arrivée, Sidi-Mahimon avait prié l'assemblée de suspendre sa délibération. Ainsi le baja pouvait traverser le forum et pénétrer dans la zaouïa sans attenter aux libertés communales.

Le silence s'était fait si profond sur la place, malgré la foule hostile, que l'on entendit venir, de loin, dans la poussière des ruelles, le cheval du baja. Au moment où il débouchait sur la place tous les yeux s'attachèrent au sol avec une obstination de dévots qui veulent détourner leurs regards d'une profanation nécessaire. Le baja en usait de même, par respect des convenances et pour sauvegarder sa dignité. Il allait pénétrer dans la zaouïa sans avoir levé ses paupières lourdes quand il fut tout surpris, et, en apparence, très scandalisé de s'entendre interpeller sur un ton qui demandait réplique. A ce choc, il parut que le gouverneur du Riff était tiré d'une de ces profondes songeries où descendent seuls les fonctionnaires très importants, et la mimique stupéfaite de son visage dit clairement, à défaut de sa voix :

« Comment ? il y a donc quelqu'un sur cette place ? »

C'était M. Achard qui l'interpellait d'une voix tonnante.

En entendant nommer le gouverneur du Riff, le père de Marie-Christine avait eu un sursaut d'espoir. Il ne doutait pas que l'on pût intimider plus facilement un fonctionnaire que l'orgueilleux Mahimon. Il lança donc dans le silence :

— Sidi Baja! Tu vas voir un rebelle que le nom

de Mohamed Torrès ne fait pas trembler. Fais-lui comprendre que le bras du Sultan peut s'étendre jusque dans le Riff. Si l'on touche à un cheveu de Sidi Achard ou de ses compagnons, sa tête et la tienne ne resteront pas longtemps sur vos épaules.

Le gouverneur du Riff se composa un visage de mécontentement hautain et circonspect qui voulait dire tout ensemble : « Je crois, ma parole, qu'un chien de roumi se permet de me menacer ? » ou : « Voilà bien les affaires que m'attire ce coquin de Mahimon ! » ou encore : « Parfaitement, monsieur... »

Il convenait d'ajouter une phrase opportune à une mimique si expressive. Le baja trouva après réflexion :

— Nous sommes tous dans la main de Dieu !

Ce qui n'était pas compromettant, encore que la flamme du débit parût allumer une clarté dans cette lanterne.

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

# LE MOUVEMENT PANGERMANISTE [1]

(*Suite et fin*)

## V

### LE GOUVERNEMENT DE BERLIN ET LE MOUVEMENT PANGERMANISTE

Les rapports officiels entre Vienne et Berlin. — La liberté laissée au développement du pangermanisme en Allemagne. — Les préparatifs militaires de l'Empire allemand. — L'orientation générale de la politique allemande. — Les tendances personnelles de Guillaume II. — Le gouvernement de Berlin suit-il une politique pangermaniste ?

L'attitude du gouvernement allemand à l'égard de l'Autriche et du mouvement pangermaniste fournit de précieuses indications sur ses tendances politiques. Nécessairement les incidents des dernières années ont influé sur les rapports officiels entre Vienne et Berlin. L'enchaînement des faits permet d'en suivre les fluctuations.

A Berlin, l'attention est plus grande que jamais pour tout ce qui concerne l'Autriche en général et la Bohême en particulier. Le choix du consul envoyé à Prague en est une preuve tangible. Le baron de Seckendorf représente l'empereur Guillaume dans la

(1) Voir *la Revue hebdomadaire* des 17 et 24 mars 1900.

capitale tchèque. De Tien-Tsin, M. de Seckendorf devint consul à Serajevo en Bosnie. Un incident digne d'être retenu lui fit quitter ce poste. Il offrit en l'honneur de son souverain une fête dont le caractère était tel que l'empereur Guillaume apparaissait comme le maître de la Bosnie. La note fut si excessive, que le gouverneur du pays se vit contraint, assure-t-on, de réclamer le déplacement du trop ardent consul. Après cette aventure, M. de Seckendorf fut nommé à Prague. Dès le début, il se fit connaître dans sa nouvelle résidence sous un jour tout spécial. Dans les cérémonies et dans les fêtes officielles, le représentant de l'empereur Guillaume parut constamment sous l'uniforme singulier de chevalier de l'ordre protestant de Saint-Jean de Jérusalem. Avec son justaucorps rouge et son chapeau à larges bords, le baron de Seckendorf a incontestablement fait sensation. Sans doute, les Tchèques le qualifient ironiquement de « Der Trompeter von Säckingen », le trompette de Säckingen, personnage amusant de je ne sais quelle opérette; mais cette innocente plaisanterie ne l'a point empêché de pénétrer dans les cercles très fermés de l'aristocratie. M. de Seckendorf a eu d'ailleurs le bon esprit de n'être point exclusif. Il a cherché à se mettre bien avec tous. On l'a même aperçu dans quelques bals tchèques, ce qui lui a valu les attaques de quelques pangermanistes intransigeants. Ceux-ci n'ont pas compris les avantages de cette souplesse. On l'a même imputée à crime au consul allemand. Le 28 février 1899, le chancelier de l'Empire allemand fut interpellé à la tribune du Reichstag sur les coupables condescendances de son agent de Prague envers la race inférieure des Tchèques. M. de Bulow répondit en lisant le rapport de son subordonné sur l'incident :

Je remarquerai, dit le baron de Seckendorf, que ma présence au bal en question — 25 janvier 1899 — a été la

suite d'une invitation personnelle du Comité organisateur.

J'ai d'autant plus pensé devoir m'y rendre que, depuis mon arrivée à Prague, j'ai fréquenté exclusivement les cercles allemands, et qu'au moins huit fois sur dix, je me suis rendu à des réjouissances semblables, organisées dans un but strictement nationaliste allemand — nur deutschnationalen Zwecken — sans que, pour cette participation, j'aie été blâmé de l'autre côté.

Cette réponse pleine de bon sens ne souffrait point de riposte. Le baron de Seckendorf fut maintenu à Prague. La chancellerie berlinoise y avait sans doute ses raisons. Des agents très bien informés assurent que le consul allemand dans la capitale bohême continue l'œuvre commencée à Serajevo et qu'en dépit de sa brouille avec les plus violents il entretient des relations suivies avec les chefs pangermanistes. Il faut en tout cas admettre que la conduite de M. de Seckendorf a trouvé à Berlin une pleine approbation, car, tout récemment, il a été décoré et sous peu il doit être nommé consul général. Sera-ce la récompense des progrès du pangermanisme en Bohême? Il est difficile de le dire, car rien ne permet de mesurer la part qu'a pu y avoir M. de Seckendorf. Ce qui est plus certain, c'est la tension dans les rapports entre Vienne et Berlin, causée par la propagande prussophile. Longtemps, le gouvernement de François-Joseph a refusé de prendre au sérieux l'agitation pangermaniste. Dès le début, il était cependant impossible de se méprendre sur son caractère. La journée du 11 juillet 1897 à Eger avait été suffisamment révélatrice; mais la crainte de froisser l'allié de Berlin engagea les fonctionnaires autrichiens à s'abstenir de toute protestation. Puis, sous la pression des circonstances, l'obligation de sévir a été inéluctable. Mais elle s'est manifestée timidement et par des actes anodins.

Le 7 août 1898, le commandant du district —

Bezirkshauptmann — de Saaz, interdit à la société la Germania d'organiser un service en l'honneur de Bismarck. A peu près à la même époque, le gouverneur de Prague s'oppose à la formation d'une union des villes allemandes de la Bohême « Bund deutscher Städte Böhmens ». Le mouvement pangermaniste s'étend ensuite à toute l'Autriche. Le comte Thun alors au pouvoir en voit le danger et tente de l'enrayer.

En mars 1899, il fait saisir à la frontière les cartes postales illustrées qu'une société évangélique de Munich avait expédiées par milliers pour engager au nom du germanisme les Allemands autrichiens à passer au protestantisme. En avril le gouverneur de la basse Autriche dissout l'association des nationaux allemands, présidée par le député Wolf, et plusieurs autres sociétés protestantes. Le 4 mai, mesure plus grave prise pour la première fois depuis Sadowa, le gouvernement de Vienne fait arrêter l'agent prussien, le pasteur Everling, l'expulse et traduit en justice ses complices autrichiens, MM. Fraiss et Polzer de Gratz.

En juin, le « Statthalter » de Prague dissout la « Teutonia », société des étudiants allemands, en raison de son attitude antiautrichienne. En septembre, on s'en prend au grand chef pangermaniste, à M. de Schönerer lui-même. La ligue fondée par lui, il y a quatre ans, sous le nom de « l'Union des agriculteurs de l'Est », subit le sort de la Teutonia, mais elle se reforme aussitôt sous le nom de « Ligue des agriculteurs allemands », fait qui établit suffisamment la puérilité des mesures de répression. Encore faut-il remarquer qu'elles ont été prises seulement sous le ministère du comte Thun, après qu'un violent incident les eut rendues resque nécessaires. En novembre 1898, à l'instigation e l'« Alldeutsche Verband », le gouvernement de l'empereur Guillaume se mit à expulser sans motif une oule d'ouvriers slaves autrichiens. Le comte Thun fut

interpellé au Reichsrath. Il protesta, justement indigné contre les expulsions, et dit nettement que si elles continuaient en Prusse, il userait de représailles. Ce langage nouveau par son énergie fit à Berlin une sensation énorme. La presse de l'Empire allemand éleva si haut le diapason de ses récriminations que finalement le comte Thun, probablement sous la pression de hautes influences, dut atténuer la portée de ses déclarations. Un sentiment de mauvaise humeur subsista cependant de part et d'autre et, la propagande germano-protestante aidant, il est indéniable que pendant la présence du comte Thun aux affaires, les rapports entre Vienne et Berlin se sont sérieusement refroidis. Depuis la chute du comte Thun les circonstances ont de nouveau favorisé la politique berlinoise, qui a retrouvé à Vienne son ancienne prépondérance. Des fonctionnaires exclusivement chargés d'expédier les affaires courantes ont occupé les ministères. Les pangermanistes, sûrs de maintenir les positions acquises, ont adopté une tactique fort habile. Ils ont décrété une accalmie momentanée lors des manœuvres de Bohême en septembre 1899 ; ils ont même organisé des démonstrations loyalistes qui font illusion à François-Joseph, et le vieux souverain, chargé d'années et de malheurs sans exemple, se contente de cette paix relative.

A Berlin, on connaît tous les avantages de cette situation et on en profite. On sait qu'actuellement Vienne ne protestera pas. Aussi en décembre 1899, les expulsions de sujets autrichiens slaves qui travaillent en Allemagne ont recommencé par centaines. Des députés tchèques et polonais ont trouvé intolérables des mesures aussi injustifiables, et le 28 du même mois, le comte Goluchowski a été interpellé par des membres de la délégation autrichienne. Le ministre des affaires étrangères de François-Joseph a répondu en garan-

tissant à nouveau la solidité de la triple alliance, ce qui dans les circonstances actuelles revient à dire que le gouvernement de Vienne subit dans une très large mesure l'influence de Berlin. En sera-t-il toujours ainsi? vraisemblablement non, et bien des indices permettent de prévoir qu'avant longtemps, les ministres de François-Joseph seront contraints de revenir à une attitude esquissée par le comte Thun.

La complaisance montrée par le gouvernement de Berlin à l'égard des meneurs de la campagne pangermaniste constitue une autre face de la question. Les libraires ont exposé sans obstacle dans les vitrines de leurs boutiques les cartes pangermanistes. L'Evangelischer Bund a dirigé de Berlin même le mouvement « Los von Rom ».

L'« Alldeutsche Verband » a tenu librement dans les grandes villes de l'Empire des réunions hostiles à l'Autriche.

Pour quiconque connaît les procédés sommaires de la soupçonneuse police allemande, ce sont là des faits suffisamment révélateurs. L'attitude observée par des personnages touchant au monde officiel confirme cette impression. Le pasteur Luthardt, doyen des théologiens de Leipzig, déclare dans la « Gazette de l'église luthérienne » (mai 1899) qu'il faut inonder l'Autriche de brochures protestantes et pangermanistes. Le pasteur Witte de Berlin ajoute que si la censure autrichienne interdisait l'introduction de ces plaquettes on saurait bien trouver le moyen de leur faire passer la frontière en contrebande.

Mommsen, ami personnel de l'empereur Guillaume, écrit : « De même que les Allemands d'Autriche regardent vers l'Allemagne, de même les Allemands regardent vers l'Autriche (1). »

(1) Lettre à la *Neue Freie Presse*, 31 octobre 1897. Voy. *Revue hebdomadaire* du 17 mars, p. 385.

Le cardinal Kopp, lui aussi en relations amicales avec l'empereur Guillaume, va plus loin. Abusant des pouvoirs spirituels que les traités de 1815 ont laissés au prince évêque de Breslau sur la Silésie autrichienne, il y fonde (avril 1899) un nouveau séminaire dans le but avoué de former un clergé prussophile pour remplacer celui des séminaires actuels, dévoué à l'Autriche.

Trois mois plus tard, il intervient plus audacieusement encore en essayant, d'ailleurs sans succès cette fois, de faire nommer au siège archiépiscopal de Prague le baron de Grimmenstein, sujet prussien. Or, aucun d'eux, pour cette attitude, au moins incorrecte, n'a encouru le moindre blâme. Il semble au contraire que de tels actes justifient les faveurs impériales. Ne parlait-on pas en janvier 1900, pour succéder au général von Gossler, ministre de la guerre prussien, du général von der Goltz, qui en novembre 1897 a formé avec le Dr Hasse un comité d'agitation en faveur des Allemands d'Autriche ?

Cet ensemble de faits donne de la valeur à la modération remarquable avec laquelle M. de Bulow, chancelier de l'Empire, a protesté contre les paroles des députés qui en plein Reichstag ont témoigné pour l'Autriche un intérêt par trop compromettant (1).

Ces encouragements déguisés s'expliquent sans

(1) « ... Ici je fais une prière. Dans la discussion d'aujourd'hui, on a parlé à différentes reprises de la situation intérieure de la monarchie austro-hongroise. Quelles sont nos appréciations personnelles à l'égard des événements intérieurs des États étrangers, c'est là un point sur lequel chacun doit s'arranger avec lui-même. Les pensées n'ont pas de frontières et les sentiments non plus. Mais si ces sentiments viennent à recevoir une expression publique, je crois de mon devoir de rappeler à la modération, à la prudence et au respect des droits étrangers, » etc.

Voy. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, séance du 14 décembre 1897, IXe législature, Ve session, premier volume, p. 235.

peine, si l'on considère que le gouvernement lui-même travaille à répandre l'idée d'une extension aux dépens de l'Autriche. Il fait enseigner dans ses écoles que le nord de la Bohême fait partie de l'Empire allemand. Pour obtenir ce résultat d'une façon pédagogique, MM. Brust et Berdrow, professeurs de la ville de Berlin, dans leur manuel de géographie pour les écoles supérieures de filles (1), font subir à la vérité d'étranges dégradations.

La description de l'Empire allemand commence à la page 3. Page 6 on trouve l'énumération des diverses régions géographiques qui composent l'empire. La quatrième est qualifiée : l'enceinte nord de la Bohême — Die nördliche Umwallung Böhmens. Cette désignation frappe par son étrangeté, de même qu'en France on trouverait singulier d'appeler enceinte nord de l'Espagne les Pyrénées françaises. Toutefois, on croit simplement à une inexactitude grave, car à la page précédente on a trouvé la carte d'ensemble de l'Empire et l'on a vu que l'enceinte nord de la Bohême correspondait au sud de la Saxe et de la Silésie et n'empiétait en aucune façon sur le territoire autrichien. Le souvenir de cette étonnante impression géographique subsiste malgré tout dans l'esprit. Aussi, quand après avoir commencé page 35 l'étude détaillée de cette quatrième partie de l'Empire allemand — l'enceinte nord de la Bohême — on trouve page 36 la carte qui la représente, on est stupéfait de constater qu'elle reproduit, non plus le sud de la Saxe et de la haute Silésie, mais en réalité la partie nord-ouest de la Bohême, c'est-à-dire une fraction très importante du territoire autrichien actuel, dont un léger pointillé très difficilement visible marque la véritable frontière. Ici la mauvaise foi semble évidente, mais un scrupule subsiste ;

(1) *Lehrbuch der Geographie für höhere Mädchenschulen*, von G. Brust und H. Berdrow. Klinkhardt.

on cherche à s'assurer qu'il n'y a pas d'erreur. Cette hypothèse perd tout fondement, car page 83 commence la description de l'Autriche et on n'y trouve aucune mention de l'Erzgebirge ou Monts métalliques, qui au nord-ouest de la Bohême constituent cependant une des particularités les plus remarquables de la monarchie des Habsbourg. On est donc bien en présence d'une vérité faussée avec autant d'habileté que de préméditation. Un pareil manuel, écrit par des maîtres officiels, n'a évidemment été répandu dans les écoles qu'avec l'assentiment des autorités. Il y a là un fait matériel dont il est difficile de nier l'importance. Les mesures militaires prises depuis moins de deux ans par le gouvernement allemand fournissent des indications plus décisives encore. Entraînant des dépenses considérables, ces préparatifs sont la résultante de mûres réflexions, on peut donc en tirer des déductions d'une grande force.

Les perfectionnements apportés à l'armement proprement dit n'offrent rien d'exceptionnel, car ils trouvent leur contre-partie dans ce qui a été fait en France. Il est cependant utile de connaître les points sur lesquels ils portent.

Le nouveau canon de campagne à tir rapide a été mis en service en avril 1899 (1). Vers la même époque, les grands établissements d'armes transforment leur outillage en vue de la construction prochaine et rapide d'un nouveau fusil à trajectoire de 800 mètres qu'on suppose devoir être à chargement automatique. En

(1) Il est à remarquer que ce matériel c/96 du calibre 797 a été construit avec une rapidité remarquable, sans crédits régulièrement votés par le Reichstag, sur un simple ordre de l'Empereur en date du 22 mars 1897.

D'après les techniciens, le matériel français de 75 m/m lui serait supérieur à divers points de vue; mais il est très difficile d'apprécier avec exactitude dans quelle mesure ces qualités compensent l'infériorité numérique considérable de nos bouches à feu.

juillet, des régiments de Berlin ont reçu cette arme à titre d'essai. Elle emploiera très probablement une balle à champignonnement, produisant les terribles effets de la dum-dum, tout en conservant sa force de pénétration (1). Depuis juillet les bataillons de chasseurs de la garde et de la frontière française sont pourvus de mitrailleuses, d'un tir très rapide, susceptibles de rendre de grands services dans certaines conditions de terrain. Enfin, en octobre, toute l'artillerie allemande a été pouvue d'un obusier de 10 centimètres dont le projectile du poids de 16 kilos est d'une grande efficacité (2). Si ces perfectionnements de l'armement ne permettent aucune déduction spéciale, il en est tout autrement de l'accroissement des effectifs.

L'activité déployée dans les chantiers de construction maritime allemands et le nouveau projet d'accroissement de la flotte de guerre ne sont pas uniquement, comme on a voulu le dire jusqu'ici, une menace contre l'Angleterre. Sans doute, l'hypothèse est des plus vraisemblables, mais elle n'est point la seule qu'on puisse faire. Il est certain en effet qu'au cas d'une intervention allemande en Autriche, la flotte de l'Empereur Guillaume aurait, elle aussi, un rôle actif à jouer et qu'elle constituerait un sérieux élément de succès.

Il faut remarquer d'ailleurs que l'agitation la plus active, menée en faveur de l'augmentation de la flotte, l'est précisément par la plus puissante des sociétés pangermanistes, l'« Alldeutsche Verband ». Rien ne saurait mieux montrer le lien existant entre les ambi-

(1) La dépense fort importante représentée par la fabrication de cette arme sera sans doute, comme celle du canon à tir rapide, engagée par l'Empereur, sans demande faite au Reichstag, au moyen d'un compte ouvert à la Banque de l'Empire et provisoirement garanti par le trésor de guerre.

(2) Cette artillerie lourde est attelée avec des chevaux provenant pour la plupart des Ardennes, du Perche et du Calvados.

tions maritimes de Guillaume II et le but ouvertement poursuivi par le Dr Hasse.

La puissance offensive de l'armée de terre a, elle aussi, été considérablement augmentée. Au début de 1899, le gouvernement de Berlin a présenté subitement au Reichstag une loi militaire (1) dont il a demandé le vote immédiat (2). L'exposé des motifs en justifia ainsi la nécessité : « Des changements dans l'organisation et le perfectionnement des formations sont pour une armée l'indice d'un organisme qui se fortifie et se complète : tout temps d'arrêt dans cette évolution conduit fatalement à la décadence et au désastre (3). »

En réalité, la portée de la nouvelle loi dépasse de beaucoup celle d'un simple perfectionnement. De 20, le nombre des corps d'armée est passé à 23 par le dédoublement de ceux dont les gros effectifs rendaient le maniement difficile (4).

Le chiffre des unités a été augmenté dans la proportion indiquée par le tableau ci-dessous :

ACCROISSEMENT DES UNITÉS.

| | Avant la loi. | Après la loi, | + |
|---|---|---|---|
| Bataillons d'infanterie de ligne ....... | 605 | 607 | 2 |
| Escadrons de chasseurs à cheval ...... | 7 | 17 | 10 |
| Batteries d'artillerie de campagne ..... | 494 | 574 | 80 (5) |
| Batteries d'artillerie à pied ........... | 37 | 38 | 1 |
| Bataillons de pionniers. ............. | 23 | 26 | 3 |
| Bataillons de troupes de communication | 7 | 11 | 4 |
| Bataillons du train ................. | 21 | 23 | 2 |

(1) Pour tous les détails sur cette loi militaire, voy. la « Revue militaire », avril 1899.

(2) Les trois délibérations du Reichstag ont eu lieu les 12 janvier, 14 et 16 mars 1899.

(3) Voy. « Revue militaire », avril 1899, p. 259.

(4) Les nouveaux corps d'armée sont le XIIIe prussien, le XIXe saxon et le IIIe bavarois, respectivement formés du XIe prussien, du XIIe saxon et du IIe bavarois.

(5) Ce chiffre de 80 batteries se répartit entre 11 batteries de

L'effectif des bataillons d'infanterie a été renforcé (1). Ces diverses augmentations correspondent à un relèvement de l'effectif budgétaire d'environ 16,000 hommes (2), de telle sorte qu'après l'application de la loi, l'armée allemande comprendra sur le pied de paix 585,000 hommes.

Une autre conséquence fort importante de la nouvelle loi résulte de son action sur l'ensemble des 19 années de service militaire dues par chaque Allemand. Le nombre des réservistes est ainsi augmenté de plus de 150,000.

Les travaux de fortification considérables entrepris récemment en Alsace-Lorraine ont aussi une haute signification, car ils semblent procéder d'une conception stratégique toute différente de celle qui a guidé jus-

canons de campagne et 69 batteries d'obusiers formant 25 groupes de 3 batteries.

1 En raison de l'augmentation considérable de l'artillerie allemande, a France se trouve « numériquement » dans un dangereux état d'infériorité notoire.

| | Après l'application de la loi. France. | Allemagne. | Excédent en faveur de l'Allemagne. |
|---|---|---|---|
| Batteries........ | 508 | 574 | 66 |
| Pièces attelées... | 2,226 | 2,982 | 756 |

Voy: « Revue militaire », avril 1899, p. 256.

(1) L'état-major allemand justifie le relèvement des effectifs des bataillons d'infanterie par des raisons à retenir au moment où, en France, on propose de réduire la durée du service militaire : « La réduction du service a eu pour effet de diminuer considérablement la force des unités d'infanterie. En réalité, il n'y a de disponibles pendant plusieurs mois de l'année, comme exercés, que des hommes d'une seule classe. De telle sorte que si dans la période comprise entre le renvoi de la dernière classe et le 1er avril une guerre venait à éclater, une compagnie se trouverait dans la nécessité de compléter son effectif avec les 2/3 de réservistes. »

(2) Ce chiffre n'est nullement définitif. Le gouvernement s'est réservé « le droit de présenter, avant l'application intégrale de la loi, une demande d'augmentation des effectifs, si le besoin s'en faisait trop vivement sentir ».

qu'ici le grand état-major allemand. Strasbourg, déjà formidablement défendu, a été doté de nouveaux ouvrages. Deux forts très puissants ont été construits à Molsheim. Neu-Brisach, près de Colmar, est devenu une place forte de premier ordre. Un fort s'élève à Guentrange, près de Thionville. Autour de Metz, on en compte quatre : le fort du Point du jour, en plein champ de bataille de Gravelotte; le fort d'Ancy ou fort Goltz, à la pointe nord du Gorgimont; le fort de Saulny, dont les canons commandent notre gare frontière de Batilly sur la ligne de Verdun, et le fort Haseler, qui, du sommet du mont Saint-Blaise, peut réduire en quelques instants notre gare frontière de Pagny-sur-Moselle.

Actuellement ces différents ouvrages sont à peu près tous terminés. Leur ensemble présente un caractère nettement défensif, ce qui se conçoit fort bien dans l'hypothèse d'une intervention de l'Empire allemand en Autriche. Dans ce cas, en effet, il s'agirait non d'envahir la France, mais de la contenir puissamment. Les dispositions militaires de l'Allemagne nettement offensives contre l'Autriche viennent encore fortifier cette présomption. Aucun ouvrage fortifié n'existe au sud de l'Empire allemand. Par contre, la loi militaire de 1899 a renforcé les effectifs de cette région en créant un nouveau corps d'armée en Saxe (1). Divers incidents assez mystérieux, comme l'affaire de l'officier de réserve autrichien Saria, arrêté en juin 1899, pour avoir fourni des documents stratégiques à une puissance étrangère, inclinent à penser que l'état-major de Berlin met un soin nouveau et spécial à se renseigner sur la situation militaire de l'Autriche. Si maintenant l'on considère dans leur ensemble les mesures militaires prises par le gouvernement de Berlin, on cons-

(1) Le XIX[e] corps « Leipzig » tiré du XII[e] corps « Dresde ».

tate qu'elles dépassent de beaucoup celle des Etats qui veulent assurer leur sécurité. Des faits établissent leur caractère anormal et sont vraiment de nature à faire supposer que l'empereur Guillaume s'arme en vue d'événements qu'il considère comme prochains. En 1899, il a poussé le rajeunissement des cadres de son armée avec une activité particulière. Plus de 700 officiers de tous grades, dont 536 pour les seules troupes prussiennes, ont dû prendre une retraite anticipée.

Dans la même période, l'entraînement des pigeons voyageurs a été plus intensif que jamais. Près de 24,000 pigeons militaires sont sortis de la forteresse de Spandau et, fait digne de remarque, les navires de la « Hamburg Amerika Linie », dont la première escale est à Cherbourg, en font un lâcher à chaque voyage.

La « Kriegsbeordnung », l'ordre en cas de guerre, du 14 mars 1899 constitue une mesure insolite. Il enjoignait à tous les hommes de la réserve — premier et deuxième bans de la landwer — de se présenter à leurs bureaux respectifs pour que l'autorité inscrive sur chaque livret un ordre d'appel permanent, tenant lieu de feuille de route et valable jusqu'au 1er avril 1900.

En même temps, on terminait hâtivement à Sarrebourg d'immenses casernes et des magasins d'approvisionnement considérables commencés vers la fin de 1898.

Les Français des pays annexés ont été très vivement frappés de cette activité inusitée. En septembre, l'un d'eux écrivait à Mme Adam : « Je vois des préparatifs immenses dont on n'a pas l'air de se douter à Paris. »

Il est certain que les mesures prises pour mener rapidement les travaux de fortifications étaient bien faites pour émouvoir les habitants d'Alsace-Lorraine.

Pour le fort du mont Saint-Blaise près de Novéant,

l'autorité militaire n'a pas voulu attendre l'accomplissement des formalités légales d'expropriation. Elle s'est emparée du terrain dépendant de la ferme des Grosyeux, malgré son propriétaire, M. de Brossin, et depuis les travaux sont poussés avec une activité fiévreuse.

Des précautions extraordinaires ont été prises pour assurer le plus grand secret sur les nouveaux ouvrages. Les permis de chasse ont été supprimés dans les régions où on construit des forts.

Le 26 mai 1899, l'autorité militaire a interdit aux journaux d'Alsace-Lorraine de publier le moindre renseignement, même d'indiquer l'emplacement des chantiers, leur nombre et celui des ouvriers qui y travaillent. Les Italiens ont été renvoyés des terrassements. Seuls, les ouvriers allemands, malgré le prix plus élevé de leur main d'œuvre, ont été conservés. Encore sont-ils étroitement surveillés par de nombreux gendarmes, venus tout exprès du centre de l'Empire.

A la fin d'octobre 1899, les ouvriers des forts Saint-Blaise et d'Ancy se sont mis en grève. Les travaux étaient abandonnés depuis une semaine seulement, quand l'autorité militaire a consenti à relever leurs salaires de près d'un quart. Pourquoi donc des précautions si minutieuses et un tel souci de rapidité dans la construction des nouveaux ouvrages? La loi militaire du 25 mars 1899, en suggérant de précieuses déductions, permet peut-être de répondre à la question.

Le développement considérable qu'elle a donné aux troupes de communication (1) dénote chez l'état-major

(1) Les troupes de communication comprennent :
Comme troupes de chemins de fer, la valeur de 3 bataillons;
Comme troupes de télégraphie, la valeur de 7 bataillons ;
Comme troupe d'aérostiers, la valeur de 1 bataillon; soit au total 11 bataillons.

Voy. la « Revue militaire », avril 1899, p. 258. La nomination d'un inspecteur général des troupes de communication, *relevant*

allemand la prévision d'une vigoureuse offensive stratégique au début des opérations et permet de supposer une attaque subite.

Les lourdes charges financières qu'entraîne la loi ont aussi leur enseignement. Sa simple application nécessite une dépense d'organisation de 133 millions de marks et grève en outre le budget annuel de 27 millions. Or, rien du côté de la France ou de la Russie ne pouvait alarmer le gouvernement de Berlin. Par la conférence de la Haye, le tsar a manifesté ses sentiments hautement pacifiques et en France aucune démonstration belliqueuse n'a eu lieu depuis longtemps. La loi militaire a donc surpris tout le monde en Allemagne. Les contribuables déjà lourdement grevés l'ont accueillie avec une répugnance non dissimulée. Pour que dans ces conditions l'empereur Guillaume ait augmenté sans hésiter le fardeau pesant sur ses sujets, il faut bien admettre qu'il a agi en vue d'un plan politique secret, mais nettement déterminé.

Ce plan, la discussion parlementaire de la loi au Reichstag l'a d'ailleurs suffisamment découvert.

Le baron de Stumm-Halberg, « persona gratissima » auprès de Guillaume II, a soutenu énergiquement à la tribune du Parlement le projet gouvernemental. Au cours de son argumentation, il déplora sans doute comme excessif l'emploi fait par ses collègues pangermanistes de l'expression « l'Allemagne depuis le Belt jusqu'à l'Adratique — Deutschland von Belt bis zur Adria »; mais peu après, lui-même ajoutait pour justifier l'accroissement de l'armée : « Il me suffit d'attirer l'attention sur les troubles intérieurs qui, à mon vif regret, ont lieu en Hongrie comme en Autriche (1). »

*directement de l'Empereur* et seul responsable de l'instruction donnée à ces troupes, marque bien l'importance attribuée à ce nouvel organisme. — *Op. cit.*, p. 257.

(1) Ich brauche bloss auf die inneren Wirren, die, zu meinem

L'allusion était transparente. Elle fut saisie sans peine par les députés, qui, comme nous l'apprend M. de Stumm-Halberg, n'hésitèrent pas à soutenir la loi en déclarant la nécessité d'assurer le développement de l'Allemagne, depuis le Belt jusqu'à l'Adriatique. Il faut d'ailleurs admettre que cette manière de voir a dépassé l'enceinte du Parlement allemand, car le 7 mars 1899, *l'Eclair* publiait cette intéressante dépêche :

Pour obtenir le vote des dépenses de cette nature, déjà sollicitées du Parlement, la presse officieuse allemande avait l'habitude d'influencer le sentiment public en lui montrant les sacrifices continuels de la France en vue d'accroître sa puissance militaire et en lui signalant avec un luxe de commentaires tout ce qui pouvait faire croire à l'influence persistante de l'idée de revanche... Actuellement, il semble au contraire qu'on évite avec soin en Allemagne de froisser les susceptibilités françaises et *l'on n'invoque plus, pour décider les députés à desserrer les cordons de la bourse, que la puissance des partis militaires en Russie et en Autriche ou les conséquences possibles pour la paix européenne de la mort d'une ou deux personnalités.*

Impossible de dire plus explicitement que la loi militaire de 1899 a été motivée par l'hypothèse de la succession d'Autriche.

Cet ensemble de concordances pourrait paraître suffisant. L'orientation générale de la politique extérieure de l'Empire allemand vient encore confirmer l'impression qui s'en dégage. Dans son récent discours du 11 décembre 1899, M. de Bulow a pu dire très justement : « Nos chances pour l'avenir se sont considérablement modifiées depuis deux ans. » Il est incontestable

lebhaften Bedauern, in Ungarn sowohl wie in Oesterreich, stattfinden, hinzuweisen.

Voy. « Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags », séance du 12 janvier 1899, X[e] législature, premier volume, p. 200.

que la situation de l'Allemagne en Europe est tout à fait exceptionnelle. Certes, la diplomatie berlinoise n'a pas créé de toutes pièces l'état de choses actuel, mais il est certain que l'empereur Guillaume II a parfaitement su tirer parti des circonstances. Aujourd'hui, il s'entend sans difficulté avec la Russie, pratique avec la France une politique chatoyante où les avances platoniques sont accompagnées de préparatifs militaires. Il resserre son alliance avec la Turquie, en obtient immédiatement de fructueuses concessions et s'assure même une puissante coopération armée. L'Angleterre doit payer chèrement son apparente neutralité ; l'Empereur profite grandement des événements qui ont créé entre la Grande-Bretagne et la France un obstacle difficilement franchissable.

On ne peut donc nier que dans les dernières années la disposition de l'échiquier européen ne soit sans cesse devenue plus favorable à une politique pangermaniste et qu'au point où en sont les choses, il suffirait d'événements très faciles à concevoir, comme une guerre entre la France et l'Angleterre, pour la rendre réalisable. L'orientation décisive dépendrait, dans ce cas, de l'empereur Guillaume. Ses tendances personnelles offrent donc un intérêt puissant. On sait la conception grandiose qu'il s'est faite de son rôle de souverain et qui est celle d'un Charlemagne. Visiblement le titre d'empereur fédéral lui paraît mesquin. La place occupée encore par les Etats allemands lui semble trop grande et il ne voudrait plus voir dans leurs princes qu'un brillant état-major.

Des détails révélateurs trahissent sûrement cette volonté. Il y a peu d'années, les innombrables fonctionnaires allemands de tous ordres portaient sur leurs casquette d'uniforme une petite cocarde aux couleurs de leur Etat respectif. Cet insigne fédéral offusqua Guillaume II. Il imagina de le faire surmonter d'une

autre cocarde aux couleurs de l'Empire, et actuellement il attend patiemment les circonstances favorables qui lui permettront de faire disparaître la cocarde aux couleurs des Etats particuliers. Tous les moyens lui sont bons pour accroître le prestige de la puissance impériale. A la fin de 1899, il a voulu remplacer l'aigle des timbres-poste de l'Empire par son effigie. Les princes confédérés ont protesté cette fois discrètement, mais résolument, contre une mesure trop tendancieuse. Guillaume II a dû s'incliner, mais il a tourné la difficulté en adoptant pour vignette une « Germania » dont les traits sont ceux de l'impératrice sa femme. Des faits du même genre établissent combien le mot de Germanie sonne agréablement aux oreilles de Guillaume II.

Aussi, son souvenir va-t-il facilement aux Germains d'Autriche. Il a toujours témoigné un vif intérêt à son alliée du Sud et surtout à son armée. Colonel honoraire d'un régiment de hussards hongrois, il profitait chaque année de la fête de ce corps pour venir à Vienne passer une véritable inspection militaire. Sa sollicitude a fini par paraître excessive. La cour et l'état-major autrichien en ont été froissés. Brusquement, le régiment de hussards fut envoyé au fond de la Hongrie, et pour la première fois en 1898, Guillaume II n'a pas fait à Vienne son voyage traditionnel.

Depuis lors, des paroles sont échappées à l'empereur allemand, qui semblent trahir ses vues secrètes sur une extension continentale de l'Empire. Le 20 août 1898, à Mayence, dans sa réponse au bourgmestre, il disait : « Je veux maintenir intact l'héritage de la nation. Dans ce but l'unité et la coopération de toutes les tribus germaniques sont nécessaires. »

Tribus germaniques, l'expression est singulière. Certes, assurer qu'elle comprend les Allemands d'Autriche

serait aller bien loin, si une autre phrase de l'Empereur n'était plus explicite. « Mon but suprême, a dit encore Guillaume II, est d'écarter ce qui sépare le grand peuple allemand (1). » Ici, l'allusion est claire, aussi M. Grell, professeur au collège de Potsdam, semble-t-il fondé à dire : « L'Union pangermanique — Alldeutsche Verband — a trouvé dans l'empereur un puissant allié — einen mächtigen Bundesgenossen — et à bon droit, on peut le considérer comme un pangermaniste — mit Recht als ein « alldeutscher » bezeichnet worden ist (2). »

Que répondre maintenant à la question ? Le gouvernement de Berlin suit-il une politique pangermaniste ? M. de Bulow a protesté avec insistance contre ceux qui attribuent à l'Allemagne des « plans fantaisistes (3) » ; mais que sont les paroles officielles en présence de l'abondance des faits ? Leur concordance est trop parfaite pour qu'on puisse répondre non. Comment nier que la puissante propagande organisée en Autriche, que les armements de l'Allemagne et l'orientation générale de sa politique soient les résultantes d'une même pensée directrice ? Certes, il serait téméraire d'affirmer, mais cependant, si l'opinion doit être basée sur les apparences et sur des déductions rationnelles, le doute n'est pas permis.

(1) Mein höchstes Streben geht dahin, dasjenige was das grosse deutsche Volk trennt zu beseitigen. Ces paroles, citées par le pasteur Brauplich à l'une des réunions tenues par l'Evangelischer Bund à Berlin en 1899 ont été rapportées par la « Politik » de Prague du 5 mars 1899.

(2) Voy. « Der Alldeutsche Verband », H. GRELL, Lehmann, 1898, p. 19.

(3) Discours de M. de Bulow au Reichstag, 11 décembre 1899.

ANDRÉ CHÉRADAME.

# PÉCHÉ CACHÉ

(*Suite*)

---

## IX

Non, ce n'est rien, une femme qui tombe. Une de plus. Mais si c'est de toutes les femmes celle en qui on s'était accoutumé à voir la plus droite et la plus noble ? Si l'on a connu la réalité menaçante du danger qu'elle allait courir ? Si l'on s'est joué à la mettre seulement en garde, quand il était commandé d'employer toute sa force à la défendre ? Si, par des subtilités d'égoïsme qu'on parait de fausses couleurs et que pourtant on s'est toujours mal déguisées, on est devenu le véritable auteur de la chute ?...

Jacques n'essaya plus de se dérober à la responsabilité de la « vilaine affaire » ; Julienne lui en jetait tout le poids sur la conscience, en lui rappelant leur dernière entrevue. Elle avait eu le cri déchirant sur les lèvres, l'y retenant à peine. « Jacques, aimez-moi, sauvez-moi, faites-moi vivre ! »

Pauvre créature ! Il relut cette confession qui l'accusait si durement lui-même ; il en pesa tous les mots, trouvant en chacun l'excuse pour elle. La première lettre qu'elle lui avait écrite était donc sincère ; c'était à lui qu'allait son ressentiment alors parce qu'il « n'avait

pas voulu comprendre. Charles Auvinais ne s'était pas encore démasqué. Le sexagénaire et son vice d'amour attendaient l'occasion...

L'occasion, la voilà! Elle vient, il ne l'a pas espérée si favorable et si belle. Mme de Nézel est moribonde, la nouvelle est apportée du désastre causé par sa sottise, le maigre argent de la veuve s'est envolé. Plus de ressources, plus un denier! Julienne se souvient d'une pensée qu'elle eut pour la première fois sur la terrasse au-dessus de la Sèvre, en regardant l'eau profonde; elle disait alors : « Le refuge est là! » Elle court, on l'a suivie, on la sauve... Qui?... Lui, sans doute. Pas une fois, dans cette confession douloureuse, elle ne l'a nommé... Il est le sauveur!... Elle, devant lui, brisée, inerte, sans volonté, presque sans pensée. La voilà, l'occasion abominable!... Il ose et propose. D'abord le marché... Il est « la raison qui parle » et, l'instant d'après, la « violence qui menace ». L'assaut! La malheureuse est en son pouvoir... Et maintenant il la tient par la force, par la peur, prisonnière au fond de l'abîme ; c'est de là qu'elle jette son appel désespéré.

Et cette lettre était vieille de trois semaines! Elle devait donc croire qu'il l'abandonnait. Plus un moment à perdre, pour lui faire voir que toujours il était celui qu'autrefois elle appelait l'unique ami... Mais le moyen? Ecrire, lui répondre? Cela resterait si évidemment inutile qu'il n'y voulut pas songer même; la réponse serait interceptée. Et puis, la recevrait-elle que ce renfort tardif ne relèverait qu'à demi son courage : « Je fuirai cette maison abominable! écrivait-elle... Mais le pourrai-je?... j'ai peur... »

Le moyen? Il n'y en avait qu'un seul. Et c'était le moyen romanesque ; il fallait enlever la prisonnière... Ce qui eût été impossible à tout autre ne lui était pas difficile ; pas un recoin du château, pas un sentier du

grand domaine qui ne lui fût devenu familier. Aux abords de la Noë-Bouxière, il pouvait rencontrer un des valets de la ferme, plutôt un garde. Eh bien, il demanderait à celui-là de se taire, n'exposant pas le motif de sa venue, le priant de ne pas faire connaître sa présence, et il ne serait pas trahi. Tous avaient le respect de l'héritier. D'ailleurs, cet héritier, plus que jamais problématique, aurait la main pleine. Il partirait et, arrivé à Clisson, réussirait bien à faire tenir un billet à Julienne par un messager qui ne serait pas suspect au château. Si jalousement qu'on la gardât, on ne lui interdisait pas, apparemment, les promenades dans le jardin. Du potager, masqué par les grands tilleuls à cent pas de la maison, rien de si aisé, que de se glisser dans un bois taillis qui s'étendait jusqu'à la route. Une voiture attendrait. Si la fugitive se sentait poursuivie, elle courrait, il se jetterait au-devant d'elle. Si le poursuiveur était Charles Auvinais lui-même et que le libérateur le trouvât en face de lui, il se chargerait de le faire reculer... Vraiment tout cela était très romanesque; chimérique, non. L'exécution pouvait être heureuse.

Et pourtant il y avait l'ombre au tableau. L'ombre, ce serait la revanche du maître de la Noë-Bouxière, joué et vaincu. Cet enlèvement de sa victime lui ferait la partie belle, et il ne manquerait pas d'appeler l'indignation des honnêtes gens sur cette nièce pauvre qu'il avait retirée chez lui, à qui il avait confié le gouvernement de sa maison et qui était sournoisement une fille de rien, la maîtresse de ce cousin à demi fou, Jacques Auvinais, le bohème... Fi! les ingrats! les vilains! Ils avaient jeté le masque et ils allaient courir le monde ensemble... A qui désormais Charles Auvinais, Charles le Riche, allait-il laisser ses millions?... Ah! voilà le point intéressant! C'est toujours chose si plaisante de voir des héritiers dépouillés; l'espérance s'éveille

au cœur des intrigants qui rêvent de s'introduire, qui se trouvent si bonne étoffe et si belle figure de légataires. Quant aux honnêtes gens, ils seraient une fois de plus dupés par un coquin... Certes les apparences accuseraient les deux prétendus amants, — toutes les apparences. Qu'y faire?...

A Clisson, descendu à l'hôtel du Grand Connétable, déjeunant dans la salle commune à une petite table dressée dans l'embrasure d'une croisée, Jacques entendit un dialogue qui s'engageait dans la rue, entre une des servantes et un beau gars solide, bien planté, qui portait la médaille militaire à la boutonnière de sa veste; il crut rêver... Quelle rencontre! Comme dans les romans. Il fallait donc que le sort fût pour Julienne de Nézel — il se corrigeait enfin. — Trop tard.

— Hé! le fameux soldat, disait la fille, c'est donc vrai que tu as fini ton temps? Pour lors, tu vas m'inviter à ta noce.

— Oui da! tu ne danseras peut-être pas de si tôt, la belle. Le bonhomme, là-bas, a de l'ennui... Le maître aussi est dur comme de la pierre et, pour des vétilles, veut le mettre dehors. La Françoise pleure.

— Ta promise. Tu vas la consoler. Il y en a un bout de chemin d'ici à la Noë-Bouxière!

Le garçon leva les épaules et reprit sa marche.

Jacques le suivait et le rejoignit sur le pont jeté au confluent des deux rivières.

— L'ami, vous allez voir votre promise, dont le père est un des hommes de la Noë-Bouxière.

— Pardi! fit le gars, êtes-vous sorcier? Je ne vous connais pas, que me voulez-vous?

— Vous demander de me rendre un service.

— Tout de même; pourquoi pas, si c'est une chose à faire?

Jacques tira de la poche de son habit le billet qu'il tenait préparé depuis le matin.

— Je ne suis pas sorcier, je vous ai entendu causer avec la fille de l'hôtel. J'allais me mettre en peine de chercher quelqu'un que j'enverrais au château.

— Comme ça se trouve! A qui faudra-t-il remettre ça? Si c'est au maître, je ne m'en soucie guère.

— Ce n'est pas au maître, il est même important qu'il ne connaisse pas cette lettre.

— Bon! Y a du plaisir à faire passer une muscade sous le nez de cet homme-là.

— Voyez l'adresse : « Mlle de Nézel. » C'est sa nièce, qui habite chez lui depuis quelques mois.

— Je l'ai vue. Une belle femme en grand noir et l'air triste... Ce n'est pas étonnant, en si méchante compagnie.

— Vous êtes un garçon avisé... Le mieux serait que vous pussiez rencontrer Mlle de Nézel dans les jardins... Sinon, vous devez par votre promise connaître toutes les femmes de la maison; employez celle que vous jugerez la plus adroite et la moins parleuse...

— Françoise donc. Elle repasse le linge de la demoiselle.

— Vous lui ferez accepter une de ces pièces.

Jacques mettait trois louis dans la main du messager providentiel.

— Là! dit le gars. Et les deux autres?...

— Pour vous, s'il vous plaît. Vous connaissez le dicton : « Toute peine mérite salaire. »

— Ça se dit dans tous les pays... Merci, tout sera fait à votre désir.

Jacques le suivit quelque temps des yeux. Tout promettait en effet d'aller à son désir; mais ce qui lui paraissait encore plus heureux que le premier succès, c'était l'assurance acquise désormais que la chute, la terrible chute, de Julienne demeurait secrète. Si quelque rumeur en avait couru, le gars l'aurait certainement recueillie; Jacques aurait lu de la malice sur

ce visage ouvert. Il se croyait donc sûr qu'au château Mlle de Nézel n'était pas même soupçonnée.

Il loua une calèche et quitta Clisson à la fin de la journée... Au moment précis marqué par le billet — six heures — la voiture longeait le parc de la Noë-Bouxière; une petite porte grillée avait été pratiquée de ce côté l'année précédente dans le mur de clôture. Jacques savait qu'elle n'était jamais fermée qu'intérieurement d'un gros verrou, qu'on pouvait tirer en passant la main à travers les barreaux de fer. Il sauta sur la route, il était dans le bois.

L'allée principale était un tapis de gazon courant entre deux taillis de châtaigniers et de chênes; elle formait un léger coude, baigné d'ombre, on y respirait une délicieuse fraîcheur printanière. Le lit d'herbe était fleuri, les chênes ne se couvraient encore que de leurs premières pousses brunes, faisant éclater leurs bourgeons dorés; les châtaigniers déroulaient toute leur jeune feuillée, d'un vert tendre; la profondeur du bois s'emplissait de chants d'oiseaux.

Jacques ne se dissimula pas que la Noë-Bouxière était un beau lieu et qu'il serait doux de le recevoir en héritage, si le «méchant maître», comme disait le gars, était de ceux dont on reçoit les présents posthumes sans que les mains en soient salies. Il s'égayait en songeant que si le testament de l'oncle Charles était fait, et par grand hasard contenait quelque disposition libérale en sa faveur, cet acte gracieux serait furieusement déchiré le lendemain. Il ne doutait plus maintenant de la bonne fin de son entreprise hardie, elle l'amusait extrêmement; il accomplissait un devoir d'honneur et de pitié et il y trouvait son plaisir... Et l'on dit qu'il en coûte de faire le bien!...

La belle allée fraîche arrivait à une sorte de carrefour au milieu duquel s'élevait, superbe en son isolement, un chêne centenaire, et de là se poursuivait en

ligne droite vers les jardins. Le soleil, qui déclinait, y jetait toutes ses flèches. Le libérateur marchait désormais dans un poudroiement de lumière dorée qui l'aveuglait. Il prit à travers le fourré et se jeta dans un sentier parallèle, bien plus étroit, entre des buissons de prunelliers et d'aubépines en fleur... Aussi bien, la recommandation exprimée dans le billet à Julienne était positive : « Vous ne suivrez pas la grande allée. » Maintenant il cheminait sous le couvert ; elle devait être sortie du château, si elle se conformait à ses prescriptions minutieuses, il allait la voir accourir.

Elle tardait, il hésita lui-même...

Son dessein demeurait très ferme... S'il fallait s'aventurer jusqu'aux abords du château, y entrer même et, face à face avec Charles Auvinais, lui dire : « Vous retenez ici Mlle de Nézel malgré sa volonté, elle m'appelle à son aide. Je vous engage à lui rendre sa liberté et, si vous vous y refusez, je vous en sommerai publiquement tout à l'heure, » — s'il fallait absolument faire cela, il le ferait ; mais seulement à la dernière extrémité, quand il n'y aurait plus à espérer d'éviter le bruit et le scandale.

Et cette espérance, il commençait à la perdre, puisque Julienne ne se montrait pas... Tout à coup ce retard lui parut expliqué. A l'entrée du sentier, du côté des jardins, venait un des gardes, le fusil à l'épaule... Sans doute l'avait-elle vu passer sous les tilleuls, et ne pouvant douter de la direction qu'il allait suivre, elle ne savait plus que faire et perdait un temps précieux. Tout allait donc échouer par une circonstance imprévue... Jacques ne se découragea pas et se tint prêt à remettre la main à la poche. Encore un à gagner. Persuadé par des raisons sonnantes, le garde alors le servirait en allant chercher celle qui n'avait osé se jeter dans le taillis sur ses pas.

Le garde s'avançait rapidement, il avait reconnu « Monsieur Jacques »; il le salua par son nom.

— Faut donc que vous soyez venu par la route; c'est plus court que par l'avenue... Pas moins que vous arrivez trop tard! Quel malheur!... On a voulu vous en instruire; mais baste! Mlle de Nézel a dit que vous étiez bien loin en voyage.

— Qu'y a-t-il donc? fit Jacques. — Ses yeux venaient de tomber sur un large brassard de crêpe que l'homme portait à la manche de son habit.

— Vous ne savez donc pas!... Ah bien c'est comme ça, le sort! C'est lui qui vous ramène... Il y a que M. Charles, votre oncle, n'est plus de ce monde. Que le bon Dieu lui fasse grâce dans l'autre! Eh! là, c'est hier matin que nous l'avons mené en terre.

— Mort! Etait-il malade depuis longtemps?... Depuis plus de trois semaines?...

— Malade... Ah ben oui, il se portait comme à vingt ans. Et puis tout soudain, en deux minutes, quoi!... Ce que c'est que de nous!

Foudroyé! pensa Jacques, je le disais bien que l'apoplexie le guettait.

Maintenant il comprenait pourquoi il n'avait pas vu Julienne accourir au-devant de lui dans le bois; il venait tardivement pour la délivrer, la mort avait été plus prompte.

— Mlle de Nézel s'est trouvée seule en un moment pénible, reprit-il tout haut. Dites-moi, Martin, ne savez-vous pas que ce matin elle ait reçu une lettre?

— Ma foi, oui. Par le soldat, le promis de la Françoise... La fille mangeait son rire, disant comme ça que ce papier devait être remis en cachette à la nièce du maître... Mais puisqu'il n'y était plus... La lettre venait donc de vous, monsieur Jacques?... La Françoise est une jacasseuse... Vous pouvez bien avoir vos petits secrets, la demoiselle et vous... Y a pas à redire.

— Sans doute, entre proches parents.

L'homme eut un gros rire auquel Jacques ne prit pas garde.

— Je ne suis pas fâché de vous avoir rencontré, mon brave Martin... Vous m'avez épargné une triste surprise. Je vais au château...

— Pardine, vous le pouvez bien encore, puisque c'est vous le maître à présent.

Jacques eut un beau geste moqueur.

— Ne me faites pas la cour trop vite, mon pauvre Martin!... Il y aura des surprises.

Mais il avait été amené à cette pensée de l'héritage... Si, brusquement abattu, Charles Auvinais n'avait pas fait de testament?... En ce cas, l'ordre de la nature et la lettre de la loi avaient tous leurs effets ; ce serait entre Julienne et lui le partage des huit millions. Tous deux les auraient inégalement mérités; elle, trop; lui, pas assez.

Pourtant il ne se sentait guère disposé à croire que ce mort de la veille, qui avait été un vivant féroce, ne l'eût pas déshérité avec délice. Il l'en avait trop de fois défié : « N'allez jamais croire que je me soucie de vos trésors, mon oncle! » Quant à Julienne, ce grand bien lui eût été vraiment dû. S'il était permis de croire que Charles Auvinais eût un seul moment nourri l'ombre d'un sentiment équitable, elle devait être la légataire universelle ; il aurait ainsi racheté son crime. Le sort qui avait tenu la malheureuse fille si longtemps pauvre, parce que son âme était un miroir de belles et honnêtes pensées, la ferait riche parce que le miroir était désormais terni. Ce sont les jeux où il s'amuse.

A travers les jardins il arriva au pied du château, gravit le grand perron qui donnait entrée dans le hall et, désirant voir Julienne sans retard, il sonna. Elle était sans doute dans sa chambre, on irait l'avertir. Il n'avait pas songé que Charles Auvinais se tenait ordi-

nairement dans cette vaste pièce et ne prévoyait pas les effets que peut causer une sonnette dans la maison d'un mort. Une rumeur s'éleva ; de l'office, de tous les coins où peut nicher la valetaille, elle accourait. Trois portes volèrent à la fois ; sur les trois seuils apparurent des faces effarées.

— Mes amis, dit Jacques, regardez-moi bien, je ne suis pas un revenant. Rassurez-vous. Je venais pour voir mon oncle et j'étais bien loin de penser que je n'aurais plus à me quereller avec lui, ce qui était notre façon de nous aimer. Je suis arrivé par la grande route et par le bois ; c'est pourquoi vous ne m'avez pas vu. J'ai pourtant rencontré le garde Martin, il pourra vous le dire.

Tandis qu'il parlait, il put observer le changement qui se faisait sur les physionomies serviles ; un sourire de complaisance bête les éclairait ; les trois groupes firent entendre un murmure flatteur. Le valet de chambre, le personnage important de la maison, car il était en même temps maître d'hôtel, cumulant les honneurs, se détacha de la porte du milieu.

— Monsieur est venu par la route qu'il lui a plu de choisir. Nous lui présentons nos respects et nous attendons ses ordres... Monsieur est désormais chez lui.

Cette fois la grande, la surprenante nouvelle était clairement proclamée. Jacques demeura impassible.

— Laissez-moi, mes amis, dit-il. Vous, maître Léonard, restez.

— Et maintenant, reprit-il, lorsque les portes se furent refermées, expliquez-vous, s'il vous plaît. Pourquoi serais-je ici le « maître » ?

— Monsieur ne connaît pas le *testament*. Le garde Martin, qui a eu l'honneur de rencontrer monsieur, aurait pu le lui faire connaître. Tout le monde ici en a entendu la lecture. Je suis donc heureux d'apprendre à monsieur que le cher mort tant regretté...

— Mon oncle a donc gratifié les uns et les autres?...

— Personne. Pas un écu. Pas même à moi, qui étais auprès de lui depuis dix ans. Nous osons espérer que ses héritiers auront égard à notre zèle à tous et particulièrement à mes longs services...

— Particulièrement... Peut-être bien... Mais il serait bon de ne pas vous contredire. Vous m'avez appris tout à l'heure que j'étais chez moi... Maintenant vous m'annoncez *des* héritiers... C'est un pluriel, il paraît que chez moi, nous sommes plusieurs.

— Deux, monsieur. Mlle de Nézel et vous, par moitié.

— Bien, fit Jacques... J'en suis plus heureux que si tout m'appartenait... C'est de la bonne justice, celle que j'aurais souhaitée... Vous voyez bien qu'il ne faut pas dire : chez moi; dites : chez nous.

— Si monsieur le veut, car c'est tout comme, puisque monsieur et mademoiselle devront être mariés après le deuil, qui est de trois mois.

— C'est encore mieux, dit Jacques, très maître de lui... J'aurais dû m'attendre à cette grande marque de tendresse que notre oncle nous réservait à tous les deux... Parbleu! Je suis un sot de ne pas l'avoir prévue! Comme il savait bien arranger les choses! Quel cœur! Quel homme de bien!... Mais supposons, maître Léonard, que cette condition ne plaise que médiocrement à Mlle de Nézel et qu'elle la refuse; cela peut arriver, les femmes ont des fantaisies.

— Oh! monsieur, quel malheur! Tout ce grand bien alors s'en irait à une ville... Laquelle?... Je ne me rappelle plus bien... Pas loin d'ici... La ville où M. Charles Auvinais était né.

— Pour le bonheur des siens et pour l'ornement du monde! Mon ami, faites-moi le plaisir d'envoyer quelqu'un sur la route, qui prendra ma valise dans la voiture et paiera le cocher. Vingt francs. Je l'avais loué

pour aller jusqu'à Nantes. Vous enverrez une autre personne avertir Mlle de Nézel que je suis au château et que je la prie de venir me rejoindre.

— Il sera fait suivant les désirs de monsieur.

Demeuré seul, Jacques eut un grand rire étouffé ; les éclats ne conviennent pas dans une maison en deuil : « Je savais bien, dit-il, que l'oncle abominable me déshériterait ! »

Charles Auvinais couronnait sa vie; de tant de mauvaises actions, la dernière était la plus atroce. Il n'en avait jamais si complaisamment caressé aucune autre. Il se vengeait, le bandit, du mal qu'il avait fait et de celui qu'il n'avait pu faire ! Le testament disait à Jacques : « Ah ! tu n'as jamais voulu courber la tête devant moi, je n'ai pu te faire le courtisan de mes millions. Je n'ai pas réussi à t'humilier... Eh bien, je vais t'avilir. Je te lègue la honte. Tu l'accepteras allégrement, car tu l'ignoreras, mais celle que ma libéralité te donne pour femme la connaît. Elle te méprisera en te servant mes restes... C'est elle que je charge de ma revanche et je crois que la revanche est bien imaginée !...

— Voilà pour moi ! s'écria Jacques, mais Elle ?...

Le mort ne savait pas qu'il connaissait son infamie, il ne soupçonnait pas que Julienne se fût confessée. Le misérable lui avait tout pris, le corps et l'âme, et il la payait de cette moquerie sanglante ! Pour son honneur sali, pour sa pudeur violée, l'obligation du mensonge et de la fraude, ou le retour à la pauvreté nue... Il ne la connaissait pas... Elle refuserait !...

Et pourtant !... Mais elle était bien préservée d'un de ces obscurs débats de la conscience dont les plus rmes ne sortent pas toujours victorieux, car elle ne ›uvait penser qu'il accepterait, lui !

— Allons ! Charles Auvinais, reprit-il tout haut, ton ın est déjoué... Ton coquin d'argent sera recueilli

par la ville qui eut le fâcheux honneur de te voir naître ; elle te dressera une statue, un buste, pour le moins, du bronze, porté par une colonne de granit, peut-être de marbre. Et sur le fût de ta belle colonne, on inscrira ta gloire : « Au bienfaiteur ! A l'homme généreux, modèle de charité et de pitié ! A la grande âme !... »

Une porte glissait ; Julienne entra. Sur le seuil, elle s'arrêta un moment, comprimant son cœur de ses deux mains ; il battait à l'étouffer. Elle était en noir, sans crêpes, qui lui auraient donné un air de veuve. Jacques eut cette pensée... Elle lui parut affreusement pâle ; de petits frémissements convulsifs passaient sur ce beau visage, il n'avait rien perdu de sa noblesse... Elle s'avança, se traînant avec effort, deux fois s'appuyant aux dossiers des sièges, et tendit la main.

— Jacques !

Il prit cette main glacée entre les siennes, il n'avait pas préparé ce qu'il avait à lui dire et ne le chercha pas, la voyant si défaite... La vraie pitié en ce premier moment, c'était le silence.

— Jacques, reprit-elle, vous avez été bon comme toujours... J'avais crié vers vous et vous étiez loin... Enfin mon appel vous est arrivé et vous accourez en ami fidèle.

— Dites comme autrefois l'unique ami. Jamais il ne vous manquera, Julienne.

— Je le sais à présent... Je devrais avoir quitté cette maison... Si j'y suis restée encore un jour, c'est qu'une espérance m'y retenait malgré moi... Plutôt un pressentiment... Je me disais : « Il viendra, il n'est pas possible que le sort, après m'avoir si cruellement déchirée depuis que je suis au monde, me refuse ce dédommagement à tant de peine... » Je ne m'étais pas trompée... Ce n'était pas possible ! Je vous ai vu... Désormais, rien ne me retient plus ici. Je viens de de-

mander qu'on mît une voiture à ma disposition... Je partirai dans une heure.

— Mais, dit-il, pourquoi partir, et avec tant de hâte, Julienne?...

— Est-ce vous qui me le demandez?

— Non, je vous comprends. Nous aurions pourtant à nous entretenir d'une chose... Vous ne pouvez l'ignorer.

— Une chose que vous ne dites pas... et comme vous faites bien! Jamais, jamais il ne faut la dire!... Avons-nous besoin de nous consulter?... Ne sommes-nous pas bien d'accord?

— Julienne, les millions tombent devant nous.

— Ah! murmura-t-elle, dans quel fossé de honte! le plus cruel, c'est que vous les perdez par moi!... Adieu, Jacques.

— Soit! partez donc, mais ce n'est pas un adieu que je reçois... Vous le savez bien... Vous n'avez pas pensé que je m'éloignerais de vous... Je reste l'ami, l'unique ami, comme vous disiez autrefois.

— L'unique ami, répéta-t-elle. Je voulais l'espérer, je n'osais... Jacques, mon pauvre cœur vous remercie... Je vais rentrer dans mon logis de la rue Saint-Roch... C'est là que je vous attendrai, si vous avez la générosité d'y venir un jour... Au revoir, Jacques.

## X

Le débat de conscience avait été épargné à Mlle de Nézel; il s'éveillait en Jacques Auvinais. Tout le jour qui suivit le départ de Julienne, il erra dans *leurs* jardins; il allait pesamment, obsédé de pensées confuses. La lueur se fit tout à coup, se dégageant nette et précise : « Je condamnerais cette fille à la misère éternelle!... »

En le quittant, elle lui avait dit : « Jamais, jamais, qu'il ne soit parlé de ces millions que vous perdez par moi. »

Elle en perdait, par lui, tout justement la moitié. Mais lui, très sincèrement autrefois, ne s'en était soucié; ils étaient inutiles à l'arrangement de sa vie... Serviraient-ils même beaucoup à l'embellir? Elle, jamais n'avait eu, n'aurait jamais que cette chance de refaire sa destinée...

N'est-ce pas chose trop inhumaine, tout près de l'iniquité, que de ravir aux malheureux la chance unique? Il allait rejeter l'argent infâme, car cet argent-là l'était bien; avait-il le droit de le faire, quand un autre intérêt s'élevait en face du sien? En dépouillant Julienne sans retour, n'encourrait-il pas une nouvelle responsabilité plus lourde encore que celle qu'il avait jadis si lestement déclinée, pour le malheur de Mlle de Nézel, pour ses propres regrets, presque son remords?...

— Si je l'avais alors épousée!... se disait-il...

Mais alors, entre le salut de Julienne et sa volonté résolue de rester libre, il hésitait à peine, il se croyait en droit de préférer sa liberté. Maintenant il se trouvait plus de scrupules. C'est qu'aussi la détresse de cette femme était plus profonde. Elle était bien « au fond de l'abîme », comme elle l'écrivait naguère dans sa confession. Que faire pour elle? Vaguement il entrevoyait une belle action, mais si difficile...

Le moyen d'être le sauveur, sans devenir le complice?...

Il suivait la terrasse élevée au-dessus de la Sèvre et se pencha sur le mur d'appui qui la bordait. Un souvenir poignant le retint quelques minutes... La rivière qui venait de franchir un barrage de roches devenait plus lente et plus sombre... Est-ce là? se demandait-il. Dans la lettre désespérée qui l'avait fait

accourir trop tard, à la Noë-Bouxière, Julienne lui disait : « J'ai cherché l'eau profonde. » Elle voulait en finir... Charles Auvinais et ses gens étaient accourus... Charles Auvinais avait été le premier sauveur... Il y trouvait son abominable intérêt.

La terrasse aboutissait à un pavillon qui était une salle de billard ; il n'est pas mauvais de tenir ce jeu bruyant loin de la maison. Le pavillon percé de quatre fenêtres en avait deux sur la rivière, deux qui regardaient la vaste cour entourée de bâtiments d'exploitation; une de celles-là était ouverte, Jacques s'en approcha. Deux hommes venaient d'amener un chariot d'herbes fraîches et dételaient le cheval; ils le virent et soulevèrent leurs bonnets. Une fille qui passait plus près, portant une jatte de lait, fit une grande révérence.

— Bonjour, not' maître.

De la laiterie, d'où elle sortait, une autre l'entendit et parut sur le seuil. Deuxième révérence. Celle-ci était une matrone. Une forte voix qui rendait un son de trompette enrouée :

— Bonjour, not' maître.

Les millions parlaient par ces bouches rustiques. Tous fêtaient le nouveau seigneur. Ces hommages sont caressants; on a beau être philosophe, comment n'y pas trouver de la douceur? Jacques se retira brusquement de la croisée. Une angoisse lui venait. Est-ce que sous les étranges réflexions qui l'agitaient depuis le matin se cachait aussi un « abominable intérêt » ?

Le désir d'argent est subtil; point de conscience si bien murée qu'il n'y trouve une fissure; il s'insinue et dépose son germe, qui va se développer au souffle des passions bonnes ou mauvaises. L'appétit des millions se mêle à tout, se déguisant quand il sent la résistance; il a beau jeu avec la vanité ou la mollesse, l'ambition, surtout l'amour ; les beaux sentiments de charité et

d'humanité lui donneront plus de peine. Mais il est habile à les gâter, il leur souffle l'hypocrisie, il leur dit : « Vous me parerez, vous me servirez d'excuse. »

Si, étant une fille tombée, Mlle de Nézel, après la chute, n'avait jamais dû être qu'une fille pauvre, Jacques Auvinais ressentirait-il cette grande inquiétude de son sort à venir ? Chercherait-il les moyens de la relever par la possession d'une fortune, si des suggestions sournoises ne le conduisaient et si, puisque de ces moyens un seul serait le bon, il ne devait en la relevant s'enrichir lui-même ?...

Il se révolta. C'était à la fin trop se méconnaître et se soupçonner ! Au diable des généralités qui n'avaient ici rien à faire. Julienne était sa parente, son amie, la plus cruellement malheureuse de toutes les femmes, et il se reconnaissait une grosse part dans son malheur. C'était Julienne, enfin ; elle n'avait rien de commun avec aucune autre. Brusquement il se détermina...

Le lendemain, à son tour, il quitterait la Noë-Bouxière, dont le séjour lui était mauvais. On devient nerveux et irritable dans la maison d'un mort qu'on se doit de haïr. Il fit ses apprêts de départ, et d'abord se rendit à Clisson chez le notaire qui avait le dépôt du testament. Les deux clercs ne le connaissaient pas, il se fit connaître. Ils se levèrent en désordre. Jamais ils n'avaient vu un quatre millionnaire qui se préparait sans nul doute à se multiplier par deux.

La notairesse, qui, dans le cabinet de son mari, caressait d'un plumeau le buste de « M. Gambetta » juché sur le marbre d'une pendule, accourut toute rougissante, disant qu'elle allait à la recherche de son mari. Maître Bourbillot travaillait à son jardin. Jacques admira ce double effet magique. Comme ces jeunes gens le vénéraient ! Comme cette jeune matrone l'aurait aimé !

Elle était fraîche et dodue. « Maître Bourbillot, si, par cette compagne appétissante, votre front doit être

orné quelque jour, vous ne sauriez vous en prendre qu'à vous! Il est infiniment probable que vous fûtes en tout son initiateur et qu'en même temps que la bonne grâce au devoir conjugal, vous lui enseignâtes le respect du gros argent, du saint argent, d'autant plus saint qu'il est plus gros. »

Mais à son tour maître Bourbillot venait tout essoufflé.

— Monsieur, si j'avais pu prévoir que vous me feriez aujourd'hui l'honneur...

Il ouvrait devant le client la porte de son cabinet.

— Monsieur, dit Jacques, vous devinez aisément l'objet de ma visite.

— Aisément, fit le notaire avec un gros rire de campagne. Je suis allé l'an dernier à Paris, j'ai vu représenter à la Comédie-Française une pièce où il est dit que les millions sont d'honnêtes personnes...

— Oh! bien, il y en a de malhonnêtes...

Maître Bourbillot demeura court devant cette fantasque appréciation, qui dérangeait ses notions les plus saines.

— Il y en a même de fort malpropres, reprit le visiteur ; mais ne discutons pas sur la pureté des sources... Mlle de Nézel a dû quitter un peu précipitamment la Noë-Bouxière pour retourner à Paris...

— Sans avoir formulé son acceptation de l'acte généreux que me dicta M. votre oncle, s'écria le notaire, au comble de la surprise...

— Ou sa renonciation.

— Sa... Cela n'est pas vraisemblable.

— En ce cas l'heureuse ville, substituée par notre oncle à ses héritiers naturels, mais indociles, recueillerait ces biens superbes.

— Superbes! répéta maître Bourbillot.

Cette hypothèse n'était pas pour lui plaire. Les villes sont des légataires médiocrement profitables.

Les conseils municipaux se montrent méfiants et hargneux, le préfet intervient dans l'affaire ; ces élus du hasard et ce magistrat de la faveur se croient volontiers des gens habiles. Et ce sont des chicanes! et des ladreries sur le coût des actes! Maître Bourbillot devenait inquiet.

— Mais, reprit-il d'un ton bourru, il n'est pas possible d'admettre que Mlle de Nézel commette une pareille folie, qui vous serait préjudiciable...

— Je n'en sais rien. Les femmes ont des caprices de désintéressement que nous ne prévoyons guère ; certains scrupules ne les embarrassent même pas.

— Un caprice de quatre millions pour sa part, autant pour la vôtre! Il me semble pourtant, monsieur, que, fait comme vous êtes, si vous me permettez de le dire...

— Je serais un mari supportable. Mais si Mlle de Nézel ne se veut point marier?... Je ne connais qu'une de ses intentions... qui, d'ailleurs, est aussi la mienne.

Par ce qu'il allait ajouter, il était bien sûr de ramener de la belle humeur sur cette large face assombrie.

— Au cas où il y aurait acceptation par elle et par moi, reprit-il, nous serions également déterminés à vendre la Noë-Bouxière.

Une vente sur la mise à prix d'un million, ou tout près! Une opération superbe... Maître Bourbillot se jeta sur cette friandise.

— Ceci, je le comprends mieux. Vous êtes un grand voyageur, une résidence fixe vous est donc inutile... Ce grand domaine rapporte, mais il coûte.

— Vous ne pouvez même imaginer ce qu'il nous en coûterait de le garder.

— J'ai acheteur, monsieur... Si vous le voulez bien, ce sera le vendeur d'autrefois, le marquis. Je m'en vais vous dire une plaisante histoire. Une créature a dévoré ce beau fils et, après lui, en a croqué bien d'autres.

Elle arrive à la quarantaine, elle est fort riche et lui propose, en l'épousant, de le faire rentrer dans ses biens.

— Et entrer dans celui des successeurs!... Il y a de beaux mariages!

— Et des hommes bien indélicats! Ah! monsieur! nous autres notaires, nous voyons quelquefois de vilaines choses.

Le visiteur se leva.

— Il est donc entendu, monsieur, que je vais à Paris afin d'y apprendre de Mlle de Nézel quelles sont ses résolutions définitives. Elle vous informera à bref délai.

Maître Bourbillot avait repris toute sa sérénité.

— Là dit-il, ces résolutions-là peuvent-elles être douteuses? Il ne fallait à Mlle de Nézel que cinq minutes pour les faire connaître avant son départ; mais les femmes seront toujours négligentes en affaires. Après l'acceptation, les noces auraient pu se faire en ce pays, elle y a plus de six mois de résidence... Mais vous vous marierez à Paris. J'aurai le chagrin de ne pas dresser ce grand et heureux contrat.

— Vous dresserez celui de la vieille nymphe et du marquis réparé qui s'accommode si bien des restes...

Le notaire retrouva son rire; la perspective des gros honoraires est toujours gaie. Il accompagna Jacques Auvinais jusqu'à la rue et rentra courant, appelant sa femme.

— Qui aurait cru cela? Mlle de Nézel hésite devant le testament et devant les noces.

— Que me dites-vous? répliqua la jeune Mme Bourbillot, tout ahurie; elle ne peut avoir le profit sans prendre le mari.

— Elle ne veut point se marier... Il paraît que c'est une vestale...

— C'est une dinde, prononça la notairesse... Un si bel argent! Un si bel homme!

Jacques remontait en voiture, satisfait d'abord parce qu'il croyait avoir rempli un devoir étroit de délicatesse. Il fallait que la renonciation vînt de Julienne et que sa volonté devînt publique. Personne ne devait croire qu'offrant de si grands avantages à son colégataire, ce fût elle qui avait pu être rebutée.

Mais il éprouvait surtout un grand et profond soulagement par la pleine assurance, recueillie depuis deux jours, que la défaillance de Mlle de Nézel demeurait inconnue de tous. Aucun soupçon, aucune rumeur, ni dans la maison, ni au dehors. De tous les crimes de Charles Auvinais, celui qu'il avait commis envers la noble fille était le pire. Du moins c'était celui qu'il avait le mieux su cacher.

## XI

Jacques franchit la Seine par le pont Royal; l'eau bourbeuse du fleuve s'emplissait de rayons, le soleil riait sur cette fange. En aucun lieu vert de Paris, le printemps n'a plus qu'au jardin des Tuileries le charme de la fraîcheur animée. Des troupes d'enfants jouent sous les arbres vêtus de leurs feuilles neuves, la galerie des jeunes mères en belle parure se tient assise sous l'ombrage encore léger. Jacques passa, quelques-unes le regardèrent; il se rappela la parole obligeante de maître Bourbillot, le notaire de campagne : « Fait comme vous êtes!...

Que sa part dans les huit millions de l'oncle abominable ne fût pas une part de fumée, qu'il pût le leur faire savoir, comme elles le trouveraient mieux fait encore! « Je suis un dieu trompeur, » se disait-il.

Dans la grande allée découverte, qui court entre les quinconces et la terrasse plantée longeant la rue de Rivoli, il prit plaisir à se donner un bain de soleil.

Cette chaleur très vive, sans être encore cuisante, le pénétrait délicieusement, et il croyait sentir couler en lui la force et la vie. Mais au contraire, comme, enfin, il sortait du jardin par la rue bordée d'arcades et qu'il en prenait une autre transversale et noire, joignant la rue Saint-Honoré, il se trouva très las. Les soleils de printemps ont les mêmes effets que les joies de l'amour, leurs chaudes caresses nous enivrent et nous laissent pesants et tristes. Jacques arrivait devant l'église Saint-Roch.

Nous avons rêvé d'une belle action, nous l'avons résolue. Nous voilà prêt à l'accomplir. Un trouble physique nous surprend; la tête embarrassée, le cœur lourd, nous ne sommes plus le héros de la demi-heure précédente. L'action, la redoutable, la téméraire action nous apparaît avec ses risques et non plus dans sa beauté... La vieille rue sombre de Saint-Roch montait à gauche de l'église... Jacques s'arrêta un assez long moment. Il hésitait et il avait le dégoût de soi...

Ses yeux se portèrent vers la sixième maison à gauche; l'aspect n'en était pas engageant... Trois étages présentant à chacun trois fenêtres, un quatrième en mansardes; ce dernier, au faîte de la vieille bâtisse lépreuse, recevait en ce moment une rare faveur; le soleil bienfaisant, le soleil des longs jours glissant à l'ouest, y envoyait obliquement sa flèche d'or, qui se jouait à l'une des lucarnes. Jamais il ne frappait plus bas, il ne faisait pas à l'étage inférieur l'aumône d'une de ses courtes visites; le haut toit arrondi du chevet de l'église lui opposait un écran massif du côté de l'est... Jamais il n'était entré chez les dames de Nézel... Jacques se rappela l'ivresse de Julienne arrivant par un jour d'été à la Noë-Bouxière, où la conduisait l'implacable destinée; elle découvrait alors la campagne vivante, l'espace lumineux, et connaissait enfin le soleil.

Il eut un geste qui flétrissait son lâche ajournement du bien qu'il *devait* faire et s'avança vers la triste masure. Il se pouvait que jadis le premier étage en eût été habité par une famille bourgeoise, au temps où les bourgeois avaient la modestie de leur état, car les fenêtres en étaient larges et hautes; mais on entrait par une étroite allée obscure entre deux boutiques, un charbonnier à droite, à gauche un marchand d'objets de piété. Ce premier étage paraissait actuellement divisé en deux parties, si l'on en devait croire deux enseignes : d'un côté un cartonnier, de l'autre un bureau de placement. Le deuxième étage était clos; à l'une des croisées un écriteau : « A louer. »

Jacques monta; l'escalier allait tournant, la lumière n'y arrivait que d'une cour, plutôt un puits; l'humidité y persistait, bien que le beau temps fût établi depuis d'assez longs jours et l'air très sec au dehors; on y respirait une odeur de moisissure. Au troisième étage, Jacques sonna doucement. Aucun bruit à l'intérieur du logis; il ne s'en étonna pas, sachant bien que cette grande Julienne avait l'allure lente et la démarche muette... Mais ne voulait-elle pas recevoir?... Enfin il perçut un léger craquement du plancher, la porte s'ouvrit.

— Vous?...

Un cri du fond de l'être qui s'éteignit presque aux bords des lèvres et qu'il entendit à peine : « Lui! déjà! » Elle n'espérait pas cela et si tôt. Elle le prit par la main pour le guider dans les ténèbres de l'étroite antichambre comme s'il ne connaissait pas la disposition du logis, comme si elle oubliait que pendant des années il y était venu souvent. Ils entrèrent dans une pièce assez vaste qui donnait sur la rue; elle était éclairée par deux fenêtres, dont l'une ouverte; Julienne alla d'abord la fermer. Si peu vif que le jour arrivât, elle le craignait encore. Jacques la suivait des yeux.

Elle était en longue robe noire, point ajustée à la taille ; ces plis flottants lui seyaient bien. Il se rendait compte d'un changement en elle. Certainement elle avait quelque chose de plus libre, bien moins de cette gaucherie où il avait trouvé quelquefois un charme, — mais toujours la même noblesse naturelle. La chute d'un moment l'avait donc meurtrie sans l'avilir. Il fallait bien qu'elle l'eût reçue en don, cette noblesse, si particulière, pour l'avoir conservée dans ce cadre misérable. Cette grande pièce était meublée à peine. Quelques vieux fauteuils, une armoire, point de tapis, des rideaux de coton rouge; dans l'embrasure de l'une des croisées, une table chargée de pièces de toile fine et un monceau de petites dentelles; auprès, une machine à coudre.

— Vous le voyez, dit-elle, je n'ai pas perdu mon temps pour me procurer de l'ouvrage, qui me fera vivre. Je l'aurais trouvé autrefois, ma mère ne voulait pas... Elle était orgueilleuse, ma pauvre mère...

— Pour elle je ne crois pas qu'elle eût grand sujet de l'être, mais pour vous...

— Moi, je n'étais rien, et ne comptais pour rien... Pas même à vos yeux, Jacques... Que suis-je, à présent?... Croyez-vous que les dames de Nézel alors n'auraient pas fait mieux en acceptant franchement la petite vie qui convient à des rebutées de la fortune?... Mon travail aurait ajouté à l'aisance de la maison, puisque nous n'étions pas encore absolument dépourvues... Et que de douleurs épargnées!... Maintenant me voilà seule, mais mon ami ne m'a pas oubliée, mon unique ami...

Il ne répondit que d'un signe.

— Je n'en voudrai jamais un autre... Vous verrez que je saurai bien me suffire... Avec ce rouleau d'or que vous aviez laissé dans ma chambre... là-bas... j'ai payé un terme de loyer et acheté cette machine qui

supprime la peine; mes yeux sont un peu malades... c'est que j'ai beaucoup pleuré... La raison est venue.

— Elle vient au bout des larmes.

— J'espère vous voir souvent, Jacques. Chaque fois vous me trouverez plus vaillante.

— Chaque fois plus humiliée, vous ne l'avouerez pas... Vous en souffrirez davantage.

— Mais que croyez-vous donc?...

— Tout simplement qu'on ne peut aimer la pauvreté... Il n'y a que les saints, et encore dans d'autres temps, de très vieux saints, qui aient réussi à la trouver aimable... Et ne pensez-vous pas qu'ils se soient un peu forcés?...

— Jacques, ce ton de moquerie!... Je voudrais vous comprendre... Tout cela ne s'applique pas à moi, sans doute...

— Pas absolument... Votre cas est heureusement plus favorable, vous n'êtes pas pauvre, Julienne...

— Mon Dieu, dit-elle... pourquoi prenez-vous plaisir à me tourmenter?... je ne vous avais jamais vu méchant... Que vous ai-je fait?...

— Vous seriez pauvre si vous aviez fait connaître au notaire qui a le dépôt de certain testament votre résolution de n'en pas profiter.

— Jacques! il était convenu entre nous que nous ne parlerions jamais de cette horrible chose...

— Cette renonciation, vous ne l'avez pas envoyée.

Tous deux étaient debout : Jacques, adossé à la cheminée; elle, près de la table; elle vint à lui et, posant une main sur la sienne :

— Je croyais que vous feriez cela pour vous et pour moi. Vous ne l'avez donc pas fait?

— D'abord je ne l'aurais pu, un acte signé de vous est nécessaire... L'aurais-je pu, je ne l'aurais pas fait; j'ai beaucoup réfléchi après votre départ de la Noë-Bouxière. Les millions, voyez-vous, sont tombés sur

nous comme la foudre. Elle n'écrase pas toujours ceux qu'elle renverse ; la commotion passée, ils se tâtent et se sentent bien en vie, ils se relèvent. C'est ce qui m'est arrivé. Après le choc, je me suis tâté, alors je me suis trouvé des visées nouvelles... Julienne, je veux être riche.

— Ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle.

— Vous en jugez bien vite. Pourtant vous avez souvent entendu dire qu'un coup soudain de la fortune change les cœurs. On voit même de vilains compères qui, touchés par le million, deviennent en un tour de main d'honnêtes gens, ce qui ne saurait surprendre, puisqu'ils n'ont plus besoin d'être malhonnêtes. Moi, je n'avais eu jusqu'à présent que des désirs assez modestes, j'ai senti grandir mon appétit, je veux le mettre en carrosse et je crois qu'alors lui et moi nous serons beaux à voir. Ce sera une existence nouvelle, la grande vie dans un cadre d'or. Je serai délicat et magnifique, je serai bienfaisant et, ce qui est plus difficile, je serai juste... Vous pourrez en témoigner, vous, Mlle de Nézel, car c'est à vous que j'aurai rendu la première justice... Parbleu! Je l'aurai bien vaincu, ce sort impitoyable qui vous poursuit depuis que vous êtes au monde; il ne s'attendait pas à pareille déroute. Je crois bien qu'il n'osera plus s'attaquer à vous de toute votre vie...

— Jacques! fit-elle épouvantée, êtes-vous bien sûr d'avoir toute votre raison...

— N'ayez crainte, je possède bien toute ma raison et je vous prouverai tout à l'heure que j'ai raison.

Elle eut une plainte sourde et, rencontrant un siège, s'y affaissa... Lui, parcourait la chambre à grands pas; elle, avait mis son visage dans ses mains... Au bout d'un moment il s'arrêta devant elle :

— Julienne, pardonnez-moi. Je voudais me faire bien entendre. Tout à l'heure je vous disais : « J'ai

beaucoup réfléchi. » La fin de ces réflexions, vous la connaissez désormais ; je croirais commettre la plus détestable iniquité en vous dépouillant, ma pauvre Julienne. Non, cent fois non, je n'ai pas le droit de refuser cet argent, si trouble qu'en soit la source. A votre tour, où prendriez-vous le droit de m'opposer un refus, si j'accepte ? Nous devons être riches l'un par l'autre, malgré nous... Il faut que nous le soyons.

— Comment, serait-ce possible ? dit-elle, sans découvrir son visage. Jacques, vous oubliez la condition...

— Nous la remplirons, Julienne.

— Vous voyez bien que vous perdez l'esprit ! s'écria-t-elle en se relevant, ou bien vous vous jouez de moi sans pitié... Jacques, qu'avez-vous fait de votre cœur ?...

— Je le crois toujours bien placé. Ne vous méprenez pas, je vous en prie... Ce que je vous propose...

— Ce que vous me proposez !... Quelle dérision !... Etait-ce à moi de vous rappeler jamais !... Vous m'y forcez pourtant... C'est la pire des cruautés ! Ah ! Jacques, vous m'avez dit tout à l'heure : « Je veux être riche, » je vous ai crié : « Ce n'est pas vrai !... » C'est que je croyais vous connaître, j'avais pour vous une estime que vous ne pouvez plus avoir pour la malheureuse que je suis... Ce que vous me proposez !... De vivre à vos côtés, le souvenir entre nous, méprisée, soupçonnée ? Non, non ! Ah ! si je pouvais le mettre dans vos mains, cet argent que vous souhaitez à présent, qui paraît avoir fait de vous un homme nouveau, si différent de l'ancien ! Dites-moi comment je pourrais le faire... Mais le partager avec vous à ce prix, jamais, entendez-vous ? jamais !

— J'ai résolu d'être juste envers vous, dit Jacques, et vous me payez par l'injustice... Ce n'est pas le

retour que j'attendais... Non, Julienne, je ne suis pas un homme nouveau, rien en moi n'est changé; je n'ai pas comme vous le croyez en ce moment la passion d'être riche, mais j'ai décidé que vous le seriez... Nous le serons ensemble, puisque la basse revanche du donateur nous y oblige... Que sert de vous révolter? Ma volonté sera la plus forte.

— La mienne est égale à la vôtre... Je ne veux pas.

— Encore une fois, je suis la justice, et je suis la raison... Vous n'êtes que le scrupule qui se débat. Et cela est bien... mais inutile. Non, il n'y a pas d'égalité entre nous. Au nom de notre ancienne amitié, je revendique le droit du maître... Mettons que je vous fasse violence... N'importe!... Vous obéirez...

— Au nom de notre amitié... Mais c'est elle qui crie contre vous, Jacques. Vous ne m'aimiez pas assez autrefois pour faire de moi votre femme... Et maintenant!... Ah! jamais! Je vous ai dit jamais!

— Vous serez Mme Jacques Auvinais, vous n'avez engagé de votre liberté que l'apparence... Qui connaît le secret des foyers? L'intimité conjugale est trompeuse... Vivre côte à côte, ce n'est pas toujours ne vivre que l'un par l'autre... Julienne, vous me comprenez.

— Oui, fit-elle en se laissant retomber accablée sur le fauteuil, je comprends enfin!

— Et vous consentez?...

— Puisque vous êtes le maître, que votre volonté soit faite!

— Vous me rendez heureux, ma conscience va trouver le repos qu'elle avait perdu, car s'il faut tout vous dire, Julienne, je suis trop persuadé que de vos malheurs, le pire vous est arrivé par ma faute... Devais-je vous quitter, il y a un an? Ah! j'ai pensé un moment, très sincèrement pensé, je vous jure, à vous

arracher de la maison maudite... Je connaissais alors le péril bien plus clairement que vous-même... Mais il n'y avait qu'un moyen, comme il n'y en a qu'un aujourd'hui de réparer ce qui a vraiment été mon ouvrage... J'ai souvent détesté mon égoïsme, qui m'a conseillé le départ... Cela encore, il faut donc que vous me le pardonniez!...

— Vous pardonner, fit-elle... Je me souviens de ce dernier instant où je vous ai vu... Nous étions sur la terrasse au-dessus de l'eau, vous m'avez dit : « Julienne, nous ne nous sommes pas aimés... » Je vous ai répondu : « Non, nous ne nous sommes pas aimés, Jacques. » Et vous avez repris en riant : « C'est dommage. »

— Une parole légère qui n'était pas de mise entre nous.

— Peut-être, mais tout était dit... Votre cœur n'allait pas vers le mien... Rien n'a donc été de votre faute... Maintenant, à quoi bon rappeler ce qui est si loin? Jacques, je n'en puis plus, laissez-moi seule... Je suis brisée.

## XII

Jamais on n'avait vu des millions se marier si tristement. Quatre témoins, suivant l'usage : deux amis de Jacques Auvinais, deux anciens compagnons d'armes du capitaine de Nézel. On se rendit devant le magistrat en deux voitures, l'épousée en noir, pourtant sans crêpes. Ne portait-elle pas le deuil de sa mère?

Il fallait ce deuil pour qu'un mariage si discret ne prît point des airs de mariage secret. Le soir venu, l'épouseur réunit les témoins dans un restaurant des Champs-Elysées... Menu très soigné. Mais comment

celle qui était déjà Mme Jacques Auvinais, suivant la loi, eût-elle pu prendre part à cette étrange agape? Quelle figure y aurait-elle faite, n'ayant pour la conduire ni mère, ni tante, pas même une parente lointaine.

L'un des deux officiers devait la conduire à l'autel; la cérémonie religieuse se fit à minuit dans la chapelle d'un couvent, moyennant dispense et sous la condition d'une riche offrande. Sous la lueur des lampes et des cierges, la mariée en blanc parut aussi blanche que son voile. Il avait été dit qu'au sortir de l'office Jacques Auvinais reconduirait chez elle sa *femme*, qui changerait de toilette, et que lui-même, allant revêtir un habit de voyage, reviendrait la chercher, afin de gagner avec elle la gare de Lyon. Ils monteraient dans le train du matin se rendant en Suisse. Au retour, vers l'automne, ils s'occuperaient de se trouver un logis.

Arrangement supposé. En cette feinte concertée entre elle et lui, afin de dérouter les témoins, une seule chose était vraie : la hâte qui pressait Julienne de rejeter cette parure virginale. Ce n'était pas elle qui avait voulu le mensonge.

Point de voyage. Le logis était trouvé. Au sud de la ville, bien au delà de l'enceinte du Luxembourg, un vieil hôtel, dernière retraite d'un magistrat nonagénaire, qui avait longtemps survécu à la justice. Plutôt une maison de plaisance dans le vieux style, bien appropriée à ce débris d'un autre âge, mort l'hiver précédent. Une cour plantée de marronniers, un vaste jardin agreste, des parterres, d'antiques bosquets.

Quelques travaux de restauration avaient suffi à rendre l'habitation confortable. Julienne allait occuper l'étage; il fallut l'obliger d'accepter pour l'ameublement le projet d'un tapissier qui proposait des élégances : « Je veux pour vous, disait Jacques, un cadre qui repose vos yeux. » Il ne les voyait que pleins de

larmes. D'ailleurs, il trouvait cela bien, elle avait sujet de pleurer.

Quant à lui, qui habiterait le rez-de-chaussée, à quoi bon les meubles de prix et les tentures? Il ne voulait que des livres. Et comme il ne voyagerait plus, il rassembla surtout des récits de voyage. Sa bibliothèque fut une haute et longue salle qui prenait jour par une baie vitrée sur la cour plantée d'arbres. Là, il crut arranger sa vie nouvelle, une vie d'étude et de rêve, puisque désormais il allait être le prisonnier de l'étrange réalité qu'il avait créée. Il s'y trouva d'abord presque heureux, rangeant ses trésors, s'y absorbant quelquefois; lorsque l'heure du dîner l'appelait dans la salle à manger, où l'attendait Julienne, il revenait des palais de l'Inde ou des oasis d'Afrique. Il la retrouvait triste et défaite comme la veille, et il lui arrivait de se poser une étrange question : Est-ce du repentir? Est-ce du regret?

Un jour il dut lui dire : « Julienne, j'ai vendu le château... là-bas! » Elle se leva, très pâle, se retira sans répondre... Là-bas! Il ne la nommait pourtant pas, la maison maudite. Ayant vendu la Noë-Bouxière, n'était-il pas tenu de l'en informer? Il la suivit des yeux, s'en allant, presque défaillante, et il se disait : « Elle voudrait plutôt que la demeure seigneuriale de Charles Auvinais, ses jardins, ses statues, se fussent abîmés sous terre... »

Seule dans sa chambre, elle allait se débattre plus que jamais contre l'angoisse du passé... Il en éprouva comme une aise méchante. Surpris d'un sentiment dont il ne s'avouait pas la cause, il n'en eut pas moins, jusqu'au soir, une sorte de féroce épanouissement au cœur.

Ils se virent régulièrement aux deux repas de chaque jour. La disposition de la salle à manger n'avait pas encore été changée par les nouveaux maîtres; elle

était décorée dans le goût du temps où l'ancien propriétaire avait aménagé sa maison des champs, qui était pourtant une maison de ville. Des boiseries enfumées ; la grande table d'acajou, les lourdes chaises à dossier carré, qui étaient la mode de 1840. Dans une niche, le poêle de belle faïence de Lorraine, supportant le buste en bronze du Bacchus indien, à la barbe frisée. Le vieux juge apparemment avait honoré le dieu qui fait couler la chaleur dans le sang et qui verse le rire. Ce bronze avait dû présider des fêtes galantes ; il arrive qu'ayant jugé au criminel et cueilli une tête, jugé au civil et donné gain de cause à un coquin contre un honnête homme, au nom du droit, les porte-toges sont gais.

Julienne avait appris à se maîtriser, les repas devenaient moins moroses. Les deux convives, dans leur éternel tête-à-tête, en arrivèrent à causer presque sans contrainte, l'habitude venait, le temps jetait sa cendre sur ce feu intérieur, que dans les premiers instants Jacques n'avait toujours pu contenir. Les semaines passaient et encore les semaines. Enfermé plus étroitement dans l'étude de ses livres préférés, lisant la plume à la main, il écrivit un matin en un coin de la page : « D'autres rêvent pendant les nuits, moi, je me raisonne. »

Il avait eu des nuits maussades... Mais il se *raisonnait*, et sa raison était humaine et douce. Du ressentiment involontaire contre celle qui était sa femme et qui ne l'était point ni ne devait l'être, cette raison de l'honnête homme épris de justice le ramenait à la pitié. Pauvre Julienne! Demeurant bien persuadé qu'il avait fait son devoir envers elle, il se crut sûr enfin de ne plus lui en vouloir pour ce que ce devoir lui avait coûté. Dès lors, ne devait-il pas le faire tout entier, sans réserve?

Peut-être n'en avait-il pris jusque-là que le mauvais

moyen... Julienne souffrait toujours, la solitude exaspérait cette âme blessée ; lui-même commençait de la trouver pesante. Pourquoi ne pas changer cela ? Il s'en mit en peine. Jacques Auvinais ne voyait point sa philosophie, son ancienne maîtresse, qui le regardait ironiquement ; elle lui disait : « Ces changements-là, ne sais-tu pas que je les appelle des évolutions ? Prends garde, la tienne est rapide. Bientôt tu ne seras plus ce fameux homme libre que tu te vantes d'avoir toujours été... Au bas de la pente que tu suis, il y a des chaînes ! »

PAUL PERRET.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# DANS LA CAMPAGNE ROMAINE[1]

(*Suite et fin*)

## III

### MACARESE

Nous sommes maintenant dans la campagne romaine classique. « Nous avons loin sur notre gauche l'Apennin, le prospect du pays, mal plaisant, bossé, plein de profondes fondrières, incapable d'y recevoir nuls gens de guerre en ordonnances; le terroir nud, sans arbre, une bonne partie stérile; le pays fort ouvert, tout autour plus de dix milles à la ronde, et quasi tout de cette sorte, fort peu peuplé de maisons. » Telle était la description que traçait Michel Montaigne, il y a plus de trois siècles. Aujourd'hui encore, elle demeure vraie.

Tout y parle à l'âme : la sévérité des grandes lignes, l'effet pittoresque des montagnes qui barrent l'horizon et que les rayons du soleil couchant colorent de teintes rosées et violettes — combien sont-elles belles, vues des loges du Vatican! — L'étrangeté de ce désert entourant la Ville Éternelle, la majesté des souvenirs qui relient l'antiquité aux temps modernes, ajoutent encore à la grandeur du paysage. Là vécut un peuple qui

(1) Voir les gravures de *l'Instantané* du 31 mars.

non seulement a conquis et dominé le monde par sa politique, lorsqu'il vivait, mais même, lorsqu'il avait disparu, par ses écrivains et ses penseurs. Et aujourd'hui, de Rome part une voix qui, avec une plus grande autorité, s'adresse au monde tout entier, franchit les mers, trouve des échos jusque dans les contrées les plus lointaines et dans les terres récemment découvertes. D'autres déserts se rencontrent dans l'univers, peut-être plus pittoresques; mais les luttes des sauvages, par exemple des Hurons et des Chippeways, luttant entre eux d'une manière féroce pour la possession de quelques bandes de terre, en proie à un grossier fétichisme et qui n'ont jamais exercé une influence sur la marche de l'humanité, n'excitent guère notre émotion.

La campagne romaine n'a pas toujours présenté cet aspect désolé. C'est aux pillages d'Alaric et surtout aux déprédations d'Agilulfe, roi des Lombards, qu'il faut attribuer l'état actuel. Il vint mettre le siège devant Rome sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, au sixième siècle. Repoussé, il porta avec rage le fer et le feu dans tous les environs, coupant les récoltes, rasant les maisons, détruisant tous les édifices.

Ce sont de grands propriétaires qui aujourd'hui possèdent cette solitude, beaucoup appartiennent aux familles les plus connues de l'aristocratie romaine; les biens de mainmorte en recouvrent aussi une grande partie. Ainsi l'hôpital du Saint-Esprit à Rome y est propriétaire de plusieurs dizaines de milliers d'hectares (1).

La verve de certains publicistes sur lesquels la vue d'un grand propriétaire produit le même effet que le

(1) D'après une statistique dressée il y a plus de dix ans, il n'y aurait sur toute l'étendue de la campagne romaine que 201 propriétaires, dont 77 communautés, 38 fidéi-commissaires et 89 propriétaires. Depuis ce temps, la situation a pu se modifier très peu.

drapeau rouge sur le taureau, s'est naturellement exercée à ce propos; ils ont évoqué la spectre des fameux latifundia, répété pour la centième fois la phrase de Pline l'Ancien à laquelle un des maîtres de la science historique a restitué sa véritable signification. Quelle figure ferait un pauvre petit propriétaire au milieu des solitudes si souvent malsaines de la campagne romaine, loin de tout endroit habité, obligé de se replier sur la ville lors des grandes chaleurs et impuissant, faute de capitaux, à tirer un parti fructueux de la terre?

***

Macarese nous montre avec quel art et quelle intelligence un grand propriétaire a su cultiver un tel domaine, situé cependant dans un endroit fort insalubre bien que le paysage au fond duquel s'aperçoivent les collines arrondies situées du côté de l'ancienne Étrurie ait un aspect très attrayant. C'est encore le prince Rospigliosi que nous retrouvons ici; l'œuvre qu'il a entreprise n'a pas été moins bienfaisante, conduite avec moins d'intelligence que celle accomplie à Zagarolo, où nous avons déjà promené les lecteurs; et malgré leur proximité, les deux pays n'ont aucun trait de ressemblance.

La terre de Macarese comprend 5,000 hectares d'un seul tenant, c'est donc vraiment la grande propriété. Au milieu à peu près s'élève le château, construction massive. Il a dû être jadis un château fort, à en juger par l'épaisseur de ses murs; ses tours semblent avoir été découronnées de leurs mâchicoulis. C'était un poste avancé pour repousser les ennemis qui se présentaient du côté de la mer, car la propriété s'étend sur les rives de la Méditerranée. Nous chercherions en vain une autre maison que le château sur ces 5,000 hectares; sauf quelques abris pour les animaux et une construc-

tion destinée au logement des ouvriers, pendant les mois où ils peuvent y rester sans danger, c'est la solitude.

Toutes les cultures se rencontrent à Macarese : le blé, la vigne, les pâturages, la forêt. Le rôle des grands propriétaires, au point de vue agricole, c'est d'introduire les nouveaux procédés de culture. Un paysan ne saurait jamais se décider de lui-même à en prendre l'initiative; il sait ce que lui rapportent les vieux errements, et les résultats incertains des méthodes qu'il n'a pas encore expérimentées expliquent, sinon justifient, sa routine. S'il n'y avait eu que des petits propriétaires, nous en serions encore aux méthodes du siècle dernier, le phylloxera aurait eu le temps de détruire à son aise tous nos vignobles sans qu'une guerre méthodique lui ait été faite, l'hygiène n'aurait pas été introduite dans les étables, sauvant ainsi tant d'animaux des maladies qui fondent sur eux, tout comme sur les pauvres humains.

Aussi cette grande terre mérite-t-elle d'être citée comme un modèle d'exploitation. Dans les pâturages paissent en pleine liberté 1,050 bêtes à cornes, parmi lesquelles nous retrouvons de très nombreux et très beaux échantillons de la race charolaise, dont la robe blanche évoque l'image des verdoyantes prairies du Nivernais. Un impôt de cinq francs est exigé pour chaque tête de ce gros bétail.

Au milieu de ces énormes troupeaux se distinguent les buffles, si décoratifs avec leurs longues cornes, leur carrure puissante, leur noble allure, leurs regards placides, moins inertes que ceux des autres bœufs. C'est un des charmes de la campagne romaine, que la rencontre de ces majestueux animaux, qui s'harmonisent si bien avec la grandeur du paysage. Comment se rencontrent-ils autour de Rome, alors que dans le reste de l'Italie il n'y en a pas? C'est un point de l'histoire agri-

cole sur lequel nous ne possédons aucun éclaircissement. Ils ont fait leur apparition en Italie, dit-on, au moment où les Huns, sous la conduite d'Attila, se répandaient en Europe. Leur force est presque décuple de celle des bœufs; mais ils ne sauraient vivre que sur des terrains humides et à proximité des rivières. Sans eau, ils dépérissent. Ils ont aussi plus d'intelligence que les bœufs; lorsque les jeunes buffles commencent à être attelés, ils n'acceptent pas cette tâche de bon cœur, et la destinée de leurs rêves serait de brouter une belle herbe touffue, de ruminer en paix, de faire la cour à leurs compagnes et de n'être pas courbés sous le joug. Aussi, lorsque leur conducteur les délivre, les premières fois qu'ils sont attelés, gare à lui s'il ne se dérobe pas aussitôt à leurs représailles. Sinon il sera fortement bousculé.

Nous passions, lors de notre excursion à Macarese, auprès d'un petit enclos dans lequel était renfermé un buffle plein de majesté et d'ennui, paraissait-il. « C'est une pénitence qu'on lui a infligée, nous a dit notre hôte; il a commis quelque faute, et comme ce sont des animaux très intelligents, le moyen de le corriger, c'est de le priver de la société de ses compagnons mâles et femelles, il y est très sensible. »

Une des questions qui causent les plus graves préoccupations aux propriétaires soucieux de leur rôle social, c'est d'assurer la stabilité de leurs tenanciers, de leur garantir la sécurité de l'existence. A Macarese, l'insalubrité du pays coupe court à de telles préoccupations. C'est la terre classique de la malaria; les photographies qui la représentent et qui se voient derrière les vitrines des magasins du Corso portent toujours au bas l'indication de Macarese. Aussi lorsque les chaleurs commencent, il faut quitter cette terre inhospitalière; même pendant l'hiver, les habitants sont sujets à des accès de fièvre, et ceux qui veulent trop prolonger leur

séjour sont obligés de s'ingurgiter de la quinine à haute dose; leur teint devient pâle, leur ventre se ballonne, leurs forces diminuent. Aussi ce sont des ouvriers venant de la montagne qui viennent accomplir les travaux nécessaires. Un bâtiment a été construit pour les abriter: ils reçoivent un salaire de 1 fr. 75 par jour, plus certaines denrées en nature. Ils ont bonne figure et valent beaucoup mieux que ceux des environs de Zagarolo et d'Artena. Rien à craindre de leur part; il est vrai que s'ils voulaient, comme ces derniers, détrousser les voyageurs en leur demandant avec plus ou moins de formes une rançon sérieuse, ils risqueraient fort de faire maigre chère. La triste renommée de ces parages, si attirants, si pittoresques qu'ils soient, en détourne les voyayeurs. Au milieu de ces solitudes, les brigands seraient condamnés à un jeûne quasi journalier. L'honnêteté rapporte plus ici.

Lorsque l'été survient, il faut décamper. Seuls restent deux ou trois gardiens qui se relayent souvent. Les moissonneurs ne font qu'un très court séjour; l'époque à laquelle ils viennent n'est pas la plus mauvaise, les récoltes étant, à cause de la chaleur, plus prématurées qu'en France.

***

Quelles causes ont donc amené cette dangereuse insalubrité de l'agro romano? La science a fait d'admirables progrès, et ses découvertes, comme la télégraphie sans fil, auraient comblé d'étonnement nos pères. Mais elle n'a pu encore déterminer la cause première qui rend inhabitables tant de parties de ce désert majestueux.

Une opinion courante l'a attribuée pendant très longtemps à l'humidité, résultat de la présence d'une

couche de lave à une faible profondeur dans le sol; elle arrête l'écoulement des eaux qui, s'évaporant alors sous l'action du soleil, chargent l'air de microbes générateurs de la fièvre. Aussi des travaux de drainage auraient-ils pour résultat de faire disparaître cette humidité malsaine.

Seulement ces travaux sont singulièrement dangereux; ceux qui s'y livreraient, et ce seraient des ouvriers peu fortunés pour courir de tels risques, subiraient les premiers les mortelles conséquences de ce défrichement délétère. Du reste, objection décisive, des travaux de drainage ont été accomplis dans plusieurs parties de cette région. Ici ils ont produit quelque effet, là aucun changement ne s'est manifesté, le séjour y est toujours empoisonné par la malaria.

Le grand savant allemand Koch est venu à Macarese, il semble y avoir perdu son latin. Une opinion très répandue et très plausible rend responsable un petit moustique, de la famille de ceux que nous appelons cousins, sans doute par ironie. En France, sa piqûre nous cause des démangeaisons. Aux environs de Rome, sous un climat plus chaud, elle engendre la fièvre. Ce n'est pas de nos jours seulement que des efforts ont été tentés pour assainir cette campagne si fertile; sous l'empire romain, elle avait été couverte de villas. Depuis Calixte II, pape dans les jours lointains du moyen âge, de 1119 à 1124, jusqu'à Pie IX, un grand nombre de souverains pontifes s'attachèrent à résoudre ce problème aussi insoluble que la quadrature du cercle. Les uns, comme Grégoire IX au treizième siècle, cherchèrent à attirer des colons, n'importe lesquels, en faisant remise de leurs peines aux brigands qui voulaient se transformer en paisibles cultivateurs. D'autres, comme Sixte-Quint, employèrent des moyens plus rationnels et aussi plus modernes; il créa une caisse de crédit agricole destinée à distri-

buer des subventions aux propriétaires qui voulaient entreprendre des améliorations. Plus tard, Pie VI chercha à assainir les marais Pontins; il en fit défricher 8,000 hectares. Enfin, Pie IX fonda un couvent de trappistes aux Trois-Fontaines, lieu célèbre par le martyre de saint Paul, non loin de la grande et brillante basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs.

Les religieux répondirent héroïquement à l'appel qui leur était adressé. C'était un des endroits les plus périlleux, les plus enfiévrés. Aussi furent-ils décimés dans les premiers temps de leur séjour. A côté du couvent, une ferme s'éleva; des plantations d'eucalyptus furent faites, et aujourd'hui un bois s'élève, purifiant l'air là où il était autrefois chargé de microbes. Les religieux fabriquent avec les fruits de leur arbre une liqueur très saine, l'eucalypsinte. Comme la quinine, elle constitue un préservatif contre la fièvre, car si les Trois-Fontaines ont perdu leur lugubre renommée, ce n'est toujours pas un lieu de plaisance, lors des lourdes chaleurs de juillet et d'août, avec des températures moyennes de 35 à 40 degrés. Disons-le à notre honneur, parmi les religieux que cette tâche périlleuse attira, se trouvèrent de nombreux Français.

Maintenant les ingénieurs entrent en scène. Ce sont des gens terribles. Ils prononcent des arrêts sans appels. Ayant une foi profonde en leur propre infaillibilité, aucun argument ne les touche; ils marchent droit à leur but, sans s'en laisser détourner par la dépense. Nous voyons ce qu'ils font de Paris en ce moment. Là aussi, avides de millions, ils ne rêvent que travaux, drainages, remuements de terre, avec la générosité de gens qui comptent mettre à rude contribution la bourse d'autrui, sans qu'ils aient jamais à en supporter les conséquences.

C'est toujours l'éternelle histoire de la paille et de la poutre. La commune de Rome s'étend sur presque

toute l'étendue de cette campagne; elle est fort empressée à frapper la terre de lourds impôts, gourmande les propriétaires, mais elle se soucie comme d'une guigne de ces régions rurales, qui ne comprennent guère d'électeurs et ne sont pas ou à peine représentés dans le Municipe de Rome. Aussi y a-t-il seulement quelques routes percées. Nous représentons-nous la commune de Paris englobant une partie du territoire de Seine-et-Oise! Les rues de la cité l'occuperaient plus que les voies des ruraux.

Aussi cela nous semble-t-il fort probable, des siècles et des siècles s'écouleront encore avant que le pays entre Rome et la mer perde sa physionomie actuelle. Ce sera une source de fructueux bénéfices pour les ingénieurs de l'avenir, qui aligneront toujours sur le papier de merveilleux projets.

***

Autre trait à noter; de si médiocre importance qu'il paraisse, il jette un jour sur les procédés politiques italiens. Quelque peu habités que soient les environs de Macarese, il se rencontre toujours plusieurs enfants des familles attachées à l'exploitation. A côté du château s'élève une modeste église, et tout près aussi une petite maison d'école. Or c'est le curé qui remplit, moyennant une allocation de deux cents francs donnés au propriétaire par la commune de Rome, le rôle de magister.

Un curé maître d'école, *horresco referens!* Un gouvernement sous l'influence du clergé saurait seul violer ainsi la liberté de conscience! Que de tapage nous entendrions, si un tel fait était signalé dans notre pays! Ce serait comme une pierre jetée au milieu de la mare parlementaire, les grenouilles se mettraient à coasser avec rage. Les groupes délibéreraient : inter-

pellation, sommation impérieuse au ministère d'avoir à sauver la patrie menacée, évocation du spectre du cléricalisme, rien n'y manquerait.

Or, le gouvernement qui accepte un tel fait est celui qui a détrôné le Pape, désormais captif au Vatican, confisqué les biens du clergé. Mais l'Italien a l'esprit souple, il a la notion de la réalité ondoyante et diverse. Nous, au contraire, nous nous grisons de grands mots et d'idées spéculatives. Seulement les faits se vengent cruellement du mépris que nous leur témoignons.

***

De toutes les excursions que nous avons faites aux environs de Rome, Macarese nous laissera peut-être les plus inoubliables souvenirs. Sur le rivage de la mer, s'y déploie une forêt de chênes et de pins parasols, essence très répandue en Italie; leur aspect ne manque pas d'une certaine grâce. Le vent soufflant du large nous apportait le bruit majestueux des flots qui venaient battre la terre de leurs coups répétés, alors même que nous ne pouvions encore les apercevoir.

C'était au printemps, par un de ces jours légers d'avril, sous un bel azur bleu sillonné çà et là de quelques nuages blancs, — le vent les chassait aussitôt vers d'autres régions, — que nous nous trouvions sur cette plage à la fois embaumée et perfide, séduisante et empoisonneuse. La terre n'était qu'un bouquet; des milliers de fleurs émaillaient le gazon, de ces fleurs des champs charmantes dans leurs grâces sans apprêts, et qu'il est doux d'envoyer au loin sur la terre natale, comme messager et symbole de tendres souvenirs et de la fidélité du cœur.

Et surtout c'était la solitude absolue, pas une barque sur la mer, pas une rencontre à redouter. Des bandes de badauds et de béotiens, incapables de lire dans le

livre de la nature, le plus éloquent de tous, n'ont jamais pollué ce paysage d'une poésie si profonde, si suggestive. Ils sont indignes d'en comprendre le charme pénétrant. Bien que nous soyons sur une des terres qui, dans le long cours des âges, a toujours été une des plus civilisées, ce sol n'a peut-être pas été plus foulé que celui des pays nouveaux où l'homme vient à peine de pénétrer.

Tout au loin la mer était blanche et mouvementée. Se pressant les unes contre les autres, les vagues venaient déferler sur le rivage, jetant une écume que le vent séchait aussitôt. Et puis rien, aucune trace n'en restait.

Que de pensées gracieuses, mélancoliques, graves même, éveillait ce poétique paysage! N'avions-nous pas sous les yeux une image de la vie : à côté des heures enchantées, trop souvent les déceptions et les tristesses, et comme les vagues tumultueuses que soulève une force irrésistible, nous ne laissons qu'une trace aussitôt évanouie. L'éternité nous attend.

URBAIN GUÉRIN.

# LA COROGNE

(JANVIER 1809)

*Fragment d'un ouvrage en préparation sur la guerre d'Espagne.*

---

Depuis que les Anglais avaient été assez heureux pour imposer à Junot la capitulation de Cintra, et forcer les Français à évacuer le Portugal, l'ambition leur était venue de tenter la fortune des armes jusqu'en Espagne. L'Espagne, tout enfiévrée par ses succès inattendus, toute frémissante de haines antifrançaises, leur offrait un superbe champ de manœuvres ; aussi avaient-ils résolu d'y pénétrer et d'essayer contre Napoléon ce qui leur avait si bien réussi avec son lieutenant. Profitant du désarroi où la retraite des maréchaux et du roi Joseph au delà de l'Ebre avait jeté nos troupes, ils formèrent le projet d'opérer leur jonction avec les armées espagnoles alors en mouvement dans la direction des Pyrénées, et de s'opposer à l'entrée de l'Empereur dans la Péninsule. Ce n'était plus au vainqueur de Vimeiro qu'on avait confié le commandement de l'armée. La capitulation de Cintra avait été l'objet de tels débats à la Chambre des Communes, et l'opinion publique s'était si violemment déchaînée contre Wellesley et Darlymple, que le cabinet britannique fut obligé de désigner un nouveau chef.

Son choix se porta sur sir John Moore, officier froid et réfléchi, plein de bravoure au feu et tout à fait digne de commander les soldats d'élite qu'on lui confiait. Il devait, avec une vingtaine de mille hommes, traverser le Portugal tout entier, en partant de Lisbonne par le chemin que les Français avaient suivi pour s'y rendre en 1807, et pénétrer dans la vieille Castille, où le rejoindrait un de ses lieutenants, sir David Baird, qu'une flotte anglaise débarquerait à la Corogne, avec 12,000 ou 15,000 hommes, dont une partie en cavalerie. Une fois en vieille Castille, aux environs de Salamanque ou de Valladolid, il serait relativement facile de rallier une des armées espagnoles et de s'opposer à la marche en avant des Français. Ce plan une fois adopté, Moore se mit en marche à la fin de septembre, et Baird, parti d'Angleterre, fit voile pour la Corogne.

Les Anglais, dans toutes leurs opérations stratégiques, n'ont jamais avancé que méthodiquement. Leur lenteur habituelle s'augmentait encore du mauvais état des chemins, du manque à peu près absolu d'approvisionnements et de l'énorme accumulation de bouches inutiles, de bagages et de fourgons que l'armée traînait derrière elle. Moore n'arriva à Salamanque qu'à la fin du mois de novembre, et encore n'avait-il pas rallié toutes ses divisions. Ce fut alors qu'il apprit que les armées espagnoles étaient enfoncées sur tous les points, et qu'il courait grand risque soit de se trouver seul exposé aux coups de Napoléon, soit même de perdre ses communications avec la mer. Moore était certes un officier consommé et à la hauteur de sa réputation, mais il partageait la faiblesse commune aux militaires de l'époque et regardait Napoléon comme à peu près invincible. Aussi regardait-il à l'avance sa défaite comme probable. Ses appréhensions s'accrurent lorsqu'en entrant en Espagne, non seulement il ne trouva

pas chez les populations les signes de l'enthousiasme extraordinaire qu'il attendait, mais encore reconnut que les Espagnols n'étaient nullement disposés à se subordonner à lui. Il faut, en effet, rendre cette justice aux Espagnols que, soit par patriotisme, soit par présomption, ils n'acceptaient les secours de l'Angleterre qu'avec certaines réserves. On eût dit qu'ils se défiaient de leurs trop puissants alliés. La correspondance de Moore, qui fut plus tard publiée (1), contient à ce sujet de curieux aveux. Tantôt il se plaint de ne pas avoir d'argent (2), tantôt il se lamente sur le mauvais état des chemins (3). L'équipement est défectueux et les vivres commencent à faire défaut (4). Ce qui surtout l'exaspère, c'est le manque de renseignements. « Je ne suis en communication, écrivait-il sur son Journal (5), avec aucun des généraux espagnols, et je ne connais ni leurs plans ni ceux du gouvernement. Aucune source ne m'a été ouverte, et je n'ai sur la force et la situation de l'ennemi d'autres connaissances que celles que, comme étranger, je ramasse çà et là. » Il excuserait encore les juntes locales qui, privées de direction, ne songent qu'à leurs intérêts immédiats, mais il ne peut concevoir l'indifférence, ou, pour mieux dire, l'incapacité de la Junte centrale (6). Il ne comprend pas non plus ce qu'il nomme l'« état passif » du peuple.

(1) Napier, *Guerre de la Péninsule,* t. II, p. 283 et suiv.

(2) Moore à Bentinck, 22 octobre 1808; — à Hope, *id.;* — à Castlereagh, 27 octobre, 24 novembre; à M. Freire, 10 novembre.

(3) Moore à Amstruther, 12 octobre; — à Bentinck, 22 octobre; à Castlereagh, 27 octobre.

(4) Moore à Castlereagh, 9 octobre, 18 octobre; — à Bentinck, 22 octobre.

(5) Journal de Moore, à la date du 28 novembre. Cf. Lettre de Baird à Moore, 19, 23 novembre, 12 décembre; — du colonel Graham à Moore, 4 octobre.

(6) Lettres de Bentnick à Moore, 4 octobre, 8 novembre — de Stuart à Moore, 18 octobre 1808, 2 janvier 1809.

«Ici le peuple ne prend part à rien. Nous avons la plus grande peine à trouver des gens qui nous donnent des renseignements» (1). Son lieutenant Baird constatait avec la même surprise cette froideur des Espagnols. «Privés comme nous le sommes de magasins et ne recevant pas le moindre secours ni du gouvernement ni des habitants de ce pays, qui même, en plusieurs occasions, ont contrarié nos projets et nos mesures, nous ne pouvons avancer sans nous exposer à une destruction presque certaine.

Donc les Anglais ont à peine pénétré en Espagne qu'ils sont déjà découragés. Ils n'ont pas encore échangé un coup de fusil avec les avant-postes français et ils se croient perdus. Ce fut bien pis quand ils apprirent les foudroyants succès de Napoléon, la dispersion des armées espagnoles à Espinosa, à Burgos, à Tudela, à Somo-Sierra, et la marche précipitée des vainqueurs sur Madrid. Moore songea aussitôt à battre en retraite. Sans doute il lui répugnait de retourner en arrière sans y être forcé par une défaite, mais la situation lui paraissait bien compromise. Ce fut à ce moment qu'il reçut des dépêches pressantes de M. Freire, ambassadeur d'Angleterre près de la Junte de Séville, qui le suppliait et au besoin lui enjoignait de tenter une diversion et de prendre l'offensive, coûte que coûte. Justement indigné du ton comminatoire de ces dépêches, et croyant indispensable, pour éviter un désastre, de se rapprocher de sa base d'opération et surtout d'opérer sa jonction avec David Baird, qui arrivait de la Corogne, il se porta de Salamanque à Valladolid, puis à Castro-Nuevo (18 décembre) et enfin à Mayorga, où il avait donné rendez-vous à son lieutenant. La concentration des divisions anglaises une fois opérée, Moore eut à sa disposition près de 30,000 hommes de troupes

(1) Journal de Moore, à la date du 9 décembre 1808.

excellentes, avec lesquelles il pensait manœuvrer avec plus de sécurité et choisir son heure, soit pour se porter au secours des Espagnols, soit pour reculer encore et prendre définitivement le chemin du Portugal.

Un hasard malheureux fit alors tomber entre les mains du général anglais les dépêches envoyées par l'Empereur au maréchal Soult, et dont le porteur venait d'être assassiné par des paysans à Valdestillas. Il apprit que Soult allait passer du Léon dans les Asturies avec environ 15,000 soldats. Il était donc relativement facile aux Anglais, puisqu'ils étaient tellement supérieurs en nombre, d'entourer Soult et de lui infliger un désastre. Moore prit aussitôt ses dispositions en conséquence, et, pour être plus sûr du succès, écrivit au général La Romana de venir le rejoindre. Ce dernier avait rallié une vingtaine de mille hommes, débris des armées de Galice et d'Estramadure, mais ils étaient dans un état de dénument absolu et avaient si peu le désir de se rencontrer de nouveau avec les Français qu'ils avaient déjà pris leurs quartiers d'hiver. La Romana obéit néanmoins et rejoignit les Anglais avec environ 10,000 hommes, les moins désorganisés et les plus braves de ses soldats. C'était donc une masse d'environ 40,000 Anglo-Espagnols qui allaient se ruer sur le maréchal Soult et le rejeter sur les Pyrénées ou peut-être le réduire à une seconde capitulation de Baylen. Le mouvement d'attaque commença le 21 décembre, jour où le général anglais Paget surprit à Sahagun un détachement des dragons de Lorge. Ce fut le seul succès des Anglais. Napoléon, averti de leur audacieuse manœuvre, se retournait en effet, de sa personne, contre eux, et au seul bruit de son entrée en campagne, Moore non seulement suspendait son attaque, mais encore ne cherchait plus qu'à éviter son redoutable adversaire.

L'Empereur était encore à Madrid, fort occupé à

organiser sa nouvelle conquête et essayant de régénérer l'Espagne à coups de décrets, quand il apprit la soudaine irruption des Anglais. Tout d'abord il avait songé à pousser une pointe sur Lisbonne, mais à la pensée de pouvoir lutter en rase campagne contre une armée anglaise, et d'infliger une défaite à l'un de ces insaisissables généraux qui ne voulaient pas s'incliner devant sa suprématie militaire, il n'hésita plus. Moore est l'ennemi désigné à ses coups. C'est contre Moore qu'il dirigera la masse de ses forces, et il désirait tellement ajouter un nom à la liste déjà si longue de ses victoires, que, malgré la rigueur de la saison et les préoccupations de tous genres qui le hantaient, il se décida à prendre en personne le commandement de l'expédition. Ses plans furent aussitôt improvisés, avec cette sûreté de coup d'œil et cette rapidité de décision qui demeurent comme la note caractéristique de son génie. Sans s'inquiéter de voir les Anglais sur sa ligne d'opération et ne cherchant au contraire qu'à les y attirer davantage, il prescrit à Soult et à tous les généraux en marche sur Burgos de se concentrer et, au besoin, de reculer devant les Anglais. Pendant ce temps, il se jettera sur leurs derrières, ou plutôt sur leurs flancs, et, par un mouvement combiné, rapidement exécuté, non seulement il leur fermera toute ligne de retraite, mais encore il les enveloppera et, soit lui, soit Soult, les prendra jusqu'au dernier. Le temps était alors superbe, bien que la saison fût avancée. On avait donc bon espoir d'exécuter cette dernière manœuvre décisive, et c'était d'un ton léger que Napoléon annonçait son départ à l'impératrice Joséphine (22 décembre 1808) : « Je pars à l'instant pour manœuvrer les Anglais, qui paraissent avoir reçu leurs renforts et vouloir faire les crânes. Le temps est beau, ma santé parfaite, sois sans inquiétude. »

Laissant à Madrid le maréchal Victor, chargé de con-

tenir la capitale et de repousser une attaque (1), d'ailleurs peu probable, de l'armée de Castanos, Napoléon envoya au pont d'Almaraz le maréchal Lefebvre, afin de couper la retraite aux Anglais, au cas où ils chercheraient à se retirer par Ciudad Rodrigo. Avec le maréchal Ney, toute la garde impériale et une immense réserve d'artillerie, en tout près de 40,000 hommes, il se mit lui-même en route le 22 décembre. La perte des Anglais semblait assurée. Il était probable qu'ils se laisseraient prendre entre Soult qui leur faisait face, Napoléon, qui les poursuivait, et Lefebvre, qui les attendait sur le chemin de la retraite. L'Empereur se croyait tellement assuré du succès qu'il l'annonçait à l'avance : « Faites mettre dans les journaux, écrivait-il à Joseph (27 décembre 1808), que 36,000 Anglais sont cernés, que je suis à Benavente sur leurs derrières, tandis que le maréchal Soult est en présence... Faites des cérémonies pour célébrer ces succès, faites tirer le canon et recevez les compliments. Cette nouvelle ne tardera pas à vous arriver. » Napoléon s'était trop pressé d'annoncer la victoire, car les Anglais furent sauvés par le mauvais temps.

En franchissant le Guadarrama, l'armée française fut surprise par une affreuse tempête de neige et ne put avancer qu'avec de grandes difficultés. « Nous arrivâmes au pied d'une montagne formidable, écrit le capitaine Coignet, avec de la neige comme au mont Saint-Bernard. Il fallut la franchir avec des peines inouïes. Avant d'arriver à ce terrible passage, nous fûmes saisis par une tempête de neige qui nous renversait. Personne n'y voyait. On était obligé de se tenir les uns aux autres. Il fallait avoir un Empereur à suivre pour y résister. Nous couchâmes au pied de cette montagne,

(1) La campagne a été fort bien racontée par Arteche y Moro, *Guerra de la Independencia*, t. IV, p. 1-179.

que notre artillerie eut toutes les peines du monde à franchir, et nous redescendîmes dans une plaine où étaient de mauvais villages dévastés par les Anglais. » Tous nos soldats ne supportèrent pas aussi allègrement que Coignet les fatigues de cette marche. Voici, en effet, ce que nous lisons dans les Mémoires du colonel de Gonneville : Pendant que nous montions péniblement le Guadarrama, nous nous trouvâmes sur le flanc de la division d'infanterie commandée par le général Lapisse, et à quelques pas en arrière de l'Empereur, qui marchait à pied comme nous, aucune précaution n'ayant été prise pour le ferrage et les chevaux tombant à chaque instant. Les soldats de la division Lapisse manifestaient tout haut les plus sinistres dispositions contre la personne de l'Empereur, s'excitant mutuellement à lui tirer un coup de fusil et s'accusant de lâcheté de ne pas le faire. Lui entendait tout cela aussi bien que nous et n'avait pas pas l'air d'en tenir compte; mais arrivé sur le point culminant, où un lion colossal indique la limite des deux Castilles, il s'arrêta, fit appeler le général et lui dit de prendre à droite au pied de la montagne et d'aller loger avec sa division dans des villages qu'il trouverait là et qui lui offriraient des ressources. » Le passage fut donc effectué malgré la pluie et la neige qui tombaient avec violence, mais le froid et la fatigue furent tels que plusieurs soldats et de nombreux animaux de trait moururent pendant les deux jours que dura cette opération (1).

(1) Blaze, *Mémoires d'un aide-major,* p. 35. « Le vent soufflait du nord. Une grande quantité de neige était tombée pendant les jours précédents. Aussi, à mesure que nous nous élevions dans la montagne, le froid, déjà très vif, augmentait insensiblement et progressivement, au point que les hommes et les chevaux perdaient l'équilibre, tombaient sur le chemin. Quelques-uns, perclus par le froid, restaient sur le bord de la route sans pouvoir se relever. L'artillerie volante et la cavalerie furent obligées de s'arrêter au milieu de la montagne, sur un plateau assez spacieux, par l'impos-

Le lendemain 23 décembre, Napoléon se rendit avec sa garde à Villacastin, mais la boue avait succédé à la neige, et on enfonçait dans les terres inondées. Les fantassins n'avançaient qu'avec peine, les canons s'embourbaient, la cavalerie était obligée de s'arrêter. Le lendemain 24, on ne put dépasser Arevalo, et les cavaliers de Ney, bien qu'ils eussent deux jours d'avance, n'arrivèrent qu'à Tordesillas. L'Empereur, qui avait hâte de dessiner son attaque, se porta lui-même à l'avant-garde et rejoignit Ney à Tordesillas (26 décembre). Il prit son quartier général à l'abbaye de Sainte-Claire, et prit plaisir à interroger l'abbesse. La pauvre femme, qui était entrée au couvent à l'âge de six ans et n'en était jamais sortie, répondit sans se troubler au tout-puissant souverain. « Jeanne la Folle est-elle enterrée dans ce couvent ? — Il y a bien des reines enterrées ici, mais je ne sais pas leurs noms. — Connaissez-vous l'histoire d'Espagne ? — Non, je ne lis que la Bible. — Avez-vous été jolie ? — Oui, mais je n'ai jamais vu de miroir et personne ne me l'a dit. » Napoléon aurait prolongé l'entretien, mais on lui apporta une dépêche de Soult, qui, rejoint par de puissants renforts, annonçait qu'il tenait tête aux Anglais. Cette nouvelle remplit Napoléon d'espoir et de joie. « L'avant-garde de la cavalerie est déjà à Benavente, s'empressa-t-il de répondre à Soult. Si les Anglais passent cette journée dans leur position, ils sont perdus. Si au contraire ils vous attaquent avec toutes leurs forces, repliez-vous à un jour de marche. Plus loin ils iront, tant mieux pour nous. S'ils se retirent, serrez-les de près. » Soult n'eut à exécuter que la seconde partie de ces instructions. Les Anglais, en effet, avaient été avertis à temps. Moore, prévenu par

sibilité où elles étaient de gravir l'autre moitié de la Guadarrama... Jamais, même en Russie, nos troupes n'ont souffert d'un froid plus vif, ni éprouvé autant de fatigue. »

La Romana que de fortes colonnes descendaient du Guadarrama, comprit que Napoléon en personne se dirigeait contre lui. Pour ne pas être pris entre lui et Soult, il ordonna aussitôt de battre en retraite dans la direction de la Corogne et du Ferrol, le seul chemin qui restait ouvert, et où la flotte anglaise, qui arrivait sur les côtes, pouvait toujours le recueillir.

Se dérober à l'étreinte d'un général tel que Napoléon, réussir à s'échapper lorsqu'on est pressé et vivement poursuivi par des forces supérieures, et cela dans la plus mauvaise saison de l'année, par des routes détestables, et dans un pays où l'on ne trouve ni aide, ni ressource, certes la tâche n'était pas aisée. Le grand mérite de Moore fut de ne pas manquer à son devoir, et de ne rien épargner pour sauver une armée engagée mal à propos. Dès le 24 décembre, il se retirait sur l'Esla. Il passait cette rivière le 25, arrivait à Benavente le 26, et, dans la matinée du 27, faisait sauter le seul pont qui assurât le passage. Traînards, bagages, derniers corps de cavalerie, tout avait passé la rivière, avant que Soult, qui accourait de Carrias, et Ney, qui était déjà parvenu à Medina del Rio Seco, aient réussi à se donner la main. L'armée anglaise avait donc échappé au filet tendu autour d'elle par Napoléon, mais elle était poursuivie, et poursuivie à outrance par un ennemi ardent, implacable, et bien décidé à venger sa déconvenue par d'éclatants succès.

Impatient d'atteindre les Anglais, l'Empereur avait couru à l'avant-garde avec ses chasseurs. Le 28 il était à Valderas, et le 29 aux approches de Benavente. Moore, qui avait passé la journée du 28 à faire défiler sous ses yeux le matériel qui retardait sa marche, venait à peine d'en partir. L'impétueux Lefebvre-Desnouettes, habitué à fondre sur les Espagnols sans les compter, passa l'Esla sur ses derrières à la tête de quatre escadrons de chasseurs, et courut sur les An-

glais. Ceux-ci avaient massé toute leur cavalerie pour couvrir la retraite. En un instant, près de 3,000 chevaux, une véritable tempête de cavalerie, s'abattirent sur Lefebvre et ses chasseurs qui, malgré leur héroïque résistance, furent rejetés en désordre dans la rivière. Lefebvre allait se noyer lorsque deux Anglais le sauvèrent en le faisant prisonnier. Voici comment Napoléon rendait compte de cet accident dans une lettre à Joséphine : « (Benavente, 31 décembre.) — Lefebvre a été pris. Il a fait une échauffourée avec trois cents chasseurs. Ces crânes ont passé une rivière à la nage et ont été se jeter au milieu de la cavalerie anglaise. Ils en ont beaucoup tué, mais, au retour, Lefebvre a eu son cheval blessé. Il se noyait. Le courant l'a emporté sur la rive où étaient les Anglais. Il a été pris. Console sa femme (1). »

Malgré ce premier succès, l'armée anglaise continua son mouvement de retraite, faisant sauter les ponts derrière elle, défonçant les routes, mais commençant à laisser en arrière traînards et voitures (2). Au même moment, le maréchal Soult, poussant devant lui les troupes de La Romana, s'emparait sans coup férir du pont de Mansilla sur l'Esla, faisait 1,500 prisonniers et entrait à Léon. Anglais et Espagnols fuyaient donc en même temps, espérant trouver un refuge dans les montagnes de Galice ; mais nos troupes étaient menées avec un tel élan qu'elles ne laissaient pas un moment de répit aux fuyards. Le moment approchait pour les ennemis d'une catastrophe irrémédiable.

Les routes en Espagne sont rarement bonnes. Elles

(1) Voir lettre de Napoléon à Decrès (1811), proposition d'échanger Lefebvre contre lord Blanry, pris à Malaga.

(2) Lettres de Napoléon à Joseph (Benavente, 1er janvier 1809) : « Les Anglais ont abandonné 1,500 tentes et 4,000 couvertures, tout leur rhum, une quantité immense de chariots sur la route et beaucoup de traînards. Ils n'en sont pas quittes. Nous les poursuivons vivement. »

étaient alors défoncées par le passage des armées et surtout par la pluie qui ne cessait de tomber. Espagnols et Anglais s'étaient rencontrés près d'Astorga et cette rencontre avait augmenté la confusion. Les Espagnols, sabrés à outrance par les cavaliers de Soult, s'arrêtaient dans les fossés de la route et, brisant leur armes, attendaient passivement nos soldats, qui les poussaient devant eux à coups de crosse. Les Anglais conservaient encore les apparences d'une armée régulière. La plupart d'entre eux n'avaient pas quitté le rang, mais cette marche forcée les exaspérait. Ils commençaient à s'arrêter dans les maisons isolées, faisant main basse sur tout ce qu'ils rencontraient, surtout sur les vins capiteux que conservaient les paysans dans des outres. Aussi regagnaient-ils les colonnes, ivres, chargés de dépouilles et pouvant à peine marcher. La désorganisation était imminente. Napoléon, tout joyeux, et se croyant à la veille d'un triomphe, décrivait ainsi la retraite de Moore à son frère Joseph : « (Benavente, 31 décembre 1808.) — Mon avant-garde est sur Astorga. Les Anglais fuient à toutes jambes, abandonnant munitions de guerre, caisses, bagages. Il y a plus de deux cents voitures sur la route. Les Anglais ont non seulement coupé les ponts, mais même ont fait sauter les arches avec des mines, conduite barbare et inusitée à la guerre, qui ruine le pays en pure perte. Ils ont tout enlevé, bœufs, matelas, couvertures, et, par dessus cela, bâtonné et maltraité tout le monde. Il n'y avait pas de meilleur calmant pour l'Espagne que de lui envoyer une armée anglaise. Il faut faire relever cela dans les journaux. » En effet, de jour en jour, ou plutôt d'heure en heure, le désaccord s'accentuait entre les alliés. Les Espagnols traitaient les Anglais d'ingrats; ceux-ci ripostaient en les accusant de mollesse et d'indifférence. On arrivait à ce moment critique où la défiance se convertit en hostilité, et où les amis de

la veille sont prêts à se ruer les uns sur les autres.

Quand le général anglais arriva à Astorga, ce spectacle de désorganisation parut plus effrayant qu'ailleurs. Non seulement ses soldats étaient obligés d'abandonner leur matériel, leurs blessés, leurs malades, mais encore ils venaient de prendre une résolution désespérée. Tous les cavaliers dont les montures ne pouvaient plus supporter la fatigue reçurent l'ordre de casser la tête de leurs compagnons de guerre pour ne pas en laisser l'usage à l'ennemi (1). Ils devaient en outre couper le pied de l'animal, qui, selon l'usage anglais de l'époque, portait le numéro du cheval et du régiment. Aussi la route était-elle couverte de cadavres de chevaux mutilés, ce qui exaltait la fureur de nos cavaliers, dont on n'aurait jamais obtenu de se séparer ainsi de leurs montures. Moore essaya bien de rappeler ses hommes au sentiment de la discipline. Il leur adressa une proclamation pour interdire la maraude et l'ivrognerie, mais, ainsi que le constatent les Anglais eux-mêmes, « les troupes perdirent courage quand elles virent que leur marche était plutôt accélérée que ralentie, et que, pressées jusqu'au dernier degré de leur force, sans avoir aucune ration fixe, elles n'avaient plus d'autre ressource pour se soutenir que dans le pillage. Il devint alors général, mais le peu qu'elles obtenaient ainsi étant insuffisant, leur indignation éclata en mauvais traitements envers les habitants, qui, alarmés pour leur sûreté personnelle et tout à fait incapables de sa-

(1) Gonneville, *Mémoires*, p. 108. Cf. Fantin des Odoards, *Mémoires*, p. 197. « La route était couverte de débris, parmi lesquels étaient gisants plusieurs centaines de chevaux égorgés sans pitié, pour qu'ils ne devinssent pas notre proie. D'Astorga à Lugo, nous en avons rencontré à chaque pas, qui étaient morts d'un coup de feu dans la tête, ou auxquels on avait, plus inhumainement encore, coupé les jarrets. »

(2) Napier, *Guerre de la Péninsule*.

tisfaire aux demandes qui leur étaient adressées, barricadèrent leurs portes et s'enfuirent dans les montagnes. La violence pour obtenir un asile étant nécessairement permise, toute subordination cessa. Un effroyable désordre suivit et se répandit avec une telle rapidité que l'armée fut menacée d'une prompte dissolution. »

Cette fois ce ne fut plus seulement le mauvais temps, ce fut l'Autriche qui sauva l'armée anglaise. Napoléon se trouvait sur le chemin d'Astorga, lorsqu'on lui remit des dépêches qui venaient d'arriver. On alluma aussitôt un grand feu de bivouac et il prit connaissance de son courrier. On vit aussitôt ses traits s'altérer. Il venait en effet d'apprendre que l'Autriche était sur le point d'entrer en campagne, et que la Russie, malgré ses promesses, flottait indécise. L'Empereur reprit tout pensif le chemin d'Astorga. Il venait de changer tous ses projets. Renonçant à poursuivre de sa personne les Anglais, il chargea de ce soin un de ses lieutenants, celui qui était le plus rapproché, Soult, et, ramenant avec lui la garde impériale, s'achemina sur Valladolid, où il espérait pouvoir régler plus à son aise les affaires d'Espagne et d'Europe.

Soult avait reçu d'importants renforts, presque toute l'ancienne armée de Portugal, qui, débarquée sur les côtes de France en vertu de la capitulation de Cintra, était revenue en Espagne et avait été confiée par l'Empereur à son lieutenant. Il avait alors sous ses ordres non plus 30,000 conscrits, comme l'avaient été les soldats de Junot, mais des troupes solides, bien encadrées et déjà aguerries. Il pouvait donc s'engager à fond dans la poursuite de l'armée anglaise. En effet, malgré le mauvais état des routes, ses cavaliers ramassèrent des convois entiers de munitions, d'armes et de vivres. Ils prenaient par centaines des soldats anglais, exténués de fatigue ou gorgés de vin. Le général Moore était

désespéré. Arrivé à Bemlibre, le 1er janvier 1809, il avait vainement essayé de faire sortir ses hommes des caves où ils s'étaient entassés, et il dut se mettre à la tête des derniers cavaliers qui lui restaient pour protéger la retraite. A ce moment, nos dragons, fondant sur la colonne anglaise, n'eurent plus qu'à sabrer ou qu'à prendre. « Une scène de détresse et de misère trop pénible à raconter s'ensuivit, raconte un témoin oculaire, le colonel anglais John Jones; les soldats fatigués, la plupart d'entre eux nu-pieds, à demi-morts de faim, avaient une longue marche à faire par des routes où la boue montait jusqu'aux genoux et ayant en face des torrents de pluie chassés par un vent impétueux. Les colonnes, mises d'abord en retraite avec beaucoup d'ordre, commencèrent promptement à se déployer, et avant que la moitié de la distance fût parcourue, elles formèrent un cordon de soldats qui s'étendait tout le long de la route. Les ponts ne pouvaient être détruits faute de moyens, et aucun obstacle matériel n'arrêtait un instant le passage des ennemis. On ne fit qu'une courte halte pendant la nuit, ce qui permit aux traînards d'arriver, et tous ceux qui n'avaient pas rejoint furent dépassés par l'arrière-garde. L'impossibilité de pousser plus avant un corps quelconque termina la marche, car il était impossible de distinguer l'organisation d'une armée. Sa destruction semblait avoir été effectuée. »

Arrivé à Ponferrada, Moore avait à choisir entre les deux routes de Vigo et de la Corogne, qui toutes les deux aboutissaient à des rades sûres et profondes où pouvaient s'embarquer des armées. Il dirigea par la route de Vigo La Romana avec les débris de ses hommes, auxquels il adjoignit 3,000 Anglais de troupes légères commandées par le général Crawford. Quant à lui, il se décida pour la route de la Corogne, qui lui permettait de gagner trois journées de marche, et il s'y

engagea avec le reste de l'armée, ayant grand soin d'envoyer courriers sur courriers à l'amiral Hood, commandant la flotte anglaise, pour qu'il expédiât tout de suite les transports disponibles à la Corogne. En outre, comme il était serré de près par les soldats de Soult, et qu'il désirait donner à La Romana et à Crawford le temps de s'esquiver tout en remontant le moral de ses soldats, Moore résolut de livrer un combat d'arrière-garde. Il s'arrêta donc en avant de Villafranca, à Pieros, sur une série de hauteurs plantées de vignes, qu'il couronna d'une nombreuse artillerie.

Les Français, dans cette ardente poursuite, avaient, eux aussi, beaucoup souffert. Sans doute l'ivresse du succès les soutenait, mais, tout comme les Anglais, ils souffraient des rigueurs de la saison et de la fatigue de la marche. Ainsi que l'a écrit un des officiers qui faisaient partie de la colonne d'attaque, le futur général Marbot (1), « une pluie glaciale perçait nos vêtements. Les hommes et les chevaux enfonçaient dans un terrain marécageux. On n'avançait plus qu'avec les plus grands efforts, et, comme tous les ponts avaient été coupés par les Anglais, nos fantassins furent obligés de se déshabiller cinq ou six fois, de placer leurs armes et leurs effets sur la tête, et d'entrer nus dans l'eau glaciale des ruisseaux qu'il nous fallait traverser. » Certainement si les ennemis avaient fait face en arrière, ils nous auraient infligé quelque grave échec. Aussi bien ils manquèrent nous en infliger un à Pieros le 3 janvier. Nos soldats qui arrivaient à la débandade furent brusquement ramenés en arrière, et lorsqu'un de leurs gé-

(1) Marbot, *Mémoires*, t. III, p. 91. Il est vrai que nos soldats avaient des compensations. Voir Fantin des Odoards, p. 193. Ils entraient volontiers dans les couvents; ainsi, le 31 décembre, à Léon : « Grâce à la terrible réputation qui nous devance, les béguines tremblaient en apprenant notre arrivée dans le couvent. C'étaient les loups dans la bergerie. Le Maure Almanzor n'a pas inspiré plus d'effroi dans son temps. »

néraux, officier du plus brillant avenir, Colbert (1), essaya de les remettre en ligne, il fut frappé d'une balle au front. Sans l'attaque impétueuse de la division Merle, les Anglais restaient maîtres du champ de bataille. Ils en furent délogés et nous abandonnèrent Pieros et Villafranca, dont les maisons avaient été pillées et les caves enfoncées. Malgré les efforts de leurs chefs pour les rallier, plusieurs centaines d'entre eux tombèrent entre nos mains.

La poursuite continua le lendemain et les jours suivants, acharnée, impitoyable. « Le matin suivant, écrivait un chirurgien de l'armée anglaise, Murrie, à lord Castlereagh, l'armée reprit sa marche vers Lugo; quoique éloignée de dix lieues d'Espagne ou de soixante-douze milles anglais, on peut dire qu'on y arriva presque sans faire halte. Les fatigues et les privations que l'armée eut à endurer sont incroyables. Il faut ajouter le malheur d'avoir eu un temps affreux, par des chemins détestables. Les chevaux souffraient beaucoup. On en tua un grand nombre. On peut se faire une idée de ce que souffrirent les dragons par la circonstance d'avoir effectué une marche de soixante-douze milles en vingt-six heures, dont ils ont passé vingt-quatre à cheval. Dans ce temps-là les traînards augmentaient toujours, et comme la cavalerie ennemie pressait l'arrière-garde, ils furent tous tués ou pris. Plusieurs Anglais moururent de fatigues, de privations et de froid, ainsi que plusieurs muletiers espagnols. Une pauvre femme de soldat, qui suivait un régiment, épuisée par la faim et la fatigue, tomba sans vie sur la route, ayant deux enfants. Quand je passai, l'un de ces petits innocents s'efforçait encore de tirer sa nourriture du sein de cette mère infortunée, qui n'existait plus (2). »

(1) Lettre de Napoléon à Clarke, Benavente, 4 janvier.

(2) Plusieurs femmes ou filles d'officiers anglais, montées sur de

Arrivé à Lugo le 5 janvier au soir, et voyant son armée se dissoudre, Moore prit la résolution de s'arrêter une fois encore sur de bonnes positions et de tenir tête à l'ennemi. S'il remportait la victoire, il opérerait sa retraite sans être inquiété. Vaincu, il ne perdrait pas plus de monde sur le champ de bataille qu'il n'en perdait dans une retraite qui ressemblait à une déroute. Il en était d'ailleurs arrivé à ce point de découragement qu'il avait fait jeter dans les précipices une somme considérable en doublons d'Espagne, que nos soldats s'empressèrent de ramasser pour en remplir leurs poches. Il s'arrêta donc à Lugo et prit ses dispositions pour une bataille défensive. Soult, qui le suivait de près, mais dont les effectifs étaient rompus par cette course précipitée, s'arrêta de son côté pour donner à ses soldats le temps de le rejoindre. Pendant trois jours, du 6 au 8, les deux armées restèrent en présence. Soult exagéra peut-être la prudence. Bien qu'il n'eût pas rallié tous ses soldats, il aurait bien fait de profiter de leur entrain pour les mener à l'assaut des positions ennemies. Moore se servit du répit inespéré que lui offrait la fortune. Il fit filer en avant ses bagages, ainsi que celles de ses troupes qui avaient le plus souffert, et, dans la nuit du 8 au 9, après avoir allumé beaucoup de feux et laissé une forte arrière-garde pour occuper les Français, il décampa secrètement avec le reste de ses troupes.

Dans les journées des 9, 10 et 11, la retraite continua. Nos soldats firent beaucoup de prisonniers et recueillirent un matériel énorme, mais ils ne purent entamer le gros de l'armée, et, le 11 au soir, Moore eut la satisfaction de franchir enfin la chaîne des collines

jolis chevaux, tombèrent alors entre les mains des dragons Lahoussaye. Ce butin vivant fut mis à l'encan, et les femmes cotées moins cher que les chevaux.

(1) Fantin des Odoards, *Mémoires*, p. 195.

qui descendent sur la Corogne. Il s'attendait à y trouver les transports qu'il avait demandés à l'amiral Hood. Des vents contraires les avaient retenus, et il n'y avait à la Corogne que quelques vaisseaux de guerre bons à protéger mais non pas à transporter une armée. Il n'avait donc réussi, après tant de fatigues et d'efforts, à soustraire ses soldats à l'étreinte des Français que pour les acculer à une extrémité de l'Espagne et les réduire à une capitulation désormais inévitable (1). Sa déception fut vive, mais il ne désespéra pas pour autant du salut de son armée, et prit la résolution de se défendre à outrance à la Corogne en attendant l'apparition de la flotte. Il fit sauter l'unique pont de la Mero, rivière large et marécageuse qui coule entre la Corogne et les hauteurs qui l'entourent; il fit mettre le feu à une immense quantité de poudre accumulée dans les magasins, si bien que le fracas de l'explosion agita le golfe comme un coup de vent; il réunit sur le rivage les malades, les blessés et le matériel pour les embarquer sur les vaisseaux déjà mouillés dans le port, puis, avec les troupes encore valides, attendit avec anxiété soit l'attaque des Français, soit l'arrivée de la flotte libératrice.

Soult, toujours prudent, ne voulut commencer l'attaque qu'après avoir été rejoint par le gros de ses soldats et par son artillerie. Il fit aussi réparer le pont de la Mero et prit toutes ses précautions pour rendre la victoire définitive. Ce sont ces précautions, sans doute excessives, qui sauvèrent les Anglais. Il était arrivé le 12 en leur présence : il perdit quatre jours à

(1) Lettre de Napoléon à Clarke, Valladolid 13 janvier. « Faites envoyer aux journaux des articles qui peignent la folie des plans d'opération de l'armée anglaise, la honte qu'elle est venue recueillir, et la destruction dont elle est menacée si elle ne parvient pas à s'échapper; et, si elle s'échappe, l'état déplorable dans lequel elle va rentrer. »

reconnaître leurs positions, et ne donna le signal de l'attaque que le 16 au matin, au moment où les transports anglais, enfin signalés, commençaient à accoster les quais de la Corogne, et où nos soldats, comprenant que cette riche proie allait leur échapper, demandaient à grands cris qu'on les menât à l'assaut. Soutenus par l'espoir d'échapper bientôt à la poursuite de leurs adversaires, les Anglais résistèrent avec énergie et se maintinrent sur leurs positions, malgré les efforts réitérés des lieutenants de Soult : Merle et Mermet; mais ils perdirent beaucoup de monde grâce aux effets meurtriers de notre artillerie. Une des premières victimes de la bataille fut le général Moore. Atteint par un boulet de canon qui lui fracassa le bras et la clavicule, il eut le courage de se relever, et ne consentit à se laisser transporter à la Corogne que lorsqu'il eut la certitude que ses soldats ne combattaient plus pour leur salut. Il expira en entrant en ville. Son lieutenant, David Baird, avait aussi reçu une blessure mortelle. Ce fut le général Hope qui prit le commandement en chef et commença l'embarquement. Les fortifications de la Corogne étaient suffisantes pour arrêter Soult et permettre aux Anglais de monter à bord de leurs vaisseaux. C'est ce qu'ils firent dans les journées des 17 et 18, ne laissant sur le champ de bataille que quelques prisonniers et beaucoup de matériel. Soult n'eut plus qu'à canonner furieurement les navires qui étaient dans la baie. Quelques-uns coupèrent aussitôt leurs câbles, et on brûla d'autres bâtiments que trop de précipitation avait fait échouer ; mais toute l'armée réussit à s'embarquer, et ce fut seulement le 19 que les habitants de la Corogne, incapables de prolonger une résistance désormais inutile, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs (1). « L'ennemi a eu considérablement de

(1) Rapport de Soult à Berthier.

tués, et il doit avoir une immense quantité de blessés, car pendant longtemps, la batterie de dix pièces que j'avais amenée à sa droite a tiré à mitraille. »

Ainsi se termina cette retraite. Les Anglais avaient perdu 6,000 hommes, tous leurs chevaux, tous leurs bagages; ils avaient aussi perdu la confiance des Espagnols, mais leur honneur militaire était intact. S'ils avaient été poursuivis plus vivement, ils auraient sans nul doute été tous faits prisonniers. Les scrupules stratégiques de Soult, les pluies qui détruisirent les chemins et rendirent les manœuvres difficiles, et surtout l'absence de l'Empereur, les sauvèrent. Il ne pouvait plus diriger les opérations qu'à distance, et ses lieutenants, qui n'étaient plus entraînés par son active surveillance, agirent trop mollement. Ainsi que le remarque Thiers (1), « Napoléon était retenu ailleurs par la faute, l'irréparable faute de sa vie, celle d'avoir tenté trop d'entreprises à la fois, car, tandis qu'il aurait fallu qu'il fût à Lugo pour écraser les Anglais, il était appelé à Valladolid pour se préparer à faire face aux Autrichiens. »

Napoléon se rendait compte des difficultés de la situation. Ainsi qu'il l'écrivait à son frère Joseph : « (11 janvier 1809.) — Je suis obligé de me tenir à Valladolid pour recevoir mes estafettes de Paris en cinq jours. Les événements de Constantinople, la situation actuelle de l'Europe, la nouvelle formation de nos armées d'Italie, de Turquie et du Rhin, exigent que je ne m'éloigne pas davantage. Ce n'est qu'à regret que j'ai été forcé de quitter Astorga. » Il ne croyait pas à la victoire de Soult. « Tout me porte à espérer, écrivait-il au ministre de la guerre (13 janvier), que les Anglais seront atteints avant leur embarquement et qu'on les battra. J'ai quelquefois regret de n'y avoir pas été moi-

(1) Thiers, *Consulat et Empire,* t. IX, p. 536.

même, mais il y a d'ici plus de cent lieues; ce qui, avec les retards que font éprouver aux courriers les brigands qui infestent toujours les derrières d'une armée, m'auraient mis à vingt jours de Paris. » Aussi quand il apprit dans ses détails l'affaire de la Corogne, bien qu'il affectât de représenter comme détruite l'armée de Moore, ne fut-il pas surpris. Il s'attendait presque à cette déconvenue, et, avec la mobilité extraordinaire de son esprit, avait déjà formé d'autres plans pour laisser, avant de retourner à Paris, les affaires d'Espagne dans un état qui lui permettrait d'espérer bientôt l'entière soumission de la Péninsule. Les Anglais en effet étaient chassés d'Espagne. La Navarre, les provinces basques, la Catalogne et l'Aragon, sauf quelques places qui tenaient encore, les deux Castilles et l'Estramadure étaient entre nos mains. Il n'y avait plus de force organisée qu'en Portugal, en Galice, en Andalousie et à Valence. Napoléon résolut d'envoyer Soult en Portugal, Ney en Galice, son frère Joseph en Andalousie et Moncey à Valence. En deux mois d'opérations, si ses ordres étaient bien exécutés, il pouvait espérer la soumission du pays entier. Il fallait seulement, avant de rentrer en France, prouver par quelques exemples sévères que le moment de l'indulgence était passé. Dès le 7 janvier fut publié cet ordre du jour : « Considérant qu'un soldat de l'armée française a été assassiné dans le couvent des Dominicains de Valladolid, que l'assassin, qui était un domestique de ce couvent, a été recélé par les moines, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit : 1° les moines du couvent de Saint-Paul, de l'ordre des Dominicains de Valladolid, seront arrêtés et ils resteront en arrestation jusqu'à ce que l'individu qui a assassiné un soldat français dans leur couvent ait été livré; 2° ledit couvent sera supprimé et ses biens confisqués au profit de l'armée et pour indemniser qui de droit. » Ce juste châtiment ne lui parut pas

encore suffisant. Il y avait à Valladolid une douzaine d'énergumènes notoirement connus pour avoir pris part à des massacres, particulièrement à celui du gouverneur de Ségovie, Miguel Cevallos. Napoléon les fit exécuter malgré les instances des principaux habitants de la ville. Il recommanda en même temps à ses lieutenants d'être inflexibles dans la répression. Après avoir donné ces ordres et pris toutes les précautions qu'il jugea indispensables, l'Empereur quitta Valladolid (17 janvier) avec quelques aides de camp et sous l'escorte de piquets de la garde impériale échelonnés jusqu'à Bayonne. Il fit à cheval tout le trajet, répandant partout le bruit qu'il reviendrait dans quelques semaines. Mais il était déjà bien décidé à porter tous ses efforts contre l'Autriche. Voici ce qu'il écrivait à son frère le 15 janvier, en lui annonçant son départ : « La cour de Vienne se comporte très mal : elle pourrait s'en repentir. N'ayez aucune inquiétude. J'ai assez de forces, même sans toucher à mon armée d'Espagne, pour aller à Vienne dans un mois... Il faut dire partout et bien accréditer dans l'armée que je dois revenir dans vingt ou vingt-cinq jours. D'ailleurs, ma seule présence à Paris fera rentrer dans le néant l'Autriche. » Napoléon ne devait jamais revenir en Espagne, et, dès ce moment, ce qui fut un grand malheur pour la France et pour lui, il n'accorda plus aux affaires de la Péninsule qu'une attention secondaire et presque de l'indifférence.

PAUL GAFFAREL.

Commandant LOUVOT.

# VUES RAPIDES

X... est un candidat, téméraire sans doute... et cependant timide, à l'Académie française. L'autre jour, on se demandait si M. Z... était, ou n'était pas, de la maison de Richelieu.

X..., suffoqué par tant d'ignorance, fixa le point, avec détails minutieux, sur le jour et l'heure de la *réception,* déjà presque ancienne.

Et, voyant les autres pénétrés d'étonnement, il ajouta qu'il pourrait, de même, nommer tous les académiciens quelconques, suivant l'ordre chronologique de leur élection et de leur réception à tous, les noms de leurs prédécesseurs, de leurs parrains et du collègue qui les avait reçus.

— Ah! mais, c'est un titre, cela, mon cher, interrompit vivement un ami de X..., instruit de son rongeur idéal.

*

On cherche les motifs de la prédilection des vieillards — ordinairement assez froids envers leur progéniture immédiate — pour leurs petits-enfants.

Réserve faite d'autres raisons, nous signalerons seulement l'impossibilité naturelle d'aucune harmonie entre les personnes de trente ans et celles de soixante et plus... tandis que tout s'harmonise entre les vieux et les petits.

*

Je ne crois pas trop au sourire. Je connais trop les durs supplices — quand ce n'était pas le néant glacé — voilés par certains sourires enchanteurs.

Louis DÉPRET.

# PROFILS D'ENFANTS

Son père est journaliste, sa mère, professeur de langues étrangères. Le petit garçon a huit ans, mais il paraît en avoir douze pour les étranges choses qu'il sait, pour les singulières réponses qu'il fait. Il a été à Venise, à Florence, à Naples, mais il n'a gardé aucune impression des pays parcourus, et il hausse les épaules quand on parle du Vésuve ou du grand Canal. Il a dormi dans tous les hôtels, dans ceux de premier ordre, servi comme un prince héritier, s'amusant à pousser à chaque instant la sonnette électrique; dans ceux du dernier ordre, avec des chambres froides et sans tapis, meublés de lits durs et étroits. Cet enfant a mangé dans tous les restaurants; il a pris goût à la cuisine compliquée, aux sauces épicées; il sait appeler le maître d'hôtel et se faire servir des plats fins. Avant d'entrer, il dit à son père : « Papa, si nous avons de l'argent, je veux du perdreau truffé. » Mais le lendemain, il dîne à la maison d'un morceau de veau entouré de pommes de terre. Cet enfant a été dans tous les théâtres, il a entendu *Aïda*, *Faust*, *Lohengrin* et *Polyeucte;* il aime *Aïda* à cause des petits Mores et *Faust* à cause du beau diable, mais il méprise *Lohengrin* et *Polyeucte* parce qu'il n'y a rien de tout cela. Il adore Emma Calvé et Félia Litvinne, il n'a cure des autres. La comédie l'intéresse moins que la musique, mais il y va pour les actrices. Dans les entr'actes, son père le conduit sur la scène : le gamin est au mieux avec la Duse, Virginie Raiter l'a embrassé, Irma Gramatica lui a donné des bonbons et Tina di Lorenzo

a une véritable passion pour lui. C'est un enfant qui n'a jamais sommeil à minuit; quand il reste à la maison, la bonne cherche vainement à l'endormir en lui contant des histoires; il est nerveux et réveillé comme une nichée de souris. Il a appris à lire dans un journal et n'ignore point les pseudonymes de son père. Il sait à peine écrire et compose déjà des bouts d'articles. C'est un enfant qui a toujours mal à l'estomac, parce qu'il dîne tantôt à midi, tantôt à huit heures, et boit tantôt du bordeaux, tantôt du vin au litre. Il connaît la manière d'évincer un importun ou de congédier un créancier; il a assisté à une saisie, pendant que sa mère toute pâle pleurait dans un coin et que son père était absent. Déjà, deux ou trois fois, son père, en le serrant bien fort dans ses bras, lui a recommandé tout bas d'être sage et de rendre la mère heureuse : une de ces fois-là, le père est revenu à la maison, étendu dans une voiture, évanoui, ensanglanté, le bras fracassé par une balle. Pendant la maladie, plus de dîners, plus de parties fines, plus de promenades, plus de théâtres : une misère croissante, des créanciers féroces, la mère fatiguée, le père sombre et rageur. Cet enfant, enfin, sait que son père est sceptique; il a entendu une foule de discours ironiques sur l'amour, sur la vertu, sur la patrie, — et il m'a dit un jour très sérieusement : « Tout se résume en un bon coup de revolver. »

La fille unique d'un riche hôtelier : elle n'a plus de mère. Le père qui l'adore l'a confiée à la femme de charge qui la traîne à sa suite dans les chambres, dans le salon, à la cave, au grenier, à la cuisine, partout. L'enfant — dix ans — vit au milieu des allées et venues d'une foule affairée et toujours renouvelée. Elle a une chambre délicieuse et un boudoir avec un piano, mais quand l'hôtel est plein, elle est obligée de céder son appartement, et l'enfant avec sa bonne errent de chambre en chambre, campent de droite et de gauche, dorment tantôt ici, tantôt là, montent du premier au cinquième étage. La petite finit par prendre sa leçon de piano dans le salon commun, au milieu des bavar-

dages français, anglais ou allemands. Les voyageurs l'embrassent, la caressent, lui parlent, et elle sait répondre avec politesse, sourire machinalement, faire la révérence, dire : « J'aime beaucoup la France, monsieur. » Tous ces visages étrangers, nouveaux, indifférents, passent devant ses yeux comme une fantasmagorie, et elle a appris à reconduire un client à la porte, à lui envoyer un baiser d'adieu, à hausser les épaules quand il a le dos tourné. Elle dîne à table d'hôte, refuse les plats qui lui déplaisent et plie soigneusement sa serviette; elle connaît tous les trucs du cuisinier : les côtelettes dont l'os est collé, le beurre servi trois fois, les restes de viande qui font des croquettes, le bœuf bouilli qui reparaît en rissoles, le blanc-manger confectionné avec de l'amidon, les gâteaux économiques à la crème de marrons, et elle s'amuse de la bonne foi des voyageurs. Elle voit les gradations du respect de la domesticité pour la vieille princesse avec sa suite, pour le couple heureux de nouveaux mariés très riches, pour le banquier bouffi d'orgueil, pour le député hâbleur; elle méprise les gens modestes qui veulent une chambre au quatrième sur la cour, qui ne mangent pas à table d'hôte, qui prennent leur café au dehors et qui ont des bougies dans leurs valises, afin de ne pas brûler celles de l'hôtel qui coûtent un franc... Elle découvre une foule de choses par les portes entr'ouvertes, en passant dans les corridors, en entrant brusquement dans le salon après le dîner ou à la nuit tombante : le désordre équivoque des chambres, les dames en négligé qui se coiffent, les messieurs en manches de chemise qui se teignent les moustaches, les domestiques qui s'embrassent en cachette, les jeunes gens entreprenants et hardis, les portes qui grincent, les méprises de numéros, les ombres qui traversent furtivement les couloirs la nuit, les dialogues, les chuchotements, les cris, les rires, les exclamations... Elle baisse les yeux, pâlit et sourit. Quand elle se trouve en famille avec son père, ses oncles, ses cousins, elle entend les discussions d'argent, les luttes d'intérêt, les conversations d'affaires, les projets de gains sûrs et a-

pides, les combinaisons pour dépouiller les gens, et toute la haine méprisante de l'hôtelier pour le voyageur. A dix ans, deux choses l'ont frappée : une grande dame blonde qui passa trois mois à l'hôtel, jetant l'argent par les fenêtres, recevant tout Rome, faisant courir les domestiques, ne payant jamais sa note, mettant son père en fureur, puis soldant son compte d'une manière étrange, en envoyant chercher l'hôtelier, le gardant chez elle une demi-journée, et le renvoyant ensuite, souriant et calmé, — et un monsieur maigre et pâle, qui resta seulement quelques heures, but deux verres d'eau, ne parla à personne, et se tua à midi en s'ouvrant les veines.

Le mari et la femme habitent la même maison, par convenance, mais ils sont séparés. La femme demeure au rez-de-chaussée, le mari, au premier; l'enfant, au second. Ils dînent tous trois ensemble, mais Madame lit un livre et Monsieur lit un journal; le petit est entre eux, regardant tantôt sa maman, tantôt son papa, de ses grands yeux étonnés, et il mange en silence. L'enfant a une gouvernante et un jeune précepteur; quelquefois, sa mère daigne assister à ses leçons, en déshabillé de dentelle, avec des mules brodées d'or; elle trouve que son fils apprend trop de choses, et elle explique tout bas au professeur les raisons pour lesquelles l'excès de travail est mauvais. L'enfant les regarde en dessous. De temps en temps, quand ses accès de maternité la prennent, elle garde son fils du matin au soir : il voit sa mère se peindre les yeux, se mettre de la poudre sur les bras et les épaules, se poser délicatement du rouge sur les joues. Souvent, en plaisantant, la maman « fait la figure » du petit qui rit, amusé, chatouillé, troublé par ces odeurs de parfumerie. La mère veut sortir avec lui; elle le trouve lourd, mal habillé, mal coiffé, et prise d'une tendresse soudaine, elle lui noue autour de la taille une large écharpe féminine, elle lui tourne autour du cou une merveilleuse cravate de dentelle; puis elle l'emmène ainsi attifé en voiture, le promène pendant de longues

heures, par le froid ou le vent, sans manteau, et l'enfant a le nez rouge et les larmes aux yeux. Elle salue ses connaissances, se pare de son fils, l'embrasse souvent, lui offre un gâteau ou un ballon, joue la comédie d'une tendre mère. Au Bois, elle fait arrêter sa voiture et cause avec des jeunes gens qui lui disent à l'oreille des plaisanteries dont elle rit aux éclats, pendant que l'enfant écoute, cherchant à comprendre. Parfois, elle monte chez une amie, laissant son fils dans la voiture; le pauvre gamin attend, attend, ayant envie de pleurer, et le cocher, qui sait tout, grogne des phrases brutales... Ensuite, durant des mois, elle l'oublie, lui donne un baiser distrait au réveil, le grondant aux heures d'énervement, ordonnant à la femme de chambre de l'emmener s'il pleure. Défense lui est faite d'entrer au salon : Madame ne reçoit pas, dit la gouvernante en riant. Par grâce, la mère se fait voir à l'enfant au moment de partir pour le bal, en grande toilette, décolletée, diamantée, parfumée, mais il tend en vain les bras vers cette belle dame; celle-ci a peur d'abîmer sa coiffure, et elle s'en va sans l'embrasser, en lui recommandant d'être sage. A de certaines époques, une tempête de fêtes semble s'abattre sur la maison : couturières, modistes, fleuristes, domestiques, bals, coups de sonnette, portes ouvertes ou fermées; on ne dîne plus, on ne dort plus, on ne vit plus... Puis, la dame s'abandonne à un repos absolu, ne voit plus personne, est nerveuse et paraît être à moitié folle. Le père reste dehors tout le jour, quelquefois la nuit entière. Tous les deux ou trois mois, le mari et la femme ont une scène terrible devant l'enfant, avec des injures, des gros mots, des meubles cassés, des évanouissements et des menaces de séparation complète... Et le petit entend à la cuisine ou dans l'antichambre tout ce que les domestiques disent de ses parents.

MATILDE SERAO.

*Traduit de l'italien par* Mme CHARLES LAURENT).

# CHRONIQUE MUSICALE

Les Concerts : M. Richard Strauss et le poème symphonique. — *La Vie d'un héros* et *Don Quichotte*. — Une brochure de M. Félix Weingartner. — M. Siegfried Wagner, compositeur et chef d'orchestre. — Exécution du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*.

C'est, je crois bien, la troisième fois que M. Richard Strauss nous rend visite. Il y a trois ans, il exécutait au Châtelet un programme uniquement composé de ses œuvres, poèmes symphoniques et *lieder*. Nous fîmes alors connaissance avec *Mort et Transfiguration* et *Till Eulenspiegel*. L'an dernier, il nous faisait entendre, aux concerts Lamoureux : *Ainsi parlait Zarathustra*. Cette année, enfin, il conduit, au Château-d'Eau, l'exécution de ses deux compositions les plus récentes : *Don Quichotte* et *la Vie d'un héros*. Nous sommes donc mieux informés de son œuvre que de celle de beaucoup de compositeurs français. Ne nous en plaignons pas; on compterait, assurément, parmi nous, les musiciens d'une personnalité comparable à celle de M. Strauss. Aucun d'eux, peut-être, ne nous offrirait un sujet d'étude aussi instructif, aussi typique que l'auteur de *Don Quichotte*. Je ne vois, en effet, personne en France, sauf, dans le passé, Berlioz qui se soit aventuré avec une telle audace, et d'un pied aussi sûr au bord de l'abîme de l'*anti-musique*. C'est un vrai miracle que, cheminant sur ce sentier à pic, M. Richard Strauss n'y perde point l'équilibre. Mais, positivement, on gagne le vertige à le voir

faire. A certains moments de ses œuvres, la respiration vous manque, on frémit, on est tenté de fermer les yeux pour ne pas voir l'horrible chute. Puis, sans transition presque, l'on se rassure : l'auteur revient aux sentiers battus, comme s'il n'avait voulu que nous effrayer. Dix pas plus loin, il recommence. De sorte qu'on ne reprend haleine qu'à la fin du morceau, car tout, ici-bas, finit bien par finir, même les morceaux qui durent quarante-cinq minutes.

M. Strauss a le génie de l'orchestre. Au point de vue strictement musical, c'est, des dons qu'il possède, le plus éclatant, le plus incontestable. Il y faut joindre une faculté de combinaison polyphonique presque démesurée. M. Strauss l'a, par la pratique, encore aiguisée et accrue : non seulement, rien ne l'arrête, mais il semble même rechercher les problèmes inextricables pour le plaisir de les résoudre triomphalement et comme en se jouant. Cette double maîtrise, jointe à de hautes aspirations poétiques, devait le conduire à rechercher les sujets de poèmes symphoniques les plus vastes, les plus significatifs, et, en apparence, les plus irréductibles musicalement. Ce n'est que dans de gigantesques constructions sonores que M. Strauss peut déployer toute son envergure. Dire beaucoup en peu de mesures n'est point son fait. Il semble même n'attacher d'importance à ses idées musicales qu'en proportion de leur signification littéraire et en raison de leur ductilité contrapontique. Les thèmes sur lesquels sont édifiés ses énormes poèmes symphoniques éveillent rarement, par eux-mêmes, l'impression du sentiment qu'ils prétendent évoquer. Ce sont de purs graphismes symboliques, ou, si l'on veut, des espèces de cotes expressives dressées suivant le formulaire actuellement en vigueur. Ils jaillissent du cerveau plutôt que du cœur de la musique. Ils expriment moins qu'ils ne décrivent, et ne prennent leur se que combinés les uns avec les autres. A vrai di M. Strauss ne paraît les considérer que comme l données d'une opération mentale très compliquée. I là leur peu de substance et l'impression qu'ils pr

duisent, non pas de déterminer le développement musical, mais d'être déterminés par lui.

C'est donc par des qualités différentes de celles qu'on a coutume d'exiger des musiciens, que l'art de M. Strauss s'impose à notre attention et, souvent, à notre admiration. Il s'impose d'abord par l'effort de volonté et le colossal labeur qu'il représente; ensuite par l'audace de la conception et la hardiesse souvent inouïe de la mise en œuvre. Il faut reconnaître, en effet, que si l'expression musicale peut être atteinte par la combinaison de motifs plus ou moins dénués de vie propre, M. Strauss est passé maître en l'art de les porter à un très haut point d'intensité. Il fait jaillir de leurs rapprochements des lueurs éblouissantes. Ce n'est pas la clarté, pleine et égale, des chefs-d'œuvre édifiés sur des idées maîtresses, directement issues d'une émotion musicale. Du moins les fulgurations formidables que M. Strauss sait tirer du choc de ses silex mélodiques valent-elles mieux, quoique entrecoupées de ténèbres, que les insipides petites veilleuses qu'on essaie souvent de nous faire prendre pour des soleils.

Tâchons donc de bien comprendre ce que veut l'auteur de *la Vie d'un héros*, d'où il vient et où il va.

M. Strauss a commencé par écrire de la musique purement musicale. J'ai eu sous les yeux quelques-unes de ses compositions de jeunesse. Elles n'annoncent en rien un artiste subversif. Ce n'est que plus tard, sous l'influence de Liszt et de Berlioz, que M. Strauss a abandonné le quatuor, la sonate et la symphonie et s'est adonné exclusivement à la musique à programme. Ouvrez la remarquable brochure de M. Weingartner sur la *Symphonie après Beethoven* (1), que vient de traduire, avec une rare habileté, Mme Camille Chevillard, vous y trouverez, en même temps que des idées substantielles, des aperçus sur l'art pleins d'éloquence et de justesse, une étude très sérieuse du mouvement musical contemporain en Allemagne. Après

(1) Chez Durand et fils, éditeurs de musique, et à la librairie Fischbacher.

avoir lu M. Weingartner, vous serez mieux préparés à comprendre la personnalité de M. Strauss; car, il le faut bien avouer, quoique notre public parisien se pique, aujourd'hui, d'admirer surtout ce qu'il ne comprend pas, il n'est jamais inutile de se renseigner, surtout quand il s'agit d'une individualité aussi déconcertante pour des gens mal informés. Pour évaluer à sa vraie mesure un artiste comme M. Richard Strauss, il est important de savoir exactement sa filiation; or un des termes de cette évaluation nous manque. Nous connaissons fort mal, en effet, les œuvres du créateur du genre que M. Strauss semble s'être proposé de porter au point extrême de son développement. C'est Liszt qui a eu l'idée d'écrire, le premier, des poèmes symphoniques, c'est-à-dire des morceaux de musique dans lesquels la forme serait déterminée, non plus par les lois inhérentes à la logique musicale, mais en vertu d'une suite de parallélisme poétique dont un titre ou un programme nous fournirait la clef. Or, nous connaissons très mal les œuvres de Listz. Du moins nous n'avons pas de vue d'ensemble sur son œuvre. On a joué, il est vrai, à de rares intervalles, les *Préludes* et le *Tasse:* ce ne sont pas ses créations capitales. Nous n'avons jamais entendu son *Faust* ni son *Dante*. Nous ignorons de même *Orphée*, *Mazeppa* et *la Bataille des Huns*, sans parler du reste.

Nous sommes donc on ne peut plus mal placés pour juger M. Richard Strauss. Son art me semble l'aboutissement nécessaire et logique de celui de Liszt ou plutôt d'un côté de celui de Liszt : du côté où l'auteur de *Mazeppa* laisse nettement prédominer l'élément littéraire sur l'élément musical. Quant à l'autre face, celle où l'idée musicale enveloppe l'idée poétique, nous la connaissons assez bien; presque tous les poèmes symphoniques écrits en France, du moins les meilleurs, sont de cet ordre. Ce sont jeux innocents auprès de ceux où se complaît M. Richard Strauss.

Car il y a deux sortes de musique à programme. L'une, parfaitement légitime et même nécessaire, prend comme base un événement poétique suscep-

tible d'être exprimé par la symphonie sans nuire à son développement ou du moins sans contrevenir aux lois essentielles de la forme musicale. Elle tend au contraire à l'enrichir par le jeu naturel de nos associations d'idées. De même quand, en vertu d'analogies identiques, elle tend à reproduire certains *mouvements* dont la transposition est aisément reconnaissable, la musique étant, elle-même, et avant tout *mouvement*. On peut donc dire qu'un sujet de poème symphonique est plus ou moins bon suivant qu'il facilite ou qu'il contrarie ce jeu d'analogies. Dès qu'il nécessite une mise en œuvre trop compliquée ou qu'il entraîne le musicien à décrire une série d'événements opposés ou des conflits de sentiments trop subtils, il n'y a plus équilibre entre le poème et la symphonie. Du moins il se déplace au détriment de cette dernière. Faute de savoir à quel moment exact un ordre de pensée succède à l'autre, l'auditeur est exposé à se méprendre du tout au tout. Le rouage grâce auquel s'établissent les associations d'idées dont je parlais ne fonctionne plus que d'une manière intermittente et, bientôt, le fil du discours musical est complètement perdu. Pour le retrouver, un commentaire explicatif ne suffit pas, même avec musique à l'appui. Le besoin de la parole se fait impérieusement sentir, comme dans le drame. Et en effet, bien des poèmes symphoniques de cette espèce sont des drames sans paroles, ou des résumés de drame, injouables naturellement, puisqu'ils transforment toutes les notions de temps, d'espace et de lieu, mais des drames quand même; ils nous apportent une nouvelle forme de musique dramatique, plutôt qu'une nouvelle forme de symphonie.

M. Richard Strauss, comme je le disais en commençant, est entraîné par son tempérament musical hardi et volontaire, par son amour du neuf, de l'étrange, du démesuré, non moins que par sa puissante faculté de combinaisons à rechercher les sujets qui paraîtraient à beaucoup d'autres irréductibles musicalement. Il s'est attaqué au *Zarathustra* de Nietzsche. Il a choisi ensuite

*Don Quichotte.* Et là où beaucoup se fussent contentés de prendre un épisode, ou du moins eussent tenté une synthèse très générale, appropriée à une forme musicale intelligible par elle-même, il a prétendu tout résumer. Le résultat est infiniment curieux, hautement intéressant, mais malgré la prolixité des développements et l'admirable dextérité de la facture, c'est par les détails que de telles œuvres retiennent notre admiration. Pour *Don Quichotte,* notamment, le sens général du livre de Cervantès me semble à peine effleuré. M. Strauss, sauf à la fin de son poème symphonique, ne semble avoir cherché qu'un prétexte à des effets d'orchestre extraordinaires. Ils sont extraordinaires, en effet, ces effets d'orchestre, et souvent merveilleux de verve, de couleur et de puissance. Mais il est trop visible que M. Strauss, en songeant à *Don Quichotte,* n'avait en vue que l'occasion de les écrire et leur a sacrifié une expression musicale supérieure.

*La Vie d'un héros* est moins morcelée et d'essence plus strictement symphonique. Elle se divise en six parties : *le Héros, les Antagonistes, la Compagne, le Combat, les Œuvres pacifiques, le Renoncement et l'Accomplissement.* On saisit assez aisément ces divisions grâce aux silences habilement ménagés qui les isolent pour la plupart. Mais, quand même, certaines transitions demeurent obscures et certaines combinaisons de motifs resteraient énigmatiques sans le secours du programme détaillé. En particulier, la troisième partie, *la Compagne,* paraît d'un sens fort incertain quand on ignore les intentions de M. Strauss. Il n'en est pas de même des deux premières : *le Héros* et *les Antagonistes.* Ce début a une belle largeur et sonne d'une manière tout à fait grandiose. *Les Antagonistes* sont caricaturés de la manière la plus âprement satirique qui se puisse imaginer. Mais la grande, la terrible nouveauté de la partition est *le Combat.* Le motif des antagonistes, amplifié, devenu gigantesque, soutient une lutte effroyable avec les thèmes héroïques de l'exorde. C'est là un épisode d'une violence sonore inouïe et d'une audace harmonique à faire dresser les cheveux. On n'avait rien osé

de pareil avant M. Strauss et M. Strauss lui-même n'avait encore rien écrit de si hardi. En lisant la partition, cela semble inentendable. Cela s'entend pourtant : je n'irai pas jusqu'à dire avec enthousiasme. Il n'y a qu'un pas de l'extrême violence à la puérilité. Avant M. Strauss, Berlioz s'était déjà chargé de le franchir. Malgré des défauts imputables en grande partie au genre de musique que M. Strauss a adopté, *la Vie d'un héros* n'en est pas moins une œuvre d'une grande force. C'est cette force ressentie à travers tant d'obscurités et d'étrangetés qui a conquis le public. Selon moi, elle est mal employée et M. Strauss s'est engagé dans une direction où, malgré la vigueur de sa pensée et l'ardeur de son enthousiasme, il risque fort de s'égarer et d'en égarer quelques autres avec lui. Mais l'art est libre.

Dans les deux concerts consacrés à ses œuvres, M. Richard Strauss a dirigé quelques morceaux du répertoire ordinaire. L'ouverture du *Roi Lear*, de Berlioz, page bien démodée, malgré de beaux éclairs, figurait en tête de son premier programme. M. Strauss en a tiré à peu près tout ce qu'elle peut rendre. Il nous a donné ensuite une exécution très sobre, très classique et admirablement sonore de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Son interprétation contrastait d'une manière assez avantageuse avec celle qu'il nous offrit naguère de la symphonie en *la*. Plus de retards intempestifs, de brisures de lignes ni de caprices rythmiques. A peine çà et là quelques velléités de fantaisie personnelle. Et partout un sentiment parfait de l'équilibre instrumental et de la grande mélodie tragique sur laquelle il s'établit. Ce fut très beau.

Outre ses propres compositions, M. Richard Strauss nous a fait aussi connaître le prélude du deuxième acte d'*Ingwelde* de M. Max Schillings. *Ingwelde* est le début au théâtre de ce tout jeune compositeur dont on attend beaucoup, paraît-il. Je n'aurais garde de le juger, ni surtout de juger son œuvre d'après le fragment que nous avons entendu. Tout ce qu'on peut dire de ce prélude, c'est qu'il est d'une agréable sonorité. Il

ne m'a pas semblé qu'il contînt d'idée musicale bien saillante.

Au deuxième concert, nous avons eu, avant *Don Quichotte*, l'ouverture de *Tannhäuser*. L'avouerai-je? J'ai été assez déçu par l'interprétation de M. Strauss. Je n'y ai trouvé ni la flamme ni l'accent que j'attendais et j'ai été dérouté, à la fin, par l'allure précipitée imprimée à la rentrée du choral. Par contre l'exécution de l'ouverture de *Faust* (de Wagner) fut de tous points superbe. Ce n'est que grâce à de telles interprétations qu'il est possible d'être intéressé par cette page si inférieure aux ouvertures des drames du maître (qu'on la compare même à l'ouverture de *Vaisseau-Fantôme!*)

Des *Variations sur un thème rococo* de Tschaïkowsky, il n'y a pas grand'chose à dire. C'est banal, assez agréable et par moments d'un heureux mélange de timbres. On ne sait trop, en les écoutant jouer par M. Hugo Becker, si ce sont elles qui font valoir le violoncelliste, ou si c'est le violoncelliste qui les fait valoir. M. Hugo Becker les a jouées avec l'étonnante maîtrise qu'il avait auparavant mise au service de la partie concertante de *Don Quichotte*.

Après avoir eu M. Richard Strauss, et en attendant que nous ayons M. Weingartner, nous avons M. Siegfried Wagner. Le fils du maître a conduit dimanche dernier l'orchestre des Concerts-Colonne et s'est produit à la fois comme chef d'orchestre et comme compositeur. Car M. Siegfried Wagner compose. Il est même assez curieux de constater avec quelle rapidité s'est faite son éducation musicale. Le fils de Richard Wagner, le petit-fils de Franz Liszt a, il est vrai, de qui tenir. Toujours est-il qu'il ne se destinait nullement à la musique dès le premier éveil de sa vocation. Il voulait être architecte. Gœthe, je crois, a dit de l'architecture qu'elle était une musique pétrifiée. Il faut croire qu'un jour, pressé par une loi de mystérieux atavisme, M. Siegfried Wagner éprouva le besoin d'autres accords que ceux des harmonies de pierre. Nous apprîmes presque en même temps qu'il se destinait à la

musique et qu'il avait composé un opéra. C'est l'ouverture de cet ouvrage, *Der Baerenhaüter* (l'homme à la peau d'ours), qu'il nous a fait entendre au début de son premier concert.

J'ai eu entre les mains la partition du *Baerenhaüter*. Je n'aurai garde de la juger d'une manière définitive, sachant, par expérience, qu'on ne juge en toute sûreté de la musique dramatique qu'au théâtre. Néanmoins j'ai gardé de cette lecture une excellente impression de naturel, de vie et d'humour. Sans doute la personnalité de l'auteur n'y apparaît pas encore nettement. Quelques-unes de ses idées sont même passablement vieillotes. Du moins M. Siegfried Wagner a-t-il retenu, de l'œuvre glorieuse de son père, l'enseignement essentiel : son poème et sa musique ne font qu'un avec l'action dramatique ; et celle-ci n'est dépourvue ni de sentiment, ni de gaieté, ni, par moments, de force : çà et là, même, il en jaillit quelques vives clartés qui nous permettent d'augurer heureusement de l'avenir de M. Siegfried Wagner.

Louverture de son opéra n'en est pas, à mon sens, la meilleure page. Elle a cependant produit dimanche un effet très appréciable. Ce prologue symphonique reproduit, presque trait pour trait, le plan de l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*. Il n'en a point naturellement la splendeur souveraine non plus que la magnifique ampleur de lignes. Les idées principales en sont, au contraire, très ordinaires. Mais l'œuvre est traitée avec une expérience dejà notable du développement musical et de l'instrumentation. Elle a été fort applaudie.

Elle l'a été moins cependant que M. Siegfried Wagner lui-même, en la personne de qui le public parisien a voulu rendre un hommage éclatant à l'homme de génie dont il porte le nom. Rarement on vit pareil enthousiasme. De telles réparations sont toujours trop tardives : néanmoins ce témoignage d'admiration rendu à l'héritier direct de Richard Wagner offrait un caractère de spontanéité dont il est impossible qu'il n'ait pas été sérieusement touché.

Comme chef d'orchestre, M. Siegfried Wagner a de

l'autorité et de la précision. Il lui manque encore le qualités d'indépendance et de souplesse qui distinguen certains de ses confrères d'outre-Rhin ; une longue pra tique peut, seule, les faire acquérir. Pourtant il sa beaucoup obtenir, déjà, sans forcer le sens des œuvre qu'il dirige, ce que beaucoup ne craignent pas de fair Respectueux de la lettre et de l'esprit, il ne m'est pas l moins du monde apparu comme le béotien musical qu nous représentaient certains critiques. Il a dirigé, ave le succès que j'ai dit, l'ouverture de *Faust*, la *Siegfried Idyll*, la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* de R. Wagner et l *Valse de Méphisto* de Franz Liszt.

Quelle merveilleuse exécution M. Camille Chevillard nous a donnée du troisième acte du *Crépuscule des Dieux!* En principe, je n'aime guère l'exécution, en ma nière d'oratorios, de fragments dramatiques qui récla ment si impérieusement la scène. Mais, devant des réalisations musicalement si belles, on ne peut que laisser fléchir les principes. Ce nous fut vraiment une joie musicale profonde et rare d'entendre ce prodigieux troisième acte ainsi compris et rendu avec cette beauté d'expression et cette admirable perfection technique. M. Camille Chevillard a atteint là des hauteurs où il n'était pas encore parvenu. Il n'a plus rien à redouter, aujourd'hui, d'une comparaison avec les chefs d'orchestre étrangers auxquels il accorde une si large hospitalité. Son succès personnel, les acclamations sans fin du public ont pu l'en convaincre, non moins que cette satisfaction intime d'avoir atteint son but, qui est la meilleure récompense de l'artiste.

La place me fait défaut pour parler de l'exécution du concerto en *mi bémol* de Beethoven, par M. Edouard Risler. J'y reviendrai le mois prochain, en rendant compte des concerts que donne, en ce moment, cet artiste si simplement admirable.

PAUL DUKAS.

# CHRONIQUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE. — *La Robe rouge*, pièce en quatre actes, de M. Brieux.

VARIÉTÉS. — *Éducation de prince*, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay.

THÉATRE CLUNY. — *Soir d'hiver*, vaudeville en trois actes, de M. Ernest Blum.

Les feuilletons de Francisque Sarcey (premier volume). — La Comédie-Française à l'Odéon : *Diane de Lys*.

Il ne faut pas trop se plaindre que M. Brieux, dans sa nouvelle pièce, *la Robe rouge*, n'ait pas tenu un compte suffisant de la vraisemblance ni même de la vérité. Mais néanmoins il faut le dire : il les a trop sacrifiées à un intérêt dramatique assez grossier et plutôt mélodramatique. Était-il absolument nécessaire qu'il ignorât les effets de la nouvelle loi sur l'instruction criminelle? En tout cas, il apparaît comme impossible qu'il ne l'ait pas connue et, la connaissant, comme excessif qu'il la tienne pour non avenue. Trop de discussions au Parlement et dans les journaux, trop de bruit lors de ses premières applications lui ont donné une singulière divulgation. Et, j'y reviens, était-il nécessaire qu'il l'ignorât? Puisque la loi l'y force, ne pouvait-il assister son accusé d'un avocat, devant le juge d'instruction, mais d'un avocat négligent, peu porté à se fatiguer pour un client pauvre ou même imposé? Cette espèce d'avocat doit exister. M. Brieux,

si courageux contre la magistrature, professerait-il pour l'Ordre un respect voisin de la crainte, ou réserve-t-il le barreau pour une autre pièce? Cette licence prise avec la vérité rend plus forte une autre fantaisie de l'auteur, mais qui n'est qu'invraisemblable. Cet homme, accusé d'un crime qui fait grand bruit dans la région, n'a pas obtenu durant l'instruction l'assistance d'un avocat du pays qui pourtant aurait pu trouver dans cette affaire une cause retentissante, et il est défendu aux assises par « le premier avocat de Paris ». Voilà qui n'est pas sans étonner. Pas plus que de la loi sur l'instruction criminelle, M. Brieux n'a entendu parler de la nouvelle loi sur le casier judiciaire. Si peut-être, car je n'en suis pas sûr, elle n'aurait pu, dans le cas particulier, épargner à l'accusé la révélation du passé de sa femme, au moins montre-t-elle l'intention humaine du législateur et la perfectibilité de la loi. M. Brieux a préféré présenter de la Loi une figure déformée qui tend la joue aux applaudissements.

Mais ces libertés, peut-être encore une fois ne les faut-il considérer que comme des moyens dramatiques par quoi il fut loisible à M. Brieux de mettre au théâtre le monde judiciaire, réduit à un tribunal de sous-préfecture, et de donner une expression scénique à cette vérité : « Un magistrat est un homme », à cette autre : « Un magistrat est un fonctionnaire » ou « la magistrature est une carrière », à cette troisième : « La politique, dans la magistrature, comme ailleurs, est un agent de dégradation, de corruption et d'injustice ». De ces vérités vous êtes éclairés dès le début, en attendant le dîner chez M. Vagret, procureur de la République à Mauléon. Voici réunis au salon ces messieurs du tribunal, M. Bunerat (et Mme Bunerat), M. le juge Mouzon, célibataire avantageux et beau parleur, très « magistrature épurée », M. le juge La Bouzule que la limite d'âge va bientôt atteindre (il est

de la classe!), M. le substitut Ardeuil, un tout jeune (il est de la classe qui entre), et Mme et Mlle Vagret. C'est la conversation professionnelle et la conversation de garnison, où apparaît tout l'ennui de la province, du petit trou habité par hasard où rien n'intéresse et n'attache, la vie mesquine, étroite, la préoccupation de l'avancement pour un peu plus d'aisance et pour l'amour-propre, le récit des passe-droits, et toujours le refrain : Ah! Un Tel, il connaissait un député qui a parlé de lui au garde des sceaux, ou : Ce qu'il faudrait, c'est un député qui pût parler au ministre. Mais ces messieurs sont en émoi : un crime a été récemment découvert; les affaires sont rares dans le pays; Mauléon se laissait oublier; voilà une occasion d'attirer l'attention, et M. le procureur Vagret pense à ce siège de conseiller à la cour d'appel qui augmenterait ses appointements, le conduirait dans une grande ville, étendrait sa considération et ses relations, donnerait des facilités pour l'établissement de sa fille. Et pendant ce temps-là Mouzon expose qu'à son avis le juge chargé de l'instruction fait fausse route; le crime (un vieillard a été assassiné dans sa maison) n'a pas été commis par des gens étrangers au pays, vagabonds ou bohémiens; il faut chercher l'assassin parmi ceux qui avaient intérêt à la mort du vieux, un débiteur par exemple; là-dessus, entraîné par sa facilité de parole et de déduction et par l'intérêt qu'il excite, il construit, sans connaître le dossier, un système ingénieux, vraisemblable, et lié en toutes ses parties. Mais justement le juge d'instruction a rendu le dossier; il serait déplorable pour la réputation du tribunal de Mauléon qu'une telle affaire fût « classée », et M. le procureur Vagret offre à Mouzon de reprendre l'enquête.

Le juge est donc prisonnier de son système, et son amour-propre d'auteur l'y attachera chaque jour davantage. Du reste il est sur une « piste » qui rend raison

de son hypothèse. Etchèpare, le prévenu, était un débiteur de la victime; c'est un homme violent, surtout quand il a bu; diverses charges pèsent sur lui; il proteste énergiquement de son innocence, mais il ne peut donner l'emploi de son temps la nuit du crime. La femme d'Etchèpare n'apporte aucun secours à l'accusation. Il est évident pourtant que tous deux sont intimidés et troublés. Le juge a recherché leurs antécédents. Yanetta, jadis, toute jeune, est partie avec le fils de la maison où elle était placée, et c'était l'argent des parents du séducteur qui payait le voyage à Paris. Elle a été condamnée de ce chef à un mois de prison. Ce passé, qui soudain ressuscite, cette faute lointaine, tous l'ignorent au pays; elle n'a pas osé en faire l'aveu à celui qui est devenu son mari. Quelle n'est pas sa terreur quand le juge la lui jette à la face et, de l'honnête femme et de la mère dévouée qu'elle était aux yeux de tous, fait d'elle ainsi une fille perdue, une voleuse et une menteuse? Elle supplie Mouzon de ne rien révéler de sa honte. Soit, qu'elle avoue donc, qu'elle dénonce son mari, puisqu'il est coupable. Elle nie, il la torture, il la menace, elle se révolte, elle l'insulte.

L'enquête est terminée. Etchèpare est renvoyé devant la cour d'assises comme accusé d'avoir assassiné le vieux, et sa femme comme complice. Le juge d'instruction est félicité; l'affaire fait du bruit; le premier avocat de Paris s'est dérangé pour défendre Etchèpare. Un changement de ministère a ouvert la chancellerie à un ami du député de Mauléon, Mondoubleau, à qui Mouzon a rendu des services. Mondoubleau et Eugène, le nouveau garde des sceaux, ce bon Eugène, ont été de la Commune ensemble. Toutes les espérances sont permises au tribunal de Mauléon, et, en ce grand jour où l'on juge Etchèpare, voici qu'on annonce l'arrivée de M. le procureur général. Nul doute; le P. G. ap-

porte cette nomination de conseiller à la Cour d'appel qui excite tant de convoitises, la robe rouge, mais à qui? Toutes les chances sont pour Mouzon, et justement le P. G. veut causer avec lui en particulier. M. le juge Mouzon, faisant la fête à Bordeaux, a été conduit au poste, où il s'est d'abord donné pour un officier de marine; il s'est ensuite servi de sa qualité de magistrat pour intimider les agents. C'est de quoi veut l'entretenir M. le procureur général, qui lui demande enfin sa démission. Mouzon refuse. Il sera donc déféré au conseil supérieur de la magistrature. Mondoubleau intervient; Eugène ne veut pas d'affaires, pas de scandale, pas d'interpellation; le ministère n'est pas si solide; ce serait du joli. Sans doute la situation de Mouzon est difficile; mais qu'on le fasse changer d'air; justement ce siège vacant à la Cour d'appel en donnerait l'occasion. Voilà qui arrangerait tout. Voyons, M. le procureur général n'a-t-il rien à demander? Il a des intérêts, de la famille, à Orléans; il changerait volontiers de ressort. Eh bien! c'est entendu; on veillera au « mouvement ». Pendant ce temps, dans la salle voisine, après le défenseur d'Etchèpare, M. le procureur Vagret a pris la parole; il a requis au nom de la Loi et de la Société avec une éloquence et une vigueur qui doivent emporter la condamnation; elle est certaine, on l'en félicite, mais pourquoi a-t-il demandé une suspension d'audience? On s'en étonne; il entre; on l'interroge. Il ne sait pas, c'est un scrupule, il a des doutes; au fur et à mesure qu'il parlait, tous les arguments qu'il écartait pour donner plus de force à sa thèse se sont levés devant lui, et même il s'en levait de nouveaux que sa propre parole, semblait-il, faisait surgir. Et il avait continué; de l'accusé il avait continué à faire un coupable, parce qu'il était le serviteur de la Loi et le défenseur de la Société et qu'elles veulent le châtiment du crime. Il s'était assis;

il attendait. Quoi? que l'avocat ramassât ces arguments, ces circonstances, ces détails, qu'il avait, lui, négligés, atténués ou détournés. Mais la défense était restée muette, et Vagret avait demandé une suspension d'audience. Il expose sa conscience au président des assises, à ses collègues, au procureur général. Ils sont tous gênés et offensés; tant d'inquiétude l'honore, mais enfin il n'a rien à se reprocher; il a fait son devoir; est-ce sa faute si l'avocat n'a pas fait le sien? Et le malheureux Vagret, resté avec sa femme, prend le parti de renoncer à ses espérances et à ses ambitions; il rentrera dans la salle des assises; il fera part au jury de son trouble. Etchèpare sera acquitté.

Jusqu'ici, c'est-à-dire pendant trois actes, le drame Etchèpare et l'étude du monde judiciaire qui est, je pense, le principal dessein de M. Brieux, sont restés suffisamment liés. Le quatrième acte est de pur mélodrame. Etchèpare a appris, au cours de l'audience publique, la faute de sa femme. Il refuse de la reprendre; il la maudit; il va quitter le pays avec ses enfants qu'elle ne reverra plus. Elle s'affole et, désespérée devant sa vie ruinée et la disparition de tout ce qu'elle aimait, devant tant de honte et de douleur, elle saisit un couteau sur le bureau du juge Mouzon et tue enfin l'auteur de tous ses maux, le magistrat égoïste, indifférent et irresponsable.

M. Brieux, assurément, n'a pas attaché un très grand prix à l'invention dramatique et a porté son effort sur l'observation, exacte et animée, scénique, pour mieux dire, de la magistrature. Il faut convenir que toute cette partie d'observation est du plus heureux effet, vive, spirituelle (et non pas d'un esprit d'auteur), juste et profonde. C'est elle qui fournit le principal intérêt du drame; mais il fallait bien un drame pour la soutenir. Au total, la pièce de M. Brieux montre de fortes qualités et de grands mérites, en dépit des réserves que

j'ai dû faire au début de cet article, et elle est présentée par la meilleure troupe de Paris. M. Huguenet, dans le rôle de Mouzon, est Mouzon lui-même; on l'a vu, on le connaît, on le retrouve sur la scène du Vaudeville, en sortant on le rencontrera sur le boulevard; l'illusion est absolue. M. Lérand est simple et émouvant dans le personnage de Vagret. Mais il faudrait citer tous les interprètes de *la Robe rouge,* qui, dans les plus petits rôles, est admirablement jouée, MM. Nertann, Numès, Grand, Mmes Réjane, Daynes-Grassot, Cécile Caron, etc.

***

La future reine de Silistrie chantait *Carmen* à Prague lorsqu'elle distingua dans une avant-scène le roi, son futur époux. Elle lui lança dans l'œil la fleur de cassie qu'elle tenait au coin de ses lèvres, à son entrée du premier acte, quand elle arrive « se balançant sur ses hanches comme une pouliche du haras de Cordoue », ainsi que dit, ou à peu près, Mérimée. Le roi voyageait incognito pour se distraire de la mort de sa femme. Elle lui plut, l'en rendit certain, ils s'aimèrent et, de retour en Silistrie, Bojidar XXII l'épousa. Mais le peuple silistrien chassa peu de temps après le roi, la nouvelle reine, et le prince royal, Sacha (diminutif caressant d'Alexandre), fils de Bojidar et de sa première femme. La famille royale se fixa à Paris; bientôt Bojidar mourut en exil, et la reine de Silistrie continua d'élever son beau-fils d'une manière conforme à son rang et aux grands espoirs qui reposaient sur lui. Sa Majesté est d'ailleurs convaincue que les malheurs qui se sont abattus sur la maison royale de Silistrie n'ont d'autre cause que l'extrême timidité de Bojidar dont l'innocence, lorsqu'il se maria, n'avait pas subi plus d'atteinte que celle de sa fiancée (la première); cette timidité semble avoir persisté jusqu'au bout chez le feu

roi. D'après le chevalier de Méré, on n'est pas honnête homme que les femmes n'y aient passé; la reine professe qu'on n'est un prétendant sérieux et un bon roi qu'à ce prix, qui n'est pas de vertu. Sacha est en âge de quitter les austères leçons du comte de Ronceval pour recevoir les conseils de M. René Cercleux. C'est ce qu'apprend à ce dernier, qu'elle a mandé chez elle, S. M. la reine de Silistrie, et c'est le premier acte d'*Éducation de prince*. Au deuxième acte, sous l'œil quasi-avunculaire de Cercleux, le jeune prince file le parfait amour avec une charmante personne qui se nomme Raymonde, et c'est une gentille amourette, à Cabourg, au bord de la mer élégante; au troisième acte, c'est la fête à Paris; au quatrième acte, le prince s'est battu en duel pour Mlle Mariette Printemps qui le trompe avec un nègre, un lutteur, un cocher, etc.; il est du reste très légèrement blessé; le plus grave est que ses créanciers l'ont fait saisir. Son éducation est terminée. Il était temps : la révolution a éclaté en Silistrie; le président de la République a donné sa démission. Sacha va partir; il sera roi. Non, car on a découvert qu'il n'était par le fils de Bojidar; la couronne revient au frère de cet infortuné monarque. Sacha recevra du nouveau roi la forte somme et la concession d'une île où il montera une roulette. Voilà « l'argument » de la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, et certes, si léger qu'il semble, c'était assez pour que M. Donnay y fît paraître, s'il l'eût voulu, son esprit, la grâce sentimentale de son ironie, et cet air de nonchalance voluptueuse par où il plaît. Mais il ne l'a pas voulu; du moins dirait-on qu'il a réservé les attraits de son talent pour la reine de Silistrie, si d'autre part on ne devait tenir compte de tous ceux qu'ajoute à ce rôle Mlle Jeanne Granier.

A vrai dire, elle est toute la pièce. Elle y est exquise et inimitable, et j'ai bien envie, la comparant à d'autres

glorieuses artistes, dont les procédés et les artifices sont maintenant si visibles, de donner une variante au mot d'un disciple de Flaubert, à propos d'Ernest Renan, rapporté par M. Paul Bourget : « Ah ! celle-là, celle-là, on ne voit pas comment c'est fait ». Ce naturel délicieux, ce charme de vie aisée et spirituelle qu'elle exhale, cette sensibité rapide et juste, la grâce épanouie de sa personne, les chaudes inflexions de sa voix, toutes ces heureuses qualités, vives et spontanées, ne laissent rien voir de l'étude et de l'effort qui les peuvent soutenir, contraindre et diriger dans la composition d'un rôle. Elle est femme sans y penser et le plus simplement du monde, tandis que tant d'autres actrices font mille façons pour l'être et restent des actrices. Une teinte légère de fantaisie et comme un parfum de poésie enveloppent cet art nuancé et précis. Vous l'admirerez, dans ce beau décor du troisième acte, comme une grande artiste, caressante, sensuelle, passionnée, émouvante et mélancolique, alors qu'elle aurait pu n'être qu'une amusante madame Putiphar et la veuve incandescente de Bojidar XXII. Quelle comédienne jouerait mieux qu'elle Marivaux et Musset?...

L'interprétation d'*Éducation de prince* est du reste excellente, et si tous les rôles ne sont pas bons, ils sont du moins tous bien tenus. Il suffira de citer MM. Albert Brasseur, Guy, André Bruly, Mmes Andrée Mégard, Lavallière, Angèle, Diéterle. Cette interprétation et l'agrément d'une mise en scène somptueuse ont assuré le succès de la comédie ; ils y ont eu quelque mérite. M. Maurice Donnay s'était donné cette fois des facilités un peu communes ; ses mots d'esprit ont pu paraître trop vulgaires en même temps qu'invraisemblables et « plaqués », fâcheux par conséquent, et l'on ajoutera que ni une expression d'argot, ni une obscénité, plus ou moins nette, ne comptent comme mots d'esprit. Néanmoins il faudrait singulièrement exagérer

et faire preuve de l'humeur la plus morose pour dire qu'*Éducation de prince* soit une pièce brutale et sans grâce; est-ce là en effet des termes qui conviennent lorsqu'il s'agit d'une comédie de M. Maurice Donnay jouée par Mlle Jeanne Granier?

Pour en finir avec les nouveautés du mois dernier, je signalerai au Théâtre-Cluny un vaudeville de M. Blum, *Soir d'hiver,* d'une folie saine et abondante et sans prétention, et je réserve, en m'en excusant, pour une chronique ultérieure *l'Aiglon* de M. Edmond Rostand. Il peut attendre d'ailleurs.

***

Sous ce titre *Quarante ans de théâtre,* M. Adolphe Brisson vient de réunir et de grouper, suivant un certain ordre, les feuilletons de Francisque Sarcey : nulle main plus respectueuse, plus attentive et plus experte ne pouvait s'employer à cet énorme travail. Sans doute l'occasion me sera donnée de revenir plus longuement sur cette suite de causeries ainsi remises au jour; mais je ne saurais, dans cette maison de *la Revue hebdomadaire* où collabora Sarcey, différer d'en annoncer l'apparition. Le plan de cette publication répartit en sept volumes le choix qui a été fait dans ces célèbres feuilletons. Le premier volume, qui vient d'être publié, comprend ses premières pages de critique dramatique, datant de 1860, où il expose les droits et les devoirs du critique, avec un fragment de 1886 qui montre à quel point il était resté fidèle à sa doctrine, et de rapides études sur Fiorentino (1864), Paul de Saint-Victor (1867), Théophile Gautier et Janin (1874), considérés comme feuilletonistes. Une autre partie du livre, sous un titre peut-être ambitieux, « les lois du théâtre », groupe un certain nombre de dissertations qui, de plus

ou moins loin, se rattacheraient à une esthétique dramatique, et qui se placent de 1865 à 1889. Vous savez quel amour, non pas aveugle certes, mais sincère, libre et profond, Francisque Sarcey professait pour la Comédie-Française; c'est dans les pages qu'il lui consacre que vous trouverez le plus de mouvement, le plus de traits piquants et ingénieux, et — avec l'habitude que vous lui connaissez — le plus d'anecdotes personnelles et vivement contées; vous y relirez ses feuilletons sur Arsène Houssaye, Édouard Thierry, Émile Perrin, ses colères contre les abonnés, sa défense du vieux répertoire; vous suivrez avec lui la Comédie à Dijon, à Lyon, à Orange, à Marseille, à Londres, à Vienne, et comme vous regretterez qu'il ne lui ait pas été donné de la suivre à l'Odéon, après la très grande douleur que lui eût causée l'incendie de la maison historique où s'étaient écoulées pour lui tant de soirées fécondes en émotions et en enseignements! Pour « l'habitué du Français » qu'il était depuis si longtemps, il y aurait eu dans ce déplacement matière à d'intéressantes remarques.

Au moins dans ces tout premiers temps, la Comédie Française est comme dépaysée à l'Odéon; il n'y a pas des acteurs au public ce courant tout de suite établ dans la salle de la rue de Richelieu et que facilitaient une belle lumière, d'excellentes conditions acoustiques, l'aisance qu'on n'éprouve que chez soi, dans un « chez soi » dont on est fier, l'éclat et l'ampleur du décor, tant d'illusion et de prestiges créés par un long passé. On respire un air d'exil près du Luxembourg, et le jour où l'on y reprit *Diane de Lys*, on ne sait quoi de funèbre se maintint dans la salle et déconcertait les comédiens. Il ne leur faudra qu'approprier leur talent à de nouvelles circonstances. Mais, ce jour-là comme les autres, Mme Bartet donna la vie la plus délicate, la plus frémissante et la plus passionnée à ce rôle de

Diane qui laisse tant à faire à son interprète. C'est l'œuvre de Dumas fils qui perdit le plus dans cette soirée, et si les comédiens sans doute auront à se modifier et à s'étudier dans ce nouveau cadre, il est évident que, quelque effort qu'ils y fassent, l'Odéon ne prêtera pas aux mauvaises pièces le concours extérieur que leur offrait le Théâtre-Français, et le grand répertoire, de Corneille à Hugo, y fera toujours meilleure figure.

Par cette conclusion, qui n'eût pas été pour lui déplaire, je reviens à Sarcey. Les six volumes qui doivent suivre de deux mois en deux mois celui dont je signale l'apparition seront consacrés à la Comédie classique, à la Tragédie, au théâtre moderne (drame et vaudeville; comédie; théâtre nouveau), enfin aux polémiques que Sarcey soutint avec une verve si franche et tant de force dans la bonne humeur. Tous ces feuilletons sont mêlés, comme vous vous le rappelez, de souvenirs personnels; Sarcey se mettait volontiers en scène, vous l'allez retrouver au cours de ces livres, familier, abondant, obstiné, tel enfin que son public l'a connu, tel qu'on avait appris à l'aimer.

R.-M. FERRY.

*Le directeur-gérant :* P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1107.

# L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 20 | 1er semestre | 14 Avril 1900

LA GUERRE SUD-AFRICAINE



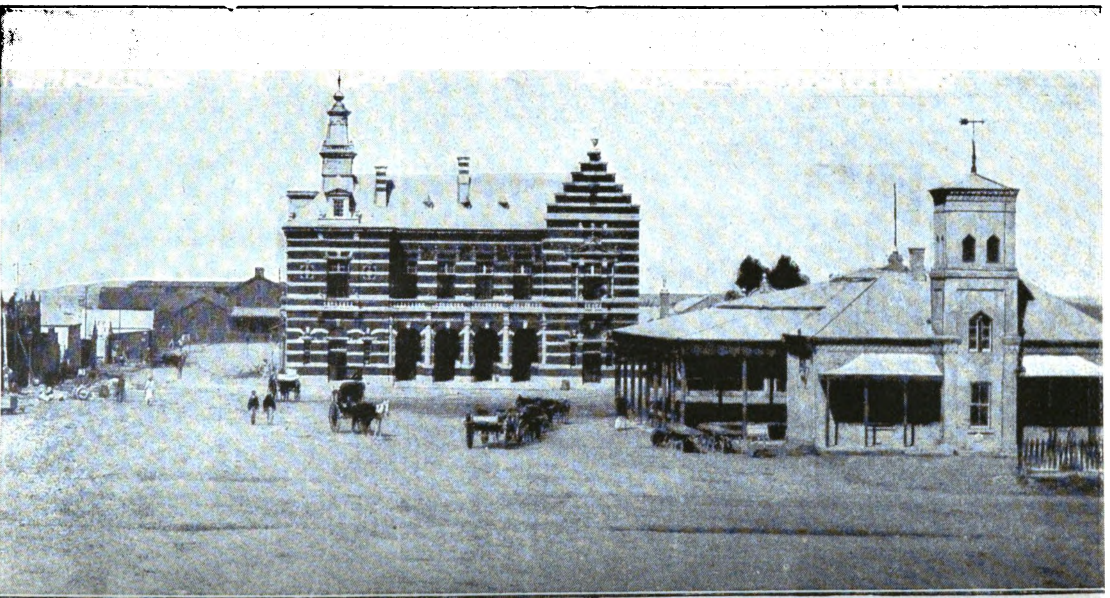
241. — LE GÉNÉRAL BOTHA
Commandant en chef les troupes boers



242. — UNE TRANCHÉE BOER A MAGGERSFONTEIN



243. — UN PONT DE BATEAUX SUR LA MODDER

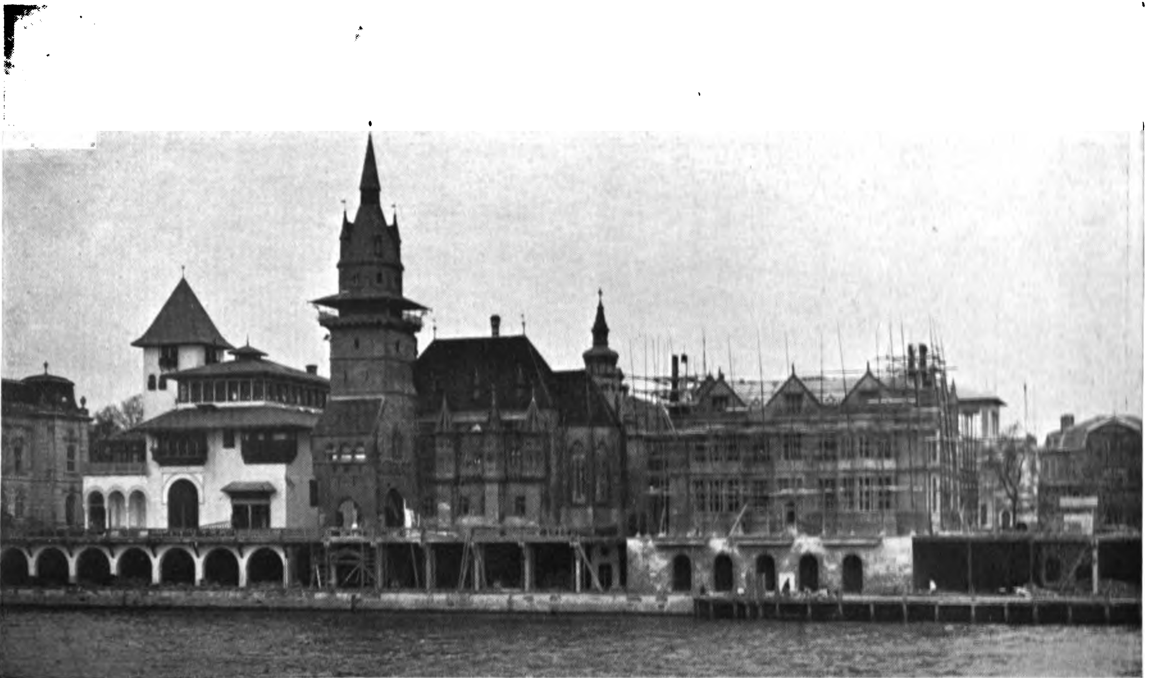


244. — LA PLACE DU MARCHÉ A BLOEMFONTEIN



245. — L'AMIRAL BARON VICTOR DUPERRÉ

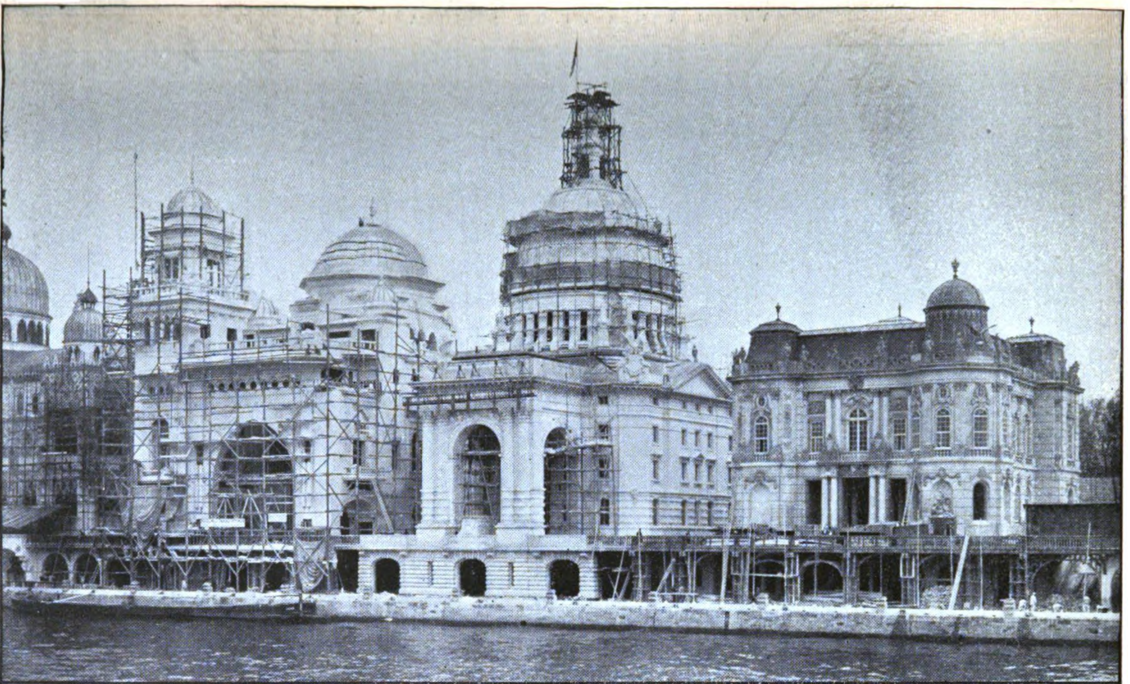
Cliché de Waléry. Gravure de Ruckert



246. — LES PAVILLONS ÉTRANGERS

(Bosnie et Herzégovine) (Hongrie) (Grande-Bretagne)

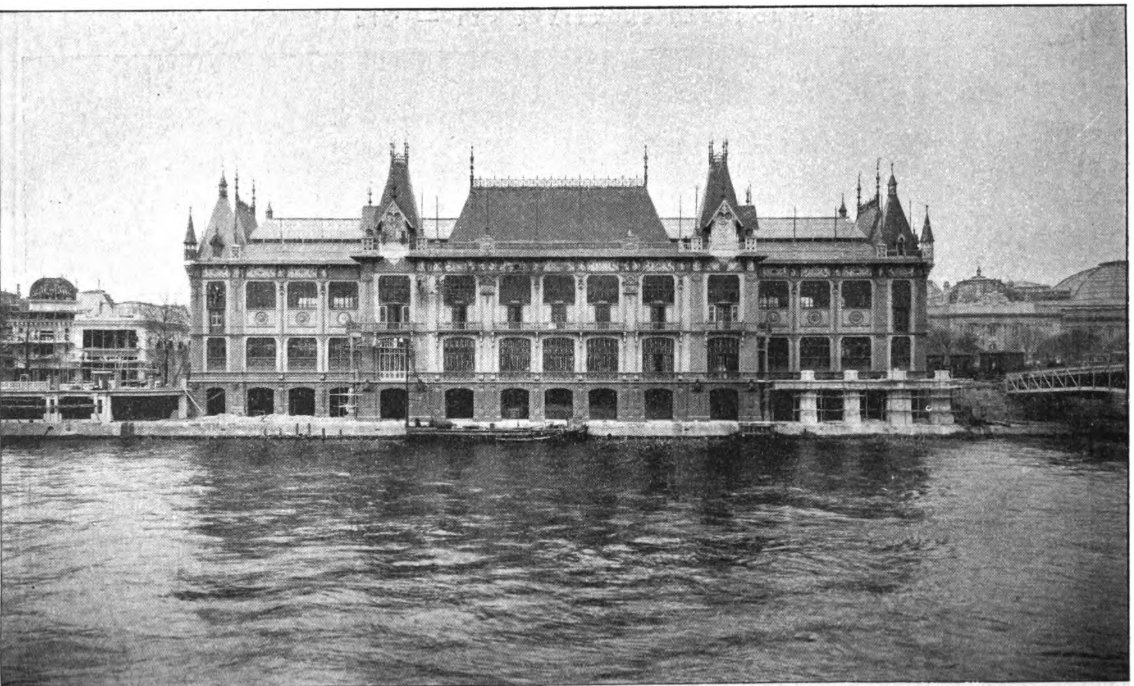
Cl. de Bogaert. Gr. de Ruckert.



247. — LES PAVILLONS ÉTRANGERS

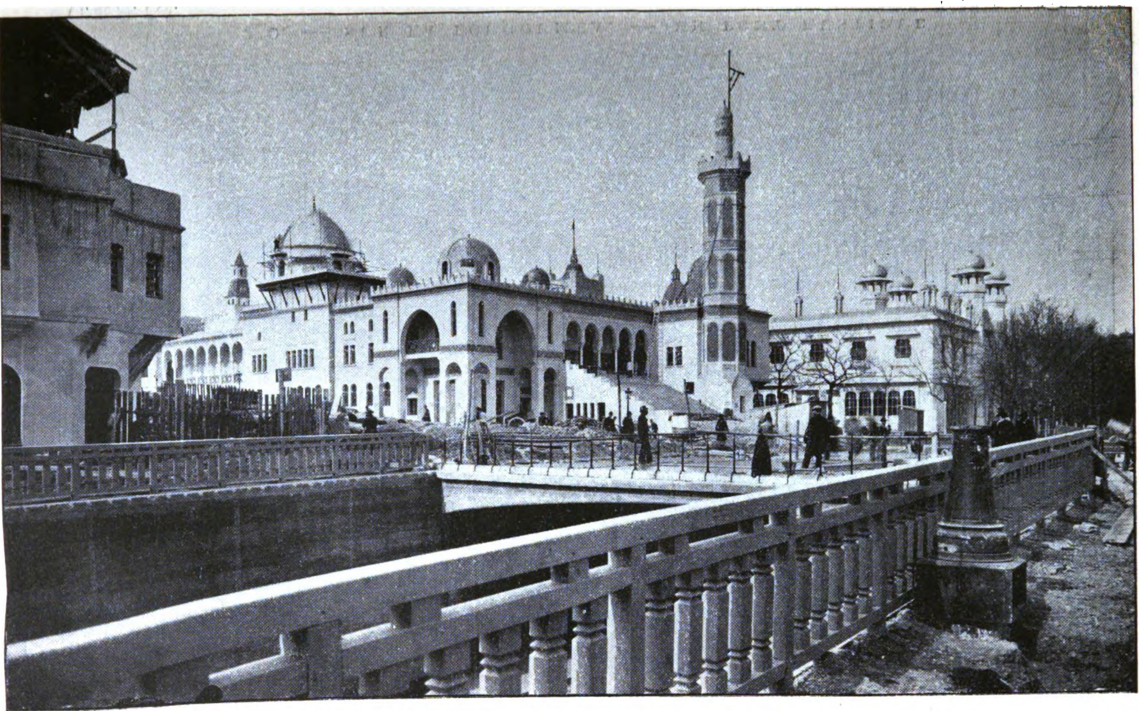
(Turquie) (États-Unis) (Autriche)

Obtenu et agrandi avec jumelle Mackenstein. Gr. de Puchot.



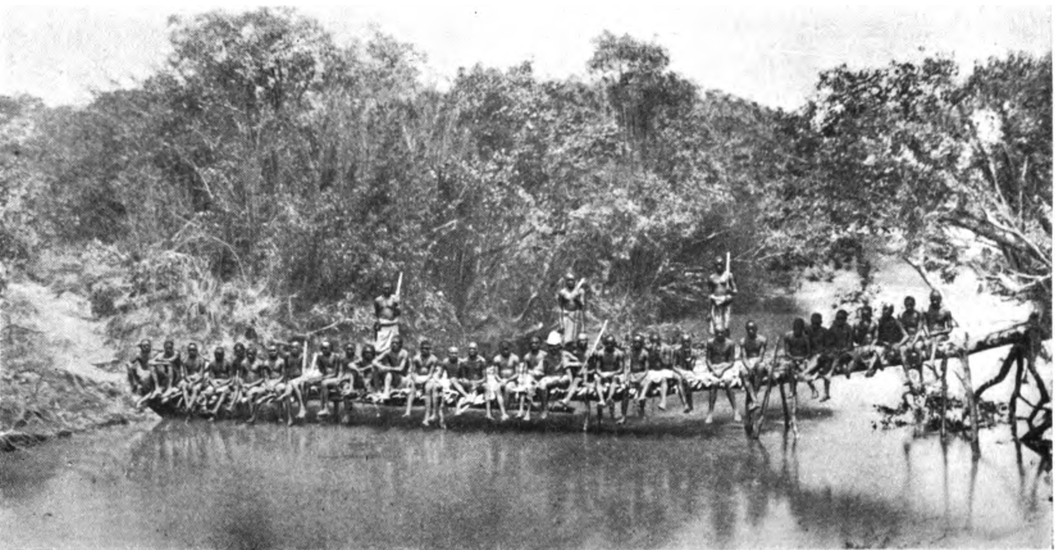
248. — LE PAVILLON DE LA VILLE DE PARIS

Cl. de M. Pauquier. Gr. de Puchot.



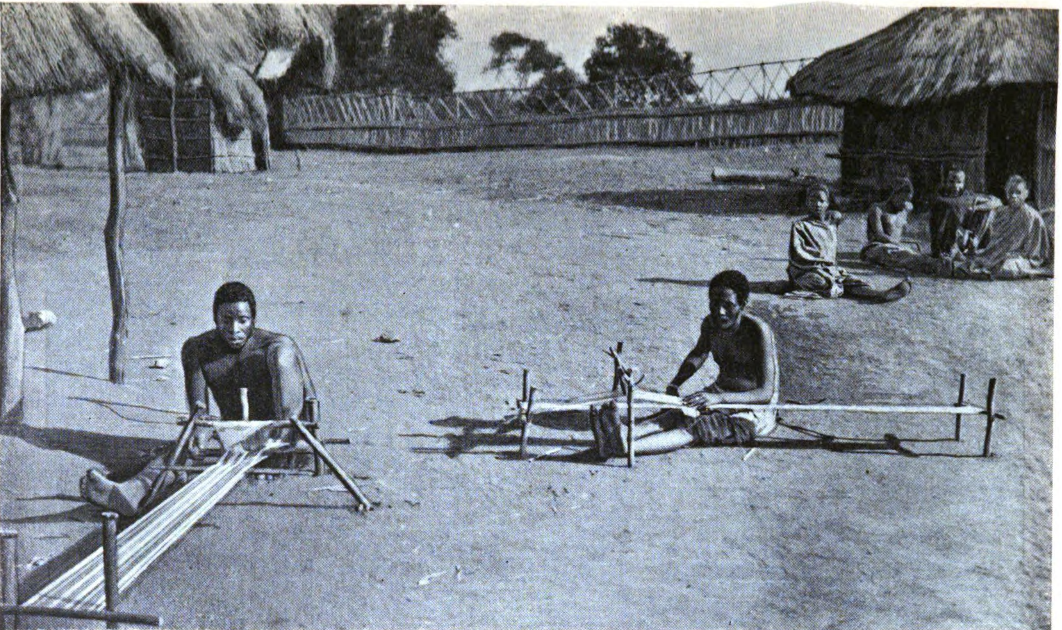
249. — LE PAVILLON DE L'ALGÉRIE AU TROCADÉRO

Cl. de M. Pauquier. Gr. de Puchot.



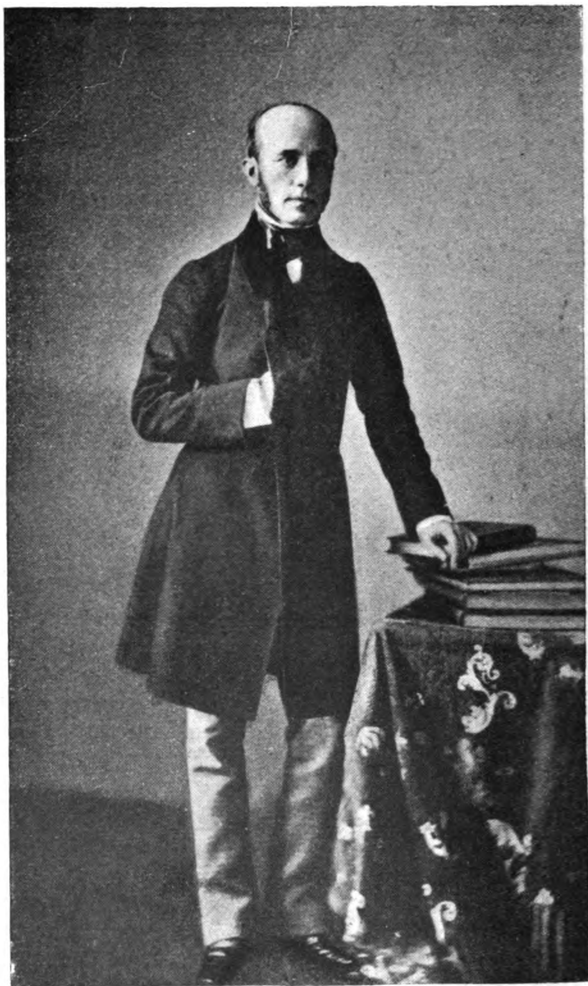
250. — SUR LA LOUGOUMBA. — UN PONT RUSTIQUE

Cl. de M. Foà. Gr. de G. de Résener.



251. — MAGANDJAS. — TISSERANDS AU TRAVAIL

Cl. de M. Foà. Gr. de G. de Résener.



252. — M. LE COMTE BENEDETTI

Cl. de Braun, Clément et Cie. Gr. de Rousset.

# NOS GRAVURES

241. — **La guerre sud-africaine. — Le général Louis Botha.** — Le général Joubert, commandant en chef les troupes du Transvaal, étant mort le mois dernier, c'est le général Louis Botha qui lui succède comme généralissime. Le président Krüger, dans un discours qu'il a prononcé à Prétoria, a déclaré que le dernier désir du général Joubert avait été que le général Botha lui succédât comme commandant général des armées de la République sud-africaine.

Le général Louis Botha est un homme d'une quarantaine d'années. C'est le plus jeune des chefs boers. Originaire du Natal, où il est né à Greytown, il possède de grandes propriétés au Transvaal, où il s'est fixé depuis de longues années dans le district de Vryhied. Il avait déjà pris les armes à plusieurs reprises contre les tribus indigènes, sous les ordres du vieux général Lucas Meyer.

Lorsque la guerre actuelle éclata, il quitta sa ferme pour conduire un commando contre les envahisseurs. Il a pris la plus grande part aux victoires de Colenso et de Spion-Kopje. Dans cette dernière bataille, il eut un cheval tué sous lui et faillit être tué par une balle qui vint se perdre dans ses vêtements.

242, 243, 244. — **La guerre sud-africaine. — Une tranchée boer à Maggersfontein. — Un pont de bateaux sur la Modder. — La place du marché à Blœmfontein**, capitale de l'État libre d'Orange.

245. — **Le vice-amiral baron Victor Duperré**, qui vient de mourir, était né à Paris en 1825. Il avait occupé en dernier lieu les fonctions de vice-président du Conseil d'Amirauté, maintenant supprimé. Il était l'un des vice-présidents du cercle de l'Union artistique (Cercle de la rue Boissy-d'Anglas).

Le baron Victor Duperré était le fils de l'amiral qui commandait la flotte lors de la prise d'Alger en 1830, et le cousin-germain du vice-amiral baron Charles Duperré, ancien président du comité des inspecteurs généraux de la marine.

246 à 249. — **Exposition de 1900. — Les palais des nations** (*suite*). — Continuons notre promenade sur la Seine pour admirer, en remontant son cours, les palais qui s'élèvent sur la rive gauche; aujourd'hui c'est le pavillon de Bosnie et Herzégovine, la Hongrie, la Grande-Bretagne, la Turquie, les Etats-Unis, l'Autriche, qui défilent devant nous.

En face, sur la rive droite, c'est le **Pavillon de la Ville de Paris.** Enfin, transportons-nous au Trocadéro, où s'est installée l'Exposition coloniale, et bornons cette fois notre visite au **Pavillon de l'Algérie.**

250, 251. — **Du Zambèze au Congo français.** (Voir *l'Instantané* du 31 mars. — **Sur la Lougoumba : Un pont rustique. — Magandjas : Tisserands au travail.**

252. — **M. le comte Benedetti,** ancien ambassadeur de France en Prusse, est mort le 28 mars chez Mme la princesse Mathilde, où il avait été frappé d'une congestion pulmonaire au cours d'une visite le 23 mars.

Le comte Vincent Benedetti était né en Corse en 1817. Après avoir été consul au Caire, consul général à Palerme, premier secrétaire à Constantinople, ministre à Téhéran, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères, il fut nommé, à la fin de 1864, ambassadeur de France en Prusse. On sait quelle fut la fin de sa mission et qu'à la suite de la fausse dépêche d'Ems, rédigée par M. de Bismarck, la guerre fut rendue inévitable entre les deux pays. On en accusa, à tort, la maladresse ou l'inertie de l'ambassadeur. Dès la fin de novembre 1870, il protestait, dans une lettre adressée à un ami, contre les injustes attaques dont il était l'objet.

« Quand j'ai été envoyé à Ems, écrivait-il, que m'ordonnaient mes instructions? D'obtenir le désistement du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, qu'il avait acceptée, et l'acquiescement explicite du roi de Prusse à cette résolution. Ai-je réussi dans mes démarches, qui, cette fois seulement,

s'adressaient personnellement à un monarque puissant et justement fier de ses succès? Oui, assurément. J'avais, en effet, en quatre jours de négociations, et en ménageant toutes les susceptibilités, rempli le mandat dont j'avais été chargé. Le prince Antoine (père du prince de Hohenzollern) avait notifié au cabinet de Madrid la résolution de son fils, et le roi, en me l'annonçant, voulut bien me faire savoir et m'autoriser à mander à Paris qu'il y avait donné son acquiescement comme souverain et comme chef de famille. »

C'est là la vérité même, quelques mois plus tard mise en pleine lumière dans ce livre de justification personnelle, *Ma Mission en Prusse*, où le comte Benedetti publie une grande partie de la correspondance diplomatique qui se rapporte à ces négociations.

Le roi de Prusse, qui ne cherchait point la guerre, qui reculait devant cette terrible éventualité, s'était montré relativement conciliant; M. Benedetti, lui, avait été négociateur habile, scrupuleux et précis, et, qualité plus rare : diplomate clairvoyant.

Quand M. de Gramont faisait connaître au Corps législatif, le 6 juillet, les négociations pour la candidature Hohenzollern, « qui, dit-il, nous avaient été cachées, » il donnait à croire que l'ambassadeur de France à Berlin n'en avait rien su. Or, dès le 27 mars 1869, M. Benedetti avait vent de cette candidature et la signalait à son gouvernement. Il lui était ordonné de s'assurer de la réalité du fait, et de s'en entretenir directement avec M. de Bismarck; le premier ministre prussien ne lui donna aucune assurance positive et officielle que ce projet n'aurait pas de suite.

En 1869, M. de Bismarck ne savait encore de quelle façon il tirerait avantage pour sa politique de la vacance du trône d'Espagne. Il ne tarda pas à se persuader que la candidature du prince de Hohenzollern serait la provocation dont il avait besoin pour amener la France à déclarer à l'Allemagne une guerre qui était dans ses plans, à lui, Bismarck.

M. Benedetti faillit les déjouer par la prudence et la fermeté qu'il montra dans les délicates négociations de juillet, à Ems, où le roi de Prusse prenait les eaux. Il estimait, après la renonciation du prince de Hohenzollern et l'approbation que le roi lui donnait, que la France pouvait se déclarer satisfaite.

On a dit que le roi Guillaume avait refusé de recevoir M. Benedetti. Il est très vrai que ce fut par un officier de sa

maison qu'il lui fit connaître la renonciation du prince de Hohenzollern et par un second message qu'il lui fit savoir l'approbation qu'il lui donnait.

M. Benedetti n'a su que plus tard les machinations de M. de Bismarck enveloppant le roi pour l'inviter à rompre des négociations qui, maintenant que le prince de Hohenzollern avait renoncé, menaçaient de clore l'incident.

M. Benedetti obtint cependant de prendre congé du roi, qui accepta de le voir dans le salon réservé de la gare. L'entretien fut froid, mais poli; le roi de Prusse serra la main au représentant de la France.

On a su depuis que la dépêche expédiée d'Ems, par une agence officieuse, qui prêtait au roi Guillaume une attitude injurieuse à l'égard de l'ambassadeur de France et qui, dans la pensée de M. de Bismarck, devait amener la guerre, était l'œuvre du premier ministre prussien. Il s'en est fait gloire il y a quelques années. Mais cette action audacieuse et coupable de M. de Bismarck avait été pressentie par M. Albert Sorel, dans son *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*.

Outre le livre dont nous parlons plus haut, *Ma Mission en Prusse*, le comte Benedetti a fait paraître deux volumes d'Essais diplomatiques.

*Le directeur-gérant* : P. Mainguet. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1119.

# LE PÈRE BLANC

(*Suite*)

## VI

Après sa prière, Sidi-Mahimon s'était retiré dans la chapelle, plus secrète que la mosquée, où les tombeaux des pieux marabouts dont il descendait en ligne directe se dressaient dans des entourages de fer, sous des baldaquins de brocart et de soie, au milieu d'une profusion riche et barbare de lampes ouvragées, de cierges de couleur, d'œufs d'autruche suspendus et de chapelets entre-croisés comme les mailles d'un filet de prière.

C'était dans cet asile sacré qu'il voulait recevoir le baja. En effet, si près du tombeau des saints auxquels il empruntait sa noblesse, Mahimon devenait l'égal de quiconque sur la terre. Il prétendait exiger ici du gouverneur de la province les égards qu'un civil bien élevé doit à un personnage religieux dont il partage la croyance.

En toutes autres circonstances, le baja aurait préféré un entretien sur la place en présence de l'assemblée ; mais il faisait, cette fois, une démarche particulièrement délicate. Les choses que l'on avait à se dire, entre gouverneur et marabout, ne regardaient pas de

simples croyants. Il feignit donc que les conditions dans lesquelles on le recevait étaient les plus agréables qu'il aurait pu souhaiter, celles qu'il aurait désignées lui-même. La façon avec laquelle il donna et reçut de Mahimon le baiser rituel n'avait aucune solennité officielle, elle donnait à son intervention le caractère affectueux d'une visite entre voisins.

Selon l'usage, il débita d'une haleine, et sans qu'une interjection décelât les intimes pensées de la contre-partie, un petit discours qu'il avait préparé en gravissant les pentes du plateau du Gurubu.

— Que le Maître des Mondes te bénisse, toi, tes enfants, tes serviteurs et tes entreprises. Je t'apporte la bonne parole de la part de ton seigneur et le mien, l'Aigle-du-Couchant, le Maître-de-l'Heure, le premier des serviteurs de Dieu, Mouley Hassan, que Dieu le bénisse, amen. Je me réjouis de constater que tu as voulu avoir tous tes glorieux ancêtres pour témoins de cet entretien amical. Ils t'entourent, ils feront passer leur sagesse dans ton esprit et dans tes réponses. Leur présence est aussi agréable au Dieu Unique qu'à son indigne serviteur. — Sidi-Brahim l'a dit en effet au chapitre «des relations», c'est l'ensemble des fidèles, ce n'est pas un seul, qui peut forcer la porte du paradis.

Le baja était satisfait de la pompe de ce début. Il aurait pu continuer longtemps sur le même ton, car il avait reçu dans les «médersas» une instruction très distinguée, mais il n'était pas sûr qu'un simple Riffain comme Mahimon fût capable de saisir des nuances si précieuses, et d'autre part la rumeur dont l'écho lui arrivait de la place n'était pas sans lui causer d'assez vives inquiétudes. Il vint donc au fait, plus vite qu'il ne l'eût abordé dans une autre occasion et avec un autre interlocuteur.

— Rien n'arrive, dit-il, que ce qui est écrit. Il faut donc l'admettre, c'est la main même de Dieu qui a

conduit sur l'écueil le navire de ces roumis détestés. Il les a fait tomber dans les filets que tu leur tendais et maintenant ils sont à ta merci. Comment vas-tu les traiter?... Comme des infidèles qui ne méritent pas de quartier, ou comme des voyageurs que Dieu a jetés sur ta route pour éprouver ta générosité?

Le baja craignait tant que Mahimon lui répondît : «Comme des chiens de nazaréens qu'ils sont,» qu'il ne laissa pas longtemps le marabout sur ce point de suspension où pouvait s'accrocher un doute. Il reprit vivement de sa voix la plus insinuante :

— Tes nobles ancêtres, Sidi-Mahimon, ont déjà répondu pour toi. Ils défendent que tu donnes aux démons qui servent ces chrétiens détestés une occasion d'unir leurs maléfices pour venger sur le peuple des Croyants le juste châtiment — ils l'appelleraient l'odieux supplice — que tu aurais fait subir à quelques chenapans de rebut. Il me reste donc à examiner avec toi quel est l'usage le plus politique que tu peux faire de ta clémence. Si tu gardes ces naufragés comme otages, dans l'enceinte de Mazuza, tu ne seras pas tranquille. Tu vivras dans la crainte perpétuelle de quelques rixes entre tes Riffains et ces roumis. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que tu aurais l'intérêt le plus net à négocier ta paix avec les Espagnols à propos de ces prisonniers. Tu ne peux pas sérieusement supposer que tous les musulmans de l'ouest vont s'associer à ta prise d'armes? Tu n'ignores pas que seul notre maître Mouley-Hassan — Dieu le bénisse! — a le droit de lever l'étendard vert et de proclamer la guerre sainte. Que veux-tu, toi, en somme? Venger l'injure que les Espagnols ont faite à tes morts en venant bâtir une forteresse à côté de leur tombeau. Je suis prêt à aller trouver de ta part ces ennemis du Prophète et à leur dire : «Sidi-Mahimon vous a prouvé qu'il était le maître du bras. Il veut vous mon-

trer maintenant qu'il est l'ami de la justice. Otez du cimetière de Sidi-Guarrich ces pierres qui l'offensent : il vous rendra ces prisonniers que le Maître de la Mer a jetés entre ses mains, afin de témoigner par son intervention que le droit est du côté de nos saints.

Le baja était aussi satisfait de sa péroraison que de son exorde. Il baissa les yeux afin de prouver qu'il était sans inquiétude sur l'effet qu'avaient pu produire ces paroles raisonnables et qu'il n'en guettait pas le résultat sur le visage du marabout.

Après un assez long silence, Mahimon répondit avec sa coutumière ironie :

— Je crains, Sidi-Baja, que tu aies trop distraitement prêté l'oreille à la voix qui sort de ces tombeaux, car — moi, le fils de ces saints — je les entends prononcer distinctement des paroles très différentes des tiennes. Ils me disent : « O notre fils! remercie Dieu qui t'a fourni un bouclier contre tes ennemis. Sais-tu en effet, quand tu auras combattu contre les ennemis de l'Islam, s'il ne te sera pas nécessaire de te protéger contre les calomnies de ceux qui pourtant prient comme toi tournés vers la Pierre Noire? Les roumis, tes fusils en viendront à bout, mais plus dangereuses sont la perfidie, les insinuations de ceux qui vivent auprès du Maître. Ils pourraient te représenter comme un intrigant, te ruiner dans son cœur. Tu seras maître de tous, tant que ces otages resteront entre tes mains. Ne les troque ni contre de l'argent ni contre des promesses. Souviens-toi qu'ils sont un gage de la bienveillance de Dieu, une marque qu'il approuve tes projets, une certitude que ta courageuse initiative tournera à ta gloire. »

Le visage du baja s'était revêtu d'une majesté désolée.

— Sidi-Mahimon, dit-il avec un profond soupir, les voix qui te parlent à cette heure ne viennent pas du

ciel, comme tu le crois, mais des abîmes de l'enfer. Si tu suis leur inspiration, l'empire du Maroc aura deux têtes : Mouley Hassan, qui dit : « L'heure de Dieu n'est pas sonnée, » et Sidi-Mahimon, qui prétend : « Je suis le Maître-de-l'Heure, l'Envoyé promis de Dieu. » Qu'adviendra-t-il de la vraie foi si les enfants de la Promesse se séparent ainsi en des camps opposés? Il y a longtemps que la sagesse de nos pères a proclamé cette vérité vivante : « Deux capitaines à bord font sombrer le vaisseau. »

La décision de Mahimon n'était point de celles que l'on change avec des paroles. Il se leva pour rompre l'entretien.

— Tu oublies encore, baja, cet autre proverbe : « La hyène va derrière le lion pour manger ses restes. » Uses-en de même avec moi, je ne le défends pas, mais ne trouve pas mauvais que je choisisse d'abord le morceau qui me plaît dans la proie que j'ai abattue.

Le baja n'était pas à court de sentences. Il allait en citer une autre dont l'opportunité le faisait déjà sourire. Elle se perdit dans un hurlement qui s'élevait de la place.

## VII

Sous la galerie couverte qu'il traversait avec une inquiète hâte, le baja se heurta à un indigène en burnous. Brusquement l'homme était sorti de l'ombre, il avait saisi la main du fonctionnaire impérial pour la porter à ses lèvres. Remis de sa surprise, le baja reconnut Diégo, et tout heureux de décharger sa mauvaise humeur sur le dos d'un fâcheux, il interpella le Renégat avec rudesse.

— Que fais-tu là? demanda-t-il, fils de chien! Ne crois pas que je sois au nombre de ceux qui se laissent duper par ton chapelet et par tes singeries de prières!

Tu n'as pris le burnous que pour faire du mal aux Croyants. C'est ta faute et celle des démons qui te ressemblent si le Riff est bourré d'armes, si Mahimon, grisé par la poudre, n'entend plus les ordres du Sultan que, moi, je lui apporte. Je te le dis en vérité, Mohamed-Diégo, tu ne jouiras pas longtemps de ces richesses mal acquises. Le Sultan ne te sera pas moins sévère que les Espagnols. Peu importe que Margallo ou Mouley-Hassan réduisent l'orgueilleux Mahimon à l'impuissance : ton destin, à toi, sera le même dans tous les cas, c'est-à-dire qu'un sabre bien affilé s'abattra sur ton cou, et puis tu rouleras, en deux morceaux, dans les profondeurs de l'enfer.

Diégo jugea inutile de se défendre sur le chapitre de la sincérité. Il tenait le baja pour un homme que sa dévotion n'embarrassait pas longtemps quand elle opposait un obstacle à une profitable politique.

— Il ne tient qu'à toi, dit-il, Sidi-Baja, que nous ne fassions pas ensemble, toi et moi, avec notre tête sous le bras, ce voyage de l'enfer dont tu me menaces. Mais il te faut pour cela suivre le bon conseil que je veux bien te donner — en échange de tes mauvaises paroles. Je m'en souviens, j'ai été chrétien : j'ai appris à pardonner les injures. Fais donc ce que je te dis, et tu t'en trouveras bien. Tu te proposes, n'est-ce pas, de descendre de ce pas jusqu'à Melilla ?

— Je ne veux pas rester une seconde de plus chez un rebelle qui refuse d'écouter la parole du Sultan et viole les engagements que son Maître a pris envers ces Espagnols, — quels qu'ils soient !

Diégo eut un geste qui voulait dire : « Je ne prétends pas que tu aies tort. »

Toutefois, il reprit :

— Et tu comptes avertir le général Margallo de la présence à Mazuza de ces prisonniers qu'un naufrage a fait tomber entre les mains de Sidi-Mahimon ?

Le baja gardait le silence. Diégo se récria :

— Ne me dis pas, Sidi-Baja, que toi, un vieux fonctionnaire de cour, tu te laisses dominer par la colère au point de risquer dans un vain espoir de vengeance un acte si contraire à tes véritables intérêts!

Le baja se taisait toujours, Diégo continua :

— Quel profit tireras-tu de cette communication? Margallo saura que tu as échoué dans ta négociation, il apprendra que Mahimon méprise les avis du Sultan. Il se plaindra à Mohamed Torrès, lequel ne te pardonnera pas d'avoir si clairement découvert l'impuissance de tes maîtres... Quels avantages, au contraire, ne tireras-tu pas de ta discrétion!

— Tu crains, dit le baja avec hauteur, que je ne fasse connaître au général Margallo le rôle que tu as joué dans toute cette affaire, et que, pour te perdre, il ne fournisse à Mahimon, par mon intermédiaire, la preuve que tu trahissais des deux côtés?

Le Renégat haussa les épaules.

— Qu'importe, dit-il, baja, si, pour une fois, tes intérêts sont d'accord avec les miens? Tu n'appartiens pas, j'imagine, à cette famille de fous qui se noient pour entraîner un adversaire au fond de l'eau? Tu veux conserver ta place, — quoi qu'il arrive, — mériter d'une certaine façon la reconnaissance des Espagnols, et pourtant demeurer personne agréable à la cour de Marokesch? Uses-en donc comme les joueurs habiles : attends la fin de la partie pour jeter devant tes adversaires la carte qui peut te sauver. Il sera toujours temps de faire connaître à Margallo — voire à Mohamed Torrès — que tu as des otages sous la main. Ils peuvent au moins te servir à négocier entre Mahimon, les Espagnols et le Sultan une paix honorable. Voici donc ce que je te propose : au lieu de profiter de la permission que m'a donnée l'assemblée et d'user en égoïste de ma liberté, je veux rester à Mazuza. J'y serai

ton représentant. Je veux dire que mes oreilles écouteront, que mes yeux verront pour toi. On n'a jamais entendu dire, n'est-ce pas, que deux hommes d'esprit aient marché, par rancune, l'un contre l'autre, quand leurs intérêts du jour étaient si visiblement liés.

Le baja caressait sa barbe avec complaisance.

— Tu es, fit-il, comme la chauve-souris. Viennent les rats, tu leur dis : « Je grignotte avec vous »; viennent les oiseaux, tu leur dis : « Je vole. »

Ils rirent l'un et l'autre, puis, redevenant subitement graves, ils échangèrent le baiser rituel, — afin de signer leur pacte.

## VIII

Tandis que le baja usait son éloquence contre l'ironie de Mahimon et que, dans la coulisse de la mosquée, il faisait alliance avec le Renégat, sur la place du village, le Cadi avait continué d'interroger les prisonniers. Tous, jusqu'au dernier matelot, avaient passé devant ce tribunal de plein air, et chacun, suivant son tempérament de résignation ou de colère, avait répondu aux questions minutieuses que ce greffier d'une assemblée de pirates posait sans se lasser, avec un respect des formes tout à fait digne d'une civilisation plus raffinée.

Quand le scribe qui recueillait les questions et les réponses eut fermé son registre, le Cadi se leva.

— Avant de congédier cette assemblée, prononça-t-il, et de renvoyer ces prisonniers à la Maison des Hôtes, je dois, conformément à l'usage, vous interroger tous. S'il est un d'entre vous à qui la loi donne le droit d'exercer vis-à-vis de ces nazaréens une reprise de vengeance, qu'il se hâte de soumettre son désir à notre réunion. Quand elle sera dissoute, il alléguerait en vain

que son injure est demeurée sans rachat. Ainsi l'ordonnent les kanoun que nous a légués la sagesse de nos pères.

Une voix s'éleva dans le silence profond :

— Je réclame mon droit.

Toutes les têtes se tournèrent. Un homme qu'une cicatrice récente balafrait de l'oreille au menton se tenait devant l'assemblée dans l'attitude d'un suppliant.

— C'est à moi, dit-il, que mes frères ont confié le soin de veiller sur les tombes de nos morts. J'ai creusé la terre sous les oliviers de Sidi-Guarich pour que vous y ensevelissiez ceux qui vous quittent. Ma femme m'aidait dans ces pieux travaux. Grâce à elle, jamais les chacals n'ont osé faire des visites nocturnes à ceux qui ne peuvent plus se défendre. Cependant, vous le voyez, je porte des vêtements déchirés et que la terre souille; ma tête, en signe de deuil, est ceinte d'une corde d'alfa, le rasoir n'approche plus mes joues, où le sang finit seulement de sécher.

Un murmure d'affectueuse sympathie accueillit cette lamentation. Encouragé par la bienveillance, l'homme s'anima pour lancer son accusation.

— Je pleure, dit-il, la femme qui était la consolation de ma maison, non pas comme une morte dont on a recueilli les dernières paroles, mais comme une réprouvée qui crie du fond de l'enfer pour réclamer la fin de ses tourments. En effet, les soldats de Margallo l'ont enlevée tandis qu'elle allait chercher de l'eau au puits du cimetière. Ils n'ont eu pitié ni de ses cris ni de nos morts, dont ils déshonoraient les tombes, et quand je suis accouru à son secours, ils m'ont frappé moi-même de ce coup dont vous voyez la trace sur mon sage. Ils m'ont laissé inanimé sur la terre, s'imaginant que j'étais mort et que ma voix ne pourrait plus lever pour les maudire.

Un tumulte de cris et d'éclats de colère secoua l'as-

semblée. Les poings se tendaient vers les prisonniers, comme s'ils eussent été les ravisseurs de la femme enlevée, et les plus courageux frémirent dans la pensée qu'un massacre immédiat allait laver cette injure.

Mais il parut que la fureur s'apaisait aussi soudainement qu'elle avait été soulevée. On ne voulait pas déshonorer la délibération par un mouvement de violence. C'était la loi et non les passions qui maintenant allait décider en dernier ressort.

Le Cadi demanda :

— Qu'attends-tu de nous?

Le fossoyeur répondit :

— Que vous vengiez avec la mienne l'injure qui a été faite au village. Après cela je pourrai secouer la boue qui me souille, purifier mes mains, retourner à la mosquée, prier avec vous.

M. Achard tourna ses regards vers le Père Blanc avec une détresse infinie. Ignorant des lois qui régissent ces peuples primitifs, il ne doutait pas que la peine du talion ne fût la règle de leur justice. Son angoisse paternelle se substituait au désir de ce malheureux. Elle faisait un choix. Elle arrêtait sur la virginale beauté de Marie-Christine sa rancune sauvage.

Ce que le Père Blanc connaissait des usages berbères l'empêchait de s'arrêter à cette supposition affreuse. Il ne croyait pas qu'un mari outragé par un rapt demanderait publiquement qu'on lui livrât pour en faire son plaisir une jeune fille chrétienne. La loi religieuse lui défendait d'approcher une fille des nazaréens, même à titre de concubine-esclave. En revanche il craignait fort pour la vie de cette enfant charmante que sa beauté et sa jeunesse semblaient désigner à la haine de tous.

Il ne devait pas demeurer longtemps dans cette inquiétude. Le Cadi, sentant que la patience échappait à ses administrés, précipitait l'interrogatoire.

— Ta requête, dit-il, est juste. Nos lois t'autorisent à exiger le prix de la vengeance. Quelle satisfaction exiges-tu ?

L'homme répondit comme un écho :

— La vie d'un homme pour l'honneur d'une femme.

Tous acquiescèrent et le Cadi prononça gravement :

— Tu ne sors pas de ton droit. Choisis ta victime.

L'homme dit :

— Je frapperai à la tête ceux qui m'ont frappé au cœur.

Et se tournant vers les prisonniers :

— Quel est, demanda-t-il, celui d'entre vous qui commande aux autres ?

Trois voix mâles répondirent en même temps :

— Moi.

M. Achard s'était tu par amour de sa fille et le Frère Marius par humilité. Le Cadi regarda le lieutenant Renaud en haussant les épaules.

— A qui feras-tu croire, dit-il, que ces hommes d'âge ont pris pour chef un jeune homme comme toi ? Si fous que soient les roumis, ils n'en sont pas à faire marcher les hommes derrière des enfants.

Et se tournant vers le Père Blanc, qui disputait avec le commandant Sanchez :

— Mettez-vous d'accord, dit-il, car la justice de l'assemblée n'a pas le temps de différer. Elle punit de la même peine le coupable désigné par le kanoun et le menteur qui a voulu le couvrir par un faux témoignage. Voyons, toi, qui portes des vêtements presque pareils aux nôtres, laisse la feinte, et puisque tu prétends servir comme nous-mêmes le Dieu Unique, explique-toi le premier...

— Tu viens, répondit le Père Blanc d'une voix f te, d'énoncer toi-même la raison pour laquelle je p tends au titre de chef de ces naufragés. Quelles c soient les conséquences de cette revendication, ce

n'est pas vous autres, Croyants, qui refuserez de m'accorder ce privilège, vous qui, au-dessus de tous les autres, placez ceux que leurs habitudes religieuses, leurs engagements secrets rapprochent de Dieu. Celui que je sers déteste la vengeance, il a dit qu'elle entretenait sur la terre la haine entre les hommes, il a interdit de frapper des innocents à la place des coupables, mais lui-même il s'est livré à des aveugles — comme vous — pour racheter ceux qu'il aimait. Ainsi il a dicté son devoir aux plus indignes de ses serviteurs, et si votre colère refuse de se laisser fléchir, c'est sur ma tête qu'elle doit tomber. Je réclame un droit.

Il avait parlé impérieusement, et il demeurait debout devant son juge, le bras tendu, les narines frémissantes.

— La loi, dit le Cadi, exige que nous entendions l'autre partie.

Et d'un mouvement de tête il ordonna aux Riffains qui gardaient Sanchez d'amener leur prisonnier.

Le Père Blanc n'avait pas quitté la place, si bien que le prêtre et le marin se trouvèrent à côté l'un de l'autre en face du juge.

Sanchez évita de regarder le Père. Il avait sur les joues le feu de la colère. Sans s'adresser au Cadi, il fit d'une voix qui grondait :

— Pardon! Il y a quelques heures, quand mon malheureux navire est venu s'ouvrir sur le banc, que s'est-il passé entre nous?... Vous vous en souvenez, je suppose?... Moi, je n'ai pas oublié!... Je voulais descendre dans la mer avec mon navire... Mon honneur de marin m'ordonnait de ne pas survivre au naufrage... J'étais résolu... Mais vous, alors, qu'est-ce que vous avez fait?... Vous m'avez sommé, au nom du devoir! Vous m'avez dit que je n'avais pas le droit de satisfaire mon désespoir, que j'avais charge d'âmes!

Vous m'avez adjuré, au nom de Dieu... J'ai cédé, mon Père! Je suis monté avec vous sur les barques, j'ai entendu mon navire qui coulait derrière moi. Mais maintenant, c'est fini, je suppose! je n'ai plus de canot de sauvetage à commander? Et le sacrifice que j'ai accepté me donne le droit de vous invoquer à mon tour, de vous sommer, si vous avez des écailles sur les yeux qui vous troublent la vue. Mais regardez donc, je vous en prie, tous ces pauvres gens!... Ces petits enfants, ces femmes, ce père, fous de douleur, et dites-moi un peu ce que vous avez à faire?... A fuir dans la mort, comme le premier venu, ou à rester au milieu de ces chrétiens, pour les soutenir dans les épreuves qui les attendent encore, pour les assister à la dernière minute de leur vie, si, pour eux aussi, le supplice doit venir? Pour vous obéir, j'ai renoncé à aller dormir au fond de la mer. Obéissez-moi à votre tour! Vous avez bien le temps de monter au ciel.

Il n'attendit pas la réponse, que sa décision aurait dédaignée, et s'adressant au Cadi :

— Tu as devant toi, dit-il, le commandant de la *Reina Mercedes*, un Espagnol, fils d'Espagnol, c'est-à-dire un ennemi héréditaire de ta race. Je revendique la responsabilité de toutes les fautes des miens, comme je m'associe à toutes leurs espérances. Je rêve du jour où ils t'auront chassé, toi et les bandits que tu administres, de cette côte que vous souillez de votre présence. Je jure qu'ils finiront par vous rejeter, vous, vos femmes et vos enfants, vers ce pays de la soif qui vous dévorera, comme des créatures du démon que vous êtes, et qui effacera de la terre la trace même de vos ...imes.

Il n'acheva pas; l'assemblée entière venait de se ...resser. Déjà elle avait écarté le Père Blanc et elle ...emparait de Sanchez pour l'écharper sur la place. Le ...adi réussit à se faire entendre encore une fois.

— Voulez-vous, cria-t-il, vous déshonorer à votre tour? C'est à celui-là seul qui a subi l'outrage de choisir la victime. Avance, toi, fossoyeur, et regarde ces deux hommes. Tu as entendu leurs paroles? Lequel des deux réclames-tu?

L'homme répondit en montrant Sanchez :

— Celui qui a des galons sur sa manche...

## IX

Ils étaient seize hommes, naufragés de la *Reina Mercedes*, sans armes, noyés dans une foule hurlante, et qui, déjà, se grisait à l'odeur du sang. La résistance de leur part était chimérique : elle ne pouvait aboutir qu'à élargir en massacre cet affreux assassinat. Pourtant l'horreur chez les prisonniers fut plus forte que la raison. Tous à la fois, ils firent l'effort qui aurait pu les dégager de leurs geôliers, leur permettre de se rallier une seconde autour de ce chef, qui, avec une noblesse si calme, faisait le choix de la mort. Mais des yeux vigilants épiaient chacun de leurs mouvements. Vingt étreintes robustes étaient prêtes à s'abattre pour paralyser toute rébellion. Ils retombèrent écrasés sous le nombre avant d'avoir pu seulement esquisser une tentative d'assistance aussi vaine que généreuse. Cette notion foudroyante de leur impuissance jeta les plus violents d'entre eux dans une stupeur de folie, à tous elle imposa un silence farouche.

Seul le timonier de la *Reina Mercedes* eut la force d'articuler des mots. Il cria dans le tumulte :

— Commandant! ordonne qu'on nous délivre. T[illegible] matelots veulent mourir avec toi!...

Sanchez, les bras croisés, considérait cette tempê[illegible] de haines et de désespoirs avec ce calme qu'autrefo[illegible]

sur le pont de son navire, il avait eu en face de la mer démontée.

— J'entends ta voix, dit-il, mon bon Tirado. Je sais que tous vous auriez donné votre vie pour votre commandant. Il fait de même. Tâche de ramener tes compagnons au port d'attache, et lorsque du pont d'un autre navire tu verras la rade de Malaga, souviens-toi du temps où ton cœur et le mien battaient à l'unisson chaque fois que l'homme de quart criait du haut de sa vergue : « Tribord-Espagne ! »

Des sanglots répondirent, où se mêlaient aux gémissements profonds des hommes la plainte plus haute, plus aiguë, des femmes et des enfants. La fillette de Mme Enriquez avait caché son visage dans la robe de sa mère. Seule, plus pâle qu'une morte, immobile et comme hypnotisée, Marie-Christine ne pleurait pas. Elle considérait avec des yeux agrandis et fixes le groupe que le Père Blanc, le lieutenant Renaud et Sanchez formaient en avant de l'assemblée. Elle jeta un léger cri en voyant que des Riffains saisissaient violemment le missionnaire et le jeune officier pour les rejeter dans la foule. Sûrement son âme était presque hors d'elle, suspendue à ses lèvres, prête à lui échapper dans un soupir.

Les kanoun, qui avaient permis au mari outragé de désigner la victime dont il réclamait la vie, lui concédaient encore le choix du supplice.

Le Cadi l'interrogea là-dessus.

— Comment veux-tu que ton honneur soit racheté ?

Le fossoyeur n'avait que l'embarras du choix : il pouvait demander la décapitation par l'exécuteur du village, — frapper soi-même d'un poignard — ou associer toute l'assemblée à sa vengeance dans un supplice encore plus barbare.

C'était vers ce dernier rite de mort que se tournait en secret l'espoir de tous ces énergumènes. Aussi, bien

que la loi interdît d'influencer celui qui réclame le prix du sang, des exclamations jaillirent hors des gorges enfiévrées :

— Les pierres!... Demande les pierres!

L'homme prononça :

— Je désire que ce roumi dont vous m'accordez la vie soit écrasé dans la boue sous les cailloux de tous... Le village entier a été offensé dans le respect de ses morts... Que le village entier ait part à la « dia » (1) qui me lave.

Ce fut, vers la victime désignée, comme l'élan d'une meute qu'on lâche à la curée. Le cri affreux : « Lapidation! » s'échappa à la fois de toutes les bouches des Riffains. Il monta en l'air, éclata au-dessus des têtes, franchit les cordons d'hommes armés qui gardaient les issues de la place. Il se répandit dans les ruelles du village, semant la joie, éveillant d'autres cris, des éclats de rire des femmes, des pleurs des petits enfants brusquement abandonnés par les mères, par les vieilles elles-mêmes. Tous et toutes couraient maintenant vers la place; ils débordaient les cordons des sentinelles, ils envahissaient l'assemblée. La vengeance succédait à la loi; elle régnait seule sur ces âmes barbares, fermées à toute pitié comme à l'estime de l'ennemi.

Dans cette houle, la protestation des prisonniers était emportée comme le dernier appel de pêcheurs en naufrage. Le Cadi n'était plus maître de diriger une furie qui se ruait vers la joie du meurtre avec la violence d'un élément.

Il tenta pourtant de faire entendre une fois encore le langage de la loi.

— Enfants du Prophète! cria-t-il en se dressant de toute sa taille, en ouvrant les bras pour arrêter

(1) La loi de la vengeance. Les Berbères la pratiquent à peu près comme les Corses en usent avec la *vendetta*.

le flot, quel démon vous tient? Voulez-vous vous exposer à votre tour à des vengeances que votre Dieu permettra, si vous transgressez les lois que vos pères ont reçues du ciel et que vos saints vous ont transmises?

Le lien de la discipline religieuse et le respect des traditions est si fort chez les peuples berbères que l'élan de la foule vint se briser encore une fois contre cette résistance imprévue. Les mains qui déjà brandissaient des pierres retombèrent dans les plis des burnous.

Dans le silence reconquis pour une dernière trêve, le Père Blanc éleva la voix :

— Mes frères, mes sœurs, dit-il, recommandons à Dieu cette âme courageuse qui va retourner à lui... Marie-Christine, récitez la prière des agonisants.

Sanchez avait baissé les yeux. S'il pâlit à cette minute, le hâle dont son visage était couvert empêcha ses bourreaux de triompher d'une apparence qui n'était que de l'émotion chrétienne. Soudain il se signa et, répondant au murmure des prières, il demanda d'une voix distincte :

— Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai péché.

Peut-être le Cadi aurait laissé s'achever cette confession, mais les bourreaux ne voulaient pas attendre davantage, et ils étaient les plus forts. La décision d'un seul bandit mit fin à cette scène. Il s'était glissé derrière Sanchez sans en être entendu, et d'un seul coup de crosse, frappé dans les reins, à la volée, il fit tomber le prisonnier sur les genoux. Sanchez n'avait pas poussé un cri. Il voulut se relever, ramasser sa casquette, qui avait roulé à terre. Il n'en eut pas le temps : d'un seul j lourd, cent pierres volèrent à la fois. Le Père Blanc r ıvait pas achevé de tracer dans l'air la croix de son a ›solution, que celui qui avait été Sanchez était effacé, s ıs forme et sans souvenir, parmi les choses mortes.

Les hurlements dont la place avait retenti entre la réclamation du fossoyeur et l'exécution de l'Espagnol étaient parvenus jusqu'aux oreilles de Mahimon. Quand les naufragés, qui avaient détourné la tête pour ne pas voir le supplice, ramenèrent leurs regards épouvantés vers ce péristyle de la mosquée où tout à l'heure Sanchez était encore debout, ils aperçurent le marabout de Mazuza qui s'avançait sous les arcades. Leurs cœurs étaient si épuisés d'horreur qu'il ne leur semblait pas que le retour de leur implacable ennemi pût ajouter quelque surcroît à tant de souffrances.

Ils se trompaient pourtant, et le sourire qui errait sur les lèvres de Mahimon ne pouvait que présager une décision funeste. Du moins ne tardèrent-ils pas plus longtemps à connaître la sentence qui les frappait.

— L'assemblée du village, demanda Mahimon, a-t-elle épuisé sa justice?

Le Cadi répondit en inclinant la tête :

— Le village a racheté son honneur.

— C'est bien, dit le marabout.

Puis, enflant sa voix, qui résonna comme si la place était vide, il prononça :

— En ce qui concerne les autres prisonniers infidèles, voici la résolution que m'ont dictée les saints, auprès de leurs tombeaux : Qu'ils soient eux-mêmes les maîtres de leur destin! Préparez pour eux des chapelets et des burnous, s'ils veulent abjurer leur erreur maudite et demander à Mahomet, notre Prophète bien-aimé, de leur ouvrir les portes de l'Islam. Mais si, Enfants du Péché, ils s'obstinent dans leur idolâtrie, préparez un charnier pour y faire pourrir sans sépulture leurs corps de suppliciés. Je parle au nom du Dieu clément et miséricordieux... Qu'il nous béniss tous... Qu'il nous bénisse tous... Amen.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## I

Au nombre des notions erronées que l'on colporte sur les pratiques religieuses des musulmans, cette inexactitude fréquente revient dans les causeries.

On dit :

— Ceux de l'Islam en usent comme Israël : leur foi est égoïste ; non seulement ils ne tiennent pas à faire des prosélytes, mais ils ont de l'aversion pour ceux qui se convertissent à leur croyance.

La conquête systématique de l'Afrique noire par l'Islam — pour ne citer qu'un fait inquiétant et tout contemporain — est en désaccord évident avec cette doctrine. Il existe d'ailleurs un texte très vénéré des musulmans qui déclare :

« Le Seigneur aime celui par qui le nombre de ses serviteurs est augmenté. »

En vertu de cette invitation, les Arabes ont, de tout temps, pesé sur leurs serviteurs noirs pour les déterminer à la conversion. Ce n'est même pas après une longue cohabitation sous les tentes, ou dans les maisons des ksours, qu'ils provoquent ces apostasies obligatoires : c'est presque au lendemain de l'enlèvement, à la minute où le nègre, fraîchement arraché par le droit de guerre au village où il était né, chemine, poussiéreux et sanglant, les entraves aux pieds, la chaîne au cou, dans la longue file des prisonniers. Tous les soirs, à l'étape, quelqu'un des marabouts qui servaient de chapelains à la caravane vient haranguer ces désespérés. Il leur prêche le « Dieu Unique » ; il les avertit que le jour où en toute sincérité de cœur, ils viendront s'agenouiller à côté de leurs maîtres, les entraves tomberont. Cette espérance hâte singulière-

ment l'œuvre de la foi. Il est remarquable, d'ailleurs, que le nègre, déraciné de son pays, montre une bonne volonté presque ardente à recevoir dans son esprit et dans son cœur le « Dieu Unique » de l'Islam.

Une seule des pratiques qui sont obligatoires pour former un véritable croyant est épargnée aux néophytes : les docteurs n'ont point décidé qu'un adulte converti à la religion musulmane soit obligé de passer par la circoncision ; le célèbre commentateur Sidi Khelil dit bien, au chapitre « Bab-el-Adia », que cette pratique est en tout cas agréable à Dieu ; mais le cheik Sidi Abd-el-Baki constate que l'existence des esclaves déjà âgés peut être mise en péril par cette coutume, et il en conclut qu'il est licite de s'en abstenir.

Certain que la conversion des « nazaréens » est agréable au Prophète, l'assemblée des Riffains de Mazuza avait écouté sans surprise les paroles de Mahimon. On en conclut généralement que le marabout était dans l'intention de réduire les prisonniers en esclavage ; peut-être encore songeait-il à faire entrer dans sa maison ces femmes infidèles ; en ce cas, avant de les épouser, il exigeait leur abjuration, conformément à la loi.

Afin de triompher plus facilement de la résistance des prisonniers, le marabout décida que les « nazaréens » seraient isolés par groupes. Les matelots de la *Reina Mercedes* furent réintégrés dans la Maison des Hôtes. D'autre part Mahimon désigna des chefs de famille dont il était sûr, et il confia individuellement à leur garde ces otages précieux. Selon les kanoun du Riff, chaque geôlier était vis-à-vis du village responsable de la personne de son captif. Mme Enriquez et ses enfants furent internés sur la place même de la Djemâa. Le lieutenant Renaud fut entraîné par deux bandits à la mine résolue. Avant de céder, lui aussi, à la force, M. Achard élevait impérativement la voix. Il exigeait qu'on l'incarcérât avec sa fille.

— Qui commande ici? riposta Mahimon.

Et, étendant le bras, il ordonna :

— Enfermez celui-ci dans ma zaouia; je le garderai moi-même. Pour cette fille infidèle (il désignait Marie-Christine), vous la réunirez à cette vieille femme (il indiquait miss Jones), qui inspirerait de l'effroi au Chitan (1) lui-même.

Sur la place, un rire grossier accueillit cette plaisanterie; elle détendait les colères; elle rendait l'assemblée à ces joies d'ironie qui, chez le musulman, succèdent sans transition aux violences du fanatisme.

Le Père Blanc et le Frère Marius attendaient qu'on décidât de leur prison

— Je suppose, dit le Père à Mahimon, que tu ne m'empêcheras pas de visiter mes frères et mes sœurs dans leur prison, pour que je soutienne leur courage et que je fortifie leur foi?

Le marabout répondit avec dédain :

— Tente ce que tu voudras pour enchaîner tes compagnons dans leur péché. A cette heure ma générosité leur a ouvert la voie de Dieu et du salut. S'il est écrit qu'ils y doivent marcher, tes paroles ne les en détourneront pas.

Le premier mouvement du Père Blanc fut d'aller visiter les matelots de la *Reina Mercedes* dans cette Maison des Hôtes qui maintenant leur servait de prison. Il les trouva accroupis contre la muraille ou allongés sur le sol, dans ces poses d'indifférente lassitude familières à l'Espagnol et qui révèlent sa secrète parenté avec le musulman.

— Mes amis, dit-il, le sang du martyre qui vient d'être versé sous nos yeux n'a pas coulé en vain. Dieu ne vous a point tirés du naufrage pour vous livrer à ces bêtes féroces. Avec vous j'espère que l'admirable

(1) Le diable.

sacrifice de votre chef a désarmé la colère divine. Pourtant, si notre épreuve n'était pas terminée, s'il entrait dans les desseins de l'impénétrable Justice d'exiger plus encore de notre faiblesse, laissez-moi espérer que l'Ennemi vous trouverait prêts à subir un assaut. Vous vous souviendrez que nous avons avec nous des enfants, des femmes, une jeune fille, auxquels, vous, hommes, matelots, vous devez l'exemple du courage, de la fidélité à vos engagements. Cherchons donc ensemble, mes amis, la force où elle est. Unissez-vous avec moi dans la prière.

Il se découvrit, s'agenouilla et, tout haut, répéta l'Oraison dominicale.

Sur les douze hommes qui étaient là, trois seulement l'imitèrent; les autres continuèrent à dormir, à fumer ou à songer. Mais le missionnaire avait la foi qui ne se décourage point. Il se releva avec un sourire.

— Tous, tant que vous êtes, dit-il, les fils soumis et les enfants momentanément révoltés, je vous recommande à la Vierge Dolorès, patronne d'Espagne. Elle donna son fils au supplice pour faire triompher la Croix. Qu'elle bénisse vos résolutions.

Continuant sa pieuse tournée, le Père Blanc revint vers la place de la Djemâa. Là, il se fit indiquer la maison où Mme Enriquez avait été reléguée avec ses enfants. Il s'arrêta sur le seuil, prêtant l'oreille.

Il entendit le Frère Marius qui haranguait la veuve avec sa brusquerie coutumière.

— Eh bien, quoi?... Vos enfants?... Je suppose que vous n'allez pas vous lamenter sur leur sort?... Ils ont une chance exceptionnelle, ces bambins! On les emballe pour le paradis... directement... dans leurs langes... avant l'âge de raison! Il n'y a plus que des chenapans comme ces Riffains pour rendre à la jeunesse chrétienne un pareil service... Croyez-vous que votre fille aurait intérêt à grandir pour devenir

aussi malheureuse que vous l'êtes, dans vingt ans d'ici? Vous, madame Enriquez, vous vous entendiez avec votre mari, à ce qu'il paraît; c'est un hasard exceptionnel et ça n'aurait peut-être pas duré. Dans tous les ménages que j'ai connus, on se trompait ou on se battait. Et ce n'est pas tout! Vous allez devenir célèbre, du jour au lendemain, comme feu la mère des Macchabées, — vous savez, cette bonne juive qui regarda griller sa petite progéniture en louant Jéhovah... Et pourtant celle-là n'avait pas eu la chance d'être baptisée, comme vous et vos moutards...

Le Père Blanc n'attendit pas davantage; il entra dans la maison, et jetant au Frère du Sahara un regard de reproche :

— Frère Marius! dit-il, ne vous chargez pas d'un apostolat pour lequel vous n'êtes pas fait. La brutalité de vos paroles ajoute au tourment de cette mère chrétienne. Allez m'attendre dans le lieu qui nous a été désigné pour prison commune.

Le Frère haussa les épaules.

— Je ne suppose pas, dit-il, que vous allez plaindre cette mère de famille?... Moi, je la félicitais...

— Allez! dit le Père avec une sévérité encore plus marquée.

Il ne voulait apporter que des espérances de vie à cette mère trop affligée; sa parole descendit sur elle comme une fortifiante douceur. Quand il la quitta, elle était sûre que les mains jointes de ses trois enfants valaient, pour fléchir le Dieu de miséricorde et pour attirer son indulgence sur ces prisonniers, plus que le désespoir passionné de tous ces chrétiens chancelants en face de l'affreux sacrifice.

.. Achard accueillit le Père Blanc avec une ardeur fié[illegible]reuse. A supposer que Mahimon eût vraiment décid[illegible] de pousser jusqu'à la torture morale de l'abjuration cet[illegible]e contrainte odieuse, il n'entrait pas dans l'esprit

pratique du négociant Achard que sa fille, jetée, par le hasard d'un échouement de paquebot, sur une côte si inhospitalière, rêvât d'imiter ces jeunes chrétiennes des premiers âges qu'un bourreau traînait par les cheveux dans le cirque. Il s'inquiétait seulement des scrupules qui, devant une telle nécessité, devaient torturer l'âme religieuse de son enfant. Il plaida passionnément sur la nécessité de les étouffer, comme si, en face de soi, il avait eu non le Père Blanc, mais Marie-Christine elle-même.

— Représentez-lui bien, mon Père, dit-il avec chaleur, qu'une femme ne s'engage à rien en faisant, du bout des lèvres, la profession de foi musulmane. La religion de ces brigands est — comme toutes celles de l'Orient — une religion d'homme. Les femmes n'ont pas de place dans le paradis des Riffains. La loi ne s'occupe pas de leur tracer des devoirs : elles sont quittes envers toutes les obligations de leur état lorsqu'elles ont pris un bain chaque mois et tous les vendredis allumé une lampe. Voilà à quoi Marie-Christine s'engage — à supposer que le général Margallo — averti par le baja — n'intervienne pas, d'une heure à l'autre, pour nous échanger contre des prisonniers de guerre.

Le Père répondit :

— Dieu, monsieur Achard, n'exige d'aucune âme un sacrifice supérieur à sa foi. Je tiendrai à votre fille le langage qui convient. Si l'on ne vous rend pas d'ici peu la liberté de la voir, je viendrai vous dire dans quels sentiments je l'aurai trouvée.

Il quitta M. Achard, emportant pour le lieutenant Renaud un billet tracé au crayon sur une feuille de carnet. Le père de Marie-Christine priait le jeune homme de modérer, par affection, l'expression de sa colère.

« La violence, avouait-il, ne sert présentement de rien. J'en fais l'expérience triste. »

— Alors? demanda le lieutenant en déchirant ce

message. Que me demande-t-il?... La résignation?... Comme vous, je suppose?

— La tendresse que M. Achard porte à Marie-Christine, répondit le missionnaire, triomphe présentement de sa fougue naturelle. Il compte que vous-même, vous trouverez dans les sentiments que sa fille vous inspire la force de vous dominer.

Sous les yeux de ses gardiens accroupis et muets, le lieutenant Renaud marchait de long en large dans la pièce; il souffrait comme une bête encagée. Brusquement, il vint se camper devant le missionnaire, et, lui appuyant les mains sur les épaules, il déclara :

— Vous, prêtre, vous ne pouvez pas comprendre ce que je souffre, car, je le vois bien, l'amour paternel lui-même est plus patient que l'amour!

— Peut-être, répondit le missionnaire, parce que son origine est plus pure d'égoïsme.

Le lieutenant réfléchit un instant, puis déclara :

— En ce cas, c'est vous qui avez la meilleure part, vous qui servez une idée, — quelle qu'elle soit, — libre, célibataire, maître de votre destin. Vraiment, devant la contrainte que ces misérables nous imposent, je vous envie, moi qui n'ai pas de foi, de ce que vous pouvez jeter votre vie à la face de ces bandits, dans le dégoût de leur laisser supposer seulement qu'ils vous effraient avec leurs supplices! Mais voilà! on aime, on est attaché à une autre existence. Il faut veiller sur cette faiblesse et, par amour de la faiblesse, paraître faible comme elle.

— Je vois bien, dit le Père Blanc, que vous êtes prêt à sacrifier votre amour-propre à votre amour... Pour un homme de votre éducation, c'est une façon d'héroïsme.

S pensée de prêtre s'acheva dans un sourire.

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

# UN ÉPISODE
## DE LA
# CONQUÊTE DU TONKIN

---

## I

Au printemps de l'année 1893 la piraterie était loin d'être exterminée dans les hautes régions du Tonkin, et nos postes comme nos colonnes avaient fort à faire contre les bandes nombreuses et bien armées qui se partageaient le pays.

La conquête terminée, l'opinion ne s'est plus intéressée que médiocrement aux efforts que nécessita la pacification.

De temps en temps, le courrier de l'Indo-Chine apportait bien la nouvelle de quelque affaire heureuse ou malheureuse, mais, en dehors d'un public spécial, en dehors de ceux qui avaient un des leurs dans ces régions lointaines, le fait passait généralement inaperçu. Peu d'auteurs, d'ailleurs, ont cherché à tirer de leur obscurité les faits d'armes, nombreux cependant, qui marquent à chaque pas l'histoire de la colonie n u-velle; seuls à peu près, le lieutenant-colonel Fam n, dans son livre *Au Tonkin et sur la frontière lu Quang-Si,* et le commandant Chabrol, dans son ét le intitulée : *Opérations militaires au Tonkin,* ont do ié des détails intéressants, mais un peu techniques. O l-

que rétrospectif qu'en soit le récit, on peut cependant prendre intérêt, ne fût-ce qu'à titre d'enseignement pour l'avenir, à l'exposé des difficultés de toute sorte avec lesquelles furent aux prises les troupes chargées d'assurer la conquête d'un pays dont les premières luttes, quelque brillantes qu'elles aient pu paraître, de quelque éclat qu'on les ait entourées, n'avaient rendu l'occupation que bien précaire. Entre mille épisodes nous avons choisi un fait banal, comme il s'en présentait presque chaque jour, action de guerre médiocre en elle-même, mais suffisante pour faire ressortir les éléments divers contre lesquels on était appelé à lutter : le pirate et la fièvre, le climat et le terrain.

De tous le pirate est le plus dangereux : il est nécessaire de donner tout d'abord un aperçu de l'organisation fort complexe de la piraterie dans le nord de l'Indo-Chine.

## II

De tout temps le Tonkin a été considéré comme terre d'Annam, mais de tout temps aussi il a été convoité par les Chinois des provinces méridionales : Yunnam, Quang-Si, Quang-Ton; ces provinces peuplées, soit d'indigènes, soit surtout de relégués, sont pauvres et arides, le Tonkin est riche et fertile, d'où l'exode naturel des uns chez les autres, exode qui se produisit par poussées successives, chaque fois par exemple qu'une disette chassait de chez eux les Chinois affamés, ou bien que l'Empereur les bannissait de l'Empire à la suite d'une révolte comme celle des Taïings (1865) ou de quelque autre méfait. La cour de Iué, sans favoriser ces invasions, les accueillit du oins avec assez d'insouciance. D'une part, il eût llu lever de véritables armées pour s'y opposer, ses

dissensions intérieures ne lui en laissaient pas le loisir, et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'elle songea à défendre ses frontières de ce côté; le plus souvent même, un des deux partis appelait les Chinois à son aide contre l'autre. C'est ainsi, par exemple, que les Pavillons-Noirs et les Pavillons-Jaunes s'étaient installés en véritables parasites, les uns à Lao-kaï avec Lun-Vinh-Phuoc, les autres à Ha-Giang avec Hoang-Tsong-Sin. D'autre part le Delta seul était peuplé d'Annamites ; or ceux-ci avaient fini par s'accommoder avec leurs envahisseurs, commerçaient avec eux et même, moyennant certaines redevances, trouvaient en eux une protection parfois oppressive, mais souvent efficace, contre les bandes de pillards qui infestaient la contrée et auxquels une police mal organisée et dirigée par des mandarins, dont la vénalité est proverbiale, assurait une complète impunité. Il était au contraire une population qui avait à souffrir bien davantage de l'infiltration chinoise : les plus anciens indigènes du pays, de caractère fier et indépendant, les Thos et les Mans, habitaient la région montagneuse qui s'étend du Delta à la frontière; les Annamites les appelaient muongs, ce qui veut dire sauvages, et les tenaient dans le plus grand mépris ; c'est donc encore bien moins pour ceux-ci que le souverain d'Annam eût mobilisé ses troupes.

Ainsi sur le sol tonkinois cohabitent depuis longtemps des Chinois, des Annamites et une population, sinon aborigène, du moins très ancienne, subdivisée en plusieurs groupes dont les Thos constituent l'élément le plus nombreux.

De pirates d'origine il n'y en a donc point : et, en effet, les pirates ne sont ni une race à part ni une classe à part dans la population, ils sont la population même. Ce ne sont ni des bandits ni des patriotes, quoique parmi eux on rencontre des uns et des autres : ce

sont des paysans qui cultivent ordinairement leurs champs, mais qui, dans les mauvaises années, appauvris et quelquefois ruinés, se mettent à la remorque de n'importe quel aventurier à la suite duquel ils vont batailler et piller; ce sont encore tous les déclassés des villes, coolies, soldats libérés, qui sont à l'affût de toute occasion de pêcher en eau trouble. Ils attaquent et ils dépouillent aussi bien les nationaux que les étrangers, et surtout les premiers, moins bien armés et moins redoutables; ceux-ci n'ont plus alors qu'à se mettre avec leur ennemi et courir à sa suite les aventures. Somme toute, au Tonkin, le Chinois, comme le Tho ou l'Annamite, pratique la piraterie d'instinct, se donnant au plus fort sans se soucier du but pour lequel il s'enrôle.

Le Delta est un pays riche, les cités y sont industrieuses, les campagnes fertiles, mais la population y est dense; la vie a beau y être facile, tout est relatif, et il y a là comme partout des gens malheureux, des fainéants, des vagabonds; là-bas, on les appelle pirates; ailleurs, ce seraient des brigands ou tout simplement des détrousseurs de grands chemins. Or, que sous prétexte de patriotisme, à la suite d'une révolution de palais ou d'une invasion étrangère venue du nord ou de l'occident, peu importe, quelques mécontents ou même quelques vrais patriotes, plus intelligents que les autres ou seulement plus énergiques, groupent ces désœuvrés, de véritables bandes se forment et du rang de pirates ils passent à celui de rebelles.

L'insurrection éteinte, les uns font leur soumission, les autres se réfugient dans le haut pays, d'où ils repartent bientôt pour pirater de nouveau.

Dans la montagne, en pays tho, les mêmes faits se produisent, avec cette aggravation que le sol y est moins productif, la misère y est plus grande, l'oppression chinoise plus dure, que l'indigène est d'un tempé-

rament plus robuste et plus belliqueux. L'organisation du pays est surtout communale, la réunion des communes en cantons et provinces existe davantage en principe qu'en fait, l'autorité centrale se fait peu sentir aussi loin, et si l'impôt rentre régulièrement, pour tout le reste les montagnards peuvent se débrouiller comme ils l'entendent; d'où, là aussi, la guerre de ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont quelque chose, et là aussi, quelquefois, lorsque surgit un chef de valeur, organisation de bandes destinées à lutter contre le Chinois envahisseur. Mais à faire la guerre on en prend le goût; on a déjà oublié le motif pour lequel on a pris les armes, qu'on les tient encore : ne faut-il pas vivre? On vit alors sur le pays aux dépens souvent de ceux-là mêmes pour lesquels on s'était armé; puis on passe au rôle de mercenaire, et on finit par se mettre au service de ses anciens ennemis.

Les Chinois, en effet, une fois maîtres du sol, après s'y être taillé de larges fiefs, ne se sont pas contentés d'y constituer des colonies paisibles. Leur instinct commercial les pousse à en exploiter la richesse au moindre prix possible, et le moindre prix, c'est revendre très cher ce qu'on a pu se procurer pour rien, c'est-à-dire voler, et, pour rester dans l'expression locale, pirater. Les villages du Delta se fortifient, les repoussent, ils se retournent contre ceux de la montagne.

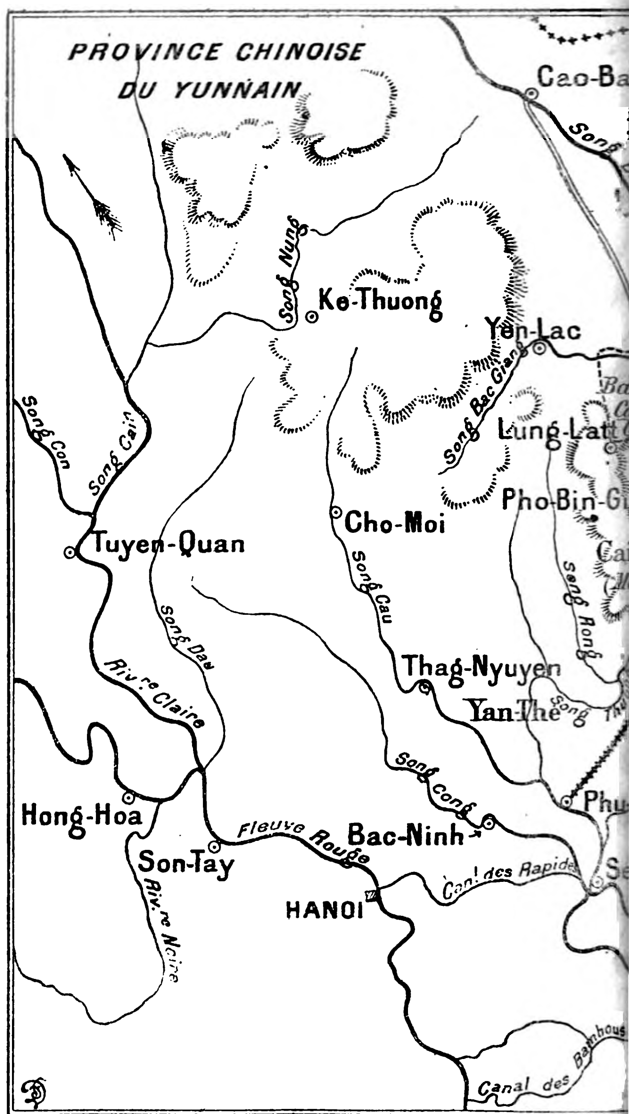
De ce rapide exposé il ressort que la piraterie est un mal endémique du pays. Tout y donne prétexte : une insurrection, une disette, arment Annamites contre Annamites, Thos contre Thos; survient le Chinois, soit chassé de son pays, soit appelé au secours des uns ou des autres, il profite de l'état anarchique de la co -trée pour s'y installer, puis à son tour se met à pill r amis et ennemis.

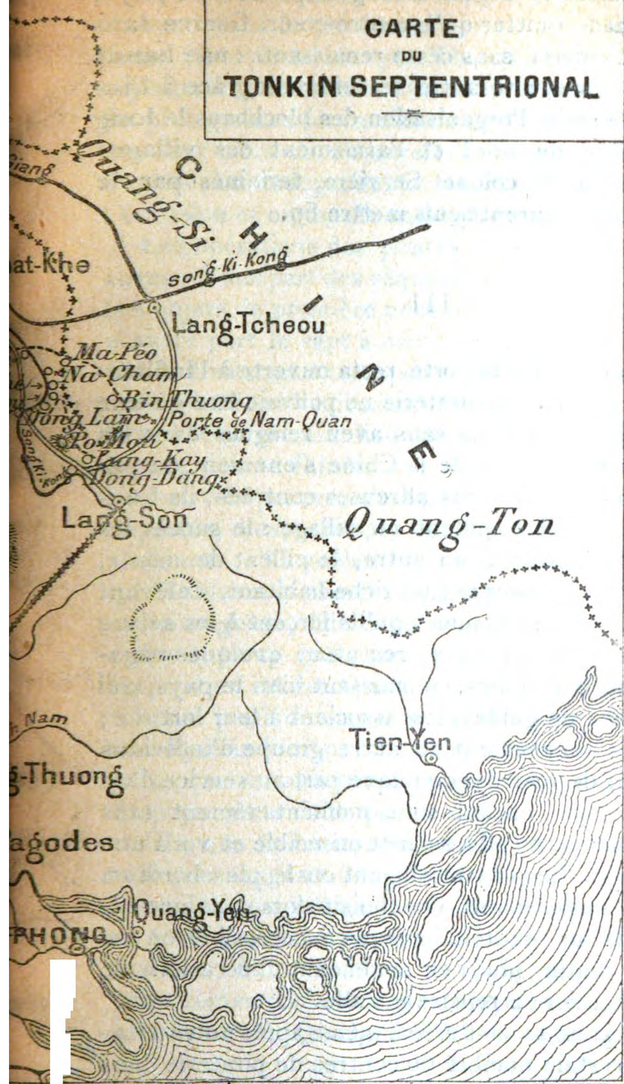
C'est dans ces conditions que nous avons trouvé e Tonkin quand nous nous sommes décidés à l'occup r

effectivement. Il a donc fallu d'abord faire face tout à la fois aux bandes du Delta, qui sous couleur de patriotisme et de défense se sont groupées, entraînant les habitants à leur suite, et dont la résistance se brisa à Bac-Ninh, octobre 1883, aux bandes chinoises, d'abord éparses, englobées ensuite par les Pavillons-Jaunes, issus des anciens Taï-pings et que nous rencontrâmes à Son-Tay, 19 novembre 1883; enfin à l'armée régulière du Céleste-Empire, appelée à leur secours, qui nous tint en échec à Bac-Lé et à Lang-Son jusqu'à ce que enfin, à la suite de la campagne 1883-1885, les traités du 6 juin 1884 et du 9 juin 1885 vinssent établir définitivement nos droits. Ce fut la véritable guerre, la période des gros efforts.

Le pays conquis, restait à le pacifier. L'insurrection, battue à Bac-Ninh, se répandit dans tout le Delta; on dut en éteindre les foyers épars. Puis on s'aperçut qu'on ne maintiendrait la tranquillité dans le bas Tonkin, où on avait songé d'abord à restreindre l'occupation, qu'en assurant également celle de ses marches montagneuses; ceci nous conduisit en pays tho, et ce fut l'œuvre des années suivantes. Les colonnes Négrier et Bonnier dans le Bay-Say, Mourlan sur le fleuve Rouge, Munier dans le Bas-Delta, Jamont à Than-Maï en 1885, Jamais à Than-Quan, de Maussion à Lao-Kai en 1886, Pyot contre le Dock-Tick, Servière aux Ba-Bé en 1887, Spitzer contre le Doi-Van, Pernot contre Dien-Van-Tri en 1888, Piquet et Dumont dans le Yen-Thé, Borgnis-Desbordes à Cho-Moï en 1889, Pennequin sur la rivière Noire, Godin dans le Yen-Thé en 1890, Frey et Voyron dans ce même Yen-Thé en 1890 et 1891 en ont marqué les principales étapes.

Parallèlement à ces grosses colonnes, de plus petites, rayonnant des postes installés de plus en plus avant dans la contrée au fur et à mesure qu'on y progressait, faisaient une chasse acharnée aux Chinois qui, installés


PROVINCE CHINOISE
DU YUNNAIN
Cao-Ba
Song Nung
Ke-Thuong
Yen-Lac
Song Bac Giang
Lung-Lat
Pho-Bin-Gi
Song Con
Song Cai
Tuyen-Quan
Cho-Moi
Song Cau
Song Dau
Song Rong
Thag-Nyuyen
Yan-The
Riv.re Claire
Song Cong
Hong-Hoa
Bac-Ninh
Phu
Fleuve Rouge
Son-Tay
Can.l des Rapides
HANOI
Riv.re Noire
Canal des Bambous


CARTE
DU
TONKIN SEPTENTRIONAL
CHINE
Quang-Si
Song Ki Kong
Lang-Tcheou
Ma-Péo
Na-Cham
Bin Thuong
Dong Lam
Porte de Nam-Quan
Po-Mou
Lang-Kay
Dong-Dang
Lang-Son
Quang-Ton
Tien-Yen
Quang-Yen

si commodément et depuis si longtemps dans le pays, ne pouvaient le quitter qu'à contre-cœur. Guerre sans trêve et sans merci, sans cesse renaissante : une bande à peine dispersée, une autre se reformait grâce à l'infiltration à laquelle l'organisation des blockhaus le long de la frontière du nord et l'armement des villages commencés par le colonel Servière, terminés par le colonel Galliéni, purent seuls mettre fin.

## III

Tant en effet que la porte resta ouverte à l'infiltration, l'extinction de la piraterie ne pouvait être qu'une chimère. Quelques gens sans aveu relégués dans les provinces méridionales de la Chine s'ennuient ou périssent de misère dans ces affreuses contrées, ils franchissent la frontière, pillent un village : le succès les enhardit, ils courent à un autre, le pillent de même, vont plus loin, rançonnent un riche habitant, enlèvent en passant quelques hommes qu'ils forcent à les suivre pour porter leurs fardeaux, recrutent quelques vagabonds aux jarrets solides, connaissant bien le pays, qui leur serviront de guides, les associent à leur fortune ; plus tard ils rencontrent un autre groupe d'individus qui viennent de guerroyer quelque part au service d'un parti quelconque et qui sont momentanément sans ouvrage, tout ce monde se met ensemble et voilà une bande formée. Le plus intelligent ou le plus hardi en prend le commandement. On choisit alors dans une région difficile un endroit presque inaccessible où on entasse le butin pillé en attendant l'occasion de l'écouler, et voici un repaire installé.

C'est ainsi que se sont créés, même après notre occupation, un certain nombre de centres de piraterie dans l'intérieur du Tonkin.

Les bandes devenues sédentaires réquisitionnaient d'abord dans le pays tout ce qui leur était nécessaire pour vivre le mieux possible, de petites expéditions rayonnaient à cet effet autour du repaire central; puis de plus grosses procuraient un butin plus considérable, souvent alors on s'assurait du concours d'une bande annexe ou indépendante, recrutée au besoin pour l'occasion et organisée passagèrement.

Les opérations des pirates étaient donc de deux natures : d'une part des réquisitions qui leur fournissaient les objets de première nécessité, principalement le riz; d'autre part le rapt à main armée de tout ce qui était facile à voler et à transporter et qui pouvait être trafiqué. C'était ordinairement des femmes, des enfants, du bétail et en premier lieu des buffles; des femmes, parce que la femme chinoise ne voyage pas; or le sud de la Chine, très pauvre, n'est peuplé pour ainsi dire que de déportés, d'expatriés, la lie ou le trop-plein des autres provinces; s'ils veulent une compagne, c'est au Tonkin qu'ils doivent la chercher; la femme muong, assez forte et courageuse, fait donc prime sur le marché; des enfants, parce que l'amour paternel étant assez développé chez l'Annamite et surtout chez le Tho, celui-ci n'hésite pas à donner une bonne somme d'argent pour reconquérir le nho (1) qui lui a été ravi; des buffles, parce que cet animal est le seul instrument de culture du pays; sans buffle pas de rizière.

Dès que le butin réuni était devenu assez considérable on songeait à l'écouler; d'abord on essayait de revendre aux villages ce qu'on leur avait volé; quant au reste, on l'envoyait en Chine. La piraterie chinoise n'est en effet, en fin de compte, qu'une vaste entreprise commerciale : de gros négociants établis dans les provinces du Quang-Ton et du Quang-Si drainent

(1) Enfant.

dans des marchés situés près de la frontière et tenus par eux-mêmes ou par leurs agents tout le produit du pillage des bandes; c'est là que se fait l'échange de tout ce que celles-ci ont pu voler contre des armes, des munitions, des vêtements, de l'opium et en dernier lieu de l'argent.

Mais des repaires de l'intérieur aux marchés de la frontière il y a souvent loin, ce sont alors d'autres bandes qui se chargent d'organiser et de protéger les convois; la ligne d'étape est jalonnée par un certain nombre de repaires secondaires, véritables gîtes d'étapes où la bande de convoyeurs peut se retirer en cas de poursuite; ce sont également ces repaires qu'elle habite lorsqu'elle est inoccupée.

On conçoit donc aisément que la réduction de ces bandes établies en des points extrêmement bien choisis, insaisissables autant qu'inexpugnables, ait exigé autant d'efforts que la conquête proprement dite. Les Chinois n'hésitaient pas d'ailleurs à terroriser la population, qu'ils connaissaient mieux que nous, dont ils parlaient la langue; ils la contraignaient à les suivre, soit par la crainte et la force, soit même par la persuasion, en nous peignant sous les plus noires couleurs. Très mobiles, nous l'avons dit, sans équipement gênant, sans impédimenta encombrants, ils devaient nécessairement nous tenir tête de longues années, et nonobstant les impatiences de la métropole, on peut affirmer que la pacification se fit plus vite qu'on n'était en droit de l'espérer. Nos faibles effectifs nous ont d'ailleurs contraints de n'opérer que progressivement, et, obligés de faire la part du feu, nous avons dû composer avec quelques-uns pour rester libres de faire face aux autres. C'est ainsi que Luong-Tam-Ki et Ba-ki ont pu se tailler de véritables fiefs dans le cœur du pays, où ils sont devenus de vrais seigneurs féodaux. Il est regrettable que nous ayons été obligés d'agir ainsi,

car les uns et les autres ont toujours favorisé en secret, quand ce n'était pas ouvertement, les autres bandes, et, pour une preuve de bon vouloir qu'ils nous ont parfois donnée, nous avons eu mille traits d'hostilité, tout au moins latente, à leur reprocher. On a dû déjà se retourner contre quelques-uns d'entre eux, il faudra bien en finir également avec les autres.

## IV

Ces considérations générales terminées, il convient de suivre de plus près une de ces bandes et d'exposer en détail comment elle fonctionnait.

Au sud de Lang-Son, au centre presque du Tonkin, séparant le bassin du Song-Thuong de celui du Song-Cau, s'élève un massif rocheux qui s'appelle le Nuï-Dong-Daï et qu'on a souvent baptisé le Caï-kin, du nom d'un chef célèbre qui y séjourna longtemps et mourut en 1889 ou 1890.

En 1891, le Caï-kin avait été réoccupé par un certain Hoang-Taï-Ngan dont la puissance et la renommée ne le cédaient en rien à celles de son prédécesseur. Au milieu de ce massif il avait choisi, dans un vaste cirque naturel bordé d'une ceinture continue de rochers élevés, un site merveilleux qui lui assurait une tranquillité complète et un abri parfait pour entreposer le produit de ses rapines. De plus, cette position centrale lui permettait de nouer des relations soit avec la petite piraterie, bandes de vagabonds et de détrousseurs de chemins dont, ainsi que nous l'avons exposé, le Tonkin fourmille; soit avec le De-Tham, qui tenait encore sur les marches du Delta, dans le Yen-Thé, le drapeau de l'insurrection; soit enfin avec Ba-ki et Luong-Tam-Ki qui, grâce aux traités passés avec nous, occupaient paisiblement toute la région au nord de

Thaï-Nguyen avec Ke-Thuong comme capitale. En 1892, une colonne malheureuse avait été dirigée contre lui, on l'avait laissé tranquille depuis, se contentant de l'observer. Profitant de ce répit, il perfectionna l'organisation de sa troupe et assit son autorité sur tous les cantons voisins. D'ailleurs, pour ne pas trop s'aliéner ceux-ci et s'assurer leur discrétion, il avait passé avec eux de véritables contrats par lesquels il s'engageait non seulement à ne pas les piller, mais encore à les protéger contre d'autres bandes en échange d'un impôt assez modique. Il s'était même fiancé à la fille d'un des notables et plusieurs de ses hommes avaient fait comme lui. Le joug était donc supportable et même quelquefois, après une expédition heureuse, Taï-Ngan poussait la munificence jusqu'à vendre à vil prix aux villages amis le produit de ses brigandages; inutile d'ajouter que de terribles châtiments étaient réservés à ceux qui auraient montré la moindre velléité d'indépendance ou de trahison.

Sûr désormais de la complicité tout au moins passive du pays dans lequel il s'était établi, le chef pirate avait les coudées franches pour pousser ses expéditions plus loin, et dans de telles conditions ses opérations ne pouvaient qu'être fructueuses. C'est d'abord la réquisition par persuasion ou la razzia à main armée des villages, monnaie courante de la piraterie : on enlève tout ce qu'on trouve, on en charge le dos des femmes qui se laissent prendre, on ajoute les enfants, et on revient chargé, sinon de gloire, du moins de butin. Si le village ne s'est pas trop défendu, on se montre bon prince et on permet au nha-qué (paysan indigène) de racheter très cher ce qu'on lui a enlevé; si, au con traire, comptant sur les quelques fusils dont ils son armés ou sur le secours d'un poste ou d'une colonn voisins, les habitants essayent de résister, malheur eux en cas d'insuccès, ils sont tous massacrés et l

localité est incendiée. Mais bientôt la bande se livre à de plus hauts faits, elle étend ses incursions d'un côté, à l'est, jusqu'à la voie ferrée de Phu-lang-Thuong à Lang-Son; de l'autre, au nord, jusqu'à la route de Lang-Son à That-Khé, où un jour elle attaque un de nos convois; un peu plus tard Hoang-Taï-Ngan se sent assez fort pour bloquer un de nos postes, Pho-Bin-Gia, et il faut envoyer une forte colonne pour le dégager.

Enfin une source de produits bien plus lucratifs s'offrit bientôt à lui : le voisinage des chantiers de la voie ferrée en construction lui suggéra l'idée d'enlever des Européens sur ces chantiers mêmes; c'est ainsi que d'un seul coup de main il en prit trois. Le but suprême des pirates au Tonkin a été, dans ces dernières années particulièrement, la capture d'Européens non militaires. Par un sentiment d'humanité qui se comprend quoiqu'il ne soit pas très politique, parce qu'il les encourage à recommencer, le gouvernement de la colonie a toujours transigé pour délivrer au plus tôt les malheureux ainsi enlevés et les arracher aux supplices qui leur étaient réservés. Forts de cette assurance, les pirates ont donc tendu tous leurs efforts vers de pareilles captures, escomptant d'avance les fortes rançons qu'ils devaient en retirer.

De Lung-Latt à la frontière de Chine il y a plus de cinquante kilomètres en montagne : il fallait donc deux jours aux convois pour y transporter tout le butin à vendre, il en fallait autant pour en ramener les armes et les munitions qu'on obtenait en échange; Taï-Ngan s'était acquis pour ces opérations le concours d'un certain Ho-Seu, chef de valeur et d'une rare énergie. C'était sur le marché de Bin-Thuong, situé en Chine, à une dizaine de kilomètres de la frontière et pas loin de la ville impériale de Lang-Tchéou, que s'opéraient les transactions. Ho-Seu suivait dans ses allées et venues, afin de dépister les poursuites et d'éviter les

embuscades, deux lignes différentes : l'une allait droit au nord, passait au sud de Na-Cham à Dond-Lom, où elle franchissait le Song-ky-Kong, puis à Cap-Khé; contournait deux montagnes élevées, le Po-Mou et le Cao-kou, puis, s'inclinant vers l'est, s'enfonçait dans les rochers de Lung-kaï; l'autre se dirigeait à l'ouest jusqu'à Van-Mit sur le Song-Bac-Giang; là, se retournant brusquement vers le nord, elle atteignait le Song-ky-Kong entre Ban-Bé et Na-Cham, gagnait les rochers de Ban-Vac et aboutissait dans le dédale montueux et boisé de Na-Péo.

Ces lignes d'étapes étaient assez sûres, les populations épargnées par les pirates ne leur étaient point hostiles et la garnison du poste de Na-Cham située entre les deux était alors (1892-1893) trop faible pour les inquiéter sérieusement. A Dong-Lom comme à Van-Mit les convoyeurs pouvaient s'arrêter et se reposer comme chez eux. Cependant, de crainte d'avoir un jour affaire à quelque colonne mobile plus audacieuse que la garnison de Na-Cham et d'être coupé de la frontière avant d'avoir pu y conduire son butin, Ho-Seu avait organisé trois solides repaires, véritables places d'armes d'où il pouvait défier toute attaque : le Cao-kou et Lung-kaï sur la première, Na-Péo sur la seconde. C'était d'ailleurs dans l'un d'eux qu'il se retirait quand le service des convois chômait, et là il opérait pour son compte, rançonnant et pillant aux alentours suivant le mode habituel; lieutenant de Taï-Ngan, il avait été à bonne école.

Le repaire de Lung-kaï, son lieu de retraite favori, était, comme celui de Lung-Latt, admirablement choisi, au nord de la route qui de Dong-Dang conduit à Lang-Tchéou en Chine par la porte de Nam-Quan, et à l'est de celle de Lang-Son à Cao-Bang, seule voie suivie par les convois qui ravitaillent nos postes de la haute région. Situé au centre d'un massif rocheux orienté du

nord au sud et mesurant six kilomètres dans ce sens, il n'avait de l'est à l'ouest que trois kilomètres d'étendue. Les rochers à pic défiaient toute escalade, et, dans ces pays, la terre végétale est en telle abondance et si fertile que la moindre parcelle apportée dans une cavité par le vent ou les eaux donne aussitôt naissance à une végétation vigoureuse, de telle sorte que toutes ces roches étaient boisées. De longs couloirs ménagés dans le roc donnaient seuls accès dans l'intérieur : l'entrée en était soigneusement dissimulée et sur tout leur parcours des abatis et des défenses accessoires multiples interdisaient d'y pénétrer. Avant d'atteindre le cirque central il fallait franchir des cols étroits et traverser un nombre considérable d'autres petits cirques secondaires, véritables entonnoirs dans lesquels l'assaillant était exposé au feu d'habiles tireurs postés dans les anfractuosités des rochers qui en formaient la ceinture. On peut se faire une idée d'un repaire de cette nature en imaginant une immense citadelle ovale. Au centre, une grande place entourée d'une paroi ayant plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, et dans cette paroi de grandes casemates naturelles mettant les défenseurs à l'abri du tir plongeant de l'artillerie. Cette première enceinte est entourée elle-même de plusieurs autres semblables, soudées par endroits les unes aux autres et constituant entre leurs soudures une série de places secondaires, véritables places d'armes comme on en voyait autrefois dans les châteaux-forts féodaux. Par intervalles le roc est percé de tunnels étroits qui font communiquer ces places entre elles, d'autres fois on les aborde à ciel ouvert par des escaliers géants dont chaque marche nécessite une véritable escalade.

Autour de la place centrale, sous de grandes voûtes, un immense butin est rassemblé. Ici, c'est le riz, qui constitue la base de la nourriture de l'indigène; les nhaqués des villages voisins sont chargés de renouveler

l'approvisionnement, et une importante réserve est constituée pour parer aux éventualités et permettre à la bande de défier la famine pendant de longs mois si on tente de la bloquer. Plus loin, ce sont de grands vases en grès qui renferment le chum-chum (eau-de-vie de riz), puis des paniers ronds pleins d'opium; une partie servira à la consommation personnelle de nos guerriers, l'autre sera vendue en contrebande : c'est une denrée d'importation. Dans un autre coin grouillent des porcs, dont la viande est presque la seule que mange l'indigène; il y a bien des bœufs, mais l'animal est petit et maigre, sujet à des épizooties fréquentes, et on le réserve pour les jours de grande fête; la basse-cour est importante, les poulets également maigres et étiques, mal nourris, pullulent; le Chinois les aime assez, et surtout leurs œufs, mais quand ils sont pourris : affaire de goût. Un grand espace est réservé aux buffles, bétail d'exportation par excellence, car sans lui point de rizière, et après ou même avant les femmes c'est ce qui se vend le mieux en Chine; des coolies spéciaux sont chargés de le mener hors du cirque paître les hautes herbes dont il est friand et se baigner dans les mares boueuses au milieu desquelles il se vautre avec bonheur; cependant les buffles ne sont ordinairement rassemblés dans le repaire qu'en cas d'alarme ou la veille du départ pour la frontière; le plus souvent ils sont mis en garde dans les villages, et gare à celui qui n'en prendrait pas soin ou trahirait la confiance du pirate en dévoilant la provenance du troupeau.

Pêle-mêle avec les bestiaux vivent les femmes prisonnières entourées de leurs enfants ou de ceux qu'on a volés tout seuls et qu'on leur a fait adopter; en attendant qu'elles soient conduites en Chine, où elles trouveront un nouveau seigneur et maître, elles sont appelées parfois à charmer les loisirs des principaux de la bande.

Elles y consentent d'ailleurs généralement volontiers, trouvant plus de charme au farniente d'une telle existence qu'aux durs labeurs auxquels les condamnait dans leur village leur époux légitime.

Celui-ci, en effet, ayant acheté sa femme à sa famille, n'a rien de plus pressé que de rentrer dans son argent; la lune de miel est courte, elle se termine ordinairement à la naissance du premier rejeton mâle : le nhaqué se déclare alors satisfait dans son affection et dans son orgueil et ajoute aux travaux de la maison la culture de la rizière, le repiquage du riz qui se fait brin à brin, la femme courbée en deux passe ainsi des journées entières à patauger dans la vase; c'est encore elle qui porte les fardeaux dans tous les déplacements, et tel on voit en Algérie l'Arabe se prélassant majestueusement sur son baudet, et derrière lui la mouquaire, sa progéniture sur le dos, tel on rencontre l'Annamite sur les sentiers des rizières, suivi d'une femme minuscule qui trottine le bambou sur l'épaule, et aux deux extrémités de grands paniers plats qui font songer au premier aspect à une immense balance en marche.

Chez les pirates la vie est plus clémente : leur garde-robe est bien à la vérité un peu rudimentaire et rarement renouvelée, la chique de betel n'apparaît pas souvent, mais on peut babiller tout à l'aise et surtout jouer.

Le jeu est la passion prédominante du Chinois comme de l'Annamite. S'il était permis à un gouvernement de décréter ouvertement l'immoralité, nous conseillerions à celui de l'Indo-Chine d'abolir tous les impôts, de créer dans chaque bourgade, même la plus petite, une maison de jeu et d'exiger du tenancier n'importe quelle redevance, il l'obtiendrait.

La ferme des jeux toute seule rapporterait plus que tous les autres impôts réunis, et les fermiers feraient fortune; mais n'approfondissons pas, peut-être décou-

vrirait-on qu'on n'a pas attendu notre conseil et que, sans être aussi radical, on n'a pas négligé certaines ressources de cette nature.

Nous avons le tort, nous Français, de vouloir importer dans nos colonies nos mœurs avec, et mieux avant, nos marchandises. En Algérie nous avons voulu marier l'Arabe comme nous, compter ses chevaux, compter ses enfants; nous avons trouvé une race rebelle, alors nous l'avons laissée se dégrader, nous la laisserons disparaître. Au lieu d'un auxiliaire puissant que nous étions en droit d'espérer de lui, nous n'avons plus qu'un sujet dégénéré. Au Tonkin, dans un ordre différent, nous commettons les mêmes fautes; à un peuple qui n'a pas de Dieu, pas d'autre religion qu'un fétichisme grossier, des pratiques de superstition puériles; chez lequel du haut en bas de l'échelle sociale, la vénalité est la base de toute institution, nous apportons des principes de haute morale! Que n'a-t-on dit d'un gouverneur qui a affermé le jeu des trente-six bêtes? Cependant on a joué et on jouera de tout temps en Annam et de tout temps, les mandarins n'ont permis de jouer que contre remboursement.

L'Annamite y est habitué, trouve la chose toute naturelle, bien plus, certes, que ne lui semblera l'impôt global et progressif le jour où l'on cherchera à l'introduire chez lui.

Dans ce pays la base de l'impôt devrait consister dans l'établissement de monopoles : l'indigène est rebelle à la patente; s'il paie pour ouvrir une boutique, il veut bien payer cher et comprend même qu'il doit payer : il veut être le seul à avoir le droit d'ouvrir une boutique dans son village; et cette conception du monopole est tellement ancrée dans son cerveau, qu'alors que nous administrions le Chau de Thoat-lang, au centre duquel était établi le poste de Na-Cham, nous étions assailli des demandes les plus diverses dans ce

sens : l'un proposait moyennant une somme assez ronde d'acheter le droit d'être seul à tuer le porc, quiconque le tuerait chez lui lui donnerait une redevance ; et pour cela point n'était besoin de contrôleurs ni d'inspecteurs, celui qui voulait tuer le veau gras en famille venait de lui-même, tant cela lui paraissait naturel. Un autre demandait le privilège de transporter sur sa jonque le tabac de Na-Cham à That-Khé, et on eût pu retourner toutes les barques qui naviguaient sur le Song-ky-kong entre ces deux points qu'on n'y eût pas découvert une once de tabac. En mettant ces privilèges en adjudication on peut réaliser des bénéfices importants, et c'est ainsi que, sans demander un centime au budget de la colonie, nous réussîmes à doter cette contrée, jusqu'alors dépourvue de voies de communication, de chemins passables ; nous essayâmes alors de faire comprendre aux habitants que ce qu'ils avaient donné d'une main ils le recevaient de l'autre sous forme de belles routes, mais nous ne sommes pas sûr d'avoir été bien compris : la conception était par trop européenne, leurs mandarins ne les avaient pas habitués à de pareilles restitutions.

## V

Cette digression nous a menés bien loin du repaire de Lung-Kaï ; en y revenant, nous y rencontrerons Ho-Seu avec sa bande, retour d'une expédition. Le coup de main a été heureux : outre une razzia importante, il rapporte des trophées précieux. Il a tendu une embuscade à une de nos reconnaissances ; il a bien perdu quelques hommes dans l'affaire, mais peu lui importe, et il estime n'avoir pas payé trop cher les deux fusils Lebel dont il s'est emparé et les deux

têtes qu'il a enlevées aux cadavres de tirailleurs tonkinois tués et restés sur le terrain. On va piquer celles-ci chacune au sommet d'un grand bambou et on les dressera devant le repaire, épouvantail destiné à célébrer aux alentours la vaillance de la bande. Quant aux fusils, ils enrichiront son arsenal; cet arsenal est des plus variés : il consiste surtout en carabines Winchester ou Remington, armes à tir rapide, fournies par les négociants chinois commanditaires de la piraterie, en fusils Gras enlevés dans des rencontres heureuses avec des tirailleurs ou encore dérobés aux habitants auxquels nous en avons donné pour assurer la défense de leurs villages, enfin en un assortiment d'armes de tous calibres et de tous les modèles, depuis le gros fusil de rempart, dont le Chinois posté se sert très adroitement, jusqu'au vieux fusil à piston et à l'arquebuse à mèche. Un armement aussi hétéroclite amène une complication singulière dans l'approvisionnement en munitions; c'est la grande préoccupation du pirate et la raison d'être de ses convois incessants de la frontière à l'intérieur. C'est du reste le souci de ménager ses cartouches qui détermine le choix du genre de tactique qu'il adopte dans ses opérations.

Le Chinois accepte en effet rarement la lutte en rase campagne; on a donné pour raison que, plus commerçant que militaire, il est très avare de son sang. Cette explication est contestable, d'abord parce que les chefs de bande qui conduisent leurs hommes au feu se soucient fort peu de la vie des vagabonds qu'ils ont recrutés, et qu'ils remplacent toujours facilement, de gré ou de force; d'autre part, pour entreprendre certaines expéditions aussi hardies que celles dans lesquelles nous les avons vus parfois se risquer, il ne faut pas être aussi dénué de bravoure qu'on voudrait bien le dire. Seulement, à l'encontre du soldat européen, qui tiraille trop souvent sans savoir pourquoi et la plupart du temps sans viser,

le Chinois ne presse la détente de son arme qu'à bon escient.

S'il attaque un village, par exemple, il s'avance prudemment, par surprise, profitant de l'obscurité; quelques hommes pénètrent dans l'enceinte par une brèche reconnue à l'avance ou indiquée par un affidé qu'on a envoyé dans la place, car on n'attaque jamais une localité sans s'y être assuré des intelligences; alors, une décharge générale pour effrayer les habitants, et c'est tout; le reste de la troupe se précipite le coupe-coupe à la main, et la tuerie commence. Si on réussit du premier coup, tant mieux! sinon on se retire sans insister, en se dispersant chacun pour son compte; mais on s'est donné rendez-vous à quelques kilomètres de là et on se reforme. C'est ce qui explique pourquoi, quand un poste voisin accourt pour prêter main-forte au village, il ne trouve plus personne, et la poursuite d'un adversaire aussi éparpillé devient illusoire.

S'il attaque une de nos reconnaissances, le pirate procède de même ; il tend une embuscade sur le passage présumé de la troupe, en un point difficile où elle ne peut cheminer qu'en file indienne, alors que les obstacles du sol ralentissent la marche et allongent la colonne : c'est généralement un col entre deux rochers à pic, ou bien le coude d'un ruisseau dont, à défaut de route, nous sommes obligés de suivre le cours, de l'eau jusqu'à la ceinture, ou encore le passage d'un bois épais, tandis que le fouillis inextricable de la forêt vierge interdit à la troupe de s'éclairer sur ses flancs. Les hommes qui composent l'embuscade sont tapis au ras du sol, et patiemment ils attendent de longues heures, sans prononcer une parole, sans faire un mou-'ement. La colonne s'engage; on sait bien que le pas-age est dangereux, on sent le pirate, comme on dit ouvent là-bas; mais qu'y faire? il est impossible de 'écarter, même d'un pas, hors du sentier à peine tracé,

et le regard ne perçoit, à droite et à gauche, que le taillis épais, pas une feuille ne remue. Moment d'angoisse inexprimable pour le chef de la troupe, et moment qui se reproduit vingt fois dans un parcours de dix kilomètres à peine. Alors, au petit bonheur! L'avant-garde a d'ailleurs franchi le point dangereux sans encombre, peut-être est-on sauvé cette fois encore; le chef s'avance à la tête du gros de la colonne, c'est la minute attendue par l'ennemi : une brusque décharge, une seule; le commandant a servi de point de mire : il tombe, et avec lui les hommes qui en sont le plus voisins.

Quelquefois une seconde embuscade plus en arrière fait feu au même instant sur le convoi qui marche en queue, un court pillage a lieu pendant le désarroi qu'a produit l'attaque inopinée, puis chaque pirate emportant sa charge se sauve à toutes jambes sans s'inquiéter des camarades, on se retrouvera toujours. La colonne n'a qu'à serrer les rangs, ramasser ses morts et ses blessés, et continuer sa route.

Lorsqu'il se tient sur la défensive, le pirate accuse la même parcimonie dans l'emploi des feux. La position sur laquelle il accepte le combat est toujours hérissée de fortifications naturelles ou artificielles, de défenses accessoires. Derrière chaque abri se tient un groupe d'hommes, par endroits sont postés des tireurs isolés, dits tireurs de position; les uns et les autres attendent l'assaillant à bonne portée, les groupes exécutent un feu rapide, tandis que les tireurs de position ajustent les Européens, reconnaissables au costume et surtout au casque blanc. Si le tir a produit assez d'effet pour forcer l'assaillant à se retirer, le défenseur se précipite sur les morts et les blessés, leur arrache leurs armes, les dépouille entièrement et leur coupe la tête, laissant aux fauves le soin de faire disparaître le reste du cadavre. Si au contraire la troupe d'assaut renou-

velle son effort, le pirate ne met aucun point d'honneur à résister davantage, les trompes sonnent la retraite, qui s'effectue par les procédés habituels.

Le Chinois attaquant à découvert est un fait presque insolite ; il ne s'y risque que quand il se sent une supériorité numérique écrasante ; dans ce cas même il tire peu. Comme il est de règle d'ailleurs sur tous les champs de bataille d'Europe et du monde, il cherche à profiter du nombre pour tourner et envelopper son adversaire ; mais il ajoute à cette tactique un procédé qui peut paraître bien puéril, c'est celui de soutenir son assaut à grand renfort de son de trompe, de cris sauvages et même de grimaces, celles-ci étant destinées à effrayer l'ennemi. Or, ce qui paraîtra encore plus étrange que le procédé, c'est son efficacité ; il faut avoir subi un assaut de ce genre pour se rendre compte de l'impression singulière que produisent sur les troupes européennes les plus solides les lugubres appels de la trompe chinoise ; quant aux cris et aux grimaces, ils ont moins d'effet, même sur les tirailleurs annamites, qui s'empressent de leur rendre la monnaie. Les invectives qui s'échangent alors de part et d'autre seraient même du plus haut comique en des circonstances moins graves.

En dotant le pirate de telles qualités manœuvrières et guerrières, on doit s'attendre à une objection : si, en effet, le Chinois est suffisamment brave ; s'il est aussi ménager de son tir et par suite très discipliné, puisque la discipline du feu est la plus rare, s'il est souple, agile, qualités du bon soldat ; si ses chefs sont aussi bons tacticiens, d'où vient que pendant la guerre sino-j onaise (1894-1895) il ait été constamment battu ? ( nment se fait-il que dans des villes comme Port-/ .hur et Weï-Haï-Weï, où tout ce que l'industrie mo-c ne a de plus perfectionné avait été mis en œuvre p r faire de ces places les deux grands boulevards de

la Chine maritime du nord, il n'ait pu tenir que quelques journées? C'est qu'il y avait entre l'armée qui a combattu les Japonais et les bandes qui étaient en face de nous au Tonkin la différence qui existe entre des troupes aguerries et d'autres qui ne le sont pas, et l'armée du mikado devait avoir forcément raison de cohortes mal préparées et mal commandées, quoiqu'elle n'ait d'ailleurs pas toujours avoué le prix de ses triomphes; elle eût sans doute remporté des succès moins rapides sur un ennemi que dix ans de lutte incessante dans un pays extrêmement difficile avaient fortement trempé. Au régulier chinois qui n'a jamais fait la guerre, il serait vain de comparer le pirate qui passe son existence à la faire.

C'était une bande parfaitement aguerrie, que celle dont Ho-Seu avait pris la tête. Les plus vieux de ses hommes provenaient encore de ces anciens A-Kak qui, originaires de la province de Canton, avaient fait partie de l'insurrection des Taï-Pings; dépossédés de leurs biens, ces A-Kak ont été réduits à exercer en Chine les professions de journaliers et de coolies ou à s'expatrier, mettant leur humeur aventureuse au service des chefs de bande. D'autres étaient d'anciens réguliers licenciés ou encore en activité que leurs chefs laissaient sans solde et qui ne trouvaient leurs moyens d'existence que dans le vol et le pillage. Il y avait aussi d'anciens partisans des A-Kai-Sin, des Ta-Ya-Vin, des Ta-Ya-Bao, chefs ambitieux qui avaient voulu gouverner la région, s'étaient donnés comme protecteurs du pays, promettant aux habitants de les défendre contre notre invasion. On pouvait compter au total trois cents hommes armés, ce qui portait la bande à un effectif bien supérieur, car chaque pirate possède une et même quelquefois deux doublures, toutes prêtes l'une à prendre son arme et à remplacer s'il vient à tomber, l'autre à enlever son

corps du champ de bataille. Quant au nombre des serviteurs, des coolies, il dépendait du moment, les villages avaient toujours à leur disposition de robustes gaillards prêts à marcher au moindre appel, sans compter la misérable population flottante qui se louait indifféremment aux uns et aux autres.

Sous les ordres de Ho-Seu, quatre lieutenants se partageaient le commandement : Lin-Sam, Van-Pett, Luu-Seu et San-Cham. Ils portaient à la guerre la veste de soie bleue, le pantalon de même étoffe, indice de leur qualité; leurs hommes étaient habillés en cotonnade de même couleur; tous avaient la longue queue tressée, même les Thos, qui s'étaient fourvoyés parmi eux. En hiver, une deuxième blouse doublée de ouate s'ajoutait à la première. Une large ceinture en cuir servait de cartouchière. Le pantalon ne descendait pas au-dessous du genou, mais une bande de toile enroulée autour de la jambe la protégeait contre les ronces, contre les hautes herbes tranchantes comme des lames, contre les sangsues dont les ruisseaux sont remplis. Un grand chapeau de paille complétait le costume, et un cordon en guise de jugulaire permettait à l'homme de le rabattre complètement sur le dos pour tirer ou courir.

Chacun aussi, outre son fusil, était armé du traditionnel coupe-coupe, longue lame de quatre-vingts centimètres, en forme de rasoir, et large de six à huit. Les chefs avaient en plus un revolver et se faisaient suivre de leur étendard.

## VI

Au mois de mai 1893, Hoang-taï-Ngan, un peu hous-
illé par nos reconnaissances, restait inactif dans Lung-
tt et donnait peu de travail à Ho-Seu. Celui-ci, au-

quel l'oisiveté pesait, méditait d'agir pour son compte et songeait à profiter de la saison, qui commençait à être dure pour les Européens; les troupes sortaient moins souvent de leurs postes et prenaient un peu de repos, à la suite de la campagne d'hiver, qui avait été rude. Certains émissaires, envoyés par le commandant du cercle de Lang-Son, signalaient des préparatifs belliqueux dans le camp pirate. Le quan-chau (préfet) de Dong-Dang avait même fait connaître que, sorti de Lung-kaï, Ho-seu avait poussé des détachements jusque dans les vallées qui descendent du Po-Mou, haute montagne qui commandait la route conduisant de Lang-Son par Na-Cham et That-khé à Cao-Bang. Cette route est la grande artère de la haute région : les pirates une fois maîtres d'un des points qui la dominent, la circulation y devenait fortement compromise.

Il était donc de toute nécessité d'envoyer des troupes sur le Po-Mou avant les pirates et, pour éviter dans l'avenir toute tentative de ce genre, d'en assurer l'occupation permanente. Le commandant du cercle de Lang-Son décida donc qu'une compagnie de légion étrangère, qui se trouvait justement de passage à Lang-Son même, gagnerait au plus vite le Po-Mou, chercherait à y précéder l'ennemi, au besoin s'en emparerait par la force; elle y serait rejointe par un détachement de tirailleurs tonkinois prélevé sur la garnison de Na-Cham. Ce dernier détachement commencerait aussitôt la construction d'un blockhaus, puis lorsque celui-ci serait assez avancé pour que les tirailleurs pussent le défendre, livrés à eux-mêmes, la compagnie de légion continuerait sa route.

Cette compagnie, en effet, était arrivée à Lang-Son le 6 mai : elle allait à That-khé et venait de Nha-Nam, poste principal du Yen-Thé. Le Yen-Thé, situé dans la zone intermédiaire entre le Delta et la haute région, avait jusqu'alors été une des provinces les plus trou-

blées du Tonkin, c'était et c'est peut-être encore le dernier refuge de la rébellion. A la suite de la campagne de 1892, le calme s'y était à peu près établi, et on avait profité de cette tranquillité relative pour retirer la légion étrangère qui occupait ce pays et la porter plus au nord, où sa présence semblait devoir être plus utile. Faute d'effectifs suffisants, nous avons toujours été obligés d'agir ainsi au Tonkin : dégarnir un point pour en renforcer un autre suivant les besoins du moment; mais, à peine le dos tourné, la piraterie recommençait là où on la croyait disparue.

L'ordre qui enjoignait à la première compagnie du deuxième bataillon étranger de se porter sur le Po-Mou fut donné dans l'après-midi du 7, et le 8, à six heures du matin, la petite troupe se mettait en route; le capitaine avait sous ses ordres trois lieutenants et comptait un effectif de cent hommes de troupe.

Malheureusement, comme cette compagnie changeait de poste, elle était alourdie d'un gros bagage; la chaleur était intense, le mois de mai étant la plus mauvaise époque de l'année dans ces contrées, il avait fallu alléger les hommes le plus possible; aussi, outre dix chariots traînés par quatre coolies chacun, une centaine de porteurs suivaient la colonne. La route qui conduit de Lang-Son à Cao-Bang n'était alors même pas comparable au plus mauvais chemin de terre d'Europe; la chaussée construite sur un sol argileux, non empierrée, n'était somme toute qu'une digue de rizière élargie; comme toutes les digues de ce genre, elle était coupée à chaque instant par de petits canaux permettant à l'eau de s'écouler d'une rizière à l'autre.

L'indigène qui marche pieds nus n'a jamais compris la nécessité des routes; aussi, malgré tous nos efforts, il détruit sans la moindre vergogne notre ouvrage, dès qu'il sent la nécessité de déverser le trop-plein d'une rizière. Or, à cette époque où les pluies commencent à

être abondantes, la culture du riz devient intensive et l'irrigation permanente.

Les porteurs suivaient assez facilement, mais au bout d'une heure de marche, les coolies attelés aux charrettes déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus avancer. Il eût donc été préférable de n'avoir que des porteurs, mais, quoique l'argent soit le nerf de la guerre, on en manque souvent là-bas, et par raison d'économie on avait réduit le nombre de ceux-ci et imposé le second mode de transport pour le reste des bagages.

Les légionnaires durent se mettre aux roues par trente-cinq degrés à l'ombre, noyés dans cette atmosphère de vapeur chaude particulière au pays; on progressa cependant péniblement, et à deux heures de l'après-midi, on atteignit Dong-Dang; en huit heures on avait franchi quatorze kilomètres.

A Dong-Dang, où s'élève un poste européen, deux routes bifurquent : l'une, prolongement de celle de Lang-Son, mène vers le nord à Na-Cham; l'autre tourne à l'est et conduit à la porte de Nam-Quan, sur la frontière de Chine, et de là se dirige sur Lang-Tchéou. Dans l'angle formé par ces deux routes, le terrain, relativement plat depuis Lang-Son, se relève et de montueux devient bientôt montagneux; les arêtes du soulèvement sont d'ailleurs orientées du sud au nord, comme la route de Lang-Son à Na-Cham, et constituent une série de lignes parallèles séparées par des ravins profonds.

Ces hauteurs sont recouvertes d'une brousse épaisse, leurs sommets s'arrondissent en forme de manchons, et l'enchevêtrement de ces arêtes mamelonnées explique le nombre considérable de cols qu'on rencontre dans cette région.

On n'y voit point de plateaux; d'étroites vallé s descendent des flancs de ce pâté montagneux, on y cultive le riz. Le point culminant du massif s'appelle e

Po-Mou; il est situé à dix kilomètres de Dong-Dang, à sept de Na-Cham; son altitude ne dépasse pas huit cent mètres.

Malgré sa hâte d'atteindre ce point, le capitaine ne pensa pas pouvoir poursuivre sa marche plus loin ce jour-là : il ne serait arrivé que très tard, laissant des traînards derrière lui, et une occupation de nuit présentait bien des dangers, surtout s'il fallait combattre. Il résolut en conséquence de s'arrêter à Dong-Dang, étape habituelle, d'ailleurs, des troupes qui vont de Lang-Son à Na-Cham. Une fois les ordres d'installation donnés, il s'occupa de rechercher les guides et les partisans qui devaient l'accompagner dans son expédition. La carte topographique du Tonkin n'est pas encore dressée, une grande partie de la région est même inexplorée; pour les contrées un peu connues, on possède quelques croquis, quelques itinéraires, levés à vue par des officiers au cours de leurs reconnaissances; ces documents sont très approximatifs, aussi est-il imprudent de s'aventurer sans guides pris dans le pays. Le montagnard connaît très bien tous les sentiers et conduit sûrement, mais il ne conduit pas toujours où on veut aller : lorsqu'il flaire le danger, c'est-à-dire la présence du pirate, soit qu'il ne lui soit pas hostile, soit qu'il craigne des représailles, il déclare qu'il n'y a pas de chemin ou bien exagère la distance, les difficultés de la marche, et ce n'est souvent que par l'appât d'une forte récompense ou la menace d'un terrible châtiment qu'on arrive à vaincre ses appréhensions. Que de fois n'avons-nous pas été contraint de mettre le revolver à la main pour faire avancer notre guide! La recherche d'un bon guide est donc une des parties les plus importantes de la préparation d'une expédition : on s'adresse généralement aux autorités locales, sur lesquelles on ne peut d'ailleurs compter que dans une certaine mesure.

La difficulté est surtout plus grande pour le chef d'une colonne qui opère en pays nouveau; il doit vaincre d'abord la méfiance naturelle chez l'indigène à l'égard de tout chef qu'il ne connaît pas. Le commandant d'un poste a plus de facilité sous ce rapport, il connaît son monde, et le plus souvent il emploie des agents attitrés qui se sont voués à sa fortune et qui, en lui servant d'émissaires, pour ne pas dire d'espions, lui rendent parfois de précieux services.

Par bonheur, le quan-chau de Dong-Dang était un homme dévoué, et il put fournir deux hommes très sûrs; de plus il offrit de joindre à la colonne une vingtaine de partisans. Les partisans ne sont autres que des habitants des villages armés pour la défense de ceux-ci, sorte de garde nationale sans chefs, sans cohésion, sans discipline; employés comme troupe régulière, ils ne donneraient que des mécomptes. Il ne faut pas les mener loin, hors de leur canton, cela ne les intéresse plus; mais sur leur territoire même ils peuvent être utiles, ayant la pratique de la montagne et du pays. Ils sont surtout bons pour l'exploration, la poursuite, quelquefois pour l'embuscade. Comme l'a écrit un officier, ce sont les chiens de chasse de la colonne, ils éventent, quêtent et rapportent.

Guides et partisans une fois réunis, le capitaine donna ses ordres pour le lendemain. Il pensait partir à la pointe du jour; mais, comme on ne pouvait songer à emporter tout le bagage qui avait si fort contrarié la marche du jour, on confia la garde des voitures au commandant du poste de Dong-Dang, et les cent légionnaires devaient se mettre en route aussi légers que possible, n'ayant sur eux que leur veste et le pantalon de toile et, dans une couverture roulée sautoir, une vareuse de flanelle. Pas de sac, mais de bonnes cartouchières de poitrine, et dans la muset un jour de vivres.

Les porteurs suivraient seuls, chargés du petit bagage des officiers et de deux jours de vivres pour les hommes.

Comme leurs soldats, les officiers étaient réduits au strict nécessaire; deux coolies pour chacun d'eux portaient une couverture, des effets de rechange, quelques ustensiles de cuisine et des provisions.

A huit heures du soir tout était prévu : nous étendîmes nos nattes sur le sol de la pagode de Dong-Dang, et chacun commençait à sommeiller, quand le quan-chau fit prévenir le capitaine qu'il avait d'importantes nouvelles à lui communiquer. Un de ses émissaires venait en effet de lui apprendre qu'une grande partie de la bande de Ho-Seu était sortie de Lung-Kai, qu'elle avait placé des postes sur les rochers isolés qui formaient comme autant de bastions avancés en avant du repaire, et que le reste était campé au pied du versant oriental du Po-Mou; que tout enfin semblait indiquer qu'elle gravirait la montagne dès le lendemain matin. Le quan-chau ajoutait qu'il semblait encore possible de la prévenir, mais que si on ne partait qu'au jour on trouverait la position occupée, que celle-ci était très forte, qu'elle serait défendue par des forces supérieures et que dans de telles conditions un échec était à redouter.

L'hésitation ne pouvait être permise : malgré la fatigue des hommes il fallait marcher de suite et droit au Po-Mou. Cependant, comme ce point n'est qu'à dix kilomètres de Dong-Dang, on pouvait penser qu'une colonne légère, sans impédimenta, l'atteindrait facilement en trois heures de marche, et comme d'autre part les pirates n'y étaient pas actuellement, il était vraisemblable qu'ils ne se mettraient pas en mouvement avant l'aube. Il suffisait donc pour nous de nous y présenter vers quatre heures du matin et, par suite, de partir à une heure. On évitait ainsi l'occupation de nuit,

si dangereuse, et on laissait aux hommes encore quelques heures pour se reposer. Aussi le capitaine se garda-t-il de faire part de ses nouveaux projets, et il laissa chacun s'endormir avec la certitude qu'il ne partirait que dans la matinée du lendemain.

A onze heures seulement, il éveilla ses lieutenants et leur prescrivit de choisir ceux de leurs hommes qui étaient le moins fatigués et de les amener devant la pagode prêts à partir. On réunit ainsi soixante légionnaires auxquels se joignirent les vingt partisans du quan-chau, et à une heure du matin, le 9 mai, on s'achemina vers le Po-Mou. Un seul officier fut laissé à Dong-Dang avec le reste de la troupe; il avait l'ordre de ne partir qu'au jour.

Il n'y avait point de lune, le chemin était glissant, difficile, il fallut franchir deux petits cours d'eau, mais le fait est normal et on s'en préoccupe peu : comme il avait été prévu, on arriva à Pac-Luong, petit hameau au pied du versant occidental de la montagne, à trois heures et demie.

Dans les pays tropicaux, de même que le crépuscule est court, l'aurore apparaît presque brusquement : il y a peu ou point de petit jour. A cette heure, la nuit était donc complètement obscure : circonstance favorable, car elle permettait en levant les yeux de constater qu'aucun feu ne brillait sur la crête et que, par conséquent, celle-ci n'était point occupée.

Au printemps comme en été, la montagne est recouverte de hautes herbes qui s'élèvent à plus d'un mètre au-dessus du sol. Les chemins n'existent pas; le plus souvent le cerf ouvre une piste, l'indigène la suit et en fait un sentier. Pour atteindre le sommet, i fallait suivre une piste de cette nature, s'embranchar sur la route en un point presque invisible, qu'u homme du pays était seul capable de reconnaître. C sentier montait d'abord brusquement, puis contourna

à flanc de coteau le premier contrefort de la montagne; il suivait ensuite une gorge assez abrupte, gagnait un peu plus haut un deuxième contrefort; puis décrivant une série de lacets, conduisait à l'extrémité septentrionale de la crête, qui était en même temps le point culminant du système.

Après quelques minutes d'arrêt à Pac-Luong, la petite colonne s'engagea dans le sentier. En tête marchait un guide, l'avant-garde le suivait à la file indienne; c'était d'abord dix partisans vêtus à la mode du pays, pantalon de cotonnade bleu foncé s'arrêtant au genou, pieds et jambes nus, blouse de même étoffe serrée à la taille par une ceinture à cartouches; le fusil en travers sur les épaules; derrière, dix légionnaires choisis parmi les plus intrépides. Le lieutenant M... en avait le commandement. A cent mètres plus loin, s'avançait le capitaine, flanqué des quelques autres partisans; cinquante Européens constituaient la pièce de résistance de la colonne; le lieutenant T... fermait la marche.

L'avant-garde avait l'ordre de pousser au plus vite sur la crête, de s'y établir de vive force s'il était nécessaire; le gros agirait suivant les circonstances. En cas d'échec, Pac-Luong était le point de ralliement. Le silence absolu était de rigueur.

Dans un pays où l'ordre de marche consiste en une simple file, sans possibilité de se mouvoir latéralement, la transmission des ordres de la tête à la queue est impossible et le chef, encadré entre l'homme qui le précède et celui qui le suit, est en quelque sorte annihilé; tout consiste donc pour lui à donner ses instruct[illegible]s préparatoires; une fois le déclic lâché, les an[illegible]ux se déroulent, il ne peut plus intervenir, et il n'a [illegible] suivre le mouvement; on se rend compte aisément [illegible] perplexités qu'engendre une telle situation. La [illegible] est profondément obscure, les hommes se serrent

l'un derrière l'autre, prudemment, se suivant pas à pas; sur le sol argileux et mou le bruit des pas est étouffé, les armes sont serrées contre les corps pour éviter le moindre cliquetis : on dirait un long serpent qui rampe dans les hautes herbes. Comme un chien en chasse, le guide de tête s'arrête par instants, aux écoutes, docilement le reste de la colonne suspend sa marche, puis l'ascension recommence. A cinq heures du matin, avec le jour, on arrive au sommet; sur l'espace dénudé, l'avant-garde se déploie rapidement en ligne. Le lieutenant scrute l'horizon, ne découvre rien; un partisan se glisse pour en informer le capitaine qui a arrêté le gros. L'angoisse est moins vive, car maître d'un des points culminants de la montagne, on pourra en tout cas s'y accrocher en cas d'attaque, et on ne risque plus d'être surpris en flagrant délit d'ascension. Dès lors on va suivre la crête, qui est assez étroite et se présente sous la forme d'une succession de petits mamelons. L'avant-garde pousse au deuxième, tandis que le gros s'établit au premier, et on se porte ainsi de l'un à l'autre par bonds successifs; on parcourt de la sorte près d'un kilomètre; mais on s'affaiblit, car à chaque point culminant qu'on abandonne il faut, pour assurer ses derrières, laisser un petit poste de deux ou trois hommes.

Commandant VERRAUX.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

# PÉCHÉ CACHÉ

(*Suite et fin*)

---

Un souci généreux tourmentait Jacques le réparateur, il l'exprima :

— Julienne, j'ai peur que l'ennui ne vous assiège ?

Elle protesta doucement. L'ennui, c'était son vieil ennemi ; elle l'avait connu dès qu'en elle s'était allumée la vie de l'esprit, elle savait s'en défendre. Il secoua la tête : cela était bon à dire. On se défend, mais l'assiégeant reste le plus fort, à moins que l'armée de secours n'arrive... Après tout, ils s'étaient promis de vivre tous deux dans la retraite, mais ils ne l'avaient pas juré. Si pourtant la retraite était trop sévère ? Il avait eu naguère des amis qui étaient des compagnons agréables... Ce qui restait à dire était plus délicat ; il s'agissait de faire entendre que ces amis-là ne savaient rien, ne pouvaient rien savoir... Dès lors, si on les appelait avec prudence...

— Oh ! Jacques ! s'écria Julienne, n'essayez pas cela !

Et plus bas :

— Ne vous occupez pas tant de moi, mon ami.

Cela était encore bon à dire, mais Jacques se morfondait dans la maison du juge. Il faudrait pourtant bien la faire acceptable, sinon aimable, cette vie côte à côte, qui n'était pas la vie commune. Il entrevoyait la

difficulté et commençait à craindre d'avoir affronté l'impossible. Où en étaient-ils arrivés, après une saison tout entière écoulée ? L'apaisement se lisait sur le visage de Julienne... Mais lui ? Il ne sentait pas venir la sérénité des bonnes consciences et des cœurs tranquilles ; c'était lui, à présent, le plus troublé. Julienne, d'un mot craintif, avait bien exprimé l'empêchement à cet heureux état qui semblait le fuir : désormais il s'occupait trop d'elle.

Il reçut la leçon voilée et le lendemain, pendant le déjeuner, convint qu'il ne désirait pas plus qu'elle ouvrir la maison à des visiteurs. Mais s'ils ne devaient pas chercher des distractions au dedans, ne pourraient-ils en trouver au dehors ? Par exemple, il y avait le théâtre... Julienne ne le connaissait guère et y recevrait des impressions toutes neuves... Ainsi rempliraient-ils de temps en temps une soirée. Les journées aussi pouvaient paraître longues... Pourquoi ne pas recourir aux promenades dans la campagne ? De ce côté de Paris elle est très riante ; de Fontenay à Sceaux, à Aulnay, à Châtenay, ce n'est qu'un jardin fleuri au printemps, un grand verger à l'automne... Des lieux charmants qu'elle ignorait.

Julienne, d'abord très contrainte, s'anima tout à coup. Il était une chose que depuis longtemps elle voulait lui demander, l'occasion n'en était pas venue. Pourquoi se croyait-il obligé à la vie sédentaire qu'il n'avait jamais aimée ? Que ne reprenait-il quelquefois ses voyages ? Ne pouvait-elle demeurer seule dans cette grande et bonne maison ?... Elle s'y trouvait bien, elle s'y sentait en paix.

Il répondit avec impatience qu'il ne lui ferait pas le plaisir de s'éloigner d'elle. Il avait pris un ton cassant, l'en voyait interdite et pourtant ne le quitta point. Quelle opiniâtreté mettait-elle donc à ne pas accepter le programme qu'il venait de lui proposer ? Pourquoi

refuser des diversions nécessaires et dont elle devait bien sentir qu'ils avaient besoin tous les deux? Il faudrait pourtant bien qu'elle s'y prêtât. Et d'abord, il était temps qu'elle quittât ce noir sempiternel ; assez de deuil. Une femme de son âge devait avoir le souci de se faire belle, et si elle disait qu'elle ne l'avait point, elle ne serait point sincère. Il savait peut-être bien qu'elle aimait autrefois à se parer...

Julienne eut un petit sourire bien pâle, mais enfin elle souriait.

— Vous trouviez même que je ne m'y entendais guère, dit-elle. Jacques, pour que je sois à votre goût, il faudrait me guider!

Elle obéirait donc, il se le tint pour dit et s'en alla tout droit chez les grands marchands et les bons faiseurs. Les étoffes, les dentelles et les bijoux affluèrent dans la maison du juge. La dépense fut grosse et il s'y amusa. Il composait le trousseau de la mariée, après ce semblant de noce; ce n'était qu'intervertir l'ordre accoutumé des choses. Comment n'avait-il pas eu ce souci plus tôt? Puisqu'il avait restauré, au moins en décor, cette vie défaite, ne devait-il pas vouloir que de cette bonne œuvre la pauvre femme eût tous les profits, sauf un seul, celui qu'il ne pouvait donner et qu'apparemment elle ne souhaitait pas? Il y trouverait son propre compte, puisque désormais, au lieu de cette figure de la mélancolie, monotone à la longue, il aurait devant les yeux une aimable image.

Ils appliquèrent le programme. D'abord en une voiture légère, sous le ciel pâlissant de l'automne, des promenades dans la campagne, qu'ils prolongèrent souvent jusqu'à la haute vallée de la Bièvre. La petite ivière que l'industrie va bientôt déshonorer, que Paris e connaît que fétide, coule lente, mais limpide, à tra-ers de belles prairies bordées de hauteurs, que des ois couronnent. Ils mettaient pied à terre et suivaient

les sentiers. Ces tapis d'herbe, d'une fraîcheur profonde, ne s'émaillaient plus que d'une seule fleur délicate, s'élevant à peine au-dessus de terre, le lis violet du colchique. La longue file des peupliers jaunis, semblables à de hautes quenouilles d'or mouvantes, s'étendait au premier plan et tranchait vivement sur la bordure sombre des chênes tapissant le flanc des coteaux. Quelquefois ils s'asseyaient au bord d'un talus, sous une percée de soleil, dans l'air déjà frissonnant, et demeuraient là, de longs moments, côte à côte, silencieux, sentant naître des impressions communes. Puis, comme sous l'impulsion d'une même pensée, ils se levaient en même temps et regagnaient la voiture, émus et ne voulant point le paraître.

L'automne s'avança, ce n'était plus le temps du plein air. Ils remplirent la deuxième partie du programme et coururent les spectacles. Toujours seuls, pressés l'un contre l'autre, au fond d'une baignoire, comment ne se seraient-ils pas dit qu'ils avaient la mine d'amoureux qui se cachent?... Faisaient-ils donc autre chose? Jacques choisissait avec soin les pièces qui depuis longtemps tenaient l'affiche; elles n'attirent plus que les retardataires, sortant des couches profondes de l'immensité parisienne. Jacques se croyait sûr de ne pas rencontrer les anciens compagnons de sa jeunesse et de n'être pas obligé à des présentations qu'il voulait épargner à Julienne. Il savait qu'elle craignait cela par-dessus tout; dès la première occasion, elle s'était laissée deviner.

— Jacques, vous connaissiez autrefois beaucoup de monde, vous me l'avez dit.

Comme il ne répondait que d'un signe, elle avait ajouté :

— Et moi pour seule compagnie, à présent! Jacques, pourquoi l'avez-vous voulu?...

— Parce que je le devais, Julienne.

Il aima cette timidité du reproche, qui lui paraissait une délicatesse d'âme. Elle lui plaisait mieux ainsi, impuissante à se détourner du passé, toujours oppressée par le souvenir, craintive jusqu'à demeurer farouche. Cependant elle avait accepté franchement de se parer, puisque cela aussi il le voulait ; il savait bien qu'il aurait la nature féminine pour complice. Souvent il arriva qu'elle prît en effet son avis sur une toilette nouvelle ; il ne le refusait point et conseillait les longs plis, seyant à sa grande taille, qui demandait à être drapée. Plusieurs fois il fut payé de cette sollicitude attentive par des murmures qu'il entendait sur le passage de sa compagne, et n'était-ce pas une plaisante chose qu'il s'en trouvât flatté?... Le changement qui se faisait en elle était son ouvrage. Il songeait qu'autrefois l'allure de cette grande Julienne était un assez singulier mélange et de gaucherie et de noblesse. Le sentiment cruel de ce qui lui manquait alors pour être elle-même entretenait la gaucherie qui devait disparaître avec sa cause.

Et il n'y avait point que sa personne extérieure qui se transformât ; elle réussissait parfois à se distraire de la *pensée*... l'atroce et humiliante *pensée*... Elle montrait alors un esprit libre et un jugement sûr, souvent avec des lacunes qui amusaient son compagnon.

— Ne vous moquez pas ! disait-elle... J'ai beaucoup lu, surtout j'ai beaucoup réfléchi... Songez que je n'ai presque rien vu !...

Il en tombait d'accord en riant.

— Comme c'est vrai ! Pendant des ans, de votre fenêtre de la rue Saint-Roch vous avez vu trottiner les dévotes qui se rendaient à l'église... Vous n'aviez pas d'autre observatoire...

De plus en plus volontiers, ils revenaient à ce petit *passé*... le premier, car il y avait *deux passés*... Que le second demeurât scellé à jamais !... Jacques rappe-

lait les battements de mains de la petite cousine quand, plus âgé que la fillette, il entrait en habit de collégien dans le triste logis. Avant tout, il devait essuyer les aigreurs de la tante; le chapelet égrené jusqu'au bout, la terrible veuve du capitaine rentrait dans sa chambre, les enfants demeuraient seuls, le grand cousin tirait des friandises de la poche de sa tunique. Bien qu'il eût déjà quinze ans, elle seulement dix, ils faisaient la dînette.

— Un bon accord qui ne devait pas durer, disait Julienne. J'allais être une grande fille, M. Jacques déjà était un homme. Et alors il cessa de se faire voir... Bien longtemps!... Oh! je me souviens! La première absence a été de deux ans...

— Mon premier voyage, l'enchantement des choses nouvelles... Les grands chemins! le monde qui s'ouvre devant des yeux de vingt ans! Ah! le beau, le vrai printemps de la vie!...

Le foyer des anciennes impressions se rallumait, il s'abandonnait à leur attrait puissant; les mots se pressaient sur ses lèvres. Ces récits avaient de chaudes couleurs, il les revivait, ses chers voyages... Julienne écoutait, souriante, et lui, la regardant, s'arrêtait, surpris.

— Julienne, vous trouvez donc du plaisir à ces vieux contes?

— Comment n'en aurais-je pas toujours à vous voir heureux?...

Ainsi de la familiarité d'autrefois, remontant à leurs premières années, devait naître, sans que d'abord ils en eussent conscience, une intimité nouvelle. Chaque jour elle prenait du charme. Un après-midi de décembre, ils formèrent le projet d'aller entendre une ancienne pièce célèbre, qui venait d'être reprise et que Jacques ne connaissait pas. A dîner ils avaient changé d'avis, le froid était vif, le trajet trop long... Si l'on restait au logis?... Julienne n'avait nulle envie de le con-

tredire. Allait-il donc la garder près de lui? Ce serait la première fois. Ordinairement, lorsqu'on ne sortait point, elle remontait dans son appartement. Ce soir-là, il ouvrit devant elle la porte de sa bibliothèque. Elle eut un geste, aussitôt réprimé, un cri du fond du cœur, qui montait aux lèvres et qu'à grand'peine elle étouffa... Plus d'une fois elle s'était glissée dans ce sanctuaire où vivait «l'unique ami», qui ne comprenait pas que ce n'était plus assez entre eux de l'amitié, qui ne voudrait jamais, qui ne devait pas le comprendre... Jacques alors était absent, errant dans le jardin, pendant les belles matinées; jamais elle n'y était entrée avec lui. Un grand feu brûlait dans la vaste cheminée gothique en pierres blanches qu'il y avait fait construire; ils prirent place dans des fauteuils au-devant du foyer. Sous cette tiédeur d'un lieu bien clos, quand la bise soufflait âprement au dehors, il paraissait n'éprouver qu'un sentiment d'aise; Julienne en combattait un autre bien différent. Mais cette attitude de Jacques la rassura. D'ailleurs la conversation s'engageait, d'abord s'égarant d'un sujet à l'autre, paresseuse et légère.

Comment en vinrent-ils au débat qui devait décider d'un nouveau changement dans la suite de leur destinée? Comment arrive-t-il souvent dans la vie que d'un rien naît soudainement une gravité des choses? Ils parlèrent de leurs lectures les plus récentes; Jacques raconta une exploration de l'Asie centrale dont la lecture l'avait intéressé le matin; Julienne évoqua un roman fraîchement éclos qui était une curieuse étude de l'égoïsme masculin. Elle s'indignait contre les égoïstes; lui, en humeur d'indulgence sceptique, entreprit de les excuser. Ce sont des gens qui ont pris soin e se bien armer contre les autres; faut-il les en blâer sans examen? Après tout, leur dureté se trouve uvent n'avoir été que de la prévoyance, l'égoïsme évient l'ingratitude.

Julienne se récria :

— C'est vous qui parlez ainsi ?

— Mon Dieu, oui, et pourquoi pas ?

C'était donc une gageure... Lui !

Eh ! qu'elle ne s'échauffât pas si fort, une gageure, non, un paradoxe, peut-être. Mais, en tout paradoxe, ne trouve-t-on pas un fond de vérité ? Avait-il dit que l'égoïsme fût jamais beau ? Parbleu, il y a certainement plus de noblesse dans son contraire...

— Le contraire de l'égoïsme, interrompit-elle, c'est-à-dire la bonté, la générosité. A la bonne heure ! Je vous retrouve, Jacques. D'un mot vous venez de vous peindre vous-même.

— Peste ! dit-il en riant... Je crois que le peintre, c'est vous, et le portrait est terriblement flatté. S'il vous plaît, atténuez un peu vos couleurs.

— Je n'ai rien dit de plus que je ne voulais dire. Oh ! Jacques, il n'y a que moi qui vous connaisse bien !...

Onze heures sonnaient à l'horloge du vestibule, dont le bruit remplissait toute la maison. Elle se leva, son cœur allait encore une fois crier sur sa bouche ; elle sentait qu'elle ne pourrait plus le contenir.

— Bonsoir, Jacques... — Elle s'efforça de sourire. — Je vais dormir en rêvant que je donne ma vie pour vous... Au réveil je regretterai que ce n'ait été qu'un rêve...

Jacques n'était guère moins troublé. Il se levait à son tour... Elle était debout devant lui, il prit sa main... leurs yeux se rencontrèrent, ils se regardaient à l'âme... Tous les deux reconnaissaient une force qui allait les jeter l'un vers l'autre... Etait-ce déjà l'heure ?... Jacques porta la main tremblante à ses lèvres... Elle l retira vivement.

— Jacques !... Que faites-vous ? Pas cela !... C n'est pas bien.

## XIII

Par la baie vitrée qui éclairait la bibliothèque, les marronniers de la cour apparaissaient couverts de neige... Jacques était assis devant le foyer, renversé sur le dossier d'un fauteuil, regardant vaguement ces spectres blancs. Ces arbres ne ressemblaient plus à ce qu'ils étaient la veille, agitant sous la bise leurs longs bras dépouillés ; une nuit en avait fait comme des êtres nouveaux.

Et il n'y avait pas que ce changement dans la maison du juge...

On frappait à la porte ; c'était une femme de chambre.

— Madame fait demander si, en prenant la voiture ce matin, elle ne dérange pas les projets de monsieur ?...

— Point du tout... Je n'ai plus de projets...

Mentalement il ajouta : « Elle va chez les marchands de beauté... »

Au dehors, un bruit de roues étouffé par le tapis de neige... Le coupé venait se ranger devant la porte extérieure, Mme Jacques Auvinais y montait, tout enveloppée de fourrures. La voiture allait raser la grande fenêtre de la bibliothèque ; elle se tint penchée à la portière, ses yeux essayant de percer les vitres.

Jacques se leva avec un geste d'impatience... C'était peut-être un reproche qu'elle lui jetait au passage... La veille il lui avait donné le baiser du soir, il aurait donc dû faire prendre de ses nouvelles le matin ; la galanterie du mari était en défaut...

Il erra dans cette grande salle, il s'interrogeait... Que se passait-il en lui ?... Et en elle ?... Où allaient-ils ?...

Ce qu'il avait fait jusqu'à présent pour cette âme meurtrie, devait-il le regretter?... La réponse fut nette... Non il ne regrettait rien... L'action accomplie aurait pu sembler trouble à quelques-uns parce que les millions y jetaient leur ombre; encore aurait-il fallu qu'ils en connussent le secret; nul ne le connaissait. L'action continuait de lui paraître bonne et de logique saine, conforme à l'idée de justice qui avait gouverné sa vie... Plus que jamais il demeurait persuadé qu'il devait relever Mlle de Nézel. D'ailleurs n'avait-il pas agi en pleine liberté d'esprit, de conscience et de volonté?... C'est elle qui ne voulait pas, il l'avait contrainte.

Et ce n'était pas elle encore qui avait recherché cette familiarité dangereuse des dernières semaines. Auparavant, elle se tenait dans son appartement, en recluse; ils ne se rencontraient qu'aux heures des repas, une gêne régnait entre eux. Mais voilà que tout à coup il semblait se rapprocher d'elle; comment se serait-elle dérobée? comment aurait-elle repoussé ce réconfort qui lui venait contre toute espérance? Sous cette atmosphère de douceur, il la voyait se ranimer; elle cessait d'être passive... Et lui qui observait cela n'avait pas senti le péril!

« Jacques, que faites-vous, ce n'est pas bien! »

Ah! ce reproche balbutié au moment où, lui saisissant la main, il la portait dévotement à sa bouche... Oui, dévotement. A quoi bon parer sa sottise? Un désir lui était venu...

Ce reproche de Julienne exprimait de la surprise, mais surtout de la frayeur. Il y a des satisfactions prématurées. On n'en avait encore que les pressentiments, on y tendait comme vers le but sans se l'avouer, on y glissait par une pente douce... Tout à coup on s'y voit entraîné, la pente est devenue rapide, on prend peur.

Lui aussi avait senti l'*irrésistible*. La nuit entière

il s'était gourmandé. Par d'autres moments, il éprouvait moins de mécontentement encore de soi que de curiosité de connaître ce qui se passait en elle... Peut-être dormait-elle le plus paisiblement du monde, formant de beaux rêves... Lesquels?... L'oubli sans doute, le rachat de la faute, si courte, si peu volontaire, si cruellement expiée, l'*effacement*, la bonne chance, enfin, de se refaire une vie pareille à toutes les autres vies, de recouvrer le droit au bonheur.

Si elle avait rêvé cela parce que les souhaits féminins sont aveugles, parce que les femmes ne comprennent jamais qu'à demi les étroites délicatesses d'honneur ou d'orgueil qui retiennent les hommes, devait-il lui en vouloir?...

Mais était-il bien sûr qu'elle eût poussé si loin sa chimère? Ne s'était-elle pas seulement trouvée tout à coup en face d'une situation nouvelle, la même qui s'accusait tout à coup devant lui? N'avait-elle pas reconnu soudainement comme lui la faute commise en laissant naître et se resserrer une intimité si téméraire entre deux êtres jeunes, et ne s'était-elle pas avoué qu'elle aurait dû mieux se garder? N'avait-elle pas eu un moment d'effroi sincère, en se disant qu'il était peut-être trop tard, qu'après tout elle était à lui, qu'elle ne pourrait se refuser s'il voulait la prendre, mais qu'ayant cédé, elle trouverait un maître ombrageux et chagrin, obsédé par le souvenir, et qu'alors ils souffriraient tous les deux?

Car c'était là l'alternative menaçante. La force des choses avait fait grandir en eux la pensée d'abord sourde, la tentation d'abord obscure d'un rapprochement qui ne pouvait être qu'une source de douleur. En vinssent-ils à s'aimer vraiment, la force des choses leur ferait connaître le déchirement de l'amour, ses félicités, jamais...

Mais Jacques Auvinais n'aimait pas Julienne!...

La voiture rentrait dans la cour. Jacques crut voir que la femme de chambre y prenait des cartons. Les « marchands de beauté » n'auraient pas à se plaindre de la visiteuse matinale. Qui lui avait montré le chemin de leurs luxueuses officines ? Lui, toujours lui. A présent elle se plaisait à le suivre... Et c'eût été à le faire sourire, s'il en avait eu la plus petite envie. Julienne, la pauvre fille d'autrefois, si dénuée, réduite alors à étouffer son goût naturel pour la parure, faute d'espérer le satisfaire si maigrement que ce fût, devenait dépensière. Comme elle prenait désormais sa revanche ! Certes elle en était libre ! Elle pouvait employer à sa guise le revenu des terribles millions, pour sa part, c'est-à-dire pour la moitié, qu'il avait grand soin de lui remettre. Il marquait bien ainsi que de la communauté créée entre eux, n'ayant que figure de mari, il ne pouvait être le chef. Le coïntéressé seulement, l'associé.

Le déjeuner était servi. Julienne l'avait précédé dans la salle à manger et se tenait debout près de l'une des fenêtres, sous la blancheur morne de cette matinée neigeuse. Il entra, elle le salua d'un geste et d'un sourire. Muet et le front bas, il s'assit à la table. Au bout d'un court moment, surpris qu'elle ne vînt pas prendre sa place, il releva la tête. Alors il rencontra ses yeux qui le regardaient, les yeux d'autrefois, larges et doux, brillant sous un voile humide, les yeux de lumière.

Elle avait mis ce jour-là une robe de velours ample et lourde à beaux plis droits, couleur de rubis, le corsage orné d'une large collerette de vieille guipure dessinant la taille, bien plus libre et qui semblait aussi devenue plus riche... Les cheveux noirs, en bandeaux, encadraient de deux ailes soyeuses ce noble profil que Jacques avait toujours admiré dans sa cousine pauvre. Il eut une vision.

C'est bien la Julienne d'autrefois qu'il revoit à cette heure, telle qu'elle serait devenue si, la prenant dans sa pauvreté humiliante, il l'avait alors relevée de son malheur et faite sienne, quand elle était pure. En ce temps-là, il lui eût suffi de le vouloir. L'aimait-elle? Peut-être non. Mais il savait bien qu'elle l'aurait aimé. Il aurait eu la fleur de cette chasteté si longtemps sans ombre, le premier contact de cette bouche fière et tendre. Une voix s'éleva en lui : « Qu'as-tu fait? Tu as laissé flétrir sa vie; aurais-tu en même temps perdu la tienne?... »

Elle s'asseyait en face de lui.

— Jacques, vous avez eu bien raison de demeurer ce matin avec vos livres... l'air est glacé...

Elle dit sa course vers le grand magasin qui en était le but, dans la boue noire des rues populeuses, sur les lits de neige, dans les rues désertes; la froideur mordante, qui, malgré les glaces baissées, pénétrait dans la voiture; le sentiment d'aise éprouvé lorsqu'en rentrant elle avait respiré l'atmosphère tiède de la maison, sa résolution de ne plus s'exposer à ces atteintes cruelles jusqu'à ce que ce grand linceul qui recouvrait la ville se fût déchiré.

Il l'écoutait et ne répondait pas; d'abord elle n'en parut pas surprise; après tout, elle ne disait que des choses indifférentes. Il y eut un assez long moment de silence; ce fut encore elle qui le rompit.

— Jacques, souffrez-vous? Il me semble que vous ne mangez que du bout des dents.

— Pardonnez-moi. Un peu d'humeur. Il y a des matinées maussades. Une idée nous est venue : Si nous regardions au fond de nous-mêmes?... J'y ai regardé, j'ai eu tort.

— Ce que vous y avez trouvé, dans ce fond de vous-même, était donc bien vilain? dit-elle en riant. Cela, je ne le crois guère.

— Ne vous hâtez pas de juger... je me sens vraiment un peu de honte... Et pourtant, qui peut se vanter de n'avoir pas de faux désirs?

— Qu'est-ce que de faux désirs, Jacques?

— Ceux dont on est tenu de se garder, parce qu'il est interdit de les réaliser jamais.

Julienne jeta les yeux autour d'elle, s'assurant qu'ils étaient bien seuls. Le domestique qui servait à table venait de sortir ; à son tour elle ne répondit pas.

— Ceux-là, reprit Jacques, déguisant à peine son intention ironique, vous ne pouvez les connaître.

— Aussi je ne les connais pas... Que voulez-vous que je souhaite? je suis au meilleur instant de ma vie.

— Vous ne vous repentez donc plus de vous être laissé contraindre à cet arrangement qui nous a liés ensemble, et vous le trouvez bon tel qu'il est?

— Vous avez des façons de parler!... fit-elle, d'abord interdite... Un arrangement! Il y a mieux, Jacques! Il y a un contrat signé par nos deux cœurs, le vôtre, grand et généreux, offrant un refuge au mien saignant et meurtri... Oui, j'ai songé un moment à m'y refuser... Oui, j'ai eu peur que votre bonté ne vînt à se démentir... C'est cela que je regrette seulement et que je me reproche, car ce fut une ingratitude.

Elle se levait, il la suivit des yeux jusqu'à la porte. Jamais elle ne lui avait parlé sur un ton si ferme, c'était presque de la révolte. Jamais il ne lui avait trouvé si belle et si noble tournure que dans ces grands plis de velours. Il venait par des demi-mots troubles, par des brutalités mal cachées, de réveiller décidément sa fierté native... Cela ne lui seyait que trop bien.

Il rentra dans sa chère bibliothèque et dépensa le reste du jour à rechercher encore ce qui pouvait bien se passer en Julienne. Il avait repris place dans le large fauteuil; les yeux fermés, il évoqua la figure énigmatique : « Que caches-tu dans le pli de ta lèvre,

qui a repris le sourire, et dans la lumière de tes yeux ? »

Elle avait dit : « Que voulez-vous que je souhaite ? »

Elle ne souhaitait rien... Mensonge ! Est-ce que cela était possible ? Est-ce que ce renoncement est un sentiment féminin ? Quelle femme se résignerait jamais à n'avoir qu'un mari nominal, ne l'aimât-elle pas, s'il est jeune et acceptable ? Sa gloire est d'être possédée, puisque c'est son droit, d'où naîtra son pouvoir... Et pour Julienne de Nézel, — par faux semblant Mme Jacques Auvinais, — quel retour et quelle revanche !

Eh bien, cette revanche, femme, tu ne l'auras pas ! Que ce soit la logique fatale d'une situation trouble, que ce soit ton artifice qui ait conduit Jacques Auvinais si près de la défaillance, il va se retrouver, il se défendra. Vraiment, oui, il te désire, parce qu'il te sent auprès de lui, toujours, plus belle qu'autrefois, bien plus vivante, et il te prendrait si tu étais intacte... Mais il y a le souvenir ! T'avoir relevée, c'est assez ! Il répare, il *n'efface pas*... Ah ! si cela était en son pouvoir...

Son parti était pris... Bataille gagnée ; elle avait été longue ! Au mal qu'il voyait venir, un seul remède, l'absence... Il s'éloignerait... Que dirait-elle ? Il serait plaisant qu'elle voulût se plaindre ! N'avait-elle pas été la première, l'autre mois, à lui conseiller de reprendre ses voyages ?... Où irait-il ?... Pas au bout du monde... Il ne fallait pas non plus que Julienne pût concevoir la crainte d'être abandonnée... Que se proposait-il ? Seulement de ne plus la voir pendant quelques semaines, le temps de vaincre une chaleur passagère. Accoutumé comme il était à raisonner tous ses mouvements intérieurs, ce ne serait qu'un jeu, dès qu'il se retrouverait seul. L'idée lui venait d'un retour au village breton, entre la forêt et les flots. Là, point de froidure. Durant les mois noirs, la mer est enlinceulée

de brume ou furieuse, toujours tiède... Où pouvait-il être plus sûr de rencontrer l'entière solitude? A moins que Mme Léona n'y fût encore, si son mari, le vieux «maître», s'était mis en tête les paysages d'hiver... Et quand elle y serait?... Une fois déjà, cette bonne personne l'avait bien servi, en détournant de Julienne sa pensée inquiète. Cette bouche fraîche et ces bras complaisants avaient fait une première cure.

La cloche du dîner sonna... Oui, la bataille avait été longue... Sept heures, et sa méditation était toujours si profonde qu'il en avait oublié de demander une lampe. Il ne se hâta point de se rendre à l'appel. Quelques minutes s'écoulèrent; à l'intérieur de la maison, il entendait un bruit de voix; les domestiques s'étonnaient de ne pas voir venir le maître. On frappa un coup à la porte, comme le matin, bien plus timidement. Il ne répondit pas; la pensée de ce nouveau tête-à-tête qui l'attendait à table lui causait maintenant une appréhension incommode, il reculait le moment. La porte s'ouvrit, une forme se dessina dans l'encadrement.

— Jacques!

C'était elle... Enseveli dans son fauteuil, il ne bougeait pas... Ne le voyant pas, elle exprima tout haut sa surprise.

— Il n'est pas ici.

Elle s'avança pourtant, guidée par la lueur mourante du feu, une main appuyée au bord de la longue table qui occupait le milieu de cette vaste pièce et qui lui marquait le chemin. Elle arriva ainsi, tâtonnant, jusqu'à la cheminée et, voyant une ombre dans le fauteuil, jeta un petit cri.

— Jacques! c'est donc un jeu pour me faire peur?

L'ombre se levait.

— Vous dormiez, peut-être, reprit-elle, très confuse... La cloche a sonné depuis longtemps, vous ne veniez pas... je me suis hasardée à vous chercher...

— Bon! dit-il, ne vous excusez pas... Je crois en effet m'être assoupi.

— C'est pourquoi vous restiez dans ces ténèbres...

— A présent il faut en sortir, donnez-moi votre main...

— Mais nous pouvons appeler, on apporterait des lumières.

— A quoi bon?... je vous guiderai...

Elle donnait sa main, un moment il la garda dans les siennes.

— Non, dit-il, vous connaissez trop peu les êtres, vous pourriez encore vous heurter aux meubles... laissez-moi faire.

D'un de ses bras, il lui enveloppa la taille... Elle eut un tressaillement, mais ne se défendit pas... Jacques resserra l'étreinte. Ils atteignirent ainsi l'extrémité de la bibliothèque, traversèrent un petit salon qui la précédait ; mais quand ils arrivèrent au vestibule éclairé, elle se dégagea vivement.

Voilà donc comment il accomplissait la grande résolution mûrie pendant des heures. Il s'était promis de l'annoncer sans retard à l'intéressée, il espérait bien revoir des larmes au bord de ses yeux et s'en promettait une joie cruelle... Ah! comme il serait alors affranchi!... Un instant avait suffi à renverser son beau plan libérateur... Julienne était venue, et la suggestion avec elle.

Jamais repas ne fut plus silencieux. Tous deux évitaient de se regarder ; jamais le fameux « commun accord » qui dirigeait tous les actes de « l'association » n'avait été si bien établi que sur la nécessité de mettre un terme à cette gêne insupportable. Elle se leva la première ; à l'instant, il l'imita. Sortant de la salle à manger, elle se dirigeait vers l'escalier qui conduisait à l'étage, se disposant à passer la soirée chez elle, il la rappela d'un mot :

— Venez!

Elle obéit, il passa son bras sous le sien et ils rentrèrent dans la bibliothèque.

Le feu avait été ranimé; deux sièges se trouvaient placés à chacun des coins de la cheminée, comme la veille. Mais en ces vingt-quatre heures que de chemin parcouru. Il ne s'agissait plus d'une causerie tranquille, et tous deux le savaient trop bien. Jacques s'accouda au dossier de l'un des fauteuils. Julienne, très pâle, demeura debout devant le foyer, présentant un de ses pieds à la flamme. Ils étaient petits, bien faits, finement chaussés de bas de soie noire dans de mignons souliers de satin... Jacques se rapprocha comme avant le dîner, il la prit à la taille; elle sentit ses mains trembler; un souffle haletant passait sur sa nuque. Elle-même, agitée d'un long frémissement de tout l'être, essaya pourtant de se raidir.

— Jacques, quelle folie!

Il la pressa plus fort, il se noyait le visage dans ses cheveux; elle eut un murmure :

— Mon ami, que voulez-vous donc?

Ses forces étaient à bout, sa tête retomba sur l'épaule du mari, qui ne voulait plus ne l'être que de nom, leurs bouches se joignirent. Elle ne rendit pas le baiser, mais ses lèvres s'ouvraient pour le recevoir.

— Julienne, si vous m'aimez, il faut changer de vie.

— Que me demandez-vous? fit-elle, je vous ai toujours aimé, Jacques... Vous ne vouliez pas le voir et j'en ai souffert plus que je ne pourrai jamais vous le dire. Maintenant, est-ce à moi de vous rien refuser? Je n'existe que par vous, je suis votre bien, prenez-le si c'est votre volonté... Mais y avez-vous bien réfléchi?... Si vous deviez me rejeter après que je me serai donnée de toute mon âme, sachez-le bien, j'en mourrais.

— Julienne, vous ai-je donné le droit de douter de mon cœur?

— Ah non! dit-elle, en lui jetant ses bras autour du cou, car il n'y eut jamais de cœur comme le vôtre!...

Cette fois sa bouche se pressa contre celle de l'amant... Et il se disait en cette grande ivresse que s'il n'avait pas eu le premier attouchement de ces lèvres si tendres, il était bien sûr d'avoir leur premier baiser.

## XIV

Le lendemain, la vieille maison se réveilla sous un air attiédi; c'était le dégel. Les marronniers de la cour secouaient les plis de leur linceul blanc, les paquets de neige glissaient du toit, l'eau ruisselait sur toutes les vitres... Le maître demanda la voiture. Contre son ordinaire, il se montrait cassant et dur; on tardait à lui apporter son premier déjeuner dans la bibliothèque, où il le prenait chaque matin; il s'emporta.

La femme de chambre enfin parut portant un plateau, il la menaça tout net de la chasser pour sa négligence. La fille ne répliqua point, le rire qu'elle retenait aux coins de sa bouche aurait éclaté... Elle avait été, auprès des autres domestiques, la messagère de la grande nouvelle : « Monsieur a passé la nuit chez madame. » Monsieur aussi était dégelé. Retournant à l'office, elle ajouta le commentaire : « Monsieur a le dégel brusque. »

Jacques Auvinais se fit conduire au boulevard. Arrivé là, il renvoya le coupé; le cocher ferait savoir à madame que monsieur ne rentrerait pas avant la fin de l'après-midi. L'homme, qui connaissait le grand changement survenu dans la maison, le regarda bien surpris. Il y avait de quoi l'être! On n'a jamais vu au

lendemain d'une nuit de noces la mariée déjeuner toute seule. Monsieur n'avait pas été un mari bien pressé de consommer le mariage, puisque la femme de chambre assurait qu'il avait pris six mois pour y réfléchir. On devait croire que, s'étant enfin décidé, il n'était pas content.

Le maître traversait la chaussée, gagnait la rue Taitbout et entrait dans une maison dont la porte était ornée de deux panonceaux. Sous la voûte de l'allée, se voyait un grand cadre de bois contenant des affiches de vente. Sous les plus neuves on retrouvait les traces des plus anciennes ; une affiche jaune annonçant la mise aux enchères d'un immeuble sis à Paris en recouvrait mal une autre rouge, plus grande, portant en tête : « Vente par adjudication d'une belle propriété de rapport et d'agrément, château de style Louis XIII, le tout situé au canton de Clisson, département de la Loire-Inférieure... »

La maison de Charles Auvinais, la maison infâme... Jacques monta.

Maître X..., le notaire, n'était pas à son étude, il faisait au Bois, à bicyclette, son exercice du matin. Le notariat moderne aime le plein air. Le client ne put donc s'adresser qu'au premier clerc et s'enferma avec lui... La conférence fut longue, l'objet pourtant en était simple, l'importance des chiffres en jeu faisait la seule difficulté. Jacques Auvinais, marié à Julienne de Nézel sous le régime de la communauté, se proposait uniquement de distraire de ce total superbe son propre bien, celui qu'il possédait avant d'avoir recueilli conjointement avec sa femme l'héritage de l'oncle. Cinq cent mille francs environ. Pour le reste, les huit millions consistant en immeubles à Paris, titres de rente, valeurs de bourse et de banque, il entendait en confier la gestion à maître X..., qui en servirait le revenu à Mme Jacques Auvinais pendant que le mari serait en

voyage. Le contrat dressé au moment du mariage portait donation de chacun des époux au dernier vivant; donc si le voyageur devait au loin être surpris par la mort, accident toujours à prévoir, sa veuve ne se trouverait pas en peine. Elle entrerait effectivement, sans embarras ni soucis, en possession de tout le bien et n'aurait qu'à s'occuper que de mettre sa maison en deuil.

— Monsieur, dit le clerc en souriant, je vois que vous êtes un philosophe...

— Vous vous trompez, dit Jacques, c'est précisément la philosophie qui me manque. Si je l'avais, je ne partirais pas.

Tout étant ainsi réglé, il redescendit sur le boulevard, le suivit lentement jusqu'à la hauteur du théâtre du Gymnase et entra, pour y déjeuner, dans un restaurant très achalandé; il était plus de midi, une seule table restait vacante.

Tandis qu'avant de s'y asseoir il remettait son pardessus aux mains d'un garçon de service, il ne vit pas un petit homme noir de peau avec des cheveux et une barbe d'encre, trop bien mis, d'une correction trop visiblement étudiée, qui, entré sur ses pas, cherchant des yeux, au milieu de ce brouhaha des déjeuners, une place inoccupée, prenait son parti brusquement et se dirigeait vers lui.

— Jacques Auvinais, ne me reconnais-tu pas?

— Attendez!... Parbleu, René Brasseul, du lycée Saint-Louis.

— Et encore ton camarade au 127e de ligne, pendant l'année réglementaire à Rouen. Nous nous rencontrons après dix ans passés, mais à présent notre sort n'est plus égal. Tu es en bonne posture et moi je suis en détresse... Tu vas pouvoir déjeuner, et moi qui suis en appétit...

— Tu ne sais où te poser pour le satisfaire, acheva

Jacques en riant... Eh bien, mets-toi là, devant moi, je t'offre à déjeuner...

— Point du tout. Je demande seulement la moitié de la table. Chacun son écot; pourquoi te mettrais-tu en dépense?

— N'est-ce que cela? Rassure-toi. Je viens de constater, il y a une heure, que je n'ai pas loin de trois cent mille livres de rente.

— Peste! fit Brasseul en s'asseyant. Maintenant que nous nous sommes retrouvés, j'espère que nous nous verrons souvent.

— Je ne le crois pas, à moins d'une nouvelle rencontre au fond de l'Asie.

Le garçon présentait la carte, Jacques fit le menu... Une femme très parée, en long manteau de fourrures précieuses, jolie, presque fraîche encore sous la couche de blanc qui lui recouvrait le visage, venait de quitter une des tables, le repas achevé. Deux hommes la suivaient... Elle tendit à Brasseul au passage une de ses mains nues, chargée de bagues : « Bonjour, d'Angély... »

Jacques Auvinais eut un geste de surprise.

— Quoi! dit-il, c'est donc toi, Brasseul, qui es l'auteur dramatique d'Angély... Je te félicite, tu es presque un chef d'école. Tu fais des pièces qui n'ont ni commencement ni fin ; on n'y voit que des coquins ou des pleutres, qu'on ne connaît pas toujours, tu as négligé de les présenter ; ce n'en est pas moins intéressant... Tu es l'un des inventeurs de la « tranche de vie »... Oh! rien qu'une tranche!...

— Je t'avertis, fit l'autre vexé, que cette plaisanterie est vieille... Eh bien, oui, c'est moi qui viens de faire jouer *les Incestueuses*. Ce n'est pas si mal... As-tu fait mieux dans ta vie?

— Ce que j'ai fait, je viens de te le dire... j'ai hérité.

— C'est vulgaire sans être commun et, après tout, c'est joliment agréable... Ah! l'argent que les autres ont gagné, qu'il doit être doux sous les doigts! As-tu accompli jusqu'au bout la destinée bourgeoise? Es-tu marié?

— Depuis quelques mois... Et tu sais déjà que ma liberté n'en est pas aliénée, puisque je prépare un long voyage...

— Moi, je suis en gestation de quelque chose de nouveau... Je crois que cela ne peut manquer de faire un diable de bruit... Ce sera d'une rigueur de psychologie, mon cher!...

— Bast! dit Jacques, je parierais bien qu'il y aura encore des mailles lâchées dans la trame, ce qu'au théâtre vous appelez des trous... Où cherchez-vous la réalité, vous autres? Dans des lambeaux d'observation rassemblés au hasard que vous cousez ensemble, avec plus ou moins d'adresse. Ce qu'il te faudrait, ce serait du vrai pour tout de bon, un modèle vivant, qui se tiendrait debout là, devant toi... Et sais-tu bien, depuis que d'Angély m'est apparu dans Brasseul, une histoire m'est revenue; j'ai envie de te la dire. Te rappelles-tu Jean Burnet?

— Burnet?... Peut-être... un ancien condisciple? Je cherche dans ma mémoire... Décidément non... Qu'est-ce que Burnet?...

— Qu'était-ce... Il s'est tué... mais cherche encore.

Il y avait de bonnes raisons pour que d'Angély ne trouvât pas; Jacques Auvinais inventait un personnage, tout comme s'il était du métier...

— Jean Burnet, reprit-il, était un brave garçon, pas trop disgracié de la nature, ni de la fortune; il avait ce qu'on devrait de plus en plus appeler une honnête aisance, afin d'essayer de faire honte à la richesse malhonnête.

— Bien inutile, on n'y réussirait pas.

— Il possédait un esprit droit, un bon cœur et un grand sentiment de la justice. Où l'avait-il puisé? Apparemment dans les discours et les écrits de ses contemporains, assurément pas dans leurs actes.

— Bonne note, cela.

— Tu veux de la psychologie, on va t'en donner. De la plus vivante... Jean Burnet avait été élevé avec une belle fille devenue subitement très pauvre par la mort de son père. C'était presque une parente. Un de ces cousinages lointains dont le plus expert des généalogistes trouverait difficilement l'origine. Condamnée à l'isolement par cette détresse noire, trop bien née pour se résoudre facilement à travailler de ses mains, elle vivait d'eau fraîche et de rêves, et tu dois bien te douter qu'elle aima Jean, le seul homme qu'elle eût jamais vu de près. Il était bon et doux avec elle, mais puisque le sort avait fait de lui un homme libre, il ne se souciait pas de se mettre à la chaîne et ne voulait pas lire dans les beaux yeux tendres de la pauvre fille... Elle s'appelait... mettons qu'elle s'appelât Lucie... Je n'ai pas à te dire — ce serait trop long — quelles circonstances la conduisirent dans une maison qu'elle croyait amie. Le maître était un de ces hommes dont je ne souhaite ni à toi ni à personne de rencontrer jamais le pareil...

— Fourbe, insinuant, prometteur sans vergogne, menteur sans scrupules, expert dans l'art d'égarer les innocences, un beau pervers; le tentateur, le séducteur. Je vois cela. Il me plaît assez, ton bonhomme!...

— Bonhomme, oui, il avait dépassé soixante ans...

— Il a mis la belle fille à mal... Oh! le gaillard!

— On ne sut jamais bien par quelles suggestions abominables, par quelles violences morales, presque physiques, cet effréné réussit à perdre Lucie... Dans son désespoir, elle cria vers Jean Burnet, son unique ami... il accourut... Un peu plus tard, il devait me

faire juge du grand trouble de sa conscience... N'était-il pas le véritable auteur de cette lamentable chute?...

— Bon! Tu l'auras donc apaisé... Ce Jean Burnet aurait pu mettre cette Lucie dans le droit chemin... en l'épousant... Rien que cela! Il ne l'a pas fait, il en avait bien le droit... Tu lui auras dit que si la pauvrette n'avait pas sauté le pas avec ce fameux bonhomme — quel luron! — c'eût été avec un autre... Rien n'arrive en ce monde que ce qui doit arriver...

— Je le lui ai dit, mais étant l'homme qu'il était, Jean Burnet ne devait point le croire. Aussi bien, le vieux luron mourut... Avec lui disparaissait l'image de son crime... car c'en était un... Cela, Jean Burnet l'a cru jusqu'à sa dernière heure.

— Le séducteur trépassa? Ah! dame! à cet âge-là, se dépenser est bien, s'épargner est mieux.

— Et Jean Burnet, jugeant que le moment était venu de réparer le mal qu'il avait causé, épousa Lucie...

— Mais c'est de la vieille sentimentalité, c'est de l'Alexandre Dumas tout pur... Tu retardes de quinze ans... La pièce que tu me proposes n'est pas à faire, elle est faite...

— Attends le drame final!... ce mariage ne devait être, d'un commun accord, qu'un lien nominal, une association d'intérêt...

— Mariage blanc... Très bien... Mais une association d'intérêt, comment? L'heureuse épousée n'apportait rien...

— Rien, fit Jacques, avec un brusque mouvement aussitôt réprimé; il avait failli se trahir.

— Donc, mariage blanc si tu veux, reprit-il. Mais Jean Burnet n'avait pas pensé qu'un homme de son âge ne vivrait pas auprès d'une femme jeune et belle — je l'ai connue — sans que de mauvais désirs...

— Parbleu! l'animal allait crier... Ne déguisons pas la vérité des choses. Candide Burnet!... Il n'avait pas

pensé!... Et voilà qu'il oublia la tache parce que l'envie de l'effacer lui devenait trop incommode. Elle ne le rebuta pas... Et dans cette soumission attendrie, Burnet, malgré tout, trouva son plaisir.

— Il y trouva un supplice d'enfer... Il n'attendait, en effet, de Lucie que de la soumission et de la tendresse... Elle donna plus...

— Elle donna trop, j'y suis, s'écria d'Angély... La fille déchue était une femme de feu... Surprise agréable pour un mari qui se croit bien sûr d'avoir les prémisses; mais Jean Burnet, désormais, avait à se dire : « Qui l'a allumée, cette belle flamme? Est-ce la nature éveillée par l'amour?... Mais si c'était l'*autre*, le vieil effréné, qui eût fait jaillir la première étincelle?... Alors je n'aurais fait que recueillir des restes... J'aurais servi à les réchauffer... » Le voilà le supplice d'enfer!

— C'est cela, dit Jacques d'une voix sourde... Tu as enfin touché juste...

D'Angély, l'auteur, était heureusement tout plein de son sujet.

— Et tu dis que ce malheureux s'est tué?

— Il y a trois ans... Dans la journée qui suivit cette nuit de délices et de tortures, oui...

— Parce que la mariée était trop amoureuse... Eh bien, mon vieux camarade, c'est un roman, cela, ce n'est pas une pièce; le plus habile auteur dramatique, et je me flatte d'être celui-là, ne réussirait pas à rendre vivante sur les planches la bataille qui se livra dans le cerveau de ton Jean Burnet... Bataille atroce. Et s'il y réussissait, la censure pourrait bien intervenir... On l'a muselée pour le faux semblant parce que nous vivons en république... La muselière est dérisoire et ne l'empêche pas toujours de mordre... Ah! si, en même temps qu'un écrivain de théâtre, j'étais un de ces politiciens dont on a peur!... Tout bien considéré, décidément non... Ton idée ne me va pas...

— A ton gré, fit Jacques... — Il appelait le garçon d'un signe et demandait l'addition. — Cela vaut peut-être mieux, reprit-il. La veuve de Burnet s'est retirée à la campagne ; sa retraite n'est pas si étroite que les bruits du monde n'y arrivent. Où ne vont pas à présent les journaux ? Ils rendent compte des pièces... C'est même leur rubrique la moins malhonnête...

— Il ne faut pas m'en vouloir... Tu m'as fait passer une heure agréable... Excellent déjeuner, bonne histoire, le plaisir de te serrer la main... Je penserai souvent à toi. Tu vas faire un grand voyage ?... Par quel côté prendras-tu le bout du monde ?

— Par le Caucase et la Perse. Je comptais d'abord m'en tenir là. Réflexion faite, j'irai plus loin.

Les deux convives se levaient et sortirent du restaurant ensemble. D'Angély entra dans le théâtre voisin, Jacques redescendit le boulevard. La bataille, l'atroce bataille, recommença dans le cerveau du faux Jean Burnet, qui n'était pas mort. Le grand voyage avait de l'attrait, l'espace est un refuge. Une résolution extrême et définitive serait peut-être meilleure. Si c'était le personnage inventé, ce double de lui-même, ce Burnet le suicidé, qui avait pris le bon parti ?...

Mais quoi ! n'avoir guère dépassé trente ans et renoncer à vivre plutôt que d'essayer une existence nouvelle, sous d'autres ciels plus radieux, sur des terres plus libres au milieu d'une humanité moins laide, moins basse, moins abominablement « civilisée », serait-ce de la philosophie ? Jacques Auvinais avait toujours été philosophe, sauf en la seule occasion où il lui eût été si utile de l'être.

## XV

Lorsqu'il rentra, la nuit était tombée... Elle est sans fin, en cette dure saison, pour l'angoisse qui veille,

et ne paraît pas longue à l'amour. Les apprêts étaient faits du voyage qui devait porter Jacques Auvinais dans un autre monde, d'où l'on pouvait pourtant revenir. Chez le marchand qui avait vendu l'équipement du voyageur, le tailleur devait porter les habits, le libraire les cartes, l'armurier de bonnes armes ; il prendrait le tout au passage, il s'était donné deux jours. L'important, c'était que le secret de la résolution suprême fût bien gardé jusque-là... Un après-midi, il sortirait de chez lui comme pour une course d'affaires ou une promenade. A sept heures, il monterait dans un train rapide ; le lendemain, à l'heure où Mme Jacques Auvinais en pleurs irait demander son mari aux officiers de police, dont la fonction est de rechercher pour les familles les *êtres chers* disparus sans laisser de traces, le mari fuyard serait à Marseille, bientôt en mer.

Il se représentait cette affreuse douleur de Julienne, et il n'avait pas de pitié.

En rentrant dans la maison, il donna un ordre : « Inutile d'avertir madame. » Julienne n'avait pas besoin d'être avertie, car elle accourut ; sans doute elle guettait ce cher retour. Le baiser lui paraissait désormais la seule forme de bienvenue ; elle donna ses lèvres.

Le cœur de Jacques grondait, il les pressa pourtant des siennes, ces lèvres si douces. Se pouvait-il bien qu'aucune ombre de ressouvenir ne se levât devant elle ? La mémoire des femmes est donc obscure et sourde comme une tombe.

Rien ne retenait plus cette ardente tendresse, Julienne possédait celui qu'elle avait toujours voulu. L'*autre*, qui l'avait possédée par le dol et par la force, n'était plus qu'un vieux fantôme évanoui. Sans peur, sans trouble, elle se donnait de toute son âme et de tout son corps, comme si cette chair était neuve, comme si cette âme n'avait pas été souillée. Le bonheur nou

veau baignait son visage d'une clarté d'aurore; bien sûre qu'un jour radieux commençait pour elle, qui ne devait point finir, si jamais elle avait été désirable, c'était en cet épanouissement de joie et de beauté.

Elle voulut après le dîner le conduire chez elle; c'était lui, maintenant, qui obéissait. Ce «chez elle» avait été son œuvre, il en avait choisi la décoration, alors qu'elle refusait encore ses attentions et ses présents; il en avait fait un lieu charmant, dont elle n'avait appris vraiment à jouir que depuis un jour. Ce salon de style Louis XVI avec ses tentures aux couleurs claires, du vert d'eau, — la forme légère et harmonieuse des meubles, la douce lumière que répandaient des lampes coiffées d'abat-jour en mousseline rose, était bien plus intime... Jacques se laissa tomber dans un fauteuil, devant une petite table de marqueterie, qui portait une des lampes, et Julienne prit place devant lui. Un bras appuyé à la table, la tête dans sa main, elle le regardait aux yeux, sous cette clarté qui lui permettait d'y lire. Une inquiétude lui venait : ne lui en voulait-il pas un peu d'être plus heureuse que lui?

Il protesta. Elle insistait... Ne savait-elle pas bien que sa destinée serait toujours de l'aimer plus qu'il ne l'aimerait — ce qui était bien naturel, puisqu'elle l'avait aimé de tout temps?... Il nia.

Et sa colère secrète se rallumait parce qu'il se trouvait lâche. Il appelait toute sa volonté à son aide, mais, bien loin de lui donner la force qui lui manquait, elle l'abandonnait misérablement. Il aurait trouvé du plaisir à torturer cette femme qui l'obsédait et le ravissait, et il ne doutait pas que dans quelques instants, il n'allât, malgré lui, chercher un autre plaisir bien différent dans ses bras. Il l'écoutait, et il aurait voulu ne pas l'entendre. Elle lui disait des choses d'une tendresse infinie et d'autres qui lui paraissaient empreintes

d'une candeur exquise. Sa méfiance s'en aiguisait ; le feu du souvenir jaillissait des cendres brûlantes, l'image de Charles Auvinais se dressait devant lui, insolente et moqueuse : « Oui, j'ai été son maître ! Tu tiens tout de moi ; je t'ai laissé mon bien et mes restes ! »

Alors il méditait de la quitter brusquement et, tout de suite, de fuir à la faveur de la surprise... Pourquoi s'était-il donné sottement deux jours pour souffrir ?... Mais il restait, et il se laissait bercer par la douce romance d'amour ; il se disait que cette âme était charmante, et il s'appliquait pourtant encore à y descendre afin de résoudre l'énigme.

Comment croire qu'elle en obscurcissait les chemins, que rien fût art ou artifice en cette créature au regard si droit et si fier ? Comment soupçonner qu'elle eût pu trouver dans son malheur d'autres enseignements que celui de sa faiblesse, qu'elle en eût rapporté une autre sensation que l'horreur et la honte, désormais effacées par les félicités présentes, et que l'ivresse enfin qu'elle ressentait dans ses bras ne fût bien l'éveil de la nature sous la caresse de l'amour ?...

Julienne se penchait au-dessus de la table, demandant un nouveau baiser ; il donna encore ce gage en riant :

Il était vaincu sans retour... Sa destinée lui apparut, il ne saurait plus y échapper... Sa vie nouvelle serait faite de misères et de délices. Les belles actions « d'humanité et de justice » portent ainsi un double fruit dont la moitié est savoureuse et l'autre amère...

Les apprêts rassemblés pour le grand voyage ne demeurèrent pas inutiles... Jacques Auvinais se mit en route la semaine suivante ; mais il ne monta pas seul dans le train rapide qu'il avait marqué naguère pour le conduire à la première étape de la fuite... Julienne l'accompagnait au Caucase.

PAUL PERRET.

LE COLONEL

# DE VILLEBOIS-MAREUIL[1]

## SON ŒUVRE LITTÉRAIRE

---

Les événements du Transvaal viennent de mettre en lumière la personnalité du colonel de Villebois-Mareuil, et elle nous est apparue singulièrement haute, digne d'entraîner la sympathie, l'admiration de tous les Français en qui palpite encore l'âme chevaleresque de la race. Dans ce siècle d'égoïsme féroce, de jouissance à tout prix, c'est une joie très pure que de saluer une aussi généreuse détermination, que d'applaudir à un tel élan. Ce que le colonel de Villebois a laissé derrière lui, c'est la vie facile, luxueuse, intelligente, tout ce que Paris peut offrir de plaisirs mondains, de satisfactions littéraires et artistiques, à qui possède les

(1) Cet article était prêt à paraître quand le colonel de Villebois-Mareuil a trouvé la mort dans une rencontre avec les Anglais. Bien que l'hommage littéraire, qui lui est rendu par l'auteur de cette étude, doive s'effacer devant l'héroïque fin d'un soldat, défenseur du oit et de la Liberté, nos lecteurs liront avec intérêt ces pages ii témoignent de son élévation morale et de ses qualités intellec-elles et complètent ainsi le portrait de ce Français, épris des bles causes et soutenu par les sentiments les plus forts et les plus néreux. — (7 avril.)

(*N. D. L. R.*)

privilèges de la naissance, de la situation et de la fortune; c'est aussi la douceur du foyer, l'intimité des joies familiales. Ce qu'il est allé chercher là-bas, c'est l'incertitude et le péril de la lutte, la fatigue, le danger d'une campagne de guerre; c'est surtout le spectacle d'un peuple opprimé par l'inique loi du plus fort, un peuple confiant en son bon droit, résolu à le défendre héroïquement; un peuple armé pour la plus noble cause qui fut jamais.

A ces vaillants, le colonel apporte le secours de sa vaillance. Nous savons les preuves qu'il en a déjà données! Il y joint toutes les ressources d'une science stratégique, d'une entente théorique et pratique des choses de la guerre, acquise par des années d'expérience et d'étude; et tant de supériorités s'aident d'une connaissance approfondie de l'allemand et de l'anglais, précieux avantages dans le cas présent.

Nous ne rappellerons pas les brillants états de service du colonel de Villebois-Mareuil, sa carrière, si soudainement close, alors que les plus hautes destinées l'attendaient — promu colonel très jeune, il a quitté l'armée active, peu de temps après un deuil cruel, qui le frappait en ses plus proches affections. — Nous ne nous étendrons pas davantage sur le zèle éclairé dont il fit preuve pour les sociétés régimentaires, ni sur le talent de parole qui, tout récemment, avait valu à ce soldat des succès d'orateur. Ce sont là choses connues, reconnues, et nous ne pourrions que répéter. Mais il est un côté, et non le moins captivant, de cette personnalité si prenante qui est, jusqu'ici, resté un peu dans l'ombre : je veux dire le lettré, l'écrivain, le romancier délicat qu'est aussi M. de Villebois-Mareuil. Chez lui, l'homme de volonté et d'action s'allie merveilleusement à l'homme de rêve. Ceux qui connaissent son œuvre littéraire ne me contrediront pas.

Elle se scinde tout naturellement, cette œuvre. D'un

côté, les études militaires, techniques, parmi lesquelles il convient de citer en première ligne deux volumes édités à la Librairie moderne, sans nom d'auteur : *le Maréchal de Moltke* et *l'Armée russe;* puis divers articles parus dans des revues, notamment *le Correspondant* et *l'Action française,* où le colonel publia un compte rendu remarquable du conseil de guerre de Rennes. L'autre partie, exclusivement littéraire, se compose de trois romans, dont un seul, le premier, a été édité.

*Le Maréchal de Moltke* et *l'Armée russe* sont deux œuvres d'une belle ordonnance, parfaitement bien conçues et présentées. La première évoque avec une saisissante intensité la figure du guerrier qui nous fut si redoutable. Le colonel le prend à ses origines même en Danemark; puis il nous le montre passant au service de l'Allemagne, il le suit dans ses voyages en Orient, en Russie, à la cour de Napoléon III, nous transmettant ses impressions et ses observations. Il s'étend longuement sur les progrès que Moltke, chef d'état-major général, fit faire à l'armée prussienne, mettant au service de son pays toutes les facultés d'une intelligence agrandie, mûrie par une enquête constante sur les hommes et les choses, et les ressources encore plus précieuses d'un indomptable vouloir. Point de scrupules, d'ailleurs, quand il s'agit de l'accroissement de la Prusse. Et les étapes sont vite brûlées. C'est d'abord, en 1864, ce « vol à main armée » qu'on a appelé la « guerre des duchés », dont un homme d'Etat nous rappelait dernièrement encore les funestes conséquences ; puis Sadova, puis la terrible campagne de 1870. En des pages qui ont l'éloquence des chiffres et l'évidence des faits, M. de Villebois nous place devant les causes de nos revers, en même temps qu'il nous explique la supériorité d'un ennemi qui en avait la pleine et raisonnée conscience.

Et cette conscience-là, quel facteur dans le succès!

L'organisation de l'état-major et de l'armée, telle que l'a conçue le maréchal de Moltke; des détails précis, lumineux, sur nos désastres et leurs causes profondes : voilà la majeure partie du beau livre de M. de Villebois-Mareuil. A côté du mal, il indique le remède. Il nous dit, et sous le laconisme de la phrase combien nous devinons la sincérité du sentiment!... « qu'écrire la vie d'un homme à qui la France doit une des pages les plus lamentables de son histoire n'était pas fait pour tenter une plume française; » mais, ajoute-t-il, « je l'ai voulu, à cause des puissants enseignements qu'un tel exemple porte en soi... » Partant de là, le colonel déplore combien même en les choses militaires nous nous payons de paroles et nous grisons de phrases, alors que les Allemands ont sur nous l'avantage de « chercher l'idée avant d'accepter le mot ».

L'on ne saurait mieux dire. Voilà, d'un seul trait, l'explication de notre infériorité et de la supériorité de la race antagoniste. M. de Villebois abonde en mots semblables, concis et précis, qui frappent juste et loin; vous les savourez à chaque instant en son œuvre militaire, qui frappe tout d'abord par sa constante et parfaite unité ; les mêmes idées s'y retrouvent sans cesse sous une forme différente : mûrement motivées, les conclusions découlent l'une de l'autre et ne varient point. Le colonel ne croit guère aux généraux providentiels, du jour au lendemain improvisés; pour lui, point d'hommes de guerre sans une étude approfondie des lois de la guerre, d'après les maîtres, Napoléon, par exemple, mais en faisant la part des découvertes scientifiques, qui modifient ces lois comme toutes les conditions du monde moderne. Toutefois il ne pense pas que l'on doive se borner « à l'engouement exclusif de la force technique... au détriment de la forte éducation du personnel, à l'exclusion du développement mo-

ral de l'homme, seul et véritable facteur de la guerre ».

Les efforts d'un chef digne de l'être doivent donc tendre constamment vers ce développement moral. Qu'on ne l'oublie jamais, « la guerre, en dernier ressort, c'est l'homme face à face avec l'homme, l'homme avec ses grandeurs comme avec ses faiblesses... » Pleinement convaincu de ce précepte de Souvarow, M. de Villebois veut nous en convaincre, et il y emploie toute l'ardeur de son patriotisme. Patriotisme sans étiquette ni panache, mais d'autant plus intense et plus profond, dont le souffle puissant anime l'œuvre entière!... Que le colonel nous dépeigne l'armée russe en d'admirables pages, vibrantes d'émotion; qu'il flagelle l'œuvre si néfaste au point de vue colonial de la troisième République, qu'en un article fortement écrit et pensé il démontre l'insanité d'un service de deux ans : partout on retrouve la même tendresse, la même vivacité de zèle pour la vieille terre où dorment les aïeux. Elle se révèle aussi en ses impatiences d'homme de métier qui sait son métier, qui l'a placé haut, et souffre de le voir abaissé, de sentir se perdre, faute de stabilité et d'unité, les forces vives de toute une nation. La stabilité, l'unité, il ne cesse de les réclamer, les sachant tellement indispensables. Il nous cite l'exemple du maréchal de Moltke, dont la carrière fut si féconde, et qui n'eût pu, chez nous, donner sa mesure, par suite de l'incertain de nos ministères, soumis à toutes les fluctuations de la politique. « Dans notre milieu, dit-il, si agité, si détraqué, il eût été perdu pour sa haute destinée... Que ceux qui oseraient dire que notre armée manque d'hommes se demandent si on a pris la peine de les chercher et *le temps de les éprouver*... » Venant d'un homme de cette valeur, de telles paroles équivalent à la plus sanglante, mais aussi à la plus juste des accusations. Il suffit de méditer un instant pour s'en rendre compte.

L'œuvre de M. de Villebois comprend, nous l'avons dit, trois romans. Le premier, *Sacrifiés*, paru sans signature dans *la Revue des Deux Mondes* de 1890, et depuis édité sous le pseudonyme de *Georges Simmy;* les deux autres, publiés dans *le Correspondant* de 1896 et de 1899.

*Sacrifiés* est le roman de début, et encourt certaines critiques : on rencontre trop souvent des longueurs qui alentissent le récit; la passion, romanesque, romantique même de son langage, côtoie parfois la déclamation ; et l'auteur n'a pas évité quelques-unes de ces hésitations, de ces inexpériences de plume, inhérentes à qui n'a point peiné des heures et des heures pour se rendre maître du terrible instrument, si tentant à saisir, si décevant à manier. N'importe! pour imparfaite qu'elle soit, cette œuvre n'est point quelconque. Aussi bien ne faut-il pas juger un écrivain sur ses inégalités, mais sur ses supériorités et surtout la *qualité* de ces supériorités. M. de Villebois en possède, assurément, et des plus rares : jamais il ne tombe dans la banalité, et, penseur lui-même, il nous fait penser.

Complexe par les conséquences qu'il éveille, le sujet de *Sacrifiés* est très simple en soi. Jean de Vair, capitaine de chasseurs à pied, cantonné dans un coin perdu des Alpes avec la compagnie qu'il commande, s'est rencontré avec Mireille Valtence, la fille d'un grand manieur d'affaires de Marseille. Les jeunes gens ne tardent pas à s'aimer, à se le dire, et à conclure par le projet d'un mariage qui leur semble tout naturel, et pourtant soulève les plus violentes oppositions des deux castes : celle d'hier qui va disparaître, celle de demain qui nous envahit.

Le comte de Vair — le père de Jean — appartient à la première. Il refuse formellement de consentir à cette alliance avec « la fille d'un marchand », puis lorsque au lit de mort — une mort tragique, amenée par

un accident — il se laisse enfin fléchir, l'amoureux se heurte au refus blessant de M. Valtence. Pas plus que le gentilhomme, qui est né « le cœur blasonné », le conquistador moderne, qui force la Fortune comme on violerait une femme, n'est disposé aux concessions. D'emblée, il dédaigne l'aristocratie, la tient comme une nécropole poussiéreuse, où l'on devient incapable d'une résolution audacieuse, d'une énergique décision. Jean de Vair saura lui prouver qu'il se trompe, et que la caste méprisée renferme des membres qui témoignent « de l'autorité d'un grand passé jointe à la vaillance d'un fier avenir ». Il permute avec un de ses camarades, et part pour la Cochinchine, nommé à l'inspection de Tanan. Là, après avoir capturé quelques-uns des pirates qui infestent le pays, malade du climat déprimant et de l'idée fixe, Jean de Vair conçoit l'audacieux projet de s'emparer du repaire des pirates. L'entreprise, si hardie qu'on la juge impossible, réussit cependant, et après avoir de toutes façons risqué sa vie, le jeune officier prend possession de Thap-Mnoï. Grièvement blessé, il retourne en France, où le bruit de sa jeune gloire a enfin triomphé des oppositions de M. Valtence; et lorsque Jean débarque à Port-Cros, il y trouve Mireille, sienne pour la vie... La vie! elle est mesurée désormais au jeune officier, et cette dernière émotion en avance encore le terme. Sur la terre de France, à peine retrouvée, près de la chère fiancée enfin conquise, il ferme les yeux pour ne plus les rouvrir, tout ébloui encore du rêve irréalisé.

Ceci est le squelette du roman et n'en donne qu'une imparfaite idée. L'on y trouve une peinture exacte, point atténuée, point exagérée, de cette aristocratie qui s'exile de plus en plus du monde des vivants, et qui, faite pour diriger, semble n'avoir souci que d'abdiquer. Son rôle est-il donc fini, et ne peut-il y avoir entente entre des « traditions respectables mais non inviola-

bles », et les aspirations nouvelles des jeunes générations ? Accord bien difficile ! on l'a vu, les représentants des deux castes demeurent également absolus dans leur hostilité. Si le comte de Vair, qui personnifie la France de jadis, et M. Valtence, qui symbolise celle d'à présent, finissent par céder, ce n'est point qu'ils y soient amenés par le raisonnement, mais en vertu de coups de théâtre, qui, tout naturels dans l'optique du roman, ne rentrent pas dans les conditions habituelles et le tous les jours de la vie normale...

L'action d'*Entre civilisés* se passe aux Indes, à Bombay. Elle a pour antagonistes et rivales deux femmes également, diversement intelligentes et belles : l'une, Mme Starlège, incarne toute la séduction de la mondaine, résultante d'une culture intense, d'une civilisation poussée à l'extrême ; l'autre, Lydna Kawass, descend de l'antique race qui fut le berceau de cette civilisation, d'une race qui est l'aïeule vénérable, la mère des vieilles religions où Rama, Khrisna, Bouddha, ont vécu le Christ, avant la venue du Christ.

Entre ces deux femmes, pôles extrêmes qui tour à tour retiennent ses pensées et ses affections, nous voyons s'agiter l'âme incertaine du héros. Marc Artix a été envoyé à la *French bank* de Bombay, sous l'amicale tutelle du directeur, Starlège, un peu en expiation d'une jeunesse par trop ardente en sa fougue de plaisir. D'abord uniquement absorbé par Ellen Starlège, tout l'enthousiasme de l'artiste s'éveille et vibre en lui à la vue de Lydna ; de grande maison parsie, la jeune fille porte fièrement la marque d'une telle lignée ; et à une beauté supérieure, elle joint l'aisance de haut ton, l'éducation parfaite et l'instruction étendue d'une Européenne. Une seule science lui manque, qui les remplace toutes : la coquetterie ; elle n'entend rien au flirt, ni aux sentimentalités équivoques, en quoi la femme moderne apporte un art expert et dangereux.

Elle ne conçoit l'amour que sous forme d'absolu, sans réticences et sans nuances, sans réserve et sans retour : cela est ou cela n'est pas. Et quand elle aime Artix, qui peu à peu pénètre son intimité, elle a conscience que sa vie sera l'enjeu de son rêve, si ce rêve ne se réalise pas, si, belle, instruite, de lignée royale, elle est jugée indigne de l'alliance de ce fils d'Europe... Un abîme si profond les sépare! D'un côté, les nuances, les indécisions, les relativités de sentiment d'un mondain « qui a horreur de l'arête vive des réalités... amoureux d'imprécis, d'inexprimé, cherchant ce qui noie l'âme dans le vide et l'empêche de se heurter au réel... »; de l'autre l'absolu, qui n'admet point de restriction, point de concession, en son unité, son intransigeance farouche. Ecart immense, fossé béant entre deux êtres!... Lydna cherche pourtant à le combler. Elle s'essaie à pénétrer dans la vie d'Artix, à le faire entrer dans la sienne : sa confiance très noble touche profondément le jeune homme, et de plus en plus il s'éprend de cette belle vierge, subjugué par la vérité, l'ardeur, la pureté de sa passion. Dans une de ces heures qui sont les sommets lumineux de l'amour et ne laissent après elles ni désirs ni regrets, Lydna et Artix, confiants dans l'avenir, jeunes, beaux, oublient le monde entier et « croient à la liberté de s'aimer ».

La réalité survient bientôt. Et l'intervention impérieuse, décisive, de l'autre femme ne tarde pas à les réveiller d'un rêve sans lendemain...

Belle, intelligente, fière de sa forme charmante autant que de son esprit supérieur, Ellen Starlège a jusqu'alors accaparé l'affection et l'admiration d'Artix, lui prodiguant en échange toutes les coquetteries de son intimité, le sortilège de son charme savant, sans cesse renouvelé et diversifié. Bien résolue d'ailleurs à ne donner rien de plus, « audacieuse à respirer l'abîme, parce qu'elle se sent étayée contre tous les vertiges... »

Cela est toujours bon à dire aux femmes ; armées de cette imprudente confiance, l'on sait à quels naufrages elles aboutissent ; et l'intérêt masculin est engagé à ce qu'il y ait beaucoup d'épaves de ce genre... Mme Starlège, toutefois, peut être rangée dans l'exception — cette exception sur quoi la généralité veut toujours empiéter. Elle est défendue par une grande hauteur de sentiments, par un orgueil indomptable, une indomptable volonté, et surtout, surtout, parce qu'elle manque absolument de cette tendresse si captivante chez la femme — et si dangereuse aussi, car elle peut devenir faiblesse. Ellen n'est point une coquette vulgaire : c'est une orgueilleuse, elle n'entend pas déchoir ; mais une passionnée aussi, — elle veut envahir, absorber le cœur d'Artix, et n'accepte pas qu'il échappe à l'exclusivisme de sa domination. Impérieusement, elle le met en demeure de choisir : elle sait qu'il attend Lydna, dont il a commencé le portrait, et elle devance la jeune Parsie à son atelier. Elle rappelle à Marc tout ce qu'elle a été pour lui, la sincérité du sentiment qu'elle lui a donné, ne réservant d'elle-même que l'honneur, comme la limite infranchissable où cantonne sa volonté : après lui avoir ainsi livré le meilleur de son âme, elle ne se résigne pas à le voir s'engager par ailleurs. A ce réquisitoire passionné et hautain, Artix répond par une froideur significative : et, clairement il laisse voir à Ellen qu'il n'accepte pas de telles exigences, et veut rester maître de son cœur et de sa destinée. La passion ramène la jeune femme à la nature ; dans une revanche soudaine où l'instinct brise toutes les digues de la civilisation, elle s'élance vers le portrait de sa rivale, le lacère, et cet acte sauvage accompli, elle s'évanouit entre les bras d'Artix. A cet instant même Lydna pénètre dans l'atelier. Elle a « la vision brûlante de la femme abhorrée, d'Artix penché sur elle, de son portrait saccagé, preuve d'une horrible

jalousie triomphante », et elle s'enfuit sans que Marc ait pu soupçonner sa présence... Elle s'enfuit, à demi folle, courant vers le refuge suprême des désespérés : mais le dévouement de son parent Dinsha l'arrache aux flots où elle allait disparaître... Lydna n'est pas morte, mais Lydna ne vit plus. Et lorsque, peu de temps après, le terrible fléau qui ravage Bombay emporte la belle Parsie, ce n'est plus que l'ombre d'elle-même : son âme faussée, désorbitée, n'a pu surmonter le farouche désespoir né du naufrage de ses illusions.

Pour Ellen, après son acte de violence, elle tombe malade ; et, pendant sa maladie, sa convalescence, isolée de toute impression du dehors, elle regarde en elle-même courageusement, scrute sa conscience et remet toutes choses au point. Comme première conséquence, elle revient à son mari. Starlège l'aime; il souscrit à ses moindres caprices, heureux de la voir s'épanouir dans le luxe et les plaisirs; c'est, de plus, un homme dont la haute valeur et l'énergie auraient dû séduire cette femme d'intelligence large, de tempérament volontaire et audacieux; mais quoi! c'est *le mari*, et il est convenu que l'espèce en soi n'a rien d'intéressant. Ellen n'en juge plus ainsi, revenue à elle-même et à son devoir. Ses relations avec Artix ont également changé, prenant un caractère plus sérieux. Loin de le vouloir retenir entre ses impérieuses petites mains de coquette, sans avantage pour lui, sans honneur pour elle, Mme Starlège, loyalement, dans un langage élevé, empreint d'une gravité sereine et simple, lui conseille d'épouser une jeune Anglaise fort occupée de lui. C'est dit. Miss Affidson deviendra la femme de Marc. Et Ellen Starlège, retournée définitivement à son mari, lui sera désormais fidèle, non de cette fidélité purement matérielle, la honte de tant de femmes! mais de toute son âme haute, *en esprit et en vérité*. C'est au mieux. Seule, la pauvre Lydna, trop près de la nature

pour n'être pas broyée par la civilisation; la pauvre Lydna, exclusive, absolue, reste la victime touchante de la relativité de nos sentiments. Elle n'a pas sa place en notre monde...

*Au-dessus de tout* est l'œuvre la plus parfaite de M. de Villebois, la plus complète et la plus attachante par l'intérêt de l'action, l'observation des caractères, l'émotion. Comme cadre, un milieu militaire et mondain où se détache en relief puissant une belle et fière figure d'officier, le héros, André de Maulac, promu tout jeune commandant. Soucieux en toutes choses de la dignité de l'armée, il ne l'envisage pas seulement au point de vue matériel comme un immense outillage, pourvu de formidables engins de destruction : il a pénétré son âme, et il l'aime, et il la comprend, désireux de purifier, de renouveler le niveau moral. — M. de Maulac n'aurait-il pas été à l'école du colonel de Villebois? — Arrivant en sa nouvelle garnison, proche de Paris, l'officier retrouve une jeune fille déjà rencontrée, jolie, riche, bien apparentée, d'âme limpide et droite, d'intelligence claire et saine, « l'être de nature et de christianisme dont s'enorgueillissait jadis notre pays de France. » Sans coquetterie ni pruderie, Germaine témoigne à André une sympathie qu'il ne tiendrait qu'à lui de changer en un sentiment plus vif. Mais près de la dernière étape, qui va le conduire insensiblement à l'amour, l'officier se détourne. Il laisse le bonheur proche et insaisissable pour courir à l'inaccessible et l'impossible d'une autre passion.

Celle qui l'a fait naître, et du premier regard, est la femme d'un officier du régiment d'André. Belle, d'une beauté absolue qui impose l'admiration, Jeanne Deslyans possède cette séduction encore plus redoutable que l'on subit sans pouvoir l'analyser ni la discuter. Elle porte un lourd fardeau d'angoisses, et Maulac ne tarde pas à en connaître le secret. Deslyans est joueur.

Courageusement, Mme Deslyans s'en explique avec André : devant le blâme encouru par son mari, qui fait de constantes fugues à Paris, elle implore l'indulgence, la pitié du commandant de Maulac. Comment ne céderait-il pas à cette prière d'une femme aimée? En même temps qu'il assure la jeune femme de son appui et de son aide, comme chef, elle se sent enveloppée, pénétrée de sa tendresse. Elle ne l'a pourtant point demandée ni provoquée, cette tendresse, et André, qui connaît la loyauté de son âme, André n'espère rien de Jeanne : «elle envisage le don d'elle-même comme chose absolue, inviolable et sainte, résultat d'une démarche si grave qu'il n'est pas au pouvoir d'une honnête femme d'y revenir.» Du reste, point de coquetterie ni d'équivoque chez Mme Deslyans : une reconnaissance profonde, une confiance absolue, pleinement justifiées d'ailleurs par celui qui veut bien l'aider à sauver son mari. Déjà elle a senti les bienfaisants effets de cette influence. Elle espère, elle veut espérer. Et c'est au moment même de l'accalmie qu'un coup terrible frappe Jeanne Deslyans en toutes ses fiertés, réduit à néant ses espoirs et ses illusions.

Pendant une fête donnée par le régiment, le commandant de Maulac, prévenu que Deslyans est soupçonné de tricher au jeu, prend à part, par souci du scandale, l'officier indigne, et au cours d'une explication violente, il acquiert la preuve matérielle de son infamie. Après lui avoir jeté son mépris au visage, André rentre chez lui, et, subissant la dure loi du devoir, il passe le reste de la nuit à écrire le récit détaillé des événements honteux dont il a été le témoin. Le matin est venu, il a signé les pages accusatrices, il va les porter à qui de droit, quand on sonne à sa porte, et Jeanne Deslyans en franchit le seuil, visiteuse adorée et redoutée qui ne reviendra plus jamais.

La situation est poignante, et par elle-même, et par

la manière simple, l'émotion contenue avec laquelle l'auteur l'a présentée. Tour à tour hautaine dans ses revendications, passionnée dans ses prières, Jeanne fait vibrer les cordes les plus douloureuses chez cet homme tout frémissant de l'amour d'elle... Sans cesse elle en appelle à cet amour, au culte qu'il lui a toujours témoigné : c'est sa seule réponse — et quelle plus éloquente! — au mot d'*honneur* et de *devoir* militaires qu'André lui oppose. Le devoir, l'honneur, une femme ne peut en avoir la même conception que nous, par la faute de sa nature et de son éducation. Pour elle, « le sentiment donné à l'être aimé emporte tout, dépasse le monde entier, les horizons terrestres... » Maulac seul possède une preuve matérielle. S'il s'en sert pour déshonorer Deslyans, et par contre-coup sa femme et ses enfants, c'est qu'il n'aime pas Jeanne, qu'il ne l'a jamais aimée!

Argument solide! Depuis des milliers d'années, la femme s'en sert, il n'a rien perdu de sa force; et bien des siècles encore s'écouleront, l'éternelle Eve l'emploiera pour vaincre nos résistances et dissoudre nos énergies.

Vaincu dans cette lutte déchirante contre lui-même, André donne à Jeanne le rapport qu'il vient d'écrire : elle en est maîtresse, elle peut détruire, s'il lui plaît, cette preuve écrasante — la seule — qui condamne son mari. Lui, Maulac, se taira; plus encore, il mentira pour la sauver. Il ment, en effet, et à son colonel, et à ses officiers, surpris, soupçonneux; il déclare n'avoir pas eu de preuve matérielle de la culpabilité de Deslyans. Pour la première fois, il transige avec l'intégrité du devoir militaire, et, cette faute, il l'expie cruellement. Autour de lui, il démêle des suspicions voilées, de muettes désapprobations; en lui, — et pour une âme haute, quel châtiment! — il éprouve la conscience d'avoir, sinon mérité, du moins justifié ces blâmes silen-

cieux. Il a forfait à la solidarité militaire, il n'a pas accompli tout son devoir de chef, et comme il est de ceux qu'épouvante la moindre tache faite à leur loyauté, il souffre amèrement d'avoir menti, manqué aux principes de toute sa vie. Douleur très noble, très haute, que M. de Villebois a dépeinte en quelques pages d'une puissante et intense psychologie.

S'il a la conscience, la souffrance de sa faute, André n'en a point le regret, ayant, par là même, affirmé à Jeanne la profondeur et l'abnégation de son amour. Inébranlable sur un seul point, il a exigé la démission de Deslyans et a été obéi : l'officier a quitté le régiment et sa femme va le rejoindre. Mais, avant que de partir, dans une suprême entrevue, en même temps qu'un adieu définitif, elle jette l'aveu passionné de son amour à jamais enseveli... Ainsi donc tout a trahi André de Maulac. Il ne reverra plus la femme qu'il aime; et les satisfactions fécondes d'un devoir choisi avec amour, sans défaillance accompli, il ne les connaîtra plus... Il quitte l'armée, obtient de conduire une exploration au Haut Nil, et bientôt l'on n'en a plus de nouvelles.

« Comme tant d'autres, il a été dévoré par la mystérieuse Afrique... S'il a vu venir la mort, il s'est livré apaisé à la libératrice... Dieu lui a sans doute tenu compte d'avoir vibré, grandi, accumulé, d'avoir épanoui son âme sans avoir jamais pu donner sa mesure. »

Ainsi se termine ce beau roman, et l'impression qui s'en dégage est celle d'une mélancolie grave et élevée. Avec M. de Villebois, nous ne restons jamais à mi-côte; bien vite il nous entraîne à une haute atmosphère de vie sentimentale et intellectuelle; mais il ne perd pas de vue, cependant, la vérité des choses : près des nobles figures qui sont *l'exceptionnel*, ce qui ne veut pas dire *l'irréel*, il campe des personnages plus familiers, dont nous avons souvent pu observer les ri-

dicules et les travers. Il a don de vision aussi et de description; il sait voir et faire voir, éveiller en nous les sensations correspondantes aux siennes, qu'il nous dépeigne un grand mariage à Paris, un paysage hindou, un site de l'Ile-de-France, un coin de Méditerranée. Je citerai dans *Au-dessus de tout* un admirable tableau des manœuvres de septembre, plein de vie, d'émotion, de couleur : l'âme du soldat parle par la plume du poète!

Le vocabulaire de M. de Villebois est étendu, varié, souple, tour à tour ému, sceptique, spirituel. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est — le croira-t-on? — une certaine préciosité, une mièvrerie dans les termes qui confine parfois au tortillage et à l'obscurité. Cette tendance se remarque surtout dans *Entre civilisés :* ayant à peindre des compliqués, à décrire des âmes toutes de nuances, fuyantes et déconcertantes, la phrase de l'auteur a suivi sa pensée : momentanément elle s'éloigne de cette belle langue précise et limpide qui va droit au but, et ne s'embarrasse pas d'un flot de sinueuses incidentes, d'un remous d'adjectifs et d'adverbes.

Ainsi qu'on a pu s'en convaincre par cette rapide analyse, l'œuvre du colonel de Villebois procède d'un double courant. A l'âme d'un idéaliste, il joint le tempérament d'un combattif; et, loin d'être contradictoires, ces tendances se complètent, s'harmonisent l'une par l'autre. Dans la guerre, il ne voit pas la seule satisfaction de l'instinct, mais il la juge comme étant la condition même de cette armée qu'il aime : dévoratrice, soit! purificatrice aussi. Ne nous étonnons pas s'il est allé bien loin chercher les dangers et les émotions ardentes d'une vraie campagne; toute force existante en nous exige son emploi, tout organe, sa fonction, sous peine de souffrance d'abord, d'atrophie ensuite : et notre vie se consume à chercher l'accord entre nos destinées et nos aspirations. Qu'un jour, un seul, il nous soit per-

mis d'entrevoir cette harmonie; qu'une possibilité nous semble offerte d'exercer, de développer nos facultés en vue du but pour quoi elles ont été créées, n'y manquons point. Cela s'appelle donner sa mesure, et c'est une des plus hautes satisfactions qu'un être humain soit appelé à concevoir.

La guerre du Transvaal permettra-t-elle au colonel de Villebois de donner toute sa mesure d'endurance, de vaillance, de science militaire? Qui le sait!... Nous n'en sommes qu'au premier acte, bien des événements peuvent trouver place avant le dénouement; et notre compatriote, attaché au général Botha, désigné, dit-on, pour succéder à Kronje, notre compatriote aura certes plus d'une occasion d'utiliser, de déployer les facultés rares qui lui ont été départies... Pour nous, qui ne le jugeons qu'à travers son œuvre, ignorant l'homme profondément, il nous est du moins permis de croire que M. de Villebois éprouve ce sentiment de joie dont nous parlions tout à l'heure, étant, comme disent les Anglais, « the right man in his right place... » Et tout en l'admirant beaucoup, envions-le un peu d'avoir fui notre vieux monde et le spectacle monotone des intérêts et des appétits en lutte pour contempler, pour partager une lutte autrement noble : celle du droit et de la liberté, qui ne désarment point devant la Force. C'est une fierté pour nous Français, de songer qu'un homme tel que lui en aura été le défenseur.

DORLISHEIM.

Mars 1900.

# LA
# CONSPIRATION ANTIBRITANNIQUE
## DE 1717-1719

En ce moment de crise où l'Angleterre semble disposée à jouer d'un seul coup et sur la carte d'une guerre européenne ses rêves de domination universelle, il n'est pas sans intérêt de rappeler cette autre crise qui, il y a près de deux siècles, mit en question l'hégémonie britannique et à laquelle est resté attaché le nom du cardinal Alberoni.

La situation de l'Europe, au sortir des convulsions qui avaient marqué, principalement dans sa seconde partie, le règne de Louis XIV, présentait, telle que l'avaient faite les traités d'Utrecht et de Rastadt, une singulière analogie avec la situation de l'Europe à la fin du dix-neuvième siècle.

La grande conquête germanique et protestante que nous voyons consommée aujourd'hui par la prépondérance de l'Angleterre et de l'Allemagne commençait alors. L'Angleterre presbytérienne, sortie victorieuse de son duel à mort avec la France de Louis XIV, tenait déjà toutes les mers. L'Empire, demi-luthérien, reconstitué en 1714, étendait sa puissance sur tout le continent occidental. Entre les deux, la Hollande, épuisée par sa lutte colossale contre Louis XIV, devenait sur mer la vassale de Georges I^er^, et sur terre, la vassale de Charles VI.

En face de cette prépondérance anglo-germanique, on voyait commencer la décadence des races latines et catholiques. La France, que Louis XIV avait laissée minée et saignée à blanc, que la politique du Régent déprimait par l'humiliation, énervait par des querelles de faction, la France pouvait être encore un grand embarras ou un appoint utile, mais n'osait plus exercer une influence dominante sur la politique du monde. L'Italie avait été livrée par le traité d'Utrecht à la domination allemande qui, matérielle ou morale, s'est perpétuée depuis lors jusqu'à nos jours dans ce malheureux pays. L'Espagne enfin, dépouillée de la moitié de ses provinces, ses finances ruinées, son armée et sa marine détruites, son prestige aboli, était descendue d'un seul coup à l'excès d'abaissement où nous la revoyons, deux siècles plus tard, conduite par une série de misères et de désastres.

Aux extrémités de l'Europe, la Suède en pleine décadence, la Russie, ce corps immense auquel Pierre le Grand donnait pour la première fois une tête, ne comptaient plus ou pas encore dans les préoccupations de la diplomatie européenne. En 1716 comme aujourd'hui, même problème. Faut-il accepter comme un fait inévitable cette déchéance des races latines et catholiques, les maîtresses, les éducatrices du genre humain occidental, apôtres de la foi universelle et initiatrices à l'idéal?

Alberoni, — et c'est là l'éternel honneur du fils du petit jardinier de Parme, devenu par ses talents, et encore plus par ses intrigues, ministre occulte mais dirigeant du roi d'Espagne Philippe V, — Alberoni ne le pensa pas, et s'il a échoué, si, en dépit de ses efforts, le monde, bouleversé plutôt que conquis par les Français de Carnot et de Napoléon Ier, est devenu le monde anglo-germanique que nous voyons maintenant, il nous montre encore, avec le remède possible au

mal dont nous souffrons, les espérances de l'avenir.

Ce ne fut pas du premier coup, mais par une lente évolution d'idées, par le développement même des nécessités de la situation, qu'Alberoni fut conduit à l'élaboration de sa grande conspiration antianglaise, et c'est l'évolution logique de ces idées, c'est le développement de ces nécessités, qui nous font toucher du doigt l'analogie des situations en 1716 et en 1900.

Il est évident que la solution la plus simple semble, au premier abord, l'alliance étroite des trois puissances latines : Espagne, France et Italie. Mais cette alliance était, au moins en apparence, plus difficile encore en 1716 qu'en 1900. Ecartons d'abord l'Italie. Si politiquement elle est aujourd'hui la vassale de l'Allemagne, elle formait après le traité d'Utrecht une de ses provinces. Il y avait des garnisons germaniques à Naples, à Milan, et pour arracher l'Italie à l'influence impériale, il fallait préalablement en faire l'invasion et la conquête. Quant à la France, son gouvernement, sous prétexte de réagir contre la folie conquérante de Louis XIV, tournait le dos à la politique nationale et faisait le jeu de nos vainqueurs. Par les sympathies personnelles du Régent, par l'ascendant de Dubois, l'agent du ministère anglais, par l'influence des financiers cosmopolites comme l'Ecossais Law, la France inaugurait pour la première fois cette funeste maladie d'anglomanie toujours odieuse au vrai peuple français, mais à laquelle on peut toutefois attribuer toutes les erreurs de la Révolution, les fautes de la Restauration et celles de Louis-Philippe.

Dans ces conditions, Alberoni se trouvait obligé de prendre, pour parvenir à son but, une voie plus directe. Comme les politiques latins d'aujourd'hui, déçus par la trahison italienne et l'impuissance espagnole, il lui fallait diviser ses adversaires dans l'espérance de les abattre l'un après l'autre, se liguer avec l'ambition alle

mande contre les prétentions britanniques ou avec l'ambition britannique contre les prétentions allemandes. Or, entre les deux puissances adversaires de la politique latine, la nécessité dictait son choix à Alberoni. Il n'avait rien à conquérir sur l'Angleterre, tandis que l'affranchissement de l'Italie était pour le ministre de Philippe V chose urgente : d'une part la promesse d'une principauté indépendante créée en Italie en faveur des « infants » garantissait l'influence d'Alberoni sur l'esprit de sa souveraine Elisabeth de Parme ; et d'autre part, le patriotisme de l'abbé lui faisait un devoir de délivrer au plus tôt ses concitoyens de l'oppression impériale. Aussi fut-ce vers l'alliance anglaise que se tourna d'abord Alberoni.

Les négociations d'Alberoni avec l'Angleterre furent menées de sa part avec la plus entière bonne foi. Très loyalement, et malgré les résistances de la Grandesse, il offrit d'abolir tous les « articles explicatifs » que Philippe V avait rendus pour atténuer les effets désastreux du traité de commerce imposé par l'Angleterre à l'Espagne comme accessoire du traité d'Utrecht, tandis qu'il triomphait des répugnances de Philippe V jusqu'à lui arracher un engagement écrit de ne point favoriser les prétentions des Stuarts. Aussi fut-ce avec un légitime sentiment de dépit, mêlé d'indignation, que le ministre d'Espagne apprit tout à coup que, le 25 mai 1716, un traité d'alliance avait été signé entre l'Empereur et Sa Majesté Britannique. Les deux représentants du Germanisme se garantissaient mutuellement les conquêtes qu'ils pourraient faire. C'était l'acte anticipé du partage de l'Europe.

Alberoni ne perdit pas la tête devant l'abîme creusé ›udain sous ses pas; mais avec un empressement ɛ̀vreux il se mit à chercher partout des alliés à sa polique. L'historien San-Felipe, agent d'Espagne à ênes, excita la petite République à résister aux in-

jures continuelles de l'Empereur ; en même temps Alberoni s'adressait à la Hollande et, pour donner une rivale à l'Angleterre, offrait de prendre à la solde du Roi catholique la flotte de guerre des Pays-Bas.

Ce fut une trahison, cette fois, qui renversa ces nouveaux desseins. Le Régent et Dubois, effrayés de l'activité du champion de la cause latine, se jetèrent dans les bras de l'Angleterre. Les négociations traînèrent en longueur par suite des hésitations patriotiques du gouvernement hollandais qui ne comprenait que trop les périls que le triomphe complet de l'Angleterre allait faire courir à la liberté du monde. Mais les anglomanes de France l'emportèrent : le 4 janvier 1717, une « Triple-Alliance » fut conclue entre l'Angleterre, la France et la Hollande. L'Empereur n'y participa point ; mais son traité antérieur avec Georges Ier mettait à sa disposition comme à celle de Sa Majesté Britannique les ressources de la Triple-Alliance. Il ne tarda pas à manifester son mépris pour le Pape et l'Espagne en faisant arrêter et emprisonner dans la citadelle de Milan le grand-inquisiteur Molinès, porteur d'un passeport du Saint-Père.

Il fallait toute l'obstination et (on doit le reconnaître) toute la présomption italienne d'Alberoni pour ne point désespérer. Les nécessités de sa situation politique l'obligèrent d'être un grand administrateur ; il le fut. Déjà, l'année précédente, Coxe, l'ambassadeur d'Angleterre, jugeait ainsi le gouvernement du ministre de Philippe V : « Les revenus de Philippe V excèdent déjà d'un tiers ceux de ses prédécesseurs, et les dépenses ne vont pas à la moitié ! » Le cardinal put tirer de cette Espagne, qu'on croyait épuisée, un effort formidable, espérant suspendre, déconcerter la Triple-Alliance par la rapidité de ses mouvements, et la mettre en présence d'un fait accompli. « Ce que le Roi catholique demande, c'est une transaction qui

puisse fonder l'équilibre de l'Europe, incompatible avec le pouvoir de l'Empereur en Italie, » disait Alberoni, et il demandait qu'on garantît la neutralité de l'Italie. Dans l'espace d'un an, deux flottes formidables : l'une de douze vaisseaux de guerre et cent transports avec neuf mille soldats, la seconde de trente-trois vaisseaux de ligne, trois cents transports, trente mille hommes de débarquement, quarante mortiers et cent pièces d'artillerie de siège, mirent à la voile des ports de l'Espagne. Du 22 août 1717 au 11 août 1718, la Méditerranée redevint un lac latin; la Sardaigne et la Sicile se soulevèrent contre l'Empereur et son vassal, le roi Victor-Amédée; les insurgés accueillirent les Espagnols avec des transports de joie; Cagliari et Palerme ouvrirent leurs portes à l'armée de l'indépendance latine. La Triple-Alliance fut un moment affolée. On négociait avec l'Espagne; Stanhope, envoyé de Sa Majesté Britannique, offrit même un moment de restituer Gibraltar. Si la France était demeurée neutre, Alberoni peut-être triomphait. Il fallut que Dubois vendît, pour une pension de 50,000 écus, l'avenir des races latines. Le 18 juillet 1718, une Quadruple-Alliance, signée à Paris entre l'Angleterre, l'Empire, la France et la Hollande, mit en fait l'Espagne au ban de l'Europe; une flotte anglaise, sous le commandement de l'amiral Byng, entra dans la Méditerranée pour y rétablir la prépondérance anglo-germanique, et, pour bien spécifier cette intention, elle embarqua à Naples un corps de troupes allemandes à destination de la Sicile. Le 11 août 1718, la flotte de l'amiral Gastanéta, démembrée depuis quelque temps pour l'occupation de toute la Méditerranée, vit paraître à la hauteur de Messine flotte anglaise sans savoir encore si elle devait franement la considérer comme ennemie. Gastanéta vou- s'embosser devant Messine sous la protection des tteries de la côte; mais les courants contrarièrent

ses manœuvres et rompirent sa ligne de bataille. Byng, favorisé en tout, remporta une victoire facile. Toute la flotte latine périt, sauf quatre vaisseaux et six frégates.

La lutte à force ouverte était terminée ; l'Angleterre triomphait. C'est alors qu'Alberoni, acculé à l'écroulement irrémédiable de tous ses rêves, parut s'élever au-dessus de lui-même. On a qualifié sa grande idée de chimère absurde et ridicule ; et cependant non seulement elle présentait à cette époque la seule chance qu'eût l'Europe latine d'échapper au joug brutal des races germaniques, mais aujourd'hui encore, elle pourrait seule permettre à ces races déchues de reconquérir leur indépendance. C'était comme un pis-aller fâcheux, mais que la trahison de la France avait rendu inévitable, qu'Alberoni avait recherché l'alliance anglaise pour délivrer l'Italie et abattre l'Empire. Maintenant, il était sans armée, sans marine, et la conspiration britannique avait soulevé toute l'Europe contre lui. Il revient au système seul logique, seul rationnel, seul fécond : l'Union latine, étayée par l'alliance des races non anglo-germaniques de l'Occident. Le premier, il entrevoit les ressources colossales que l'Empire russe, à peine sorti du chaos, peut fournir à la cause de la liberté occidentale ; et, pour utiliser ces forces, il songe à une ligue entre Slaves et Scandinaves, ligue que les événements ont accomplie en fait de nos jours, et qui serait la réserve de la croisade antibritannique. Pour cela, Alberoni se pose comme médiateur entre Pierre le Grand et Charles XII, que leurs sottes et interminables guerres affaiblissaient inutilement. En échange de leurs stériles rêves de vaine gloire, où ils ne peuvent espérer trouver que l'inutile plaisir de s'humilier réciproquement, il offre à Pierre le Grand l'empire de l'Europe orientale, à Charles XII cette domination sur les mers du Nord qu'il avait déjà proposé à la Hollande de conquérir sur

l'Angleterre. Le roi de Suède, avec cinquante vaisseaux de ligne et ses trente mille vétérans, la plus belle armée de l'Europe, viendrait débarquer dans l'Ecosse jacobite qui tenait alors dans le Royaume-Uni le rôle de l'Irlande actuelle, dans l'Ecosse où le prétendant Jacques Stuart devait être conduit en même temps par la dernière force maritime de l'Espagne : six frégates avec six mille hommes de débarquement; pendant ce temps, le Tsar devait entrer en Allemagne avec cent cinquante mille hommes et imposer à l'Empire, déjà menacé au sud par les mouvements des Hongrois et des Turcs, alliés secrets d'Alberoni, les volontés de la ligue contre le despotisme anglo-germanique.

Mais Alberoni comprenait bien que toutes ces combinaisons n'étaient que l'accessoire. L'Europe latine ne pouvait être sauvée que par les Latins; pour écraser l'Angleterre, il fallait nécessairement que la France, cessant de trahir la cause commune, attaquât le colosse anglais par le midi, tandis que les Hispano-Scandinaves occuperaient au nord ses forces disponibles. Or, la France était alors au pouvoir d'un gouvernement tyrannique et corrompu qui opprimait comme à plaisir l'opinion publique. Alberoni pensa à juste titre que c'était aux anglomanes de France qu'il fallait s'attaquer tout d'abord et que c'était sur les rives de la Seine qu'il fallait vaincre d'abord cette puissance anglaise qui semblait tenir le monde entier par la terreur de ses armes ou par la séduction de ses intrigues. C'est ainsi que se forma la conspiration de Cellamare, conspiration vraiment nationale contre un gouvernement vendu à l'étranger, bien qu'elle eût pour chef Cellamare, l'ambassadeur d'Espagne. Tous les éléments de la France d'alors se trouvaient représentés dans ce mouvement. Villars lui apportait le souvenir des gloires militaires du règne de Louis XIV; le duc du Maine, les traditions mêmes de l'entourage immédiat du

Grand Roi ; le cardinal de Polignac, le prestige du haut clergé libéral qu'avaient illustré les Retz et les Fénelon. Les mécontents de Bretagne en attendaient les revanches du fédéralisme injustement écrasé par Richelieu ; les parlementaires, les espoirs de la France constitutionnelle. Alberoni, par l'organe de Cellamare, groupait, concentrait, animait tous ces éléments épars qui, organisés, pouvaient accomplir pacifiquement cette transformation de la France féodale en France moderne que, soixante-dix ans plus tard, il fallut toute une révolution sanglante pour réaliser. Et il ne restait pas de temps à perdre. Les escadres anglaises bloquaient la Sicile et amenaient sans cesse de nouveaux renforts d'Impériaux pour presser les garnisons espagnoles de Messine et de Palerme. Tout fut préparé pour l'arrestation du Régent et la convocation des Etats-Généraux.

Cependant tous les efforts d'Alberoni devaient se briser contre la fortune de l'Angleterre servie par le merveilleux génie de son gouvernement. Ce fut à Londres qu'on eut vent de la conspiration de Cellamare; ce fut à Londres qu'on prévint le Régent, qui eut le temps de faire arrêter le duc du Maine, le cardinal de Polignac et les principaux chefs du complot, tandis que Cellamare s'enfuyait en Espagne. En même temps, le roi Charles XII périssait mystérieusement en Norvège, probablement assassiné, et une flotte anglaise occupant la Baltique contraignait au repos le tsar Pierre le Grand. Enfin le Régent offrait dix mille soldats à Sa Majesté Britannique pour repousser le prétendant Jacques Stuart; lâcheté qui fut inutile, car la tempête se chargea de disperser la petite « Armada » du duc d'Ormond. C'était le coup suprême pour Alberoni. Il allait se trouver avec une quinzaine de mille hommes et quelques navires contre les escadres anglaises bloquant les ports espagnols, contre l'armée de trente mille hommes que le maréchal de Ber-

wick, assisté de commissaires du gouvernement de Londres, conduisait au delà des Pyrénées, pour y exécuter les volontés du cabinet de Saint-James. Lutte fratricide et infâme où agonisait le rêve de l'Union latine! L'arsenal de Pasajes avec six vaisseaux de ligne sur le chantier et vingt en construction fut livré aux flammes par des soldats français sous la surveillance du commissaire anglais; Fontarabie, Saint-Sébastien, se rendirent à Berwick; le grand arsenal de Santona fut détruit par la flotte anglaise assistée d'une division de notre armée, et Berwick put se vanter, dans une lettre au Régent, d'avoir prouvé au Parlement anglais que la France n'avait rien négligé pour anéantir la marine espagnole.

Philippe V, affolé par tant de désastres, plia lâchement à son tour devant les injonctions de l'Angleterre. Alberoni disgracié en un seul jour reçut l'ordre de quitter l'Espagne (1719).

Ainsi périt le rêve de l'Union latine, par la misérable trahison du gouvernement français, et au moment même où les circonstances lui étaient le plus favorables. Ce fut ce même rêve que Napoléon, avec le coup d'œil du génie, voulut reprendre par les moyens de brutalité qui amenèrent le fatal conflit de la guerre d'Espagne. Sommes-nous si éloignés aujourd'hui de ce rêve? L'alliance latino-slave, voulue par Alberoni, n'est-elle pas devenue un fait accompli. Que l'Italie cesse de trahir la cause sacrée de l'indépendance occidentale; que les petits Etats neutres se groupent contre la tyrannie anglo-germanique; qu'un nouvel Alberoni rende à l'Espagne l'éphémère prospérité qu'elle connut sous ce ministre; que notre France enfin reprenne avec un peu d'énergie la tradition de ses glorieuses destinées de champion de la civilisation latine, et l'axe du monde peut être encore une fois changé.

ALBERT DELACOUR.

# POÉSIES

---

## CELLE QUI AIMA LE PROPHÈTE

O Prophète! tu n'es qu'un grand vieillard morose
Qui traverse la vie avec des gestes lents.
— Moi, je suis Bacchis, la petite rose,
Ma bouche est vermeille et mes bras sont blancs.

Rien ne te fait sourire, et rien ne te courrouce,
Formidable rêveur penché sur l'Inconnu.
— Moi, je suis Bacchis, la danseuse rousse,
Les jeunes guerriers baisent mon col nu.

A quoi peux-tu rêver, seul, quand l'étoile brille,
Toi qui de nul baiser d'amour ne te souviens?
— Moi, je suis Bacchis, la petite fille
Qui laisserait tout, si tu disais : « Viens! »

---

# PRIÈRE A APOLLON

Écoute, fils divin de Zeus, en qui j'ai foi :
Je vais chanter avant que le rossignol dorme.
Phoibos, celle que j'aime est blonde comme toi,
Et de ton arc d'argent son sourire a la forme.

Ses pieds ourlés de rose et tout veinés d'azur
Semblent ne point courber les fleurs quand elle passe.
Elle a des sourcils joints, et son regard est pur
Comme les eaux qui n'ont reflété que l'espace.

Le raisin mûr d'Arna fut dix-sept fois pressé
Depuis qu'elle entr'ouvrit, en naissant, ses poings frêles.
Et depuis que l'amour brûle mon cœur, Messé
Vit trois fois se remplir le nid de tourterelles.

Mais elle n'aime pas, et seul dans ma maison,
Pour tromper ma douleur, je chante, et je t'implore,
Jusqu'au moment où va paraître à l'horizon
Le voile de safran déployé par l'aurore.

## RÊVE D'ÉPHÈBE

Au firmament plus bleu que la mer, les étoiles
Voguent, barques d'argent, vers des ports inconnus.
L'air tiède est embaumé. Les femmes, sous leurs voiles,
Ont d'un geste d'appel étendu leurs bras nus.

Un ramier dort, posé sur un hermès de marbre;
En pétales laiteux s'égoutte l'oranger.
Et voici ce que chante, adossé contre un arbre,
Amynias d'Argos, dont le souffle est léger.

— Il est tard. C'est l'heure des fièvres
Pour tous ceux que le sommeil fuit.
Quelle soif dessèche mes lèvres? —
Oh! serai-je heureux cette nuit?
Entr'ouvrant une écorce brune,
Descendant un rayon de lune,
Ou, sur l'eau, tordant ses cheveux,
Avant l'aurore, viendra-t-elle,
Nymphe ou déesse, l'Immortelle
Pour qui je souffre, et que je veux?

Hétaïres et vierges chastes
Dont j'avais rêvé tour à tour,
Vos cœurs ne sont pas assez vastes
Pour que j'y verse mon amour.

Vous serez, avant peu d'années,
Têtes blanches, gorges fanées,
Des objets de plaisir brisés,
Et moi, pour rompre enfin mes jeûnes,
Je veux, aux bouches toujours jeunes,
Boire les éternels baisers!

Puisque l'eau reflète en sa course
Les fleurs lumineuses du soir,
Dans mes yeux clairs comme la source,
Des traits divins pourront se voir.
J'attends! La nature est en fête :
Pour l'amour cette nuit est faite.
C'est pour l'amour que le printemps
A des frissons et des caresses.
C'est pour étreindre des déesses
Que sont faits mes bras de vingt ans?

La jeune voix se tait. Les femmes, sous leur voiles,
Approchent, effleurant le sol de leurs pieds nus...
Mais, pâle, Amynias regarde les étoiles
Voguer, barques d'argent, vers des ports inconnus.

MADELEINE MAURIN.

# LES LIVRES ET LES MOEURS

## I. — Romans pour jeunes filles

Voici une lettre trouvée dans mon courrier :

« Monsieur, presque tous les bouquins dont vous parlez, on me les refuse sous prétexte que je sors du couvent. C'est assommant. Ne pourriez-vous pas une bonne fois nous entretenir de livres que je puisse lire, et qui tout de même soient de maintenant, avec des couvertures jaunes et de « l'amour honnête », comme dit mon père ? Vous ne pensez donc jamais aux jeunes filles, vous ? Et tous vos auteurs, à quoi pensent-ils ? Mais, voilà : peut-être qu'à Paris elles ne sont pas comme en province. Moi, je suis une petite provinciale, et il n'est pas sûr que j'aille à l'Exposition. Je ne signe pas, vous comprenez, une jeune fille... »

Mais si ! mademoiselle, je pense aux jeunes filles. Et il y a des romanciers qui pensent à elles aussi. Je vais vous en donner la preuve. Par exemple, ne croyez pas qu'il soit facile, le rôle flatteur de vous choisir des lectures. Je ne l'accepte même que sous réserve, et j préfère me remettre de ce soin à madame votre mèr L'indicateur que je dresserai sera comme ces indica teurs de chemins de fer : il y a beaucoup de train mais on ne les prend pas tous.

Un éditeur, M. Armand Colin, a publié toute une collection de romans sous cette rubrique : *Pour les jeunes filles.* Voyez si l'on s'occupe de vous. Et vraiment on s'en occupe bien. Parmi les derniers parus de cette collection, je relève *le Journal de Marguerite Plantin* et *Similia.*

Vous trouverez dans *le Journal de Marguerite Plantin* (1), de Jean Bertheroy, un joli tableau de la vie des Flandres au seizième siècle. Vous vous intéresserez sans nul doute à l'héroïne et à sa famille, et en même temps que vous suivrez ce drame intime, vous assisterez aux plus grandes scènes historiques de cette époque tourmentée et livrée aux guerres religieuses. Vos manuels d'histoire vous auront peut-être donné le goût de mieux connaître les temps passés. Ce seizième siècle était passionné et violent; pourtant, au milieu de ses crises et de ses convulsions, il gardait le culte de l'Art, — de l'Art et de la Beauté que la Renaissance avait renouvelés.

A votre place, j'aimerai *Similia*, de M. Jean Blaize. C'est un livre consciencieux et d'une charmante tendresse. Savez-vous que M. Jean Blaize est, de nos écrivains, l'un de ceux qui apportent le plus de probité dans l'analyse des sentiments humains, et aussi le plus de compassion et de préoccupation sociale? Mais vous savez déjà, sans l'avoir appris, que la bonté est la première des vertus, et quant à l'inquiétude philosophique, ignorez-la toujours, mademoiselle. M. votre père peut se rassurer : l'amour de Fernande et de Paul, les deux héros de *Similia*, est parfaitement honnête. Fernande vous sera bien vite une amie. Mais peut-être avez-vous des préjugés contre les pharmaciens? Elle est la fille d'un pharmacien qui a des manies amusantes, et qui vous convertira à l'homéopathie. Molière lui-

(1) *Le Journal de Marguerite Plantin*, par Jean Bertheroy (Armand Colin, édit.).

même ne lui ferait pas mauvaise figure. Vous aimerez ce modeste intérieur de petits bourgeois, malgré les drogues et les bocaux, parce que vous y trouverez de braves gens, — et vous savez, les braves gens, c'est encore ce qu'il y a de mieux à fréquenter. L'esprit lasse; le cœur, jamais.

Si vous m'aviez mieux renseigné sur vos préférences, ma tâche serait simplifiée. Aimez-vous les romans historiques, les romans d'aventures, les romans romanesques, les histoires qui semblent réelles? Je vais en chercher de genres différents; peut-être dénicherai-je ainsi celui de votre goût. Voici *la Princesse de Lerne*, de M. Ernest Daudet (1). M. Ernest Daudet utilise pour notre agrément son érudition; il a publié récemment un fort bel ouvrage sur *Louis XVIII et le duc Decazes* (2), où l'on assiste à la lutte entre les libéraux et les *ultras*, et au triomphe injuste (qui, d'ailleurs, sera bientôt puni) de ces derniers, que les grandes tragédies de la Révolution et de l'Empire n'ont pu instruire. En possession de tous les papiers du duc Decazes, qui fut préfet de police, il connaît tous les dessous de cette époque où la police était très bien faite, et venait, selon l'expression de Chateaubriand, s'asseoir au foyer des honnêtes gens avec une simplicité antique. C'est ainsi qu'il nous a appris de très curieux détails sur la vie privée de quelques célébrités. Certains petits voyages de Mme Récamier à Versailles, par exemple... Mais qu'est-ce que je vous raconte là? Revenons à *la Princesse de Lerne*, qui est un épisode de la Restauration. Tout comme dans *l'Aiglon*, vous y trouverez un complot bonapartiste qui menace le trône des Bourbons. Et puis vous y trouverez des bals masqués, des intrigues, un beau conspirateur qui court de grands

(1) *La Princesse de Lerne*, par Ernest Daudet (Juven, édit.).

(2) *Louis XVIII et le duc Decazes*, par Ernest Daudet (Plon, édit.).

dangers et que sauve la princesse, etc. Quand vous aurez fini votre livre, je suis sûr que M. votre père vous le demandera.

*Le Lys d'or* et *Marie-Madeleine* (1), de M. Louis Létang, suite l'un de l'autre, font honneur à l'imagination de leur auteur. Je n'y ai pas compris grand'chose, assez pourtant pour deviner que j'étais en présence d'une œuvre extraordinaire et captivante. Je vous recommande le vieux savant qui se cache sous un faux nom et fabrique des diamants, et qui enferme dans une cave les voleurs venus pour s'emparer de ses trésors. Vous distinguerez sans doute mieux que moi les deux jeunes filles qui aiment le même jeune homme (heureux jeune homme!) et qui se trouvent rapprochées par cette circonstance qu'un amiral hollandais, père de l'une, a épousé en secret la mère de l'autre. Je crois bien que ça s'est passé ainsi, mais je n'en suis pas très sûr.

*La Cascari*, de M. Edouard de Perrodil (2), est tout aussi étrange. Ce nom singulier est celui de la malheureuse héroïne qui est poursuivie de la haine de sa mère, et qui devient folle à la suite d'aventures de sorcellerie. Mais rassurez-vous : tout est bien qui finit bien; à la fin du volume, nous la retrouvons mariée à celui qu'elle aimait et menant à Paris la vie d'une femme élégante. La raison lui est revenue avec le bonheur.

Vous préférez peut-être les romans sentimentaux? J'en ai aussi à vous présenter. Voici *Rêve de printemps*, de Mme Adrienne Cambry (3). C'est une histoire toute simple, et qui vous prend le cœur. Une toute jeune fille s'éprend d'un jeune homme qui a dansé souvent et flirté un peu avec elle. Quand il s'aperçoit — un

(1) *Le Lys d'or* (1 vol.), *Marie-Madeleine* (1 vol.), par Louis LÉTANG (Calmann-Lévy, édit.).

(2) *La Cascari*, par E. de PERRODIL (Flammarion, édit.).

(3) *Rêve de printemps*, par Mme Adrienne Cambry (Plon, édit.).

peu tard — que ses préférences ont suscité un grand amour dans le cœur neuf de sa petite amie, il s'écarte d'elle, et, trop jeune pour souffrir, elle souffre plus cruellement. Un ami d'enfance, qui l'aime depuis longtemps, s'efforce de la consoler, et après cette première épreuve, qui lui a durement révélé la vie, elle se reprendra sans doute à l'espérance sous l'influence de cette forte et loyale tendresse.

*Mirage d'or*, de M. Antoine Alhix (1), a plus d'humanité et de mouvement avec moins de charme poétique. Cette parole que « la fortune ne fait pas le bonheur » est vieille presque autant que le monde; c'est un lieu commun d'une banalité désolante. Mais personne n'y croit, et les hommes poursuivent toujours avec la même avidité ce mirage d'or. Toutes les grandes choses qui nous donnent les grandes joies : beauté, jeunesse, amour, dévouement, etc., sont hors des atteintes de l'argent, et il semble que l'argent contient par un miracle toutes les jouissances. M. Antoine Alhix nous retrace l'histoire d'une famille nombreuse que son chef, incapable de la conduire, a menée à la ruine. Cette gêne et les difficultés de la vie ont tourné les enfants vers le désir de la fortune, qui apporte avec elle la sécurité et la douceur de vivre. Ils aspirent presque uniquement à la richesse, et la richesse les trompera, car elle ne tue pas l'infortune, elle la déplace simplement. Les caractères de ce livre sont bien tracés; le livre lui-même est écrit d'une main ferme et vigoureuse, et l'on peut déjà regarder l'auteur comme un écrivain d'avenir.

*Les Deux Rivales* (2), roman de M. Georges Beaume, se passe au pays de *Ramuntcho*. L'auteur est un amoureux du bays basque, de ses paysages, de ses habitants,

(1) *Mirage d'or*, par Antoine ALHIX (Perrin, édit.).
(2) *Les Deux Rivales*, par Georges BEAUME (Lethielleux, édit.).

de ses coutumes. Cet amour transparaît à chaque page de son livre. En outre, si l'inconstance un peu intéressée de Noël Etcheverry ne lui concilie pas notre amitié, Monique, la vaillante petite héroïne, est faite à souhait pour nous séduire. Autour d'eux tout un village s'agite, travaille, s'amuse, et même se bat. Des scènes pittoresques, des descriptions claires et colorées, des personnages très vivants, voilà, certes, de quoi rendre un volume agréable.

Vous connaissez sans doute, mademoiselle, M. Léon de Tinseau. Il n'est guère de romanciers plus appréciés des jeunes filles. Il publie son vingt-cinquième volume sous le titre : *Mensonge blanc* (1). C'est lui qui nous apprend ce chiffre dans une petite préface pleine de bonhomie, où il nous confesse qu'un seul chef-d'œuvre lui causerait plus d'orgueil. Un Canadien qui avait vingt-cinq enfants (nous manquons de ces Canadiens-là en France) lui disait qu'il préférerait un seul fils qui serait un grand homme. Ce Canadien était indigne de sa merveilleuse paternité : il devait être fier de ses enfants et s'efforcer d'en faire des hommes honnêtes et courageux au lieu de désirer pour un seul ce don dangereux du génie qui ne dépend point des hommes. M. de Tinseau n'a pas écrit de chef-d'œuvre; mais comme il n'avait pas de génie, le contraire serait étonnant. En revanche, il a bien utilisé son talent agréable et honorable, et les succès qu'il a obtenus, — dans le monde le plus gracieux, celui des jeunes filles, le vôtre, mademoiselle, — pour vingt-cinq volumes intéressants, alertes et d'une moralité excellente, ne sont aucunement à dédaigner.

*L'Allée des demoiselles* (2), de M. Gabriel Aubray, contient beaucoup de pensées justes sous une forme

(1) *Mensonge blanc*, par Léon de TINSEAU (Calmann-Lévy, édit.).
(2) *L'Allée des demoiselles*, par Gabriel AUBRAY (Plon, édit.).

fine et ferme. « Depuis les petites filles à la poupée, dit M. Eugène Gilbert, jusqu'aux vieilles « harpies » à cabas et à réticules que M. Aubray n'a pas vues et aux admirables vierges de dévouement, de renoncement et de résignation sublimes, qui, seules, ont posé devant son objectif, jusqu'aux *doctoresses* et aux *émancipées* pour lesquelles il est peu tendre, et avec tant de justes raisons! toute la galerie féminine est ici passée en revue avec gaieté, vie, esprit, par un psychologue adroit et aisé, qui sait ce qu'il veut et ne bredouille pas dans ce qu'il veut dire. »

Il me semble, mademoiselle, que c'est déjà beaucoup de lectures. Je ne trouve rien d'autre qui puisse vous convenir, parmi les livres récemment parus qui encombrent ma table. Et maintenant laissez-moi vous raconter une histoire. Sans doute vous n'avez pas lu les *Lettres* de Joseph de Maistre? Alors lisez-les, et de préférence à toute l'énumération que j'ai faite. Ne vous méfiez pas de Joseph de Maistre, que peut-être vous vous représentez comme un prophète de malheur, sinistre et ennuyeux. Il aimait un peu trop à avoir raison, mais il a mis de l'esprit et de la verve jusque dans ses ouvrages les plus abstraits. Ses lettres nous révèlent le cœur le meilleur et le plus tendre, en même temps que le caractère ferme et droit que nous connaissions. Comme il servait son droit en Russie, il unissait néanmoins par sa correspondance les membres de sa nombreuse famille, dont il était séparé par des milliers de lieues. Sa fille préférée était Constance, qu'il n'avait jamais vue, et qu'il aimait pourtant d'une si profonde affection paternelle. Celle-ci, qui était intelligente et ardente, se plaignait quelquefois du rôle que la vie a donné aux femmes, et qui consiste plus à subir sa destinée qu'à la faire. Un jour qu'elle s'était lamentée sur l'instruction insuffisante qu'à son gré l'on donnait aux femmes, et qui ne leur laisse que « le mérite un peu

vulgaire de faire des enfants », son père lui répondit par une grande lettre sur l'éducation qui est fort divertissante à lire. Lisez-la, mademoiselle, et relisez-la. Il y dit, entre autres choses, qu'« une coquette est plus aisée à manier qu'une savante, car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, tandis que pour épouser une coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun ». La science n'est pas la destinée naturelle de la femme. Mais cette destinée, si elle est différente de celle de l'homme, n'est point médiocre pour autant. « Quant à faire des enfants, ce n'est que de la peine; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous... En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme, mais dès qu'elle veut émuler l'homme, ce n'est qu'un singe. »

J. de Maistre a raison. Mais ne croyez pas qu'il proscrive pour les femmes une culture générale qui leur permette d'être de véritables compagnes pour leurs maris. Ce ne sont pas les romans, même ceux des bibliothèques bleues ou roses, qui leur donneront cette culture. Aussi je souhaite aux jeunes filles comme vous, mademoiselle, — en attendant le mariage, — des pères, des mères ou des frères qui consentent à leur lire à haute voix ces chefs-d'œuvre de beauté et d'humanité dont la connaissance nous élargit le sens de la vie, fortifie notre goût de sentir et l'exalte heureusement. Il suffit bien souvent d'un peu de délicatesse pour les présenter, d'un peu de claire intelligence pour en expliquer la durée éternelle. Elles y puiseront la fièvre des grands sentiments et des belles actions. Et puis, la lecture à haute voix chasse ces mauvais démons qui se tiennent parfois cachés dans les pages des livres pour déformer le sens des mots, des visions et des rêveries...

## II. — Livres de voyage

C'est encore une nomenclature que, faute de place, je vais entreprendre. Je ne sais si le goût des voyages se propage en France, mais à coup sûr ce genre de littérature se développe de plus en plus. D'excellents ouvrages nous mettent en contact avec les pays étrangers, avec les vieilles nations d'Europe dont l'intérêt n'est jamais épuisé, avec nos colonies qui appellent le jeune sang de France pour les vivifier, avec ces lointaines et mystérieuses contrées qui sont peut-être l'histoire de l'avenir.

M. Jean de la Poulaine avait publié l'an dernier *le Colosse aux pieds d'argile*, où il nous montrait sous une façade brillante la faiblesse de l'Angleterre : livre de combat, livre de parti pris, mais qui contenait de précieux enseignements. Aujourd'hui, dans *l'Anglomanie* (1), il attaque ce culte systématique des institutions et des idées de la race anglo-saxonne que les Demolins ont mis à la mode. Sans doute il a raison de montrer la dangereuse maladresse de ceux qui discréditent tout ce qui est français, qui vivent dans l'admiration d'un pays étranger que, d'ailleurs, ils connaissent mal, dont ils ne voient pas les tares en même temps que les qualités. Mais sa haine vigoureuse n'est pas toujours bonne conseillère. La désinvolture avec laquelle il traite Taine et Balzac, l'un parce qu'il nous indique comme exemples l'initiative et l'esprit d'entreprise anglais (auquel il faudrait joindre évidemment plus d'esprit de justice), l'autre parce qu'il revendique en France la liberté de tester (que le nouveau code allemand vient de proclamer, ou tout au moins d'élar-

(1) *L'Anglomanie,* par Jean de la Poulaine, (Plon, édit.).

gir), est une mauvaise arme de guerre et un fâcheux argument sociologique. De même il nous fera difficilement admettre que l'instabilité de notre gouvernement est une cause de progrès. C'est pourtant ce qu'il nous assure. « La stabilité du gouvernement d'un pays, dit-il, surtout lorsque ce gouvernement est une monarchie, prouve bien plus l'encroûtement que le progrès. » Et à la page suivante : « La stabilité du gouvernement est plutôt l'indice de la stagnation que du progrès. » Où sont nos progrès financiers et économiques, nous qui détenons le record de l'instabilité ? Ce livre, inspiré par un sentiment louable et qui attaque en définitive un état d'esprit trop systématique, eût gagné à s'appuyer sur des arguments plus solides. Néanmoins il renferme aussi de justes observations et d'excellentes critiques.

*Au Pays des nuits blanches*, de M. Emile Berr (1), contient de jolis croquis d'un voyage en Norvège. Le grand Henrik Ibsen y est crayonné non sans malice : un bon petit bourgeois de Christiania, tel il apparut au voyageur. « Ce poète troublant, ce grand visionnaire, est un bourgeois dont l'allure, la parole, les habitudes et le décor de vie semblent n'exprimer que l'ardent et immuable souci d'être banal. » A rapprocher de ce portrait celui que M. Hugues Le Roux a tracé de l'auteur des *Revenants* dans ses *Notes sur la Norvège*.

Avec M. Marcel Monnier (2), nous entreprenons le *Tour de l'Asie*. « La situation occupée par la France en Extrême-Orient, nous dit l'auteur, donne désormais pour chacun de nous un puissant attrait d'actualité à tout ce qui concerne ce monde jaune si lointain, si dif-

(1) *Au Pays des nuits blanches*, par Émile Berr (Ollendorff, édit.).

(2) *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier, 2 vol. — 1er vol. : *Cochinchine, Annam, Tonkin;* — 2e vol. : *l'Empire du Milieu* (Plon, édit.).

férent du nôtre, demeuré si longtemps impénétrable derrière sa grande muraille, aujourd'hui encore si mal connu du plus grand nombre, en dépit des renseignements fournis par une bibliographie déjà riche, mais un peu sévère, en dépit des remarquables travaux de nos missionnaires et des explorateurs. » M. Monnier a mis quatre ans à son enquête sur l'Asie ; il a spécialement étudié soit les colonies françaises : Cochinchine, Annam, Tonkin; soit l'influence française en Chine. Il n'a donc pas voyagé en touriste pressé, dont les impressions sont forcément incomplètes : il a pénétré au cœur de ce pays, loin des concessions européennes; il a vécu parmi les populations des bourgs et des campagnes. Aussi nous rapporte-t-il autre chose que des silhouettes de pure convention ; il nous fait réellement connaître cette partie de l'Asie en ses deux volumes, qui abondent en faits, en traits de mœurs, en détails pittoresques, et ne généralisent qu'à bon escient. Tous ceux qui veulent être au courant des questions d'Extrême-Orient devront prendre connaissance de cet ouvrage; ils n'y trouveront que de l'agrément, car le livre est d'un intérêt soutenu et tout illustré de gravures et d'anecdotes. Sur la Chine, ils pourront compléter leur instruction avec *la Chine qui s'ouvre* (1), de MM. René Pinon et Jean de Marcillac, ouvrage merveilleusement documenté qui déduit avec une claire logique la formule directrice de la politique française en Extrême-Orient.

La place me manque pour parler de deux volumes de notes pittoresques, *Vingt-deux mois de campagne autour du monde* (2), du comte Henry de Menthon, et surtout ces *Notes sur l'Inde*, du prince Bojidar Karageorgevitch, où l'on retrouve les visions intenses et

(1) *La Chine qui s'ouvre*, par René PINON et Jean de MARCILLAC.

(2) *Vingt-deux mois de campagne autour du monde*, par le comte Henry de MENTHON (Plon, édit.).

quelque chose du charme mélancolique de Pierre Loti. J'espère que j'y pourrai revenir.

Enfin, à ceux qui cherchent à se documenter sur les pays sud-africains où deux petits peuples défendent héroïquement leur indépendance, je conseillerai de lire *Rhodésie et Transvaal* (1), dont j'ai déjà parlé, et un roman anglais nouvellement traduit, *Jess*, de Rider Haggard, qui retrace un épisode de la guerre de 1881 au Transvaal, et où l'on aperçoit le triumvirat glorieux de Krüger, Prétorius et Joubert.

(1) *Rhodésie et Transvaal*, par Albert Bordeaux (Plon, édit.).

(2) *Jess*, par Rider Haggard, traduit de l'anglais par Mme Dronsart (Hachette, édit.).

Henry BORDEAUX.

# BILLETS DE QUINZAINE

## « NAPOLÉON ANTISÉMITE »

Vous lirez fort peu de brochures aussi intéressantes que *Napoléon antisémite*, de M. de Boisandré. Elle est écrite, d'abord, sur un ton de modération forte, de raison solide, qui convient particulièrement aujourd'hui à l'exposition des idées antisémites. Les documents, d'autre part, y sont nombreux et topiques, clairement mis dans leur jour, dans un ordre où ils apparaissent avec toute leur valeur exacte, et on sait, enfin, l'intérêt spécial, quoique peut-être artificiel, qui s'attache momentanément à cette question : « Est-il ou n'est-il pas, dans la tradition des Napoléons, de se désintéresser de la Question Juive ? Qu'est-ce que le grand Empereur pensait et disait d'Israël ? Comment agissait-il ou avait-il projeté d'agir à son égard ? »

Nous sommes dans une période de misère politique où toutes les combinaisons dynastiques, toutes les solutions et toutes les variétés de gouvernement sont redevenues matière à controverse. La solution impérialiste, aussi bien qu'une autre, se trouve donc volontiers au programme des conversations, et, soit qu'il faille voir là un *bluff*, soit qu'il y ait lieu de ne pas y reconnaître qu'une manœuvre, les Juifs rêveraient, paraît-il, dans un intérêt qu'on devine, de se faire les

entrepreneurs d'une restauration Bonapartiste. Qu'y a-t-il de vrai, de faux, d'exagéré ou de fantaisiste dans ce bruit? Je n'entreprendrai pas de le démêler. Mais les Juifs, cela est certain, doivent éprouver des inquiétudes sur la solidité du gouvernement actuel, et chercher d'avance, pour le cas échéant, d'autres protecteurs ou d'autres protégés. Or, une république nationaliste ne semble pas dans leurs goûts, et le duc d'Orléans a pris à leur égard des façons plutôt refroidissantes. Vers qui leur reste-t-il à se tourner? On ne trouve plus que les Bonaparte! Ajoutez l'énigmatique patronage dont les Sémites ont couvert la nouvelle pièce de M. Rostand, *l'Aiglon.* Que signifie la manière dont ils ont accaparé l'organisation et l'exploitation de ce succès dramatique? Ajoutez encore le soin mis par le Ministère actuel, le plus docilement judaïsant qu'on ait jamais vu, à poursuivre et à tracasser tous ses adversaires, sauf précisément les bonapartistes, et vous estimez que l'hypothèse d'un impérialisme hébraïque, considéré comme un rêve fait par les Hébreux, n'est pas absolument absurde. Trouveraient-ils, d'ailleurs, dans les héritiers de Napoléon, des princes disposés à confondre l'avenir de l'impérialisme avec l'avenir israélite? A moins qu'une épidémie d'aliénation mentale ne sévisse en ce moment sur toutes les têtes pouvant attendre une couronne, je ne vois plus ici, je l'avoue, l'hypothèse aussi vraisemblable. Avant l'affaire Dreyfus, elle eût été folle. Après l'affaire Dreyfus, elle le serait triplement. Que les Juifs aient le désir d'accrocher l'épée de Napoléon au-dessus de leur caisse, on se l'explique. Mais que les héritiers de Napoléon songent à consacrer l'épée d'Austerlitz et d'Iéna à cet usage, on se l'explique moins!

Si problématique que semble ainsi la conception d'un Empire Juif, il n'en était pas moins à propos de rechercher comment Napoléon, génie positif et calcula-

teur, entendait qu'on traitât la Question Juive, et l'avait lui-même traitée. C'est ce qu'a fait M. de Boisandré, et dans une fort curieuse étude. Subitement réveillée voilà quinze ans par la puissance évocatrice de Drumont, regardée ensuite pendant dix ans comme un thème à discrétion platonique, et si grave, si aiguë à l'heure qu'il est, cette question Juive, en effet, fut traitée en 1806 au Conseil d'Etat, en la présence même de Napoléon, entre Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, le comte Beugnot et Molé. Il s'agissait de prendre contre les Juifs, uniquement parce qu'ils étaient Juifs, certaines mesures d'exception, et Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, aussi bien que le comte Beugnot, s'y montraient vivement opposés. Ils constataient d'ailleurs avec logique, que toute mesure exceptionnelle, édictée contre une classe quelconque d'individus en raison de leur religion ou de leur race, était contraire aux principes de la Révolution, et seul, Molé, alors simple auditeur, proposait, dans la circonstance, de passer outre à ces principes. C'était bien, on le voit, la question de l'antisémitisme franchement posée. D'un côté, les partisans de l'égalité absolue, essentielle, antérieure et supérieure, des religions et des races devant la loi. De l'autre, le représentant de l'idée contraire, le partisan d'une certaine nécessité de distinguer, au nom des faits, entre telle race et telle race, telle religion et telle religion. Que fit Napoléon? Il donna hautement raison au jeune auditeur Molé. « Il lui fit la faveur *tout à fait insolite*, raconte le Chancelier Pasquier dans ses Mémoires, de lui accorder la parole, *ordonna l'impression de son rapport*, et le décret portant sursis des créances juives *fut ensuite rédigé conformément aux idées qu'il y avait émises.* »

Et M. de Boisandré, sans doute parce qu'un seul témoin ne suffit pas, même quand ce témoin est le Chancelier Pasquier, cite encore, sur ces édifiantes

séances, ce récit de M. de Barante, alors collègue de Molé :

M. Beugnot, qui parlait pour la première fois devant l'Empereur, fut emphatique, prétentieux, déclamateur, tout ce qu'il ne fallait pas être au Conseil d'État, où la discussion était une conversation de gens d'affaires... On voyait que l'Empereur était impatienté. Il y eut surtout une certaine phrase qui parut ridicule. M. Beugnot appelait une mesure qui serait prise par exception contre les Juifs *une bataille perdue dans les champs de la Justice.*

Quand il eut fini, l'Empereur prit la parole, et avec une verve, une vivacité plus marquée qu'à l'ordinaire, il répliqua au discours de M. Beugnot, tantôt avec raillerie, tantôt avec calme; il parla *contre les théories*, *contre les principes généraux et absolus*, *contre les hommes pour qui les faits n'étaient rien et qui sacrifiaient la réalité aux abstractions.* Il releva avec amertume la malheureuse phrase de la bataille perdue, et, s'animant de plus en plus, *il en vint à JURER, ce qui, à ma connaissance, ne lui est jamais arrivé au Conseil d'État;* puis il termina en disant :

— « *Je sais* que l'auditeur qui a fait le premier rapport n'était pas de cet avis, *je veux l'entendre.* »

M. Molé se leva et donna lecture de son rapport...

Enfin, et pour clore la discussion dont le résultat fut le « sursis des *créances juives* », c'est-à-dire, dans le sens le plus étroit du mot, une mesure d'exception contre les Juifs, conséquemment un acte d'antisémitisme, Napoléon prononçait ces paroles, peu faites pour servir d'épigraphe à un programme d'impérialisme israélite : « Je fais remarquer de nouveau qu'on ne se plaint point des protestants ni des catholiques comme on se plaint des juifs; *c'est que le mal que font les juifs ne vient pas des individus*, MAIS DE LA CONSTITUTION MÊME DE CE PEUPLE; *ce sont des chenilles, des sauterelles, qui ravagent la France.* »

Que fallait-il démontrer, et qu'y avait-il intérêt à

prouver ? Une seule et unique chose, à savoir que l'Empereur avait été partisan de mesures d'exception contre les sémites, et je pense que M. de Boisandré l'a démontré. Regarder Israël comme une « nation » à part, comme un « peuple » constitué au milieu et séparément des autres peuples, tout l'« antisémitisme » est là, et Napoléon, en conséquence, était évidemment un « antisémite ». Sans plaisanterie, et même sans paradoxe, il fut donc un précurseur, et, je crois, un précurseur sérieux, de certaines doctrines modernes qui semblent encore si étranges à tant de braves gens, mais qui avaient déjà cours, en 1806, au palais de Saint-Cloud, avant d'avoir leur centre boulevard Montmartre, aux bureaux de *la Libre Parole.*

MAURICE TALMEYR.

# CHRONIQUE

**L'Exposition. — Pas de politique. — Est-on prêt? — En 1889. — Le premier jour. — En 1900. — Sous le pont de la Concorde. — Le pont Alexandre III. — Les Palais des Nations. — Le Vieux Paris. — Babylone. — L'Académie Goncourt. — MM. Elémir Bourges et Léon Daudet. — La statue d'Alphonse Daudet à Nîmes. — Le Salon de la Société des artistes français.**

L'Exposition de 1900, quand paraîtra cette chronique, sera tout près d'ouvrir ses portes, et il n'est pas exagéré de dire que, depuis quelques semaines, Paris et la France vivent dans l'impatience et dans l'inquiétude de cette date. Pour elle, je laisserai de côté — avec quel plaisir ! — la politique ; je ne relèverai pas les insolences de M. Delcassé, essayant, à la tribune du Sénat, de tenir tête au juste mépris qui le poursuit et associant à ses efforts une assemblée qui n'en est plus à compter ses scandaleuses complaisances à l'égard du pouvoir et ses défis à la conscience publique ; la discussion à la Chambre du projet sur l'armée coloniale me trouvera aussi indifférent que si j'étais M. le ministre de la marine, et même je ne parlerai pas de la « revision limitée », dernière création de M. Mesureur, qui ne se console pas de ne point inaugurer l'Exposition et médite, sans philosophie, le *Sic vos non vobis* du poète.

Sera-t-on prêt? c'est la question que de toutes parts on se pose, et ceux qui connaissent la vivacité d'im-

pression du public parisien et la conséquence d'un premier regard ne sont pas sans redouter l'effet que produira, le jour de Pâques, cette Exposition dont la masse blanche apparaît, à l'heure qu'il est, dans une nudité poudreuse et dans un désordre aussi involontaire que peu artiste. Il est bien certain qu'on ne sera pas prêt, mais dans quelle mesure manquera-t-on de l'être? Vous vous souvenez de cette semaine d'attente en 1889, de cette anxiété du dernier moment, de ce cri qui éclata, joyeux et confiant, lorsque l'Exposition apparut. Elle n'avait pas toute sa parure encore, mais elle était claire et gaie, avenante et brillante; le regard la parcourait facilement dans ses grandes lignes, s'amusait ensuite à des détails ingénieux et nouveaux; des formes inusitées et heureuses l'intéressaient, des mélanges de couleurs inconnus, la hardiesse des constructions, l'emploi inédit de matériaux jusqu'alors tenus à l'écart. Elle était spacieuse, lisible et originale. En définissant ainsi les qualités de l'Exposition de 1889, j'ai peut-être indiqué les défauts de celle de 1900. Bien que se développant sur un plus large espace, elle est tassée, pressée, sans point de vue et sans perspective, et l'on n'a demandé aux matériaux employés que de se prêter rapidement à des apparences de somptuosité souvent banale. Mais c'est assez pour aujourd'hui : nous verrons, la semaine prochaine, qui l'emportera de la critique ou de l'enthousiasme. Le public, d'ailleurs, ne connaît d'elle encore que ce qu'elle en montre sur les rives de la Seine, dans le tournant du fleuve, où elle donne à ce coin de Paris un aspect inattendu et fantastique, le plus « dépaysant » qui soit. L'arche du pont de la Concorde encadre, en amont, Notre-Dame de Paris, majestueuse et familière, et les monuments que l'éloignement presse autour d'elle, au fond du décor, et qui s'effacent dans un brouillards gris, comme les témoins d'un âge lointain; l'eau glissante passe sous

le pont; aussitôt la ville nouvelle aveugle le passager de sa poussière blanche et de son bruit; sur la droite, la porte monumentale, basse et trapue, et devant, au-dessus du fleuve, la courbe pure du pont Alexandre III, maintenant alourdi et surchargé de sculptures et de décorations. Les constructions de l'esplanade des Invalides ne représentent de là qu'un amas confus de bâtisses, jusqu'à ce que le bateau passe en vue des Palais des Nations où se mêlent les architectures de tous les temps et de tous les pays dans les rencontres les plus imprévues, dans le tumulte bariolé de tous les styles, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Comme il est regrettable que ces palais ne soient pas disposés sur les deux rives et que des bâtiments officiels et administratifs du plus vilain effet y répondent sur la rive droite. Après le pont de l'Alma, la scène change et l'amusant décor du Vieux Paris vient se placer à la droite du voyageur. Le Champ-de-Mars pousse jusque dans l'eau la foule de ses palais, de ses pavillons, de ses kiosques, dominés par la Tour Eiffel qu'on est tout étonné de trouver là si par hasard — tant est grande l'habitude — on l'aperçoit. Et lorsque la Seine, moins pressée, s'élargit vers le viaduc d'Auteuil et les coteaux de Sèvres en une lumineuse ouverture, si l'on se détourne vers Paris, toute cette ville nouvelle semble descendre des bras ouverts du Trocadéro et envahir à l'infini un horizon chimérique, invraisemblable, monstrueux, où dans l'or du couchant, à travers le rideau mouvant des fumées, des cris et de la poudre blanche des pierres et des plâtres, quelque Babylone gigantesque serait sortie du sol et s'animerait sous vos yeux d'une vie puissante et mal réglée.

***

L'Académie Goncourt est enfin constituée. Les pensionnaires de M. Edmond de Goncourt, au nombre de

sept : MM. Geffroy, Léon Hennique, Huysmans, Paul Margueritte, Mirbeau, J. et H. Rosny, se sont réunis pour se donner trois confrères, conformément aux volontés du testateur. Ces trois nouveaux académiciens, que le Maître n'a pas désignés, sont MM. Elémir Bourges, Léon Daudet et Descaves.

M. Elémir Bourges est l'un de ceux dont la personne, la dignité de vie et les œuvres honorent le plus la littérature d'aujourd'hui. Dès longtemps retiré des coteries, indifférent aux succès faciles et à l'applaudissement de la foule, il vit au milieu des livres, dans un ardent désir de perfection, sans cesse contrarié par un sens critique aigu jusqu'à la souffrance et qui ajoute de douloureuses angoisses à l'effort d'un travail toujours volontaire et réfléchi. L'œil fixé sur les grands modèles, s'il l'abaisse sur terre, ce qui s'agite autour de lui lui paraît un vain spectacle. Ce lettré a la lecture et l'érudition d'un bénédictin; cet écrivain, maître de sa pensée et si sûr de sa forme, connaît, quand il écrit, l'inquiétude d'un débutant. En cela comparable à Flaubert, dont il fut un dévot, fervent jusqu'au mysticisme et à l'idolâtrie. Il ne s'en est pas, tout de même, laissé dessécher. *Sous la hache* et *le Crépuscule des Dieux* sont des livres puissants, d'une expression précise et énergique, et tous les lecteurs de cette Revue se rappellent ce roman d'une étrange beauté et d'un singulier lyrisme : *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* (1), qui est l'œuvre maîtresse de M. Elémir Bourges.

On peut dire que M. Léon Daudet succède à son père, Alphonse Daudet; mais il y avait d'autres titres que d'être son fils. Lui aussi est, dans la littérature présente, une figure originale. Emporté, violent, in-

(1) Paru d'abord dans *la Revue hebdomadaire,* ce roman a été édité à la librairie Plon-Nourrit et Cie.

juste, excessif, il a le don et la curiosité de la vie en même temps que le goût et l'habitude des idées. L'impétuosité de son sang, de son œil et de son cerveau éclate en images soudaines qui donnent à sa prose une qualité poétique et lyrique à laquelle je ne vois pas qu'on puisse rien comparer dans le roman contemporain. Cette prose reste d'ailleurs une prose ferme et solide, sans recherche et sans mièvrerie. Vous prendrez de l'imagination, du style et de l'originalité de M. Léon Daudet la meilleure idée en lisant *le Voyage Shakespeare*, œuvre dense, tendue et colorée, qui inquiète par l'abondance et le bouillonnement des idées, par la fièvre et l'éclat des images, où l'auteur a versé tous les rêves et toutes les ambitions d'un jeune homme, et ses nostalgies, et l'âpreté de ses désillusions pressenties, et que domine, sûr de soi, égoïste, tranquille et souriant, le génie de Shakespeare.

Ce juste hommage au jeune talent de M. Léon Daudet, ses émules le lui ont rendu la veille même du jour où Nîmes inaugurait la statue qu'elle élève à son père. Ce fut une inauguration contrariée. On comptait sur un ministre, et l'on n'en eut point, quoiqu'on fût bien pensant. M. Leygues, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, avait donné sa parole, et la municipalité, bientôt sortante, en était toute réjouie. Mais M. Leygues, cette année, n'aime pas le plein air et les déplacements. Il reprit sa parole, et M. Roujon, directeur des beaux-arts, le remplaça comme représentant du gouvernement. Personne n'eut à le regretter. L'Académie française, invitée à déléguer un de ses membres pour saluer l'auteur de *l'Immortel,* fouilla dans ses archives et ne trouva pas de précédent; l'Académie ignore officiellement, et même après leur mort, les talents que n'a point tentés son sein. Mais M. Gaston Boissier, compatriote d'Alphonse Daudet, la représentait en sourdine. C'était bien. Cette cérémonie muni-

cipale et politique eut un éclat suffisant. Mais la statue n'est pas finie, elle va repartir pour Paris, elle rentrera chez M. Falguière, et quand de nouveau on la replacera sur son socle à Nîmes, ce sera sans bruit, sans cortège officiel, mais sans doute un jour d'été, par un soleil prodigue; les cigales chanteront dans les arbres voisins de la statue, et Alphonse Daudet sera tout réjoui de ce soleil et de ces cigales, et si l'été même est assez avancé et qu'il vienne à passer près de lui, se hâtant vers la gare et le bois des Espaisses, un de ces chasseurs qu'il a peints avec tant d'humour et d'amour, nul doute que son sourire ne soit plus heureux que dimanche dernier, devant toutes les redingotes sous-ministérielles et municipales.

***

Quel cataclysme, quelle guerre, quelle catastrophe pourraient empêcher les peintres d'exposer, puisque l'Exposition même, où une si large place leur est réservée, et qui d'autre part retiendra si fortement l'attention publique, ne les a pas détournés d'organiser leur Salon annuel? La Société des artistes français, délogée du Palais de l'Industrie et de la Galerie des Machines, s'est transportée cette fois place de Breteuil, où, sur l'emplacement des abattoirs de Grenelle, elle a édifié des baraquements spacieux, bien disposés et bien éclairés. Il ne manque que de bons tableaux. Il y en a peut-être; ce n'est pas mon affaire de le dire. En tout cas, il faut souhaiter bon succès à tant de courage et ne pas en vouloir à ces peintres de ne pas nous souffrir même un an de répit. Ils auraient deux ans pour faire des chefs-d'œuvre; mais douze mois leur sont pour cela suffisants. C'est une habitude prise.

CLAYEURES.

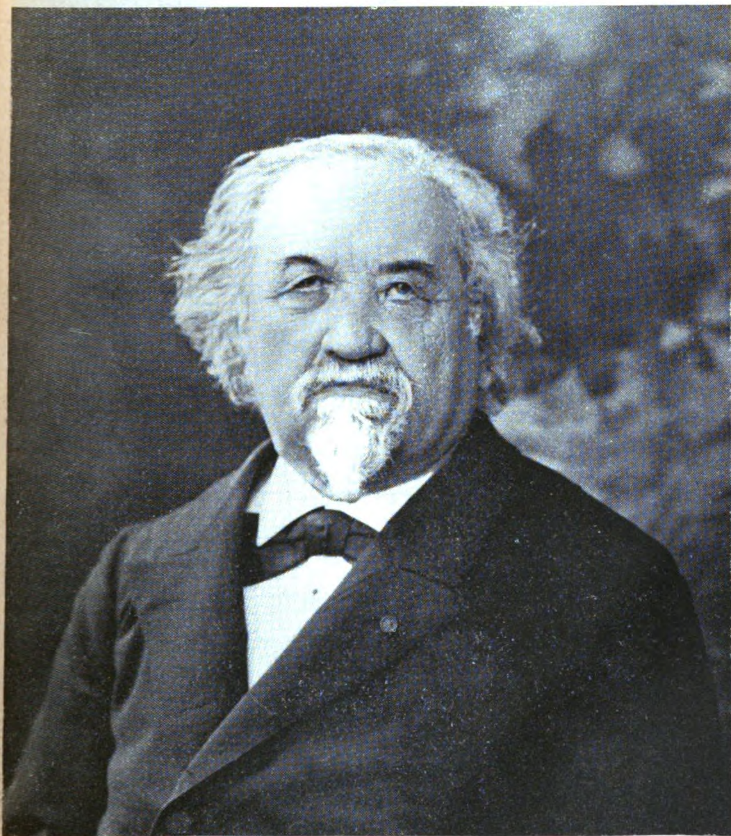
---

*Le directeur-gérant :* P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1119.

# L'Instantané

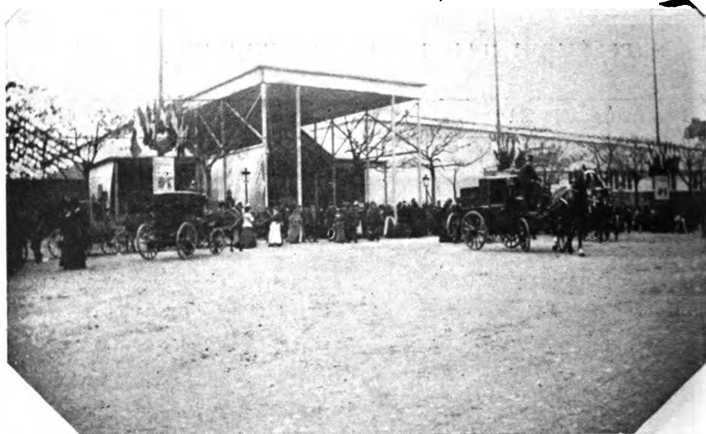
SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

3e Année. N° 21 1er semestre 21 Avril 1900



253. — M. JOSEPH BERTRAND
Membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences

Cliché de Pirou, boulevard St-Germain. Gravure de Ruckert.



254. — LE JOUR DU VERNISSAGE PLACE DE BRETEUIL

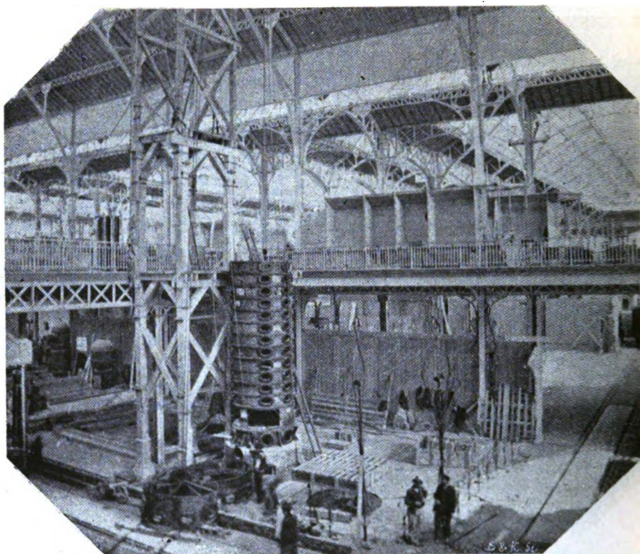
Cl. de Bogaert. Gr. de Reymond.

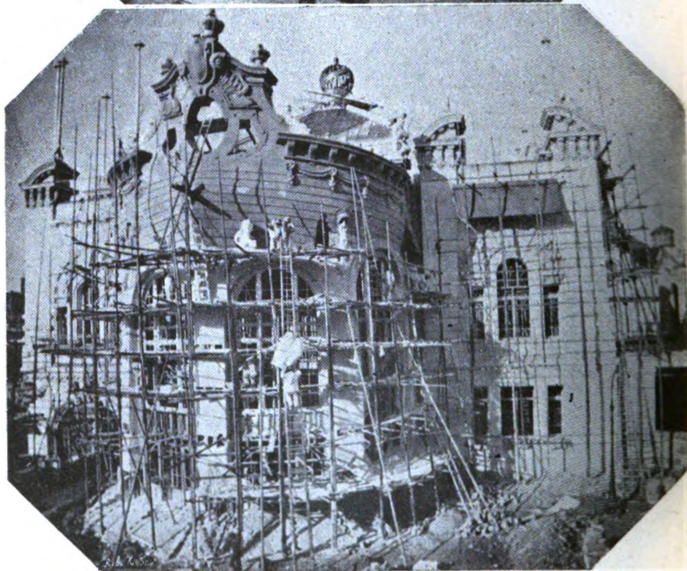




255. — LE JOUR DU VERNISSAGE PLACE DE BRETEUIL

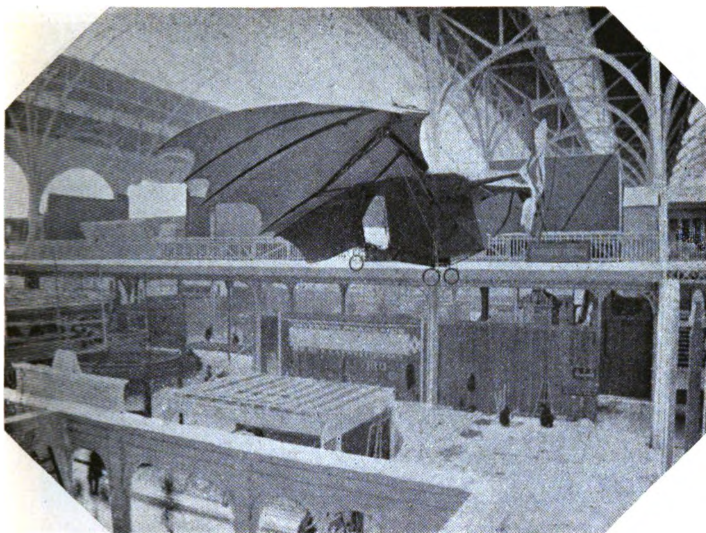
Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Reymond.

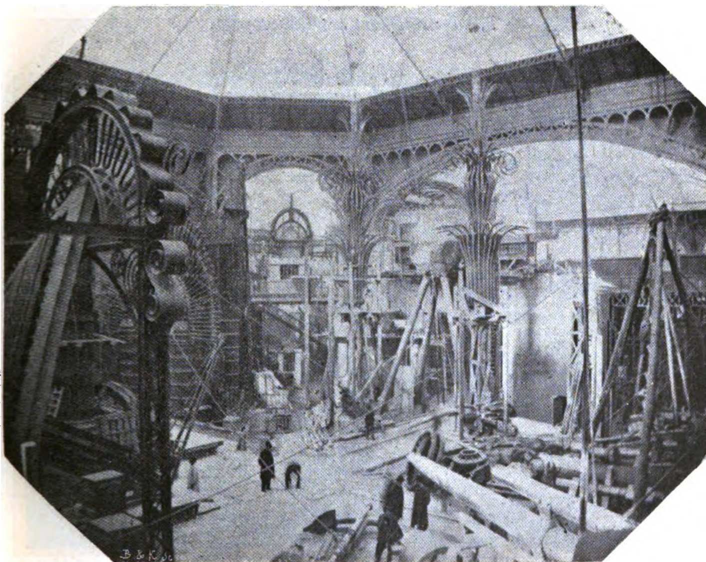




256. — INSTALLATION DU PAVILLON DES INDUSTRIES CHIMIQUES
257. — CONSTRUCTION DU PAVILLON DE LA NAVIGATION

Cl. de Bogaert. Gr. de Bourdon et Keilhauer.





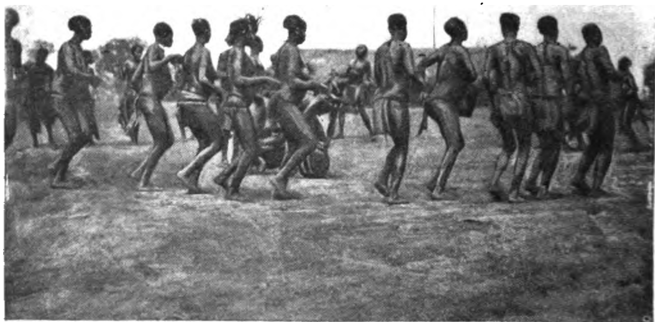
258. — UN AÉROSTAT DIRIGEABLE

259. — INSTALLATION DU PAVILLON DE LA MÉTALLURGIE

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Bourdon et Keilhauër.



260. — L'EXPÉDITION ARRIVANT DANS LE MANYÉMA
Trente-troisième mois du voyage

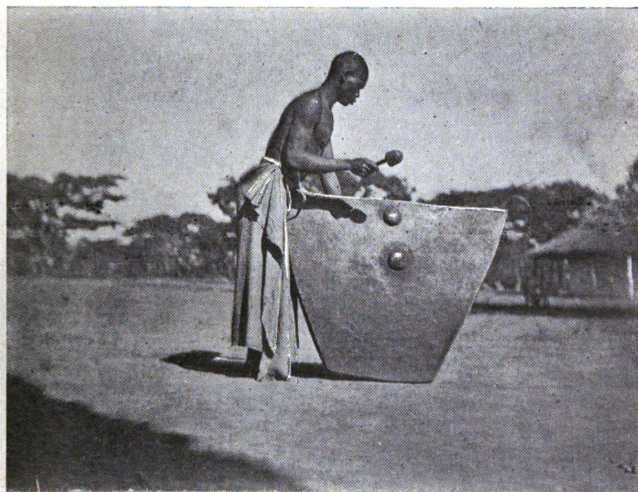


261. — OROUA
Danse d'anthropophages

Cl. de M. E. Foà. Gr. de G. de Résener.



262. — LAC TANGANYIKA. OUDJIJI
Bétail à longues cornes



263. — LOUALABA (CONGO SUPÉRIEUR)
Tambour à signaux

Cl. de M. E. Foà. Gr. de G. de Résener.



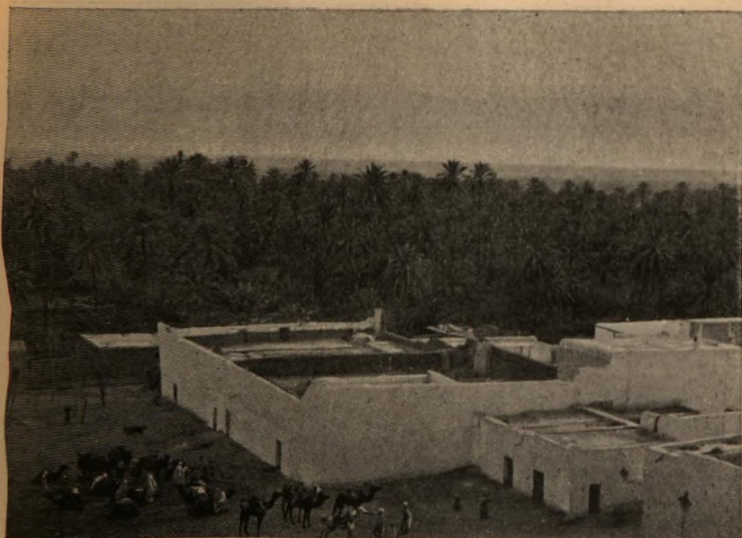
264. — ARTILLEURS ANGLAIS REM



'T UNE PIÈCE DE SIÈGE A MAFEKING



265. — LE GÉNÉRAL CRONJE SE CONSTITUANT PRISONNIER A LORD ROBERTS



266. — LAGHOUAT ET LE COMMENCEMENT DU SAHARA

267. — INTERROGATOIRE D'UN CHAMBI

Cl. de M. Charles Linard. Gr. de Reymond.



268. — LA COUR DU QUARTIER A LAGHOUAT



269. — UNE FORGE A LAGHOUAT

Cl. de M. Charles Linard. Gr. de Reymond.

# NOS GRAVURES

253. — **M. Joseph Bertrand**, membre de l'Académie française et de l'Académie des Sciences, décédé à Paris, le 3 avril, y était né le 11 mars 1822. Bien avant la limite d'âge, il se présentait, par autorisation spéciale, à l'Ecole polytechnique. Il en subissait les épreuves avec succès, et, six ans plus tard, âgé de dix-sept ans, il était reçu le premier.

Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut professeur au lycée Saint-Louis, puis examinateur à l'Ecole polytechnique, puis maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. Il devint successivement répétiteur d'analyse à l'Ecole polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collège de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon.

M. Joseph Bertrand fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1856, à l'âge de trente-quatre ans. A la mort d'Élie de Beaumont, en 1874, il avait été élu, le 23 novembre, secrétaire perpétuel de cette Compagnie. Le 4 décembre 1884, il fut élu membre de l'Académie française, où il succédait à J.-B. Dumas. Depuis 1862, M. Joseph Bertrand était professeur titulaire de la chaire de physique générale et mathématique au Collège de France. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

Les ouvrages scientifiques de M. Joseph Bertrand sont des plus nombreux. Il en est de classiques, tels : *Traité d'arithmétique, Traité d'algèbre, Traité de calcul différentiel et de calcul intégral, Thermodynamique, Calcul des probabilités, Leçons sur la théorie mathématique de l'électricité...*

L'œuvre littéraire de M. Joseph Bertrand n'est pas moins considérable. Ses notices à l'Académie des Sciences peuvent être citées comme des modèles de précision et d'élégance de style.

Il a publié de nombreux Mémoires insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, le *Journal des mathématiques*, de Liouville, et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

A la *Revue des Deux Mondes*, M. Joseph Bertrand a donné des études sur Pascal, sur Auguste Comte, sur des questions relatives à l'enseignement, etc.

Son fils, M. Marcel Bertrand, est membre de l'Académie des Sciences (section de minéralogie), et son frère, M. Alexandre Bertrand, fait partie de l'Académie des Inscriptions.

Un de nos confrères du *Journal des Débats* rappelle en ces termes une légende dont M. Joseph Bertrand fut le héros :

« Il n'est point un habitant de la rive gauche qui n'ait eu l'occasion de rencontrer M. Joseph Bertrand. On le voyait souvent, les jours de séances académiques, se rendre à l'Institut à pied, coiffé de son bicorne, vêtu de son bel habit vert et portant au côté son épée pacifique, à la poignée de nacre. Son domicile étant rue de Tournon, il venait en voisin. Cette tenue insolite et cérémonieuse faisait bien détourner un peu les passants de la rue de Seine ou de la rue Mazarine, qui s'informaient auprès des boutiquiers. Ceux-ci nommaient M. Bertrand « le mathématicien », rappelaient la catastrophe du chemin de fer de Versailles en 1842, la mort de Dumont-d'Urville et le roman qui s'en était suivi. Les passants continuaient leur chemin, satisfaits, renseignés. Tout le monde connaissait la légende.

« Il paraît qu'elle est fausse; mais elle vit toujours. Une nièce de Dumont-d'Urville eut beau faire savoir, par la presse, que M. Joseph Bertrand n'avait jamais été le secrétaire de son oncle, qu'il n'avait point sauvé la femme de l'amiral et que celle-ci, par conséquent, n'avait eu aucune raison d'épouser par reconnaissance son prétendu sauveteur, la légende subsista. La foule se complaît trop aux contes romanesques pour les sacrifier jamais au respect de l'histoire. Pourtant, en cette affaire, la simple vérité est encore séduisante; il s'y mêle un peu de roman. S'il ne connut jamais Dumont-d'Urville, M. Joseph Bertrand était au moins du voyage où mourut l'illustre navigateur. Il était avec deux amis dans un autre wagon. Les deux amis furent grièvement blessés; lui-même reçut au visage un coup si violent qu'il en resta défiguré. Au chevet d'un de ses compagnons de route, M. Aclocque, il vit la sœur de celui-ci; il l'aima et demanda sa

main. Telle est l'idylle véritable que l'imagination populaire s'est plu à compliquer d'ornements supposés. »

254, 255. — **Le Vernissage.** — Le 118e Salon de la Société des artistes français se tient cette année place de Breteuil, dans les baraquements élevés sur l'emplacement des abattoirs de Grenelle. Le vernissage a eu lieu le 7 avril et s'est ressenti de l'incertitude de la saison, de la proximité de l'ouverture de l'Exposition et de l'éloignement du Salon. Il restera ouvert jusqu'au 7 juin, et la Société espère bien que les visiteurs de l'Exposition ne l'oublieront pas et que, si la peinture qu'ils verront dans l'Exposition même ne suffit pas à leur appétit, ils se rendront facilement de l'École militaire à la place de Breteuil, toute voisine.

256 à 259. — **Exposition de 1900.** — Elle est ouverte ! Son inauguration officielle a eu lieu le 14 avril. Les bâtiments que représentent nos photographies devraient donc se trouver en état d'achèvement complet. Mais l'Exposition de 1900 a fait comme ses aînées : elle n'était pas prête le jour de l'inauguration.

**Installation du pavillon des industries chimiques.**

**Construction du pavillon de la navigation.**

**Un aérostat dirigeable.**

**Intallation du pavillon de la métallurgie.**

260 à 263. — **La traversée de l'Afrique du Zambèze au Congo français** *(suite)*. — **L'expédition arrivant dans le Manyéma : Trente-troisième mois du voyage.**

**Oroua : Danse d'anthropophages.**

**Lac Tanganyika : Bétail à longues cornes.**

**Loualaba (Congo supérieur) : Tambour à signaux.**

Ces gravures sont extraites du nouveau volume, en préparation, de M. Edouard Foà : *la Traversée de l'Afrique équatoriale. — Du Zambèze au Congo français.* (Voir *l'Instantané* du 7 avril, n° 19.)

264. — **La guerre sud-africaine. — Artilleurs anglais remorquant une pièce de siège à Mafeking.** — Investie dès les premiers jours de la guerre, la place anglaise de Mafeking est sur le point de capituler si les colonnes lancées à son secours par lord Roberts n'atteignent pas leur but et se trouvent retardées par les républicains. C'est le colonel Baden-Powell qui commande la garnison de Mafeking.

265. — **La guerre sud-africaine. — Le général Cronje se rendant au maréchal Roberts.** — La marche en avant du maréchal Roberts a d'abord été marquée par un succès remporté sur le général Cronje, qui, après une longue résistance, cédant au nombre, s'est rendu avec les troupes, d'ailleurs très réduites, qui l'accompagnaient.

On sait que maintenant la situation a bien changé pour lord Roberts. Entré à Blœmfontein, capitale de l'État libre d'Orange, il est menacé de voir ses communications coupées par les Boers qui battent le pays au sud, et ont infligé aux Anglais, dans diverses rencontres, de sanglants échecs.

266 à 269. — **Dans le Sud-Algérien. — Laghouat et le commencement du désert. — Interrogatoire d'un Chambi. — La cour du quartier à Laghouat. — Une forge à Laghouat.**

*Le directeur-gérant :* P. Maingoult. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1139.

# LE PERE BLANC

(*Suite*)

II

Le Frère Marius avait obéi de mauvaise grâce à l'ordre du missionnaire ; il était entré en rechignant dans sa geôle. Le Père disait parfois avec un sourire que son compagnon servait Dieu avec un dévouement aveugle et bourru à la façon de ces domestiques, anciens dans les familles, dont l'attachement illimité se permet toutes les licences d'humeur.

Rien n'était plus exact que cette comparaison : jamais le Frère Marius n'avait pu durer dans aucun des états qu'il avait embrassés successivement entre sa jeunesse et son âge mûr. Sûrement sa foi valait mieux que ses œuvres. Il sentait lui-même qu'il n'était pas fait pour vivre dans un temps où le succès vient aux gens pratiques. Il en avait conclu que l'occupation de son salut était la seule besogne pour laquelle il fût né. Il avait de la religion la vision que peut se former de l'esprit militaire ou de la philosophie de la discipline un adjudant sorti des rangs après vingt années de casernement.

En entrant dans la masure, le Père Blanc aperçut

que son compagnon, ulcéré et muet, s'était tapi dans un coin.

Il dit pour le détendre :

— Eh bien, mon cher Frère, on part de Tanger en souriant... On s'imagine que l'on va retrouver sa maison-mère, et voilà que l'heure de Dieu sonne en chemin. A peine parti, on arrive au Port.

Il soupira.

Le Frère répondit, en coup de boutoir :

— Vous avez l'air de le regretter ?

Le visage du Père était sérieux comme sa pensée.

— Je m'oublie un instant, dit-il, moi et ma joie. Je pense à toutes ces âmes dont j'ai la charge. Elles n'étaient pas prêtes au sacrifice... Elles vont souffrir une grave contrainte.

— Tant pis pour elles ! dit Marius, et je ne puis perdre mon temps à m'attendrir sur des ingrats.

— Frère Marius, dit le Père, l'épreuve encore que pareille est plus rude pour eux que pour nous... Vous et moi, nous avons fait le don de nous-mêmes à un idéal qui est de hâter sur la terre le règne de Dieu. En échange de cet abandon des joies du monde, nous avons reçu des grâces particulières ; elles nous fortifient ; elles nous adoucissent la route vers le ciel. Mais de tels réconforts manquent à une jeune fille qui dans l'avenir avait le droit de rêver un mariage heureux. Ils font défaut à une pauvre veuve qu'une tendresse naturelle pour des enfants orphelins rattache à la terre, après que son propre bonheur lui a été ravi. Rappelez-vous cette lamentation de Rachel qui s'éleva dans Bethléem après que les meurtriers d'Hérode eurent frappé les nouveau-nés dans leurs berceaux. C'e[illegible] l'Ecriture elle-même qui s'apitoie sur leur sort ; el[illegible] nous dit avec une tristesse infinie que Rachel ne vou[illegible] lait pas être consolée.

— Laissez-la donc, dit le frère du Sahara, à s[illegible]

lamentations! J'ai été élevé à la campagne, et je vous affirme que les poules elles-mêmes font une fameuse musique quand on va leur tirer des œufs de dessous le ventre. Cela ne les empêche pas de repondre. Vous et moi, nous avons, comme vous le dites, un autre idéal. Ce n'est certes pas le peuplement indéfini de la terre par une vermine de pécheurs tous les jours plus endurcis, mais bien au contraire l'avènement du Jugement Dernier... Un beau coup de trompette... là... sonnant dans le ciel, aux alentours de minuit, et surprenant tous ces mécréants au milieu de leur fornication! Or, voilà que la fanfare sonne — inespérément — pour nous. Et, je le vois bien, je suis seul à me réjouir. Vous, de qui j'attends l'exemple, vous n'avez pas l'air heureux!

Le Père répondit avec douceur :

— Si, mon Frère, mais... comment dire?... je me sens un peu étonné. C'est, si vous voulez, la surprise d'un voyageur qui croyait avoir encore une longue route à parcourir et qui, soudain, se réveille mystérieusement transporté, pendant qu'il dormait, au but même de son voyage. C'est encore l'émerveillement d'un soldat qui avait accepté de faire, modestement, toute la campagne en marches et en contremarches, l'épaule coupée par la bretelle de son sac, et à qui la chance est offerte de porter un instant le drapeau dans une bataille. Ah! si mes pauvres chers parents pouvaient me voir à cette minute. Comme leurs larmes couleraient! Comme leurs cœurs se serreront s'ils apprennent notre martyre! Pauvres âmes! Elles sont chrétiennes, et ourtant il faudra qu'elles fassent un effort surhumain our se réjouir à mon sujet.

— A votre place, dit ironiquement le Frère Marius, : songerais aussi à la désolation de ma nourrice. Je ıe félicite singulièrement que ces préoccupations ı'aient été épargnées : on m'a élevé au petit pot.

Le Père Blanc était fait à ces reparties et il avait l'âme trop sereine pour s'en émouvoir ; même il s'égaya de l'impatient égoïsme de Marius, qui déjà craignait que la palme du martyre ne lui échappât des mains.

— Vous êtes sûr, au moins, demanda le Frère avec une visible angoisse, que tout cela n'est pas de la frime ?

— Quoi donc ?

— Cette sommation de Mahimon ?... Cette menace de traiter comme Sanchez ceux d'entre nous qui refuseraient d'apostasier ?

— Ce que nous avons vu, dit le Père, me paraît une preuve que ces gens sont sincères dans l'égarement de leur fanatisme.

— C'est que, dit le Frère du Sahara, la vie ne m'a pas gâté et ma déveine m'a rendu méfiant !... Ce ne serait pas la première fois, voyez-vous, qu'on m'offrirait du « nanan » et qu'on me laisserait la bouche ouverte.

— Ces malheureux, dit le Père, ne seront, quoi qu'il arrive, que les instruments de Dieu. Pas un cheveu ne tombera de nos têtes sans un arrêt divin.

Rasséréné par la confiance de son compagnon, le Frère Marius avait recouvré sa belle humeur.

Il interrogea :

— Comment croyez-vous qu'ils nous tueront ?

— Peu importe, dit le Père.

— Pourvu, dit le Frère Marius, qu'ils ne s'avisent pas de nous décapiter... Cela vous donne une ressemblance désagréable avec les coquins que l'on guillotine place de la Roquette. Parlez-moi de la lapidation !... Voilà une bonne forme de martyre... Elle édifie davantage les personnes qui lisent les *Annales de la Propagation de la foi*... Encore que — pour vous donner mon avis franc — ce supplice-là soit

plus redoutable en imagination qu'en réalité... Voilà Sanchez... Il n'a presque pas souffert!... Je suis sûr qu'il a été assommé du premier coup par une pierre qu'il a reçue entre la mâchoire et l'oreille... J'écarquillais les yeux, vous comprenez bien, et j'ai soigneusement noté tous les détails de la chose... Le reste était superflu... Chacun de ces mécréants tenait à envoyer son caillou au tas, comme nous en usions, dans ma jeunesse, quand on se bombardait sur la place du village avec des marrons d'Inde. Et vous savez, il suffit d'un projectile bien placé pour plonger le pèlerin dans une obscurité complète. Vous voyez cette cicatrice que j'ai là, à la tempe?... C'est la trace d'une boule de cochonnet qu'un polisson m'a envoyée dans la figure à l'époque de ma seconde communion... On a cru que je ne renouvellerais pas!... J'étais tombé par terre sans connaissance, comme un bœuf qui a reçu son coup de maillet... Si c'est ça la mort par la lapidation, on achète vraiment le ciel à peu de prix. *Experto crede Mario.* C'est un jeu d'enfants! Tant qu'à être martyrisé, je voudrais un peu plus de sauce autour de mon aventure.

Le Père Blanc fit avec gravité :

— Sanchez, mon Frère, s'est remis entre les mains de Dieu avec la simplicité d'âme et de courage qui a fait les Confesseurs de la Foi. Ne rêvons qu'à l'imiter, si Dieu nous appelle, nous aussi, à rendre témoignage. Il y a plus d'orgueil que vous ne croyez dans vos préoccupations de souffrance.

Le Frère du Sahara fronça les sourcils ; il ne repoussait pas le reproche ; il s'interrogeait avec bonne ... et, sans doute, il fut satisfait de son examen de science, car il déclara avec rondeur :

– Je vais vous dire, mon Père : je n'ai pas la peau ...dre comme vous, et j'ai peur, à cause de cela, de pas gagner assez de mérites. Dans le temps où je

ne croyais à rien — il n'y a pas si longtemps — je supportais des choses atroces pour un pari, pour étonner les demoiselles... Avouez qu'il serait bien fâcheux que je n'aie pas l'occasion de souffrir un peu plus pour gagner mon Paradis?

— Frère Marius, dit le missionnaire, vous êtes de bonne foi dans votre goût de la souffrance, mais je voudrais détourner vos regards de cette récompense que vous êtes excusable de convoiter. Elevez donc vos pensées plus haut, vers Celui auquel vous allez joyeusement faire votre sacrifice. Remettez-vous-en à lui du soin de régler les détails du martyre et de la récompense. Croyez que sa justice les proportionnera à vos forces et à vos mérites. Dans cette sécurité ne jetez pas votre vie à vos meurtriers comme un billet qu'ils contresignent, et dont Dieu vous devra le payement. Songez que ceux-là sont particulièrement chers au cœur du Maître, qui versent leur sang non point dans une pensée d'intérêt, mais dans un élan d'amour. Ne vous demandez pas ce que Dieu fera de vous dans son Paradis : espérez que votre sang n'aura pas coulé vainement sur la terre, et que par la volonté divine il servira à racheter les âmes obscures de vos bourreaux.

Cette fois le Frère Marius courba la tête avec une docilité parfaite.

— Vous avez raison, mon Père, dit-il, mais, voyez-vous, vous apercevez ces choses-là de haut, comme un général en chef. Si le simple soldat espère la prise de la ville et monte hardiment à l'assaut, c'est qu'il compte bien faire le sac. Or moi, je n'en reviens pas de penser que je serai peut-être béatifié après ma mort!... Moi! Marius!... le fils de ma mère!... Dans tous les cas o fera sagement de ne pas installer de pèlerinage e mon honneur dans les divers endroits par où j'a passé... Je suis persuadé que les évêques de mo diocèse seraient découragés dès le début de leur e

quête. Et tout cela ferait du tort à la Sainte Eglise.

Il y avait dans l'accent du Frère une si sincère humilité que le Père Blanc renonça à le redresser sur ce chapitre des vanités posthumes.

Il dit seulement :

— Ne songeons pas davantage à nous-mêmes. Prions Dieu de nous donner sa divine éloquence pour fortifier nos frères et nos sœurs de captivité. Sûrement les païens qui nous imposent cette épreuve escomptent d'avance l'injure que des chrétiens infidèles peuvent faire à la Croix en apostasiant. Si un tel outrage doit être réservé au Maître que nous servons par la faiblesse de ces femmes, par l'ignorance de ces enfants, par l'indifférence de ces hommes détachés de la foi, les uns par la rudesse de leur état, les autres par les préoccupations de leur commerce, les autres encore par la vanité de leurs études, c'est notre devoir, à nous autres, qui avons les secours de la grâce, de plaider pour ces chrétiens égarés.

Et joignant ses mains le Père pria.

Il entendait résonner dans son âme, toute pleine de l'amour du prochain, cette parole jaillie au milieu des tourments de la Passion :

« Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

La parole lui germait dans le cœur en graine d'espérance; elle descendait du ciel comme une rosée qui rafraîchissait l'inquiétude; elle était une promesse qu'à la suprême minute les forces d'en haut ne manqueraient pas aux vaillants, ni l'indulgence à ceux qui défailliraient.

## III

Le lieutenant Renaud avait amadoué ses gardiens en leur partageant les mailles de sa chaîne de montre.

Il obtint que, les mains liées derrière le dos et ses pieds étroitement entravés, on le conduisît jusqu'à la maison, vide d'habitants, où Marie-Christine avait été reléguée.

Lui non plus, il ne supposait pas que la jeune fille songerait à braver Mahimon par quelque profession de foi provocante. Personnellement il considérait comme une comédie sinistre cette cérémonie d'abjuration dont les naufragés de la *Reina Mercedes* étaient menacés. Ainsi qu'il arrive fréquemment à cet âge et chez les gens de culture scientifique un peu intense, les convictions religieuses du lieutenant étaient plus qu'affaiblies. Il n'était pas agressif sur ce chapitre, mais tout à fait indifférent. Dans ces conditions, il était prêt à envisager comme une odieuse brimade, sans autre portée morale, la contrainte dont ses geôliers se disposaient à user contre lui.

Mais il le prévoyait : la pieuse Marie-Christine devait profondément s'affliger à la pensée qu'on voulait lui imposer une palinodie à ses yeux si grave. Et, dans cette angoisse, il venait apporter à celle qu'il aimait de tendres consolations.

Dès le premier mot qu'il glissa sur le sacrifice qu'on attendait de la jeune fille, elle l'arrêta avec une surprise qui n'était pas feinte.

— Que croyez-vous donc ? demanda-t-elle.

Il la considéra avec inquiétude.

— Vous n'allez pas ?...

Elle le fixait si impérieusement qu'il n'osa se rapprocher.

— Voilà, dit-elle, un homme qui prétend m'aimer d'amour, et, dans la première occasion qu'il a de m juger, il suppose que la peur va me faire déserter l'hon neur.

Marc fit un inutile effort pour se débarrasser de cordes qui liaient ses mains.

— Mais, Christine, vous ne savez pas de quoi ces gens sont capables! Vous n'avez donc pas vu comme ils ont traité Sanchez?

— J'ai vu, dit-elle, comment un chrétien meurt pour sa foi.

Son ton était si calme, que le lieutenant comprit qu'il se heurtait à une décision arrêtée.

— C'est de la folie! s'écria-t-il. On ne meurt pas pour éviter un mot que les lèvres prononcent dans la contrainte, et que le cœur désavoue. La loi divine que vous servez ne peut pas être sur ce chapitre moins indulgente que la loi humaine? Elle ne reconnaît nulle valeur à un engagement qu'on nous arrache le couteau sous la gorge! Avant quinze jours d'ici vous serez libre, Marie-Christine. Vous vous confesserez! Vous ferez pénitence, et Dieu vous pardonnera...

Il était tombé à genoux. Elle le contempla avec une profondeur de reproche qui n'était pas sans douceur.

— C'est vous, dit-elle, un soldat, vous, qui me conseillez une telle faute contre l'honneur?... Vous, Marc, qui étiez prêt à me donner votre nom, vous qui devriez rêver mille fois de me voir morte plutôt que parjure.

Il avait courbé la tête sous le reproche, mais cette pitié presque tendre le terrifia. Il le sentait, en effet, pour qu'en un tel moment Marie-Christine lui découvrît un sentiment presque affectueux, il fallait que par sa résolution elle se fût placée à l'abri de toutes les atteintes de l'homme épris d'elle. Il eut l'atroce vision de cette seconde où Mahimon interrogerait la jeune fille à son tour, où elle répondrait par la hautaine con-ession de sa foi, où les bras se relèveraient, les bras et s pierres... C'était plus que n'en pouvait supporter sa ndresse. Et lui aussi, conquis par cette grandeur 'âme, il fit dans un élan généreux le sacrifice de son mour.

— Christine, je vous en supplie!... je ne vous importunerai plus... Vous n'entendrez plus parler de moi, de mes rêves de mariage... Vous serez religieuse... Mais vivez!... Vivez!

Elle refusait de la tête. Il s'affola.

— Voulez-vous donc me désespérer, me jeter dans le blasphème?

Vivement, sur sa bouche qui peut-être allait prononcer la parole impie, il sentit que la main de la jeune fille s'appuyait.

— Mon Dieu! fit-elle avec douceur, comme vous avez besoin que je vous rachète!

Il baisa fébrilement les mains qu'on ne lui retirait pas.

— Soit! rachetez-moi par vos prières, mais pas par votre sang!

Elle sourit, et cet éclair de joie la faisait si belle que le lieutenant en fut bouleversé dans son désespoir.

— Si cependant, dit-elle, je vous demandais de me suivre dans la mort? Refuseriez-vous de me complaire?

C'était pour la première fois qu'elle usait avec lui de ce ton de coquetterie; en toute autre occasion elle aurait mis le ciel dans l'âme de Renaud, mais il comprenait trop le sens des avances qu'elle lui faisait là pour s'en réjouir dans son cœur.

Il riposta :

— Certes, je veux mourir, s'il le faut, mais à votre place, en cherchant à vous tirer des mains de ces brigands, dont la surveillance, toute vigilante qu'elle soit, peut tout de même être mise en défaut... Ecoutez-moi seulement vous développer le plan que j'ai combir pour vous sauver. Je ne désespère pas de venir à boı de mes gardiens par la ruse ou par les promesses. Voı le savez, j'ai l'habitude de la montagne, et l'obscuri dans le «bled» ne m'empêche pas de me guider. Il ı

me faut pas plus d'une nuit pour descendre à Melilla. J'avertirai le général Margallo que l'on tient ici des femmes prisonnières... Il fera venir ce coquin de baja, cet agent du Sultan que nous avons vu ce matin sur la place de Mazuza. Margallo le sommera de négocier notre rançon et vous serez libre, Marie-Christine, peut-être avant que Mahimon ait seulement fini de combiner la mise en scène de son mélodrame.

Il reprenait courage en parlant et en développant ses projets.

Elle répondit avec une nuance d'ironie :

— J'admire comme vous bâtissez des romans qui finissent bien, — j'entends au gré de vos désirs, car vous avez répondu à tout, excepté à la question que je vous posais, et que je vous adresse une seconde fois : si je meurs pour mon Dieu, Marc, refuserez-vous de me suivre ?

Il trahit son secret espoir.

— Si nous mourons, je vous perds !

Elle eut un mouvement qui voulait dire : « Je savais bien que je vous obligerais à découvrir le fonds de votre pensée. »

Et elle s'écria :

— Voilà le grand mot lâché ! vous ne croyez pas à l'autre vie.

Il se défendit sans mensonge.

— Ce n'est pas cela, Christine, qui m'empêcherait de mourir...

Elle riposta :

— Mais c'est cela qui, moi, m'empêcherait de vivre avec vous ! Que m'offrez-vous, je vous prie, en échange de la sûreté que Dieu me donne ? Une tendresse qui dure un instant, et qui finit dans l'ombre...

Il était trop sûr des forces de son amour pour accepter cette condamnation sans révolte.

— Arrêtez ! fit-il, car, à mon tour, je vous dis : « Ne

blasphémez pas ce que vous ne connaissez point! » Vous n'avez pas le droit d'appeler « un instant » la fidélité de toute une vie... et pour cette ombre qui vous offense je ne suis pas seul à l'apercevoir derrière la clarté du jour. N'est-ce pas un prophète de l'ancien testament, Samuël, qui a prononcé cette parole que je me souviens d'avoir lue un jour sur une tombe? Elle résume ce que vous appelez mon irréligion et que moi, je nomme ma confiance dans un Dieu caché : *Et quand je marcherais dans les ténèbres, je n'aurais pas peur, parce que Tu es avec moi.*

Elle protesta :

— On ne marche pas dans les ténèbres!

Sa foi l'illuminait vraiment d'un rayon d'en haut, et Renaud, ému par cet accent d'invincible certitude, se demanda si, devant soi, il avait une faible jeune fille, ou cet ange que les pèlerins du sépulcre trouvèrent près de la pierre écartée et qui leur dit en montrant le ciel :

« Celui que vous cherchez est ressuscité. »

Mais, tout de suite, entre cette apothéose et sa présente supplication, s'interposa l'image de la victime. Des souvenirs de gibet se mêlaient une seconde fois, et plus impérieusement, à la vision toute récente de ce corps de martyr qu'il venait de voir écrasé dans l'horreur de la lapidation. Il eut la sensation que les pierres le traversaient lui-même, pour venir broyer ce corps charmant de jeune fille, pour détruire cette beauté, pour anéantir toutes ces promesses d'amour qui étaient en elle. La tendresse, la pitié, le désespoir, le désir, le soulevèrent dans un élan qui faisait trembler sa voix, lui mettait les larmes aux yeux. Il rêva de l'épouvante de troubler sa chair, puisqu'il ne pouvait atteindre sa âme.

Il dit, haletant :

— Mais, Marie-Christine, vous n'y pensez pas! Vou

n'avez jamais souffert! vous ne vous faites pas une idée de la douleur que vous voulez braver!

— Je la devine.

— On ne meurt pas sur le coup.

— J'ai vu.

— L'agonie peut se prolonger, effroyable, atroce, par leur cruauté, par leur maladresse.

Il ne parvenait pas à la faire pâlir.

— ... Et pendant ce temps les pierres continuent de pleuvoir, la chair s'écrase partout, la vie se débat, la lamentation qu'on voudrait retenir jaillit malgré tout des lèvres, la chair dément l'âme; vos bourreaux pourront s'y tromper!...

Il n'avait réussi qu'à l'exalter jusqu'à l'indignation.

Elle cria plus qu'elle ne dit :

— Je ne demanderai pas grâce!

Ses prunelles étaient dilatées, ses narines battaient; déjà raidie pour la lutte, elle semblait plus grande.

Au point où ils en étaient maintenant, Marc ne pouvait plus s'avouer vaincu. Il ne choisissait plus ses arguments. Il avait dépassé la minute où la cruauté de sa conduite pouvait lui apparaître encore. Il oublia qu'il était un fiancé et elle une vierge à demi promise à Dieu. Il se souvint seulement qu'il la souhaitait avec toute l'ardeur, toute la jalousie d'un amant, et qu'elle s'enfuyait de ses bras vers le supplice.

Il dit d'une voix qui s'étranglait pour murmurer tout bas un secret de honte :

— Malheureuse! vous bravez les pierres! mais vous oubliez que vous êtes une femme... Vous n'avez donc p peur des profanations?

ette fois elle blêmit, et il eut la triste volupté de s ir qu'il avait touché juste. Les longs cils s'abais- s nt sur les yeux qui, un instant auparavant, bril- l nt d'un éclat de mystique colère. Elle était à sa

merci maintenant. Comme si lui-même eût été le bourreau, elle murmura :

— Pourquoi voulez-vous m'enlever mon courage?

## IV

Peut-être le lieutenant Renaud allait toucher de son front les pieds de Marie-Christine et implorer son pardon. Il fut arrêté dans cet élan par le bruit d'une querelle qui s'élevait au seuil de la maison.

Les Riffains s'efforçaient d'interdire l'entrée à un nouveau visiteur.

— Je vous dis, mes enfants, faisait la voix du missionnaire, que votre marabout lui-même m'a donné l'autorisation d'approcher les prisonniers. Vous voyez bien que, par son ordre, je circule libre d'entraves.

Et comme les deux gardiens prétextaient qu'il y avait déjà un homme dans la maison, le missionnaire ajouta :

— Eh bien, il va me céder la place...

— Je vous en prie, Marc! fit Christine en joignant les mains. Voyez dans quel trouble m'ont jetée vos paroles. Seul cet homme de Dieu pourra me rendre la paix dont j'ai besoin — quoi qu'il arrive — pour me décider librement.

Le lieutenant se releva.

— Soit! dit-il. Mais puisque mes bras sont enchaînés et que je ne puis seulement vous effleurer du bout des doigts, mettez votre main sur mon cœur fidèle.

— J'y consens, dit-elle.

Il ferma les yeux comme elle touchait sa poitrine

— Vous n'avez jamais douté, dit-il, que ce cœ fût à vous. Avec ou sans la foi, Renaud vous suivra

il vous plaira de le conduire. Hélas! il avait rêvé de vous accompagner à l'autel.

Elle eut un sourire de victoire.

— Ne m'enviez pas cette joie de vous amener à Dieu.

Ce rayon de joie n'avait pas tout à fait disparu des lèvres de la jeune fille quand le missionnaire entra dans la masure après la sortie du lieutenant.

— Eh bien, mon Père, dit Marie-Christine, nierez-vous que Dieu se soit servi de son humble servante pour vous annoncer l'effort merveilleux qu'il attendait de vous? Vous rappelez-vous les paroles avec lesquelles je vous ai salué, hier matin, à Tanger, au moment où je mettais le pied sur le pont de la *Reina Mercedes?*

— En effet, répondit le Père Blanc. Vous me trouviez tout triste de mon échec auprès des Marocains de Ziki...

— Et, comme si je prévoyais l'avenir, je vous ai répondu : « Qu'importe que vous exerciez votre ministère ici ou là? Partout vous êtes dans votre route, partout vous trouverez des âmes à encourager. » Je songeais, mon Père, à ma vocation religieuse, que la volonté de mon père entrave. Je me disais que j'aurais besoin de votre appui pour résister au mariage qu'on me propose et qui ne s'accorde pas avec mes vœux secrets. Mais voici que par la bonté de Dieu toutes ces luttes désolantes vont m'être épargnées. La fille que la loi naturelle veut soumise dans la maison n'aura pas besoin d'opposer à son père les exigences de la loi divine. Nul ne peut plus m'empêcher de rendre en iblic mon témoignage de chrétienne au Dieu que veux uniquement servir. Je le bénis, mon Père, de us avoir envoyé si à propos pour soutenir tout ce qui : débile et infirme dans ma décision.

Jamais le Père n'avait attaché ses yeux sur une

femme. Il les voyait sans retenir leur image ; mais à la faveur de la surprise que ces ardentes paroles provoquaient en lui, pour la première fois de sa vie, il fixa celle qui les lui adressait; et son cœur de chrétien fut touché comme d'un rayon par la foi qui jaillissait de cette vierge.

Oui, c'était bien ainsi, autrefois, au séminaire, quand sa chaste jeunesse s'exaltait à la lecture du Martyrologe, qu'il les avait évoquées, ces filles de la Primitive Eglise, Blandine, Perpétue, mille autres, que le bourreau avait trouvées prêtes à immoler tous les trésors de leur jeunesse. Toutefois, ce ne fut qu'une lueur. L'éducation que le Père avait reçue était sévère aux femmes. Elle lui rappela bien vite qu'il ne devait pas s'arrêter à cette mysticité. Son ministère lui ordonnait de peser la faiblesse qui sans doute se cachait derrière cet élan de courage.

Il fit sur Marie-Christine le geste de la bénédiction, et l'invitant à s'asseoir à ses côtés, sur le banc de terre qui occupait tout le fond de la masure, il répondit avec la dignité un peu froide d'un confesseur :

— Ne préjugeons pas, ma fille, de la volonté du Très-Haut. Lui seul sait au juste quel sacrifice il attend de nous à cette heure. Dans tous les cas, je puis vous assurer que l'obéissance à ce qui nous déplaît lui est plus précieuse que notre élan à nous jeter dans une voie qui nous agrée. J'ai l'espoir qu'il épargnera à votre jeunesse l'horreur d'un choix trop cruel pour une enfant qui n'a pas encore goûté sur cette terre aux joies que son indulgence autorise.

Marie-Christine avait baissé les yeux. Ses joues se colorèrent légèrement, comme si, derrière ces p roles réfléchies, elle discernait un reproche.

— Me défendez-vous, mon Père, de prier Dieu mains jointes pour qu'après avoir fait luire à m regards une telle espérance il ne me replonge pas da

la nécessité de vivre, longtemps peut-être, avant d'arriver à lui? J'étais une enfant quand ma mère est morte; dès que j'ai pu seulement la nommer, on m'a tourné les yeux vers le ciel. On m'a dit qu'elle était là, qu'elle me tendait les bras, qu'un jour j'irais la rejoindre. Plus tard les chères Sœurs Blanches qui m'ont élevée vivaient toutes dans de pareils espoirs. Pas une qui ne considérât la terre comme un lieu d'exil, et le Paradis comme une patrie vers laquelle nous devons tendre. Il semble que nous y touchons presque, mon Père! Quelques minutes de douleur nous en séparent encore. Il faut me pardonner si, malgré moi, mon cœur se gonfle d'espérance à cette pensée et si mon âme s'exalte. N'est-il pas permis de croire que Dieu, dans sa grâce, prend parfois en pitié ceux qui n'étaient pas assez forts pour supporter les fatigues de la route? Sans passer par les accablements de midi, il les transporte, dès le matin, au crépuscule de leur journée.

Le Père écoutait, sur la défensive, cette voix dont la soumission demeurait caressante. D'ailleurs sa sagesse ne trouvait pas ici de place pour une critique. Ce n'était ni dans une estime exagérée de ses forces, ni dans une vaine gloriole du choix dont elle se serait crue l'objet, que cette enfant songeait aux chances du martyre. Elle y rêvait dans un élan de gratitude, avec une connaissance suffisante de ses faiblesses et, autant qu'il semblait, avec toute l'humilité que comporte le sincère amour. Cependant, avant d'encourager la jeune fille dans ce qu'elle appelait «son espérance», le Père crut qu'il devait plaider encore auprès d'elle en faveur de ces naturelles tendresses qu'elle sacrifiait délibérément dans ses vœux.

— Vous m'avez, dit-il, nommé votre mère avec piété, mais vous ne m'avez parlé de votre père que pour vous féliciter d'échapper à sa volonté. Je le sais

cependant par des confidences que me fit notre bienheureux Sanchez, vous avez contracté envers lui une dette considérable de gratitude? Sans grande foi, il a voulu vous faire élever par des personnes de foi. J'ai peur que le zèle que vous faites paraître pour le martyre ne cause chez lui quelque révolte d'âme. Elle rendrait inutile à son salut sa mort elle-même. Je vois bien d'autre part que vous espérez gagner le ciel en coupant au plus court, mais je me demande si, dans cet égoïsme que vous croyez licite, vous ne négligez pas une part des devoirs qui vous incombent, quelques-unes des occasions de mérite que Dieu vous a offertes. Jouiriez-vous en paix du Paradis, avec la certitude que votre père est tourmenté dans des lieux d'éternelle souffrance, et que si vous aviez eu plus d'obéissance à ses ordres, peut-être il partagerait votre félicité?

Marie-Christine baissait la tête sans répondre.

Le Père continua :

— J'ai causé de vous avec ce jeune homme que l'on veut vous donner pour époux. Il a subi la triste contagion de l'éducation du siècle : son cœur est bon, on le devine, mais son esprit est dévoyé. Je sens l'heureuse influence que pourrait exercer sur un homme droit comme il est une femme vraiment chrétienne. Qui sait si l'intention de Dieu n'est pas que celui-là aussi lui revienne par votre main? Certes, ce n'est pas moi, prêtre, qui chercherai jamais à détourner une âme d'une vocation impérieuse. Mais vous êtes bien jeune, Marie-Christine, pour vous engager dans des serments qui, moralement, ne prennent pas de fin. Je vois pour vous une vie hors du cloître, tout de même chrétienne, et qui surpasserait l'autre dans la vertu, si votre renoncement trouvait la force de sourire. Réfléchissez donc en face de Dieu avant d'implorer comme une volupté les épines du martyre. Rappelez-vous que le divin modèle de la résignation supplia un instant son

Père d'écarter de ses lèvres l'amertume qu'on lui tendait. Pas une minute il ne fit paraître cette joie où se délecte votre enfance dans l'ignorance de ce qu'est le vrai sacrifice. Craignez qu'une présomption juvénile ne vous abuse sur vos vraies forces. On va vers Dieu quand il appelle, Christine, mais il est imprudent de fuir dans ses bras un devoir trop lourd...

Le Père Blanc s'arrêta, car maintenant sa pénitente lui faisait pitié.

Elle avait glissé du banc jusqu'à terre, et dans un pli de la blanche soutane, ample comme un burnous, elle cachait son visage, que noyaient les larmes.

Le missionnaire songea aux paroles de douceur que le Maître avait toujours trouvées pour parler à la faiblesse des femmes. Il se demanda s'il n'avait pas été trop rude pour cette enfant chrétienne.

— Marie-Christine, dit-il, séchez vos pleurs. Je n'ai pas voulu tuer en vous la joie qui vous porte à vous sacrifier toute dans un élan d'amour. Je devais seulement vous rappeler que, dans une occasion si grave, vous ne devez pas courir au-devant de la volonté de Dieu : il vous faut l'attendre dans le respect et dans la crainte. Si dans sa souveraine bonté il a décidé que nous serions admis à lui rendre témoignage, quelles qu'en soient les conséquences pour notre misérable chair, je ne puis exiger de vous le sacrifice de votre foi, dans le temps que moi-même j'offre ma vie avec bonheur. Usez-en donc à cette minute selon l'inspiration de votre conscience. D'ici là vous êtes ma pénitente. Je vous enjoins de répéter avec toute la ferveur dont vous êtes capable la parole de la Passion : « Seigneur, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi... »

Il se tut, attendant la réponse de l'obéissance.

Mais Marie-Christine n'avait pas fini de dompter son cœur, et, le visage caché dans la soutane du Père, elle sanglotait toujours.

## V

L'assemblée de village qui avait lapidé Sanchez et condamné ses compagnons à l'apostasie s'était montrée plus indulgente pour Diégo. On avait chargé le Cadi de vérifier l'orthodoxie du Renégat et l'exactitude de ses affirmations. En attendant, on l'avait laissé libre de rôder dans le village.

Il se présenta de lui-même devant le magistrat.

— Sidi-Cadi, fit-il, avec cette politesse doucereuse dont les Orientaux devraient connaître le prix, et qui, pourtant, les séduit toujours, laisse-moi me féliciter, dans le malheur qui a interrompu mon voyage, que cet accident — il est arrivé par la volonté de Dieu! — m'ait donné l'occasion de faire la connaissance d'un magistrat aussi éclairé, aussi universellement estimé que toi.

Le Cadi témoigna par un grognement indistinct qu'il appréciait à leur valeur ces politesses préliminaires. Mais trente années de pratique de la police en pays riffain avaient développé chez lui une méfiance incurable. Il lança à cet homme si poli un regard inquisiteur par-dessus ses bésicles.

— Que faisais-tu donc, demanda-t-il, sur ce bateau de nazaréens que Dieu a jeté comme une proie à ses fidèles serviteurs?

— Sidi-Cadi, j'allais à Oran, pour m'occuper des affaires de l'Islam.

— Tu es entrepreneur de pèlerinages pour La Mecque?

— Non, Sidi-Cadi. J'importe dans le Riff de la poudre, des cartouches, des armes... Les fusils à seize coups que j'ai vus entre les mains des guerriers

de Mazuza, c'est moi, Cadi, qui les ai débarqués dans le Riff.

Le magistrat considéra l'inconnu avec une attention encore plus intense.

— Prends bien garde, dit-il, aux paroles que tu vas prononcer, car, tu le sais, nous autres croyants, nous conservons de longues défiances à l'endroit des nazaréens qui prennent le chapelet et la corde de chameau. Si ta foi n'est qu'un déguisement sous lequel tu nous espionnes au profit de ces Espagnols détestés, la Djemâa te traitera encore plus rigoureusement que tes compagnons de naufrage.

Diégo répondit avec volubilité :

— Sidi-Cadi, je suis ton serviteur, ton enfant, ton esclave, la semelle de tes babouches. Je ne connais que Mahimon, toi et Dieu. Tu ne trouveras pas dans tout le village un musulman aussi exact que moi.

— C'est bon! dit le Cadi. Eh bien, donc, puisque tu prétends que tu as été notre fournisseur d'armes, tu dois savoir en quel point de la côte on les débarque?

— A l'embouchure du Rio-Ouro, Sidi-Cadi, dans des balancelles, car le mouillage n'est pas profond et le vent du large est dangereux pour les gros voiliers qui s'approchent de la côte.

Le renseignement était précis; toutefois la défiance du Cadi ne désarma pas encore.

— Tu ne mens pas, dit-il, mais ce sont là de ces renseignements que le premier venu peut posséder par ouï-dire. Etant au courant du métier, tu dois savoir de quelle façon s'effectue le débarquement des armes?

— J'y ai présidé plus de cent fois! Sidi-Cadi. Je connais les précautions dont votre prudence s'entoure pour éviter les pièges des navires de guerre. Elles me sont aussi familières que mon « diker » (1) lui-même.

(1) La profession de foi particulière à chaque musulman. Elle varie avec l'ordre auquel il est affilié.

— Nous allons donc en juger, répondit le Cadi. Pas plus tard que cette nuit, je dois descendre sur la plage pour prendre livraison d'une cargaison d'armes. Je t'emmènerai avec moi et je te laisserai diriger la manœuvre. Si tu es au courant de nos usages on le verra bien. Alors à partir de cette minute tu seras libre. Si tu m'as trompé, on t'exécutera sur la place. Le ravitaillement du village est difficile en temps de guerre, et nous ne voulons pas nourrir inutilement, un jour de plus, le ventre d'un traître.

— La sagesse de Dieu est dans ta bouche, Sidi-Cadi! qu'il prolonge tes jours! qu'il fasse durer ton autorité sur les gens de Mazuza!

Cette nuit même, Diégo, le Cadi et une vingtaine de Riffains armés jusqu'aux dents descendirent sur la plage où, la veille, avaient atterri les naufragés de la *Reina Mercedes*. Le brouillard était tombé, et bien que la nuit fût sans lune, quelques clartés traînaient sur la mer. Les feux de la petite canonnière *Cuervo*, qui mouille à l'entrée du port, se détachaient nettement sur le fond de l'obscurité. Même, par instants, les lumières du préside étaient visibles à gauche, au ras des flots. Vaguement, elles indiquaient le dessin du parapet de las Cabras et, plus sûrement, l'emplacement de la tour elliptique qui, du côté de l'orient, couvre le château-forteresse.

Diégo prêtait l'oreille vers la mer. Au bout d'une heure d'expectative, par-dessus le murmure léger du flot, il distingua clairement des coups de sifflet modulés de façon stridente.

— Voici nos amis, dit-il, mais je ne sais pas le nom du capitaine qui a dû quitter sa balancelle pour commander lui-même l'embarcation qui approche. J'ignore encore si, d'après vos conventions, je dois en l'interpellant, moi, le premier, comme c'est d'usage, le prévenir en espagnol ou dans la langue du Riff?

— Cela suffit, dit le Cadi. Je le vois, tu ne m'as pas trompé; tu es au courant de la contrebande. Désormais dispose de toi à ta volonté et que le Prophète bénisse tous ceux de tes desseins qui seront favorables à tes frères d'adoption.

Sur ces paroles il échangea avec le Renégat le baiser rituel; puis, s'avançant sur un rocher qui entrait dans la mer, il cria lui-même d'une voix forte :

— Est-ce toi, capitaine Bou-Kelem?

On répondit de la mer :

— J'approche avec le bien et avec la tranquillité.

— Qu'ils soient sur nous comme sur toi! répondit le Cadi.

En prononçant ces paroles, il fit signe à Diégo de monter avec lui dans une barque; elle devait se porter au-devant des marchands d'armes. En effet, la juste réputation de brigandage que se sont attirée les Riffains a rendu cette précaution habituelle : à quelques encablures du rivage, les deux embarcations s'abordent; on échange simultanément les fusils et l'argent convenu; après quoi, sans autres formes de politesse, chacun appuie sur ses avirons et tire d'un côté différent.

Quand les deux canots furent bord à bord le Cadi demanda l'ouverture des caisses. Il compta gravement les fusils et les paquets de cartouches, puis, à deux mains, il passa au capitaine de la balancelle les sacs de douros d'Espagne qui payaient cette première fourniture. Ensuite l'un retourna au rivage pour se débarrasser, l'autre à son navire pour reprendre sa charge. Cela fit, en deux heures de temps, une demi-douzaine e va-et-vient, de transbordements, de caisses d'un ôté, de douros de l'autre. Tout était fini et la balanelle avait heureusement repris le large quand, sur les rois heures du matin, une pâle lune monta dans le ciel.

Le premier usage que le Renégat Diégo fit de sa

liberté fut de traverser le Rio-Ouro et de se rendre cette nuit même au cimetière de Sidi-Guarrich. Il était là à un pas des avant-postes espagnols et du blockhaus dont la construction en terre maraboutique avait servi de prétexte à l'insurrection du Riff. Diégo expliqua suffisamment cette promenade nocturne par le désir de prier sous les oliviers sacrés avant l'heure du « fedjer ». De fait il avait promis à son nouvel allié, le Baja-El-Arbi, représentant du Sultan pour la province riffaine, de lui apporter des nouvelles de Mazuza s'il pouvait se soustraire à la vigilance de ses gardiens.

Il trouva le fonctionnaire impérial exact au rendez-vous.

— Que Sidi-Guarrich donne la gale à tes moutons! s'écria l'infortuné Baja, qui se morfondait depuis plusieurs heures. Qu'il fasse ses excréments dans ta poudre, qu'il coule tes fusils au fond de la mer!

— Très illustre Baja, répondit Diégo, sans se laisser autrement intimider par la vivacité de cet accueil, tu as tort de te plaindre, car je t'apporte des nouvelles qui ont leur intérêt. Si tu ne désires pas être compromis dans le massacre des nazaréens que Mahimon tient prisonniers, tu feras aussi bien de promener ces temps-ci ton cheval du côté de Frejana ou du fort de Cabrerizas. Partout où tu voudras, excepté sur la grande place de Mazuza. Car j'ai comme une idée que Mahimon ira au bout de son obstination; demain, il traitera tous ses prisonniers ainsi qu'il a déjà laissé faire pour le commandant Sanchez.

Le Baja leva les bras au ciel.

— Si tu parviens à le faire changer d'avis, mon cher Diégo, je te promets de te réconcilier avec Mohamed-Torrès et de te faire accorder une fourniture de quelque chose auprès de la cour chérifienne, des soieries, des boîtes à musique, de l'argenterie, enfin quel-

ques-uns de ces objets d'Europe sur lesquels on gagne gros.

— Donne-moi toujours, répondit le Renégat, des nouvelles du Préside et de Margallo, car j'imagine qu'en bon diplomate que tu es, tu es allé faire ta cour au général espagnol, en descendant de Mazuza?

Le Baja n'avait pas de raison pour dissimuler devant un homme comme Diégo. Il répondit donc avec un sourire de complaisance :

— En effet, je suis allé ce matin aux renseignements, mais...

Tout de suite son visage s'attrista.

— Je dois te dire, mon cher Diégo, qu'ils sont de nature à causer de grandes inquiétudes aux amis de la paix. Ces gueux de nazaréens sont à leur façon aussi intraitables que Mahimon. J'ai été accueilli à mon passage par les cris de : « Viva Espana et muera Marruecos! » Le général a exigé de moi des choses impossibles : il veut qu'à moi tout seul je vienne à bout de l'insurrection du Riff. Il refuse d'attendre que le Sultan nous envoie sa réponse du Tafilet. Il dit que huit mille hommes sont en mer, commandés par le général Castro. Il prétend que ses croiseurs ont fait des sondages du côté de l'est et qu'ils vont débarquer des troupes pour prendre d'assaut, à revers, le plateau de Gurubu. Enfin il dit tant de choses à la fois que ma pauvre tête résonne comme un tambour où on aurait enfermé des pois chiches.

— Et t'a-t-il dit, reprit le Renégat en riant, que tous ceux qui importent des armes dans le Riff seraient passés par la poudre?

— Bien sûr, reprit le Baja, qu'il m'a raconté cela avec le reste!

— En ce cas, dit Diégo, ce ne sera pas le général Margallo qui commandera le feu le jour de l'exécution, car veux-tu que je te dise pour toi tout seul le nom de

mon principal associé dans cette importation de fusils et de cartouches ?

Le Baja avança son oreille curieuse et, dedans, le Renégat glissa un nom, — certes bien inattendu, — car le vieux gouverneur du Riff eut un sursaut en arrière; ses lèvres remuaient pour poser des questions, mais Diégo appuya son index au milieu de sa barbiche afin de commander le silence.

— Chut ! fit-il, les murs ont des oreilles, nous sommes sous le vent du blockhaus.

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

# UN ÉPISODE
## DE LA
# CONQUÊTE DU TONKIN

(*Suite et fin*)

---

## VII

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de décrire le terrain sur lequel va se dérouler l'action.

Parallèlement à la route de Lang-Son à Na-Cham s'élève, avons-nous dit, un massif montagneux qu'on appelle le Po-Mou; comme la route, la crête de cette montagne est orientée sud-nord. Les pentes du versant occidental sont relativement douces, au nord et à l'est elles sont abruptes. L'arête a peu de largeur, elle est constituée par une série de sommets arrondis dont le plus élevé est au nord, tandis que les autres s'abaissent graduellement vers le sud; le dernier se termine par une croupe allongée qui se fond dans une sorte de cuvette où aboutissent quatre vallées.

Cette cuvette est le centre d'une étoile à quatre branches orientées selon les quatre points cardinaux. La branche nord est un ravin profond et encaissé qui sépare le Po-Mou d'un soulèvement parallèle dont l'extrémité méridionale est un rocher qui se dresse à

pic au-dessus de la cuvette ; les indigènes l'appellent Ben-Tao. La branche sud, continuation de la précédente, s'élargit un peu et conduit à la frontière de Chine, située à environ dix-huit cents mètres. La branche ouest est un fossé : entre celle-ci et la précédente surgit l'énorme massif calcaire de Lung-kaï, repaire de Ho-Seu, que nous avons déjà décrit. La branche est n'est guère plus large, c'est une coupure entre le rocher de Ben-Tao et un autre rocher qui porte le nom de Na-Han, nom emprunté à un ancien village qui était construit dans la cuvette même, à ses pieds.

Le cirque de Lung-kaï possède donc comme deux sortes d'avancées, les rochers de Na-Han et de Ben-Tao, séparés les uns des autres par des fossés naturels, et tous trois forment une tenaille qui enserre et domine le Po-Mou. Ajoutons que tandis que les sommets de cette montagne sont découverts, la croupe qui la termine au sud et qui seule permet de descendre dans l'entonnoir où confluent les quatre vallées est au contraire couverte d'un bois assez épais.

L'avant-garde était déjà tout près de ce bois quand tout à coup la lisière s'illumina et un feu nourri l'accueillit. Les partisans servent volontiers de guides, mais ils ont horreur des coups de feu, au premier ils se dispersèrent et démasquèrent les légionnaires : ceux-ci s'arrêtèrent sans trouble, très calmes comme toujours, et, comprenant qu'il était inutile d'user leurs cartouches contre un ennemi invisible, sur un signe de leur officier, ils s'abritèrent derrière un pli de terrain. Le gros, bien rassemblé, se tenait toujours à sa distance.

Le jour s'est d'ailleurs tout à fait levé et on peut apercevoir distinctement de gros rassemblements dans les fonds, qui se disposent à aborder le Po-Mou par le côté sud ; les tirailleurs de la lisière du bois en étaient l'échelon avancé. A l'éveil donné par ceux-ci, des

tireurs de position postés dans les rochers qui enserrent la montagne dirigent à leur tour un feu assez vif sur la crête que nous occupons. Mais il est trop tard, messieurs les pirates, la montagne est à nous, et bien à nous. Vous avez trop fumé d'opium cette nuit et vous vous êtes éveillés trop tard ! Bien nous a pris d'ailleurs de vous devancer, car deux heures de retard et vous aviez les crêtes, vous pouviez nous bousculer à la montée ou tout au moins il nous eût coûté cher de vous déloger.

Cependant, quoique assez mal ajusté, le feu des Chinois devenait gênant, de plus ils ne devaient pas tarder à se rendre compte que nous n'étions pas très nombreux, et pressant le mouvement de leurs troupes encore éparses ils n'avaient qu'à les mettre à l'abri du bois qu'avait atteint leur première ligne et d'où étaient partis les premiers coups de fusil; de là ils pouvaient se jeter en force sur nous et nous écraser. Le capitaine porte alors en ligne à hauteur de l'avant-garde, et sur sa gauche, le reste de sa troupe, et des salves bien dirigées, tirées par cinquante fusils, jettent le désarroi dans les détachements qui se pressent dans la cuvette. Au bout de quelques instants, on ne voit plus que Chinois éparpillés se sauvant à toutes jambes et regagnant les rochers.

Il est six heures et demie du matin. La petite troupe, après la marche de la veille, celle de la nuit, le court combat qu'elle vient de livrer, est exténuée; le soleil brûlant darde ses rayons sur le mamelon dénudé : pas un abri. Il est impossible d'ailleurs de poursuivre et d'attaquer les pirates dans leur repaire, surtout avec si peu de monde, d'autant plus que les tireurs de position, toujours aux aguets, révèlent leur présence par un tir intermittent. Cependant, il faut songer à s'établir sur la position conquise et, bon gré mal gré, s'accommoder du soleil de plus en plus ardent. Une sec-

tion de vingt hommes est laissée devant le bois qui a arrêté notre marche et que les Chinois n'ont pas abandonné, car par instants on distingue à travers le feuillage un pan de veste bleu ou un large chapeau jaune; le reste se rassemble à l'abri, dans un pli de terrain un peu au-dessous de la crête. On songe alors aux préparatifs du repas. Il sera d'ailleurs très sommaire, le déjeuner, ce matin-là : du pain, un peu de viande froide cuite la veille, précaution prise toutes les fois que c'est possible afin que, quels que soient les aléas, les hommes aient toujours quelque chose à se mettre sous la dent, à la première halte. Malheureusement, il n'y a pas une goutte d'eau sur ce maudit mamelon et il faut organiser un va-et-vient incessant de coolies pour en apporter d'en bas.

Le succès remporté n'était encore que bien précaire : les pirates ne pouvaient manquer de s'apercevoir du petit effectif de la colonne, et il était à craindre que, sortant pour cette raison de leurs habitudes circonspectes, ils ne vinssent l'attaquer en forces pour reprendre un point si important pour eux et se débarrasser d'un voisinage qui gênerait singulièrement leurs mouvements autour du repaire. Aussi un émissaire fut-il dépêché au lieutenant L..., laissé la veille à Dong-Dang avec les hommes un peu fatigués, pour le presser dans sa marche et l'inviter à charger ses coolies du plus de vivres qu'il pourrait. En même temps, un autre exprès allait à Dong-Dang porteur d'un télégramme destiné au commandant du cercle de Lang-Son et lui faisant part des inquiétudes que suggérait la situation. Celui-ci était du reste si peu rassuré qu'il avait déjà prescrit au commandant du poste de Na-Cham d'envoyer de suite sur le Po-Mou les trente tirailleurs tonkinois qui devaient y construire le blockhaus et d'y joindre ce qu'il pourrait de troupes blanches, sans trop dégarnir son poste.

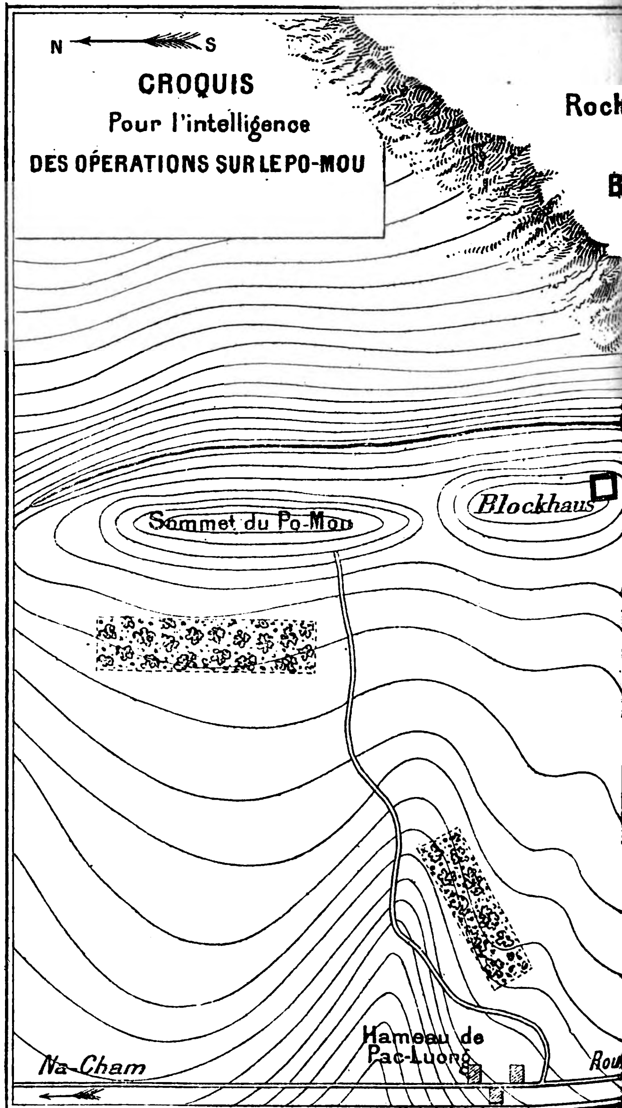
A une saison aussi peu propice, alors que la fièvre mine une grande partie des Européens encore si mal installés dans les postes de la haute région, la question des effectifs disponibles est une préoccupation constante, et le seul appoint blanc que Na-Cham put fournir fut de dix légionnaires de la deuxième compagnie du deuxième bataillon étranger. Ce petit renfort arriva vers cinq heures du soir, en même temps que le reste de la première compagnie rappelé de Dong-Dang. Somme toute, pour passer la nuit, le capitaine pouvait compter sur cent dix légionnaires et trente tirailleurs, force suffisante pour défier toute attaque; il ne doutait pas d'ailleurs que les pirates, avec leurs sentinelles sur tous les rochers et leur merveilleux système d'information et de signaux, ne fussent vite au courant de l'accroissement de ses forces et n'abandonnassent, de ce fait, toute velléité offensive.

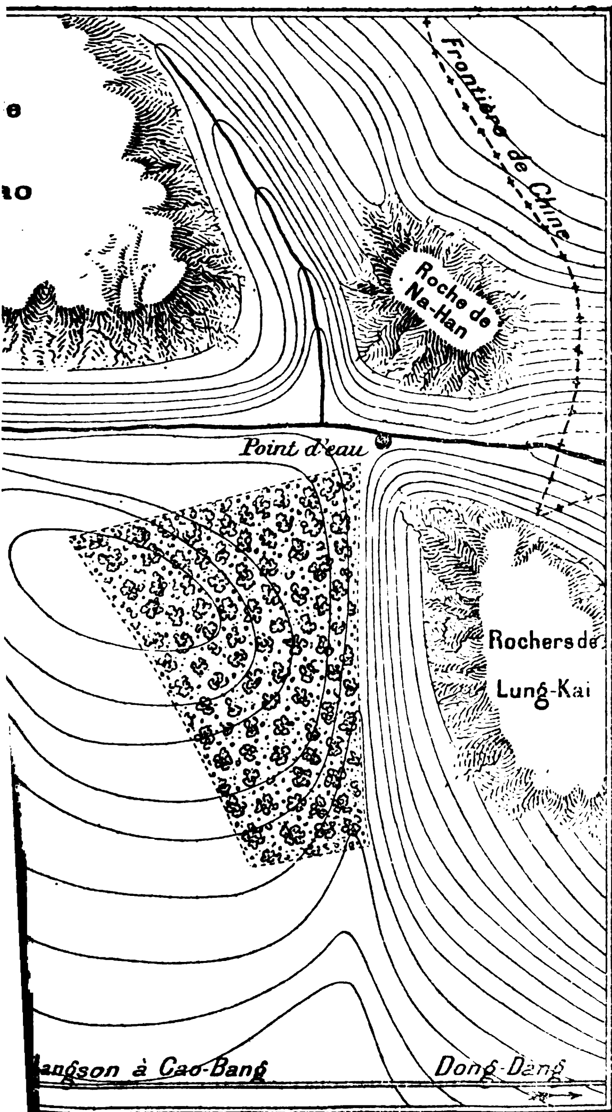
Le lieutenant L... n'avait pas oublié les vivres et on put, pour le soir, préparer un repas un peu plus abondant que celui du matin.

A peine arrivés, les tirailleurs s'étaient employés à couper des herbes et, les réunissant par des liens, avaient rapidement confectionné ces paillottes qui constituent la toiture universelle du pays; on avait monté quelques bambous et des branchages de Pac-Luung, et des abris furent rapidement improvisés; le bivouac établi en demi-cercle était à l'abri du versant ouest du principal sommet du Po-Mou.

Un peu plus tard, jugeant sa position trop aventurée, le capitaine donna l'ordre à la section qui avait passé l'après-midi en grand'garde en face du bois, à l'extrémité opposée de la crête, de rejoindre le campement; afin de tromper l'adversaire, elle laissa ses feux allumés et n'exécuta sa retraite que la nuit tombée.

De petits postes composés chacun de deux légionnaires et de deux tirailleurs furent installés autour du


N
S
CROQUIS
Pour l'intelligence
DES OPÉRATIONS SUR LE PO-MOU
Sommet du Po-Mou
Blockhaus
Hameau de
Pac-Luong
Na-Cham


Frontière de Chine
Roche de Na-Han
Point d'eau
Rochers de Lung-Kai
angson à Cao-Bang
Dong-Dang

bivouac et en nombre suffisant pour pouvoir communiquer entre eux. Il est d'usage, dans les colonnes qui comprennent des troupes indigènes et des troupes européennes, de constituer, la nuit, des avant-postes mixtes, les deux éléments associés se complètent mutuellement. L'indigène prête le concours de son ouïe plus délicate, de sa connaissance des habitudes du pirate, de son flair du danger, de sa souplesse, de son aptitude à ramper dans les hautes herbes, mais il est craintif et la présence de l'Européen (linh-tap lang-xa) lui donne confiance, il résiste mal au sommeil et il lui faut un voisin plus alerte pour le secouer au moment où il va succomber.

Les postes une fois placés, le capitaine fit sa ronde pour s'assurer que tout était bien comme il l'avait ordonné, puis il rejoignit ses camarades qui devisaient au centre du bivouac tandis que les hommes fatigués, étendus sous leurs abris, dormaient déjà, lourdement, sans souci du lendemain, comme ils ont pris l'habitude de s'endormir chaque soir, ces pauvres gens, venus de tous les pays, de toutes les patries, rudes soldats dont la plupart ont connu une existence meilleure, et qu'un moment d'égarement, quelquefois une malechance persistante, ou bien seulement le goût des aventures, a conduits dans cette légion étrangère, troupe incomparable qui a inscrit son nom sur tous les champs de bataille du monde.

Les officiers finissaient leur repas, sur un petit tertre on avait dressé la table, et on causait, comme on cause toujours en ces pays lointains, de la France, de ceux qu'on y a laissés, de projets d'avenir.

Tout fier de faire ici ses premières armes, un jeune sous-lieutenant, celui-là même qui commandait le détachement de tirailleurs venu dans la matinée, nous égayait de sa belle humeur. Il regrettait de n'avoir pu assister à l'action du matin, mais il pensait bien que.

maintenant que nous étions plus nombreux, nous ne nous contenterions pas de nous regarder avec les pirates comme des chiens de faïence, et, tout le premier, il s'offrait à aller les dénicher dans leur repaire; pour un peu il serait parti incontinent. C'est qu'il avait besoin de gloire, non pas qu'il fût très ambitieux, mais il avait un devoir à remplir. Tout jeune il avait voulu épouser une amie d'enfance, on lui avait conseillé de laisser croître sa moustache. De dépit il avait demandé à être envoyé dans les colonies, et espérant « par sa valeur racheter le nombre des années » il comptait cueillir tant de lauriers que la famille vaincue serait bien forcée de lui accorder celle qu'il désirait.

Hélas! ces lauriers, il les a cueillis, mais au prix de sa vie! et dans quelques jours le dernier épisode de l'occupation du Po-Mou sera la mort de ce pauvre garçon tombé face à l'ennemi, au moment où celui-ci, forcé enfin de lâcher prise, tentera son dernier effort.

Si ces lignes tombent jamais sous vos yeux, Mademoiselle, peut-être Madame aujourd'hui, vous ne lirez pas sans émotion, ce qu'on ne vous a sans doute jamais dit, qu'à l'extrême frontière du Tonkin, la nuit du 9 mai 1893, votre gracieuse image, évoquée par quelqu'un qui vous aimait, vint illuminer un bivouac de vieux soldats, et peut-être accorderez-vous une larme au souvenir de qui vous fut si cher.

## VIII

La nuit se passa sans incident; à la pointe du jour, ut le monde fut sur pied; dans ces conditions, la ilette n'est pas longue d'autant plus que l'eau qu'il ut aller chercher très loin est mesurée.

Deux sections de vingt-cinq hommes chacune furent

envoyées à l'extrémité sud de la crête pour réocccuper les positions qu'on avait jugé imprudent de conserver la veille au soir, à la réserve restaient deux sections de même force et trente tirailleurs; les coolies furent dirigés sur Na-Cham pour chercher des vivres, et désormais ils feront la navette entre ce poste et le Po-Mou, car la chaleur ne permet de rien conserver et le ravitaillement devra être quotidien.

A peine les sections envoyées en avant ont-elles repris leurs positions que du bois qui s'étend sur la pente méridionale de la montagne et des trois rochers de Ben-Tao, de Na-Han et de Lung-Kai partent des feux plus nourris et mieux dirigés que la veille : l'ennemi a repéré son tir.

La situation devient délicate. Si on veut se porter en avant, de quelque côté qu'on l'imagine, il faut par des pentes abruptes opérer une descente difficile sous le feu enveloppant des tireurs postés dans les trois rochers, traverser un ravin, puis se livrer à l'escalade des mêmes rochers; du seul côté où la descente est moins rapide, on se heurte à un bois qui paraît fortement occupé et on n'aboutit qu'à un entonnoir. Prendre l'offensive dans des conditions pareilles, c'est courir au devant d'un échec certain. Rester sur le Po-Mou, c'est se condamner à une inertie méprisable, susceptible d'enhardir l'audace de l'ennemi, sans s'affranchir des pertes que son feu de mieux en mieux dirigé rend fatales. Aussi l'arrivée d'un nouveau renfort survint-elle à propos. Sous l'empire des mêmes préoccupations qui l'avaient amené à hâter le mouvement des troupes de Na-Cham, le commandant du cercle de Lang-Son avait également mis en marche de ce point sous les ordres du lieutenant R... 20 tirailleurs et 20 légionnaires : ce détachement se présenta dans la matinée, fut aussitôt mis en ligne et l'attaque des bois fut ordonnée. A deux reprises elle échoua; une troisième

tentative eût demandé trop de sacrifices; elle ne fut pas essayée. La question des pertes était alors un des grands soucis des chefs de colonne; le Tonkin avait déjà coûté si cher en hommes qu'on avait fait les recommandations les plus sévères d'agir toujours et partout avec la plus grande prudence, et un succès payé par de nombreux tués ou blessés valait à son auteur plus de réprimandes que d'éloges.

D'ailleurs, il était près de midi et la chaleur était tellement intense que tout mouvement violent était impossible; on s'arrêta donc encore une fois sur les mêmes positions et les pirates eux-mêmes, envahis par la torpeur de cette lourde journée, cessèrent leur feu, comme si une trêve tacite s'était imposée entre les deux partis; de trois heures à six heures quelques coups de fusil furent bien échangés de part et d'autre, mais, somme toute, le reste de l'après-midi se passa sans apporter de modifications à l'état des choses. Toutefois, plus solide que la veille, on ne replia pas, pour la nuit, les lignes avancées.

Cette fois, on ne parla plus d'amour au bivouac. On tint un petit conseil de guerre dans lequel on agita les moyens à essayer pour résoudre une situation qui ne pouvait rester éternelle. L'expérience des deux journées prouvait que toute marche en avant vers le sud, dans la direction du repaire, se heurtait à un bois trop bien défendu pour être enlevé et serait toujours gênée par les feux de flanc des rochers que l'ennemi occupait comme autant de postes avancés en avant de Lung-kaï; elle prouvait également que tant que ces rochers seraient occupés, l'installation des troupes sur le Po-Mou continuerait à être bien dangereuse en même temps qu'incertaine. C'est donc contre ces avant-postes qu'on convint qu'il fallait se tourner tout d'abord.

Tandis que cinquante légionnaires et vingt-cinq

tirailleurs avec les lieutenants T... et R... postés comme la veille, à l'extrémité sud de la crête, toujours face au bois, contiendront tout retour offensif de l'ennemi de ce côté, en même temps qu'ils se tiendront prêts à saisir toute occasion favorable pour pousser de l'avant; tandis que cinquante légionnaires resteront en réserve à l'autre extrémité (nord) de la crête, qui constitue, ainsi que nous l'avons dit, le sommet de la montagne, le lieutenant L..., prenant avec lui trente légionnaires et vingt-cinq tirailleurs, descendra la pente est, franchira le ravin et tentera d'escalader la masse rocheuse qui se trouve du côté opposé et que nous avons désignée plus haut par le nom de Ben-Tao. Il se fera, comme toujours, précéder par quelques partisans.

A quatre heures et demie du matin, le mouvement commença. La situation pénible des deux journées précédentes, pendant lesquelles on avait conservé une attitude plutôt passive, recevant plus de coups qu'on n'en rendait, avait énervé les hommes; aussi fut-ce comme un soulagement quand le signal du départ fut donné. Nous les suivîmes d'un regard anxieux; au bout de peu de temps la longue file disparut et le bruit des pas se perdit étouffé dans les hautes herbes.

Plusieurs heures se passent. Soudain, vers huit heures, des coups de feu rapides se succèdent, et bientôt sur le sommet de Ben-Tao apparaissent les casques blancs des légionnaires. Le lieutenant L... a atteint son but! Ce ne fut pas sans difficulté. Il a fallu se laisser glisser plutôt que descendre le long d'une pente très raide, par un sentier à peine tracé, les hautes herbes tranchantes comme des lames entamant la peau des mains et de la figure; on a franchi ensuite un ravin au fond duquel on a trouvé de l'eau jusqu'au cou, puis l'escalade a commencé. La bretelle du fusil passée au cou, l'arme en travers sur les deux épaules,

la baïonnette comme un poignard dans le ceinturon, s'aidant des mains et des genoux, s'arc-boutant les uns sur les autres, on a ainsi gravi une hauteur de plus de cent mètres, les tirailleurs, plus agiles, pieds nus, les premiers; on était arrivé presque au terme de l'ascension, quand tout d'un coup le roc se présenta complètement à pic sur une hauteur de plus de six mètres; on essaya d'abord de le contourner, soit par la droite, soit par la gauche, mais dans chaque anfractuosité est née une végétation active et les arbres enchevêtrés les uns dans les autres rendent le passage impossible. Heureusement M. L... était homme de précaution, il avait emporté une grande corde; quelques tirailleurs plus adroits que des singes, se faisant la courte échelle, enserrant de leurs pieds et de leurs mains la moindre aspérité du roc, parviennent enfin en haut, attachent la corde, et un à un le reste de la colonne atteint le sommet de l'entablement. C'était en effet une véritable table d'une dizaine de mètres de diamètre qui couronnait l'édifice; les Chinois avaient négligé de s'y établir la nuit, jugeant l'escalade impossible; ils ne l'occupaient que de jour, et c'est de là qu'ils nous avaient envoyé la veille les feux qui nous avaient si singulièrement contrariés; ce matin ils ne se pressaient pas et se tenaient encore un peu au delà sur une assise inférieure où ils achevaient leur repas. S'ils avaient été à leur poste, jamais le lieutenant n'aurait pu les en déloger; c'était, deux fois de suite dans les mêmes conditions, étrangement jouer de bonheur.

Les premiers arrivés sur le plateau ouvrent de suite le feu sur les Chinois, mais la brousse et les arbres gênent le tir et ces messieurs peuvent déguerpir sans être atteints. Le lieutenant fait aussitôt débroussailler, et les tirailleurs le coupe-coupe à la main ont tôt fait de raser les hautes herbes et d'abattre les branches qui gênent la vue. On ne saurait trop insister sur les ser-

vices que rendent les tirailleurs indigènes dans les colonnes : nous les avons vus par leur agilité frayer les chemins et ouvrir des passages là où sans eux on n'aurait jamais osé se risquer; nous avons dit combien leur oreille exercée était précieuse la nuit dans le service des avant-postes, ce sont eux encore qui en un clin d'œil construisent les abris sommaires des bivouacs; légers d'allure, sobres, se contentant pendant plusieurs jours de riz comme unique nourriture, permettant ainsi de réduire les convois, marchant pieds nus, barbottant dans l'eau comme à plaisir, intelligents, habiles à recueillir les moindres indices, endurants, presque réfractaires à l'impaludisme et aux autres maladies des pays tropicaux, ils n'ont peut-être pas la vigueur et la bravoure des Européens, mais, bien encadrés par ceux-ci, ils ne manquent parfois pas d'élan, et ne serait-ce que par amour-propre, qualité très développée chez eux, ils font toujours bonne contenance au feu à côté d'eux.

L'opération que venait de conduire M. L... si heureusement eut des résultats inespérés, elle devint décisive pour l'issue de la lutte et amena bientôt la chute du repaire. Non seulement elle nous rendait maîtres du premier des postes avancés de l'ennemi, non seulement elle offrait une excellente position d'où les feux se croiseraient avec ceux du Po-Mou sur les autres points que celui-ci tenait encore, mais elle avait des vues excellentes sur la cuvette que nous avons signalée au pied du massif de Lung-Kaï; or M. L... ne tarda pas à remarquer dans cette cuvette, tout près du couloir qui donnait accès dans le repaire, un mouvement incessant d'hommes isolés ou accouplés; à l'ai de sa jumelle, il put distinguer que ce mouvement éta entretenu par le va-et-vient des corvées qui venaie chercher de l'eau; il en conclut, et la reconnaissan du repaire une fois qu'il fut enlevé justifia ses conje

tures, qu'il n'y avait pas d'eau dans le cirque et que les pirates étaient obligés de sortir à découvert pour venir en chercher. Donc si on pouvait cribler de salves ce point à chaque fois qu'une corvée s'y présenterait, on priverait ceux-ci d'eau; ils ne pourraient ni boire ni faire cuire leur riz, c'en était fait d'eux.

Notre infanterie est dotée d'un fusil parfait : précision, portée, simplicité de mécanisme, résistance (et il a fait ses preuves dans un pays où les revues d'armes sont rares et les ateliers de réparation inconnus), rien ne lui manque; mais il est tellement juste que si on exécute ce que dans la technique militaire nous appelons les feux collectifs, la moindre erreur dans l'appréciation de la distance porte la gerbe des balles bien en dehors du but, et malheureusement nous ne possédons pas d'instrument portatif et pratique permettant d'apprécier exactement les distances; aussi a-t-on pu dire avec raison que l'inventeur qui doterait l'infanterie de cet appareil rendrait un plus grand service que celui qui perfectionnerait encore le fusil. On procède ordinairement par tâtonnements et on observe les points de chute; si la poussière s'élève en avant du but, on augmente la hausse, en arrière on la diminue; au Tonkin ce procédé est d'un emploi difficile parce que le sol est humide et argileux, recouvert de végétation, les points de chute n'apparaissent pas nettement; de plus il exige une assez grande consommation de munitions; or les colonnes en sont toujours très pauvres. L'homme ne peut en porter plus que sa charge, et on est toujours obligé de réduire le nombre des porteurs …i allongent les convois et retardent les marches.

Plus qu'un autre, M. L... avait à ménager ses mu…ions, il savait que le capitaine n'en avait plus que …s peu, que celles qu'il avait demandées n'étaient pas …core arrivées et que du reste il serait bien difficile de en faire parvenir sur le perchoir où il s'était juché;

ce n'est donc qu'avec beaucoup de circonspection qu'il essaya de régler son tir ; après quelques essais infructueux, il eut enfin la satisfaction de voir s'aplatir quelques Chinois venus à l'eau. Cette fois il n'y eut plus à hésiter, et chaque tentative du même genre fut accueillie d'un feu roulant, si bien que plus d'un de la bande à Ho-Seu rendit sa belle âme à Bouddah.

Quoique séparés par une faible distance à vol d'oiseau, le capitaine et son lieutenant ne semblaient pas pouvoir correspondre facilement. Quelque agile que fût un émissaire, il lui fallait un temps appréciable pour aller de l'un à l'autre en escaladant montagnes et rochers. Heureusement depuis longtemps ces deux officiers faisaient la guerre côte à côte, et ils avaient appris à se parler par signaux ; un mouchoir au bout d'un bambou suffisait pour leur télégraphie aérienne ; ils employaient l'alphabet Morse, tenant le petit drapeau vertical pour représenter un point, l'agitant pour faire un trait. D'autres fois ils faisaient usage du clairon, alternant les coups de langue brefs ou traînants.

C'est ainsi que le capitaine fut vite mis au courant de tout ce qui s'était passé, et comme il était environ dix heures, on se mit à table autour du tertre accoutumé, tertre qui n'était autre chose qu'une tombe, mais on n'y regarde pas de si près en campagne, et notre déjeuner fut très gai.

Le déjeuner de Ho-Seu le fut sans doute beaucoup moins, et ses soucis furent tellement bien partagés par ses hommes que leur courage faiblit singulièrement, et il ne fallut que peu d'efforts dans l'après-midi aux lieutenants T... et R... pour enlever le bois qui nous avait tenus en échec deux jours durant. Ce nouveau succès permit alors à ces deux officiers de s'avancer jusqu'à cinq cents mètres du repaire ; mais là ils sont arrêtés par un feu extrêmement vif provenant des défenseurs qui garnissent l'arête de cette immense masse rocheuse.

Dans la soirée, après avoir télégraphié au lieutenant L... de faire bonne garde dans les airs, nous plaçons nos postes comme de coutume, et comme de coutume on s'endort à la belle étoile, autant du moins que veulent bien le permettre les moustiques qui font une musique infernale et ravagent nos visages et nos mains.

## IX

Les opérations de guerre des jours précédents, compliquées de questions de ravitaillement toujours long et difficile, n'avaient pas été cependant les seules préoccupations du chef de la colonne. La contrée était pauvre, peu peuplée : quelques villages accrochés aux flancs de la montagne, quelques grottes dans les rochers abritaient les nha-qués (paysans indigènes) qui n'avaient point fui devant les pirates et étaient d'ailleurs forcément inféodés à ceux-ci. Craignant que nous ne leur fissions expier le pacte qu'ils avaient conclu, ces paysans restaient terrés dans leurs demeures.

Le capitaine fit appeler les notables, les ly-thruong (maires de village), les cai-tong (chefs de canton), les pho-tong (leurs adjoints), les bao (aristocratie de l'endroit). Aux premiers qui se présentèrent, il essaya de persuader que, loin de leur vouloir du mal, on ne songeait qu'à les délivrer d'une oppression qui pesait si lourdement sur eux ; qu'une fois les pirates partis, ils pourraient cultiver leurs rizières en toute sécurité sans être obligés de se dépouiller au profit de leurs maîtres de plus des deux tiers de leur récolte ; qu'au lieu de passer leur vie cachés dans de misérables trous ils pourraient reconstruire leurs cases dans les vallées au centre de leurs champs ; qu'eux et leurs femmes circuleraient librement dans le pays, fréquenteraient

les marchés sans risquer de voir leurs provisions ou leurs recettes enlevées; mais qu'en échange de ces bienfaits ils devaient rompre à l'instant toute attache avec les Chinois; il ajouta qu'il ne se contenterait d'ailleurs pas d'une neutralité indifférente comme ils l'observent trop souvent; que c'était leur concours sans réserve qu'il exigeait, et que dès maintenant ils devaient le servir de toutes façons et particulièrement lui donner tous les renseignements qu'ils pourraient se procurer sur ce qui se passait dans le camp ennemi. Puis il les renvoya chez eux; ils racontèrent tout cela aux autres, les craintes qu'avait provoquées notre arrivée se dissipèrent, de plus nombreux s'enhardirent, et bientôt ce ne fut plus qu'une procession d'indigènes sur le Po-Mou, et les palabres succédèrent aux palabres.

Le 12 au matin, comme ils étaient venus en grand nombre et que son succès de la veille lui permettait de parler encore plus haut, il leur montra sa position sur la montagne, l'observatoire sur le rocher de Ben-Tao qu'il avait conquis, le point d'eau qu'il dominait; il leur indiqua le mouvement d'enserrement qu'il allait entreprendre autour du repaire, leur faisant pressentir le succès final.

« Bientôt, leur dit-il, Ho-Seu et les siens disparaîtront pour toujours de ces contrées; au joug atroce qui pesait sur vous succédera une administration juste, bienveillante; on respectera vos biens, vos mœurs; mais qu'à partir de ce moment pas un de vous ne pactise avec lui, car je le saurai, et celui-là qui aura trahi ma confiance sera traité comme les pirates eux-mêm sans merci. »

Tous se prosternèrent en signe d'adhésion. Ils r tardèrent pas d'ailleurs à donner les preuves de le bon vouloir. Un de leurs cai-tong apporta la nouvel que Ho-Seu avait demandé du secours à Houng-T

Ngnan, que celui-ci lui a envoyé cent hommes armés qui faisant un long détour par la Chine ont pénétré pendant la nuit dans le cirque.

« Que le capitaine prenne garde, ajouta-t-il, Ho-Seu va être bien fort et peut-être viendra-t-il l'attaquer. »

L'arrivée de ce renfort dans Lun-Kaï fut confirmée par un émissaire du commandant du poste de Dong-Dang. Nous étions très sceptiques sur les attaques en rase campagne exécutées par les Chinois, et nous pensâmes que par ce temps de disette d'eau ce renfort ne serait plutôt qu'un embarras pour Ho-Seu, et que le seul bénéfice qu'il pourrait en tirer serait une protection plus efficace de l'évacuation du butin considérable que contenait le repaire; toutefois nous résolûmes de ne pas nous départir de notre prudence ordinaire, et la matinée se passa dans l'expectative, nous tenant bien sur nos gardes.

D'ailleurs il ne fallait pas perdre de vue le but de notre mission. Nous devions protéger la construction d'un blockhaus qui assurait à une petite garnison la possession effective du Po-Mou, sur lequel on ne pouvait laisser indéfiniment les deux cents hommes que nous y comptions en ce moment. Aussi le sous-lieutenant qui commandait les tirailleurs tonkinois commença-t-il dans l'après-midi à recueillir les matériaux nécessaires à la construction de ce poste.

Un blockhaus, au Tonkin, est un ouvrage des plus rudimentaires : une palissade en bois, crénelée et appuyée contre une levée de terre; en avant une deuxième enceinte constituée par une haie de bambous, à 'intérieur une ou deux maisons d'habitation, quel-q efois en pisé, le plus souvent en simple torchis.

Les tirailleurs excellent dans les constructions de c genre. Les uns coupent de l'herbe et confectionnent l paillottes qui serviront de toiture, d'autres coupent d bambous, les fendent en long et avec les lattes

qu'ils obtiennent préparent les murs et les cloisons de l'habitation; contre le treillage obtenu ainsi on plaquera le mortier. Ce mortier n'est autre qu'un mélange de glaise et d'herbes pétries avec les pieds. Les plus forts coupent des petits arbres et établissent une charpente absolument dans les règles. Ils sont moins habiles pour creuser le fossé, remuer la terre, élever le parapet; il leur faut un coup de main de l'Européen, mais celui-ci en travaillant la terre vierge succombe de la fièvre.

Cependant le travail entrepris par si peu d'hommes menace de traîner en longueur; c'est le cas de faire appel à la bonne volonté dont les habitants du pays ont protesté avec tant de génuflexions le matin. Tel village est alors requis de fournir un certain nombre de paillottes, un autre enverra des travailleurs, un troisième apportera des bambous, des bois équarris, et chacun s'exécute si bien que dans quatre jours nous verrons notre construction prendre forme.

Autour des chantiers des patrouilles circulent, tandis que des reconnaissances poussées plus loin font connaître que toutes les pentes du Po-Mou sont abandonnées des pirates, qu'on n'en aperçoit plus dans les vallées, et qu'ils ne tiennent plus que le rocher de Na-Han en avant de leur repaire de Lung-Kaï.

## X

La journée du 13 était destinée à l'accomplissement d'un nouveau fait d'armes. Dès le matin un sous-officier accompagné de six légionnaires de choix va reco-naître les abords du rocher de Na-Han. La reconnais-sance, partie à quatre heures, revient à onze; elle a cons-taté que comme la veille les vallées sont désertes, qu'on peut descendre librement jusqu'à la cuvette, que le mouvement sera d'ailleurs masqué par le bois qu'

a enlevé l'avant-veille ; on pourra ensuite se glisser dans le ravin qui sépare le rocher de Ben-Tao de celui de Na-Han, et, contournant ce dernier on l'atteindra par l'ouest, côté où l'escalade sera plus facile. Le chef de la patrouille ajoute qu'il s'est avancé jusqu'au pied même du rocher, qu'il n'a rien vu, perçu aucun bruit et qu'à son avis la position doit être évacuée.

L'expérience va prouver le contraire, tant il est vrai qu'à la guerre les reconnaissances même les mieux conduites ne donnent souvent que des renseignements incomplets ou erronés et que le chef qui en tiendrait un compte absolu daus ses projets s'exposerait à bien des mécomptes.

En tout cas la patrouille rapportait des indications utiles sur l'itinéraire à suivre, le capitaine les donna au lieutenant M... et chargea cet officier de prendre avec lui 20 légionnaires et 10 tirailleurs et de marcher résolument sur Na-Han. Le lieutenant L... du haut de son perchoir, les lieutenants T... et R... à l'extrémité sud du Po-Mou, surveilleraient la cuvette et les vallées et protégeraient de leur feu le mouvement de M. M... dans le cas où les pirates sortant en force du repaire chercheraient à le prendre en flanc ou en queue pendant son ascension. Il était deux heures de l'après-midi quand la troupe fût prête à partir; l'atmosphère était brûlante, la marche fut lente. De l'œil on put suivre tous les mouvements de la colonne jusqu'au moment où elle s'engagea dans le ravin pour contourner le rocher.

Un silence plus intense que celui de la nuit! Aux heures les plus chaudes de la journée, dans les pays tropicaux, la nature entière semble sommeiller; on dirait que, comme celle des êtres animés, la vie des végétaux est suspendue. Malgré les fatigues qu'une telle opération devait imposer aux hommes, on avait cependant choisi ce moment parce qu'on comptait jus-

tement sur la sieste, à laquelle se livre tout bon Chinois, pour arriver plus facilement au but.

Ce silence pesait vivement sur tout le monde, anxieux qu'on était du sort de cette poignée d'hommes à laquelle une mission si difficile était confiée. A six heures du soir, au moment où la nature commençait à se réveiller, on aperçut soudain un drapeau tricolore flottant sur le sommet du rocher. Un ingénieux légionnaire, avec une ceinture, un mouchoir et un bout d'écharpe enlevée à un tirailleur, venait de confectionner le glorieux emblème et nous annonçait ainsi le succès de l'entreprise : cependant à peine était-il planté qu'une fusillade intense éclatait, et en même temps que le bruit bien connu du fusil Lebel, nous perçûmes les coups vifs, secs, rapides, du Winchester, carabine dont la plupart des pirates étaient armés ; mais bientôt aux feux un peu désordonnés du début succédèrent des salves régulières qui nous indiquaient qu'avec son Gras le lieutenant M... avait rejoint ses éclaireurs, et la succession de ces feux méthodiques ne nous laissa aucun doute sur l'issue du combat. Peu de temps après, en effet, cascadant de rocher en rocher, des Chinois apparaissent, puis, éparpillés dans la cuvette, on les voit s'enfuir à toutes jambes vers leur repaire. Alors le lieutenant L... de son poste, les lieutenants T... et R... du leur, envoient salves sur salves à tous ces fuyards, tandis qu'une partie de la réserve accourant elle-même concourt à la déroute.

A sept heures tout était rentré dans le calme, mais nous étions impatients d'apprendre si M. M... n'avait pas payé trop cher son succès. Son rapport ne tarda pas à arriver.

Il nous disait que les deux premiers tiers de a marche avaient été relativement faciles, mais que e rocher là comme ailleurs se terminait presque à pic, t que c'était par une série de rétablissements qu'on ét t

parvenu au sommet; on s'était alors trouvé en présence d'une grande crevasse de forme ovale dont deux arches pratiquées dans le roc constituaient les seules issues.

Au moment où les premiers éclaireurs se présentaient à la porte d'entrée, ils aperçurent quelques Chinois qui s'empressaient à la porte de la sortie.

On aurait pu croire au premier abord que ceux-ci, surpris par une attaque en force, s'enfuyaient; mais fût-on même Chinois, on n'abandonne pas une position aussi forte sur une simple menace, alors surtout qu'on n'a qu'à rouler une pierre à l'entrée pour en interdire l'accès. Le lieutenant flaira donc une ruse et se demanda si l'intention de ceux-ci n'était pas, en se retirant, de l'engager à entrer lui et ses hommes dans cet entonnoir, tandis que revenant le long des parois ils canarderaient à loisir les imprudents qui y auraient pénétré. Il fit donc passer ses hommes par petits paquets d'une porte à l'autre, l'espace découvert étant traversé au pas de course. En débouchant, la tête de la colonne aperçut sur un ressaut du rocher, en contrebas, derrière une grande tranchée naturelle formée par le roc, les Chinois blottis et attendant le moment propice pour s'élancer sur le guêpier dans lequel ils comptaient ensevelir la petite troupe. Immédiatement le feu fut ouvert contre eux; bien abrités, ils répondirent; mais au fur et à mesure qu'une fraction arrivait elle prenait place à côté de l'autre; enfin, quand tout son monde fut en ligne, le lieutenant, par un tir bien dirigé, parvint à rendre la tranchée intenable et les pirates roulèrent de culbute en culbute jusqu'en bas, où ils essuyèrent encore, ainsi que nous l'avons dit, le feu des troupes postées sur le Po-Mou. Sans enlever tout leur mérite à la pénétration, à la finesse d'observation, à la promptitude de décision, dont fit preuve le lieutenant M..., on doit avouer que le succès dépendit sur-

tout du hasard heureux qui amena les éclaireurs sur la position juste au moment où l'ennemi faisait mine de l'évacuer. Quelques minutes plus tard on ne l'apercevait pas, on ne pouvait imaginer sa ruse, on était amené à supposer qu'il n'y avait personne, toute la troupe s'engouffrait dans la crevasse et c'est elle qui subissait le désastre. Toute la philosophie de la guerre est là, le moindre incident peut déjouer les combinaisons les plus savantes.

La position abandonnée était très forte; outre sa valeur naturelle, elle avait été renforcée par des abatis, elle était garnie de banquettes pour permettre de tirer par-dessus le roc qui servait de rempart. Au centre, on trouva une vingtaine de foyers éteints et un amoncellement d'étuis de cartouches; c'est de là d'ailleurs que partait une grande partie des feux qui nous incommodèrent si fort les premiers jours.

Comme au lieutenant L..., il fut ordonné à M. M... de rester jusqu'à nouvel ordre sur le point qu'il venait de conquérir et d'y faire bonne garde. Il tenait sous son fusil le couloir d'entrée du repaire et une partie de la vallée qui conduisait à la frontière de Chine, par laquelle il était vraisemblable que les pirates chercheraient à s'échapper s'ils se décidaient à abandonner leur dernier refuge.

Le repaire! c'était encore le gros morceau. Chercher à l'enlever avec la poignée d'hommes qui restait disponible eût été de la folie. Le capitaine n'avait plus en effet que bien peu de monde directement sous sa main; sur chacun des postes avancés qu'avaient enlevés les lieutenants L... et M..., il avait laissé ces officiers avec un détachement; il en avait bien réduit un peu l'effectif, mais il n'avait pu descendre au-dessous de quinze hommes pour le premier, trente-cinq pour le second. D'autre part trente tirailleurs travaillaient au blockhaus, ils pouvaient à la rigueur, appuyés par dix

légionnaires seulement, garder les derrières pendant l'opération. Mais en défalquant tout ce monde, en défalquant les évacuations qu'il avait fallu faire, en réservant les dix tirailleurs qui escortaient le convoi quotidien de ravitaillement, il ne restait plus que les sections R... et T... de vingt-cinq légionnaires chacune, et une section de réserve de cinquante. Attaquer de vive force avec cent hommes à peine un massif rocheux tel que celui qui formait la ceinture du cirque de Lung-Kaï, qu'au moins trois cents hommes armés défendaient, était donc plus que de la témérité. Le mieux semblait par conséquent d'attendre, maintenant que les avant-postes de l'ennemi étaient pris, que les vallées par lesquelles il pouvait se retirer étaient sous notre feu, maintenant surtout que la difficulté de s'approvisionner d'eau autrement que la nuit devait rendre celle-ci de plus en plus rare dans son camp. L'évacuation n'était certainement plus qu'une affaire de temps.

Mais attendre, c'est renoncer à la marche en avant, à l'assaut, au triomphe glorieux des armes; c'est renoncer à la prise du butin, aux trophées, à la destruction de l'adversaire, car le blocus n'est pas complet, et sans nul doute, comme il fait toujours, il profitera d'une nuit bien obscure pour s'échapper homme par homme par les issues les plus invraisemblables, et il se réfugiera en Chine, où on ne pourra le suivre. Que nous restera-t-il de cette lutte entamée depuis cinq jours déjà? La satisfaction d'avoir délivré la région d'une bande qui s'y est établie depuis longtemps, d'avoir ruiné un des entrepôts les plus importants de la piraterie, d'avoir coupé une de ses lignes d'étape les plus fréquentées? La belle avance! Une fois que nous aurons le dos tourné ils reviendront, ce n'est pas le fortin microscopique qu'on s'évertue à élever qui les en défiera, et quand même, il ne manque pas de cirques rocheux dans le pays où ils créeront d'autres gîtes, et un détour

de plus dans leurs communications ne les dérangera pas beaucoup. Ainsi s'exprimaient les partisans d'un coup de force immédiat. Voyez-vous, mon capitaine, disait notre jeune sous-lieutenant qui se rappelait ses cours de Saint-Cyr, la théorie de la guerre est la même partout, et ici comme ailleurs le but final est et sera toujours l'anéantissement de l'adversaire. Et comme lui bien d'autres pensaient. Il faut souvent plus d'énergie à un chef pour modérer que pour exciter les courages, et le commandant de la colonne dut faire appel à tout ce qu'il en pouvait avoir pour calmer les ardeurs qui s'agitaient autour de lui; cependant, sa résolution resta ferme, et c'est en vain que les plus exaltés fourbirent leurs armes.

## XI

La temporisation ne fut d'ailleurs pas de longue durée. Le 14, dès le matin, on entend une rumeur assez vive dans Lung-Kaï et des coups de tam-tam précipités y annoncent quelque chose d'insolite. Est-ce la retraite qui se prépare, est-ce une attaque que l'ennemi va risquer contre nos positions? Nous nous tenons prêts à tout événement pendant que des patrouilles sont envoyées à la découverte. L'une d'elles arrive jusqu'au couloir d'accès du repaire, mais elle y aperçoit tant de barricades naturelles ou artificielles, qu'elle rebrousse chemin sans oser s'y engager davantage; une autre revient et prétend avoir découvert une sorte d'escalier naturel à trois cents mètres à droite de cette entrée, son chef pense qu'on pourrait peut-êtr gagner par là un des sommets du massif.

La section R... est envoyée de ce côté, mais apr une montée pénible, elle est obligée de s'arrêter à m côte, les marches deviennent gigantesques, la roch

est glissante comme du marbre, les efforts des plus adroits et des plus intrépides sont superflus. Mais voici que sur la gauche la fusillade se fait entendre, ce sont les lieutenants L... et M... qui, du haut de leurs observatoires, aperçoivent des groupes se précipitant dans la vallée qui conduit à la frontière de Chine; à notre tour, du Po-Mou, nous les distinguons bientôt, et des salves bien ajustées jettent vivement le désarroi au milieu d'eux.

Au bout de la vallée, à dix-huit cents mètres du Po-Mou, sur la frontière même, était élevé un petit fort chinois, occupé par une garnison d'une centaine de réguliers. La plupart du temps, ces réguliers, peu ou point payés par leurs chefs, font cause commune avec les pirates, et s'ils n'osent pas toujours faire le coup de feu avec eux, du moins ils les laissent passer bénévolement; or, une fois en Chine, ceux-ci sont insaisissables. Les ordres les plus formels enjoignent à tout chef de colonne de ne jamais franchir la frontière, et nous respectons religieusement les traités que les Chinois ne se font pas faute de violer. Ils poussent même la mauvaise foi jusqu'à reculer les bornes qui indiquent cette frontière, fait que nous avons constaté personnellement.

Le chef de poste qui commandait en ce point avait-il eu des démêlés personnels avec Ho-Seu? Notre présence l'intimida-t-elle? Nous ne l'avons jamais su; toujours est-il que, pour une fois, il refusa le passage. Il fit planter des drapeaux rouges et blancs indiquant nettement la ligne de démarcation entre les deux pays, et les pirates durent rebrousser chemin. Ce fut alors ıe course échevelée, les uns se pressant pour rentrer ns le cirque par les issues naturelles, et les autres avissant le rocher là où ils se trouvaient. Notre tir eut pas sur ce monde éparpillé l'effet utile qu'il rait produit sur des troupes rangées en bataille, mais

il obtint un effet moral considérable, puisqu'il décida la retraite qui s'effectua la nuit suivante sans tambours ni trompettes.

Longeant la frontière, les pirates, on le sut depuis, se retirèrent presque individuellement en suivant le dédale des ravins qui s'enchevêtrent entre les massifs du Po-Mou et du Cao-Cou.

## XII

Le 15 mai, des reconnaissances signalent la retraite. On s'abouche avec le commandant du fort chinois, qui la confirme.

C'est donc dans un repaire complètement évacué que nous entrâmes à midi. D'autres auraient rêvé de l'emporter de haute lutte : quoi qu'il en pût coûter à notre orgueil militaire, nous devions nous féliciter du résultat obtenu sans sacrifices plus considérables.

D'ailleurs, les obstacles qu'il fallut franchir avant d'atteindre le réduit central donnaient la mesure des efforts auxquels on eût dû se livrer. Un couloir long de plus de quarante mètres y conduisait : dans ses flancs, des niches naturelles avaient abrité autant de postes; le chemin étroit était encombré de pierres roulées, d'arbres abattus en travers.

A l'intérieur de la place de nombreux abris adossés aux parois du roc étaient complètement défilés des feux plongeants; dans des grottes spacieuses étaient accumulées les provisions de toute sorte qu'on n'avait pu évacuer, et partout des inscriptions destinées à frapper l'imagination des habitants de la contrée quan( ils étaient admis à pénétrer dans le sanctuaire. C'étai rédigées sous forme de proclamations, des invitation pressantes à apporter aux pirates tous les objets néces saires à leur existence, avec promesse de laisser culti

ver tranquillement leurs terres à ceux qui seraient dociles, ou bien des menaces terribles à l'égard des réfractaires. C'était aussi un prix courant des têtes de Français qu'on leur apporterait. Il ne fut pas sans intérêt pour nous d'apprendre que celle d'un capitaine serait payée cent piastres; un simple soldat n'en valait que dix; un Annamite tombait à deux ou trois.

Les jours suivants on travailla ferme au blockhaus, et des reconnaissances furent dirigées tout alentour pour s'assurer si quelques traînards de la bande ne maraudaient pas encore dans le pays; sur leurs pas les nha-qués qui avaient abandonné leurs rizières revinrent dans leurs villages ruinés et se remirent, avec cette patience qui ne se lasse jamais, à les reconstruire.

Enfin, le 18 mai, le petit poste étant assez solide pour être défendu par sa garnison normale de trente tirailleurs, la colonne fut disloquée, les uns regagnèrent Lang-Son, les autres Na-Cham, pendant que la première compagnie du deuxième bataillon étranger reprit sa route sur That-Khé, où l'attendaient, d'ailleurs, nombre d'autres aventures. Nous nous séparâmes du jeune sous-lieutenant, qui allait désormais régner en souverain sur le Po-Mou. C'était la dernière fois que nous le voyions. Quelques jours après, Ho-Seu, qui s'était réfugié dans une montagne voisine, le Cao-Cou, tenta un coup de main pendant la nuit contre le blockhaus. Il fut repoussé. Mais le malheureux officier, qui avait eu l'imprudence d'allumer une lumière au moment de l'attaque, servit de point de mire et fut tué. Ainsi finit son roman.

Tel est, dans toute sa simplicité, un des épisodes comme on en compte par centaines dans la période qui a suivi la conquête. Un pareil labeur est obscur, il n'a pas l'éclat des grandes luttes, il demande plus d'efforts soutenus que d'héroïsme passager. Nous l'avons plutôt

choisi parce qu'il caractérise sous toutes ses faces le genre de guerre qu'on avait à faire dans ce pays; il fait ressortir les marches pénibles, les difficultés du sol, la rigueur du climat; il met en lumière la tactique spéciale qu'exigeait la lutte contre un adversaire souvent insaisissable, il permet de comparer l'aptitude différente des troupes indigènes et européennes, les services qu'on peut attendre des unes et des autres, les résultats heureux que fournit leur association. C'est de plus pour celui qui écrit ces lignes un souvenir de temps déjà lointains adressé aux braves compagnons qui ne lui ont jamais marchandé ni leur courage ni leur dévouement. C'est une page de plus ajoutée à l'histoire de cette admirable légion étrangère, dont l'épopée glorieuse se continue encore tous les jours dans quelque coin du monde où la France plante son drapeau.

En quelques mots, pour terminer, nous dirons ce que sont devenus Ho-Seu et son grand chef Hoang-Taï-Ngan. Ho-Seu s'est réfugié, de repaire en repaire, au Cao-Cou d'abord, à Na-Péo ensuite, continuant à desservir les lignes d'étape entre le Cai-kin et la Chine. Deux colonnes dans le genre de celles que nous venons de voir opérer l'ont définitivement chassé du Cao-Cou en septembre 1893, une autre lui a enlevé Na-Péo en février 1894. De guerre lasse, il a abandonné la partie, il s'est fixé définitivement en Chine et a pris du service dans l'armée régulière.

Des opérations analogues ont été organisées contre les autres repaires des lignes d'étape, puis quand on a eu ainsi isolé Hoang-Taï-Ngan, après lui avoir coupé toutes ses communications, on s'est retourné contre lui. Ce fut l'œuvre d'une grosse colonne en janvier 1894; celle-ci se termina par la prise du fameux cirque de Lung-Latt et la mort de ce chef redouté tué dans un combat d'arrière-garde.

Depuis, les événements ont marché avec rapidité:

le succès a couronné à peu près partout nos efforts, et nous avons la conviction profonde que le jour est peu éloigné où, dans ce pays jadis si troublé, depuis la pointe méridionale de la presqu'île indo-chinoise jusqu'aux confins les plus reculés du Tonkin du nord, le colon, comme le voyageur, pourra circuler librement à l'abri du pavillon tricolore qui flotte sur nos postes et sous les regards pacifiques d'habitants paisibles délivrés à jamais, par le triomphe de nos armes, de la dure oppression du parasite chinois.

Commandant VERRAUX.

# L'ANTÉCHRIST

En ce temps-là, comme l'avaient prédit Mathieu, Marc, Paul, Anselme et Jérôme, l'imitateur du Christ, profanateur immonde, naquit dans Babylone, en la ville de civilisation où le mal triomphait, vêtu d'orgueil, sous le double nom de vice et de vertu. Et celui-là était l'homme de péché, le fils de perdition annoncé aux peuples pour le jour où la terre serait en grande affliction, si grande que depuis les commencements du monde il n'y en aurait point eu de pareille.

Armé par son Père des forces de la nature, il venait parmi les peuples pour en être le dernier dieu.

***

Il appartenait à la race de Dan; originaire de famille pauvre, quoique juive, il se nommait Emmanuel David.

Comme on ignorait encore qu'il fût suscité par le Malin Esprit, ceux qui veillaient sur son berceau ne songèrent point à rapprocher de sa naissance les signes merveilleux qui la devaient accompagner : le ciel devint obscur; le soleil se voila d'une éclipse, et le lendemain, quand la pleine lune, à son lever, monta sur l'horizon, elle était toute rouge et versait dans les campagnes bleues des nappes de lueurs saignantes.

Mais les savants et les publicistes expliquèrent seuls

les causes de l'éclipse, et seuls, les peintres de paysages remarquèrent l'étonnante clarté du grand disque lunaire; nulle âme ne se souvint de Saint Méthodius et des menaces prophétiques. En vain les étoiles évoluèrent dans le ciel, et les bolides tracèrent sur le fond de la nuit leurs sillons lumineux sans qu'un berger les suivît vers la maison du nouveau-né.

***

Il grandit dans sa tranquille pauvreté, jouant sur le trottoir des rues, jusqu'au jour où le Préfet de la Police proclama l'ordre d'exterminer les innocents : alors les pauvres petits êtres furent conduits en bandes tristes aux prisons où leur jeunesse s'étiolait dans l'effort de lire, de compter et d'écrire; et quand Emmanuel rentrait près de sa mère, il avait la face plus pâle, et ses membres devenaient grêles; lorsqu'il atteignit la dixième année de son âge, ses yeux étaient cerclés de bistre, car déjà le scandale habitait son cœur.

Sans doute encore il eût pu être heureux s'il fût demeuré simple; mais il avait le besoin de comprendre, le désir de savoir, et ces choses, en éloignant l'homme des naïvetés de la nature, l'écartent du bonheur possible.

Il alla donc dans les endroits où l'on enseigne aux adolescents les changeantes affirmations de la science, et quand les docteurs l'interrogèrent dans le temple de Sorbon, il confondit leur présomptueuse ignorance.

Dans le quartier des Lévites, une grande célébrité vint dès lors autour de son nom.

***

Pourtant, celui qui devait parodier les gestes du Sauveur justifia la prédiction de Saint Hippolyte, et,

durant ses premières années, il fut doux et miséricordieux. Sa bonté, comme celle du Christ, lui venait de connaître nos faiblesses, et lui aussi savait tout pardonner, parce qu'il comprenait tout. Mais tandis que Jésus pardonnait à force d'amour, il pardonnait à force de mépris; en sorte qu'à l'indulgence du Dieu, il opposait celle du Diable.

Il disait : « Longtemps, ayant vu l'homme dans les livres, j'admirais son génie; depuis, l'ayant vu dans la vie, j'admire sa sottise. »



Il se retira au centre du désert : dans ce lieu où l'on ne rencontre que des hommes et des femmes, et qui s'appelle la vie; il jeûna et connut l'horreur d'être seul. Mais il se donna au labeur de la pensée, et quand il eut faim, il fut tenté. L'ange qui voulait le détourner de sa voie l'aborda et dit : « Change tes livres pour des pains! » Il répondit à l'envoyé : « L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de l'Esprit. » L'ange le mena sur la haute tour de fers boulonnés qui s'élève au Champ de la Guerre et lui dit : « Si tu veux parler aux hommes le langage de la nature, et si tu crois être compris d'eux, jette-toi plutôt du sommet de la tour, et brise-toi contre les pavés! » L'ange le conduisit sur la Montagne des Martyrs et lui montra la ville aux cent milliers de toits : « Prosterne l'orgueil de la Pensée devant la toute-puissante Sottise de nos peuples, et nos peuples te donneront le royaume du monde, avec la gloire. » Il répondit : « Retire-toi; tu adoreras la sincérité de ton âme, et tu ne serviras qu'elle seule. » L'ange l'abandonna, et Celui qui possède la Science du Bien et du Mal, l'ayant aussitôt reconnu pour son fils, mit son pouvoir en lui, afin que la terrestre mission fût commencée.

***

Or, Emmanuel avait appris toutes choses, l'art de penser, l'art de guérir, et la Kaballe : philosophe, médecin, mage, il possédait la sagesse, comprenait la matière et commandait aux esprits.

Ses parents lui criaient : « Que fais-tu, monstre de paresse et d'iniquité ?... »

Il répondit : « Je pense. »

« Travaille donc, plutôt, mangeur inutile ! Nous avons fait pour toi de grands sacrifices, et tu étudies tous les métiers, et tu n'es propre à rien, et tu ne sais même pas gagner d'argent. »

Quand les voisins venaient visiter sa mère, ils disaient : « C'est grande pitié de vous voir un tel fils ; nous disions bien que votre Emmanuel vous donnerait de la peine, et nous vous plaignons. » Mais les voisins étaient contents, parce qu'autrefois la mère les avait humiliés avec son enfant qui récitait si bien les fables, et qui maintenant couvrait de honte le désespoir de ses vieux jours.

Il rencontra Simon-Pierre et André qui menaient leur barque dans la vie, puis Jacques et Jean, et ceux-là furent ses premiers disciples. Il leur dit : « Suivez-moi. » Mais eux l'admiraient avec envie et ne le suivirent pas. « Est-ce déjà, Pierre, que tu me renies ? Il est matin. J'irai donc seul et vous reviendrez vers moi quand on m'appellera Maître. Les amis ne nous aident point à l'assise de notre personnalité : il la faut conquérir chez les inconnus ou chez les ennemis, et la ur rapporter, vivace et lumineuse : alors ils l'acptent avec joie et la défendent comme leur œuvre, mieux comme leur gloire. »

Donc, il s'éloigna d'eux, mais sans pleurer longmps sur les amitiés perdues, car il était absorbé par

la pensée abstraite qui peu à peu nous détache des choses du cœur : en sorte qu'il pouvait encore éprouver toutes les émotions et toutes les tendresses, mais n'était plus capable d'en souffrir durablement, car l'idée pure est pour le cœur une fontaine d'oubli.

***

Etant en cette liberté que nous nommons Exil, Emmanuel pénétra dans les maisons où des hommes sains détiennent les malades; il fit marcher un grand nombre de paralytiques, rendit la vue à des gens presque aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et toujours refusa de rendre la raison aux déments. « Heureux les fous, disait-il. La pensée est la torture de l'homme. La raison ne nous guide qu'à travers l'erreur; la monomanie d'un aliéné lui procure plus de joies que n'en permettent les aspirations toujours déçues de la volonté qui raisonne. Heureux ceux qui croient tenir, et qui ne tiennent rien, car ils possèdent plus que la réalité, s'ils ont la foi de posséder. Celui qui s'imagine être César est plus enviable que César, car nul ne le détrônera si personne ne le guérit : et je ne serai pas le méchant qui commet un tel crime. »

Ainsi, à sa réputation d'homme habile, se joignit le prestige de celui que les Gentils appellent un Original, et sa renommée s'étendit avec rapidité. Et de tous les points d'alentour les souffrants le conviaient à venir en leur demeure : et, bien qu'il fût pauvre, étant généreux à cause de sa jeunesse, il demandait peu d'argent, et cela fit croire qu'il avait peu de mérite.

***

Or, un soir, en étudiant des choses mystérieuses, il lut cette parole : « L'Envoyé trompera les Juifs en s'an-

nonçant comme le Messie, et trompera les Gentils par des incantations magiques. » Et cette phrase l'éblouit.

Car il y a des axiomes tout d'un coup entendus, que nous saisissons de prime abord et pleinement : ils nous frappent de sympathie comme si nous les avions déjà connus, aimés, puis oubliés, et que nous fussions prédestinés à les appliquer en toute notre vie : c'est comme une révélation de nous-mêmes, et en eux, pour ainsi dire, nous découvrons une partie de notre âme, éclairée par la divine lumière des formules.

Il ouvrit le livre de Raban Maure et lut : « Il naîtra par l'opération du Démon. »

Et s'étant endormi, il eut un songe où son Père lui apparut et lui dit : « Je suis Satan et tu es mon fils. Je t'ai suscité parmi les hommes, parce que le règne de Celui qui mourut sur la croix va tantôt s'évanouir; le temps de ma gloire est venu : j'ai mis en toi mon savoir et ma puissance et tu accompliras des prodiges. Va, et sois. Déclare-le surtout, car les hommes ne croient que ce qu'on leur affirme, mais ils croient tout ce qu'on leur affirme avec autorité. Ils publieront que tu es grand si quelqu'un commence à le leur dire, et nul ne le certifiera mieux que toi-même. Car quiconque s'abaisse sera abaissé, quiconque s'élève sera élevé et les derniers resteront les derniers. »

***

Alors, Emmanuel se mit debout et descendit dans la rue. Un Parisien qui l'avait connu l'aborda et lui dit : « Où vas-tu ? » Il répondit : « Je vais agir. » Et l'autre s'étonna par ces paroles : « Toi, un rêveur ? » Mais Emmanuel répondit : « C'est parmi les hommes de rêve que sont vraiment les seuls hommes d'action. Car l'idée est origine de toute force ! »

Or, la nuit emplissait la cité; et comme on était au

temps où la Pâque approchait, et dans la semaine de deuil où les peuples chrétiens se sanctifient par le jeûne et l'austérité, il vit dans les carrefours et dans les boutiques de ceux qui vendent le porc salé un grand concours de foule multicolore : ces masses d'hommes et de femmes, en habits de théâtre, comme des fantoches échappés des légendes, se ruaient avec des cris les uns autour des autres : afin de célébrer la laideur, ceux-ci s'en allaient presque nus, et ceux-là s'étaient mis sur la figure des masques faits à la ressemblance des bêtes ou des maladies; et tous marchaient à pas obliques, comme des monstres qu'eût secoués le vent de leurs propres chansons, qui étaient obscènes.

Seules, à l'angle des voies obscures, les filles de joie avaient un air de désolation et les vierges dont la lampe n'a plus d'huile s'efforçaient en passant de sourire à leurs amis les centeniers, gardiens de la morale et de l'ordre, qui se promenaient deux par deux.

Emmanuel pensa : « Comme c'est triste, d'être gai ! »

C'est pourquoi, s'éloignant du Temple de l'Harmonie, vers lequel se précipitaient toutes ces discordances de couleurs, de sons et d'époques, il chercha la maison discrète où se retiraient ses disciples et les trouva, buvant l'hydromel dans des coupes de verre, avec les épouses communes.

S'arrêtant sur le seuil, il les instruisit de la sorte : « Heureux les pauvres d'esprit. »

***

Et ce fut parmi tous une grande joie où les rires éclataient au milieu des chansons, tandis que le pied des coupes frappait les tables de marbre. Une qui se nommait Maria lui répandit de la menthe sur les pieds. Et comme Simon clamait : « Taisez-vous pour qu'il

parle, » il leva sa droite sur le peuple assis qui l'écoutait et dit avec lenteur :

« *Idem est beate vivere et secundum naturam.* Quintilien l'a écrit, vivre heureux et vivre selon la nature, cela n'est qu'un ! Mais vous avez dépravé l'univers et la nature est morte en vous, sinon pour la fornication. Tant de règles ont été formulées, tant de lois imposées au faible entendement des hommes, à travers les siècles et les races elles ont tant changé donnant tour à tour aux mêmes choses le nom de vice et de vertu, que vous vivez en une Babel et ne savez plus quel est votre devoir ni quel est votre droit. Mais voici venir les âges punisseurs, voici venir l'unité de l'homme qui jadis, hélas ! était perfectible, et qui maintenant, hélas ! est perfectionné. La même loi va régner sur le globe entier et cette loi s'appelle néant de tout espoir et de tout rêve, néant du culte intérieur, néant de la mère nature. Etres hybrides et factices, regardez la veulerie de vos bras et le vide de vos cœurs ! Regardez en vous, et puis autour de vous, que rien n'existe nulle part, et si quelque chose reste encore, hâtez-vous de le démolir ! »

***

Aussitôt ils frappèrent les portes qui s'ouvrirent, et un vent froid pénétra dans la salle ; ils secouèrent les tables de marbre qui étaient fichées dans le sol par des crampons de fer, et les boissons furent répandues. Et David continua : « Tout s'écoule ! Qui donc, le premier, laissa la porte entre-bâillée ? Ne voyez-vous pas c[illegible]e tout flue sous la porte, et que la perte de tout se r[illegible]nme : Ame moderne ? Pour piller les terres loint[illegible]nes, vous avez inventé les monstres de métal qui t[illegible]versent en un jour les océans et les montagnes, et q[illegible]and vous parlez dans votre chambre, un fil porte

vos voix à l'antipode et vous en rapporte les réponses. Vous triomphez ainsi, et les peuples se parlent. Mais, en vérité, l'homme n'entend plus l'homme, et c'est assurément Babel, car en portant au loin les produits de votre champ, vous avez porté du même coup le produit de vos âmes moribondes et l'excessif appétit du gain, de sorte que l'univers unanime s'ennuie dès qu'il ne gagne pas de l'or. »

***

Les hommes dirent : « Il en est ainsi, » et les femmes criaient : « Pour sûr ! »

Alors, il ajouta : « Hommes d'Occident, vous avez enfoui la mauvaise semence ; vous avez semé le sel et vous récolterez la poussière. La terre est une épouse enceinte qui va accoucher de la mort. Hommes d'Occident, il est trop tard pour regarder encore vers l'Orient. L'Orient qui vous a fécondés est stérile par vous. Ne dites plus : « Là-bas, aux deux flancs du « Caucase, s'éveillent des peuples neufs à qui appartien- « dra la maîtrise du monde et qui le régénéreront. » N'espérez pas ainsi, car s'ils envahissent vos patries, votre âme envahira leur âme, et s'ils dévastent vos provinces, vous dévasterez leurs consciences. Et vous serez les vainqueurs définitifs, parce que vous êtes les affaiblis, et que les faibles attachent les forts à leur char de triomphe. »

***

Les femmes encore firent les cris de l'approbation, mais les docteurs et les magistrats qui étaient présent le blâmèrent de tromper les esprits confiants par de formules auxquelles ils donnaient le nom de paradoxe Mais il dit : « L'histoire n'enseigne-t-elle point qu l'Asie a tué la Grèce, que l'Athènes efféminée a dompt

la Rome virile, et que l'Afrique a râlé à Capoue? La Sagesse n'enseigne-t-elle point que la contagion de la maladie est à craindre pour les valides, sans que la contagion de la santé soit à espérer pour les agonisants? Vieillards à faces blêmes, les Barbares ne vous dévoreront pas, mais vous sucerez le sang vierge de leurs veines! Ces peuples, si jeunes qu'ils en sont enfants, avec l'esprit d'assimilation des enfants, avec la soif de jouir et de savoir, prendront votre caducité sans avoir vécu leur jeunesse! Ils passeront de la nuit à peine lavée de vague et future lumière au grand jour du plein midi : ainsi leur soleil brusque envahit d'un coup tout le ciel et disparaît d'un coup, les jetant de l'ombre à la toute clarté, et de la clarté à l'ombre, sans aube comme sans crépuscule... Rêvez-vous encore de l'univers rajeuni? Chavirez donc les pôles, et lavez la terre dans un cataclysme de toute sa face! Ce sera le Déluge, ou l'Habit-Noir! »

Quand il eut prononcé ces paroles, il se tut, et dans l'instant d'après, il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, la conquête suprême du Progrès, c'est la Ruine. »

***

Alors, il se fit un grand bruit dans la foule qui l'entourait : les uns criaient : « Bravo, bravo! » et choquaient avec force leurs coupes contre les amphores; d'autres imitaient les cris des animaux; et partout il y avait de larges rires. Jacques dit à Simon : « Il a proféré la parole de vérité. » Et Marthe dit à Made-
ne : « Pour sûr, il est drôle : on ne s'ennuie pas quand
cause. » Et de nouveau les serviteurs versaient à
ire, et la gaîté allumait tous les visages. Mais comme
convives avaient épuisé leurs derniers drachmes,
serviteurs vinrent déclarer en tremblant : « Voici

que la cave est vide, et qu'il ne reste plus que l'eau des réservoirs. »

Alors, Emmanuel se leva de nouveau et dit : « Que l'eau se change en vin. » Il étendit ses mains, et comme elles étaient pleines d'or, les cruches furent pleines d'hydromel et de boissons épicées.

Parce que tous le savaient pauvre, ils furent étonnés et pensèrent qu'il avait fait un héritage ou quelque crime : incontinent, ils se rapprochèrent de lui avec un respect plein d'affection, et Marthe vint s'asseoir à ses genoux en confessant : « Vous êtes mon Seigneur et mon Maître. »

Aussitôt Judas, qui était habile à compter, dénombra tous ceux qui se trouvaient à table, afin de leur partager les boissons, et trouva qu'il y en avait treize. Mais le jeune maître les rassura, disant : « Je perdrai un de mes malades cette année. »



Cependant Madeleine, étant inquiète, demanda : « Ai-je péché, moi qui n'ai point d'époux ? » Il répondit : « Oui, tu as péché en te donnant à ceux que tu n'aimais point, et tu as bien agi en cédant aux tendresses véritables. Car les choses d'amour ne nous ravalent point, mais nous élèvent ; et c'est bien la nature et l'amour, malgré notre orgueil de penser, qui sont de nous la portion la plus forte. Quelle œuvre humaine vaut un beau corps qui est l'œuvre divine ? Quel poème est aussi exalté et superbe que la folie d'un vrai baiser ? Et connaissez-vous une inspiration qui vaille le délire d'une étreinte ?... J'ai lavé mon âme de préjugés, j'ai lavé mon âme de la pudeur ! »

Or, un tabellion âgé, qui appartenait à la secte de Bourgeoisie et qui avait trois filles, fut offensé et censura Emmanuel : « Il profère des blasphèmes, car i

approuve les courtisanes contre les vierges et contre le saint hyménée. » Mais lui, calmant le tumulte, répliqua : « Je ne blâme point les vierges, mais je les plains, et ceux que je réprouve, c'est vous. Avez-vous le droit de contraindre par des pudeurs convenues, par une morale égoïste, les jeunes filles à la chasteté ? Trompant le vœu de la nature sous le nom emprunté de vertu, êtes-vous bien sûrs que votre vertu soit autre chose qu'un crime, que Dieu juge avec tristesse, en le voyant modifier l'ordre et l'harmonie du monde ? Fixant des âges et des maturités, il nous avait organisés d'une sorte préconçue, et vous avez remplacé ces maturités et ces âges par la nécessité du mariage qui vient trop tôt ou trop tard, ou ne vient pas... Or, une vierge est un zéro dans la nature, un chiffre mort. Et la société, en contraignant à la virginité celle qui ne sera point épousée, commet un double crime : tyrannie envers la fille, vol envers la nature ! »

***

Mais le vieillard dit encore : « Il ne respecte pas la vieillesse, celui qui me parle ainsi. » Emmanuel le confondit en ces termes : « Dois-je vous respecter à cause de cela seulement que vous avez été bête plus longtemps qu'un autre ? » Et il ajouta : « En vérité, les jeunes hommes et les vieillards ne doivent pas vivre ensemble. Il ne faut leur demander que les rapports polis d'un mépris réciproque et légitime. »

Aussitôt quelques docteurs, venus de l'Ecole des N-rmes, étant indignés, s'efforcèrent de rire, et l'un c ux lui demanda par raillerie s'il estimait l'esprit des e fants plus que celui des hommes mûrs. David lui c : « L'enfant est bien supérieur à l'homme mûr, parce c il jouit, sans prétention et sans vanité encore, de s facultés contemplatives et assimilatrices, de ses

instincts d'intelligence, qu'il dépravera plus tard en voulant les soumettre à la direction d'une raison, d'une intelligence, d'une logique, qui seront toujours incomplètes, c'est-à-dire bien plus déraisonnables, inintelligentes et illogiques que l'absence totale de raison, d'intelligence et de logique. L'enfant est encore à cet état supérieur de *chien intelligent;* l'homme n'arrive qu'à cet état inférieur d'*Esprit inintelligent.* Le premier ne sait que subir, mais il le sait et le peut; le second ne veut plus subir, et veut analyser, mais il ne sait et ne peut pas encore : car l'homme mûr est un perpétuel embryon de sagesse irréalisable; toute sa vie est l'âge ingrat, une perpétuelle transition vers quelque chose de plus haut qu'il n'atteindra jamais, vers quoi il paraît tendre et qu'au fond de son cœur il déteste : la supériorité de l'intelligence. »

***

Mais alors il remarqua qu'on ne l'écoutait plus, car il avait parlé longtemps, et dit : « Vous avez des oreilles pour ne pas entendre. » Et aussitôt il résolut d'être entendu quand même. C'est pourquoi il se tut, et bientôt après se retira; puis, le lendemain, ayant fait les ablutions prescrites, il se rendit chez un Parisien qui possédait de nombreuses maisons et convint avec lui de s'établir en l'une d'elles, choisissant la plus magnifique : car le fils de l'homme ne sera considéré que s'il habite en des demeures somptueuses.

***

Là, il guérit encore d'autres lépreux, et bientôt le bruit se répandit qu'il effaçait jusqu'aux traces des maladies secrètes : alors, les riches et les Gentils vinrent à lui de tous côtés et les femmes d'Asie se faisaient porter vers son palais sur des chars de louage

ornés d'armoiries peintes; tous lui faisaient présent de bronzes d'art, de vases antiques pétris par des artisans de Sèvres ou de la Saxe, et de billets imprimés en bleu qu'il changeait contre de grosses sommes d'or. Des serviteurs sévèrement vêtus veillaient à sa porte, où sonnait un timbre d'airain, et la salle où les visiteurs attendaient sous le lustre à sept branches était tendue de velours incarnats.

Néanmoins, il tua quelques malades, et quand Pierre lui demanda pourquoi il agissait ainsi, Emmanuel répondit : « C'est pour l'exemple. » Il expliqua cette parole en disant : « Lorsque je les guérissais tous, ils avaient peu de confiance, et maintenant qu'il en meurt parmi eux, on me nomme celui vers lequel on accourt dans les cas désespérés. »

Et Pierre lui demanda si cela n'était point injuste, alors il répondit : « Oui, cela est injuste, mais je suis un juste en dépit de cela, car il est écrit : l'homme juste est celui qui commet les injustices et qui sait ensuite les constater de lui-même sans qu'on les lui démontre. »

***

Cependant, sa réputation était devenue telle qu'il n'était plus dans Babylone un seul homme qui l'ignorât. Alors, Pierre, André, Jacques et Jean disaient : « Il est mon ami. » Et les voisins, et les alliés, en rendant visite à sa mère, répétaient : « Nous disions bien que notre Emmanuel était plein d'avenir... Il doit vous donner beaucoup d'argent. »

Les amis d'autrefois lui demandaient : « Comment s fait-il qu'à toi qui es si riche, on apporte encore des ri hesses, et qu'on ne nous offre rien, à nous qui sommes p uvres ? » Il répondit : « Aussi vous dis-je qu'on donn ra à quiconque a déjà, mais que pour celui qui n'a q 'une obole, cela même lui sera ôté. »

Les Pharisiens et les Gentils voulaient l'avoir à leur table d'honneur et donnaient des grandes fêtes à cause de sa présence; aussi les mères pensaient à le choisir pour époux de leurs filles : lorsqu'il y avait un festin, les amis disaient à leurs amis, pour les inciter à venir : « Emmanuel David sera parmi nous. » Et c'est pour cela que plusieurs le nommaient Attraction. Quand il était chez ses hôtes, il y accomplissait des prodiges, pour leur faire plaisir et les honorer. Et comme ses propos n'étaient point ordinaires, on l'écoutait sans agrément, mais en silence, avec le sourire que prennent les Gentils pour se donner l'apparence de comprendre; ensuite, pour être admirés à cause de leur intelligence, ils l'approuvaient en hochant la tête ou en battant leurs mains l'une contre l'autre. Et lorsqu'il sortait, il disait à ses disciples : « Voilà que j'ai exposé devant ces hommes et ces femmes des vérités qui les choquent, mais comme ils étaient dans une salle magnifiquement parée, la civilité les a contraints à m'applaudir, et j'ai joui de les avoir forcés, par leurs propres conventions sociales, à approuver ce qui bat ces conventions elles-mêmes. »

Pierre lui demanda : « Pourquoi les insultes-tu, eux qui sont tes frères? » Il répondit : « Ils ne sont pas mes frères, car ils sont enfants de la sottise; et je ne suis pas leur frère, car l'homme ne reconnaîtra point pour son frère celui qui est supérieur à lui; mais il le léchera par lâcheté ou par intérêt, à moins qu'il ne puisse le détruire par envie. »

***

Or, il invita dans son palais les plus distingué d'entre ceux qu'il connaissait afin de leur offrir aus des réjouissances en accomplissant devant leurs yeu de nouveaux prodiges, et pour témoigner du pouvoi

qui était en lui. Bien qu'il fût dans le célibat, les femmes vinrent aussi, sous le prétexte de la science. Lorsque tous furent assemblés, il ordonna aux tables de s'élever dans les airs, et les tables s'élevaient; des hommes qui doutaient furent aussi emportés vers les plafonds et balancés dans l'espace; des esprits apparurent à son commandement pour répondre aux questions, et de grands hommes qui étaient morts se soumirent humblement au caprice des sots qui les interrogeaient; ensuite, fixant son regard sur les prunelles de plusieurs assistants, il déclara ce qu'ils pensaient, et cela était vrai; il voulut aussi déclarer publiquement ce qu'ils avaient fait durant le jour, mais les plus honorables s'y opposèrent; une main pâle qui se manifesta sur la table et qui n'avait point de bras écrivit un poème.

Alors les femmes allaient vers lui, le touchaient à la manche et l'appelaient : « Cher maître. » Les Scribes disaient : « Celui-là est un habile homme. » Et les Docteurs étaient envieux, murmurant tout bas : « Charlatan. »

Alors, un d'entre eux qui voulait l'éprouver demanda : « Empêcherais-tu une pierre de tomber dans le vide? — Oui. — Empêcherais-tu un homme d'enfoncer dans l'eau? — Oui. »

Alors, il lui proposa un marché, sous forme de Pari, et le défia de cheminer sur les flots pour traverser le fleuve à pied sec. Tous ayant ri, Emmanuel déclara : « Ainsi je ferai demain. »

Les femmes interrogeaient avec un doux sourire : « N'êtes-vous pas le diable? » Mais parce que leurs ages étaient fanés, il répondit : « Je suis celui qu'on end. »

***

Cependant une étrangère entra, sur laquelle il cir-

culait de mauvais propos, et quelques-unes dirent : « Pourquoi nous inflige-t-on la honte, à nous qui sommes honnêtes, de rencontrer celle-ci qui ne l'est point? Elle s'est enfuie de la maison conjugale pour suivre son amant. » Alors il l'interpella : « Entends ce qu'ils murmurent : on t'accuse d'avoir abandonné ton mari pour aller chez ton amant. » Elle répondit : « Eût-il été préférable de l'emmener avec moi? » Les médisants étaient ainsi confondus. Emmanuel demanda encore : « Ton mari t'aimait-il, et l'aimais-tu? — Non. — Aimais-tu ton amant? — Oui. — Va donc en paix, car le vrai mariage est celui de l'amour et tu n'as pas menti à ton amour. Mais celle-là est adultère qui, prenant un ami, continue à dormir près de l'époux, et ainsi trompe deux hommes à la fois.

***

Puis, il exécuta de nouveaux miracles que les spectateurs désignaient du terme d'Expériences. Comme ces Gentils vivaient sans aucune foi, ils trouvèrent ces choses fort curieuses, mais en expliquèrent à leurs voisins les causes et les procédés, et nul ne fut troublé dans sa conscience au point de penser : « Cela est surnaturel. » Au contraire, ils s'amusaient à l'envi et de loin examinaient David, affirmant bien haut qu'il possédait beaucoup d'esprit; mais quand ils furent dans la rue ils révélèrent que son insolence était grande, qu'il était mal élevé, et plusieurs le nommaient aussi : « Parvenu. »

***

Or, le lendemain, les Scribes firent dans les Quot diennes un long récit de ces merveilles, et déno cèrent au peuple le défi que David avait accepté : ( sorte que dès la dixième heure une grande affluen(

était au bord du fleuve et le Préfet de la Police avait dû envoyer de nombreux centeniers qui contenaient la foule : dès qu'Emmanuel parut, il fut salué par le peuple.

Mais au milieu des ovations il pensait avec tristesse : « Ces hommes n'ont pas compris et ne comprendront pas. Hélas! ce qui nous fait supérieurs à vous et qui constitue les Elus, ce n'est point ce que nous produisons, mais ce à quoi nous aspirons. Grands par nos conceptions, nous sommes petits dans nos réalisations et par elles nous nous rapprochons de vous. Vous les percevez à cause de leur petitesse et de leur impuissance, en sorte que vous ne connaissez de nous que le pire, et ne nous honorez qu'en raison de ce qui nous rend méprisables devant nous-mêmes. »

***

Alors, il ôta ses gants, et, ayant imposé ses mains au-dessus des vagues, il marcha sur elles jusqu'à la berge opposée, puis il fit de la sorte une seconde fois et revint sur ses pas, tandis que les péagers et les gens de mauvaise vie l'acclamaient avec des cris.

Or, la multitude se pressait afin de l'apercevoir, et plusieurs montaient sur les arbres, les centeniers faisaient une haie sur son passage; et Jacques lui demanda : « Es-tu satisfait? » Il répondit : « Je suis ce que tu dis, car l'homme jouit de montrer sa puissance plus que de l'exercer; il veut l'avoir pour la prouver, et consentirait à la perdre, pourvu qu'on la lui crût encore. »

Un sceptique dit en riant : « Le Christ ne fit pas au-
…ment. » Mais il parlait ainsi pour railler le Sauveur
… ceux qui croient en lui; et personne ne songea que
… lui-là qui refaisait les travaux du Messie ne pouvait
… e que Dieu, ou l'Ennemi de Dieu.

Or, l'homme de peu de foi qui avait ainsi raillé était un docteur sorti de l'Ecole des Normes, et David dit à ses disciples : « En vérité, je vous l'affirme, chaque fois que notre pays aura besoin d'une sottise pompeuse ou d'un blasphème, il se trouvera toujours pour les proférer un homme sorti de cette maison. »

***

Durant tout le jour, les Scribes vinrent à sa demeure, afin de l'interviewer; et quand il fut las de les recevoir, il ordonna que les portes fussent closes : alors, ceux qui n'avaient pu entrer racontèrent par le détail comment son logis était organisé, et quelles étaient ses mœurs.

Cependant, Emmanuel étant resté seul, songeait à son Père et au royaume qu'il fallait conquérir, afin que la Mission fût accomplie et qu'à son tour il fût Dieu. « Je suis l'envoyé du Pouvoir Naturel, et le premier vœu de la nature est la perpétuation. Si les êtres et les choses ont ici-bas quelque raison finale à leur passagère existence elle est, dans la vie animale, non point de s'agiter une heure, mais de reproduire ; et dans la vie de l'espèce, la tâche ne sera pas de se mouvoir dans le vain bruit qui rend célèbre, mais d'édifier dans l'ombre pour transmettre son âme. »

Mais la voix de son Père clama autour de lui : « L'homme qui parle dans l'ombre ne sera plus désormais écouté de personne. Parle dans la lumière ! »

***

En ce même moment, il se trouva qu'un hom e avait instamment prié les serviteurs et les avait -duits afin d'être mené devant le Maître; et quanc il fut près de lui, cet homme, qui était un riche Sacrifi -teur, lui offrit cinq cents marcs d'or, et lui demar a

de venir en son temple, afin qu'il parlât et exécutât des prodiges devant un grand nombre de personnes : car ce temple, qui s'appelait Folies-Pharisiennes, contenait deux mille sièges en la salle unique.

Emmanuel, ayant médité, répondit : « Tu seras récompensé parce que tu as été audacieux et indiscret. Convoque les publicains et les banquiers, et quand ils seront assis je paraîtrai devant eux. »

Aussitôt son nom fut écrit sur les murs en lettres énormes, et, au soir convenu, il se présenta au peuple pour l'instruire; mais le peuple était absent, et ceux-là seuls étaient venus que le peuple déteste sans les connaître et qui mènent le peuple sans le connaître.

***

D'abord, il enseigna les choses de la sagesse, et l'on fut désappointé car le verbe pur n'intéresse personne; mais bientôt tous furent stupéfaits de voir ce docteur qui, vêtu comme eux d'un vêtement noir à double pan, accomplissait des merveilles; et au milieu de la nuit, ils s'en retournèrent disant à leurs compagnes : « En vérité, nous avons assisté aux étonnements que nul n'attendait. »

Emmanuel disait : « Ils ne s'étonnent pas assez encore. » Et Simon demanda : « Pourquoi ? » Il répondit : « Parce qu'ils sont des sots. » Un Samaritain, qui était présent, demanda à son tour : « Qu'est-ce donc qu'un sot ? » Et le Maître leur expliqua : « Un sot se distingue d'une bête en ceci que dans l'ignorance la bête s'humilie et le sot explique : comme il ignore tout, il ...plique tout. »

Judas interrogea : « Au moins t'aiment-ils ? » David ...pondit avec joie : « Ils me détestent. La bêtise est ...rfois pleine d'indulgence pour le génie; la sottise ...dmet point tout cela. »

***

La foule s'amassa chaque soir devant les portiques, et les revendeurs de boissons dont les tables sont aux alentours gagnèrent de grosses sommes parce qu'ils cédaient aux riches les petits cartons grâce auxquels il est aisé de pénétrer dans le temple. Et, de toutes parts, les enfants prodigues, qui soutiennent les mauvaises filles et vivent de l'impureté, offraient des images peintes représentant la face d'Emmanuel; et celle-ci était encore chez les marchands, à côté des courtisanes célèbres et des princes étrangers; les femmes veuves de leur vertu envoyaient vers lui des épîtres pleines d'affection et l'on composait des refrains où sa gloire était célébrée en petits vers.

Mais, bien qu'il gagnât beaucoup d'or, il fut attristé, parce que nul ne pensait à dire : « Il est Celui qu'on attend. » Et il craignait la sévérité du Père qui l'avait envoyé. C'est pourquoi il paya un scribe que sa sottise avait rendu puissant parmi les hommes afin que celui-ci publiât que le pouvoir d'Emmanuel outrepassait la Nature : ainsi fut fait, et le scribe engageait les prêtres à rechercher si le nom du nouveau venu ne correspondait pas au nombre 666, comme Jean le Théologien avait prédit au vingtième chapitre de l'*Apocalypse*. Et cela fut lu dans une quotidienne précisément à l'heure où le soleil se couche : aussitôt un grand rire se répandit dans Babylone et le nom d'Emmanuel fut couvert de risées, et le scribe qui, pour la première fois, avait dit la parole raisonnable, fut méprisé, car on ne savait pas qu'il eût été payé.

***

Alors David se retira dans le Jardin des Marronni[ers]
et pria : « O mon Père, ces hommes sont-ils donc à

point dépourvus qu'ils ne puissent être scandalisés de rien, et que tout leur prête à rire ? »

Mais il espéra que la raillerie engendrerait l'insulte, que l'insulte rendrait ses amis plus fervents et que cette ferveur lui procurerait chez les autres des ennemis sincères. Assemblant ses disciples il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup et qu'il fût rejeté par les Sénateurs, par les Prêtres et par les Scribes, et qu'il fût mis à mort, comme le faux messie qui s'était appelé Christ : et ce disant, il avait lui-même peu de foi, mais il en témoignait, afin d'en répandre autour de lui.

Cependant les Scribes auxquels il continuait à donner des sommes d'or propageaient sa gloire dans les deux mondes et les quotidiennes accomplissaient la prophétie : « Aux quatre coins de l'Univers, des Démons publieront sa venue. »

***

On écrivait donc à son propos un grand nombre d'imbécillités, et Judas, qui payait en son nom, dit au Maître : « Du moins tu es content : on a répandu les roses en ton honneur et secoué les palmes. »

Mais son Maître lui répondit : « L'éloge des sots est plus cruel que leur mépris; car l'injure de ceux qui ne comprennent pas n'est point une offense, tandis qu'il est douloureux de se voir admiré à cause de pensées niaises qu'on ne saurait point avoir. »

Emmanuel, dans sa grande notoriété, fut inquiet, car les prêtres eux-mêmes malgré tous ses prodiges ne songeaient point à y voir des miracles ni à reconnaître l'Antéchrist : et nul n'était ému de colère ou de frayeur.

C'est alors que l'Envoyé, qui doutait de ses ennemis presque autant que de ses amis, commença à douter

de lui-même, et il pensa avec tristesse : « Lorsqu'on a constaté régulièrement l'inutilité des hommes et de leur vie, on est proche de l'instant où il faudra constater l'inutilité de sa propre vie, de son propre effort, et de tout. »

***

Alors son Père vint à son secours et permit qu'une terrible plaie s'abattît sur la région; le Fils guérit tous ceux qui étaient assez riches pour oser l'appeler, et de même un grand nombre de ceux qui étaient soignés dans les endroits publics avec les deniers de César.

Et Hérode le Tétrarque dit : « Qui est donc celui-ci, de qui j'entends de telles choses ? » Et il souhaita le voir.

Quand Hérode reçut Emmanuel, il eut une vive joie et il espérait qu'il lui verrait faire quelque miracle, mais par pudeur il n'osa rien demander de tel; pourtant il fit plusieurs questions et Emmanuel lui répondit avec civilité; pendant tout ce temps, Hérode, imité par les gens de sa garde, le traita avec beaucoup de déférence, et avant de le renvoyer, le revêtit d'un ruban écarlate, qui était un insigne d'honneur réservé aux chevaliers : et lorsque sa croix lui fut donnée, il avait trente-trois ans, comme le Christ.

Alors l'Envoyé pensa : « Serai-je de plus en plus confondu parmi la multitude ? »

***

Aussitôt son Père, pour l'exciter davantage, suggéra aux trente-neuf augures assemblés sous la Coupole et qui donnent des prix à la Vertu, de bien faire en le choisissant pour être un des leurs : Emmanuel en fut étonné parce que ces hommes avaient coutume

d'élire ceux qui créent, moins volontiers que les autres, qui regardent créer. Cependant, il traversa le fleuve pour la seconde fois, guérit un aveugle près du Temple des Arts et entra; aussitôt il fut déclaré Immortel.

Or, sa tâche étant de mourir, il fut mécontent de ce bienfait, mais ensuite il s'en consola en songeant que le titre manquait parfois de la sanction que doit lui donner l'avenir.

***

Pourtant il résolut d'aller dans un autre pays, où les âmes seraient plus neuves.

A cause de cette résolution, il accepta d'accompagner un homme qui lui promettait de grandes richesses s'il consentait à le suivre à travers des villes et à se montrer aux peuples : et celui-là qu'on nommait Barnum était venu tout exprès de l'île d'Amérique. Ses disciples ayant désiré le suivre, il partit avec eux, et beaucoup de passagers montèrent sur le navire qui l'emmenait. Mais, vers le soir du quatrième jour, un tourbillon de vent s'éleva avec fureur, et les vagues entraient dans le vaisseau, en sorte que la nef commençait à s'emplir. Et les marchands étaient émus de frayeur, à cause de leurs biens et aussi de leur vie. Mais lui dormait à la poupe et ses disciples le réveillèrent, disant : « Maître, ne te soucies-tu point que nous périssions ? » S'étant donc réveillé, il parla avec autorité aux vents et dit à la mer : « Tais-toi, sois tranquille. » Incontinent, le vent cessa et il se fit un grand calme. Puis, se tournant vers ceux qui avaient tremblé, il demanda : « Pourquoi avez-vous peur ? Comment n'avez-vous point de foi ? » Alors le chef des péagers et les autres furent saisis d'étonnement et de pitié, et ils se disaient : « Quel est donc celui qui s'imagine commander au vent et à la mer ? Poseur ! »

Un banquier qui se trouvait là se souvint d'avoir

entendu raconter les histoires de Jésus, et déclara avec un sourire : « Nous la connaissons. C'est vieux. »

Emmanuel répondit : « Or, sachez que rien n'est nouveau. Si une chose pouvait être nouvelle, elle serait fausse. »

***

Quand il fut de l'autre côté de la mer, dans l'île des Américains, il parcourut avec la troupe qui le suivait de nombreuses cités et autant de théâtres, renouvelant les prodiges, évoquant des esprits, arrêtant la chute des pierres, faisant osciller des roches et jaillir des sources, multipliant des pains et professant des doctrines; et son succès fut considérable. Mais il trouva les habitants de cette contrée plus enfermés encore dans la matière et le souci des richesses.

Un jour, étant au bord de la mer, il vit accourir à lui un homme qui était presque nu, parce qu'il habitait continuellement sur les montagnes, hurlant et se meurtrissant avec des pierres. Et cet homme lui criait à haute voix : « Je te conjure de ne point me tourmenter. » Car Emmanuel disait : « Esprit immonde, sors de cet homme. » Or, il y avait là, vers les collines, un grand troupeau de pourceaux qui paissait. Les esprits immondes, étant sortis, entrèrent dans les pourceaux et le troupeau se précipita avec impétuosité dans la mer, où il se noya; et il y en avait environ deux mille. Ceux qui paissaient les troupeaux s'enfuirent, afin de porter les nouvelles dans la ville et par la campagne.

***

Alors Simon Pierre le reprit en ces termes : « Pourquoi as-tu supprimé mille existences afin d'en changer une seule ? L'âme de mille pourceaux pèse-t-elle dans

la balance moins que l'âme d'un homme? Ceux-là auraient pu être utiles, puisqu'on les eût mangés, tandis que cet électeur ne servira à rien. » Emmanuel lui répondit : « Tu as des oreilles pour ne pas entendre; comprends bien que ces mille pourceaux ne m'appartenaient pas, mais que cet homme maintenant sera mien. » Pierre dit encore : « Crois-tu qu'il sera désormais plus heureux? Tu avais autrefois fait le vœu de ne jamais guérir un dément. » David reprit : « Il est vrai que j'ai professé de la sorte en ma jeunesse, mais voici qui est plus vrai encore : autre chose est de rester dans l'idée pure, que d'entrer dans l'action : l'homme qui poursuit un but parmi les hommes, s'il veut y atteindre, sacrifiera à l'intérêt de sa cause l'intérêt des autres et sa propre conscience. »



Comme il marchait en discourant, il eut faim, et, apercevant de loin un figuier, il alla pour le voir et n'y trouva que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figues. Mais il fut mécontent, parce que les hommes de fierté n'aiment point la résistance; et prenant la parole, il proféra : « Que jamais personne ne mange de ton fruit. » Et tous ceux qui le suivaient l'entendirent et le lendemain on vit le figuier séché jusqu'aux racines, ce qui fut redit au fermier qui le cultivait.

Alors celui-ci et le propriétaire des pourceaux se concertèrent ensemble et dirent : « Il faut que nous soyons remboursés, et que le juge nous convoque. » C'est pourquoi Emmanuel fut appelé dans le Tribunal et il s'en réjouit, croyant que l'heure de la souffrance était venue et que son règne allait commencer.

C'est pourquoi il avoua très haut les prodiges dont il était accusé. Mais il fut condamné à payer trois mille talents de dommages-intérêts, ainsi que le tribut

des dépens, et au moment dans lequel il pensait être un peu supplicié, ou tout au moins insulté par les portefaix et les sergents, le chef des juges lui dit : « Retirez-vous en paix. »

Or, bien qu'il eût confessé son action et payé toute la somme, les scribes publièrent qu'il s'était vanté.

Alors David, pris de tristesse, voulut quitter ce pays.

***

Ayant ainsi accompli la prophétie de Saint Ephrem et visité les quatre coins de l'Univers, il revint dans Babylone; en ce temps-là le peuple tout entier s'occupait du renouvellement des Sénateurs et ne prit pas garde à son retour, ce dont il fut désappointé : il délibéra donc de se présenter aux suffrages afin de rappeler l'attention sur lui, et vint dans les réunions publiques, où il parla longuement. Et comme il était déjà tard, ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : « Ce lieu est désert, et il est déjà tard; renvoie-les pour qu'ils prennent leur nourriture. » Il répondit : Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Alors, il fit distribuer des pains, des poissons et des viandes, et tous ceux qui étaient là furent rassasiés, et on emporta douze paniers pleins de restes qui furent donnés aux petits chiens. Or, ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille, et David fut élu.

***

Mais quand il parut dans le Sénat, les autres, craignant un homme supérieur qui viendrait parmi eux et qui pourrait ainsi les amoindrir ou les guider, furent jaloux et s'écrièrent : « Retire-toi d'entre nous, car tu as corrompu le suffrage. » Il répondit : « Si je l'ai corrompu avec du pain, vous l'avez corrompu avec des

mots qui sont le pain de l'âme, car vous avez abusé de son inintelligence pour lui conter des paraboles et des mensonges qui l'ont trompé. Et j'ai fait pour ces affamés plus que vous ne ferez, car je leur ai donné du pain sans l'avoir promis, et vous leur avez promis des choses moins utiles que vous ne donnerez pas. »

Alors il les confondit dans leur hypocrisie, mais ils décidèrent qu'il insultait le Sénat et le suffrage universel, et ils voulurent l'invalider. Et il fut dit contre lui un grand nombre de phrases qui plaisent aux assemblées, et qui prouvent beaucoup, parce qu'elles sont sonores et vides de raison : et tous en furent contents. Alors il se leva et dit : « Imbécile, dont l'esprit se satisfait du néant de tes paroles, quel est ton nom ? » Et une grande voix répondit : « Je me nomme Légion. »

*
* *

Alors, étant au haut de la Montagne, il leur fit cette parabole : « L'Etat est comparable à un quadrige, et les forces qui l'entraînent sont l'Idéal, l'Amour, la Vérité et la Justice : chacune d'elles s'incarne en un collège d'êtres, et chacun des quatre collèges représente une des quatre vertus : le Prêtre est là pour l'Idéal, la Jeune fille pour l'Amour, le Politicien pour la Vérité, le Magistrat pour la Justice : et tel est le quadrige de Dieu.

« Mais le Prêtre, au lieu d'idéal, a pris souci de domination et de richesse : il veut mener le peuple, non pour que le peuple soit bien conduit, mais pour être celui qui mène, en sorte qu'il le veut pour son propre intérêt et non pour l'intérêt de tous.

« La Jeune fille, au lieu de pureté, a souci d'élégances, qui sont une luxure, et au lieu d'amour, cherche les unions avantageuses, qui sont une prostitution.

« Le Politicien, n'étant plus le penseur qui s'inquiète

de l'amélioration sociale, est devenu le viveur qui combine l'amélioration de sa puissance et de sa fortune.

« Le Magistrat, qui jadis rendait la justice à tous, ayant l'audace de la vertu, et qui naguère la vendait au plus offrant, ayant l'audace du crime, ne la rend et ne la vend plus qu'à lui-même, c'est-à-dire qu'il traite en secret avec son devoir, et décide au mieux pour le progrès de sa carrière.

« Et tel est le quadrige de Satan. »

***

Alors, autour de lui, les voix s'indignèrent, tandis que les consciences n'y songeaient point. Au milieu du tumulte, l'imitateur du Christ pensait avec angoisse au fils de Dieu et méditait : « O Jésus, ceux qui parlent en ton nom sont véritablement les suppôts de mon Père, et pourtant, ils ne travaillent même plus pour moi. »

Tous, aussitôt, voyant qu'il se taisait, avec un visage attristé, crurent qu'il avait peur et crièrent plus fort.

Mais, d'une voix qui n'était point de la terre et qui grondait, il proféra : « Hommes d'égoïsme et de mensonge, je vous chasserai d'ici, car c'est ici la maison de mon Père, et moi aussi je me nomme Légion. Je suis le Nombre ! Quand j'ai parlé de mon droit, vous n'avez point entendu ; quand je parlerai de ma force, il faudra que vous entendiez. »

***

Ayant le cœur plein de dégoût, il descendit dans la rue, où le peuple attendait avec anxiété les décisions du conseil, et confessa : « Voici la maison d'où on m'a chassé, parce que j'ai dit qu'on vous trompait. » Et le

peuple lui fit de grandes ovations. Il ajouta : « Suivez-moi, et nous chasserons les vendeurs. » Et tous furent de cet avis, et se précipitaient à travers la ville, proclamant Emmanuel et attaquant les boutiques des marchands : il se fit donc un grand tumulte, et les centeniers étaient trop faibles pour résister à la multitude, et le tétrarque envoya des gardes et des soldats pour s'emparer de David.

En cet instant, Emmanuel tressaillit de joie et dit : « Je te loue, ô Père. Désormais, ton Fils sera assis à la gauche de la puissance de Dieu. »

Et se tournant vers ses disciples : « Que celui qui n'a point d'épée vende sa robe et achète une épée. Car je vous le déclare, les choses qui ont été prédites de moi vont arriver. »

***

Alors il s'éloigna, environ d'un jet de pierre, et pensa; et quand il revint, voici qu'une troupe l'aborda pour le reconnaître. Ceux qui étaient avec lui demandèrent : « Seigneur, frapperons-nous avec l'épée ? » Et l'un d'eux frappa un serviteur du souverain et lui emporta l'oreille droite. Mais Emmanuel dit : « Arrête-toi. » Et ayant touché l'oreille du blessé, il le guérit. Alors Judas, un des douze, mais qui était plus intelligent que les autres, comprit que son maître ne serait point condamné, et pensant qu'il serait plus tard récompensé pour avoir témoigné de sa fidélité dans le malheur, s'approcha de lui pour le baiser. Aussitôt les soldats saisirent David et l'emmenèrent. Et Pierre, moins subtil que Judas, suivait de loin; et quand, par trois fois, des hommes et des femmes dirent en le regardant : « Tu es ami de ces gens-là, » il répondit : « Je n'en suis point et je ne connais point celui dont vous parlez. »

***

Cependant le peuple déterrant les dalles avait élevé des remparts au milieu de la rue et en signe de révolte il plantait des drapeaux couleur de sang. Et la ville fut semblable à Sodome au jour du châtiment, car les maisons des riches s'effondraient dans les flammes, et les pierres des murailles se précipitaient vers les nuages, comme les laves d'un volcan.

Et le désordre dura quelques jours, au bout desquels tous ceux que l'on put suspecter d'être pauvres et d'avoir faim furent passés par les armes; on emportait leurs corps dans les vastes tombereaux des abattoirs, et comme les chariots étaient trop pleins des pieds sanglants pendaient au dehors.

***

Pourtant, Emmanuel fut bien traité par les gardes, parce qu'il était considérable, et quand le jour du jugement fut venu, les publicains, les riches et les marchands s'assemblèrent dans le Tribunal, qui était plein de foule, et firent amener l'accusé devant le Jury pour qu'il fût interrogé. Alors Pilate, chef des juges, qui sait David puissant et riche, dit aux Jurés : « On vous a présenté cet homme comme soulevant le peuple; et cependant, l'ayant questionné en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont on l'accuse. » Il leur parla ainsi, ayant envie de délivrer David, et ils pensèrent comme lui, parce que David étant un Bourgeois, appartenait à leur race, était riche comme eux, plus puissant qu'eux, et qu'ils espéraient de lui.

Or, un plébéien nommé Barrabas avait été mis en prison pour la sédition qui s'était faite dans la ville, et

comme les Jurés, ayant des biens, redoutaient les voleurs, ils s'écrièrent : « Nous voulons Barrabas ! » Alors Pilate prononça que ce qu'ils demandaient fût accompli, et il leur relâcha David, et il abandonna Barrabas à leur volonté, en sorte que celui-ci fut mené au supplice.

***

Alors Emmanuel revint dans sa maison somptueuse, où il s'enferma, et ne prit avec lui que Pierre, Jacques et Jean, et commença à être saisi de frayeur et fort agité.

Et il leur confessa : « Mon âme est emplie de tristesse jusqu'à la mort. » Mais ils voulurent le consoler, disant : « Pourquoi pleures-tu ? N'es-tu pas libre, n'as-tu pas échappé au danger, ne possèdes-tu pas un grand renom et beaucoup de richesses ? » Il répondit : « Hommes ! ne comprendrez-vous point que ce qui fait le bien-être des multitudes n'est qu'une misère et un calice pour celui qui rêve au delà... Demeurez ici et veillez. »

***

S'étant éloigné, il s'étendit sur sa couche et médita :

« Or, voici mon calvaire, et il se nomme Impuissance ! O Christ, tu es venu à l'heure, mais maintenant il est trop tard, et tu souffris moins que moi, et dans le luxe de ma demeure, j'envie ta croix, ta couronne et tes clous. »

Puis, il se révolta, criant : « O brutes, ventres sans cœurs ni têtes, n'adorerez-vous rien ? Saluez donc le Diable puisque vous ne voulez plus de Dieu ! »

A la fin, s'étant endormi de lassitude, il eut une vision, et dans cette vision son Père descendait vers lui et lui disait avec une voix de colère : « Voilà donc tout ce que tu as su faire ? Tu dors dans la mollesse au

lieu d'aller mourir pour ma gloire et notre puissance. Et pourtant tu es venu dans le temps des hommes que j'avais préparés pour mon règne. »

Et dans son rêve, il répondit : « Mon Père, vous les avez trop préparés, et voilà que toute foi est morte et maintenant l'Idée laisse les hommes indifférents, et ils ne se tuent plus à cause d'elle. »

***

Or, dans son rêve il continuait à gémir, lorsque ses disciples entrèrent, criant : « Lève-toi. Voici des gens qui viennent pour te féliciter et te rendre leurs devoirs. »

Alors, il se leva et les reçut avec bienveillance, et comme quelqu'un lui disait : « Nous vous avons cru mort, » il répondit : « Je suis ressuscité. »

Et le lendemain, il reprit sa vie ordinaire et fut comblé d'honneurs et de richesses : en sorte qu'il épousa la fille d'un homme puissant par sa fortune; il ne fut même pas trompé par cette épouse, mais il eut d'elle trois fils et mourut vieux.

Et quand il s'éteignit, il ne fut point damné, car Dieu n'existait plus.

EDMOND HARAUCOURT.

# LE

# PROSPECTUS DE SAINTE-BEUVE

POUR LES

## ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

---

De tous les écrits imprimés de Sainte-Beuve, non retrouvés pendant sa vie, aucun n'a provoqué plus d'erreurs, de méprises et de confusions que le *Prospectus* dont il s'agit ici.

Il faut d'ailleurs l'avouer, c'est l'auteur lui-même qui les a presque toutes fait naître, en ne donnant pas la vraie clé du mystère, lorsque, dans une note de sa main destinée à paraître de son vivant, mais publiée seulement après sa mort, il a, le premier, signalé ces pages à ses lecteurs. Aussi, n'est-ce pas sans peine que nous sommes enfin parvenu à nous reconnaître au milieu des bévues de toutes sortes accumulées autour d'elles. Ne nous en plaignons pas trop cependant, car sans tant d'inexactitudes diverses la chance de découvrir cet écrit, introuvable quoique passionnément recherché, ne nous eût sans doute pas été réservée. Sans elles, en effet, parmi tous les chercheurs qui se sont vainement mis à la poursuite de ce document, quelque autre de nos émules fût probablement arrivé bien avant nous à le remettre au jour.

Mais procédons par ordre et, avant de le transcrire plus loin, reconstituons définitivement, pièces à l'appui, son véritable état civil. Disons aussi qu'afin d'éviter les inutiles répétitions de textes, nous avons fait certaines coupures dans les fragments cités, coupures d'ailleurs toujours indiquées par des points.

C'est en 1875, à la page 344 du tome trois de la première édition des *Premiers Lundis* (1), rassemblés par M. Jules Troubat, le légataire et le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, qu'en tête d'autres indications données par le maître sur ses articles anonymes ou non authentiqués, parurent pour la première fois les lignes suivantes :

« J'ai, en bien des cas, prêté ma plume à mes amis, en me mettant à leur lieu et place, et en faisant ce qu'ils désiraient de moi. Par exemple :

« Il y a tel *Prospectus* des œuvres de Victor Hugo (en 1829, chez Gosselin), signé Amédée Pichot, et où Wordsworth est cité sur Shakespeare, qui est de moi. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Remarquons d'abord que tous les morceaux dont Sainte-Beuve parle ensuite ont été imprimés dans le volume même, immédiatement après cette note, ou bien avaient déjà reparu auparavant, dans ses précédents ouvrages. Ce *Prospectus* seul fait défaut partout.

M. Troubat nous apprend ailleurs que cette note bibliographique avait été destinée par Sainte-Beuve à la troisième édition du tome onze des *Causeries du Lundi*, mise en vente en 1868. C'est donc vers ce moment qu'elle dut être rédigée, un an environ avant la mort de l'auteur, survenue, comme on sait, le 13 octobre 1869.

Par suite d'une méprise, semble-t-il, la série de

(1) Trois volumes in-12, Calmann-Lévy.

*Notes et remarques* dont elle fait partie ne fut point insérée dans le volume en question. Leur ensemble ne parut pour la première fois qu'en mars 1881, à la page 40 de l'édition originale — qui ne porte aucun millésime — de la *Table des Causeries du Lundi,* rédigée par M. Pierret (1). Mais, ainsi que nous venons de le voir, la note isolée qui nous occupe en avait été distraite dès 1875 pour entrer dans le tome trois des *Premiers Lundis,* où M. Troubat l'avait accompagnée des renseignements suivants :

« Nous signalons ce *Prospectus* aux amateurs; il nous a été impossible de nous le procurer. Il manque à la Bibliothèque Nationale, bien qu'il soit indiqué comme *déposé* sur le *Journal de la Librairie.* Mais la Bibliothèque Nationale n'a pas non plus l'édition des Œuvres de Victor Hugo désignée ici. »

De même, M. Edmond Biré, dont on connaît le merveilleux esprit d'investigation, dans son *Victor Hugo avant 1830,* imprime cette note (2) :

« Nous avons vainement essayé de retrouver ce *Prospectus;* il manque à la Bibliothèque Nationale. »

Et pourtant, sans s'en douter, il en imprime ensuite un fragment dans *Victor Hugo après 1830* (3) Voici à quelle occasion. « M. Gosselin, dit M. Biré, « avait acheté *les Orientales.* Restait à lancer le vo-« lume. Ce fut Sainte-Beuve qui, sur la demande « du poète, se chargea de rédiger, à cet effet, une « superbe réclame, si belle qu il refusa d'y laisser « mettre non seulement son nom, mais même ses ini-

(1) Les détails précédents sont donnés par M. Troubat à la page 2 de l'*Avertissement* de cette *Table,* publiée chez Garnier frères.

(2) Page 463 de la nouvelle édition. In-12, Perrin, 1885.

(3) T. I, p. 38-39. In-12, Perrin, 1891.

« tiales. » Ceci se passait au mois de décembre 1828. Victor Hugo avait écrit à son éditeur une lettre qu'on lira plus loin dans laquelle il est parlé du travail en question, et M. Biré ajoute : « Voici un extrait de ce prospectus, qui parut sous les initiales E. T. » Or, comme on le verra, les quelques lignes qu'il en cite dans son livre sont extraites des dernières pages du morceau vainement cherché jusqu'ici, car *réclame* et *prospectus* ne sont en réalité qu'une seule et même œuvre.

Ainsi que M. Biré l'indique sur-le-champ, c'est au numéro du 2 octobre 1831 de *la Gazette des Tribunaux* que ces textes et la plupart de ces détails sont empruntés. Nous reviendrons tout à l'heure à ce numéro.

Enfin, M. Georges Vicaire, qui poursuit avec un zèle et une conscience admirables l'achèvement de l'ouvrage le plus complet et le plus parfait qu'on ait entrepris sur les livres de ce siècle, imprime ce qui suit, à propos de la première édition des *Orientales*, dans le neuvième fascicule de son *Manuel de l'Amateur de livres du XIX*[e] *siècle* (1) :

« ... Faux titre portant : « Œuvres de Victor Hugo, »... préface datée de janvier 1829.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« On lit sur le plat verso de la couverture : « Le prospectus des Œuvres de M. Victor Hugo se trouve en tête de ce volume. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Le prospectus est signé, page 12, des initiales E. T. D'après une lettre de Victor Hugo à Charles Gosselin, ces initiales cacheraient Sainte-Beuve...

« D'autre part, Sainte-Beuve écrit... à propos d'un prospectus destiné à annoncer les Œuvres complètes

(1) Grand in-8° à deux colonnes, p. 244 à 248, Rouquette, 1898.

d'Hugo, » etc. (Voir les paragraphes cités au début de notre travail.)

« Peut-être la mémoire du célèbre critique, qui écrivait ces lignes longtemps après la rédaction du prospectus, l'a-t-elle trompé;... Victor Hugo... proposait de signer ce document d'un nom en toutes lettres, ou de simples initiales qui ne seraient pas celles de Sainte-Beuve, et c'est peut-être de là que viendrait la confusion faite par l'auteur des *Lundis*.

« La *Bibliographie de la France,* qui enregistre ce prospectus dans son numéro du 24 janvier 1829, n'en indique pas la signature (1).

« Voir, au sujet de cette édition Gosselin, dans *la France littéraire,* tome quatre, page 158, la note de Quérard, que nous ne signalons, bien entendu, qu'à titre de pure curiosité. »

Ainsi qu'on vient de s'en rendre compte par toutes ces citations, personne, à l'heure présente, ne connaît l'insaisissable prospectus, et la question demeure non tranchée, obscure et embrouillée.

Avant d'y porter la lumière définitive, revenons au numéro du 2 octobre 1831 de *la Gazette des Tribunaux*. Il renferme le compte rendu d'un procès, relatif à certaines œuvres de Victor Hugo, qu'intenta le libraire Gosselin à son célèbre confrère Renduel, et, de même que M. Biré, nous emprunterons ce qui suit à la plaidoirie de Me Henri Nouguier, avocat du premier de ces éditeurs :

« Pour justifier la réclamation de M. Gosselin, il convient de faire connaître quelques antécédents de M. Victor Hugo. Il s'agissait, entre le libraire et le poète, de la publication des *Orientales*. L'auteur écri-

(1 La première édition des *Orientales* est enregistrée dans le même numéro de la *Bibliographie de la France*.

vit à mon client la lettre curieuse dont suit la teneur littérale :

« Voici le bon à tirer de Sainte-Beuve; il convient « aussi que des initiales quelconques seraient néces- « saires. Mais ce ne peuvent être les siennes, — « M. Gosselin devine pourquoi, — et ses raisons sont « excellentes. Il faudrait donc deux lettres quelcon- « ques : A, B, — C, D, — E, F, etc., ou, mieux en- « core, le nom en toutes lettres de quelqu'un qui le « voudrait bien, et que M. Gosselin pourrait peut-être « trouver. C'est d'ailleurs un excellent morceau, et « qui ne peut que faire honneur au signataire. Pour le « dire en passant, il serait fort important et fort utile « que les journaux le publiassent comme article avant « qu'il parût comme prospectus. Je m'en repose pour « cela sur M. Gosselin, que je regrette bien de n'avoir « pu trouver chez lui; il m'a été impossible de sortir « avant quatre heures et demie.

« Mille compliments.

« V ictor] H[UGO]. »

« A peine cette lettre fut-elle parvenue à son adresse, qu'il parut un *superbe* prospectus, signé E. T., et dans lequel on lisait :

« Nul doute que Victor Hugo ne soit pour notre « scène moderne un de ces solides ornements et de « ces astres splendides auxquels il est donné de briller « longtemps... Il a grandi au milieu des attaques et « des clameurs; de jour en jour cette portion d'admi- « rateurs ardents et sincères s'est grossie, s'est ralliée, « et aujourd'hui chacun de ses chants trouve des mil- « liers d'échos dans la jeune France. Ce public, con- « temporain du poète, marche avec lui et le porte à la « gloire; les traductions de ses œuvres s'impriment « en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en « Russie. »

Or, nous l'avons déjà indiqué, les lignes qu'on vient de lire, et qui sont citées aussi par M. Biré, font partie des deux derniers paragraphes du prospectus retrouvé.

Mais la plaidoirie de M. Nouguier ne demeura pas sans protestation. Dès le surlendemain du jour de son apparition dans *la Gazette des Tribunaux*, M. Renduel, pris à partie, adressa au rédacteur en chef du journal une longue lettre, qui parut seulement dans le numéro du 14 octobre 1831. Nous en extrayons le passage suivant :

« 4 octobre 1831.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Quant au prospectus dont M. Gosselin essaie de faire bruit, que dirait-il si M. Hugo lui montrait ces lignes qu'il possède, écrites également de la propre main de M. Gosselin, dans une lettre du mois de décembre 1828 : « Il me faut un prospectus; je le ferais « bien faire, mais il me faut un canevas; ne pouvez- « vous en faire écrire quelques morceaux par quelqu'un « ayant votre confiance? Donnez-nous les idées, les « éloges nous regarderont. » C'est sur cette lettre menaçante, et dans la crainte que M. Gosselin ne fît lui-même ce prospectus, que M. Hugo pria un de ses plus honorables amis de s'en charger. Cet ami, célèbre à juste titre dans les lettres, y consentit; mais ne se souciant pas de signer un *prospectus,* il demanda le secret, que M. Gosselin lui promit. Vous voyez, Monsieur, comme M. Gosselin lui a tenu parole. Quant à M. Hugo, qui pourrait lui faire un reproche d'avoir recherché l'appréciation consciencieuse d'un écrivain de talent, d'honneur et de renommée?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Eugène RENDUEL. »

Si ces lignes n'émanent pas de Victor Hugo en per-

sonne, elles ont, à coup sûr, dû recevoir son approbation, puisqu'il n'y est guère question que de ses démarches personnelles et d'une lettre à lui adressée. On remarquera aussi combien les intentions primitives de Sainte-Beuve au sujet de ce prospectus s'étaient modifiées avec l'âge et le temps écoulé, puisqu'en 1868 il revendiquait la paternité de ces pages, qu'en 1828 il avait refusé de signer !

La méprise principale, d'où naquirent la plupart des autres, provient, nous l'avons fait voir, du fait qu'on attribua à Sainte-Beuve la rédaction de *deux réclames :* l'une, sous la forme de *Prospectus*, destinée aux *Œuvres complètes* de Victor Hugo ; l'autre uniquement relative aux *Orientales*. Or, il n'en exista jamais qu'une seule : le *Prospectus* des *Œuvres complètes*, qui fut joint à la première édition des *Orientales,* comme on le verra, troisième volume, en réalité, de cette future réunion des Œuvres. Cette publication complète étant demeurée à l'état de projet, son ensemble ne fait donc pas lacune, comme on le pensait, à la Bibliothèque Nationale. On n'a pas oublié non plus ces renseignements donnés par M. Georges Vicaire : *les Orientales* portent au faux-titre la mention : « *Œuvres de Victor Hugo,* » et le prospectus en question de ces Œuvres est indiqué au plat verso de la couverture du volume comme placé en tête de ses pages.

Bien que Sainte-Beuve précise, dans l'article intitulé : *Victor Hugo en 1831,* que *les Orientales* parurent en décembre 1828, elles ne furent sans doute mises en vente qu'en janvier 1829, date que porte leur préface. L'œuvre, on s'en souvient, ne fut en tout cas enregistrée dans la *Bibliographie de la France* que le 24 de ce dernier mois. . . . . . . . . . .

Voici de quels ouvrages devaient se composer à cette date les dix volumes annoncés des *Œuvres complètes de Victor Hugo :*

1 et 2. *Odes et Ballades* (cinquième édition, augmentée de l'*Ode à la Colonne* et de dix pièces nouvelles) (1).

3. *Les Orientales* (première édition).

4 et 5. *Han d'Islande* (quatrième édition).

6 et 7. *Bug Jargal. — Le Dernier Jour d'un condamné.*

8. *Cromwell* (deuxième édition).

9 et 10. *Notre-Dame de Paris* (première édition).

Notons que, sans parler des *Orientales,* mises au jour seulement à la même date que le *Prospectus* qu'on va lire, celui-ci s'exprime aussi sur *le Dernier Jour d'un condamné* comme s'il s'agissait d'un ouvrage antérieurement publié, alors que sa première édition est postérieure de plusieurs semaines à celle du morceau qui nous occupe. Quant à *Notre-Dame de Paris,* elle ne parut que deux ans plus tard, en mars 1831, toujours chez l'éditeur Gosselin. Quelques mois après, un autre ouvrage célèbre fut encore publié chez le même libraire. Nous voulons parler de *la Peau de chagrin,* par Honoré de Balzac. Les deux œuvres étaient composées presque en même temps à l'imprimerie Cosson, et l'aspect typographique de leur première édition est identique.

Une note curieuse de Quérard, à laquelle M. Vicaire fait allusion plus haut, — note vraiment inouïe lorsqu'on la lit en négligeant de se rappeler la date de ce factum et l'état d'esprit des classiques lors de l'avènement du romantisme, — nous fait recueillir ici le libellé complet de l'en-tête du prospectus retrouvé. Il porte

(1) Cette cinquième édition, avec de nouveaux titres, n'est autre, nous apprend M. Vicaire, que la quatrième, publiée chez Gosselin en octobre 1828, portant aux faux-titres, comme *les Orientales* : « Œuvres de Victor Hugo. » Ces deux ouvrages sont donc les seuls parus de l'édition projetée.

en grandes lettres : « *Souscription.* — *Œuvres complètes de Victor Hugo.* — *Prospectus,* » et se termine par les mentions suivantes : « On souscrit à Paris, chez Charles Gosselin, etc., Hector Bossange, etc. Janvier 1829. »

La note de Quérard est insérée, comme on sait, dans le tome quatre de *la France littéraire*, publié en 1830. Voici cette incroyable diatribe :

« Les *Œuvres complètes* de ce réformateur littéraire, devant se composer de dix volumes in-octavo ornés de vignettes, ont été promises en 1829 aux amateurs du beau romantique; mais, jusqu'à ce jour (fin de juin 1830), rien n'a paru; les souscripteurs, pour l'honneur de notre littérature, se sont trouvés en trop petit nombre. »

Expliquons maintenant l'origine de toutes ces confusions, ayant eu pour point de départ, nous l'avons dit, l'inexactitude du premier renseignement donné par Sainte-Beuve lui-même. Sa note affirme, en effet, que son prospectus parut sous la signature d'Amédée Pichot. D'autre part, Victor Hugo, dans sa lettre à M. Gosselin, proposait qu'il fût signé de deux initiales quelconques, — autres que celles de Sainte-Beuve, — ou d'un nom réel complet. Ces combinaisons inusitées furent certainement discutées entre eux trois, et l'accord dut s'établir, en principe, sur le nom d'Amédée Pichot. Les *Œuvres de Lord Byron* (1823-1825), parues chez Ladvocat en huit volumes in-octavo, « édition entièrement revue et corrigée par A. P....t, » et accompagnée d'une *Notice* par Charles Nodier, fournissent d'ailleurs la preuve qu'Amédée Pichot ne signait pas toujours en toutes lettres les travaux dont il était néanmoins l'auteur, car cette publication, où son nom est incomplètement indiqué, lui est universellement

attribuée dans tous les manuels bibliographiques. Mais, à cette occasion, il n'accepta sans doute pas la solution signalée plus haut. Il fallut sûrement en revenir alors aux initiales, et se résoudre à l'emploi de ce dernier moyen, tel qu'il fut appliqué, — expédient auquel personne n'a songé jusqu'ici, — c'est-à-dire prendre, tout semble l'indiquer, non les premières initiales du nom complet choisi, mais les dernières lettres de ce nom, vraisemblablement de façon à rendre impossible une tentative quelconque de réclamation ou de protestation. En tout cas, ainsi fut fait, et le prospectus porta pour signature, au moins dans l'intention des intéressés, le nom d'[Amédé]e [Picho]t, autrement dit d'E. T.

Telle est la clé de ce petit mystère. Probablement le nom du signataire primitivement choisi demeura seul dans la mémoire de Sainte-Beuve, qui dut, en conséquence, oublier le détail ci-dessus. L'auteur des *Causeries du Lundi*, presque toujours si précis lorsqu'il s'agit des autres, n'est d'ailleurs pas plus exact à propos du mot de Wordsworth, qu'il prétend être « cité sur Shakespeare » dans son texte. Il se peut que cette phrase de Wordsworth ait trait au grand dramaturge anglais dans l'ouvrage d'où Sainte-Beuve doit l'avoir tirée. Mais rien ne l'indique dans son morceau, où le nom de Shakespeare n'est même pas imprimé une seule fois.

Il résulte de tout ce qui précède que le *Prospectus* des œuvres de Victor Hugo, signé en toutes lettres : Amédée Pichot, ne peut donc manquer à la Bibliothèque Nationale, puisque ce prospectus — pas plus que l'édition complète des *Œuvres* — n'a jamais existé. Mais celui qu'on va lire, celui signé : E. T., elle doit le posséder, puisqu'il a été régulièrement déposé.

---

# ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

## PROSPECTUS

« La poésie a trois âges, dont chacun correspond à « une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. « Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques « sont épiques, les temps modernes sont drama- « tiques. »

C'est ainsi que s'exprime, dans la préface de *Cromwell,* l'auteur dont on annonce ici les œuvres. Ce qu'il dit de la société en général s'applique à l'âme du poète en particulier, quand l'âme du poète est complète; le triple élément lyrique, épique et dramatique s'y rencontre en germe, et s'y développe dans l'ordre marqué plus haut; seulement l'échelle est moins vaste, la scène moins immense, et les péripéties n'ont besoin que d'années et non de siècles pour s'accomplir.

Une âme complète de poète aura donc trois âges, comme la grande âme poétique de la société humaine; elle débutera par l'ode et passera par la forme épique avant de se dérouler avec toutes ses puissances dans le drame.

Nous disons *une âme complète de poète,* car il y a des âmes hautement et admirablement poétiques qui, par une loi singulière de leur nature, sont exclusivement vouées à un mode de chant. La plupart de ces âmes prédestinées s'en tiennent au lyrisme, et dans le lyrisme à la rêverie; aussi hautes et aussi sublimes que les âmes poétiques plus complètes, elles sont moins vastes et tiennent moins largement à l'humanité par leur base.

Bien jeune encore, et à ne le juger que par ses œuvres déjà publiées, M. Victor Hugo appartient à la famille de ces nobles âmes dans lesquelles les divers éléments poétiques fondamentaux préexistent, coexistent et se développent dans l'ordre de succession naturel et nécessaire. Il a débuté dans l'ode, l'a parcourue dans tous les sens, s'est élancé dans le roman, véritable forme épique de notre époque, et arrivant au drame, lui a fait faire le plus grand pas qui soit possible dans les voies nouvelles, avant la représentation théâtrale.

Il a débuté par l'ode, disons-nous, et il l'a véritablement créée en France. Ronsard n'avait fait en ce genre que des études dignes d'estime, mais assez malheureuses. Malherbe et J.-B. Rousseau, avec des qualités précieuses de pureté, d'élégance et de gravité, manquent tout à fait d'élan, de chaleur, de sentiment, c'est-à-dire de génie lyrique. Le Brun, avec une âme plus puissante, est frappé de sécheresse et de raideur; il s'est fourvoyé d'ailleurs, comme Ronsard, dans la vieille mythologie et dans l'érudition pindarique. Victor Hugo, le premier peut-être depuis Pindare, et précisément parce qu'il n'a songé nullement à l'imiter, a conçu l'ode dans toute sa naïveté et dans toute sa splendeur, et en a fait, non pas une œuvre de cabinet, une étude ingénieuse et artificielle, mais un cri de passion, un chant solennel et inspiré. C'est surtout dans ses odes politiques que cette impérieuse passion, cette croyance à ce qu'on aime, à ce qu'on admire, cette colère généreuse contre ce qui semble funeste et méchant, éclate avec une vigueur irrésistible et déborde avec ivresse; il est telle de ces pièces de jeune homme, qui pourrait s'intituler : *la Marseillaise* de la Restauration. L'art même n'y semble pour rien d'abord, tant la conviction envahit tout; mais à mesure que le jeune homme mûrit, la conviction, sans se refroidir, laisse place à l'art, et on le retrouve à son plus haut degré de perfec-

tion dans *les Funérailles de Louis XVIII* et dans l'*Ode à la Colonne,* chefs-d'œuvre de ces pièces solennelles auxquelles l'auteur semble avoir apposé le sceau de clôture par une *Conclusion* qui est elle-même une ode admirable. Victor Hugo, en effet, ne conçoit l'ode politique que comme un cri violent de passion; et puisque aujourd'hui, grâce à Dieu, les passions violentes, même les plus nobles par leurs motifs, s'apaisent au sein de l'ordre dans notre belle France, le poète est le premier à briser sur sa lyre une corde désormais inutile. Mais dès la première jeunesse de l'auteur, et à côté de l'ode politique, une autre espèce d'ode prend naissance, dont il est aussi l'inventeur parmi nous. Je veux parler de l'ode d'imagination et de fantaisie, de l'ode pittoresque, de la ballade. Et là encore, on peut dire qu'il a passé par tous les progrès et qu'il les a épuisés. Le talent qui, à son début, jeta comme des essais puissants mais informes, *le Cauchemar* et *la Chauve-Souris,* s'est purifié dans *le Sylphe* et dans *Trilby,* a conquis le monde satanique par *la Ronde du Sabbat,* et le double ciel de l'Orient et du Nord par *la Fée et la Péri.* Cette espèce d'ode, dans laquelle l'art est sur le premier plan et tient, pour ainsi dire, le gouvernail, a dû gagner singulièrement dans l'esprit de Victor Hugo, à mesure que l'orage politique s'est apaisé. *Les Orientales* ne sont qu'un développement magnifique de cette branche féconde. Mais avant d'atteindre à cette hauteur, Victor Hugo a parcouru plusieurs degrés, dont *Moïse sur le Nil* et le *Chant de fête de Néron* peuvent être considérés comme deux échelons principaux. Désormais il serait difficile de prévoir des progrès nouveaux dans cette manière d'artiste dont *le Feu du Ciel, Mazeppa* et *les Fantômes* sont le dernier mot. Nous venons de constater deux espèces d'odes dont la création en France appartient à notre auteur; il s'est encore exercé dans une troisième

espèce, pour laquelle il rencontre d'illustres et chers rivaux parmi les contemporains, dans l'ode personnelle et rêveuse. Non pas que Victor Hugo ait pris soin d'isoler ses odes politiques et pittoresques de tout sentiment personnel, rêveur et mélancolique. Sa muse, au milieu de sa fatigue et de ses luttes civiles, ou bien au sein des régions éclatantes et sous le soleil de l'imagination et de la féerie, revient souvent se replonger aux sentiments les plus intimes de l'âme, et y puise une fraîcheur nouvelle : témoin son délicieux *Novembre*. Mais aussi quelquefois elle ne sort pas de l'âme; elle s'y renferme absolument, et nous en révèle par des chants plus doux les plus secrets mystères. Une telle espèce d'ode tient au cœur même du poète et doit durer tant que ce cœur continuera de battre. Victor Hugo s'y est livré dès les premiers temps, il n'y renoncera jamais; ce sera pour lui comme l'asile du foyer domestique, auquel on revient toujours avec plus de bonheur après une excursion plus longue.

Pour nous résumer sur le talent lyrique de Victor Hugo, nous dirons que, l'ode politique étant close par lui, l'ode rêveuse lui étant commune avec d'illustres rivaux, et en particulier avec Lamartine, sa spécialité la plus propre et la plus glorieuse est l'ode pittoresque ou d'imagination, dont *les Orientales* lui assurent le sceptre parmi les contemporains.

Une remarque importante, et qui ne peut trouver place ici qu'en passant, s'applique à ces trois espèces d'odes, telles que les a exécutées Victor Hugo. C'est qu'indépendamment du fonds d'idées et de sentiments qui les distingue, une seule et même forme poétique, inépuisable en richesses et infinie en variétés, les embrasse et les caractérise. En fait d'odes, Victor Hugo a créé la forme et le fond. On a dit, et avec raison, que depuis Ronsard aucun poète français n'avait inventé autant de rythmes que notre jeune contemporain. C'est

un savant architecte en constructions lyriques; et sous ce rapport il est difficile de dire où il s'arrêtera, car les combinaisons sont à l'infini, et les difficultés d'exécution qui les limitent semblent nulles et disparaissent devant sa souplesse puissante.

Mais l'élément lyrique n'est pas le seul qui se ren contre dans le talent de Victor Hugo. L'époque moderne est dramatique avant tout, et lui, il est, avant tout, poète de l'époque moderne. *Han d'Islande,* si remarquable par la profondeur d'analyse de certains caractères, par d'admirables contrastes de fraîche pudeur et d'atroces cruautés, et par une étonnante fidélité de couleur et de physionomie locale, *Han d'Islande* serait encore le roman le plus fortement noué et le plus dramatique de notre littérature, si *Cinq Mars* n'existait pas. Là, chaque chapitre s'organise en scène et vit d'une vie propre; c'est un roman qui se déroule à travers une série de petits drames. *Han d'Islande* prépare *Cromwell.*

Dans *Bug-Jargal,* le romancier, avec la même originalité de caractère et la même fidélité de pinceau, a poussé plus avant l'analyse de l'âme humaine et de ses passions les plus étranges, mais sans chercher à relier son roman en drame. A une époque où l'imitation de Walter Scott est presque une contagion nécessaire, même pour de très hauts talents, Victor Hugo s'est tenu à l'abri du soupçon par une diversité de manière incontestable. *Le Dernier Jour d'un condamné,* roman d'analyse, dans lequel toute la scène est psychologique, et dont les événements sont des idées, des sensations et des rêveries, se sépare encore plus complètement de la manière de l'écrivain écossais. Si jamais, comme il est probable, Victor Hugo se décide à porter sa puissance de combinaison romanesque sur une époque historique, il sera bien prouvé du moins qu'il n'y vient pas sur les traces d'autrui, et que là, non plus qu'ail-

leurs, son originalité n'aurait pas eu besoin de modèle (1). Le roman d'analyse, tel que l'ont exécuté d'habiles écrivains de nos jours, a été jusqu'ici touché presque seulement avec grâce, discrétion, finesse et douce mélancolie; quand d'orageuses passions y ont été retracées, comme dans *Werther* et *René*, ç'a été presque toujours une seule et même passion sous diverses formes, le vague d'un jeune et grand cœur qui ne trouve point ici-bas son objet; mais je ne sache pas qu'on ait encore analysé avec tant de profondeur et de précision des sentiments humains à la fois aussi intimes et aussi positifs qu'en ce dernier roman de Victor Hugo; jamais les fibres les plus déliées et les plus vibrantes de l'âme n'ont été à ce point mises à nu et en relief; c'est comme une dissection au vif sur le cerveau d'un condamné.

L'impression produite par le *Cromwell* est toute fraîche et récente; que dire là-dessus qui n'ait déjà été dit? L'esprit du poète, arrivé à une virilité complète, a senti le besoin d'aborder les choses de la vie et de s'y appliquer. Mais chemin faisant, et du premier coup, il s'est créé un admirable instrument dramatique qui va désormais lui servir en toutes les œuvres de ce genre. On voit que je veux parler du style et du vers de *Cromwell*, véritable style et véritable vers du drame moderne, qu'on ne retrouve précédemment en France que chez Molière, et encore exclusivement borné à la comédie. Quand l'auteur en composant *Cromwell* n'aurait réussi qu'en ce point, ce serait déjà un gain immense et une conquête féconde, condition préalable de tous progrès à venir. Est-il besoin de rappeler à combien d'autres titres *Cromwell* se distingue des essais jusqu'ici tentés dans la nouvelle voie? C'est la première

(1) M. Victor Hugo termine en ce moment un roman historique, qui aura pour titre : *Notre-Dame de Paris*.

fois surtout que l'école romantique prouve que ce qu'elle entend par vérité de mœurs et de langage n'exclut nullement la poésie, et qu'elle s'absout victorieusement du reproche de prosaïsme auquel d'estimables et piquantes productions n'avaient pas toujours suffisamment répondu. Il resterait même à savoir si le lyrisme, qui a comme occupé tout le premier âge poétique de Victor Hugo, n'empiète pas ici un peu trop sur les limites du second, et si quelque chose de plus sévère et de plus contenu ne sied pas davantage au tableau mouvant des choses de la vie. La représentation, au reste, peut seule éclairer ces points délicats; et nul doute que, si elle s'ouvre prochainement aux œuvres nouvelles, comme tout le fait espérer, Victor Hugo ne soit pour notre scène moderne un de ces solides ornements et de ces astres splendides auxquels il est donné de briller longtemps et de s'éclipser eux-mêmes bien des fois. Aux gens qui nous demanderaient des preuves à l'appui de si belles espérances, nous nous contenterons de répondre : Attendez peu d'années encore. C'est par le succès seul qu'on les réduira au silence, et qui sait même s'ils ne s'aviseront pas de le nier? D'ailleurs, quoique le moment de la crise dramatique approche, il n'y a pas de temps perdu jusqu'ici. Le drame appartient à l'âge de la virilité la plus mûre. Or, le dix-neuvième siècle est bien jeune encore, et Victor Hugo est plus jeune que le siècle.

« Tout poète doué d'un génie original, a dit Words-« worth, qui tient le mot de Coleridge, est obligé de « naturaliser parmi ses contemporains le genre d'esprit « et de goût propre à le faire apprécier, et de se créer « lui-même un public intelligent et sympathique. » Ainsi a dû faire M. de Chateaubriand, au commencement du siècle; ainsi fait aujourd'hui Victor Hugo. Il a débuté et grandi au milieu des attaques et des clameurs; de jour en jour, cette portion, d'abord infiniment petite

et çà et là dispersée, d'admirateurs ardents et sincères, s'est grossie, s'est ralliée, et aujourd'hui chacun de ses chants trouve des milliers d'échos dans la jeune France. Ce public contemporain du poète marche avec lui et le porte à la gloire. Déjà les effets sont manifestes ; le poète tant attaqué est lu de toutes parts ; la critique s'irrite contre chaque œuvre nouvelle, et les éditions s'en multiplient, et des traductions s'en impriment en Angleterre, en Allemagne, en Suède et en Russie. La faveur, qu'il n'a jamais recherchée, lui arrive comme une justice.

E. T.

---

Comme complément à ce curieux épisode d'histoire littéraire, recueillons ici un autre détail inconnu relatif aux relations de Sainte-Beuve avec Victor Hugo. Une lettre que ce dernier lui adressa le 17 mai 1832 (1) se termine par ces mots :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Maintenant, vous serait-il possible d'ajouter à votre admirable article une page, n'importe où, à la fin par exemple, pour parler de l'édition en elle-même (2), des nouvelles préfaces, notamment de celle du *Dernier Jour d'un condamné*, qui a quelque étendue, sinon quelque importance, et pour dire que, lorsque la réimpression nouvelle de *Notre-Dame de Paris* paraîtra, le journal en reparlera, ainsi que des trois chapitres nouveaux, qui sont très longs, et où figure Louis XI ? Ceci est dans l'intérêt matériel de la chose et du libraire. Pardon ! Si vous y consentez, écrivez-moi s'il est nécessaire que je vous renvoie l'article, ou si, au con-

(1) *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, p. 288, in-8°, Calmann-Lévy, 1896.

(2) L'édition Renduel de ses *Œuvres complètes*, qui parut en vingt-sept volumes, de 1832 à 1842.

traire, vous pouvez faire cette addition sans cela, et me l'envoyer assez promptement pour que la remise du tout à M. Bertin ne soit pas trop retardée.

« Pardon encore, et mille fois merci.

« V[ICTOR HUGO]. »

Or, c'est de l'article ayant trait aux *Romans* de Victor Hugo, placé maintenant dans le tome premier des *Portraits contemporains*, qu'il est question dans ces lignes, et jusqu'ici personne n'a fait connaître dans quel recueil ou journal il fut primitivement inséré. Ce silence s'explique d'autant mieux, que la version originale de ces pages parut dans le *Journal des Débats* du 24 juillet 1832, portant seulement quelques points pour toute signature. Peut-être faut-il chercher la raison de cet anonymat dans la lettre même de Victor Hugo, demandant à son ami d'ajouter un dernier paragraphe au texte de son « admirable article ». Sainte-Beuve s'exécuta, mais il ne signa pas le morceau, et lorsqu'il le réunit pour la première fois à ses œuvres, c'est-à-dire en mai 1836, dans le tome deux de ses *Critiques et Portraits littéraires* (1), il supprima l'ajouté sollicité. Ce dernier, qui, lui aussi, va revoir pour la première fois la lumière, termine l'article dans le *Journal des Débats*. Voici ces quelques lignes :

. . . . . . . . . . . . . . . . .

« Nous n'achèverons pas sans signaler au public les perfectionnements notables et les additions importantes qu'offrent ou qu'offriront les divers écrits de l'auteur dans la présente édition. Parmi les nouvelles préfaces, celle du *Dernier Jour d'un condamné* forme, par son étendue et la vigueur des développements, un digne préambule au récit. Lors de la livraison prochaine [, composée]

(1) In-8°, chez Renduel.

de *Notre-Dame de Paris*, on remarquera trois chapitres inédits fort longs, qui faisaient partie du premier travail de l'auteur, et dans lesquels Louis XI figure. Il sera piquant de comparer le Louis XI complet de M. Hugo avec les autres portraits récents que nous connaissons de ce roi. En un mot, la publication dont il s'agit, en ajoutant quelque chose au mérite de chaque ouvrage, doit en rajeunir et en multiplier le succès.

« . . . . . »

La lettre de Victor Hugo citée plus haut prouve que les pages de cette étude recueillies par leur auteur, quoique portant en volume la date de juillet 1832, étaient déjà écrites au mois de mai précédent.

Enfin, en mai 1836, les relations et les appréciations des deux anciens amis ayant subi les altérations que l'on sait, Sainte-Beuve indiqua discrètement cette modification par les quelques phrases suivantes, ajoutées à cette date, et qui terminent depuis lors le paragraphe précédant les deux derniers de l'article actuel. Cette intercalation, complétée en même temps par la note ci-dessous, telles sont les uniques adjonctions faites au texte primitif. Après les mots : « Gringoire nous promet, au nom de Victor Hugo, bien des romans, » on lit désormais :

« Il nous les promettrait plus attrayants encore, si quelque affection modérée humanisait davantage, interrompait parfois et liait entre elles ses humeurs bizarres (1). »

On retrouve dans son refus de signer un travail où

(1) « Qu'on se rappelle un moment le mélancolique Jacques de *Comme il vous plaira* de Shakespeare, et l'on sentira combien, chez le personnage créé par celui-ci, *l'affection* parvient à lier avec charme les résultats ironiques de l'expérience, et toutes sortes d'ingrédients divers. »

tout n'était pas spontané, puis dans la suppression de ses lignes de complaisance lors de la réimpression du morceau, cette conscience d'écrivain, cette notion élevée de la mission du critique, dont le maître ne se départit jamais sciemment. On le sait aujourd'hui, l'amitié n'était pas seule en cause lorsqu'il écrivit le paragraphe demandé. C'est d'ailleurs, pensons-nous, le seul exemple qu'il ait jamais donné d'une semblable faiblesse, c'est-à-dire de faire siennes des appréciations émanant d'autrui, chose fort différente du fait de prêter son concours à ses amis en rédigeant à leur place, soit à propos de matières quelconques, soit sur des sujets où l'on est d'accord avec eux. Depuis lors, lorsqu'on essaya d'obtenir de lui un jugement imprimé autre que celui dicté par ses propres opinions, en toutes circonstances il défendit courageusement envers et contre tous sa liberté de plume. Aussi la mémoire de Sainte-Beuve demeurera-t-elle entourée d'une légitime considération, car il sut associer un talent supérieur à ces mérites, peut-être plus rares encore : une conviction raisonnée et une probité absolue dans l'énoncé de ses arrêts littéraires.

Vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

# CICCOTTO

## NOUVELLE

Assise dans l'ombre, sous le manteau profond de la cheminée, Pascaline, les mains croisées sous son tablier, récitait son chapelet. On n'entendait que le bruissement de ses lèvres murmurant les prières. La cuisine toute enfumée, avec sa grande table de bois, la huche noire, ses chaises à dossiers peints, s'immergeait dans la nuit, sans un point lumineux. Le feu, demi éteint, couvait sous les cendres.

On frappa à la porte. Thérèse entra, un seau d'eau sur la tête : elle se courba un peu, car elle était grande, maigre et osseuse. Pascaline l'aida à poser son fardeau par terre, et Thérèse demeura un moment immobile, à peine essoufflée malgré le poids énorme qu'elle venait de porter. Puis elle dénoua le torchon qui lui avait servi de bourrelet et l'étendit sur une chaise : il était tout mouillé. Son fichu était également humide, ainsi que ses cheveux et son cou. Pascaline alluma une de ces lampes de cuivre à trois becs, dont la mèche de coton trempe dans l'huile et à laquelle sont appendus par une chaîne de métal l'éteignoir, les mouchettes et l'attisoir. Puis, elle ouvrit la huche, coupa une grosse miche de pain noir, prit un morceau de fromage et donna le tout à la servante.

— Et Canituccia? demanda-t-elle.

— Je ne l'ai pas vue.

— Il est tard, et cette petite gueuse ne rentre pas.

— Elle va venir.

— Thérèse, n'oublie pas que demain matin tu dois aller porter ce sac de grain à la ville.

— Bien, madame.

Sans manger, Thérèse mit le pain et le fromage dans la poche de son tablier; elle resta quelques secondes la bouche entr'ouverte, l'air abruti, sans aucune expression, pas même celle de la fatigue.

— Je m'en vais. Bonne nuit, madame.

— Bonne nuit.

Et elle s'en alla lentement dans une chaumière du village où quatre marmots l'attendaient pour souper. Pascaline ouvrit la porte et appela :

— Canituccia!

Aucune réponse. Le soir d'une journée de février tombait sur la campagne. Pascaline s'entêtait à vouloir percer l'obscurité; elle appela de nouveau :

— Canituccia!... Canituccia!...

Alors, de mauvaise humeur, elle descendit dans l'allée qui, de la porte de la maison conduisait à l'entrée principale, coupant en deux le potager. Elle regarda à droite, à gauche, du côté de l'unique rue qui traverse le village de Ventaroli. Pas de Canituccia.

— On l'aura tuée, cette misérable! grogna-t-elle.

Un gémissement lui répondit. Canituccia était assise sur une marche de l'entrée; accroupie, la tête dans les mains, et les mains dans les cheveux, elle pleurait à chaudes larmes.

— Ah! te voilà! Qu'est-ce qu'il t'est arrivé? On t'a battue? Où est Ciccotto?

Canituccia, une petite fille de sept ans, se mit à gémir plus fort.

— Pourquoi rentres-tu si tard? Et Ciccotto? Dis la

vérité, tu as perdu Ciccotto?...—Et la voix rageuse de la vieille fille se fit plus dure encore.

Canituccia se jeta à plat ventre, les bras en croix, sanglotante. Elle avait perdu Ciccotto.

— Ah! scélérate! assassine! drôlesse! coureuse! voleuse!... Ah! tu as perdu Ciccotto? Tiens, voilà pour toi... Tu as perdu Ciccotto? Tiens, attrape cela!... Tu as perdu Ciccotto? Tiens, encore pour toi!... — Et les soufflets, les claques, les bourrades, les coups de pied et les coups de poing allaient grand train. Canituccia criait, hurlait, se débattait sans pleurer. Quand Pascaline fut lasse de la frapper, elle lui donna un dernier renfoncement et dit, haletante :

— Ecoute, petite gueuse, tu sais que je t'ai recueillie par charité? Eh bien, si tu ne pars pas à l'instant à la recherche de Ciccotto et si tu ne le rapportes pas à la maison ce soir même, je te laisserai crever de faim sur la grand'route, comme une fille de chien que tu es!...

Et Canituccia, gémissante, geignante, son jupon rouge retroussé sur la tête, disparut dans l'ombre. Elle regardait anxieusement le long des haies, dans les champs, dans les terres labourées, appelant Ciccotto à voix basse. Elle l'avait perdu en revenant au logis et ne s'était point aperçue de son absence. Elle ne distinguait rien dans l'obscurité, avançant avec lenteur, s'arrêtant à chaque pas, le cœur battant. Ses pieds nus, durcis par le froid hivernal, ne sentaient ni le sol glacé, ni les pierres du chemin. Les ténèbres et la campagne immense ne lui faisaient point peur : elle voulait retrouver Ciccotto. Les paroles de Pascaline tintaient à ses oreilles : pas de Ciccotto, pas de souper... Or, la faim lui tenaillait les entrailles, lui tordait l'estomac. Et elle appelait, et elle appelait, toute petite dans la nuit :

— Ciccotto, mon beau Ciccotto, mon petit Ciccotto! Où es-tu, Ciccotto de mon cœur?... Ciccotto, viens donc près de Canituccia? Ciccotto, si je ne te retrouve

pas, la mère Pascaline ne me donnera rien à manger.

L'ombre minuscule de l'enfant dessinait d'étranges contorsions sur la route blanchissante. Sa voix devenait toute faible. Maintenant, elle courait comme une folle, prise de terreur. Deux fois, découragée, désespérée, elle s'assit par terre, à bout de forces; deux fois, elle reprit sa course. Enfin, elle entendit dans le pré voisin un grognement, un galop, et Ciccotto vint lui lécher les pieds en soufflant.

Ciccotto était un tout petit cochon rose, tacheté de noir, gros, gras et rond. Canituccia eut un cri de joie, prit l'animal dans ses bras et, malgré la fatigue, s'enfuit vers la maison. Elle riait, chantait, parlait haut, Ciccotto contre son cœur pour l'empêcher de se sauver, et Ciccotto, ses courtes jambes pendantes, grognait tranquillement. Canituccia se dépêchait, à demi morte de faim. De loin, elle vit la silhouette de Pascaline, guettant à la porte, et elle cria :

— J'ai trouvé Ciccotto! J'ai trouvé Ciccotto!...

Pascaline sourit dans l'ombre. Les deux femmes rentrèrent, et Ciccotto fut conduit à l'étable, où il mangea tout son saoul et s'endormit aussitôt. Canituccia, haletante, suivait toutes ces opérations. Comme Ciccotto, elle avait faim, et regardait Pascaline de ses grands yeux sauvages qui ne savaient pas demander; elle s'assit près de l'âtre, silencieuse. La vieille fille s'était remise à réciter son rosaire. Elle priait sans ferveur, par habitude. L'enfant, pliée en deux par les crampes d'estomac, observait la dévote; elle ne pensait à rien, torturée par le besoin. Après une demi-heure d'attente, quand le *Salve regina* fut terminé, Pascaline se leva, ouvrit la huche, tailla un morceau de pain, prit des haricots froids dans une assiette et donna le tout à Canituccia. Celle-ci, toujours accroupie près du foyer, se mit à manger avec avidité. Elle avait une petite tête, avec un visage mince et pâle, marqué de taches de rousseur et

noyé dans une forêt de cheveux rougeâtres, jaunâtres, brunâtres, — une tête trop petite sur un corps trop maigre. Elle était vêtue d'une chemise de coton blanc toute rapiécée, d'une camisole de toile marron et avait, en guise de jupon, un morceau de drap rouge retenu autour de la taille par une ficelle. On voyait ses jambes sèches, son cou nu et décharné, dont les tendons ressemblaient à des cordes. Elle mangeait avec une cuillère de bois noir, et lorsque son repas fut achevé, elle alla boire au seau d'eau.

— Va te coucher, dit Pascaline, qui avait pris son fuseau et filait. Canituccia ouvrit la porte de l'office où se conservait le miel, elle détacha sa jupe, s'étendit sur une méchante paillasse, tira un bout de couverture sur ses pieds et s'endormit. Pascaline filait toujours et pensait à l'enfant avec une certaine méfiance. La petite était la fille naturelle de Marie *la Rousse*, cette Marie, aux cheveux ardents et aux lèvres pourpres, qui avait d'abord fauté avec Jean-Baptiste, le cordonnier; puis, celui-ci était parti au régiment, et Marie était devenue la maîtresse de Gaspard Rossi, un monsieur. Gaspard l'avait aussi quittée, malgré la naissance de Canituccia, qui passait pour être sa fille. Un beau jour, Marie avait disparu, allant on ne sait où mener une vie de débauche, abandonnant son enfant... Gaspard avait refusé de s'occuper de l'orpheline, qui avait été recueillie par Crescenzo et Pascaline Zampa, le frère et la sœur. Mais la petite figure blanche semée de taches de rousseur rappelait celle de la mère, *la Rousse*, et Pascaline, la vieille fille chaste, maigre, efflanquée, les mains noueuses, les dents jaunes, les yeux ardents, qui ne s'était jamais mariée, faute de dot, Pascaline frémissait de colère hystérique en pensant aux folies amoureuses de Marie *la Rousse* et se défiait de Canituccia.

Aussi le lendemain, par précaution, elle attacha une ficelle à la patte de Ciccotto et lia l'autre bout à la

taille de la fillette pour les empêcher de se séparer. Le petit cochon trottinait derrière l'enfant, et tous deux passaient leur journée aux champs en quête d'herbe fraîche, se tiraillant mutuellement de droite et de gauche. A mesure que la saison s'avançait, les deux amis restaient plus longtemps ensemble, ne se quittant que pour aller dormir chacun de leur côté. Dès l'aube, ils partaient l'un traînant l'autre, et cherchaient du maïs, des figues ou du miel hâtif tombé de l'arbre. Ciccotto devenait grand, gros et fort, tandis que Canituccia restait chétive, toute menue. Quelquefois Ciccotto galopait trop vite pour la petite, et l'entraînait haletante sous le ciel de feu, sur la terre séchée, craquelée par la chaleur...

— Attends, Ciccotto, pas si vite! criait-elle, épuisée.

Puis Ciccotto se mettait à dormir et l'enfant s'étendait près de lui, dans un sillon, les yeux clos, les paupières brûlées par les flammes du soleil de midi. Elle se relevait étourdie, les joues en feu et la bouche épaisse. Maintenant la ficelle n'était plus nécessaire, car Ciccotto était devenu obéissant, et Canituccia se servait d'une gaule pour l'empêcher de se jeter sous les charrettes qui passaient sur la grand'route. Ils rentraient à la nuit, la petite toujours en avant, talonnée par l'insatiable faim qui lui tordait les entrailles. Une fois, elle avait essayé de voler des sorbes dans le champ de Nicolas Passaretti, mais les sorbes étaient amères et Nicolas l'avait frappée rudement. Il avait tout raconté à Pascaline, qui avait aussi battu l'enfant; celle-ci s'était sauvée dans les champs avec son inséparable compagnon et lui avait dit en pleurant :

— Pascaline m'a fouettée, parce que je suis une voleuse!

Mais le petit cochon avait secoué la tête en grognant et s'était mis à paître. Cependant, quand une idée se formait dans l'âme bornée de la fillette, elle la confiait

à son ami. En revenant au logis, le soir, elle lui tenait les discours suivants :

— Maintenant, nous allons rentrer à la maison, et Ciccotto se couchera dans l'étable, puis la mère Pascaline lui apportera son souper, puis la mère Pascaline donnera à manger à Canituccia, qui sera bien contente, puis...

Et le matin :

— Si Ciccotto est bien sage, Canituccia le conduira à la montagne, à l'enclos du curé, et il mangera beaucoup, beaucoup de miel, pendant que Canituccia mangera beaucoup, beaucoup de pain...

Ciccotto engraissait à vue d'œil. A l'automne, il était énorme. Un jour, d'un coup de tête, il jeta par terre l'enfant, qui se releva en lui envoyant des pierres. Ce fut leur unique querelle. A la maison, Canituccia était de plus en plus mal nourrie, car la récolte était mauvaise et Pascaline traitait durement la fille de *la Rousse*. La vieille dévote devenait impossible, elle se disputait avec Thérèse, avec le jardinier, avec son frère, avec Canituccia, avec tout le monde. Le curé, le dimanche précédent, lui avait refusé l'absolution, à cause de ses colères.

A présent, il pleuvait sans cesse, et les deux amis revenaient tout mouillés des champs. Canituccia, pour se garantir, se mettait son morceau de drap rouge sur la tête, et restait en chemise, marchant dans la boue, clapotant dans les flaques d'eau, battue par le vent, criant à son compagnon :

— Courons, mon beau Ciccotto, courons vite, car il pleut et je suis toute trempée. Courons pour nous sécher près du feu...

Mais souvent le feu était éteint et Canituccia allait se coucher dans ses vêtements humides. Au mois de novembre, le bruit courut que Marie *la Rousse* était morte à Capoue de la fièvre typhoïde, et le curé flétrit

sa conduite au sermon du dimanche, faisant rougir Coricetta et Nicoletta, qui avaient quelques peccadilles du même genre sur la conscience. On annonça à Canituccia la mort de sa mère, mais elle ne comprit pas, et resta là, comme une buse.

Ce mois-là Ciccotto était si gros qu'il ne pouvait plus courir ni aller aux champs : il se promenait gravement. Le première fois que Canituccia le laissa seul pour aller ramasser du bois à la montagne, elle lui rapporta des glands dans son tablier. Avant de sortir, pour vaquer à ses occupations, elle venait lui dire bonjour, et le soir, en rentrant, sa première pensée était pour lui. Elle s'épouvantait de le voir si gros, tandis qu'elle restait maigre comme un cent de clous.

Un soir de décembre, en revenant de la fontaine, elle trouva le curé, Nicolas Passaretti et Crescenzo Zampa qui discutaient vivement : les trois hommes allèrent ensuite examiner Ciccotto et recommencèrent à se disputer. Mais le lendemain, elle vit arriver Sabatino, le boucher, et Rosaria, la servante de Gaspard Rossi. Une grande agitation régnait dans la cour et dans la maison : sur le feu, un grand chaudron; un peu partout des plats, des bassins, des seaux et des casseroles. Pascaline, Thérèse et Rosaria avaient leurs jupes retroussées et de grands tabliers blancs. Sabatino allait et venait d'un air important. Canituccia regardait tout cela sans comprendre. Elle demanda tout bas à Thérèse :

— Qu'est-ce qu'il y a ce soir?

— C'est la semaine de Noël, et nous allons tuer Ciccotto.

Toute étourdie, Canituccia alla s'accroupir à l'entrée de la cour; elle vit Sabatino et Nicolas traîner Ciccotto qui grognait désespérément et ne voulait pas mourir; elle vit le couperet s'enfoncer dans la gorge de son ami et en faire jaillir un flot de sang; elle vit le bou-

cher lui couper la tête, en rond, autour du cou, et la poser sur un plat, au centre d'une couronne de laurier frais; elle vit dépecer le corps en deux parties et les peser sur la balance, au milieu des exclamations de joie. Elle restait dans l'ombre, dans son coin, dans la nuit glaciale, sans bouger... On l'appela à la cuisine. Rosaria et Thérèse confectionnaient des saucisses avec les petits entonnoirs. Sabatino et Crescenzo préparaient les jambons et le lard, tandis que Nicolas surveillait la bassine où les lardons blancs se transformaient en graisse et en saindoux. Pascaline sur un coin du fourneau faisait frire du sang dans la poêle. Tous parlaient gaiement, le visage animé par le feu et le travail, pris par la joie de cette viande, de cette graisse, de ce sang, de cette prospérité. Canituccia demeurait immobile à la porte. Alors Pascaline, pensant que l'enfant n'avait pas encore mangé depuis la veille et que c'était un jour de fête, prit un morceau de pain et étendit dessus une cuillerée de sang frit; elle le lui tendit en lui disant :

— Mange cela, petite.

Mais Canituccia, qui mourait de faim, refusa simplement, d'un signe de tête.

MATILDE SERAO.

(*Traduit de l'italien par* Mme CHARLES LAURENT.)

# BRIMBELLES

Une personne mécontente d'elle-même l'est presque toujours des autres.

*

Si, pour un motif quelconque, votre présence doit mettre les autres en relief, soyez sûr qu'elle sera bien accueillie; ne vous y laissez pas prendre.

*

L'usure des choses prouve leur commodité.

*

L'impôt de la charité se perçoit ici-bas, et s'enregistre là-haut.

*

On se lasse vite du malheur des autres.

*

Une joie qui arrive à point double de valeur.

*

Il y a des amitiés instantanées qui bientôt deviennent vives, profondes et s'enracinent en nous, alors que d'autres, vieilles de dix ou vingt ans, restent au même point, sans que nul n'avance ou recule la borne qui les sépare. Ce sont des *amitiés de frontière*, elles sont voisines mais de nationalités différentes.

*

Un foyer où le feu se consume lentement vaut mieux qu'une flambée vite éteinte.

*

La frivolité des hommes provoque la coquetterie des femmes.

*

Qui parle de son bonheur risque fort de le perdre.

*

L'attente use la joie comme le temps use la douleur.

*

Souvent, les dernières paroles qu'on échange sur le seuil ou sous la portière, sont les plus essentielles; c'est le *post-scriptum* de la visite.

*

On est moins sensible à l'injure d'un rustre qu'à l'impolitesse d'un raffiné.

*

Il est des mots qui sonnent gaiement, ils annoncent le bonheur; d'autres tintent comme un glas douloureux.

*

Hier... demain... abîmes entre lesquels passe aujourd'hui!...

*

Il y a des gens qui n'ont d'éloquence que pour médire.

*

Certains esprits ont besoin de la *meule* pour s'aiguiser, d'autres sont *rémouleurs* inlassables.

*

Que de choses on considère comme obligatoires, qui

ne sont que superflues; vaines broutilles qu'il faut enlever du chemin pour le rendre net.

*

Quand la mort frappe des vieillards ou des inconnus, on la croit très lointaine, elle nous laisse indifférents; lorsqu'elle frappe autour de nous, parmi les contemporains, on se dit avec un petit frisson d'effroi : pour qui sera le premier coup?

*

Est-ce étrange! On ressasse ses peines presque autant que ses joies; il semble que celles-ci se ravivent en aiguisant celles-là.

*

Le souvenir s'épingle dans l'esprit, comme des papillons dans un album; il conserve sur ses ailes la poussière d'or des choses et des gens, longtemps après qu'ils ont disparu.

JEANNE DOMPIERRE.

# A TRAVERS L'HISTOIRE

## REVUE MENSUELLE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

---

### ÉLISA NAPOLÉON (1)

Elisa Bonaparte eut quelque chose du génie de son frère. Joseph disait d'elle : « C'est de nos trois sœurs celle qui, au moral comme au physique, a le plus de ressemblance avec Napoléon. »

A l'époque du Consulat, Rœderer en trace un vivant portrait :

Voici la personne de la famille que j'aime le plus.

Elle est d'une taille ordinaire; mince, maigre, point de gorge, les bras menus, la jambe et les pieds jolis, une figure bien faite, profil antique, des cheveux noirs, des yeux noirs, la peau assez blanche, la bouche assez grande, de belles dents, une extrême mobilité dans sa physionomie. Son état habituel est un air vif et un peu dur. La décence, la bonté, quelquefois l'air de l'ennui et de la contrainte, quand elle est avec des personnes qu'elle connaît peu. L'air gai, ouvert, spirituel avec ses amis, quand elle s'amuse. Elle passe brusquement d'une physionomie à l'autre, comme d'une idée, d'une affection, à l'idée, à l'affection contraire.

La mobilité de sa figure n'est pas son seul charme, c'est

(1) *Élisa Bonaparte,* par Paul MARMOTTAN, Paris, libr. Honoré Champion, 1 vol. in-12.

*Élisa Bonaparte* (*Bacciochi*) *en Italie,* par E. RODOCANACHI. Paris, libr. Flammarion, 1 vol. in-12.

aussi la force de son expression; c'est le mélange de diverses expressions. Souvent les rires et les larmes se mêlent.

Elle aime passionnément la tragédie, elle sait par cœur des fragments des plus beaux rôles de Racine et de Voltaire, elle affectionne les rôles des situations héroïques, elle les débite assez bien, quoiqu'avec un peu d'accent méridional. Elle a ce goût de commun avec le Premier Consul et Lucien qu'elle aime beaucoup.

Dans la même seconde elle souffre, elle crie, elle pleure, elle rit et console ceux qui l'entourent.

Je n'ai vu personne qui se livrât plus franchement à ses premiers mouvements et qui gagnât moins à les réprimer. Je n'ai vu personne qui réunît à tant de mouvement tant de prudence, et à tant d'abandon tant de réserve. C'est qu'elle a réfléchi, c'est qu'elle a des principes. Les principes dispensent des petits calculs qu'exigerait chaque circonstance.

Sa vie si variée a trouvé deux historiens, dont l'un, M. Paul Marmottan, nous fait connaître, avec un soin extrême, d'après des pièces d'archives en partie sa propriété, l'enfance d'Elisa, son éducation, puis son mariage avec Félix Bacciochi, et sa vie à Paris sous le Consulat; après lui, M. E. Rodocanachi, de sa plume colorée et pittoresque, décrit son gouvernement à Lucques et à Piombino, puis à Florence comme grande duchesse de Toscane.

La sœur de l'Empereur est appelée indifféremment par les historiens : Elisa Bonaparte de son nom de jeune fille; Elisa Bacciochi du nom de son mari; Elisa Napoléon du nom qu'elle se donnait elle-même, ayant obtenu de l'Empereur l'autorisation de l'adopter. En réalité elle ne s'appelait pas Elisa, mais Marie-Anne. C'était mode du temps de changer de prénom. De ses deux sœurs, l'une, Pauline, s'appelait en réalité Paola-Maria, et l'autre, Caroline, avait reçu au baptême les noms de Maria-Nunziata.

Elisa naquit à Ajaccio le 3 janvier 1777, quatrième enfant de Charles Bonaparte et de Letitia Ramolino.

On sait que les Bonaparte appartenaient à la meilleure noblesse de l'île de Corse, mais qu'à la fin du dix-huitième siècle la famille était réduite à une situation de fortune des plus précaires. Aussi accueillit-on avec joie le brevet du 24 novembre 1782 qui nommait la jeune Marie-Anne (Elisa) élève au couvent de Saint-Cyr que Louis XIV avait fondé pour l'éducation des demoiselles de qualité. Elle ne se rendit cependant à Saint-Cyr qu'en 1784, à l'âge de sept ans et demi. Son frère Napoléon venait de passer de l'Ecole de Brienne à celle de Paris. L'éducation que la jeune fille reçut en France, de même que celle qu'y reçut son frère, devait marquer profondément sur son caractère et explique la suite de sa vie.

Elisa aurait dû demeurer à Saint-Cyr jusqu'à l'âge de vingt ans, mais un décret de l'Assemblée nationale, du 7 août 1792, supprima cette maison d'éducation trop aristocratique. Bonaparte lui-même ramena sa sœur à Ajaccio. Elle avait alors quinze ans révolus, paraissait sérieuse. Elle avait de la grâce et ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat profond.

A peine Elisa était-elle de retour sous le toit paternel que les événements de Corse, amenant le triomphe de Paoli et du parti hostile à la Révolution française, obligèrent la famille Bonaparte de s'exiler. Après un arrêt à La Valette, près de Toulon, Letitia s'établit avec ses enfants à Marseille vers la fin de juillet. Ce furent des jours de privations et de peines. En 1795, la famille Bonaparte ruinée par les Anglais qui avaient distribué ses biens à leurs partisans était réduite au dénument. Napoléon soutenait les siens en leur envoyant le plus fort de ses appointements.

Mais voici l'étoile du jeune Corse qui se lève, monte rapidement à l'horizon qu'elle remplit de son éclat. Le 2 mars 1796, Bonaparte est placé à la tête de l'armée d'Italie, le 9, il épouse Joséphine, veuve d'Alexandre

Beauharnais, le 23 il passe à Marseille où se trouvent les siens. « Que de changements depuis un an! Sa mère et ses sœurs étaient installées rue Paradis. Leur salon était devenu le rendez-vous des officiers de passage et des Corses qui tenaient à faire leur cour à la famille du généralissime. » Cent et un brillants officiers papillonnaient autour de ces demoiselles. Parmi eux, Félix Bacciochi qui allait enlever le cœur d'Élisa.

Félix était né à Ajaccio le 18 mai 1762. Il avait ainsi quinze ans de plus que celle qui allait devenir sa femme. Il appartenait à une famille corse, originaire de Gênes, reconnue de noblesse en 1771 par le Conseil supérieur siégeant à Bastia. Les deux familles Bacciochi et Bonaparte étaient liées de longue date. Elles se fréquentaient bien des années avant la Révolution, leurs hôtels se touchaient presque.

Bacciochi était alors capitaine d'infanterie. Ce qui le caractérisait plus particulièrement était une humeur bonasse et une grande passion pour le violon, dont il jouait du matin au soir. Tel qu'il était, il plaisait à la jeune fille qui le préféra à des partis beaucoup plus brillants. Le mariage civil eut lieu le 1er mai 1797 et le mariage religieux le 14 juin seulement, dans la cathédrale de la ville de Milan où le général Bonaparte venait d'entrer en triomphateur. Peu après son mariage, Bacciochi fut nommé commandant du fort Saint-Nicolas à Marseille, puis adjudant au général en chef commandant la Corse, Cervoni. Un fils lui naquit dès le mois de juin 1798 et reçut le nom de Napoléon.

La prodigieuse fortune de son frère, nommé premier consul, attire Elisa avec son mari à Paris.

M. Paul Marmottan donne de la vie d'Elisa Bacciochi à Paris durant l'époque du Consulat une description à la fois minutieuse et brillante. Elle demeurait rue de Miromesnil, au coin de la rue Verte, fréquentait assidûment chez Mme Récamier. Elle était folle de

bals et de théâtre. A Longchamp elle conduit d'une main nerveuse un wiski attelé de chevaux fringants. Le matin au bois, en amazone, souple et élégante sur son cheval alezan, elle avait pour écuyer préféré le comte Rœderer.

Le 25 décembre Lucien Bonaparte fut appelé par le Premier Consul au ministère de l'Intérieur. Il avait une délicieuse petite femme, Christine Boyer, mais qui était d'une santé fragile. Entre Lucien et Elisa une grande sympathie de caractères avait amené une intimité étroite. Lucien confia à sa sœur le soin de présider les réceptions officielles. Au ministère de l'Intérieur étaient alors rattachés l'Instruction publique et les Beaux-Arts. Elisa, qui adorait la littérature et le théâtre, se tire de son rôle à merveille. Elle trône parmi les illustrations de l'époque : Fontanes, son préféré, La Harpe, Chateaubriand, Volney, Picard, Ducis, l'abbé Morellet; les artistes sont représentés par David, Gros, Isabey, Lethière, Fontaine. Elle arbitre des concours de poésie. Elle organise dans les salons du ministère des représentations théâtrales.

La mort de Christine, femme de Lucien, survenue le 18 mai 1800, met dans la vie d'Elisa une note plus sérieuse. Lucien écrit : « Christine a expiré dans mes bras et dans ceux de notre sœur Elisa. Elle a du moins éprouvé l'espoir que ses deux petites filles, Charlotte et Egypta, retrouveraient une autre mère. » Elisa, qui avait perdu son fils, se dévoua effectivement à ses deux petites nièces de tout son cœur. Cependant Bacciochi, son mari, suivait Lucien Bonaparte dans son ambassade en Espagne, laissant Elisa seule à Paris. Il se montrait mari timide et déférent, subjugué par l'ascendant de sa femme; sans ambition, mais sa femme en avait pour lui. A Paris, Elisa continue ses réceptions. Elles ont un caractère de plus en plus littéraire. Elle s'attache particulièrement Chateaubriand, pré-

sente au Premier Consul son livre sur le christianisme; songe à rallier le grand écrivain à la politique de son frère et parvient à le faire rayer de la liste des émigrés. Le général Leclerc, son beau-frère, en écrit à Lucien : « Elisa donne tout à fait dans les savants. Sa maison est un tribunal où les auteurs viennent se faire juger. »

De ce salon M. Paul Marmottan donne une description très vivante. Tout y est à l'antique, d'un style grec, mâtiné de romain. Sans les mollets à bas de soie, sans les habits bleus ou verts à la française, sans les tours de cou en oreilles de lapin, on s'imaginerait voir sortir de derrière les portières à palmettes des contemporains de Périclès ou de César. Sur une chaise longue, aux formes antiques, ornée d'attributs mythologiques peints en vert bronze, est étendue une femme jeune, au masque sévère, profil antique, pâle de teint et décolletée. Moulée dans un fourreau uni et flottant elle a la taille serrée au-dessous des seins et le pied chaussé d'escarpins sans talon. La coiffure est relevée très haut, touffes de cheveux noirs frisottés en petites lyres, nouées d'un bandeau d'or avec camée qui enserre les tempes et le front. Elisa parle et jase sur tout, mais principalement sur la politique et la littérature. Coquettement elle s'évente d'un petit éventail aux paillettes d'or. Autour d'elle, un cercle d'admirateurs, les reins souples, empressés et béats, accompagne ses saillies d'un *susurrus* approbateur. Quelques dames s'ennuient dans les sièges à dos renversés, à bras de sphinx, dont l'acajou ciré reluit sous la lumière des lourds candélabres et des grands lustres de style grec, où les flammes ont pour calices les touffes de feuilles d'acanthe en bronze ciselé.

A son retour d'Espagne Bacciochi part pour l'armée du Rhin, puis il reçoit un commandement à Sedan. Elisa reste seule à Paris. On joue la comédie à la

Malmaison, la tragédie au Plessis. Hortense et Caroline remplissent les premiers rôles. Elisa triomphe sous les traits de Chimène. Dugazon donne des leçons à la troupe impériale. Puis on se réunit à Neuilly chez Lucien où l'on monte également des pièces de théâtre. Elisa remplit le rôle d'Alzire. « La chaleur des déclarations, l'énergique expression des gestes, la vérité trop nue des costumes vont jusqu'à révolter les spectateurs. » Et Napoléon lave la tête à Lucien.

Telle fut la vie d'Elisa jusqu'au message du 18 mars 1805 par lequel Napoléon faisait connaître que la principauté de Piombino « située au milieu de la Toscane, éloignée des autres possessions françaises, et, depuis qu'elle avait été déclarée territoire d'Empire, administrée sans règle et sans surveillance » devait être désormais soumise à un régime particulier, et qu'en conséquence il donnait ce pays « sous le haut domaine de la France » à sa sœur, la princesse Elisa Bacciochi, en conférant à son mari le titre de prince de l'Empire. Le 21 juin Napoléon ajoutait à Piombino la principauté de Lucques. Piombino était une petite bourgade dans un site inaccessible, dominant, fière et pittoresque, les flots bleus de la Méditerranée. Le titre de princesse de Piombino sonnait gaiement comme un refrain d'opérette; mais la principauté de Lucques était un véritable petit Etat où la sœur de Napoléon allait pouvoir, de la manière la plus sérieuse, déployer ses qualités de souveraine.

Nous quittons ici M. Paul Marmottan, en le remerciant de nous avoir renseignés avec tant de précision sur la première partie de la vie d'Elisa, pour suivre M. E. Rodocanachi qui, avec une bonne grâce charmante, un esprit souple et brillant, va nous faire connaître le règne de la petite et — nous allons le constater — très grande souveraine.

Du jour de son installation à Lucques, Elisa prend

énergiquement en main les rênes de l'Etat. Eût-on deviné ces aptitudes au gouvernement en la gracieuse fille de la rue de Paradis à Marseille, en la sémillante maîtresse de maison de la rue de Miromesnil à Paris? Du fond de sa secrétairerie d'Etat elle surveille tout, administre tout avec activité et compétence. Les impôts datant du moyen âge, tortueux et vexatoires, sont supprimés. Supprimé aussi l'espionnage politique. Notre petite princesse trouve à cette occasion une phrase superbe : « Cet espionnage pouvait convenir à la marche incertaine du gouvernement des nobles; mais les affections et la reconnaissance dont on m'entoure, c'est la surveillance qui convient le mieux à mon autorité. » Très clairvoyante, Elisa s'appuie sur le petit peuple, *il populo minuto*. Elle donne des règlements nouveaux aux hôpitaux et aux hospices, et, ce qui est plus beau encore, tient la main à ce que lesdits règlements soient observés. Elle fonde des écoles de filles, des maisons de retraite pour les vieux prêtres. Les prisons, bouges immondes, sont assainies, transformées; les détenus y sont astreints à un travail régulier. Les Lucquois sont réfractaires à l'inoculation : elle promet des primes aux médecins qui vaccineront le plus. Non contente de donner une bonne administration à ses Etats, elle s'efforce d'y amener la prospérité. Avec l'aide d'un nègre nommé Annecy et d'un mulâtre nommé Duruisseau, elle s'occupe d'y introduire la culture du coton. De Naples elle fait venir des plantes utiles et décoratives et en tente l'acclimatation. Elle organise des colonies agricoles et met gratuitement à la disposition des immigrants des domaines coloniaux. De France, elle fait venir des ruches à miel. Elle désire introduire à Lucques l'industrie de la soie. Des mûriers sont plantés; une école de soierie est ouverte; un industriel appelé Chambéry ouvre une manufacture. Puis elle juge utile d'installer des fabriques de velours, et

l'active princesse fait venir les ouvriers les plus habiles. De belles routes sont percées, elles sont larges, elles sont à dos d'âne; elles sillonnent la principauté en tous sens, facilitant transports et communications. Des ingénieurs venus de France et de Hollande entreprennent le desséchement des marais. Elisa projette le creusement d'un canal de Lucques à la mer. Pour stimuler l'activité de tous elle organise des expositions. « La petite cité de Lucques, écrit M. Rodocanachi, qui, pendant des siècles, avait sommeillé derrière ses remparts épais, sous la protection de la madone qui veillait du haut de la cathédrale, devient tout à coup une capitale brillante et gaie, pleine de bruit et de mouvement. »

Noblesse et haute bourgeoisie rivalisent de luxe et d'éclat. On fait tant de bottes à l'écuyère que le cuir vient à manquer. Deux théâtres s'ouvrent à la fois. Dans l'un on monte des ballets italiens; dans l'autre, c'est la comédie française. Le carnaval a un éclat inaccoutumé. Que de grelots, de masques et de rubans! « Durant les mois chauds, observe notre charmant historien, la société élégante se rendait aux bains de Lucques où, sous les frais ombrages qui bordent la rivière, les jeux de hasard et l'imprévu des intrigues amoureuses distrayaient les loisirs d'une vie nonchalante. Elisa fit construire un casino dans lequel les divertissements se succédaient et un établissement thermal où les baignoires étaient en marbre de Carrare. » « La vogue des bains de Lucques devint si grande, assure M. Rodocanachi, qu'elle dura jusqu'au milieu de ce siècle. »

Comme l'Etat devenait prospère il fallut naturellement y fonder une académie. Le nombre des membres en fut fixé, comme de juste, à quarante. Pour en rehausser le lustre, Elisa créa des membres correspondants choisis parmi les illustrations européennes. Monge, dé-

coré de cet honneur, répondit à la princesse : « Le peuple de Lucques, naturellement porté vers les sciences, les lettres et les beaux-arts, n'attendait pour les cultiver avec succès, que d'être électrisé par une souveraine qui en connût tout le prix. » Ajoutons que les travaux de cette académie ne furent d'ailleurs pas inféconds. Elle a publié jusqu'en 1860 douze volumes de documents très précieux pour l'histoire de la cité.

La musique ne fut pas négligée. Pour diriger sa « chapelle », Elisa ne trouva pas moins que Paganini, et elle s'attacha définitivement le grand musicien avec le titre de « virtuose de sa chambre ».

Il fallait enfin à Elisa une armée. Elle réunit trois cents Corses, qui étaient pour la plupart des réfractaires réfugiés en Italie.

Ce qui menaça d'amener des complications, quand Napoléon enjoignit à la gracieuse souveraine de chasser de ses Etats les réfractaires. Mais de quoi alors eût-elle composé son armée ? Entrée dans la voie du militarisme Elisa rêva de faire grand. Elle créa dix-neuf régiments dont chacun eut un colonel. Ces dix-neuf colonels furent invités à offrir un bal à leur princesse. Le bal fut charmant. A cette fête se bornèrent d'ailleurs les fonctions de ce brillant état-major, car de troupes, on ne lui en connut jamais. Enfin, pour que rien ne manquât à la gloire guerrière de la digne sœur de Napoléon-Bonaparte, Elisa organisa une milice. Elle la composa d'une brigade de gendarmes à cheval, d'une compagnie de grenadiers à pied, du bataillon du prince Félix, enfin du régiment de canonniers de Viareggio. Le prince Félix, dont c'était la seule occupation, faisait manœuvrer et parader tout ce beau monde sous les yeux émerveillés des Lucquois, et Elisa, entourée d'un gros d'officiers, passait elle-même la revue des troupes, vêtue d'un costume bleu de ciel à parements chamois et chaussée de bottes à l'écuyère.

Pour augmenter les revenus de son petit Etat, Elisa avait encore les coupes de bois du territoire de Piombino, qu'elle dirigeait elle-même, et celles de la forêt de Buriano, dont elle disputait âprement la possession à la commune de Florence.

Elisa avait le génie commercial. Avec beaucoup d'énergie et d'intelligence, elle parvint à faire reprendre l'exploitation des carrières de marbre de Carrare abandonnée depuis longtemps. Ce n'était plus aisé. Il fallut ouvrir des routes, créer un matériel important, recruter des ouvriers et leur enseigner un métier dont la tradition s'était perdue. Pour trouver des capitaux la princesse créa la Banque *Eliséenne* qui versa réellement à ses actionnaires un intérêt de cinq pour cent. Et pour réaliser des bénéfices la princesse mit en actions la gloire de la famille. Dans les premiers blocs extraits, elle fit sculpter des bustes de l'Empereur d'après un plâtre de Canova. Tous les grands officiers de la couronne, Duroc, Talleyrand, etc., en reçurent des exemplaires et voici les fonctionnaires secondaires, pour se faire bien venir, de solliciter à l'envi — en y mettant le prix — de semblables bustes. Ce fut une affaire d'or. Un rapport du 12 janvier 1809 constate qu'on avait à cette date fabriqué en marbre de Carrare douze mille bustes de Napoléon. Elisa étendit alors son industrie. Elle lança des prospectus. Toute la famille impériale fut mise en effigie. En habile artiste, elle faisait passer la beauté avant la ressemblance. Son secrétaire écrivait au directeur des travaux, au sujet d'une statue de Caroline : « Le corps de la statue sera fait d'après ce qu'il y a de mieux dans les modèles antiques, la tête couronnée de lauriers. » Caroline trouva sa statue très bien. Et l'industrie se développa encore. Elle fut étendue aux bustes des maréchaux, et, enfin, aux objets d'utilité à bas prix. Les bénéfices réalisés furent considérables si bien qu'Elisa, dans une lettre

à Talleyrand, pouvait parler, non sans orgueil de « cette institution fondée pour la gloire de l'Empereur et la reconnaissance des peuples ».

Elisa avait un Sénat, l'antique Sénat de Lucques, auquel elle témoigna de grands égards, mais elle craignait de le surfatiguer, si bien que durant les années 1809, 1811, 1813, 1814, elle crut ne pas devoir le convoquer. Les impositions furent perçues à titre provisoire. Les sénateurs eurent d'ailleurs un témoignage de la sympathie que leur portait la princesse par le magnifique costume dont elle voulut qu'ils fussent parés : habit de drap vert foncé bordé d'un parement de soie à feuilles de chêne entremêlées de glands, gilet de drap blanc garni de même, culottes de soie noire, bas blancs, souliers à boucles, chapeau tricorne, cheveux en bourse, épée au côté. » Tels les sénateurs lucquois apparurent dorénavant dans les cérémonies publiques superbes et satisfaits.

Elisa avait encore un mari, le bon prince Félix, « monsieur Félix » comme l'appelèrent ses sujets, qui jouait du violon, avait une humeur charmante, portait fièrement son panache quand il paradait devant son bataillon, et pinçait sans plus de façon le menton aux belles filles qui passaient aux abords du palais. Véritable roi d'Yvetot qui s'entendait merveilleusement à dépenser les revenus qu'une fortune inouïe avait mis entre ses mains. Quand d'aventure sa femme s'absentait, il avait le gouvernement de l'Etat. Ce gouvernement consistait alors à mener joyeuse vie dans son petit palais, à tenir cercle le soir jusqu'à une heure tardive, et à répondre invariablement aux fonctionnaires qui venaient l'entretenir des affaires en cours, à leur répondre sérieusement, en tapotant sa tabatière : « Voilà une chose grave et dont nous prenons bonne note pour le retour de Son Altesse Impériale. »

A ces qualités, Monsieur Félix joignait une philo-

sophie limpide et de bon aloi. « Elisa Napoléon, dit Mlle Avrillon, avait la réputation d'être fort galante. Son mari s'accommodait de tout cela, souffrait sans se plaindre, ou plutôt cherchait des consolations de son côté. » « Il y avait en effet à la cour de Lucques, dit M. Rodocanachi, un brillant cavalier, grand vainqueur des cœurs féminins, beau, jeune et séduisant. Il s'appelait Bartolomeo Cenami. Elisa le combla de sa faveur. Il devint son premier écuyer, reçut la direction et la surveillance de l'Instruction publique, la Légion d'honneur et la Couronne de fer, une large part dans les biens des corporations religieuses sécularisées, une pension de 40,000 livres sur la caisse spéciale appelée « Fonds des fabriques de soieries et de broderies. » Cenami se fit construire un hôtel auprès de celui de la princesse et on le voyait sans cesse à ses côtés.

Bref, Elisa aurait laissé parmi ses sujets un souvenir de tous points enchanteur, si, en vraie Bonaparte, elle n'eût été, elle aussi, piquée de la tarentule anticléricale. Les Lucquois étaient fortement attachés aux croyances de leurs ancêtres et Elisa, à tous propos, prenait plaisir à les froisser. Le jour de la Saint Napoléon, elle fit monter en chaire, dans l'église cathédrale, son ministre de la Justice pour y prononcer le panégyrique de l'Empereur. Si bien que, nonobstant la prospérité matérielle que leur avait apportée leur jolie souveraine, les Lucquois s'aigrissaient contre elle, quand, son ambition se réalisant, Elisa fut nommée grande-duchesse de Toscane.

Napoléon avait décrété la réunion de la Toscane à l'Empire et, aussitôt, les bureaux de Paris avaient jugé nécessaire d'y instaurer l'administration française. Et une nuée de fonctionnaires s'abattit sur le pays, du Piémont, de France, de Belgique, de plus loin encore. Ils arrivaient avec une fortune médiocre, mais galonnés jusqu'à l'épaule et décorés du ventre au menton. On

les voyait par les rues, les promenades, rasés de frais, dit M. Rodocanachi, sanglés et poudrés, tenant leurs chapeaux à la main pour ne pas déranger la frisure de leurs perruques. Les femmes qui étaient venues avec eux portaient sur la tête de grandes capotes, surchargées de plumes d'autruche. Elles avaient des robes extrêmement courtes et très collantes, ce que les Florentins trouvaient charmant, mais les Florentines étaient furieuses. Pour rendre le pays prospère, le seul moyen qu'on imagina fut de décider que les bureaux ouvriraient désormais à neuf heures du matin, pour ne fermer qu'à quatre heures du soir. Est-il besoin de dire qu'on n'y travailla pas davantage? Puis on imposa l'usage du papier timbré. Le gouverneur nommé par Napoléon était le général Menou, brave homme, rempli des meilleures intentions du monde, mais sans les capacités nécessaires pour les réaliser. Il eut en plus le malheur de s'éprendre à Milan d'une ballerine, la Grassini, à quoi les Florentins n'eussent rien trouvé à redire si la belle n'eût été épaisse et triviale et si le général gouverneur ne se fût avisé de la leur imposer comme danseuse et comme cantatrice. Le scandale fut à son comble lorsqu'un jour qu'on célébrait un *Te Deum* en l'honneur d'une victoire de l'Empereur, on vit la Grassini prendre place au milieu des juges en hermine et, le soir, s'asseoir au souper parmi les personnages les plus considérables de la cité. Elisa sut habilement exploiter le mécontentement grandissant dans la province voisine de ses petits Etats et finalement persuader à son frère qu'elle seule était capable de faire le bonheur des Toscans, tant et si bien que, le 2 mars 1809, un sénatus-consulte déclara que « le gouvernement général du département de la Toscan était érigé en grande dignité de l'Empire, sous le titr de grand-duc, et que ce grand-duc serait... Elisa prir cesse de Lucques et de Piombino.

Elisa fit dès l'abord ses efforts pour se concilier les bonnes grâces de ses sujets. « C'était la coutume, écrit M. Rodocanachi, que le jour de l'Ascension, riches et pauvres se rendissent en famille au parc des Cascines, qui était encore réservé aux chasses princières, pour y chercher les premiers grillons de l'année. On déjeunait sur l'herbe et quand le grillon, *il grillo canterino*, était enfin trouvé, on l'encageait dans une boîte légère pour le rapporter au foyer. Journée de gais badinages dont le souvenir défrayait pendant des semaines les causeries. La grande-duchesse profita de cette fête pour se mêler au peuple, allant de groupe en groupe, partageant la gaîté de ses sujets; et elle mit le comble à sa bonne grâce en déclarant le soir que les Cascines seraient à l'avenir promenade publique. » Malheureusement Elisa n'avait plus en Toscane les mains libres comme à Lucques. Elle était soumise aux décisions de l'Empereur et même de ses hauts fonctionnaires. Sa manie anticléricale s'était d'ailleurs accentuée. Elle supprima les ordres mendiants en alléguant que la mendicité était interdite dans ses Etats et vexa les croyances de toute manière. La conscription, de plus en plus lourde à mesure que les guerres de l'Empire devenaient plus vastes et que les revers commençaient à se faire sentir, soulevait parmi les Italiens des protestations. Enfin ce fut l'écroulement de l'épopée impériale; l'internement à l'île d'Elbe, puis Waterloo. Elisa dut quitter sa capitale furtivement. Elle se vit assaillie à son départ par les injures et les quolibets de la populace, on lui jeta des immondices. Pour lui frayer un passage, les gendarmes durent faire usage de leurs armes.

Elisa finit ses jours à Trieste. Elle y acheta une superbe résidence d'un grec nommé Psara, général dans l'armée russe, et s'occupa à l'embellir. Des exilés de marque vinrent en augmenter l'éclat. Elle était

entourée d'artistes et d'amis que séduisaient son hospitalité brillante, sa bonne grâce et son esprit. Elle mourut le 7 août 1820 dans sa villa Vicentia du même mal que son frère un an plus tard. Quant au bon « Monsieur Félix », toujours philosophe, il arrangea fort agréablement sa vie après le décès de sa chère épouse. Il acheta à Bologne le palais Ranuzzi qu'il transforma en une demeure princière. Comme il se plaignait à Talleyrand, après 1815, de ne savoir quel titre porter : « Prenez le nom de Bacciochi, lui répondit le diplomate, il est vacant ». Il mourut le 28 avril 1841.

On a conservé un charmant témoignage du souvenir qu'Elisa avait laissé à Lucques et à Pombino. Pauline, sœur d'Elisa, se trouvait au petit port de Piombino d'où l'empereur d'Autriche avait ordonné de la transporter à Rome. Elle descendait vers le port quand elle vit paraître en habits de fête les personnages marquants du lieu, le consul napolitain, le capitaine du port, le greffier, le juge, l'apothicaire. « Ils venaient saluer, dit M. Rodocanachi, la sœur de la bonne princesse de Piombino qui leur avait fait naguère des jours heureux. »

Cet épisode justifierait à lui seul le livre charmant que M. E. Rodocanachi a cru devoir consacrer au règne de la princesse qui, dans un décor d'opéra-comique, fit de grandes choses, en s'amusant, sous l'œil bienveillant du bon Monsieur Félix.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

# BILLETS DE QUINZAINE

## LE BOUQUET DU BUSTE

On entoure beaucoup, au Salon, un buste de Déroulède, œuvre du bon sculpteur Pallez, comme on disait au Chat-Noir quand on parlait des bons poètes. Outre l'intérêt qui s'attache à l'œuvre même, on comprend vite toutefois qu'elle en inspire encore un autre. Il y a toujours quelques millions de Français qui s'obstinent à ne pas comprendre qu'on prive les patriotes de leur patrie pour en réserver le séjour aux traîtres, et il se trouve, paraît-il, qu'on dépose quelquefois un petit bouquet sous le buste du grand proscrit. Toutes les fleurs d'Espagne, malgré tout, et si hospitalier que soit leur parfum, ne valent pas pour lui, là-bas, la plus pauvre violette de France. Aussi l'attention est-elle jolie de vouloir lui donner, de ce côté-ci des Pyrénées, les petites violettes qui lui manquent de l'autre. Mais le bouquet, à peine déposé, et si humble qu'il soit, n'est jamais laissé une minute à sa place. Il y a toujours là quelque agent ou peut-être quelque magistrat chargé de se ruer sur les fleurettes, et de les faire disparaître à temps. La moindre giroflée est factieuse, le plus petit bout de mimosa, fleur de complot, et la plus pâle anémone paraît insurrectionnelle. On pensait que le Ministère avait été uniquement constitué pour s'occuper du salut d'un scélérat, mais ce n'était là que la moitié de sa mission. L'autre était de poursuivre les

braves gens jusque dans les bouquets d'un sou qu'on apporte à leur image.

Veuillez réfléchir un instant à ce phénomène : nous sommes en république, nous y sommes depuis trente ans, et il n'est pas permis de mettre un bouquet auprès du buste d'un proscrit! (*Oh! n'exilons personne, oh! l'exil est impie!*) De même, d'ailleurs, on ne tolère pas non plus les couronnes que les vieux nostalgiques de l'ancienne gloire impériale apportent quelquefois à la Colonne, pour l'anniversaire d'Austerlitz! Mais à quoi, dès lors, je vous le demande, peut bien rimer la République? Songez que rien n'est moins fait pour la révolte que le « réactionnaire » et le « conservateur ». Habitué, par tempérament, en vertu de sa nature propre et d'impérieuses traditions, à s'en remettre au gouvernement du soin d'agir, il est aussi incapable d'une initiative illégale, fût-ce pour défendre sa tête, que la tortue de voler ou le dindon de nager. Quels dangers, en ce cas, offrent, pour la République, les bouquets ou les couronnes déposés au pied d'un buste ou d'un édifice, et qui ne sont, et ne peuvent être, que des bouquets ou des couronnes de conservateurs? Car ces petits bouquets, dans un lieu comme le Salon, ont une délicatesse où ne se trahissent pas des mains destinées à renverser des omnibus! Et ces couronnes, au pied d'un édifice comme la Colonne, ne décèlent pas non plus, au point de l'Histoire où nous sommes, de nouveaux sergents de la Rochelle! Ou bien donc ils ne représentent que le vœu ou les regrets d'une minorité sentimentale, et le gouvernement ne peut rien avoir à en craindre. Ou bien, au contraire, et je crois bien que c'est ici le cas, ils sont, à leur façon, l'explosion d'un sentiment général, et, la République n'étant légitimement la République qu'à la condition d'être en même temps la continuelle représentation de l'opinion, le gouvernement ainsi menacé, soit par les couronnes d'un monument, soit par le bouquet d'un buste, n'a plus aucun droit à rester où il est! Dans l'un ou l'autre cas, il est odieux et absurde, soit en traitant par la brutalité ce qui est inoffensif et touchant, soit

en se maintenant, par l'usurpation, là où il n'a pas le droit de se maintenir.

Il est véritablement singulier qu'après toutes les expériences faites, et en face de l'indiscutable axiome que la monarchie n'est pas la République, pas plus que la République n'est la monarchie, la République ne s'en obstine pas moins à vouloir se sauver par un déploiement d'autorité dont elle mourra, de même que l'empire s'est tué par l'octroi d'inconséquentes libertés. Un empereur ou un roi, en tant qu'incarnation de toutes sortes de grandes choses intangibles et sacrées, commet, en réalité, des trahisons qualifiées quand il se laisse aller à certaines concessions. Il est la sentinelle chargée de défendre la nation permanente contre les entraînements de la nation momentanée, et toutes les résistances, toutes les interdictions peuvent dès lors s'expliquer chez lui. Elles font partie de son rôle. Elles rentrent dans son devoir. Elles ne sont pas illogiques, même quand elles sont inintelligentes, et un monarque, dans les conditions normales, hâte plus vite son détrônement par une concession inconsidérée que par dix résistances injustifiées. Mais la République? Qu'est-elle — et que cela soit mauvais ou bon — sinon l'institution tout opposée, celle où le momentané domine le permanent, au lieu de lui être subordonné? Et de quoi, en ce cas, se mêle son gouvernement, quand il veut résister, interdire, ordonner, contrecarrer, en contradiction avec l'opinion? Il n'est plus, quoi qu'on puisse dire, la sentinelle chargée d'empêcher de passer, mais un simple gardien de square désigné, au contraire, pour veiller à ce que tout le monde jouisse du jardin et puisse y entrer, s'y promener, y courir ou s'y asseoir à volonté. Ce serait un bizarre fonctionnaire, celui qu'on préposerait à la garde d'une citadelle, et qui laisserait tous les passants s'y installer! Mais ce ne serait pas non plus, convenez-en, un moins extraordinaire gardien de jardin public, celui qui y prendrait pour des ennemis les plus paisibles promeneurs, et les chasserait tous à coups de sabre, même les petits enfants et les nourrices!

M. Waldeck-Rousseau et ses collègues nous représentent assez fidèlement, depuis quelques mois, cet extraordinaire jardin de square. Ont-ils fait le pari, comme le prétendent quelques-uns, de nous prouver que la République, dans un pays comme le nôtre, ne peut être qu'une absurdité? On le dirait. Mais leur façon de la « défendre », dans tous les cas, s'ils veulent vraiment la « défendre », est bien un des plus prodigieux spectacles de sottise que nous ayons jamais eus. Si je dois nécessairement et quand même subir une autorité, et ne pas même pouvoir fleurir, selon mon cœur, les images de mes amis, je demande au moins une autorité explicable et respectable. Je veux bien d'un monarque en qui je sentirai vivre, plus ou moins dignement, la glorieuse histoire de mon pays, mais je ne veux pas d'un despote ou d'une douzaine de despotes bizarres qui viennent d'on ne sait où, et qui sont là pour on ne sait quoi! Que l'on continue donc encore quelque temps à nous donner la République qu'on nous donne, et nous n'aurons plus aucune espèce de raison pour conserver aucune espèce de république. Quand il se trouve bien établi qu'il faut garder le square comme un camp, on n'y laisse pas longtemps le gardien, qui ne peut y être que ridicule en s'y escrimant contre les passants, on y met un vrai factionnaire, avec une vraie consigne, de vraies armes et montant une vraie faction.

MAURICE TALMEYR.

*Le directeur-gérant :* P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1139.

# L'Instantané

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DE LA REVUE HEBDOMADAIRE

Année. N° 22 1er semestre 28 Avril 1900



270. — M. HENRI CHARDON

Secrétaire général de l'Exposition de 1900

lché de Pirou, rue Royale. Gravure de Reymond.





271. — BAS-RELIEFS DE LA PORTE MONUMENTALE
Œuvre de M. A. Guillot, statuaire

Cl. de M. A. Fanelly. Gr. de Reymond.



272. — VUE DU TROCADÉRO
Prise du Champ-de-Mars

Cl. de Bogaert.



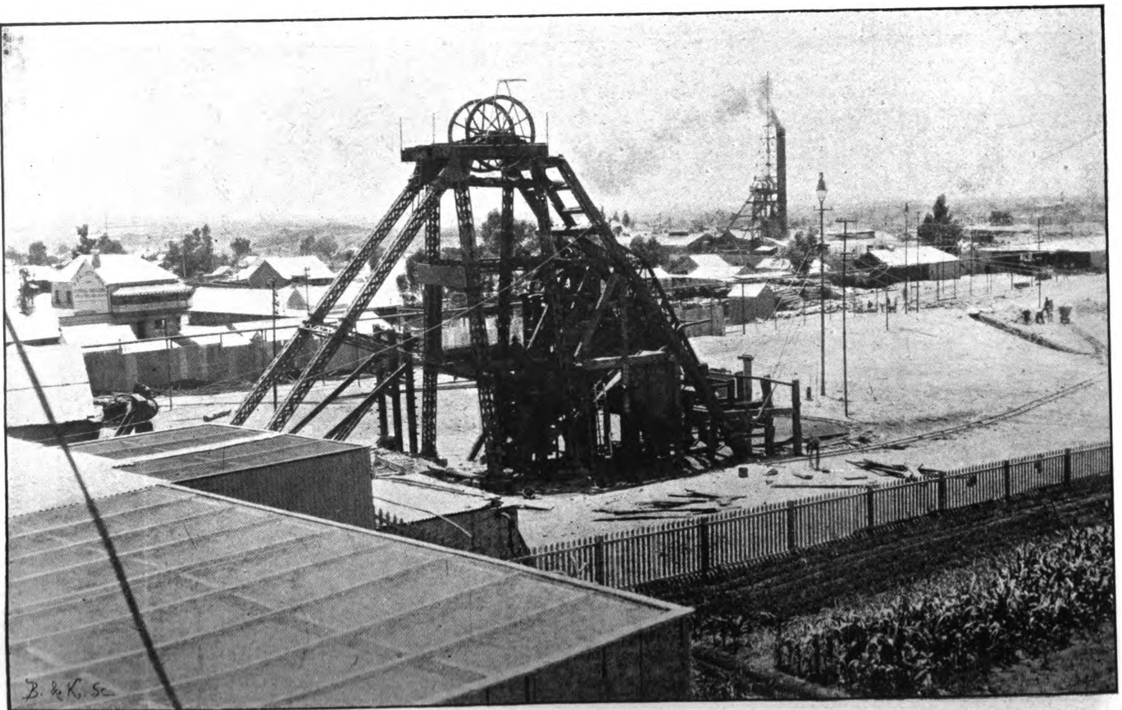
273. — LE PAVILLON DE LA RUSSIE AU TROCADÉRO

Cl. de M. Coulon. Gr. de Lackerbauer.



274. — VUE DU CHAMP-DE-MARS
Prise du Trocadéro

Obtenu avec jumelle Mackenstein. Gr. de Rousset.




275. — EXPLOITATION D'UNE MINE D'OR A KIMBERLEY



276. — MARCHANDS DE BANANES A TANANARIVE



277. — L'ÉPOPÉE : LE SOIR D'AUSTERLITZ

Tableau de M. Jules Rouffet

Cl. de MM. Neurdein frères. Gr. de Puchot.



278. — LA TOUR D'AUVERGNE, PRISONNIER DES ANGLAIS

Tableau de M. Albert Le Dru

Cl. de MM. Neurdein frères. Gr. de Lackerbauër.





279. — LA FOIRE AUX JAMBONS

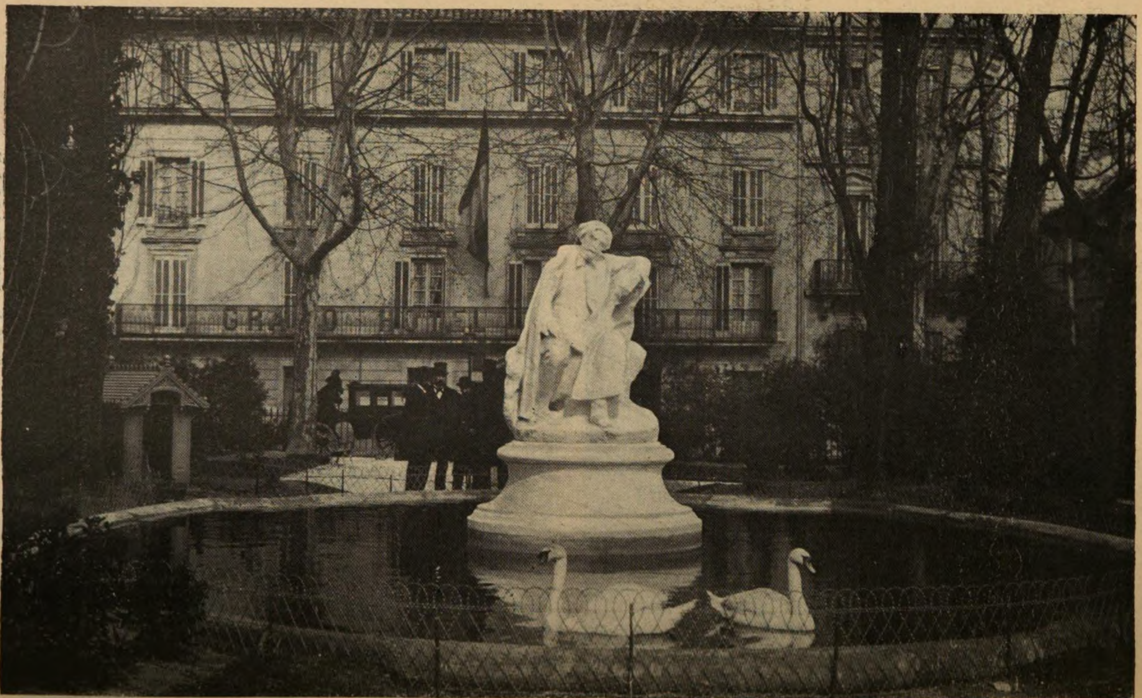
Cl. de Bogaert. Gr. de Reymond.





280. — LA FOIRE A LA FERRAILLE

**Cl. de Bogaert.** **Gr. de Reymond.**




281. — LE MONUMENT D'ALPHONSE DAUDET A NIMES

Cl. de M. Bernheim à Nîmes. Gr. de Rousset.

# NOS GRAVURES

271 à 274. — **L'Exposition de 1900.** — Le samedi 14 avril a eu lieu l'inauguration officielle de l'Exposition de 1900. Le public n'y fut pas admis. C'était une inauguration sur invitations. M. le Ministre du Commerce y prononça un discours et M. le Président de la République prit la parole après lui. C'est à quoi se borna la cérémonie. Elle eut toute la froideur que comportent les cérémonies officielles, d'où le peuple est exclu, sans avoir la solennité et la belle ordonnance que ce caractère strictement officiel rendait peut-être plus facile. Une rapide promenade conduisit les personnages officiels, à travers des chantiers abandonnés et des plâtras, de la salle des Fêtes, édifiée dans la galerie des Machines, jusqu'au bord de la Seine, où des bateaux menèrent les invités au pont Alexandre III. Leurs voitures les attendaient aux Champs-Élysées.

Le lendemain, 15 avril, dimanche de Pâques, le public fut admis à visiter l'Exposition, mais avec interdiction d'entrer dans les palais, pavillons, galeries, etc. Rien n'était prêt. Les travaux furent repris le 17 avril.

Ce même 17 avril, M. le Président de la République se rendit pour la seconde fois à l'Exposition, où il inaugura l'installation de la Russie d'Asie, au Trocadéro. Si M. le Président de la République inaugure ainsi l'Exposition en détail, il en a encore pour un certain temps. Le journal *le Temps* a rapporté, à l'occasion de l'inauguration de cette section russe, un mot plein d'à-propos de M. le Président de la République. Emerveillé de ce qu'il venait de voir et de ce que, trois jours après l'inauguration solennelle, on pût trouver une installation prête dans l'Exposition, M. le Président dit en sortant à M. le Commissaire général : « Eh bien! Picard, vous êtes content, on ne pourra plus dire que rien n'est encore fini. » M. le Commissaire général fut, dit-on, très sensible à ce compliment, mais M. le prince Tenichef et les autres commissaires russes en prirent leur part, ainsi que les ouvriers qu'ils avaient amenés de Russie et qui avaient travaillé sous leur seule direction.

La cérémonie du 14 avril a été l'occasion de nombreuses promotions et nominations dans la Légion d'honneur.

M. Alfred Picard, Commissaire général, a été élevé à la dignité de grand-croix, et MM. Bouvard, directeur de l'archi-

tecture et des parcs et jardins; Delaunay-Belleville, directeur général de l'exploitation, et Grison, directeur des finances, à celle de grand officier.

Ont été promus commandeurs : MM. Daydé, constructeur d'une partie du Grand Palais des Champs-Élysées, des caissons du pont Alexandre III et d'une partie de la charpente métallique des palais du Champ-de-Mars; Dervillé, directeur général adjoint; Moisant, constructeur d'une partie de la nef et de l'escalier d'honneur du Grand Palais des Champs-Élysées et d'une partie de la charpente métallique des palais du Champ-de-Mars.

Ont été promus officiers : MM. Arago, délégué chargé du service général des sections étrangères; Albert Blondel, délégué chargé du service général de la section française; Cassien Bernard, architecte du pont Alexandre III; Henri Chardon, maître des requêtes au Conseil d'Etat, secrétaire général; Defrance, directeur de la voirie; Foucher, secrétaire de la direction générale; docteur Gilles de La Tourette, médecin en chef; Girault, architecte du Petit Palais des Champs-Elysées; Raulin, architecte de la salle des Fêtes; Resal, ingénieur en chef des ponts et passerelles et du contrôle des constructions métalliques; Scellier de Gisors, architecte en chef de l'exposition coloniale; Thomas, architecte de la partie postérieure du Grand Palais des Champs-Elysées; Deglane, architecte de la partie intérieure du Grand Palais des Champs-Elysées; Rouxel, secrétaire général du Crédit Foncier.

Ont été nommés chevaliers : MM. Asselinne, vérificateur en chef du Grand Palais des Champs-Elysées; Camus, chef monteur des établissements du Creusot, a procédé aux travaux du montage du pont Alexandre III; Ernest Carnot, ingénieur civil des mines, ancien député, adjoint au commissaire général; Cousin, architecte du pont Alexandre III; Devienne, architecte, premier inspecteur au Grand Palais des Champs-Elysées; Duplaix, ingénieur principal du contrôle des constructions métalliques; Germain, sculpteur-décorateur, a décoré le Petit Palais des Champs-Elysées; Hanneuze, conducteur principal des ponts et chaussées au service de la voirie; Lafon, architecte, premier inspecteur au Grand Palais des Champs-Elysées; Laurent, chef de l'aciérie à l'usine de Montluçon, a collaboré aux travaux du pont Alexandre III; Albert Legrand, chef du secrétariat général du commissariat général; Louvet, architecte de la partie intermédiaire du Grand Palais des Champs-Elysées; Marsaux, ingénieur, administrateur-directeur de la Société des ponts et travaux en fer, trente-deux ans de pratique industrielle, a construit une partie de la nef du Grand Palais des Champs-Elysées et du palais du Champ-de-Mars; Ernest Picard, chef du secrétariat de la direction des finances; Poulin, sculpteur-décorateur, a décoré le pont Alexandre III; Roussel, ingénieur-constructeur, a construit la charpente métallique du Petit Palais des Champs-Elysées et d'une partie du palais du Champ-de-Mars; Vacherot, jardinier en chef de l'Exposition.

Toutes ces décorations ont été décernées au titre du ministère du Commerce. D'autres décorations seront décernées par le ministère de l'Instruction publique lors de l'inauguration des sections des beaux-arts.

Il est bon de rappeler qu'annoncée dans un décret du 13 juillet 1892 rendu par le président Carnot, décidée par la loi du 13 juin 1896 sous la présidence de M. Félix Faure, l'Exposition devait, à l'origine, être inaugurée le 5 mai. C'est entre le décret et la loi, en 1894, qu'on imagina d'avancer la date de l'inauguration. Deux ou trois semaines de plus auraient permis de montrer au public une œuvre complètement achevée et parée et dont la splendeur sans égale eût apparu manifeste dès le premier jour. Il faut regretter une hâte qui a nui au premier regard jeté sur une Exposition encore inachevée et chaotique lorsqu'elle fut ouverte, et l'on conçoit qu'on en ait montré quelque mauvaise humeur.

Mais, pour avoir perdu le bénéfice de la merveille soudain révélée en son entier, l'Exposition de 1900 n'en est pas moins une œuvre admirable qui témoigne qu'en dépit des divisions créées par la politique, le génie de la France sait reprendre corps et retrouver intactes sa force et sa grâce lorsqu'il est convié à une tâche vraiment nationale. C'est l'effort de la France entière qui est exposé au Champ-de-Mars, au Trocadéro, aux Invalides, aux Champs-Élysées, et la France peut en être fière.

275. — **La guerre sud-africaine. — Exploitation d'une mine d'or à Kimberley.**

276. — **Madagascar. — Marchands de bananes à Tananarive.**

277. — **Salon de 1900. — L'Epopée : le soir d'Austerlitz,** par M. Rouffet.

« Il n'est pas de régiment qui n'ait fourni au moins trois charges dans la journée, il n'est pas de bataillon qui n'ait pris des drapeaux ou des batteries, il n'est pas de soldat qui n'ait fait son devoir. Les blessés restaient sur place ou allaient seuls au-devant de l'ambulance. Cela ne s'était peut-être jamais vu. » Rapport du maréchal Soult.

Les résultats de la bataille furent immenses : 25,000 ennemis tués ou blessés, 20,000 prisonniers, 200 canons et 45 drapeaux conquis le sabre à la main.

278. — **Salon de 1900. — La Tour d'Auvergne prisonnier des Anglais**, par M. Le Dru.

« Des soldats ennemis voulaient lui arracher sa cocarde, il perça celle-ci de son épée et leur dit : « Que ceux qui osent y « toucher viennent la prendre. »

279, 280. — **La foire aux jambons. — La foire à la ferraille.** — L'actualité va de l'Exposition universelle aux foires traditionnelles qui précèdent Pâques et qui ne sont que de menues fêtes parisiennes dans un quartier éloigné. Il ne faut rien négliger. Cette foire aux jambons et sa sœur, la foire à la ferraille, que la fin du carême ramène tous les ans, ont d'ailleurs leur pittoresque particulier, auquel ajoute encore le quartier où elles se tiennent, tout là-bas, là-bas, boulevard Voltaire, boulevard Richard-Lenoir, place de la Nation.

L'imminente Exposition ne leur a pas nui, dit-on. Elles n'ont pas attiré vers leurs lointains campements l'étranger venu d'Angleterre, d'Allemagne, des Amériques, de toutes les Russies, de la Chine et du Japon, mais le Parisien leur est resté fidèle. Il est retourné voir ce coin de chez lui, dont il a l'habitude, avant que la Ville tout entière, ses chaussées éventrées, ses chantiers poudreux, tout son sol bossué par des travaux patents ou souterrains, fussent envahis par la foule cosmopolite, un peu — sauf respect — comme M. le Président de la République est allé voir sa vieille mère, en un tout petit pays, avant les grandes corvées officielles que l'Exposition lui impose.

281. — **La statue d'Alphonse Daudet à Nîmes.** — L'inauguration de la statue d'Alphonse Daudet à Nîmes, son lieu de naissance, a eu lieu le 8 avril en présence de M. H. Roujon, directeur des beaux-arts, représentant le gouvernement. Cette statue est l'œuvre de M. Falguière. L'illustre artiste devait la reprendre et la terminer dans son atelier de la rue d'Assas, à Paris. La mort, hélas! a fait tomber de ses mains ce ciseau qui a caressé tant de formes amoureuses et de statues expressives et colorées. Falguière est mort le 19 avril.

*Le directeur-gérant* : P. Maingot. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1154.

# LE PÈRE BLANC

(*Suite*)

---

## VI

Le marabout de Mazuza était de bonne noblesse religieuse. Il descendait très directement de ce Sidi-Guarrich, dont les Espagnols de Melilla avaient profané le tombeau.

Peu de personnages religieux ont conquis sur la côte septentrionale du Maroc une renommée aussi populaire que Sidi-Guarrich. La tradition place son apostolat vers le septième siècle de l'Hégire. Elle conte qu'il s'était fait remarquer, dès sa plus tendre enfance, par un zèle admirable pour les intérêts de l'Islam et une haine sans limites pour tout ce qui n'était pas le Croissant. Précédé d'une grande réputation d'ascétisme, Sidi-Guarrich avait franchi le détroit de Gibraltar afin d'aller prêcher aux Maures d'Espagne la réforme des mœurs et le retour à la foi des aïeux. Sa bonne volonté s'était heurtée à une voluptueuse mollesse qui traitait peu respectueusement les saints montagnards. Il avait maudit l'Espagne, une fois pour toutes, repassé la mer et il était venu finir sa vie au milieu des Riffains. Ces brigands, mieux que Grenade et que les

hôtes trop civilisés de l'Alhambra, s'accommodaient de sa rudesse.

Le Renégat Diégo avait pris bien soin de se renseigner sur toutes ces particularités avant que de paraître devant Mahimon. Il fit usage de son savoir avec une discrétion habile, car si l'on devait s'attendre à ce que le chef de l'insurrection du Riff tirât de l'orgueil de ces hérédités si glorieuses, on pouvait aussi prévoir que sa fierté était d'une qualité supérieure et que, dans la flatterie même, elle exigeait plus de ménagement qu'une vanité de Cadi.

— L'heure de Dieu est prochaine! s'écria Diégo en se jetant sur les mains du marabout, puisque les saints de l'Islam sortent de leurs tombeaux, puisque Sidi-Guarrich ressuscite sous les traits de son arrière-petit-fils, afin de jeter à la mer ces Espagnols corrupteurs de croyants, détestés de nos cœurs entre tous les nazaréens!

Mahimon accueillit cette profession enthousiaste avec un grand silence de la bouche et du geste. Les déclarations du Cadi sur l'orthodoxie de Diégo ne l'avaient qu'à demi rassuré, et, sans doute, il apercevait toujours le chrétien sous le burnous rituel. Cependant il fit un effort sur sa répugnance et il demanda :

— Toi-même, tu es né de l'autre côté de la mer, dans le pays d'iniquité?

— En effet, répondit le Renégat, mais j'ai rompu avec ces Enfants du Péché dès que ma raison a pu distinguer où est le bien.

— Qui t'a porté à embrasser l'Islam?

Diégo riposta sans hésiter :

— La volonté de marcher dans la voie droite, mais surtout le désir de connaître un jour le grand saint auquel je parle à cette heure, — l'homme de Dieu qui par ses vertus et son courage réveille l'espérance de l'Islam, la foi endormie des croyants.

— Je sais, dit Mahimon avec plus d'indulgence, que tu nous as fourni des armes au début de cette guerre sainte. Voudrais-tu t'employer à présent à prêcher la bonne parole à tes compagnons de naufrage ? Dieu qui les a mis entre mes mains veut sans doute que, de gré ou de force, je les amène à la vraie foi. Notre Saint Prophète a dit en effet : « Tout bon musulman doit se réjouir de voir augmenter le nombre des croyants, » et ailleurs : « Il vous sera plus profitable, au grand jour du jugement, de vous vanter d'avoir acquis un chrétien à l'Islam que d'en avoir tué mille dans les combats. »

Diégo sourit avec une hypocrite résignation :

— J'essayerai, Sidi-Mahimon, de te complaire en cela comme dans le reste, mais — je ne te le cache pas — je n'ai guère d'espoir de réussir dans la mission dont tu me charges auprès de ces nazaréens.

— Pourquoi donc ? demanda le marabout. Est-ce que la lumière qui t'a éclairé toi-même est devenue moins éblouissante ?

— Elle brille toujours, ô mon Maître, de l'éclat le plus vif ; cependant tu n'ignores pas qu'il suffit qu'un seul homme cache la clarté de la lampe avec sa main pour empêcher toute une assemblée d'y voir.

— Cet homme-là quel est-il ?

Les narines du marabout frémissaient. Diégo répondit du même ton doucereux :

— Tu ne le reconnais pas ? Il t'a bravé en face... C'est lui qui porte comme nous la tunique en laine blanche, mais avec le signe détesté de la croix sur la poitrine. Cet homme-là est ton ennemi, le mien, et par-dessus nous deux, l'ennemi du Prophète.

Diégo se tut ; il guettait l'effet de ses paroles, il regardait la colère descendre du front de Mahimon jusque dans son cœur :

— Tu dis, fit lentement le marabout, que ce prêtre t'a persécuté ?

— Il est cause, répondit le Renégat avec ardeur, que j'ai dû interrompre les envois d'armes et de munitions que je faisais dans le Riff. Il a usé de son influence auprès des ministres infidèles qui résident à Tanger pour m'enlever ce titre de « sensar » qui était une protection pour mon commerce. Il m'a fait dénoncer à Mohamed-Torrès comme un sujet infidèle du Sultan, comme un courtier d'insurrection, comme un danger public. C'est à cause de lui que j'avais résolu de m'exiler et d'aller voir si, par la frontière de Tlemcen, il n'est pas possible de vous apporter ces armes dont vous avez besoin pour soutenir la cause de Dieu.

Mahimon hocha la tête ; en effet les accusations que Diégo portait contre le Père Blanc avaient la vraisemblance pour elles. Après quelques secondes de réflexion, le marabout demanda encore :

— Tu as rencontré ton ennemi par hasard sur le navire qui vous portait ?

— Il remontait du Sud...

— Qu'y faisait-il ?

— Tu le demandes ? Il travaillait au profit de la Croix contre le Croissant, il détachait des ignorants de nos saints, il les corrompait avec des promesses, des remèdes, de l'argent. Il prétend que si ta guerre n'était pas venue l'interrompre, sa moisson de méchanceté aurait été aussi abondante que l'orge après une saison pluvieuse.

Cette fois Mahimon ne chercha plus à dominer le mécontentement qui grondait en lui.

— C'est une bête impure ! fit-il. Il faut l'écraser dans son sang. Nos frères trouveront bien des tourments pour lui arracher des supplications de femme. Il n'y a que la foi dans le Dieu Unique qui mette l'homme au-dessus de la douleur.

Diégo était satisfait du succès de son œuvre. Il dit bien vite :

— Tu as raison, Sidi-Mahimon, si tu veux parler de ces matelots, de ces femmes, de ces chrétiens hésitants, qui ne prient jamais leur Dieu. Ceux-là te cèderont volontiers pour racheter leur vie ; mais tu ne connais pas l'orgueil de ces prêtres chrétiens, serviteurs favoris du Démon! Je suis sûr que celui-ci, d'avance, compte te braver une seconde fois, au milieu des supplices. Non seulement il ne faiblira pas, mais il excitera tous ces nazaréens à l'imiter. Il espère même en imposer par son courage aux Croyants qui le tortureront. J'ai été élevé par les chrétiens, Sidi-Mahimon, et si je déteste leurs leçons, je ne les ai pas oubliées : ils croient que le sang versé pour leur foi maudite a une vertu miraculeuse, et qu'il gagne à la croyance des chrétiens ceux qui le voient couler.

Mahimon répondit avec violence :

— Le Prophète ne laisse pas entamer la foi de ceux qui le prient sincèrement.

Diégo ne voulait pas que son scepticisme le rendît suspect ; mais d'autre part il était bien décidé à conduire Mahimon jusqu'où il voulait le mener :

— Dieu lui-même, dit-il, a permis que ses saints fussent tentés. Or le Chitan (1) met ses artifices au service des prêtres chrétiens et il y en a de redoutables...

Il prononça ces dernières paroles d'une voix mystérieuse comme si lui-même il avait craint la vue de ces prodiges.

La foi de Mahimon était surtout politique et son courage, d'autre part, incontestable, mais ce n'est jamais en vain que, devant un homme de sa race, on invoque le péril des puissances occultes. Il se demanda si le Renégat n'avait pas raison de s'inquiéter. La mort du prêtre chrétien pouvait être l'occasion de

(1) Le Démon.

quelque prodige qui jetterait la terreur dans l'esprit de sa clientèle et ainsi nuirait à son propre prestige. Ces réflexions se terminèrent par un assez profond soupir.

Le Renégat le recueillit soigneusement, comme une marque que ses perfidies avaient atteint le but qu'il s'en proposait.

— Il me semble, dit-il, que si cet ennemi du Prophète accepte de ta main le chapelet et le burnous, ton triomphe sur lui sera plus reluisant que s'il répand sur la place de la Djemmâa son sang exécrable.

— Mais comment le contraindre, demanda le marabout, puisque la crainte de nos supplices n'aura pas, dis-tu, raison de sa résistance?

— Tous ses compagnons, insinua le Renégat, ne sont peut-être pas aussi décidés que lui à braver la mort...

— Je ne comprends pas, fit Mahimon dont les sourcils se fronçaient.

— Je veux, dit Diégo, t'édifier sur une faiblesse de ces chrétiens, que, par toi-même, tu ne découvriras pas. Ce même homme que je t'ai dépeint si décidé à supporter tes tourments, est très capable de s'amollir à la pensée que d'autres êtres, plus tendres que lui, par exemple une jeune fille, des femmes, des enfants seraient exposés à des souffrances au-dessus de leurs forces...

— Tu ne me dis pas, s'écria Mahimon avec une expression de joie presque sauvage, qu'un tel homme est ouvert à une telle lâcheté? Sa chair, que le Chitan rend insensible, supporte sans difficulté la douleur, mais son cœur — que Dieu ne soutient point — tremble à la seule idée du supplice?...

— Il faut, dit le Renégat, qu'il y ait dans le cœur de cet homme un ver qui ronge tout son courage comme un fruit trop mûr, et le détache pourri de l branche de l'arbre, car cette couardise est sûrement e celui-ci comme au fond de beaucoup de nazaréens. L

Chitan qui veut perdre ces infidèles les aveugle si fort en cette matière qu'ils sont tout près de se vanter, comme d'une vertu, de cette pusillanimité de leurs entrailles. Ils l'appellent « pitié » dans leur langue maudite ! Parfois ils lui sacrifient jusqu'à leur vengeance.

Mahimon répéta deux ou trois fois du bout des lèvres ce mot mystérieux et fou que le Renégat lui jetait. Il le prononça avec précaution comme s'il eût contenu quelque magie dont il convenait de se défier. Puis il rit, franchement, d'un éclat triomphant et sonore :

— Reste avec le bien, mon frère ! dit-il, et que Dieu te récompense de m'avoir éclairé de ton savoir. J'en ferai mon profit ; mais les enfants de l'Islam n'ont rien à craindre des nazaréens, si vraiment cette peste que tu as nommée « pitié » est entrée dans le cœur de beaucoup d'entre eux.

## VII

Selon l'usage, la mosquée de Mazuza était précédée d'une vaste cour en arcades. Ni de près ni de loin, ses portiques ne ressemblaient à ces merveilles de l'architecture mauresque dont les ruines demeurent un des joyaux les plus précieux de la terre d'Espagne. Comme les autres constructions du village riffain, ils n'étaient qu'un mélange de cailloux et de boue. Du moins ce monument se distinguait-il du reste des édifices par la blancheur immaculée d'un rechampi à la chaux, et l'archaïque splendeur de quelques carreaux de faïence. Ils décoraient la niche de l'iman, un banc de sieste, sur lequel on prétendait que Sidi-Guarrich avait aimé à se reposer, une fontaine pour les ablutions rituelles, et la porte même de la mosquée encombrée de tombeaux vénérables.

Ce fut dans cette enceinte à demi sacrée où les pèlerins de distinction recevaient asile, où les étudiants des choses saintes se réunissaient volontiers autour des derviches de passage pour les interroger sur les commentaires du Livre, que les naufragés de la *Reina Mercedes* furent conduits, après la prière de trois heures, afin de témoigner entre les mains de Mahimon.

Ce n'était plus ici la houle de l'assemblée publique, mais le recueillement d'un prétoire. Il n'y avait dans l'assistance ni femmes, ni enfants, ni guerriers en armes : seulement des fanatiques qui venaient de prier. Au milieu de tous, le marabout sortit au-devant des prisonniers, sur le seuil de la mosquée.

Dans le cadre de cette porte sombre, il paraissait étrangement blanc sur le fond des tombeaux. Il avait dépouillé l'expression de haine qui animait ses traits, quand, pour la première fois, il s'était montré aux étrangers, sur la place. Maintenant il semblait moins un vainqueur qui va décider du sort de prisonniers de guerre, qu'un hôte qui, avec affabilité, vient au-devant de voyageurs jusqu'à la porte de sa maison :

— O les Nazaréens! dit-il d'une voix persuasive, il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et notre Seigneur Mohammed est le Prophète de Dieu. Dieu est unique. Il n'a pas d'associés. Il est seul de son espèce. Il ne peut être comparé à rien. Il est souverain maître et incomparable. Il est de toute éternité ; sans cesse il sera. C'est lui qui fait ressusciter. L'éternelle durée ne le détruira pas, le temps et les siècles ne le changeront point.

Le Père Blanc regardait avec un visage d'inquiétude du côté de ceux dont il sentait la foi vacillante. En effet, la sublimité de ces paroles ne lui échappait pas. Il ne craignait que davantage qu'elles fussent un piège où ces tièdes chrétiens tomberaient sans inquié-

tude. Ce Dieu que louait le marabout de Mazuza n'était-il pas, après tout, celui que des prêtres leur avaient prêché dans leur enfance ?

Mahimon reprit :

— Dieu est le premier et le dernier, le présent et le caché. Il voit tout, il sait tout. Il est partout, sa durée ne peut être limitée par le temps ; il est saint et aucun lieu ne peut l'enfermer. Il est vivant, il est fort, il est tout-puissant, il est superbe, il est sévère. Il n'oublie pas, il ne dort pas. Il commande, il possède l'immensité de l'univers. Il connaît ce qui est apparent et ce qui est obscur, les pensées que les mots ne nomment pas, les secrets les plus profonds. Il a créé les créatures et leurs actions. C'est par sa volonté que les événements se déroulent, rien n'arrive dans son univers, ni peu ni beaucoup de bien ou de mal, si ce n'est par son ordre.

Une interruption lancée du groupe des prisonniers arrêta le marabout :

— Il a donc décidé de toute éternité, Mahimon, que ton discours me ferait juste autant d'effet qu'un coup de chéchia à une vieille bourrique, car je te préviens qu'en ce qui me concerne, tu conjugues inutilement ton Koran. Ton Dieu n'a pas le pouvoir de faire un renégat avec le fils de ma mère.

Une seconde on put croire qu'oubliant la sainteté du lieu, les Riffains allaient se saisir du Frère Marius et l'écharper sur la place. Il suffit pour apaiser cette violence que Mahimon renouât le fil brisé de son discours. Il se contenta de jeter au blasphémateur la foudre de son regard et il reprit, insistant avec une foi lont l'ardeur à chaque mot s'exaltait :

— Quand Dieu veut une chose, elle est, quand il ne ı veut pas, elle n'est pas. Il est le commencement, ı fin, le faiseur de sa volonté. Si les hommes, les sprits, les anges et les démons se réunissaient pour

mettre obstacle à l'ébranlement d'un atome ou pour en ébranler un, ils se briseraient comme verre contre sa décision. Tout ce qui a lieu dans ce monde, mouvement, repos, bien, mal, profit, perte, croyance, impiété, obéissance et désobéissance, foi et blasphème, tout provient de Dieu. Pas d'oiseau volant sur ses ailes, pas de bête marchant sur ses pieds, pas de reptile glissant sur son ventre, pas de feuille qui pousse ou qui tombe, pas de lumière et d'obscurité sans la volonté toute-puissante de Dieu.

La voix du marabout portait dans le grand silence; elle passait sur toutes ces têtes de croyants inclinés. Elle commentait dans des images, à tous compréhensibles, cette résignation sans limites dont un quart du monde a nommé sa foi (1).

Seuls, au milieu de ces hommes courbés sous la main qui brise tout effort volontaire, ces quelques chrétiens demeuraient la tête levée; leurs âmes se redressaient encore liées en faisceau par la certitude que, faibles ou vaillants, ils allaient librement disposer de leurs consciences et de leurs vies.

Pour la seconde fois, Mahimon les interpella directement :

— O Nazaréens, c'est la volonté de Dieu que, moi, le dernier de ses serviteurs, je vous aie offert de choisir entre sa vérité ou sa miséricorde. Mettez votre confiance en lui, il vous entretiendra comme les oiseaux du ciel qui partent affamés et qui reviennent repus.

Sur ces paroles, Mahimon inclina le visage, et fermant à demi les yeux, il fit devant sa clientèle respectueuse une prière longue et muette. Sans doute c'était cette oraison où les paroles ne sont plus nécessaires pour soutenir l'élan de la prière. Le marabout s'y

(1) On sait que le mot « islam » signifie « résignation ».

abandonnait comme à cette ivresse particulière qui suit l'usage du kiff. Il semblait que dans cette adoration il oubliât, et ceux qui l'entouraient, et le lieu même où il était prosterné. Peut-être cependant son recueillement n'était-il qu'une feinte — pareille à ce demi-sommeil où les félins s'immobilisent alors qu'ils concentrent leurs forces pour mieux se détendre et saisir plus sûrement leur proie. Soudain il revint à lui. Il se releva. Ses mouvements étaient souples comme si vraiment il venait de jouir du bienfait d'un total repos, comme s'il gardait dans son corps un peu de la grâce ailée d'un homme qui redescend de converser avec les anges.

— Voici, dit-il, l'heure de Dieu. Que l'un après l'autre chacun de ces prisonniers s'avance vers moi au seuil de cette mosquée afin de prononcer la parole qui rachètera sa vie en ce monde, et lui ouvrira par la miséricorde de Dieu les portes de la Vie Eternelle.

Il désigna le Père Blanc.

— Approche, le premier, toi qui es enfoncé dans le péché plus avant que tous les autres, puisque tu rêvais de détourner du Dieu Unique les fils qu'il a aimés dès le ventre de leur mère. Approche et répète avec moi la formule du salut : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et notre Seigneur Mohammed est le Prophète de Dieu. »

Tous les regards étaient fixés sur le Père Blanc, l'attention sur les paroles qui allaient sortir de sa bouche.

Il se signa, puis joignit les mains, levant légèrement la tête; son attitude était celle du prêtre qui invoque avant de gravir les marches de l'autel et de consommer le sacrifice.

Il prononça d'une voix tranquille :

— Je crois en Dieu, le Père Tout-puissant, Créateur

du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils Unique...

Sans doute, il se proposait de réciter son credo tout entier, d'opposer sa foi à celle de Mahimon, son signe à l'autre signe. Le marabout ne lui permit pas d'aller plus loin :

— Cela suffit, dit-il. Tu sais à quoi tu t'exposes ?

Le missionnaire répondit :

— Par-dessus tes menaces, Mahimon, j'aperçois le Christ qui me sourit.

Le marabout s'était fait un visage de pierre. Il ne laissa percer nulle impatience de cette réponse.

Il dit seulement :

— Demande à tes compagnons s'ils l'aperçoivent comme toi ?

Le Père Blanc ne se retourna pas.

— Chacun d'eux, dit-il, se décidera selon le mouvement de sa conscience et les lumières qu'il a reçues. S'il en est dont la chair tremble et que la crainte de tes supplices fait apostasier du bout des lèvres, je prie le Christ d'accepter mon sang en payement de cette faiblesse. Et sans doute, dans sa divine indulgence, il jugera que tu les a pris par surprise, sans leur laisser le temps de se reconnaître, comme on triomphe aisément de guerriers tombés en embuscade.

— C'est-à-dire, fit Mahimon, que si je te donnais le temps et toute liberté pour fortifier ces nazaréens dans leur erreur, tu prétends que tu les détermineras tous à s'obstiner comme toi ?

— Je l'espère.

Mahimon ne sourcilla pas et ce fut à peine si l'inflexion de sa voix vint souligner son défi.

— Essaye donc ! dit-il, Prêtre du Christ. Je ne veux pas qu'il soit dit que Notre Prophète a triomphé des tiens par surprise. Oppose toutes les paroles que tu voudras à celles que ces nazaréens viennent d'enten-

dre. On verra bien à la fin qui est le plus fort de Dieu ou du Démon. Mais après cette épreuve, toi et tes nazaréens vous aurez épuisé la miséricorde dont je suis ici l'indigne dispensateur. Je n'accepterai pas que les uns se donnent à Mahomet, comme tu le dis, du bout des lèvres, et que les autres viennent jusqu'au seuil de cette mosquée braver la loi du Prophète. Le jugement que tu me rapporteras sera le même pour vous tous. Tous ensemble vous courberez vos fronts du côté de la Mecque, ou tous ensemble je vous jetterai à mon peuple pour qu'il vous traite à sa fantaisie. Les anges sont témoins de l'engagement que je prends en face de Dieu. Retire-toi, j'ai dit.

---

## TROISIÈME PARTIE

### I

Quand le marabout eut achevé son discours, il chercha des yeux quelque personnage auguste. Il voulait le charger d'une lecture rituelle avant de congédier les croyants et leurs prisonniers.

Ses regards tombèrent sur le Cadi, interprète de la loi civile, qui, en pays indigène, se confond presque partout avec la loi religieuse.

— Sidi-Bou-Brahim, dit-il, va t'asseoir dans la chaire d'où notre Saint très vénéré, notre Père Sidi-Gharrich, aimait à prêcher ses disciples. Et, avant que cette assemblée se sépare, lis à ceux que le Prophète appelle à lui par ma voix, les paroles qu'il a écrites dans son Livre afin de toucher le cœur des infidèles et de leur enseigner la voie droite.

Sur ces mots, Mahimon rentra dans l'ombre de la mosquée, et les Riffains qui surveillaient les prisonniers les obligèrent à se tourner vers la loggia décorée de faïences où le Cadi venait de s'asseoir avec le Livre sacré, grand ouvert sur ses genoux.

Le vieillard assujettit longuement les besicles rondes qui chevauchaient son profil aigu, puis, levant les yeux au ciel, il prononça le mot de « conversion » qui sert de titre au neuvième chapitre du Koran.

Aussitôt l'assemblée répondit dans un murmure :

— La paix soit avec nous.

Le Cadi aimait à étaler son érudition. Il dit d'une voix nasillarde :

— Vous remarquerez, mes frères, que, contrairement à l'usage, le Prophète n'invoque pas ici le nom de Dieu clément et miséricordieux. C'est que cette formule est une fontaine de grâces pour ceux qui croient, et ce présent chapitre est réservé à la vengeance.

Par-dessus ses lunettes le Cadi jeta aux prisonniers un regard oblique puis il commença sur un ton relevé de psalmodie :

— *Verset 30* : « Les chrétiens disent que le Messie est fils de Dieu; ils parlent comme les infidèles qui les ont précédés et le ciel punira leurs blasphèmes. »

*Verset 31* : « Ils appellent « Seigneur » leurs pontifes, leurs moines, et le Messie, fils de Marie. Il leur est pourtant commandé de servir un seul Dieu. Anathème sur ceux qu'ils associent à son culte! Ils voudraient éteindre de leur souffle la lumière de Dieu; mais Lui, il la fera briller malgré l'horreur qu'elle leur inspire. Il a envoyé son apôtre pour prêcher la foi véritable, pour établir son triomphe malgré les efforts des ido lâtres, sur les ruines des autres religions. O croyants mettez à mort les idolâtres partout où vous les rencor trerez. Assiégez leurs villes, faites-les prisonniers, ter

dez-leur, de toutes parts, toutes sortes d'embûches. Mais s'ils se convertissent, s'ils payent le tribut sacré, s'ils disent à côté de vous la prière, laissez-les en paix. Le Seigneur est clément et miséricordieux. »

Un murmure d'actions de grâces accueillit cette lecture du Saint Livre. Et tous ces gens de pillage et de meurtre, qui, dans le fond de leurs cœurs, espéraient bien un massacre général des prisonniers, prirent une seconde l'expression recueillie d'un chapitre de moines invoquant le ciel dans un élan de charité pure, pour les infortunés qui s'écartent de la voie divine.

Dans la volonté où il était que, par les supplications de ses compagnons d'infortune, le Père Blanc fût contraint à l'abjuration, le marabout de Mazuza avait donné l'ordre que la surveillance redoublât de précautions aux portes du village, mais qu'une grande liberté fût désormais accordée aux prisonniers pour se fréquenter, comme ils l'entendraient, sous les yeux de leurs gardiens.

En attendant chaque groupe avait été ramené dans le local où on l'avait tout d'abord interné. Seul, M. Achard n'avait pas été maintenu dans le cachot de la Zaouïa et il était allé retrouver les matelots de la *Reina Mercedes* dans cette « Maison des Hôtes » qui, à côté de la place de la Djemmâa, occupait une assez vaste surface, couverte en tuiles.

Le Père Blanc et le Frère du Sahara avaient, d'autre part, rejoint leur habitation commune.

L'état d'âme du Père était pour lors une profonde méditation. Homme d'action autant qu'homme de doctrine, il ignorait ces affres de scrupules qui sont le tourment des cœurs plus timides où le désir de la perfect t n est une fois entré. Il ne doutait pas qu'il eût s ctement accompli son devoir de chrétien et de p tre en répondant par l'affirmation de sa foi à la s mation de Mahimon ; mais les conséquences im-

prévues de cette déclaration nécessaire le plongeaient dans la douleur. Certainement il était prêt à racheter dans les pires souffrances la vie de ses compagnons. Il soupirait en songeant que la nécessité où on l'avait mis de confesser son credo pouvait entraîner le supplice de chrétiens qui n'avaient pas les mêmes ressources de foi qu'un prêtre. Dans cette tristesse l'attitude de son compagnon triompha de sa patience. Le Frère Marius s'était assis à l'indigène sur ses jambes repliées. Sa physionomie, généralement bourrue, rayonnait d'une satisfaction qu'il ne prenait pas la peine de contenir. Elle lui enflait la poitrine, et, après une suite de gammes et de fanfares sifflotées entre les dents, elle finissait par s'épanouir en refrains. L'ancien carliste y détendait une gaieté de corps de garde que les circonstances rendaient particulièrement choquante.

C'est bien fait,
Fallait pas qu'y' aille...

— Je vous en prie, mon cher Frère! dit le Père Blanc avec quelque vivacité, tâchez de vous former un état d'esprit moins blessant pour ceux qui vous entourent. Votre contentement semble moins fait d'une résignation personnelle à la volonté de Dieu que d'un divertissement fort peu chrétien, — voire même fort peu humain, — que vous paraissez prendre aux angoisses de vos compagnons...

— Vous avez mis le doigt dessus! répondit le Frère sans se troubler. Ça m'amuse de voir tous ces poltrons qui se disposaient à nous brûler la politesse, obligés de vous emboîter le pas. D'avance je me figure les grimaces qu'ils feront au dernier moment... Et comme c'est une représentation où je vais payer n place, vous ne pouvez pas m'empêcher de rire.

Le Père Blanc considéra avec une attention inten son compagnon de captivité. Dans cette grossière ii

sensibilité le Frère Marius lui apparaissait sans doute comme une caricature de cette fidélité à des engagements divins dont lui-même il s'efforçait d'offrir l'image à des compagnons infortunés. Cette exagération de quiétude présentait une leçon que la raison du Missionnaire lui défendait de négliger. Il se demanda si c'était là un accident fortuit ou un avertissement d'En-Haut.

— En tout cas, songea-t-il, — avec ce goût qui était sien de sortir promptement du vague et de passer à l'acte, — le Frère Marius m'est un enseignement de la douceur dont je dois user envers ces chrétiens, afin d'empêcher qu'ils ne se révoltent contre la loi de Dieu.

Le Père avait sauvé du naufrage une boîte précieuse. Elle contenait tous les éléments indispensables à la célébration de la messe. Il l'ouvrit et en tira quelques feuillets de papier soigneusement conservés avec le ciboire, et les fioles sacrées. Le désir du religieux était à cette minute de reporter sa pensée vers le Supérieur qui avait dirigé sa vocation, surveillé ses vœux. Il ne savait pas comment il ferait tenir au destinataire ce pieux testament de sa pensée chrétienne. Il avait l'espoir que cette lettre arriverait à son adresse, après que celui qui se disposait à la signer aurait cessé de vivre. Donc, sans s'occuper davantage du Frère Marius, qui était allé finir sa chanson hors de la masure, il commença d'écrire sur ses genoux.

« Très Révérend Père,

« Participez, s'il vous plaît, au bonheur de votre fils. Si jamais vous l'avez aimé en Notre-Seigneur, témoignez-le en rendant présentement des grâces particulières au Dieu de bonté ! Voici que, sans que j'y aie presque songé, ce miséricordieux Seigneur me conduit à ce point tant désiré, demandé avec tant de ferveur et de larmes, par des âmes impatientes de Lui.

« Mon Révérend Père, vous savez mieux que personne comme il m'a semblé maintes fois que le ciel et la terre fussent ligués contre l'accomplissement de ma vocation. Il y a peu de semaines, je vous écrivais de Ziki une lettre où, malgré moi, ma déception glissait aux récriminations. Hélas, que j'étais mal inspiré! Je touchais à la minute où la douce main de Dieu allait dissiper devant moi tous les obstacles. Il entrait en effet dans ses desseins de se servir de ces difficultés mêmes pour me conduire à la possession de ma fin : je veux dire l'effusion de mon sang pour mon bien-aimé Sauveur.

« Dieu soit loué à jamais! Son infini amour n'a pu être éteint par mes longues ingratitudes. Je sens la force qui m'embrase ; je me rends ; je me confesse vaincu. »

Le missionnaire n'en écrivit pas davantage, une ombre était devant sa porte, précédant l'entrée d'un visiteur.

— Le lieutenant Renaud... dit-il, en se levant à la hâte.

## II

L'officier était libre de tous liens et les deux Riffains qui l'accompagnaient s'arrêtèrent pour le surveiller hors de la porte unique. Il s'approcha du missionnaire avec des yeux égarés et lui saisissant les mains :

— Mon Père, dit-il, vous devinez avant que je parle quelle supplication je vous apporte. Faites un effort sur vos préjugés. Cessez un instant de voir e[n] moi l'homme que son amour, — un amour que vo[us] ignorez, que vous condamnez peut-être, — vous re[nd] suspect. Songez qu'après tout, ce sentiment est sac[ré] aux yeux du Dieu même que vous servez, qu'il lui

confié le soin de peupler la terre d'êtres qui l'adoreraient. Songez surtout, mon Père, que, si vous avez écarté de vous cet amour humain, il est la source de votre propre existence, qu'il a fait la félicité d'êtres que, tout prêtre que vous êtes, vous devez porter dans votre cœur avec un filial respect. C'est en leur nom que je vous adjure de nous prendre tous en pitié!

Le lieutenant Renaud allait continuer dans cet élan de douleur passionnée qui communiquait à sa parole une éloquence nouvelle.

Le missionnaire l'arrêta :

— Mon cher fils, dit-il, votre tendresse ne m'est pas suspecte, et mon cœur n'est pas insensible à vos souffrances. Dieu m'est témoin que j'aurais eu de la joie à vous unir à ma chère pénitente, à vous recommander à ses prières, à la confier elle-même à votre loyauté. Dieu en décide autrement : il nous oblige à lever les yeux de ces amours terrestres vers cet amour divin, sans bornes, dont il veut être le seul objet. Ce n'est pas ma volonté, mais la sienne qui s'est placée en travers de vos vœux. Vous ne rêviez que d'un bonheur humain, fragile et court : il vous offre une félicité éternelle. Je ne puis pas vous plaindre.

Le jeune homme considéra le missionnaire avec une espèce de stupeur. Il s'effrayait d'avoir usé en pure perte les arguments qui se pressaient dans son cœur avec une ardeur tumultueuse. Pourtant il ne se découragea pas. A supposer que la pratique de la vie sacerdotale eût tout à fait tari les sources de la pitié au cœur de l'homme qui se tenait là devant lui, la lumière de ses regards indiquait que sa raison du moins demeurait intacte et forte. C'était elle que le lieutenant Reaud voulait prendre à partie. Il n'estimait pas que, ır ce terrain, son adversaire pût se dérober.

— Ne nous plaignez donc pas, dit-il, puisque votre ɔi vous a fait un cœur de roc. Il ne s'agit plus de vous

toucher, mais refuserez-vous de vous laisser convaincre? Pouvez-vous croire sérieusement que le Dieu que vous considérez comme l'auteur de cet univers et que vous devez supposer suprêmement intelligent se divertit à tenter les faibles créatures que nous sommes, à placer des femmes, une jeune fille, des enfants, des simples, dans l'alternative de le renier ou de mourir sous les couteaux? Allons donc, mon Père! Ce sont là des conceptions molochistes, que la raison pouvait admettre dans le temps où l'on croyait que des anges cachaient des béliers dans les buissons pour les produire à la place des victimes humaines à la minute du sacrifice. Le Dieu auquel vous me demandez de croire est souverainement bon ou il n'est pas. La première de ces hypothèses fait votre martyre impie, l'autre absurde!

— Insensé! dit le prêtre. Vous accusez les autres de folie à la minute où, de votre débile raison, vous voulez faire la mesure de la bonté de Dieu et de ses droits sur la créature!

La colère que le jeune homme sentait monter en soi se brisa brusquement contre cette froide riposte. Tout passionné qu'il était, Renaud comprit que dans la violence ou le blasphème il perdait la seule chance qui lui restait d'ébranler cette résolution. Ce n'était ni sur le terrain de la tendresse, ni sur celui de la philosophie qu'il pouvait espérer arracher une telle concession à un homme de ce caractère. Cette âme de prêtre n'avait sûrement qu'une porte : la religion du devoir. C'était par là qu'il fallait entrer dans cette conscience.

Renaud trouvait dans son amour des forces d'esp rance inépuisables. Il tenta ce dernier effort.

— Mon Père, dit-il, il vous faut pardonner à l'excè de ma douleur. Je n'ai pas voulu vous offenser dar votre foi.

— Elle est, dit le Père Blanc, au-dessus de toutes les atteintes.

Renaud riposta vivement :

— Est-elle au-dessus du scrupule? si sûre d'elle-même, que la première décision où elle s'arrête lui apparaît comme la meilleure, l'unique que l'on peut envisager? Ce n'est pas moi, mon Père, qui ose vous poser une telle question. Rappelez-vous, je vous en supplie, les paroles qu'un martyr de votre foi, l'infortuné commandant Sanchez — un chrétien comme vous les aimez — vous a jetées, à la minute où vous cherchiez à prendre sa place. Il vous a crié — j'entends encore sa voix : « Ne songez pas à vous, mon Père, mais à toutes ces âmes qui ont besoin de votre assistance! » Ainsi cet homme d'honneur, ce chrétien modèle vous rappelait à votre devoir sévère. Il vous fermait ces portes du martyre où vous vous précipitiez avec joie. Il vous rappelait qu'avant de suivre le chemin de votre félicité personnelle, vous deviez vous préoccuper de ce troupeau en détresse qui ne se sent pas prêt à payer votre gloire avec tout son sang... Oui, mon Père! Votre gloire! Car enfin, si mon amour est un objet de défiance pour votre conscience de prêtre, je puis bien vous avouer que votre zèle prend — à mes yeux d'homme sans foi précise — la couleur d'un égoïsme à sa façon monstrueux... Qui sera le juge entre la nécessité fraternelle du renoncement au martyre et cette passion de la mort où je vous trouve? Dieu? Non pas, mon Père! Non! Pas Dieu! mais cette frénésie sanglante qui, dans votre certitude sacerdotale, va vous ouvrir à deux battants les portes du ciel.

Il s'arrêta à bout d'haleine, comme un homme qui a monté une côte dans une furie d'assaut. Au moment d'atteindre son ennemi il sent que les forces lui manquent et que son cœur va éclater.

Le missionnaire avait pâli sous les reproches, mais

c'était sa dignité d'homme, non sa conscience de prêtre qui était troublée.

Il fit, presque menaçant :

— Avez-vous tout dit?

Le lieutenant préférait la colère à cette indifférence contre laquelle il s'était tout d'abord heurté.

Il cria plus qu'il ne répondit :

-- C'est la provocation de votre réponse, l'intransigeance de votre foi, qui ont poussé Mahimon à bout! Notre présente affliction est votre œuvre, vous l'avez voulue, elle servait vos secrets desseins!

L'injustice de ce reproche arracha au missionnaire une riposte :

— A ma place vous auriez caché votre drapeau?

Ils étaient face à face et leurs regards se croisaient.

L'irruption de M. Achard dans la geôle du missionnaire empêcha peut-être un choc que le Père Blanc n'aurait pu se pardonner.

— Mes amis! s'écria le père infortuné de Marie-Christine, que se passe-t-il et quel irréparable malheur ajoutez-vous au destin qui nous accable?

— Il se passe, s'écria Renaud, que ce moine fanatique a résolu de persister dans son témoignage. Peu lui importe que l'on massacre votre fille, les enfants de Mme Enriquez, nous tous, pourvu qu'il ait son nom écrit en lettres d'or sur les tablettes du martyrologe, à la porte de son séminaire, pourvu que les dévotes s'émerveillent de son héroïsme à la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi!*

Depuis la scène de la mosquée, M. Achard se remémorait pour s'encourager la conversation qu'il avait eue avec le missionnaire, quelques heures avant le naufrage de la *Reina Mercedes*. Il ne pouvait croire q[u]
cette tolérance, qu'il avait admirée dans le prêtre, e[ût]
sombré, d'un coup, dans un sourd fanatisme. Il eut [l]a
notion que Marc avait tout compromis par sa violenc[e]

de jeune homme amoureux. Il ordonna avec une dureté qui ne permettait pas de riposte :

— Tais-toi, fou! Ne perds pas irrémédiablement celle que tu prétends sauver!

Puis, saisissant la main du Père, il obligea le religieux à le considérer en face.

— Regardez-moi un peu, dit-il, et vous qui avez médité sur l'agonie de la Mère Douloureuse, contemplez un père qui traverse la Passion sans la foi. Vous avez devant vous un homme rude, qui a usé sa vie dans des besognes hasardeuses, autant dire dans de perpétuelles batailles. La sensibilité n'y a pas sa part. La fortune, la ruine, la mort des autres, autant d'épisodes du combat qui ne détournent pas un homme d'action de son but. Mais voilà qu'il vous vient une fille et le cœur s'ouvre. Je vous l'ai confessé l'autre jour, ce cœur de père. Je vous ai dit que pour l'amour de mon enfant j'avais été capable de pratiquer, moi aussi, le sacrifice. Vous admettiez vous-même, à ce moment-là, que mon œuvre achevée j'avais le droit à cette récompense de vie : une lignée, sortant de ma fille unique, un asile ouvert à ma vieillesse, par celle à qui j'ai immolé toutes les joies de ma route. Vous aviez l'air de dire que si Marie-Christine prenait votre avis vous lui conseilleriez de ne pas déserter son devoir filial, sous couleur de vocation religieuse. Vous me plaigniez à l'idée que ma fille unique irait au cloître. Allez-vous me l'envoyer dans la mort?

— Monsieur Achard, répondit le Père Blanc, ce n'est pas moi, c'est vous-même qui affirmez : « Dans ma vie antérieure, je n'ai pas eu de pitié, j'ai broyé autour de moi. » Cependant vous n'étiez pas mauvais? Mais à tout prix vous vouliez la richesse, le bien-être, la puissance, ce que les hommes, d'un seul mot, nomment le bonheur. Et après cela, quand vous trouvez une âme chrétienne qui, détachée de ces joies ter-

restres, cherche sa félicité en Dieu, vous exigez qu'elle s'attendrisse sur votre infortune, vous ne lui permettez pas de tendre vers son but divin, avec autant d'ardeur, — disons le mot, si vous le voulez, il ne m'effraie pas, — avec autant d'égoïsme que vous vers vos satisfactions de fortune ou de chair!

La pratique des affaires avait rompu le négociant à toutes les polémiques. L'habitude du succès lui avait donné en sa force une confiance qui, chez lui, augmentait la puissance de la persuasion. Jamais il ne s'attardait à ramasser les arguments qui venaient d'être repoussés. Il en cherchaait d'autres pour les lancer à l'assaut :

— Sortons du sentiment, mon Père, et abordons, je vous en prie, le côté pratique de la question. Cette espèce de brutalité dans la défense de mes intérêts, que je signalais avant vous, ne m'a pas empêché de mettre au-dessus de tout ma parole une fois donnée. Si ce pauvre Sanchez vous a parlé de moi, il a pu vous dire que mon honneur était aussi reluisant que mon or. Je suis incapable de pousser personne à une action vile, mais vraiment je vous assure que vous êtes ici la victime d'un faux point d'honneur. Vous partez de ce principe que la confession publique de votre foi et votre martyre pourront imposer le respect à ces bandits de Riffains. Ils n'en seront pas plus touchés que de la mort de Sanchez! Ils ont le cerveau fait autrement que vous et moi, mon Père. La corde de chameau qui leur serre le crâne, à partir de douze ans, noue la botte de leurs préjugés. C'est un faisceau qui se tient d'un bloc. On ne l'entame qu'à la hache. Dites le contraire, vous qui reveniez de Ziki absolument découragé! Vous aviez tout perdu auprès d'eux, votre temps, vos paroles, vos soins, votre confiance... Vous n'allez pas me dire après cela que leur opinion compte pour vous, — que leur mépris ou leur estime vou

inquiète, — que vous craignez qu'ils vous soupçonnent d'avoir redouté la mort, que vous êtes prêt d'immoler des femmes, des enfants, à ce scrupule chimérique?

Le Père Blanc dégagea son poignet que le négociant tenait toujours. Il recula d'un pas et d'un geste tranchant coupa l'espace qui le séparait de son interlocuteur :

— Arrêtez, monsieur Achard! Vous avez dit tout à l'heure que vous n'aviez pas la foi. La mienne est sans limites. Je ne puis donc vous suivre dans cette incrédulité que vous faites paraître sur les effets de la grâce de Dieu. Quoi? Le Christ aurait changé la surface de la terre, il aurait conquis à sa parole tous les peuples qui pensent, et vous voudriez qu'il fût impuissant contre ces sauvages dont la doctrine n'est que grossièreté et balbutiement barbare dans ce qu'elle n'a pas emprunté à l'Evangile? Libre à vous d'assigner des bornes à l'Empire du Christ, d'affirmer que ses soldats succomberont vainement à l'ombre de sa Croix. Je vous laisse votre certitude et je garde mon espérance. Je suis le serviteur d'un maître que l'on n'a pu enfermer dans un tombeau!

— Commencez donc, dit M. Achard, à nous édifier en son nom. Je sens, croyez-le bien, l'immensité du sacrifice que je vous demande. On vous supplie de renoncer à une récompense que vous croyez toucher, d'aimer votre prochain plus que vous-même, d'agir comme ces officiers qui mettent la patrie au-dessus de tout, qui sacrifient leurs chances d'avancement et qui battent en retraite quand le général en chef l'ordonne afin d'assurer le succès du plan de la bataille. Ceux-là aussi, mon Père, ils pourraient dire qu'ils aiment mieux la mort que la honte de reculer avec leur drapeau. Cependant vous voyez chaque jour qu'ils obéissent sans murmure. Ils ne croient pas qu'ils aient le droit, même pour servir une noble ambition, de risquer inuti-

lement des existences humaines. Etes-vous moins maître de vous que ces gens de poudre? Croyez-vous que vous pouvez, sans une affreuse injustice, passer sur le corps de ces simples et de ces incrédules pour vous faire un chemin jusqu'au ciel?

— Le triomphe de la foi, répondit le Père, a été payé par des millions de martyrs.

— Vous n'y assistiez pas! Venez donc, je vous en prie, les voir de près, ces petits enfants de Mme Enriquez dont vous prétendez disposer, avant que leur volonté vous en donne le droit. Peut-être alors votre affreuse décision faiblira-t-elle. Le Père Blanc comprendra que s'il veut absolument le martyre pour soi-même, la carrière du martyre lui demeure toujours ouverte. Le fils de la femme, que vous êtes, — malgré tout, — sentira s'émouvoir ses entrailles devant ces espérances fragiles et innocentes de la femme...

## III

Sans attendre la réponse du Père, M. Achard glissa son bras sous le coude du missionnaire, et il l'entraîna hors de la masure. Le lieutenant Renaud suivit les deux hommes en silence. Les gardiens qui veillaient sur chaque «nazaréen» fermaient ce petit cortège. Ils ne quittaient pas leurs prisonniers de l'œil et ils avançaient, comme des chasseurs, leurs fusils chargés sur le bras, les canons des armes inclinés vers la terre.

Le village avait repris son aspect habituel, c'est-à-dire que les femmes étaient rentrées dans les maisons, et que les enfants se roulaient, à moitié nus, dans la poussière. Pourtant, au passage des prisonniers, des mégères invisibles jetèrent de derrière les murailles sans fenêtres des paroles d'exécration.

Du plus loin qu'elle aperçut le groupe qui entourait

le Père Blanc, miss Jones commença d'agiter son mouchoir. Bien qu'elle comprît fort mal la langue du pays et que personne n'eût pris la peine de lui expliquer le détail des événements, elle avait démêlé, tout en gros, de quoi elle était menacée. La pantomime des Riffains sur la place du village, puis à la mosquée, suffisait d'ailleurs amplement à la renseigner sur les intentions de ses geôliers.

Quand les prisonniers furent à quelques pas du seuil de la maison où Mme Enriquez, Marie-Christine et elle-même étaient maintenant cloîtrées, la vieille Anglaise se porta à leur rencontre. Elle s'approcha délibérément du missionnaire qui occupait le centre du groupe, et, le touchant d'une ombrelle qu'elle avait sauvée du naufrage :

— Monsieur le Père Blanc, dit-elle d'un air courroucé, j'ignore quelles résolutions vous êtes en train de prendre entre ces messieurs et vous. Mais je vous prie de vous souvenir que miss Jones n'est pas une papiste et qu'elle entend bien ne rien souffrir pour une erreur religieuse qui ne lui paraît pas beaucoup moins grossière que la doctrine de ces musulmans. Je ne charge ni vous ni personne, monsieur le Père Blanc, de prendre la défense de mes intérêts. J'ai déjà expliqué aux hommes qui me gardent que je me recommandais de mon consul et que toute l'Angleterre se lèverait pour les exterminer s'ils osaient toucher à un seul cheveu d'un jeune dame anglaise.

Malgré la tristesse des circonstances, le Père et ses compagnons ne purent retenir un sourire. Le spectacle qui les attendait dans la maison de Mme Enriquez ne ermit pas qu'il s'achevât sur leurs lèvres.

D'abord leurs regards tombèrent sur Marie-Christine. ebout derrière la veuve, elle regardait venir le prêtre, n père, son fiancé, et pourtant il semblait qu'elle ne apercevait point. Ses yeux ne voyaient plus, ses

oreilles n'entendaient pas. Elle semblait moins une créature vivante qu'une de ces figures d'allégorie qui veillent autour des tombeaux. La beauté est en elles et pourtant l'œil les contemple avec une gêne d'inquiétude ; car, on le sent, leur foi fut impitoyable ; leurs cœurs vaillants ne connurent pas les hésitations de l'amour. Elles ne sont pas encore divines, puisque l'on trouve dans leurs mains les armes de destruction. Elles ne sont plus humaines puisque jamais elles n'hésitèrent.

Aux pieds de Marie-Christine, Mme Enriquez était assise sur une pierre. Comme elle tenait ses regards attachés à la terre, sa figure inclinée dans une immobilité de stupeur, son voile de veuve dissimulait tous ses traits, indiquait seulement le mouvement de sa tête, l'accablement de son âme.

Ce silence de la bouche et du geste où elle était figée, émouvait plus que toutes les plaintes et les dramatiques mouvements du désespoir. Elle gisait comme les saintes femmes au pied du Calvaire, mère tout ensemble et encore amoureuse, déchirée entre l'élan qui la portait à rejeter cette enveloppe de chair, à s'élever vers la nouvelle patrie de sa tendresse unique, et cette autre force qui la tirait vers la terre, qui lui commandait de fermer sur les trois orphelins ses bras enveloppés de voiles, de les couvrir jusqu'à la fin contre la fureur des couteaux.

Les jumeaux dormaient maintenant sur les genoux de leur mère. Ils avaient longuement pleuré à la vue de sa douleur. Peut-être, au travers des caresses passionnées, ils avaient deviné quelque obscur péril. Mais la fatigue du jour et des deux précédentes nuits avait triomphé de leur incertaine angoisse. Ils dormaient maintenant, paisibles comme dans leur berceau ; et l'innocente majesté du sommeil qui était sur leurs visages semblait recommander leur faiblesse ainsi

qu'une chose sacrée. Seule la fillette veillait auprès de sa mère, blottie contre les voiles noirs. De ses yeux fiévreux et tout enveloppés d'ombre, elle fixait le groupe des hommes qui s'approchaient. On eût dit qu'elle avait l'instinct qu'ils apportaient avec eux le mot de la mort ou de la vie. Ses regards allaient de sa mère au Père Blanc, maintenant debout devant elle, avec cette expression chargée de douleur qui rend insoutenable la vue de ces anges, encore enfants, que la piété des peintres de jadis voulut parfois conduire au pied des crucifiements.

La veuve sentit que le missionnaire était entré dans la maison, quand l'ombre du visiteur vint s'ajouter à cette nuit qui pesait sur elle. Lentement elle releva sa face que les dernières épreuves avaient amaigrie. Ses lèvres remuèrent pour une parole presque indistincte, comme si elle avait craint de troubler le sommeil de ses fils, comme si c'était sa pensée plus que sa voix qui maintenant montait vers l'homme de Dieu.

— S'il n'y avait que moi je remercierais mon Sauveur, à mains jointes, de cette occasion qu'il me donne d'aller, dans son Paradis, retrouver l'être que j'ai perdu. Mais je suis la captive de ces innocents qui dorment contre mon sein, qui me tiennent par ma jupe... Regardez-les, Manuel, Antonio... il y a six mois à peine, tous deux se nourrissaient encore de mon lait... Ils ont sucé mon lait de douleur et de larmes, mon lait de veuve. Ils ont voulu vivre pour me sauver de la désolation, pour que l'on continuât de prier dans notre maison, de joindre les mains, de nommer Dieu avec un élan d'espérance... Et voilà Mercédès que son père a aimée la première. Elle lui ressemble comme si je le voyais vivant! Dieu a permis ce miracle-là pour que mes yeux ne devinssent pas aveugles, pour qu'ils eussent encore envie de se rouvrir et de contempler les choses que le jour éclaire... Regardez-

les, regardez-les, mon Père, tous les trois, les enfants de lait et la fillette! Comment voulez-vous que Dieu tienne à blasphème les paroles que des méchants veulent mettre sur ces lèvres qui savent bien juste bégayer son nom? Ah! s'ils devaient vivre toute leur vie parmi les mécréants, si l'imposture que l'on répète autour d'eux, que l'on veut prononcer sur leurs têtes pouvait lentement descendre de leurs oreilles dans leur cœur, — s'ils devaient grandir dans cette impiété, renier ce que leur père a cru et, après une vie passée dans l'erreur, souffrir pour l'éternité, séparés de ceux qui les ont aimés, — je vous les donnerais, mon Père, tous les trois... Peut-être je les frapperais moi-même, afin qu'ils passent doucement, sans inutiles souffrances, de ce sommeil dans le Paradis... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit!... Vous-même, hier, pour arrêter mes larmes, vous me le disiez, à cette place; tout cela est une épreuve, une épreuve de quelques jours, de quelques semaines, tout au plus... Le salut se présentera du côté où la mort a failli venir... Et, dans quelques semaines, ces enfants seront aussi innocents qu'aujourd'hui... Les blasphèmes qu'ils auront pu entendre ne les auront pas plus troublés que les cris de haine des hommes, les férocités de la guerre n'empêchent les petits oiseaux de chanter Dieu, chaque matin, quand le jour renaît. Toute leur vie, mon Père, ces enfants se souviendront que vous avez renoncé pour eux à la palme du martyre, que vous n'avez pas voulu que leur sang coulât de leurs gorges si tendres, pour enfler les ruisseaux de votre propre sang... Ils vous recommanderont à Dieu, dans ces prières des purs, qui, tout droit, montent au pied de son trône... Ils demanderont pour vous la couronne que vous pouviez saisir dès cette heure, rien qu'en étendant le bras.

La veuve s'exaltait en parlant. Brusquement elle arracha les enfants de sa poitrine, et, sans s'occuper de

leurs plaintes, les posa sur la terre ; puis, tombant aux pieds du Père, elle cria avec une ardeur qui décuplait sa force, qui le priait comme si, lui-même, il eût été, non un missionnaire, mais ce Christ qu'elle voulait fléchir :

— Maître ! Maître ! Ne me demandez pas ce sacrifice au-dessus de mes forces ! Votre mère était la mère de Dieu... Elle savait qu'en vous donnant elle sauvait le Monde... Moi, je ne suis qu'une pauvre femme, une veuve à qui déjà vous avez enlevé l'objet de son amour. Vous ne voudrez pas que je voie encore égorger les trois enfants que j'ai conçus dans la tendresse... Vous avez dit vous-même que vous étiez venu sur la terre pour mettre une fin à tous ces sacrifices sanglants. Seigneur, voilà un de vos prêtres qui veut égorger mes trois enfants en votre honneur ! Dites-lui que vous repoussez de telles offrandes, que vous ne voulez plus voir autour de vous, dans le ciel, des innocents vêtus de robes de pourpre !

En prononçant ces dernières paroles, la veuve avait avancé sur la terre. Hallucinée — comme si le Dieu qu'elle invoquait eût été devant elle — elle tendait les bras pour embrasser les genoux du Père.

Il recula dans une horreur de profanation :

— Arrêtez ! dit-il. Vous n'avez devant vous qu'un homme fragile, dont l'âme est aussi bouleversée que la vôtre. Relevez votre visage vers le Seigneur du Ciel et laissez-moi m'isoler en paix. Il faut que, moi aussi, j'aille me prosterner dans la solitude, et, face à face, prier Dieu qu'il me montre le devoir.

HUGUES LE ROUX.

(*A suivre.*)

LES

# DERNIERS SOLDATS FRANÇAIS

## AU BAHR EL GAZAL ET SUR LE NIL

---

Il y a quelques semaines, on a pu voir débarquer sur les cales de Marseille un groupe de tirailleurs sénégalais conduit par deux Français, un lieutenant et un sergent, aux traits énergiques mais tirés, au visage bronzé.

Il est encore présent à nos mémoires, l'enthousiasme provoqué par le défilé des soldats noirs, compagnons de gloire et de misère de l'héroïque Marchand.

Malgré ce souvenir récent, et en dépit de l'humeur avenante des habitants de l'antique cité phocéenne, les quelques nègres mal vêtus, coiffés d'une chéchia et armés de fusils, qui, en ce jour du 21 février, mettaient le pied sur la terre de France ont à peine attiré les regards. Dans le grand port commerçant, habitué aux spectacles exotiques, cela n'avait en soi rien d'extraordinaire, et, en voyant passer ces trente-sept tirailleurs sénégalais commandés par un lieutenant d'infanterie de marine, qui eût pensé que c'étaient là les derniers tenants du drapeau français sur le Nil? Ces pauvres gens étaient ignorés... Aucune ovation ne les attendai

*
* *

Du jour où l'intrépide commandant Monteil er rempli son magnifique voyage de Saint-Louis à Tı

poli par le Tchad, la jonction de l'Algérie, du Soudan et du Congo se montra comme une nécessité de notre politique.

Les explorateurs — et des plus vaillants — ne nous manquèrent pas. Simultanément et sans arrêt, nos hardis compatriotes s'enfoncèrent dans le continent noir, ayant pour objectif principal le lac Tchad, centre du triangle formé par les lignes droites réunissant nos trois grands domaines africains.

M. de Brazza avait été le fondateur de notre établissement sur la rive droite du Congo, et son œuvre continuait dignement avec les Béhagle, les Crampel, les Maistre et les Gentil.

Tard venus dans la politique d'expansion coloniale, les Belges ne se désintéressaient point du partage de l'Afrique. Au lendemain de la conférence de Berlin (1), Stanley jetait les bases du nouvel Etat indépendant du Congo et ouvrait aux soldats du roi Léopold la route à suivre. De 1887 à 1889 il remontait le Congo, puis son affluent l'Arouimini, pour venir délivrer Emin Pacha qui occupait encore, pour le compte de l'Egypte, la province équatoriale, où il résistait aux attaques des mahdistes. Suivant le chemin tracé par Stanley, les Belges piroguaient sur l'Oubanghi et étendaient leurs postes avancés vers l'est, les yeux tournés vers les régions du Haut-Nil (2). Enfin, en 1893, favorisés par les luttes intestines des lieutenants du Khalife, ils piquèrent droit au nord et s'établirent dans le Bahr El Gazal, s'empressant de signer une convention avec l'Angleterre, pour donner une sanction à leur occupation.

Les Anglais, on le sait, sont particulièrement jaloux de l'agrandissement des autres peuples. Aussi avaient-

(1) Février 1885.

(2) *La Marche des Belges vers le Haut-Nil.* (Questions diplomatiques et coloniales, 15 août 1897.)

ils vu avec mécontentement les progrès des Belges et des Français dans l'Afrique équatoriale. Il fallait, au plus vite, mettre aux prises ces deux rivaux qui s'avançaient à grands pas. L'intérêt de nos voisins d'outre-Manche était, on le conçoit, de favoriser la nation la moins puissante. C'est pourquoi, par la convention du 12 mai 1894, l'Angleterre concédait les régions du Bahr El Gazal à l'Etat indépendant du Congo et étendait les possessions belges jusqu'au 10° parallèle nord et jusqu'au 25° méridien est. Ce qui était tout simplement une violation flagrante du traité franco-belge du 29 avril 1887, qui avait limité les territoires de l'Etat indépendant au 4° parallèle nord et au 30° méridien est. Malgré les habitudes de rapacité de l'Angleterre, on demeure stupéfait devant l'audace et le cynisme qu'elle avait alors déployés. En cette circonstance, elle disposait en effet de territoires qui ne lui appartenaient pas, sur lesquels elle n'avait aucun droit!... Le sans-gêne des Anglais dépassait tellement les bornes permises, que, chose extraordinaire, nos réclamations furent admises! La convention du 12 mai 1894 fut annulée par celle du 14 août de la même année, qui rétablit le traité du 29 avril 1887. De fait, les Belges bénéficiaient encore d'un avantage important puisqu'on leur reconnaissait des droits sur la rive gauche du Nil, du lac Albert jusqu'à Lado. Mais enfin, par le Bahr El Gazal, la France conservait accès sur la grande artère de l'Afrique orientale. Au nord de nos possession du Haut-Oubanghi, un magnifique champ d'action s'ouvrait devant nous, soit vers le Tchad, soit vers le Nil. Nous avions des atouts sérieux dans la partie engagée de ces côtés.

Certains faits allaient porter à son comble l'émotion de l'Angleterre. Le 30 octobre 1897, après avoir passé un traité avec le sultan du Baguirmi, notre compatriote Gentil arrivait par le Chari sur le lac Tchad, que le

Kilomètres

0 150 300 450

Limite Franco-Angl^e (Convention du 21 mars 1899)

Limite Franco-Belge (Convention du 14 août 1894)

Limite Anglo-Belge

Postes Français du Bahr El Gazal occupés par la 11e Compie de Tirailleurs Sénégalais (Cne Roulet)

30 15 10 5 25 30

Omdurman Khartoum

Nil Bleu

Kordofan

Darfour

Fachoda

Sobat

Bahr el Arab

Bahr el Gazal

Lac Nô

Bérou

Méchra el Rek

Soueh

Dem Ziber

Pt Desaix

Djour Ghattas

Rohl

Chillouks

Gaba Chambé

Abou Kouka

Bor

Lado

Pt des Rapides

Kodjali

Tamboura

Tondj

Haut Oubanghi

Sémio

Bangasso

Congo

Ouellé

Belge

Dongola

Lac Albert

sifflet du *Léon-Blot* saluait de ses appels répétés.

M. Liotard, notre commissaire sur le Haut-Oubanghi, avait, par ailleurs, commencé l'occupation du Bahr El Gazal. Il utilisait les postes fondés naguère par les Belges et en créait d'autres, reliant ses efforts à ceux de la mission française du Congo-Nil, qui, après avoir remonté l'Oubanghi et le M'Bomou, établissait au *Pays des Rivières* les postes de Kodjioli, des Rapides et de Fort-Desaix. Nous étions alors au mois de novembre 1897. Le 10 juillet 1898, Marchand arborait nos couleurs à Fachoda, y devançant de dix semaines le sirdar Kitchener.

C'en était trop pour les Anglais. L'heure avait sonné de déclarer que le Nil et tout le bassin du Nil sont sacrés pour tout autre drapeau que le leur... N'insistons pas sur cette page trouble de notre histoire, et bornons-nous à rappeler pour mémoire que le 11 décembre 1898 le commandant Jean Marchand quittait Fachoda par ordre du gouvernement français.

*
* *

Pendant que le vaillant explorateur s'éloignait avec tristesse des bords du Nil, but de tant d'efforts, et, précédé d'un renom mérité, rentrait en France, où l'attendaient de justes acclamations, tout était loin d'être réglé entre les cabinets de Saint-James et de Paris.

La note officielle du 4 novembre 1898 avait brièvement annoncé : « Le gouvernement français a résolu de ne pas maintenir à Fachoda la mission Marchand. » Donc nous abandonnions ce point du Nil, si péniblement atteint ! Mais, jusqu'où nous retirions-nous ? L'Angleterre, profitant de notre reculade, allait-elle pousser son avantage et nous faire évacuer la région du Bahr El Gazal, où, en maints endroits, flottait notre drapeau ? Etait-elle donc à jamais morte pour nous

cette question d'Egypte qu'avait rouverte la présence de Marchand sur le Nil?

Le commandant des troupes françaises sur le Haut-Oubanghi résidait à Bangassou et avait à sa disposition trois compagnies de tirailleurs sénégalais. L'une de ces compagnies était disséminée dans le Bahr El Gazal, où elle occupait les postes précédemment créés par M. Liotard, puis par la mission Marchand.

Si l'on considère que le point du Bahr El Gazal le plus rapproché de l'Oubanghi est à douze cents lieues environ de l'embouchure du Congo; si l'on remarque, d'autre part, que les moyens de communication de nos possessions congolaises sont des plus lents et des plus difficiles (1), on comprendra que l'abandon de Fachoda et les pourparlers postérieurs ne parvinrent que longtemps après à la connaissance de nos officiers de l'Oubanghi, de ceux surtout du Bahr El Gazal. Ils ne pouvaient que s'en tenir aux instructions données à la suite du passage de la colonne Marchand.

Détaché du Fort-Desaix, où il était arrivé le 13 février 1899, après un mois et demi de marche depuis Bangassou, le lieutenant de Tonquédec avait pour mission : de tenir les communications avec Fachoda, de servir de secours, en cas de retraite, à Dem-Ziber (Fort-Dupleix), si ce point était attaqué par les Derviches du Darfour, et enfin d'étendre notre colonie vers le nord et l'est, et d'aller jusqu'au Nil pour couper la route aux Anglo-Belges qui se trouvaient à Lado. Nous verrons que le lieutenant de Tonquédec ne sera pas au-dessous de sa tâche; mais, dès main-

(1) De Banané à Matadi, par petit vapeur (hollandais), 2 jours; de Matadi à Brazzaville, par chemin de fer (belge), 2 jours; de Brazzaville à Banghi, par petit vapeur (hollandais), 46 jours; de Banghi à Ouango, par pirogues, 18 jours; d'Ouango à Fort-Desaix, à pied, 46 jours. (*Voyage du lieutenant de Tonquédec — lettre particulière.*)

tenant, il nous semble nécessaire de dire quelques mots sur le Bahr El Gazal et les conditions dans lesquelles nous nous y trouvions en l'année 1899.

La région dénommée Bahr El Gazal, d'une superficie égale à la moitié de la France, comprend, d'une façon générale, les pays allant du Nil Blanc, à l'est, jusqu'au bassin du Haut-Oubanghi, à l'ouest. Les autres limites sont, au nord, les rivières du Bahr El Gazal et du Bahr El Arab, et au sud, un parallèle passant par le poste des Rapides et coupant le Nil Blanc un peu au-dessous de Bor.

Les peuplades les plus répandues dans ce pays sont les Dinkas (ou Djingués), qui, avant le passage de Marchand, tenaient sous leur dépendance des tribus secondaires telles que celles des Djours, des Bongos, des Golos, des N'dolos et des Bellandas. Essentiellement pasteurs, les Dinkas vivent dans les plaines marécageuses bordant les nombreux cours d'eau d'un pays justement dénommé *Pays des Rivières*. Là, ils trouvent en toutes saisons des pâturages pour leurs bœufs. De taille élevée, ils vont nus et ont l'air d'échassiers sur leurs jambes démesurément longues par rapport au tronc. Sous prétexte d'éviter les démangeaisons provenant de certaines herbes, ils se couvrent le corps de cendre et de... bouse de vache. Malgré qu'ils soient un peuple de pasteurs, les Dinkas ont des instincts guerriers et portent constamment à la main leur casse-tête et leur paquet de sagaies.

La mission Congo-Nil avait eu surtout un rôle d'*exploration*. Sa présence au Bahr El Gazal n'avait été — si l'on peut s'exprimer ainsi — qu'*un séjour de passage*. Son but était plus loin, et son souci dominant avait été *de pouvoir traverser avec ses charges*. Aussi, étant donné que de tout temps les Dinkas se sont refusés au *portage* (1), la colonne Marchand avait-elle

(1) C'est cette corvée de portage qui a été cause de la révolte

toléré et même favorisé l'émancipation des peuplades pouvant lui fournir des porteurs. C'est ainsi que les Bongos, les Golos, les N'Dolos avaient reçu force cadeaux et secoué la tutelle des Djingués.

Après le passage de la mission Marchand, le contrecoup se faisait sentir. La multitude des petits chefs, la diversité des peuplades souvent guerrières, le nombre considérable de fusils se trouvant dans le pays (1), le mécontentement des Dinkas par suite de l'affranchissement des tribus secondaires, tout cela nous dictait la plus extrême prudence. Bien que nos postes du Bahr El Gazal, sauf peut-être celui de Dem-Ziber, n'eussent point à craindre les attaques des Derviches, nous ne pouvions, avec nos effectifs restreints (2), *nous imposer* dans un pays qui était loin d'être organisé. Il est incontestable que nous devions nous appuyer sur les puissantes peuplades dinkas et leur faire des concessions; leur permettant, par exemple, de reprendre peu à peu la tutelle des autres indigènes, à la condition qu'il nous les prêtassent pour les transports. Cette politique présentait encore cet avantage, qu'elle diminuait le nombre des petits chefs et réduisait, par suite, les dépenses en cadeaux.

En résumé, notre rôle au Bahr El Gazal, pendant la période suivant le passage de la mission Marchand, devait être un rôle d'*influence*, rôle pacifique et de diplomatie, tenant le milieu entre celui de l'explorateur et celui de l'organisateur (3).

*
* *

Situé sur le Soueh, Fort-Desaix, créé par Marchand,

des Dinkas contre les Turcs et de leur alliance avec les Derviches.

(1) Surtout des remington provenant des Derviches.

(2) Une compagnie de 200 tirailleurs sénégalais, comptant trois officiers (capitaine Roulot, lieutenant de Tonquédec, sous-lieutenant Thorel) et cinq sous-officiers.

(3) *Lettres du lieutenant de Tonquédec.*

était le poste le plus important du Bahr El Gazal. Ce fort avait été le quartier général de la mission Congo-Nil pendant son séjour au *Pays des Rivières*.

Pendant la saison sèche, le *Sedd* (1) obstrue les cours d'eau de ces régions ; mais, quand vient la période des pluies, le Soueh est navigable depuis Fort-Gouly (2). En conséquence, le poste de Fort-Desaix possédait un bateau en fer et des pirogues pour les convois. Les magasins renfermaient peu de vivres, mais beaucoup de marchandises pour en acheter, telles que des perles, de la toile, du velours, de la soie, de la parfumerie, de la poudre, des capsules et des bibelots variés. Dans les étables étaient des bœufs, des moutons, des chèvres. Aux alentours du poste, le gibier, plus abondant encore que dans le Haut-Oubanghi, foisonnait littéralement. On ne comptait pas les perdrix, les pintades, les antilopes et les gazelles ; les éléphants s'y voyaient par bandes de dix, vingt et trente ; quant aux hippopotames, c'était la réserve de viande. On se fera une idée de leur nombre lorsqu'on saura qu'ils gênent la navigation. En guise de pain, l'on mangeait de la farine de maïs délayée dans de la graisse de girafe ou d'hippopotame ; comme boisson, l'on avait du mil fermenté dans de l'eau exposée au soleil. Pour l'assaisonnement, l'on pouvait se servir d'huile de pistache. De plus, depuis la création du poste, un marché permanent s'y tenait à deux minutes de l'enceinte.

Ainsi muni, le commandant de Fort-Desaix était le plus riche des commandants de cercle. Depuis l'em-

(1) Herbes flottantes formant d'énormes barrages naturels, interrompant pendant des mois — des années parfois — la libre circulation. (*Dans les marais du Bahr El Gazal*, capitaine Baratier.)

(2) C'est sur Fort-Gouly, à 130 kilomètres en amont de Fort-Desaix, qu'avaient été dirigées toutes les charges de la mission Marchand. *Le Faidherbe* y était arrivé à dos d'homme, puis fut monté et lancé sur le Soueh par les soins de l'enseigne Dyé.

bouchure du Congo, le lieutenant de Tonquédec avait voyagé, un peu de toutes les façons, durant cent quatre-vingt-cinq jours consécutifs, ne s'arrêtant que le temps rigoureusement nécessaire, à Brazzaville, Banghi, Bangassou et Tamboura (Fort-Hossinger). Parvenu enfin à cette destination — provisoire sans doute — de Fort-Desaix, il pouvait s'écrier : « Enfin me voici chez moi ! » et se considérer, en ce paradis des chasseurs, comme le plus heureux des hommes.

La région, si troublée peu de mois auparavant, était calme maintenant. Il n'était plus question des Derviches, qui habituellement sillonnaient et razziaient le Bahr El Gazal. Ecrasés par les Anglais à Khartoum, battus par Marchand à Fachoda, chassés de Bor par les Anglo-Belges, ils évitaient nos postes et faisaient de grands détours pour aller se rassembler loin dans le nord, vers El Facher, leur grande ville du Darfour. Quant aux peuplades indigènes, leurs luttes intestines semblaient terminées, et l'une des occupations régulières du commandant de Fort-Desaix consistait à recevoir les chefs venus au poste, soit pour protester de leur satisfaction et de leur amitié, soit pour demander au « Sultan français » de trancher leurs différends. Les échanges de cadeaux étaient fréquents. Tout était tranquille. C'était le repos !

Se souvenait-il maintenant, le lieutenant de Tonquédec, de la lente montée de l'Oubanghi, à travers le pays des Bondjos, les gens les plus sauvages du globe, et, de plus, anthropophages ? Le petit vapeur *l'Antoinette*, avarié, avançait péniblement ; puis des tornades étaient venues, trempant les bois des rives, que l'on coupait chaque jour pour le chauffage de la machine. Alors, les provisions s'étaient épuisées et l'on ne pouvait acheter ni *prendre* dans les villages, dont les habitants à notre approche s'enfuyaient au loin, emmenant leurs troupeaux. Il avait fallu répartir parcimo-

nieusement la petite quantité de manioc et de poissons secs. On veillait la nuit pour se garder des attaques des Bondjos. Au poste belge de Zinga, un tirailleur sénégalais avait été enterré. Pendant quatre jours on avait conservé son cadavre à bord, pour ne pas l'abandonner à la voracité des indigènes (1)!...

Se rappelait-il aussi les étapes pénibles depuis Ouango? N'était-ce pas de Bangassou à Tamboura que, chaque nuit, les porteurs s'étaient éclipsés? N'était-ce pas entre Tamboura et Fort-Desaix que sa petite colonne avait atrocement souffert par suite du manque d'eau? Des tirailleurs semblaient atteints de folie, et, lorsque le sol devenait humide, les porteurs mangeaient de la terre mouillée et se couchaient dessus pour se rafraîchir!

Mais si fatigues et privations avaient été extrêmes, le lieutenant de Tonquédec avait cependant éprouvé de grandes joies. A Sémio, le 11 janvier, la mission Mézières lui avait appris l'occupation de Fachoda par Marchand, et quelques jours après, à Tamboura, de récentes instructions détaillées prescrivaient à sa compagnie d'atteindre le Nil Blanc. Allons! Fachoda ne serait pas le seul point du grand fleuve où flotterait notre drapeau!

(1) Les Bondjos poussent l'anthropophagie jusqu'à acheter des esclaves qu'ils engraissent.

« Mgr Augouard, qui m'en parlait à Brazzaville, me disait qu'il n'y a aucune amélioration à attendre d'eux à ce sujet. Les enfants bondjos des missions, bien que pris tout petits, retrouvent, lorsqu'ils sont plus grands, les instincts de leur race, malgré qu'ils aient reçu une éducation soignée et qu'ils parlent le français. Quand il y a un enterrement, ils ne manquent jamais de demander le cadavre, et sont très étonnés qu'on le leur refuse, ne comprenant p qu'on perde de si bonne viande! » (*Lettres du lieutenant de To quédec*.)

(2) Mission purement commerciale. Elle achetait aux chefs le énormes stocks d'ivoire qu'ils n'avaient pu écouler depuis les de nières guerres.



Le lieutenant de Tonquédec ne devait pas rester longtemps à Fort-Desaix. A la fin de mars, il recevait une lettre du capitaine Roulet. Ce dernier, dont la résidence officielle était Tamboura, se trouvait depuis le mois de décembre en reconnaissance dans l'est, et il venait de passer avec le sultan d'Ayak (1) un traité mettant son pays sous la protection de la France. Il prescrivait à son lieutenant de laisser le commandement de Fort-Desaix à un sous-officier et d'aller, avec la moitié de son effectif, fonder un poste à Roumbek, près du Rohl, à trois ou quatre jours de marche d'Ayak.

Le 30 mars, le lieutenant quitte Fort-Desaix pour s'enfoncer dans l'est. Il a peu de renseignements sur sa nouvelle destination. Il sait seulement que les gens de Roumbek, les Agars, sont mal disposés pour nous. Mais nous allons dissiper leurs préventions; nous leur ramenons treize femmes de leur village, enlevées l'an dernier par les Zandés (ou Niam-Niam) de Tamboura, et que ceux-ci ont consenti à nous rendre. C'est partie gagnée.

Deux jours après son départ de Fort-Desaix, la petite colonne passe au poste de Djour-Ghattas, et l'on s'avance ensuite à la boussole, dans un pays où n'existe aucun sentier. Aux environs du village d'Hassam, un orage crève, laissant de l'eau dans les creux des rochers. Il était temps. Depuis six jours que l'on marchait dans un pays sans rivière, et dont les puits étaient bouchés, l'on passait par les atroces souffrances enduées entre Tamboura et Fort-Desaix.

Laissant à Hassam les trois quarts de ses tirailleurs,

(1) Point extrême des reconnaissances faites dans l'est par la mission Marchand.

le lieutenant de Tonquédec continue sur Roumbek avec le reste de son détachement, sans oublier les treize femmes et les charges de cadeaux. En se présentant ainsi dans le village agar, il sera sans doute bien accueilli. Quelle n'est donc pas sa surprise, en arrivant à Roumbek, de voir sa petite troupe assaillie par deux ou trois cents indigènes, tout nus, mais armés de leurs casse-tête et de leurs paquets de sagaies! La petite colonne réussit à pénétrer dans une case isolée, sur laquelle les Agars se ruent en lançant une pluie de sagaies. Le lieutenant et trois de ses hommes sont blessés, mais les fusils des tirailleurs partent alors et font des trouées dans les rangs des agresseurs... Ce n'est pas le moment de s'établir à Roumbek avec si peu de monde; et comme les blessés peuvent tous marcher, il vaut mieux battre en retraite. Les Agars ont l'ingratitude tenace, car pendant de longues heures, menaçants, ils escortent le détachement, qui ne les tient en respect qu'à coups de fusil. A Hassam, le lieutenant de Tonquédec retrouve ses tirailleurs, puis une lettre du capitaine Roulet annulant les ordres précédemment donnés pour Roumbek, et lui donnant rendez-vous à M'Bia. C'est dans ce poste nouvellement créé que se retrouvent les deux officiers.

Nous sommes au 25 avril 1899. Un courrier de France arrive, apportant la stupéfiante nouvelle de l'abandon de Fachoda et initiant nos compatriotes de M'Bia aux subtilités du *Livre Bleu* et du *Livre Jaune*... Etait-il possible que les efforts héroïques des nôtres fussent ainsi frappés de stérilité, par ordre du gouvernement lui-même? Fachoda évacué, n'était-ce pas le prélude d'autres abandons? Peut-être céderions-nous aussi tout le bassin du Nil? «Et cependant, se répétaient les deux officiers, si le Bahr El Gazal ne produit maintenant que ce qui est nécessaire à la subsistance des indigènes; s'il n'est pas *actuellement* un pays riche,

il est, *si l'on veut*, appelé à le devenir, étant donnée la très grande fertilité du sol. De plus, une fois construite, et à peu de frais, une route en ligne droite, dans les contrées presque uniformément horizontales qui vont du Haut-Oubanghi jusqu'au Nil Blanc, la France aurait par la voie de terre (1) du Bahr El Gazal un débouché naturel aux produits de ses colonies de l'Afrique centrale. »

Le capitaine Roulet avait, le matin même, fait partir son rapport sur l'installation des postes d'Abou-Kouka et de Gaba-Chambé, qu'il venait de fonder sur le Nil... Cruelle ironie du sort !

* * *

Au mois de juin, lorsque le capitaine de Tonquédec arriva au poste de Gaba-Chambé pour en prendre le commandement, ce point était français depuis deux mois, ainsi qu'Abou-Kouka, à 100 kilomètres en amont; et cela de par la loi du premier occupant. Cette fois encore, nous avions devancé les Anglais.

De Gaba-Chambé, la vue s'étend à l'infini sur tout l'horizon. Le Nil coule très large. Deux à trois kilomètres d'eau, puis une ligne de verdure. Mais ce n'est pas la rive, ce sont des papyrus ; et, au dire des indigènes, par delà cette végétation aquatique, la nappe d'eau miroite encore sur une grande surface. De l'autre côté du fleuve, c'est l'inconnu. L'officier français voudrait y aller, sur cette rive droite du Nil, dans le pays des Chillouks, tâcher de s'y faire des amis, d'avoir des nouvelles. Car, où se trouvent en ce moment le prince Henri d'Orléans ? Ménélik (2) ? les Anglais ? Autant de

(1) Le Soueh est le seul cours d'eau du Bahr El Gazal qui soit navigable. Et encore ne l'est-il que pendant la saison des pluies.

(2) On sait que l'empereur d'Abyssinie favorisait les missions Clochette et de Bonchamps, qui, parties d'Addis-Abbaba, s'efforçaient de gagner le Nil Blanc, où elles espéraient se rencontrer avec nos postes du Bahr El Gazal.

points d'interrogation. Les ordres dernièrement reçus disent de ne plus étendre notre expansion dans la direction de Mechra El Rek, mais de pousser l'occupation du Bahr El Gazal le plus loin possible à l'est, *même si nous devons l'évacuer plus tard.* C'est tout. Autrement il ne sait rien. Les courriers sont si rares par ici!... Enfin, puisque nous sommes sur le Nil Blanc avant messieurs les Anglais, c'est le principal. Ils peuvent venir; nous les attendons de pied ferme. Aussi bien, peut-être, n'étaient-ils pas si loin, les soldats de la reine Victoria? Un indigène d'un village voisin ne venait-il pas de remettre au commandant de Gaba-Chambé une lettre soigneusement enveloppée dans de la toile? L'adresse portait ces mots : *Lieutenant-colonel Martyr O. C. British troup from Uganda. — Lado or elservhere.* Voici, d'après l'indigène, l'histoire de cette lettre. Avant que notre drapeau flottât à Gaba-Chambé, une heure avant, un bateau à vapeur y était venu. Il avait un pavillon bleu portant au centre une étoile d'or. Le capitaine du bateau prit l'indigène comme pilote pour aller à Khartoum, puis, quand l'indigène ne connut plus le fleuve, le capitaine le débarqua en lui confiant le pli en question, et lui disant : « Dans un mois ou deux, des blancs viendront à Gaba-Chambé, où ils fonderont un poste. Tu leur remettras cette lettre. » Une étoile d'or sur fond bleu! Mais c'était le pavillon de l'Etat indépendant du Congo! C'était donc vrai que, sur le Nil, les Belges travaillaient pour les Anglais!

Le lieutenant se plaisait en son poste du Nil. Ignorant des dessous obscurs de la politique, il éprouvait un sentiment pénible en pensant à l'abandon de Fachoda; mais alors, lorsque, levant les yeux, il voyait tout en haut du mât, flotter nos trois couleurs, une fierté lui montait au cœur... Nous avons cédé Fachoda aux Anglais, sans doute parce que ce point du Nil est

trop éloigné de notre zone d'influence, ou peut-être tout simplement parce que nos voisins d'outre-Manche sont rapaces et jaloux ; mais leurs positions et leurs exigences ne pourraient arriver à enlever notre drapeau de Gaba-Chambé! Ici, nous étions au Bahr El Gazal, et le *Pays des Rivières* ne nous appartenait-il pas sur toute son étendue?... Et c'était lui qui gardait sur le Nil cette terre française! Elle le serait toujours...

Dans les magasins du poste se trouvaient quelques vivres de l'administration. Il n'y avait qu'une petite quantité d'objets nécessaires aux échanges, et perles, verroterie, ballots de toile diminuaient à vue d'œil; c'était inquiétant. La saison des pluies était venue; on en avait pour six à sept mois avant de pouvoir être ravitaillés. Bientôt il faudrait vivre de la chasse; et, comme suprême ressource d'échange, il importait de conserver avec soin les étuis de cartouches, si appréciés des indigènes.

A la fin de juillet, le commandant de Gaba-Chambé alla visiter notre autre poste du Nil Blanc. Les six tirailleurs composant la petite garnison d'Abou-Kouka avaient été, peu de jours auparavant, durement impressionnés par les hauts faits d'un couple de lions qui s'étaient emparés de deux Sénégalais occupés à dépecer une antilope. Nos deux malheureux soldats avaient été traînés l'espace de quelques centaines de mètres, les lions s'étant décidés à lâcher leurs proies devant la poursuite des autres tirailleurs, revenus de leur surprise bien légitime. Quand on releva les deux victimes, elles étaient mortes, mais... de peur seulement, et, malgré leurs multiples blessures, elles avaient pu reprendre bientôt leur service. L'arrivée du lieutenant au poste d'Abou-Kouka donna lieu à une chasse aux lions. Elle fut couronnée de succès et rassura la petite garnison sur la prétendue invulnérabilité des terribles fauves.

En se rendant à Abou-Kouka, le but du lieutenant de Tonquédec n'avait pas été seulement de chasser le lion et de remonter le moral du poste, mais surtout d'avoir des renseignements sur Bor, dont il se rapprochait ainsi. Il n'y avait pas à douter de l'importance de l'occupation de ce point du Nil, si nous voulions tenir efficacement le Bahr El Gazal. La lettre adressée au colonel anglais Martyr n'apprenait-elle pas que les troupes de l'Ouganda faisaient tout au monde pour s'établir avant nous à Bor?... De retour à son poste, le commandant de Gaba-Chambé y voyait arriver le fils du sultan de Bor et le chef du village indépendant d'Alnap. Redoutant le retour des Derviches, ces deux indigènes d'importance venaient chercher les Français pour aller occuper leurs villages. Si nous refusions, ils iraient trouver les blancs de Lado... Il était donc urgent de profiter de l'occasion et d'aller au plus vite planter nos couleurs à Bor. Quel bon tour on allait jouer aux Anglais!

Cela se passait le 2 août. Le 4 août, le lieutenant de Tonquédec prenait ses dernières dispositions de départ, quand la sentinelle jeta ce cri : « Un vapeur! » En effet, l'on entendait les appels de la sirène. « Qui vient? se demandait le commandant de Gabé-Chambé. Pas des Derviches, à coup sûr. — Des Anglais, alors? — Des Belges? — Des Egyptiens? » Quant aux tirailleurs, ils s'occupaient peu de la nationalité réelle de l'arrivant, mais ils exultaient. Car pour ces simples, un vapeur ne pouvait être que français, il ne pouvait venir que du Sénégal, il ne pouvait porter que des tirailleurs. « Un vapeur! » Ce mot, pour eux, signifiait bien des choses. Cela voulait dire : « Voici la fin de vos misères, car j'apporte des rations et des vêtements. » « Un vapeur! » Mais n'était-ce pas le messager du retour? Ou mieux, n'allait-il pas, ce vapeur rapide, les emporter chez eux, aux pays sénégalais?...

Descendant le Nil, le bateau se rapproche lentement. Aucun pavillon ; mais sur la cheminée une étoile d'or se détache. Ce sont des Belges... Du vapeur, immobile maintenant, une salve part, saluant notre drapeau, qui glisse aussitôt le long du mât, rendant la politesse. Nos tirailleurs, l'arme au pied, s'alignent avec soin, la tête haute, se faisant coquets dans leur tenue blanche remplaçant leurs vêtements bleus tout en loques. L'alignement est parfait, la chéchia est crânement posée ; l'attitude est martiale. Les Belges peuvent arriver.

Quatre officiers débarquent et viennent se présenter au commandant du poste. Ce sont : le commandant Henry, chef de la mission belge du Haut-Nil; son second, le capitaine Adam; puis le capitaine du vapeur — le *Vankerchoven* — et un autre officier. Ils ne sont pas très bien renseignés. On leur avait dit qu'il y avait des blancs à Gaba-Chambé, et ils croyaient que c'était des Anglais. Ils sont très étonnés d'y trouver des Français, et se demandent comment nous avons pu y arriver.

Donc, il avait lieu d'être fier, le lieutenant de Tonquédec, de tenir avec si peu de monde les couleurs de France à Gaba-Chambé, quand les Belges, au dire du commandant Henry, étaient mille à Lado, avec dix-huit Européens et des canons! Mais qu'y avait-il au juste de vrai dans cette remarque faite par ses visiteurs, « qu'il était inutile à la garnison de Gaba-Chambé de continuer les aménagements du poste, puisque les Français abandonnaient le Bahr El Gazal ? » Un courrier arriverait dans quelques jours. Peut-être le lieutenant saurait-il alors ce qu'il y avait de fondé dans cette soi-disant nouvelle.

Le *Vankerchoven* n'était resté qu'un jour à Gaba-Chambé, puis il était parti dans la direction de Fachoda.

Le 10 août, un courrier était arrivé... Rien au sujet du Bahr El Gazal, sinon que M. Liotard approuvait

notre marche en avant. Le commandant du poste français pouvait donc espérer que la nouvelle d'évacuation annoncée par les Belges était tout au moins prématurée. Malgré tout, le lieutenant de Tonquédec n'était pas sans inquiétude. Maintenant qu'il avait, par les indigènes, des renseignements certains sur les troupes anglaises de l'Ouganda, qui, à Gondokoro, sur la rive droite du Nil, communiquaient souvent avec les Belges de Lado, en face d'eux; maintenant qu'il était informé que les Anglais avaient reçu l'ordre d'occuper Bor, pour empêcher les Français de faire leur jonction avec Ménélik, la conduite louche des Belges le frappait. Il rapprochait certains faits, il examinait tous les indices. Cette lettre destinée au colonel anglais et apportée par un vapeur belge! Le *Vankerchoven* naviguant sans pavillon, puis partant dans la direction de Fachoda, et restant de longs jours sans repasser devant Gaba-Chambé, alors qu'on savait, à n'en pas douter, qu'à cette époque il ne pouvait franchir les barrages du Nil commençant à quelques milles en aval du poste! Ces exagérations du commandant Henry sur les forces des Belges occupant Lado!... Oui, les Belges et les Anglais marchaient contre nous, la main dans la main, et c'était avec raison que les indigènes disaient toujours « les Anglo-Belges »... Que faire? Pourquoi le lieutenant de Tonquédec irait-il à présent à Bor? Il arriverait trop tard. Tenues au courant de nos faits et gestes par les Belges, les troupes de l'Ouganda auraient occupé avant lui ce point important... Passerait-il avec une partie de son effectif sur la rive droite du fleuve, dans l'espoir de rencontrer les Abyssins? Mais le Sobat était au moins à vingt jours de marche du Nil; c'était une région inexplorée, que le pays de Chillouks. Y existait-il des sentiers? Y trouverait-seulement de l'eau?... Oui, que faire?



Les jours et les mois passèrent. Par deux fois, des courriers se présentèrent. Parmi les lettres et les journaux, — tout cela vieux de six à sept mois, — il y en avait qui parlaient d'une convention anglo-française nous obligeant à abandonner le bassin du Nil. Mais, d'ordre officiel de retraite, aucun.

Quand le *Vankerchoven* accostait, car décidément il affectionnait les environs de Gaba-Chambé, au commandant belge qui s'étonnait d'y voir toujours notre vaillante petite garnison, le lieutenant de Tonquédec répondait invariablement : « Je suis en communication régulière avec mes chefs. Je ne partirai que sur leur ordre. » Puis sachant néanmoins que l'heure allait sonner où il lui faudrait abandonner Gaba-Chambé, il choisissait dans ses magasins presque vides, parmi les dernières réserves précieusement conservées, les vivres les meilleurs et offrait aux Belges émerveillés des rations depuis longtemps ignorées d'eux. Dans le dénuement où se trouvaient les soldats de Gaba-Chambé, qui, depuis longtemps vivaient de la chasse, ces gracieusetés étaient héroïques. Elles n'étaient pas inutiles... Quelques jours après, les Belges de Lado et leurs voisins les Anglais apprenaient avec stupéfaction que notre drapeau flottait toujours à Gaba-Chambé et que la garnison y était abondamment pourvue de tout. Et eux qui avaient cru que cette poignée d'hommes était abandonnée et réduite aux expédients!... Si loin de la mère patrie, dans la solitude de ce coin de terre française, — pour si peu de temps encore, hélas! — n'était-ce pas une consolation de berner les Anglo-Belges jusqu'au dernier moment, et — coquetterie sublime! — de les ravitailler pour leur laisser croire qu'on l'était soi-même? Du moins, lorsque l'on quitterait Gaba-Chambé, n'aurait-on pas à se re-

procher d'avoir un seul instant imploré la charité de nos remplaçants! Au contraire!... Et, serrant crânement sa ceinture, le lieutenant de Tonquédec souriait de contentement, prêt à recommencer son patriotique mensonge.

Enfin l'ordre arriva. On était en novembre. Donc c'était officiel! c'était vrai! Il fallait partir, abandonner ce poste où nous n'étions parvenus qu'au prix de tant d'efforts!... C'est pour atteindre ce point du Nil que le lieutenant et ses compagnons avaient été blessés, qu'ils avaient peiné et enduré les plus atroces souffrances! C'est pour le garder qu'ils étaient, depuis des mois, privés de tout! Oui, tout cela, c'était inutile. Ll France n'avait pas voulu du Nil de Fachoda; elle ne voulait pas davantage le Nil de Gaba-Chambé... Mais, à quoi servait de récriminer? L'officier français n'avait qu'à obéir et partir... Partir! mais comment? Il savait le Bahr El Gazal en révolte. Il n'avait donc pour se retirer que la ressource du fleuve. Grâce à l'influence qu'il avait su prendre dans le pays, il réussit à se procurer les pirogues nécessaires à sa descente. Alors, prêt à partir, et pouvant se passer des offres sournoises des Anglo-Belges, l'âme en deuil, mais la tête haute, le lieutenant de Tonquédec amena nos trois couleurs...

Il y avait un an depuis Fachoda. Sur le Nil, rien à présent n'était plus français...

***

Les misères de nos derniers soldats du Nil n'étaient pas terminées. Ils ne devaient arriver en France que quatre mois après. Du haut de la tribune du Sénat, des orateurs éloquents ont, aux applaudissements unanimes de l'Assemblée, proclamé le courage, l'endurance et l'héroïsme déployés par la vaillante petite troupe, et parlé en termes émus de la lutte particulière qu'elle eut

à surmonter contre les éléments durant la descente du Nil (1).

Pour nous, nous n'avons voulu retracer ici que l'histoire de notre ultime et si éphémère occupation des contrées du Haut-Nil, et montrer qu'en parcourant ces terres lointaines, en s'y multipliant malgré des moyens restreints, et en y déployant les qualités du diplomate aussi bien que celles du soldat, nos compatriotes croyaient faire œuvre durable. Fachoda! Le Bahr El Gazal! Pour certains, ces noms n'évoqueront peut-être qu'une idée de pays excentriques et de marécages impraticables. A beaucoup, ils rappelleront qu'en France ce ne sont pas les courages et les bonnes volontés qui manquent. A ceux-là, à ceux qui pensent qu'il est bon de connaître nos héros, les noms du Bahr El Gazal et de Gaba-Chambé apprendront que, de même que les Binger, les Monteil et les Marchand, Roulet et Tonquédec ont dignement soutenu la réputation des troupes de la marine et, dans toutes les circonstances où ils se sont trouvés placés, ont été de sûrs gardiens de l'honneur de leur arme et de leur patrie.

(1) *Séance du 16 mars 1900 au Sénat*. Interpellation de M. le comte de Blois et réponse de M. le ministre des Colonies.

Comte MARC LE BÈGUE DE GERMINY.

LA

# VISION DE FRÈRE FRANCESCO

## NOUVELLE

Francesco Colonna, Vénitien, de l'illustre famille des Colonna de Rome, après avoir longtemps voyagé dans l'Orient et visité, par amour des nobles antiquités, Constantinople et la terre grecque ainsi que la Sicile et toute l'Italie, revenu dans sa patrie, fit à Trévise connaissance de Mgr Teodoro Lelio, évêque de cette ville. Charmé de l'esprit de Messer Francesco Colonna et de son érudition dans les sciences et les lettres antiques, le prélat l'invita à fréquenter assidûment sa maison. Or, Mgr Lelio avait une nièce, Ippolita, fille de son frère Celestino, laquelle était d'une grande beauté et habile en toutes sortes de hautes connaissances. Après que Messer Francesco eut quelque temps mis à profit l'invitation de Mgr Lelio, il arriva qu'un violent amour vint à naître et grandit entre les deux jeunes gens, et ils échangèrent leurs paroles et leurs anneaux et furent fiancés.

Mais cette année-là, qui était la 1,464e de l'Ascension bienheureuse de Notre-Seigneur, la peste éclata dans la cité de Trévise. Nombre de citoyens furent frappés, et parmi eux Madame Ippolita. Couchée sur son lit, exténuée par le mal et tout près de mourir, elle comprit l'inanité des passions du monde, et promit à Dieu, si elle revenait à la vie, de se consacrer à lui,

dans sa pureté et sa virginité, pour le reste de ses jours. Ce vœu prononcé, le mal diminua en elle, et elle guérit.

Revenue à la santé après avoir vu de si près les portes redoutables de la mort, la jeune fille trouva une douceur nouvelle au riant aspect de l'horizon de Trévise, à l'air de la terre natale et à l'amour de Francesco; et la force de la vie retrouvée doubla dans son cœur la force de son propre amour.

Peu après, à l'heure de l'*Ave Maria,* ils se promenaient tous deux entre les buis taillés du jardin de Mgr Lelio. Francesco disait à Madame Ippolita sa grande joie de la voir de nouveau à ses côtés, revêtue des couleurs vermeilles de la vie et belle comme autrefois; il l'entretenait de l'amoureux avenir qui, de nouveau, s'ouvrait pour eux, quand tout à coup il la vit frissonner, ainsi que sous un froid soudain. Il s'informa de ce qu'elle souffrait. Alors elle lui révéla son vœu et comme quoi, dans l'affaiblissement de la maladie, épuisée par la souffrance et déjà demi-morte, elle avait promis à Dieu de se donner à lui si elle guérissait.

— Sans doute, ajouta-t-elle, il fallait que mon esprit m'eût quittée déjà avant le souffle de la vie, car mieux valait pour moi mourir cent fois que vivre privée de toi.

Elle dit. Et tous deux, ce jour-là et les jours qui suivirent, ensemble versèrent bien des larmes sur leur malheur et sur le vœu funeste d'Ippolita. Mais elle avait juré, et rien, leur dit l'évêque, ne pouvait plus la délier sur la terre. L'âme en pleurs, mais soumise à la loi inflexible du Dieu qui fait ses délices des vierges, elle accomplit son vœu et prit le voile au couvent des clarisses.

Et Francesco, n'ayant plus rien à attendre dans le siècle, puisque Madame Ippolita l'avait quitté, sortit du monde à son exemple et fit profession religieuse au couvent des dominicains de San Giovanni et Paolo, à Venise.

Mais il n'y trouva point la consolation ni le repos. Le souvenir des jours heureux, tout pleins d'espérances riantes, qu'il avait vécus à Trévise, la mémoire des joies entrevues, l'avaient suivi et ne le quittaient point; l'image de Madame Ippolita, attachée à lui, l'accompagnait nuit et jour; constamment, en lui-même, il était occupé des douceurs ineffables dont elle était le réceptacle unique, douceurs qu'il s'était promises et ne connaîtrait pas. Et, sans trêve, il se désolait au souvenir des lèvres d'Ippolita, dont sa propre lèvre toujours ignorerait le baiser.

Or, la nuit du vingt-troisième au vingt-quatrième jour de mai, la veille de la fête des saints Donatien et Rogatien, comme il dormait dans sa cellule, entre la troisième et la quatrième heure, il eut un songe.

Voici ce songe, tel qu'il l'a conté lui-même en un livre composé par lui spécialement à cet effet, écrit en langages toscan vulgaire, grec et latin mêlés, et tout tissu d'une trame de savantes allégories, de signification obscure et cachée à l'intelligence du vulgaire, mais claire et profitable à l'esprit des habiles.

Il se voyait dans une forêt de grands chênes, d'ormes épais et de hêtres géants, aux branches entrelacées si étroitement que leur dôme feuillu arrêtait la lumière. Des prunelliers, des houx, des ronces échevelées, formaient sous cette voûte un tissu inextricable de tiges et d'épines; le sol était hérissé de troncs morts et d'énormes racines saillantes. Francesco voulut s'enfuir de ce lieu sauvage. Mais ses pieds, à chaque instant, buttaient sur les pierres aiguës; les rameaux des prunelliers et les ronces s'attachaient à ses vêtements; son visage et ses mains saignaient sous leurs égratignures; et plus il allait, plus devenait épaisse autour de lui l'obscurité du bois, tandis que dans les fourrés résonnaient les hurlements des bêtes.

Ne sachant plus que devenir, épuisé de fatigue et

de crainte, l'esprit à demi égaré d'épouvante, il se mit, par une inspiration soudaine, à implorer le secours de Jupiter, le grand dieu des païens. Aussitôt il se trouva hors du bois ténébreux, au bord d'une vallée riante. Des ruisseaux frais y couraient entre les roseaux et les narcisses, dans l'herbe épaisse étoilée d'hyacinthes; les lauriers en fleur ombrageaient leurs flots clairs, et les platanes verts et les pins couronnaient les collines.

Dans un écartement de montagnes, fra Francesco aperçut un édifice de marbre à demi ruiné, de construction élégante et majestueuse tout ensemble, qu'il jugea ne pouvoir être l'ouvrage que des excellents ouvriers antiques. Il s'approcha. Si nombreuses étaient les colonnes rompues dont les morceaux jonchaient la terre qu'on eût dit un amas de troncs d'arbres dans un bois dévasté par la hache des bûcherons. Les frises sculptées de bas-reliefs harmonieux, les chapiteaux ciselés de feuillages délicats, et d'innombrables fragments de statues dont les débris attestaient la beauté, couvraient tout le sol d'alentour; les herbes et les plantes amies des ruines poussaient dans les pierres disjointes, et la partie de l'édifice demeurée debout disparaissait sous leurs rameaux touffus étoilés de baies noires Sur le fronton du temple, une haute figure de nymphe, les jambes découvertes et le sein demi-nu, versait, avec une corne d'abondance, toutes sortes de fruits et de fleurs. Au-dessous de la statue se déchiffrait encore, demi-rongée par les intempéries, cette inscription grecque :

A la Divine Mère et à son puissant fils.

La beauté de ces corps parfaits de déesses et de nymphes dont les débris jonchaient le sol rappela en l'esprit de Francesco son Ippolita tant désirée, et des soupirs d'amour et de regret gonflèrent sa poitrine.

Pour se distraire de sa douloureuse pensée, il pénétra

sous la voûte du temple. Sur le plafond de pierre noire, des nymphes blanches comme du lait entrelaçaient leurs bras nus et leurs jambes sveltes. Le long des murailles, des bas-reliefs d'alabastrite, représentant des jeunes hommes et des jeunes filles enlacées qui souriaient, se détachaient sur un fond de marbre rouge; versant son reflet sur la transparence de l'albâtre, le ton rouge du marbre communiquait aux figures la couleur et la finesse d'une chair vivante. Fra Francesco continuait d'avancer, s'enfonçant insensiblement, à mesure qu'il pénétrait davantage dans l'édifice, dans des galeries de plus en plus obscures. Se voyant à la fin tout entouré de ténèbres, il voulut retourner sur ses pas. Mais, dans cette ombre, il ne put retrouver son chemin.

Longtemps, au hasard, il erra dans une nuit si profonde que ses yeux n'y pouvaient distinguer nul objet; aucun bruit ne frappait son oreille, sinon le murmure du vol des chauve-souris dont les ailes venaient frôler son visage. Il crut le moment venu de se résoudre à la mort, et, rassemblant son courage, il s'allait décider à l'accepter. Mais tout son être, soudain, se révolta à la pensée de s'en aller du monde sans avoir recueilli le prix du grand amour qui remplissait son cœur.

— Ippolita! Ippolita! cria-t-il à voix haute.

Aussitôt, dans la distance, une faible lumière apparut à ses yeux. Il se dirigea du côté de la lueur lointaine. Cette lumière était celle d'une lampe qui, dans une salle vaste et profonde, brûlait devant un autel surmonté de trois statues d'or.

Toutes trois avaient même taille et même visage; leurs attributs seuls les différenciaient. La première, le corps exactement voilé, baissait les yeux comme une vierge; nue et le sein couvert de colliers ainsi qu'une courtisane, la seconde tenait une rose et une branche de myrte; la troisième enfin, un carquois dans la main

telle qu'une reine guerrière, dressait la tête, tandis qu'un enfant ailé se tenait à ses pieds. Francesco reconnut les trois figures sous lesquelles les anciens païens représentaient leur grande déesse Vénus. Une terreur religieuse un moment le courba devant l'autel, puis, au hasard, il se remit à fuir par les galeries ténébreuses.

A peine avait-il fait quelques pas que, dans la nuit du souterrain, un étroit rayon du jour brilla devant ses yeux. Cette nouvelle lumière filtrait à travers les déchirures d'une draperie de lierre étalée sur une vaste baie. Soulevant le rideau du feuillage, fra Francesco vit s'étendre au-dessous de lui, au pied du roc dans lequel la baie était creusée, une contrée verdoyante. Des montagnes de moyenne hauteur, revêtues d'arbousiers, fermaient l'horizon de lignes gracieuses; des touffes de hauts myrtes ombrageaient les prairies diaprées de safrans et d'anémones autour desquels bourdonnaient les abeilles.

S'étant glissé entre les lierres, fra Francesco descendit le coteau. Parvenu en bas, il se retourna pour reconnaître le lieu mystérieux d'où il était si inespérément sorti. Mais déjà les vapeurs denses et éclatantes qui voilent sur la terre la présence des dieux, s'élevant du creux du vallon, en dissimulaient complètement l'accès.

Il continua de marcher.

Comme il avançait sous les myrtes touffus, il entendit, mêlé au son des lyres, un chœur de jeunes voix que la brise apportait jusqu'à lui. En même temps, il apercevait à travers les branches cinq jeunes filles qui, le front couronné de violettes et de roses, dansant et folâtrant, se dirigeaient de son côté. Des tresses blondes pendaient sur leurs épaules demi-nues; la ceinture d'or serrée sous la poitrine dessinait la forme de leur sein, et, dans le mouvement de la course, le souffle

léger de l'air, par moments, découvrait leurs pieds sveltes et la naissance des jambes couleur d'ivoire.

A la vue d'un étranger, elles cessèrent subitement leur marche et leur chant et se mirent à murmurer entre elles. Fra Francesco se demandait s'il lui fallait fuir ou se prosterner comme devant des divinités ou bien s'avancer tranquillement à la rencontre des jeunes filles. Mais déjà, rassurées, elles l'entouraient :

— Ne crains rien, étranger, dit la première; tu n'es plus ici en une maison d'affliction et de terreur, mais dans une contrée de douceur et de joie où tu perdras le souvenir des contraintes et des peines finies.

— Ici, dit la seconde, se trouve rassemblé tout ce qu'appelle le désir; ici le cœur trouve satisfaction et paix; c'est ici le séjour des dieux bannis du monde. Nul préjugé maussade, nulle fâcheuse tyrannie n'y vient troubler les âmes. Nous faisons partie, apprends-le, étranger, de la suite d'une reine illustre appelée Physis. Son pouvoir est sans limites, sans bornes sa magnificence, et sa bienfaisance si grande que, lorsqu'elle a comblé quelqu'un de ses dons, elle n'a point de repos qu'elle n'en ait répandu tout autant encore sur quelque autre. Nous allons te mener jusqu'à elle. Mais il est bon que, d'abord, tu saches nos noms à toutes cinq.

L'une après l'autre, elles les prononcèrent. Et, dans chacun des noms de ces gracieuses nymphes, fra Francesco, avec surprise, reconnut les mots qui, en langage ionien, désignent les cinq sens.

Versant sur lui des regards attirants et des paroles caressantes, les nymphes l'entourèrent et, avec mille gentils badinages et mille amoureuses folâtreries, l'entraînèrent à travers des prés agréables jusqu'à la façade d'un grand palais. Comme ils s'arrêtaient devant le seuil, fra Francesco leva la tête et, au-dessus de la porte, il lut cette inscription en caractères grecs :

« Puissance de la Nature. » Une draperie d'or et de soie, brodée de tous les animaux et de toutes les plantes de la création, voilait l'entrée.

Les gardiennes de la porte ayant soulevé le rideau, ils traversèrent un vestibule et se trouvèrent dans une vaste salle. Le plafond de saphir transparent était semé d'étoiles comme le ciel. Le dallage imitait un sol fleuri de toutes les espèces de fleurs ; sur les murs, une peinture d'émail qui allait du sol jusqu'au faîte figurait une forêt d'arbres de toutes les essences. De place en place, des couronnes de gemmes y étaient incrustées, encadrant la représentation des sept planètes. Sous la planète soleil était placé le trône où rayonnait la majestueuse beauté de la reine Physis. Vêtue d'une robe d'or et d'argent tissus semée de figures d'animaux, la reine avait sur la tête un voile de gaze plus fin que ces toiles qu'on trouve au printemps dans les branches des buissons ; les plus grosses perles de l'Océan pendaient à ses oreilles ; à son cou et aux bagues de ses doigts brillaient les plus éclatantes des pierreries que renferment les entrailles de la terre. Des fleurs étoilaient la masse ruisselante de ses cheveux couleur de soleil. Et elle se tenait souriante et grave au milieu de ses dames d'honneur, vêtues comme elle d'or tissu et couronnées de fleurs.

Fra Francesco, ébloui, tomba à genoux sur le pavé. Mais les jeunes filles ayant raconté l'histoire de sa venue, la reine bienveillante l'invita à se relever.

— Francesco, dit-elle, bien peu d'hommes parviennent en mon royaume par les voies que tu as traversées. Puisque la fortune t'a, malgré tout obstacle, amené jusqu'ici, je ne te refuserai point mon hospitalité ; je veux, au contraire, te l'accorder pleine et entière et même t'aider de mes conseils. Le but où tend ton âme, c'est, je le sais, c'est uniquement la satisfaction de ton amour pour Ippolita. Donc, au sortir d'ici,

il te faut, méprisant toute autre chose ou terrestre ou divine, te mettre à la poursuite de ton unique vouloir.

Puis se tournant vers deux vierges de noble aspect debout près de son trône :

— Toi, Logista, dit-elle, qui sais choisir en toutes choses le parti préférable; toi, Thélémie, qui sais vouloir et suivre ton vouloir, accompagnez mon hôte.

Et elle ajouta quelques mots à voix basse.

Francesco remercia grandement la reine, et les deux jeunes filles, le saisissant chacune par une main, l'emmenèrent hors du palais.

Marchant par la riante contrée, ils arrivèrent à l'entrée d'un long berceau de jasmin couvert de fleurs blanches, jaunes et rouges, qui sont les trois couleurs du jasmin.

— Ici, dit Thélémie, nous devons te quitter. Mais toi, va au delà, et tu rencontreras ce que tu chéris le plus, l'objet du monde dont ton âme est le plus occupée.

Et elles disparurent.

Fra Francesco songea qu'il n'y avait rien dont son âme fût occupée, rien que son cœur chérît sinon son Ippolita, unique et précieuse à ses yeux autant que la lumière. Et son cœur douloureux soudain se sentit plein de joie.

Ayant poussé jusqu'à l'extrémité du berceau de jasmin, il remarqua à quelque distance un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, qui, chantant et jouant des instruments, se divertissaient sur l'herbe molle de la prairie.

L'une des jeunes filles, qui tenait à la main une torche enflammée, se détacha du groupe et se dirigea du côté de Francesco. Une tunique de soie blanche la revêtait, et, à mesure qu'elle s'approchait, le mouvement de la marche révélait davantage, sous l'étoffe légère,

les formes belles et délicates. De sa couronne de violettes, la chevelure, dénouée et libre, coulait en ruisseaux d'or sur les épaules rondes, le long des oreilles d'une teinte pareille à la pourpre des roses; sous les sourcils étroits et bien arqués brillaient deux yeux riants, aux prunelles semblables à des grains de raisin noir; la bouche aux lèvres sinueuses, plus vermeille que fleur de grenade, s'entr'ouvrait gaiement sur des dents fines, luisantes comme argent de coupelle.

Arrivée près de Francesco, la nymphe s'arrêta.

Ravis par tant de beautés accomplies et diverses, les regards de fra Francesco ne savaient en quelle place de ce corps admirable se fixer de préférence, et toutes les splendeurs qu'il avait contemplées jusque-là lui semblaient peu de chose. Une voix en lui-même disait : « Celle-ci est ton Ippolita. » Mais cette contrée inconnue, l'étrangeté de ce costume antique, démentaient le dire de son cœur. C'est pourquoi, en une réserve respectueuse, il attendit la parole de la nymphe.

Debout devant lui, elle appuyait de sa main droite sa torche sur sa poitrine. Elle le regardait et elle souriait. De sa main libre, elle saisit la main droite du jeune homme, et, avec une voix mélodieuse qui s'exhalait dans un souffle embaumé :

— Francesco, mon ami, mon semblable et mon pair, aujourd'hui, sans crainte aucune, approche-toi de moi.

Au souffle délicieux qui passait entre ses belles lèvres, il semblait qu'il n'y eût en cette bouche ni haleine ni dents, mais perles et musc tiède.

Surpris d'entendre la jeune fille l'appeler par son nom, et d'ailleurs troublé jusqu'au fond de l'âme, Francesco demeurait sans voix; pour exprimer ses sentiments multiples, il ne put que tendre son autre main à la main qui tenait sa main droite. Serré par la douce main de la nymphe, il croyait sentir ses doigts

plongés en un lait tiède ou une chaude neige, et il restait immobile.

— Viens, répéta-t-elle, viens; suis-moi où nous devons aller ensemble.

N'ayant ni la force ni l'envie de résister à son commandement, il se mit à marcher derrière elle.

Il allait, palpitant d'inquiétude et d'émoi, tel que le faon pris aux rets du chasseur. Par moments, la nymphe se retournait, arrêtant sur lui des regards pareils à des rayons de soleil. Jamais encore fra Francesco n'avait, dans des yeux humains, vu briller lumière éblouissante autant que celle de ces yeux pleins d'amour.

« Heureux, pensait-il, bienheureux entre tous ceux qui aimèrent jamais, celui qu'aimera d'amour égal cette nymphe divine! celui auquel elle rendrait seulement la centième partie de l'amour qu'elle inspire! »

Tel que le fruit attendri par la maturité qui se déchire et éclate aux rayons du soleil, son cœur, sous l'éclatante beauté de la jeune fille, s'ouvrait et se fendait de plus en plus. Elle lui semblait plus agréable que l'or à l'avare, plus souhaitable que le port bienfaisant à la nef battue par la tempête; il était prêt à lui crier le désir de tout son être. Mais, honteux près d'une dame si belle, de son humble et rude habillement, qui, sans doute, le devait rendre odieux à ses yeux, il se taisait, refoulant cet élan dans son âme.

Devinant la cause de son agitation, la nymphec, charitable :

— Ne te trouble et ne t'inquiète point, Francesco, dit-elle. Si tu es digne en effet de connaître et de visiter cette sainte contrée, cet habillement, si rustique et grossier qu'il soit, ne saurait diminuer ton cœur.

Marchant ainsi, ils traversèrent un lieu dont la belle apparence mettait l'esprit en joie.

Là, sous l'ombre des lauriers-roses, des adolescents et des nymphes, au bord des ruisseaux, s'étreignaient

en embrassements délectables; prodigues et magnifiques, les nymphes amoureuses livraient aux désirs de leurs amants leur poitrine nue et belle; et, plus heureux des belles nymphes que les prés ne le sont des fontaines, les jeunes hommes, par mille caresses, leur témoignaient leur reconnaissance; quelques-unes, enlacées des bras de leurs amis, se divertissaient à tresser avec les fleurs voisines des couronnes et des guirlandes que, gracieusement, elles se laissaient ravir par eux, leur laissant prendre en même temps tous les baisers qu'ils souhaitaient. Le spectacle de leur mutuelle volupté eût ému le cœur le plus rebelle. Et fra Francesco, à les voir, conçut cette pensée que peut-être le tourment des damnés dans l'enfer n'est autre chose que la vue et l'envie de la joie des bienheureux.

Ensuite fra Francesco et sa conductrice passèrent dans une vallée abritée où se déroulaient des bois épais. Ils allaient sous les larges hêtres, les cyprès sveltes et les chênes touffus; entre les troncs des arbres couverts d'une frondaison printanière, ils voyaient errer les dryades au corps souple paré de rameaux frais, les faunes au front cornu entouré de branches de pin. Dans un pré encadré de haies de rosiers sauvages se dressait sur un autel rustique le simulacre de Priape, dieu des jardins; autour de l'autel, des hamadryades couronnées de mousse déployaient sur un rite ancien la ronde des danses sacrées. Les sylvains des montagnes, les drymodes des bois, se mêlaient à ces nymphes. Des pasteurs chèvre-pieds jouaient du pipeau, de la flûte de roseau et de la flûte d'écorce, se livrant à des joutes de chansons où étaient rappelées s amours des hommes et des dieux. Tous ensemble, ous l'ombrage des arbres centenaires, célébraient les ystères de l'antique dieu Pan. Plus loin, Francesco sa compagne virent dans une clairière la ronde des apées ceintes de feuilles de fougères, et, au bord d'un

étang, la danse des naïades couronnées de lis d'eau.

Le cœur tout entouré d'un voluptueux émoi, fra Francesco, aux côtés de sa conductrice gracieuse, poursuivait son amoureux voyage. Bientôt, en même temps qu'il apercevait, au-dessus des arbres agités lentement, un dôme brillant qui s'élevait parmi des cimes verdoyantes, le murmure de la mer vint frapper son oreille; sortant du bois, ils se trouvèrent près d'un rivage que battaient les ondes mélodieuses de l'Océan. Au bord des flots se dressait un édifice ancien et magnifique entouré d'une colonnade élégante; sur la frise, au-dessus de chaque pilier, une flamme éclatante brûlait dans un candélabre d'orichalque. Dans le bandeau de la porte, on voyait écrit le mot « Cyclopéra » que Francesco reconnut pour la dédicace d'un temple de la déesse Vénus, dans l'ancienne Attique, au temps des païens grecs.

Au pied des degrés du temple, la nymphe s'arrêta. Les battants s'ouvrirent d'eux-mêmes, et la grande-prêtresse parut sur le seuil, suivie de douze vierges revêtues des ornements sacrés.

Ayant reçu le salut de Francesco et de sa compagne, l'hiérophante les invita à pénétrer dans l'édifice.

De chaque côté de la porte, une table de marbre était scellée dans la muraille intérieure. Sur celle de droite, on lisait cette maxime grecque : « Chacun doit agir selon son essence. » Et sur celle de gauche, ce vers du poète Virgilius : « Que chacun se laisse conduire par sa volupté. » Au milieu du pavé, une couverture de cèdre fermait l'orifice d'un puits, et, sur le bord de la haute margelle, des nymphes d'alabastrite, demi-nues et blanches sous leurs voiles flottants, dansaient une ronde en se tenant par les mains.

La prêtresse fit signe à Francesco et à la jeune fille de s'approcher du puits et de s'agenouiller. Puis, ayant ouvert la citerne avec une clé d'or :

— Quel vœu formes-tu, ma fille? demanda-t-elle, s'adressant à la nymphe.

— Le vœu que je forme, très vénérable prêtresse, la grâce que je souhaite au-dessus de toute autre, c'est que celui-ci puisse avec moi parvenir au royaume de la Grande Mère.

S'adressant ensuite à Francesco :

— Et toi, reprit la prêtresse, quel est ton désir, mon fils?

— Mon désir, sainte dame, mon souhait ardent, c'est d'obtenir, pour ne la quitter jamais, celle-ci, que mon cœur a deviné être mon Ippolita.

— Prends la torche allumée par sa main, mon fils, dit la prêtresse, et plonge-la dans l'eau.

Elle ordonna que, dans le même temps, la nymphe, debout devant Francesco, trois fois prononçât ces paroles :

« Que la divine Aphrodite veuille exaucer tes vœux; que son divin fils me dévore! »

Ces rites accomplis, la jeune fille se prosterna aux pieds de la prêtresse, qui la releva et lui donna un baiser.

Puis, recueillie et grave, la nymphe se tourna vers Francesco :

— Très cher, très désiré Francesco, oui, je suis, comme tu l'avais pressenti, je suis cette Ippolita que tu as tant chérie. Tes vœux persévérants, ton obstinée et longue passion, me tirant hors de la chaste troupe, m'ont à la fin gagnée. Me voici, moi l'objet vers qui s'en allaient tes soupirs; me voici, remède offert à tes souffrances, compagne de tes douleurs amoureuses, qui prends ma part de toutes; me voici toute à toi, prête à vivre ou à mourir pour toi.

Accablé par la joie qui venait de se répandre sur son cœur, fra Francesco, les yeux pleins de pleurs délicieux, tomba à genoux devant elle. Les jeunes prê-

tresses, à la vue de leur bonheur, versaient des larmes de tendresse.

— Venons maintenant, dit la vénérable hiérophante, aux sacrifices propitiatoires qui doivent suivre ces premiers rites.

Elle se dirigea vers le fond du sanctuaire, jusqu'au pied de l'autel où brûlait la flamme consacrée. A côté se dressait un haut candélabre d'or portant à sa partie supérieure une petite conque de bronze. Les prêtresses y jetèrent du ledanon, du thymiame, des larmes de benjoin; puis Ippolita, ayant, sur l'ordre de l'hiérophante, rallumé sa torche à la flamme de l'autel, mit le feu aux parfums. L'hiérophante immola deux colombes à la Grande Mère. Tandis que la flamme odorante les consumait, deux vierges se mirent à jouer de la flûte selon le mode lydien; les autres, entraînant Ippolita, se mirent à danser. Autour de l'autel où brûlaient les victimes, elles tournoyaient, chantantes, au son des flûtes qui menaient la danse sur leur mode antique et voluptueux; suivant le rythme des pas, des phrases courtes et répétées s'envolaient de leurs bouches :

— Feu bien odorant, disaient-elles, feu sacré! fais fondre les glaces du cœur! mets en nous ta violence et ta flamme!

Puis les jeunes prêtresses, toutes ensemble, s'agenouillèrent; debout au milieu d'elles, l'hiérophante exorcisa tout ennemi, tout obstacle, qui eût pu s'opposer au succès d'un amour ardent et partagé. A voix haute, elle prononça cette invocation :

« Aide et protectrice des unions désirées! Riante, sainte, divine mère d'Éros! que l'amour de ces deux amants, leurs vœux et leurs souhaits, dont ils te font hommage, soient agréés par toi! Ce jeune homme a depuis de longs jours, fait l'épreuve de ta puissance Quant à la jeune fille, les glaces de Diane l'avaient entourée jusqu'à ce jour; mais aujourd'hui, reniar

toute divinité, sinon toi, elle vient humblement, en entière et parfaite dévotion, se consacrer et vouer à ton service. Son cœur docile subit avec douceur l'irrésistible enchantement. Elle vient à toi, fervente, afin que tu l'enserres avec une chaîne bien rivée. Mère divine! Reine des îles riantes! je t'invoque pour eux! écoute ma prière. Que, par l'entremise de ton puissant fils, ils atteignent enfin ton royaume délectable! »

Plongeant un rameau de myrte dans une urne de porphyre emplie d'eau de mer, elle le secoua sur Francesco et sur Ippolita; puis, debout au milieu de ses acolytes toujours agenouillées, elle leur fit cet adieu :

— Relevez-vous, enfants très chers. Vous voici purifiés par mes mains de vos erreurs passées. Finissez les lamentations anciennes, cessez vos longs soupirs : désormais l'heure vous sera douce et miséricordieuse.

Francesco et Ippolita lui rendirent d'amples actions de grâces; les jeunes prêtresses leur enseignèrent le chemin qu'ils devaient suivre, et ils sortirent du temple.

Ravis et légers, ils s'avançaient; le long du rivage de la mer. Ippolita jetait sur son ami des regards allègres et tout brillants d'amour, semblables à l'étoile du matin dans le firmament pur. De sa bouche pourprée, cassolette de tout parfum et de toute odeur suave, écrin de perles chatoyantes, réceptacle de paroles harmonieuses, elle dit :

— Très cher Francesco, oui, bientôt, j'en ai l'assurance, heureusement, nous parviendrons au but de nos cœurs enflammés.

Ils arrivèrent près d'un môle de marbre dont la surface unie et blanche luisait au-dessus des flots. Une inscription, en langue grecque gravée dans la pierre, indiquait que ce môle était celui où s'amarrent les esquifs qui doivent conduire les passagers à l'île de la Grande Mère. A la tête de la construction, au bord

d'un bois sacré planté le long du rivage, des jasmins enroulés au tronc des lauriers et des myrtes mêlaient à la douceur de l'ombre la suavité de leurs parfums. Francesco et Ippolita s'assirent sous l'ombrage, dans les herbes en fleurs. Dédaigneux de toute autre chose, les yeux de Francesco obstinément s'attachaient à la forme divine d'Ippolita; mille images plus douces que le miel s'agitaient en lui, quand, tout à coup, il la vit se lever et s'incliner, avec une révérence gracieuse, du côté de la mer. Tournant les yeux pour connaître le motif de cette soudaine action, il aperçut, glissant sur le flot, une barque dorée et peinte qui portait un enfant nu d'une beauté parfaite. Aux épaules de l'enfant s'attachaient des ailes aux plumes nuancées de teintes d'or, de rose, de mauve et d'azur, fondues avec une harmonie extrême; ses grands yeux flamboyaient, presque terribles à force d'éclat, si bien que, pour le considérer, il fallait fermer à demi les paupières, ainsi qu'en face du soleil.

Ippolita et Francesco reconnurent le dieu Eros.

Les regards fixés sur eux, il s'avançait rapidement; au pied du môle, la barque s'arrêta. Et devant la splendeur du dieu, Ippolita et Francesco tombèrent à genoux.

Les ayant un moment considérés, il dit, d'une voix si suave et si pénétrante qu'elle eût pu endormir la violence des flots ou réveiller les morts endormis sous la terre :

— Ippolita et toi, Francesco, vous vous êtes, par une longue épreuve, fait connaître vrais et zélés serviteurs de ma puissante mère. Elle a entendu vos ardentes prières, vos souhaits sont agréés par elle. Donc, inséparables alliés, montez à présent dans ma barque; montez, afin que moi-même je vous guide et vous conduise à l'île désirable.

Ippolita, saisissant la main de Francesco, entraîna son ami dans l'esquif. Ils s'assirent à la poupe; e

plaçant à la proue, le dieu ouvrit ses ailes; soufflant dans ces ailes légères et chatoyantes ainsi que dans des voiles, le vent poussa la barque, et la nef, rapidement, s'éloigna du rivage.

Sur la surface unie, la barque avançait sans laisser de sillage. Le ciel était serein, l'air tiède, les eaux si transparentes qu'à travers leur limpide épaisseur l'œil pouvait distinguer les roches sous-marines et les îlots profonds vêtus d'algues et de mousses. Au passage du glorieux esquif, les dieux marins, sortant de leurs retraites, s'élevaient, avec de grandes clameurs, sur les flots, pour rendre hommage à l'Enfant redoutable; les monstres habitants des cavernes secrètes de l'Océan bondissaient dans un grand bruit d'écume remuée; les oiseaux des rivages, battant de l'aile et jetant des cris joyeux, s'empressaient en foule au-dessus de la barque; les insectes brillants des flots tourbillonnaient en nuages diaprés; les sirènes à la voix plus douce que le chant des cygnes expirants, disaient les langueurs et les bienfaits d'amour et les voluptés brûlantes d'Aphrodite.

Au milieu de ces spectacles extraordinaires, le cœur de fra Francesco s'épanouissait dans la perfection d'une merveilleuse béatitude.

« Le voici, songeait-il en lui-même, le voici, le moment si longtemps souhaité! »

A ses yeux fixés incessamment sur elle, Ippolita, d'instant en instant, semblait devenir plus belle et plus délicieuse; dans le champ tout fleuri des beautés diverses de la jeune fille, ses sens rêveurs, tels qu'abeilles avides, butinaient l'espoir de mille ineffables plaisirs. Il s'estimait plus heureux que le tyran fortuné de Samos, plus grand qu'imperator romain menant sa pompe triomphale.

Ainsi, dans la mouvement et la clameur de la fête universelle, ils abordèrent à l'île souhaitée.

Dans l'air translucide et léger, aussi loin que la vue

pouvait s'étendre, des arbres des essences les plus rares, formant des retraites profondes et pleines de mystère, étalaient leurs masses touffues, chargées à la fois de fruits et de fleurs; du sol, des herbes et des arbres s'exhalait un insinuant parfum qui communiquait une irrésistible ivresse.

Tandis que le dieu, déployant ses ailes brillantes, s'envolait vers les bois de l'île bienheureuse, Francesco, attirant Ippolita, franchit la clôture de myrtes qui bordait le rivage. Devant eux, l'ombre délicate et mêlée des arbousiers, des cyprès et des pins se répandait sur une place couverte de gazon. Ils s'assirent parmi la plaisante verdure. Pressé par le feu délicieux de son amour, Francesco s'approcha de la jeune fille.

— Très désirée Ippolita, dit-il, Ippolita, ma joie charmante, ma gracieuse félicité, je veux, repoussant désormais toute puissance ennemie, abjurant toute pensée étrangère qui pourrait me détourner de toi, je veux te proclamer mon élue et mon unique. Toi par qui mon âme enchaînée à l'amour a connu tant de cuisantes amertumes, voici maintenant que tu m'es devenue plus douce que la lumière du jour, plus favorable que la récolte mûre prête pour la moisson. Garde donc désormais mon cœur dans ton perpétuel amour, toi choisie entre toutes, maîtresse souveraine et chère protectrice de ma vie, impératrice de mon âme, reine de mon esprit, de mon cœur et de tout ce que je suis.

— Francesco, repartit Ippolita, Francesco, ma consolation, ma joie, mes délices, contentement parfait de mon esprit, seigneur absolu de mon cœur, je t'estime et te prise au delà des plus riches trésors, au delà des plus rares pierreries. A toi, à toi entièrement, je m donne et me livre et me voue, moi et tout ce qui m'ap partient, te jurant de porter sur moi toujours, dans l plus profond de mon cœur, le joug précieux de to amour.

Étendant ses bras blancs autour du cou de Francesco, elle l'enlaça, et de sa bouche fraîche lui donna un baiser.

Et Francesco le lui rendit. Ravi de volupté, ne pouvant se détacher de ces douces lèvres, il lui en donna d'autres et d'autres encore; elle, s'abandonnant, l'enserrait ainsi qu'une couronne. En cet étroit embrassement, Francesco voyait sous ses baisers le visage d'Ippolita se couvrir d'une rougeur charmante qui se mêlait à la neige de sa chair et donnait à sa beauté une grâce divine; dans ses yeux, il voyait briller des larmes amenées par la suprême douceur d'une volupté trop vive. Mais, en ce moment même, murmurant avec un soupir ces mots rapides : « Francesco, mon cher amour, adieu! » elle s'évanouit, pareille à une vision céleste, et sa forme se dispersa dans l'air.

En même temps, le précieux sommeil s'étant subitement enfui de son esprit, Francesco entr'ouvrit ses paupières; de ses regards encore voilés de sommeil, il crut apercevoir une ombre qui, coulant près de lui dans le rayon clair du jour, s'enfuyait vers les fentes de la fenêtre; puis, ayant vu disparaître cette apparence vague, il se retrouva dans sa cellule, désolé et seul, à l'heure où le soleil commence à mettre sur le mur blanc sa lumière vive et crue. Une alouette cachée dans le jardin du cloître faisait entendre son cri matinal; et Francesco, en balbutiant : « Adieu donc! Adieu, Ippolita! » s'éveilla tout à fait.

***

A quelque temps de là, des gens de Trévise vinrent Venise en pèlerinage au couvent de San Giovanni et Paolo.

Comme ils passaient sous les arceaux du cloître, fra Francesco, qui, dans l'ombre des cyprès, s'occupait à

élaguer des branches aux buissons de rosiers, s'approcha d'eux et, poussé par un secret désir d'entendre parler du lieu où vivait Ippolita, leur demanda des nouvelles de la ville.

Après divers propos, un des pèlerins, au moment de prendre congé, vint à dire :

— Nous avons eu dernièrement parmi nous le spectacle édifiant d'une très sainte mort. Et l'on peut certifier avec assurance qu'il s'est vu en cette occasion dans notre cité de Trévise un miracle de la grâce et le chef-d'œuvre de la miséricorde divine.

Fra Francesco écoutait. Le pèlerin continua :

— Une jeune religieuse d'un couvent de la ville est prématurément trépassée avec toutes les marques de la foi la plus vive, mais après une agonie terriblement agitée où les mauvais esprits maintes fois ont failli l'emporter sur les anges de lumière. D'abord, égarée, elle repoussait le viatique et la très sainte hostie, injuriait ses sœurs, maudissait son saint habit et reniait ses vœux; elle criait, pleurait et se tordait les bras comme ceux dont l'âme est en proie aux démons; à d'autres moments, elle souriait, les yeux ardents, étendait des mains suppliantes, balbutiait des appels confus, telle qu'une femme en proie à la folie charnelle. Puis, tout d'un coup, s'apaisant, elle est entrée en une tranquillité profonde. Sans doute, les secours célestes avaient surmonté les assauts de l'ennemi, car, inerte et déjà presque morte, elle balbutiait d'un air de béatitude, avec une voix qu'on entendait à peine : « Mon dieu, mon désir, mon amour, ma vie éternelle, mon éternel époux... c'est moi... me voici... mon âme affranchie va vers toi. » Voyant ce changement admirable, on lui donna l'absolution et la bénédiction des trépassés, et l'on oignit son corps avec les saintes huiles. Ainsi elle fit une bonne fin. Mais jusque-là tous les assistants avaient bien grandement et bien

justement craint pour son âme, que les démons s'efforçaient de tirer à eux avec un si terrible acharnement. Car, si le Malin eût triomphé, le scandale eût été d'autant plus affligeant que cette jeune nonne était la propre nièce de Mgr l'évêque de Trévise, celle qu'on appelait dans le siècle Madame Ippolita.

Le pèlerin se tut. Fra Francesco demeura un moment immobile et muet.

Comme les pèlerins allaient se retirer :

— Dites-moi encore, frères, demanda-t-il avec un grand effort, quand arriva ce miraculeux événement? vous en souvenez-vous?

— Je m'en souviens fort bien, frère, dit le dernier pèlerin; c'était dans la nuit du vingt-troisième au vingt-quatrième jour de mai, la veille de la fête des bienheureux saints Donatien et Rogatien.

J. CANTEL.

# NOS CONSTITUTIONS

## DEPUIS 1789

S'il y a dans les palais de l'Exposition une place réservée aux industries chimériques, la fabrique de Constitutions y tiendra une place de choix; nous la devrons à cette industrie vraiment nationale (peu enviée par nos voisins) qui, depuis la Déclaration des Droits de l'homme, nous a donné treize ou quatorze de ses produits. Les chartes originales de ces Constitutions sont au ministère de la Justice, où elles pourraient être exposées au public dans un meuble monté sur pivot, avec un mouvement de révolution qui ramènerait chacune d'elles à intervalles réguliers comme les saisons sur un zodiaque. La plus récente, dont nous jouissons depuis quelque vingt ans, paraît avoir cessé de plaire; ou ce sont les rouges qui lui veulent mal de mort, ou ce sont les blancs, ou ce sont d'autres encore, le temps s'écoule cependant sans aventure fâcheuse; à droite, à gauche, au centre, on fait assaut de respect pour la légalité, mais il semble qu'il y ait quelque lacet au cou de la République et qu'une main hardie va le serrer. Pour tromper l'attente, rien de mieux que de travailler en Constitutions. Les uns se content raient de retaper l'œuvre de M. Wallon, d'autr avides de nouveau, n'en fût-il plus au monde, fo appel aux inventeurs politiques, sur quoi ceux-ci

proposent, mais sans inspirer confiance; car personne encore n'a pleinement réussi dans le genre des confections constitutionnelles. Ce n'est pas faute de bon propos de la part des fabricants; ils travaillent sur un Sinaï; les façons majestueuses de M. de Buffon, qui n'écrivait qu'en pose de demi-dieu, étaient triviales comparées à l'appareil dont ils s'entourent; ils ont des gardes, prétendent être des hommes choisis, et se déclarent personnes sacrées; leurs créanciers mêmes n'ont pas le droit de les distraire, ils parlent à la face du monde, ils ont tout compris, tout éclairci, tout prévu; l'œuvre finie, ils la proclament au son du canon et des fanfares, voire au chant des *Te Deum!* (abomination de cléricalisme!) Elle est lue dans tous les carrefours, gravée sur le marbre et l'ivoire, déclarée définitive et immortelle, défense d'y toucher, ordre de mourir pour la défendre.

Les constituants de 1875 ont eu, comme leurs devanciers, cette passion d'écrire une Constitution éternelle, et d'introduire dans cette œuvre de progrès le dogme rétrograde de la stabilité; ils ne se sont pas souvenus que, depuis un siècle et plus, les ouvriers en Constitutions ont été législateurs comme Erostrate fut architecte; que tous se sont principalement proposé d'abolir quelque chose, et n'ont travaillé qu'afin de remplacer une Constitution récemment abolie dans une catastrophe. Ces constructeurs armés du marteau, n'ayant dans leur vie fait jamais autre chose que nier et détruire, lorsqu'ils travaillent à une Constitution, n'y besognent que pressés, affairés, ou pleins d'ignorance et de préventions, ou troublés de cent alarmes. Ils acceptent un ordre de choses né de la terreur et de la surprise, et assemblent pêle-mêle deux principes contradictoires, des mots pour eux inintelligibles, des doctrines qui nient tout le passé de la France; de tout cela coordonné sous le joug de

l'émeute, il résultera une chose de forme acceptable peut-être, mais qui en somme sera dans le pays la négation de son histoire, et la contradiction de ses mœurs. Presque toutes œuvres de circonstance, nos Constitutions cessent promptement de s'ajuster au réel que chaque jour modifie, et il arrive bientôt qu'on n'en veut plus. Non découragés après tant d'essais, et toujours impatients, nous sommes comme ces malades que l'espoir invincible du soulagement fait courir sans cesse à d'autres guérisseurs et à de nouveaux élixirs, sans faire réflexion qu'il serait plus sage de demander la santé non plus aux drogues, mais à l'hygiène qui n'est que l'obéissance aux lois physiques et morales du Créateur.

Depuis l'ouverture des Etats généraux, notre histoire ressemble à un roman, où son auteur aurait rassemblé toutes les vicissitudes imaginables : catastrophes, héroïsmes, lâchetés, vertus et crimes, s'y rencontrent dans un court espace de temps, nombreux à défrayer la chronique de plusieurs siècles. Si l'on cherche à se reconnaître dans cette confusion d'événements, et à mettre par la réflexion un peu d'ordre dans ces ruines, on en vient bientôt à comprendre que la Révolution française est encore inachevée dans l'ordre politique, et qu'elle cherche toujours un gouvernement.

D'où vient cet échec de la Révolution? cette succession de crises traversées depuis cent dix ans? N'est-elle qu'une longue épreuve au bout de laquelle nous paraîtra plus douce la jouissance des grands biens poursuivis? ou devons-nous y voir le symptôme renaissant d'un mal incurable qui dévore la France et l'achemine à la mort? Question redoutable qu'on r peut envisager sans trouble. Ce qui a rendu plus do loureux à la nation chacun de ces échecs, ce qui a fi par user son énergie, c'est la bonne foi, la ferveur d

espérances accompagnant chaque nouvelle tentative. 89 n'a pas épuisé les espoirs; il s'en est encore trouvé autour des successifs essais qui ont suivi, et il a fallu bien du temps, bien des blessures, pour les tarir dans le cœur de la France. Aux optimistes, la multiplicité même de nos Constitutions pourrait être un sujet de confiance. Mis plus bas par chacune d'elles, nous aurons bientôt essayé de tout ce qui est propre à ruiner notre pays, et ce sera un enseignement précis de ce qu'il faut faire pour le relever ; attendu que toutes les erreurs possibles de régime étant d'un côté, il ne restera de l'autre que les vérités. Cette méthode d'arriver à la meilleure solution des problèmes constitutionnels comprend aussi de mettre un grain de sable sur la queue de l'oiseau qu'on veut prendre.

Parmi ces illusions de progrès, celle qui a saisi la France à l'ouverture des Etats généraux est une des plus enthousiastes, et aussi des plus trompées de notre histoire. Dès le milieu du dix-huitième siècle, les philosophes, les savants, les abstracteurs de quintessence, se mirent en tête que notre pays souffrait de maux intolérables dont il était généreux de l'affranchir; ils crurent et firent croire qu'en faisant table rase de ses institutions, de ses coutumes, on y pourrait créer une race qui, rompant tout lien avec le passé, affranchie de croyances surannées, s'acheminerait sous la conduite de la raison vers un progrès sans limites.

On a peine à se représenter aujourd'hui l'état d'âme où ces utopistes avaient mis les Français, et quelle était la douceur décevante de ce qu'ils croyaient être une aurore en 89. Ceux que l'Evangile appelle des hommes de bonne volonté semblaient pour la première fois armés du pouvoir de bien faire. Un peuple doux et confiant, habitué depuis des siècles à l'obéissance, et attendant de ses guides naturels l'amélioration de son sort; une classe moyenne riche, éclairée, honnête; une

noblesse qui mettait son orgueil à dédaigner ses privilèges, éprise de philosophie, ardente pour le bien public; un clergé ouvert aux idées libérales; au-dessus de tous un roi aspirant à fonder l'ordre légal, à borner son pouvoir, et à mériter le titre d'instaurateur de la liberté française : quel spectacle était plus capable de ravir la pensée, et quelle prospérité en France, si la fortune avait tenu ce qu'elle semblait alors lui promettre! Les institutions dont on ne voulait plus n'avaient pourtant pas empêché cette France de grandir pendant quatorze siècles; l'amoindrissement allait commencer avec l'avenir vers qui elle s'emportait.

Avant 89, notre pays était constitué en monarchie absolue. Cette constitution excluait-elle l'existence d'une liberté politique assez étendue, et en tout cas suffisante? La question mérite d'être examinée. Lorsqu'on parle d'ancien régime, on se figure trop aisément que tout y était soumis au bon plaisir du roi, sans autre correctif que les chansons; partant, qu'il n'y avait point de liberté. Cela est vrai, si l'on tient qu'elle n'existe qu'en vertu d'une Constitution agrémentée d'une tribune aux parlottes, Constitution qui, dans nos idées modernes, est une charte discutée, votée, jurée, imprimée, commentée; avec un chef, deux tribunes, trois pouvoirs, vingt partis pour diviser les trois pouvoirs, cent journaux pour subdiviser les vingt partis, et quelques millions d'électeurs pour tout juger sans comprendre rien, et tout bouleverser y compris eux-mêmes. Or dans un pays qui ne possédait ni charte écrite, ni tribune, ni journaux, qui n'avait à sa tête qu'un seul homme, lequel (chose monstrueuse!) régnait et gouvernait tout à la fois, où pouvait se trouver la liberté? On sait tout ce qu'il a été possible de rapporter des excès du pouvoir, de l'orgueil des grands, de la misère des peuples durant ces époques, splendides et riantes dès qu'on les compare à d'autres

tant vantées. Les actes du bon plaisir royal ont eu leur équivalent dans les annales des temps les plus libres; le libéralisme s'en repaît; ils n'empêchent pas que la France n'ait joui sous ses derniers rois d'une Constitution qui faisait envie à tous les peuples catholiques de la terre. Fille du christianisme, née avec la patrie et la monarchie, s'étant développée à mesure que l'une et l'autre grandissaient, elle aurait pu les sauver l'une et l'autre, si le faible roi qui périt avec elle s'était servi des moyens qu'elle lui donnait pour réformer son gouvernement et désarmer ses ennemis. Calculée afin d'amortir tous les chocs et de laisser passer tous les torrents, elle permettait à la liberté de s'étendre autrement que par l'anarchie, au pouvoir de se défendre autrement que par la dictature. Pour Louis XVI plus habile et mieux conseillé, elle aurait été un pont jeté entre l'absolu pouvoir et la liberté, entre la France ancienne et la France nouvelle, d'ailleurs bien moins opposées qu'on ne croit. Les années, dans leur cours, modifient les sociétés humaines, elles y changent les mœurs qui, à leur tour, transforment les lois; mais ce travail ne se fait que peu à peu, sans jamais improviser une société nouvelle opposée à l'ancienne, et ne rompt pas le lien par où le présent se rattache au passé. La nature et l'histoire ne permettent jamais dans une nation la rupture entière entre la veille et le lendemain; pareille rupture ne se voit nulle part, et n'existe que dans l'imagination des socialistes, voulant créer à priori l'homme et la société. Prenons pour exemple cette forme moderne consacrée par le mot propre dans notre Constitution; mot qui tient une grande place dans le vocabulaire des politiciens : la démocratie, peut-on l'attribuer comme conquête à notre siècle et même à la république? Mais la démocratie a été constamment ascendante dans tout le cours de l'histoire de France. Celui qu'on désigne au-

jourd'hui sous le nom de travailleur, prenez-le à l'aurore de cette histoire lorsqu'il était encore l'esclave; il s'appelle d'abord le serf, puis le vassal, puis le sujet; aujourd'hui, il s'appelle le travailleur libre. Prenez le maître à l'origine dans l'ancienne société, il s'est appelé le suzerain, puis le seigneur; aujourd'hui, il se nomme simplement le citoyen. Le travailleur libre, le possesseur libre, mais c'est l'ouvrage de nos pères, autant que le nôtre; la démocratie a été l'œuvre de tout le monde, de la royauté autant que des communes, et aucune époque de notre histoire n'a le droit de se l'attribuer exclusivement. Nous avons tous dans cette œuvre notre solidarité et nos intérêts.

Aussi bien comment établir la filiation exclusive de la Révolution française? Les uns la font remonter à Luther, d'autres la rencontrent dans la pensée de Fénelon, selon une troisième école elle procède des philosophes du dix-huitième siècle, de Voltaire et de Rousseau. Il y a dans toutes ces appréciations un peu d'erreur, et un peu de vérité. Ni l'histoire ni la nature n'admettent ces dates précises et ces divisions si tranchées. Les livres d'astronomie disent bien à quel jour et à quelle heure on passe d'une saison à l'autre, mais à ne regarder que le ciel, on va, sans qu'on s'en aperçoive de la saison froide à la saison du soleil; il en est de même dans la vie des peuples; on passe insensiblement d'un degré de civilisation à un autre, de l'aristocratie à la démocratie, sans combat, sans qu'il y ait des vainqueurs et des vaincus. C'est rapetisser la liberté, que de la dire étrangère à tout ce qui s'est fait de grand depuis tant de siècles, et de lui dénier toute participation dans l'histoire de notre pays, sauf dans celle du siècle qui s'achève. Le génie français en porte partout l'empreinte, à travers toutes ses phases, au fond de toutes ses entreprises, et la conquête de cette liberté n'appartient pas exclusivement

à l'Assemblée constituante. Sous la monarchie, on ne saurait trop le répéter, elle était déjà garantie contre l'omnipotence royale par les corps d'Etat qui au besoin élevaient la voix, faisaient entendre d'utiles conseils et résistaient sagement, alors que le roi recevait d'eux ce qu'on appelait des remontrances; d'humbles remontrances : elles soutiennent sans désavantage la comparaison avec les adresses parlementaires en réponse aux discours de la couronne; elles ne sont ni plates ni séditieuses.

A la veille de 89, ce qui occupait le plus l'opinion publique et ce qui inquiétait le gouvernement, c'était la question des finances. La discussion et le consentement de l'impôt sont l'essentiel du gouvernement parlementaire, sa seule raison d'être, à le bien prendre. Voici comment, en 1788, l'assemblée du clergé entendait cette matière : Après avoir protesté de sa soumission au roi, elle ajoute : «mais il est un point sur lequel la nation a toujours inviolablement manifesté son sentiment et sa volonté libres; ce sont les impôts, parce que les impôts attaquent la propriété de chaque citoyen, qu'ils tiennent à toutes les passions qui ont intérêt de les établir, et de les perpétuer, et que le fisc veille sans cesse pour reculer ses bornes. Le droit de gouverner par Votre sagesse et par Votre puissance, de diriger les temps et les événements, d'assurer le bonheur et la paix au dedans, la considération au dehors, voilà l'apanage sublime de Votre Majesté; mais porter le poids des charges publiques, les acquitter à la sueur de leur front, et Vous offrir librement une partie de leurs veilles et de leurs travaux, voilà le partage de vos sujets; donner leur consentement libre sur les subsides, et de faire des remontrances, plaintes et doléances sur les autres sujets, tels est le testament de leurs ancêtres gravé dans tous nos monuments. Cet héritage est le seul garant de

la prospérité publique, et votre puissance ne peut se donner un fondement plus solide. Le peuple français n'est donc pas imposable à volonté; la propriété est un droit fondamental et sacré, et cette vérité se trouve dans nos annales... » Les délégués du clergé terminent en remerciant le roi d'avoir rétabli les anciennes assemblées dont les vues d'ordre et de sagesse feraient honte aux prétendues lumières de ce siècle : « Les maux sont grands, avaient-ils dit, mais les remèdes le sont encore plus. » Ainsi les citoyens les plus sages, les plus dignes, les plus intéressés par conscience au maintien de l'ordre social, croyaient, à la veille de la Révolution, les maux de la patrie faciles à guérir; ils ne parlaient que de remèdes connus, éprouvés, et n'en réclamaient pas de nouveaux. Pour conserver tous les droits et réformer tous les abus, il suffisait de l'antique Constitution nationale, contre laquelle le pouvoir n'avait pu prescrire, qui, voilée par moments, n'en subsistait pas moins dans toute sa majesté. Des écrivains corrompus, des esprits forts déjà dénationalisés par le sophisme et l'incrédulité, pouvaient rêver d'imposer en France la Constitution anglaise; les corps d'Etat ne demandaient qu'à affirmer et rajeunir la Constitution française, se tenant à égale distance des entraînements et de l'immobilité.

Si l'on avait dit aux membres de ces grands corps que le régime où vivait leur pays était un régime de tyrannie et d'arbitraire, ils auraient cru que l'auteur d'une pareille proposition ne connaissait pas la France, ou ne savait pas le français. Les adeptes de la Révolution ont fait couler des flots d'encre pour accréditer cette folie et ils n'ont pas perdu leur peine. La thèse de l'invention des libertés en 89 est développée fort au long dans les *Considérations* de Mme de Staël, femme d'esprit, mais au bout du compte protestante et révolutionnaire. Elle croyait que la liberté conçue

à Genève était sortie un jour du portefeuille de M. Necker, comme Vénus du sein des ondes; elle portait à l'ancien régime cette haine fidèle, que lui gardent les inventeurs et les apologistes du régime nouveau; elle adorait la tribune en femme dont la parole était le principal agrément, et les premières années de la Révolution lui paraissent l'époque la plus brillante de la société française, parce que, dans aucun pays ni dans aucun temps, *l'art de parler sous toutes les formes* n'avait été poussé à une semblable perfection. On pardonne aux femmes de dénigrer ce qu'elles n'aiment pas et de donner un rang aux doctrines comme aux couleurs, suivant que les unes font briller leur esprit et que les autres relèvent leur teint, mais il parut à M. de Bonald que Mme de Staël abusait de cette indulgence quand elle déplorait le malheur de notre pays, privé durant douze siècles du bonheur d'avoir une Constitution. Il lui répondit par un petit morceau d'observations exquises, où chaque mot perce de bon sens les sophismes qui ont entrepris de légitimer les destructions et de justifier les constructions de 89. L'auteur finissait par ce résumé : « aussi parce que la France avait une Constitution et une forte Constitution, elle s'était arrondie de règne en règne, même sous les plus faibles; toujours enviée, toujours entamée, souvent troublée, jamais abattue, sortant victorieuse des revers inouïs par les moyens les plus inespérés et ne pouvant périr que par un défaut de foi à sa fortune. »

Une des conquêtes de la Révolution est assurément la régularité dans le vote de l'impôt; mais l'impôt s'est régulièrement accru à mesure qu'on l'a voté d'une façon plus régulière; la régularité normale n'a pas empêché qu'on eût encore la dépense irrégulière des révolutions, ces Etats généraux en sens inverse auxquels nous avons fini par assigner une espèce de

périodicité. C'est aussi de 89 que date le développement d'une maîtrise ès arts de Constitutions. On les fait si simples et si précises, qu'avec elles il devient facile de renverser en quelques années les gouvernements qui s'en écartent, ou qui paraissent s'en écarter, ou que l'on force à s'en écarter, et même (comble de l'art) ceux qui ne s'en écartent pas. Aussi bien ces engins de progrès ont souvent l'inconvénient de se briser eux-mêmes au milieu du ravage qu'ils font, comme la machine à vapeur éclate en mettant le feu au navire. Si l'on a du bonheur, on peut éteindre l'incendie, on peut sauver l'équipage, mais la boussole indique en vain la route, on ne peut plus marcher; il faut flotter au gré des vents, et attendre du hasard un moyen de salut. Ce qui fait la durée des Constitutions, ce sont leurs bienfaits, et ces bienfaits ne prouvent que l'accord de leur disposition avec les mœurs et les tendances de la société. Cet accord lui-même ne se prouve que par le temps. Telle la Constitution britannique, la plus sérieuse qu'il y ait aux yeux de l'histoire, la seule d'ailleurs qui n'ait jamais été discutée ni même écrite; par elle on apprend que la meilleure charte n'est pas celle qui termine à l'avance toutes les difficultés que peuvent faire naître les passions des hommes et l'imprévu, mais celle qui donne les moyens de les terminer quand elles se présentent.

Ces grands principes de 89 avec lesquels la Constituante a prétendu faire une France toute nouvelle, débarrassés de l'attirail révolutionnaire, se trouvent être tout simplement de vieux principes très français et très chrétiens. Ecoutons M. Cousin, docteur sans doute suffisant en sciences de 89, nous définir ces principes qui portent le nom *redouté* et *béni* de principes de la Révolution française; il les réduit à trois : la souveraineté nationale, l'émancipation de l'individu ou la justice, la diminution progressive de l'ignorance,

de la misère et du vice ou la charité civile. A les prendre tels qu'on les nomme, ces principes n'étaient pas nouveaux, et personne ne les combat aujourd'hui. Avant 89, il y avait certainement une souveraineté nationale, la France croyait s'appartenir et s'appartenait en effet, car ses rois, se succédant par droit reconnu d'hérédité, étaient tous issus d'une race dont le premier avait été un souverain autrefois choisi par elle. Personne n'aurait osé la soumettre à un chef qui ne fût pas de cette race; il n'y avait pas de séditieux qui se permît de le rêver, ni de guerre civile qui voulût y prétendre, ni de force étrangère qui pût avec quelque chance se promettre de le faire. 89 et ses suites ont changé cette vieille assiette nationale. Il a été bien entendu que la France prendrait désormais ses chefs où elle voudrait, mais cette règle a, dans l'application, souffert d'importantes entraves. La France n'a pas toujours pris ses chefs où elle aurait voulu, ni tels qu'elle les aurait voulus. A la place de ces chefs régulièrement appelés, maintes fois elle a vu arriver soudain des maîtres qu'elle n'avait pas demandés, qu'elle ne désirait pas. Elle s'en est défaite comme elle a pu, ou s'en est laissé défaire; mais quand elle a eu permission de les remplacer, on ne lui a pas contesté son droit d'élection. Dans deux conjonctures où elle a agi avec force et une sorte d'unanimité, elle s'est servie de sa souveraineté pour l'aliéner, revenant à une monarchie héréditaire, forme de souveraineté qui existait avant 89. Dans cette situation, elle s'est appartenue comme elle s'appartenait, moyennant de certaines conditions dont, en dépit des doctrines et des contestations, la force est le juge en dernier ressort; et personne ne pourra persuader qu'il y a, dans les principes de 89, une vertu secrète pouvant anéantir ou la charte de 1814, ou les plébiscites du premier ou du second empire.

Pas plus que la souveraineté nationale, la justice et la charité, principes de 89, ne sont des inventions de 89, et ne sont contestées en 1900. Quant à la justice, la nation de saint Louis n'a pas attendu que Danton et Robespierre vinssent enfin l'établir, et Fouquier-Tinville offrir le modèle des juges. Le jour où la justice de 89 a été adoptée, ce jour-là même, la France a véritablement appris à connaître les juges arbitraires et infâmes, les délateurs, la tyrannie, les spoliations. Ces accidents de toute société humaine sont aussitôt devenus l'état normal de la France républicaine. Après les orages, et dès que les bandits furent chassés, avec les débris des lois et de la magistrature on refit la justice en même temps que la souveraineté. Depuis, leurs vicissitudes ont été communes, mais le principe de l'égalité devant la loi a toujours été invoqué.

Parle-t-on de la charité? La France avant la Révolution était le pays de saint Vincent de Paul resté tel depuis et malgré la Révolution. Elle avait non seulement la charité religieuse, mais la charité civile, s'accordant et s'aidant, ce qu'elles ne font plus aujourd'hui, pour combattre le vice, vaincre la misère, dissiper l'ignorance. L'instruction gratuite régnait partout, et c'était par excellence l'œuvre civile de la religion qui, dans ce but, avait multiplié des établissements dont la perte est peut-être irréparable, car la Révolution qui a tout détruit, s'emploie autant qu'elle peut à ne pas reconstruire les vrais canaux, qui, d'une part, détournent ses affluents, et de l'autre, ouverts sur elle, font baisser son cours. Il est difficile d'ériger en fondateurs de la charité les hommes qui proscrivirent les communautés hospitalières, qui remplacèrent le frère de Saint-Jean-de-Dieu par l'infirmier salarié, le frère de la doctrine chrétienne par l'instituteur payé, et firent décrets sur décrets allant jusqu'à la mort et la pros-

cription pour défendre leurs mercenaires contre la concurrence du dévouement gratuit.

Une charité large et abondante existait donc avant 89, toujours prête à pourvoir aux besoins existants, et à ceux qui pourraient se manifester. Elle s'est continuée malgré les obstacles que multiplient contre son indépendance, les organisateurs de la charité d'Etat. Si la charité religieuse s'était lassée, il y aurait certainement, de plus quelques milliers d'affamés et de désespérés qui embarrasseraient fort la gendarmerie et le budget.

En somme, l'ancienne Constitution française avait cela de bon qu'elle s'accommodait à la nature, aux mœurs nationales, et permettait d'attendre que, quelque crise survenant, la raison eût parlé du côté du prince, ou du côté du peuple; rien n'y donnait prétexte aux coups de force.

Que l'on allègue des vexations, des abus, des injustices; dans le nombre il y en a qui paraissent intolérables, aujourd'hui, qui alors n'étaient pas aperçus, et qui sont des monstres forgés par le prodigieux développement de l'orgueil. D'autres n'existent réellement que pour l'œil malade de l'esprit de parti; d'autres enfin, sont l'inévitable moisson de l'infirmité humaine. Il faudrait pourtant additionner bien des siècles pour trouver dans la monarchie française un total de vices, de crimes, de scandales, d'attentats de tous genres contre les citoyens, contre la patrie, contre la justice, contre l'humanité, qui égalât quelques années, quelques mois seulement de ces révolutions toujours pendantes comme l'épée de Damoclès, et si longtemps évitées par nos pères, grâce aux larges et fermes institutions qui leur imposaient la sagesse en leur laissant la liberté.

Pour éprouver dans notre pays les excès du despotisme et du bon plaisir, il a fallu mettre sur le trône

un roi plus orgueilleux que Louis XIV, et plus servilement adulé par des courtisans plus pervers. Ce roi, ce despote, dont les assemblées dites souveraines prétendent exercer le droit, mais ne font, en réalité, que caresser la sauvagerie, c'est le peuple intronisé dans le jeu de paume de Versailles par la Révolution. Quant au gouvernement des assemblées et de la parole, sa fin dernière est la violence : la doctrine extérieure qu'il proclame dit liberté de discussion, pouvoir de la raison assuré par l'assentiment du plus grand nombre; et que la majorité triomphe sans opprimer ses adversaires à qui elle laisse le droit de réclamer, de persuader, de devenir à leur tour le pouvoir. Cette théorie est séduisante et gagne ceux qui ne comptent pas avec les passions humaines. Sous l'empire de ces passions où l'orgueil est bientôt le plus puissant, l'homme d'honneur lui-même accepte ce qu'elles suggèrent pour garder indûment la suprématie et pour l'usurper au besoin. Ces moyens sont la ruse, l'intrigue, l'intimidation et s'ils ne suffisent pas, la force honnie dans toutes les théories et dans tous les serments, moyen réprouvé, maudit, mais à l'emploi duquel tout concourt, et qui devient légitime dès qu'il a réussi. En pareille occurrence on a soin de dire que l'adversaire a provoqué lui-même la violence qui l'opprime, et tout est dit.

S'il n'y a pas espérance de triompher par la discussion, si la légalité tient bon contre les sophistes, contre les ruses et les menaces, alors on ouvre les fenêtres, qui de la tribune sont toujours ménagées sur la rue, on crie à la foule que la majorité trahit le peuple, qu'elle veut l'entraîner, qu'elle veut l'abrutir; la foule entre, elle hue, elle brise, elle bâillonne, elle vote; un pavé l'emporte sur toutes les lois contraires, et la loi est faite. Ce même dénouement se présente aussi d'une autre façon; s'il y a une fenêtre sur la rue, il y a une porte sur la caserne; ordi-

nairement, quand la fenêtre de la rue est ouverte, l'opinion désire que l'on ouvre la porte de la caserne; alors c'est la baïonnette qui résume la discussion. Il n'y a rien à quoi le public tienne moins qu'à l'inviolabilité de ses représentants. En pareille conjoncture, la tribune fait peu de résistance, aucun orateur depuis cent ans et plus que nous parlons n'a su être éloquent, et ces assemblées si véhémentes contre le pouvoir débonnaire ont toujours reçu avec une résignation turque le firman qui leur donnait congé.

Il est instructif d'énumérer toutes les aubades qui ont été, depuis 89 qu'il fonctionne, données au libre gouvernement parlementaire. Le 10 août 1792, un coup d'Etat contre la royauté l'a abattue sans que la nation ait été consultée. Danton et Robespierre guillotinent les Girondins, coup d'Etat; — les thermidoriens coupent la tête de Robespierre, coup d'Etat; — les conventionnels fructidorisent les Clichiens qui les voulaient mettre à la porte, coup d'Etat; — Napoléon jette les Cinq-Cents par les fenêtres, premier coup d'Etat; — décrète le Consulat, puis se fait empereur, deuxième et troisième coups d'Etat; — Louis XVIII jette bas Napoléon qui lui rend la pareille dix mois après et quitte définitivement la place; — Louis-Philippe embarricade Charles X, et les Parisiens embarricadent Louis-Philippe. — Louis-Napoléon envoie à Mazas les députés qui lui préparaient un logement à Vincennes. — Le 4 septembre 1870, des députés de Paris renversent l'empire plébiscité quelques mois auparavant et proclament la république; elle dure depuis vingt-neuf ans, le public commence à trouver ce temps bien long, et voudrait peut-être que le coup de 1870 ne fût pas le dernier.

Les constituants qui nous ont lancés dans cette voie d'aventures étaient pourtant la plupart gens de bien, et de bon propos; il y avait parmi eux un groupe de

patriotes intelligents et dévoués, modérés et intrépides, hommes de parole et de conseil, en qui se résumaient les instincts de notre pays et les besoins de la situation : Mounier et Lally, Clermont-Tonnerre et Liancourt, Virieu et Malouet. Ce que voulaient ces hommes était voulu par le pouvoir, voulu par la France, et tout ce qu'il lui fallait; mais l'assemblée dédaigna leurs conseils. On lui avait demandé une révolution méthodique, celle qu'elle fit fut une destruction : la guerre déclarée à tout ordre et à toute autorité, une œuvre à la fois coupable et insensée. Alors, comme depuis, comme toujours, le désordre, avant de descendre dans les masses, partit de haut, provoqué par des ambitieux dont les malheurs ne doivent pas faire oublier les crimes. Le premier acte de l'assemblée fut de détruire le mandat qu'elle avait reçu de la royauté et des électeurs, et de se proclamer omnipotente et infaillible. Grisée d'utopies, pleine de mépris pour les faits, sans faire réflexion que la politique est œuvre d'accommodements, elle déchira symboles, traditions, formules, tous les vêtements nécessaires à l'infirme humanité, et la jeta nue dans l'abstraction, puis entraînée par les rhéteurs et les sophistes, sourde à qui lui criait gare, elle lança son char droit devant elle au hasard des fondrières et des précipices. Malgré les démentis donnés par douze siècles de notre histoire, elle déclara que durant leur cours le peuple français n'avait été qu'un ramas d'esclaves, afin de créer un peuple neuf, fabriqué tout exprès de la veille, comme matière à expérience des théories dont elle était éprise.

Rabaud-Saint-Etienne lui avait dit : « pour rendre le peuple heureux, il faut le renouveler, changer ses idées, changer ses lois, changer ses mœurs, changer les choses, changer les mots... tout détruire, oui tout détruire, puisque tout est à recréer. » Les députés choisirent pour président l'auteur de ce programme

qu'ils appliquèrent servilement. Après eux qui avaient donné le branle, on mit tout à sac : les gloires, les souvenirs, le passé de la France, jusqu'à ouvrir les tombeaux où reposaient, désarmés par la mort, et sous la garde de l'histoire, les grands serviteurs de la patrie. Afin de braver la majesté jusque dans le cercueil, on jeta leur cendre au vent et au mépris.

Aucune des Constitutions qu'on a crues réparatrices, n'a pu faire rien de durable en France, parce que ces œuvres renferment toutes un germe de mort : la croyance à l'infaillibilité de la raison et à la perfectibilité de l'homme; erreur d'où sont venues toutes les maladies sociales dont nous souffrons.

Depuis qu'elle a paru sur la terre, l'humanité s'est lancée aux découvertes et à la conquête dans deux mondes différents ouverts devant elle : le monde matériel et le monde moral. Dans le premier, sa marche en avant n'a pas de terme, et ce siècle qui a fait tant de ruines est celui qui a le plus conquis sur la matière. L'électricité tard venue parmi les inventions scientifiques, nous a déjà permis de supprimer les distances. Grâce à l'optique, nous pénétrons dans les secrets de l'infini sidéral, la vapeur a soulagé nos bras; sur cette voie, l'homme peut se promettre d'aller aussi loin que ses désirs. Il en est tout autrement dans le monde moral; lorsqu'il s'est affranchi des croyances dogmatiques, comme de lisières indignes de sa virilité, l'esprit humain n'a plus voulu d'autre guide que la raison; il lui a demandé l'explication des mystères auxquels il se heurte, tout au moins de soulever un coin du voile qui lui cache l'au-delà d'ici-bas; mais la nouvelle Ariane n'a pu le faire sortir du labyrinthe des systèmes dans lesquels il s'égare; de tant de labeurs et d'efforts, aucune doctrine où puissent se rallier les intelligences en quête du vrai n'est sortie : raison et science sont tou-

jours sans réponse décisive sur Dieu, sur l'âme, sur la destinée, sur les redoutables problèmes qui de tout temps se sont dressés devant l'homme. Les systèmes philosophiques ont paru se multiplier depuis un siècle, mais ce ne sont, sous de nouvelles étiquettes, que les doctrines déjà professées par les sages de l'Inde, et plus tard par Socrate, Epicure, Diagoras, Pyrrhon, etc.; en présentant affublées de noms modernes les vieilles abstractions de leurs aînés, les néophilosophes ont réussi à faire croire pendant quelques demi-siècles que ces rabâchages rajeunis cachaient un sens satisfaisant; puis un beau jour, on s'est aperçu qu'on était toujours au bord du vide. Entre nous et l'inconnu qui nous tourmente il y a un gouffre d'eaux profondes qui n'ont pas baissé d'une ligne depuis que les premiers humains les ont contemplées; les philosophes prennent gravement plein une coquille de ces eaux et se flattent de mettre le gouffre à sec.

On sait l'orgie révolutionnaire qui suivit le déchaînement de la liberté et de la raison. Lorsque le César moderne rendit l'ordre à la France, y remettant en jeu les éternels rouages de toute société humaine, il sembla que le monde allait oublier les rêveries encyclopédiques, pour s'éprendre d'autres piperies. Ce fut pendant quelques années la gloire, avec un aigle et un drapeau. Le conquérant traversa les capitales de l'Europe, voyant tomber radieux et fiers les hommes frappés pour ces symboles. Sublime folie que celle-là qui exaltait du moins ce qu'il y a de plus noble dans l'âme humaine, mais la crise de 1814 vint abattre ce palais des fées où le nouvel Odin avait placé son Walhalla. On ne trouva sous les ruines qu'une race dressée à la phrase et au mot, ce lui fut une jubilation lorsqu'elle vit une tribune s'élever à la place d'un camp. Le résultat a été l'installation du bavardage au gouvernement de l'Etat, les grandes

affaires livrées à des débats vulgaires où il suffit de l'absence d'un homme sur trois ou quatre cents, pour que le vote émis mette le pays en feu; les passions du quart d'heure substituées aux plans longuement médités, les plus hautes délibérations menées par de mesquines ambitions; marche nationale au hasard des scrutins, et partant incertaine; enfin extinction graduelle de tout sentiment patriotique et moral, à mesure que se manifeste l'incohérence des décisions, et que se devine l'égoïsme qui les provoque.

Après soixante-cinq ans de parlementarisme, la France, cela est incontestable, tient en Europe une place moindre que celle qu'elle occupait à la veille de 89. Si nous voulons mesurer le chemin parcouru sur la pente que nous avons descendue depuis cette époque, faisons une revue par faits, par idées, et prenons des dates. Ainsi par exemple, la garnison de Paris en 1815, en 1830, en 1848, en 1875; son accroissement continu répond au danger toujours grandissant du désordre dans la rue.

En 1814 et en 1815, de grands événements s'accomplissent; on ne sait s'il y a une garnison à Paris. En 1830, une révolution renverse une dynastie, il n'y a que neuf ou dix mille hommes. En 1848, à la veille de la république, ce n'est plus une garnison, c'est une armée de 30,000 hommes; depuis 1870, il en faut une et à Paris et à Lyon.

Voyons maintenant pour les idées. En 1814 et en 1815, personne n'entend parler d'une théorie sociale, d'une théorie républicaine, d'une théorie quelconque; on ne s'occupe que du gouvernement. En 1830, quinze ans après, les républicains se montrent, ils sont en état d'être comptés et d'être écartés. En 1848, ils l'emportent et les socialistes paraissent derrière eux. En 1830, les clubs s'ouvrent; passe une patrouille de la garde nationale, cela suffit. Les clubs

sont fermés. En 1848, et après le 4 septembre 1870, ils couvrent la France, et ce sont les journées de juin, puis la Commune. En 1830, les Saint-Simoniens ouvrent une école. Ils ont une chaire, une tribune. Paris y va, mais par curiosité, partie de plaisir, et bientôt, il ne reste rien des Saint-Simoniens que des hommes d'esprit entrant dans le journalisme, ou l'administration et l'armée. En 1848, ce ne sont plus les curiosités qui conduisent aux clubs socialistes, c'est la foi aux théories qu'on y expose, et qu'on dit être l'avenir du pays. Voilà pour les idées.

Si nous entrons dans les faits matériels, nous constatons que depuis 89, la France n'a pas cessé de perdre, tandis que les autres nations gagnaient. Ce qu'il y a de moins passionné au monde, la statistique, le démontre, et là-dessus ne laisse aucune illusion. Les sources de la vie se tarissent dans notre pays; à mesure qu'il s'y fait plus de bacheliers, les naissances y sont chaque année moins nombreuses cependant que la population des Etats européens ne cesse de s'accroître. En 89, la France avait vingt-sept millions d'habitants, elle n'en a aujourd'hui que trente-huit millions cinq cent mille; la Prusse en avait neuf millions, l'Allemagne en compte à présent cinquante-deux. La population s'est élevée en Angleterre de quatorze à trente-neuf millions, en Russie, de trente-trois à cent trente millions; en Autriche-Hongrie, elle dépasse la nôtre, elle s'accroît rapidement en Italie.

Voilà dans les idées et dans les faits où nous en sommes après cent dix ans de révolutions. Chercher un remède dans tel ou tel article de Constitution, rapetassage des défroques de 89; au bord de l'abîme, s'accrocher à une branche fragile, plutôt que de revenir en arrière, serait folie. Appuyée sur le christianisme, sur Dieu, sur l'autorité, la France a connu toutes les gloires, toutes les grandeurs, toutes les fier-

tés; vigoureuse et féconde autrefois, elle ne s'est flétrie qu'après avoir été déracinée de ses croyances.

La religion, qui de la charité fait aux riches un devoir impérieux, persuade aux pauvres la patience, et dit à tous les hommes : « aimez-vous les uns les autres, ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même », peut seule calmer les agitations qu'a de tout temps soulevées dans le monde l'inégalité des conditions humaines. Oté Dieu, ce problème fait chanceler la raison même des bons et des sages; il accable l'humanité. Tant de misérables d'un côté, et de l'autre si peu d'heureux! C'est une injustice dont la conscience livrée à elle-même ne peut prendre son parti. Ebranlée au dix-huitième siècle dans la noblesse et la riche bourgeoisie, dans la petite bourgeoisie sous la Restauration, la foi catholique n'a été vraiment entamée dans le peuple qu'à partir de 1848. Dès cette époque, l'intervention de l'Eglise entre la richesse et la pauvreté a été résolument contestée et raillée. « Je craindrais, dit quelque part Renan, d'avoir à leur distribuer de faux billets et d'empêcher les pauvres gens, en les leurrant d'espérances douteuses, de réclamer leur part dès ce monde. » Les déshérités, les hommes asservis à la glèbe du travail manuel, devenus incrédules aux dédommagements que leur promettait la religion sous la figure de Lazare revêtu dans le ciel de gloire et d'immortalité, veulent depuis un demi siècle le paradis sur la terre et la jouissance immédiate; désir dont se sont emparés les démagogues et les faux prophètes, à l'aide des instincts jaloux, méchants qui se résignent plus volontiers à l'égalité dans la misère, qu'au poids et à l'horreur de voir toujours les biens de ce monde trop inégalement partagés. Démagogues et faux prophètes sont à présent suivis d'une foule tourmentée de désirs et de haines inassouvis. Le plus

grand nombre pour se faire un parti, quelques-uns obsédés du sentiment confus d'une société meilleure, parlent à cette foule et l'assouplissent à leurs désirs, en lui promettant tout ce qu'elle souhaite, tout ce qui lui manque des plaisirs, des vengeances et des doctrines. L'élève de Rousseau dit au disciple effrayé de Voltaire, l'homme du peuple socialiste dit au bourgeois bel esprit qui cesse de rire : « oui plus de Dieu, au spectacle de vos jouissances égoïstes et de mes misères inconsolées, je sens qu'il n'y a pas de Dieu. Mais pourquoi des grands? pourquoi des forts? pourquoi des propriétaires, des capitalistes? pourquoi toute l'humanité condamnée à nourrir dans l'abondance un petit nombre d'oisifs insolents? » La question réduite à ces termes n'a plus de solution pacifique possible, et si elle n'est pas agitée dans la rue, c'est que l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et beaucoup de sergents de ville obligent à la patience les prolétaires. « Super flumina Babylonis..., » ils sont là, enrégimentés par la haine, chantant ce cantique au bord du fleuve parisien; ils aspirent au jour où ils tiendront et écraseront sur la pierre les petits enfants des bourgeois qui ont empoisonné leur âme. Ce jour viendra quand la haine sera plus forte que la crainte.

La formule « heureux ceux qui jouissent », nous a par surcroît donné le gouvernement républicain où l'on se passionne, non plus pour les luttes qui relèvent une nation, en assurant sa grandeur, mais pour celles qui mettent aux prises les affamés et les repus. La république n'a pas les ambitions extérieures, son idéal n'est pas plus haut que la paix à tout prix et les lippées populaires au cabaret. Elle ne conçoit pas qu'on s'échauffe pour des questions de dignité entraînant parfois dans des aventures où l'on peut recevoir quelque mauvais coup. S'enrichir et jouir, est le programme démocratique; afin de le réaliser, les socia-

listes proposent l'expropriation du bourgeois propriétaire et capitaliste; quelques-uns y ajoutent la suppression de la famille, du culte, de la propriété individuelle; d'autres demandent de supprimer tout. Il y avait de ces gens-là autrefois, mais ils pourrissaient dans un cul de basse fosse; en république, ce sont des seigneurs, ayant des croyants, des flatteurs; les prisons mêmes qu'ils habitent quelquefois, ne sont que leur quartier général; la société tremble devant eux; elle voudrait bien un maître qui l'en débarrassât et, point difficile, elle rabattrait de ses anciennes conditions. Ses prétentions ne se haussent pas jusqu'au conquérant, jusqu'au législateur, pas même à l'académicien; elle se contenterait d'un homme de police. Ne se trouvera-t-il donc personne pour nous délivrer des orateurs, des avocats, des intellectuels, des sans-patrie? Personne ne répond : il faut rester en république!

En 89, on croyait à la chimère d'organiser philosophiquement l'état social; ceux-ci poursuivaient avec Montesquieu la pondération des pouvoirs, ceux-là s'imaginaient que la nature humaine souffre d'être réglée comme une mécanique; aujourd'hui, plus d'illusion : la foi, si nécessaire pour faire même une hérésie, est absente; personne ne propose rien, ou personne ne croit à rien de ce qu'il propose. La France est à une heure remarquable de sa destinée; depuis un siècle, ses gouvernements se sont crus capables de régner par eux-mêmes, sans l'intervention d'aucune idée mystérieuse, d'aucune puissance indéfinie. Les résultats de cette tentative s'étalent à tous les yeux; la discipline sociale s'est brisée dans leurs mains, les ressorts ingénieux où ils comptaient l'assujettir se sont trouvés trop faibles contre les résistances et les agressions; ce qu'il y avait de généreux dans les plans de réforme n'a pas eu plus de bonheur que ce

qui s'y rencontrait de chimérique, et la justice s'est étonnée de ne pouvoir assurer à leurs œuvres ni la durée ni la majesté. Attendrons-nous encore longtemps pour douter de nous-mêmes? Le soupçon ne nous viendra-t-il pas qu'il nous manque quelque chose, et, douloureusement avertis par la providence innée des choses, ne lèverons-nous jamais les yeux vers le pôle éternel où nous avons laissé la science du passé et celle de l'avenir? Il est temps d'appeler Dieu à notre secours, reconnaissons que nous avons avec Lui des rapports plus profonds que ceux de la nature, et qu'y renoncer par faiblesse ou par orgueil, c'est ravir à notre pays, avec ses plus grandes gloires, ses plus hautes vertus et ses plus nécessaires facultés.

Général Baron REBILLOT.

# MALDONNE

NOUVELLE

## I

Quand Paul de Louvercy, au retour de Luchon, se retrouva dans ce Paris brumeux et froid, il se sentit envahi d'une tristesse. Son petit appartement, déserté depuis deux mois pour la libre aventure, lui parut mesquin et sinistre. Il reconnut à peine le décor qui lui était cher, la Seine glorieuse, les quais, Notre-Dame. Et sa table de travail, ses livres, ses meubles familiers, compagnons d'une existence laborieuse et sans orages, l'accueillirent avec des visages d'étrangers. Ils étaient les mêmes, pourtant.

C'est qu'il avait changé, lui. Il était amoureux. La chose s'était faite toute seule, sans qu'il s'en doutât, et il n'eut pas besoin de s'interroger là-dessus pour savoir qu'il était pris.

Ils habitaient la même maison, un vaste chalet dont les fenêtres, ornées de carreaux de couleur, s'ouvraient en plein midi, sur la frontière espagnole. Elle était assise au jardin, auprès de sa mère. Droite sur son siège rustique, elle tenait, de sa main finement gantée, la hampe d'une éclatante ombrelle rouge. La lumière, tamisée par la soie tendue, mettait des reflets tremblants autour de son visage, et ses sombres cheveux plaqués en bandeaux sur ses tempes rendaient plus brillants ses yeux noirs et plus mat son teint de brune.

Pendant longtemps il savoura le plaisir de la contempler de loin, sous les aspects divers de l'existence quotidienne. Il lui semblait doux de pénétrer ainsi dans son intimité, de marcher dans l'atmosphère qui flotte autour des êtres, en dérobant au passage des mots qui n'étaient pas pour lui, des attitudes qui ne lui étaient point destinées. Et il demeurait partagé entre l'envie de la deviner et le désir de la connaître.

De jour en jour, cependant, elle s'imposait plus impérieusement à sa pensée. La vision était trop proche, trop précise, pour qu'il prolongeât l'attente. Avec la facilité de relations qu'offrent les villes d'eaux, — la saison est si courte, — il put se faire présenter. Elle s'appelait Mlle Claire de Lestrange et habitait Paris. La première fois qu'il lui fut donné de l'approcher, les mots s'étranglèrent dans sa gorge et il pensa défaillir. Les phrases qu'elle prononça n'étaient que des phrases de bienvenue, qu'il attendait. Mais elles prenaient dans sa bouche un tour particulier. Sa figure effaçait par sa splendeur les autres figures dont il avait goûté le charme jadis, et ses yeux étaient plus profonds que les yeux des autres femmes.

La causerie, d'un tour plus libre, leur fit découvrir des amis communs, les de Mercœur, dont la fille, Thérèse, avait été élevée au même couvent, et chez qui Paul avait ses entrées.

Alors commença une existence charmante. On ne se quittait plus. Dès le matin, on se retrouvait aux quinconces, pendant la musique; l'après-midi, au Casino, sur le terrain de tennis ou dans les allées du parc; le soir, encore à la sauterie. On rentrait ensemble, sous les étoiles pâlissantes, en parlant de choses sérieuses et futiles; on se quittait devant la porte comme si on eut dû partir pour un long voyage, bien qu'on dût se revoir le lendemain.

Parfois, lorsque le temps le permettait, on organisait de grandes excursions. Paul, qui connaissait le pays, était chargé d'en régler les détails. Ganté de clair, les jambes prises dans les houseaux à boutons de nacre, il attendait devant la grille en caressant du plat de la

main la croupe nerveuse des chevaux. Toutes deux apparaissaient ensemble sur le perron. Brune et blonde, elles étaient de la même taille et leur habit était pareil. Elles portaient un petit feutre fixé très haut sur le chignon relevé. Le corsage à pointes de l'amazone amincissait leurs bustes, et la jupe, très courte, ne laissant voir qu'un bout de botte vernie, donnait à leur démarche une grâce virile et troublante. Les parents, une fois installés dans la voiture, ils allaient, au pas d'abord, en traversant la ville endormie, puis, sur un signe de cravache, ils s'élançaient au trot, retenant à pleins bras les bêtes affolées. Le cuir des selles craquait, une buée légère flottait en écharpe aux branches des sapins. Il défaillait de joie en respirant l'odeur des prés, l'odeur des femmes.

Il lui semblait qu'elles lui appartenaient, qu'elles étaient son bien, et qu'il avait mission de les protéger. Il eût voulut chevaucher, très loin, le long des routes blanches, à travers le monde, qui est si vaste. Il souhaitait des aventures, comme dans les romans, une attaque de contrebandiers, une embuscade où il aurait pu montrer sa force, lutter seul contre dix, pour les sauver. Ils avançaient pourtant, sans dire une parole. Car les mots sont trop précis, trop étroits, pour exprimer l'infini des pures voluptés. La majesté de la nature, l'impassibilité des formes vouées éternellement à leur obscur destin, les écrasaient, comme aussi l'ivresse du grand air et le souffle ardent venu des cimes entrevues. Leurs plus fugitives impressions prenaient une gravité solennelle. Ils allaient ainsi auprès des cascades mugissantes, au pied des neiges qui ne fondent jamais, et, le soir, quand ils rentraient, brisés d'émotion, vers les lumières, ils se sentaient meilleurs d'avoir approché la terre maternelle.

L'amour du jeune homme grandissait à chaque rencontre. Une pudeur, cependant, l'empêchait de se déclarer, car il était timide. Elle lui apparaissait aussi haute, aussi blanche, aussi inaccessible que les montagnes.

Un moment vint où il ne put garder son lourd

secret. Thérèse devint sa confidente et son alliée. Blonde et fine, délicate comme une fleur rare poussée à l'ombre, elle formait un saisissant contraste avec son amie. Elle n'était pas de ces êtres en façade qui impressionnent à première vue, elle avait besoin d'être connue pour être appréciée. Elle plaisait par des qualités moyennes : tendresse, dévouement, qui sont, en somme, la monnaie courante du bonheur, tandis que l'autre, avec sa beauté splendide et son impérieux caractère, éveillait l'idée des riches proies difficiles à conquérir.

Septembre les surprit, les jours plus brefs, comme fatigués d'avoir trop duré; les nuits fraîches, toute la mélancolie charmante des lendemains de fêtes. Il fallut se quitter, mettre fin à ce roman de soleil. On promit de se revoir. Paul demeura seul dans ce Luchon désert.

Mais l'image de l'absente était toujours là. Il la portait avec lui, en lui. Il la retrouvait partout, à chaque tournant de route, sur tous les bancs où ils s'étaient assis naguère, dans toutes les avenues où ils s'étaient promenés ensemble. Et il lui semblait que son cœur se dépouillait comme un arbre.

## II

Le réveil, à Paris, fut cruel. Là-bas, du moins, il était heureux, entouré de souvenirs, dans un décor amical. Car les choses importent peu aux cœurs vraiment épris qui se créent à eux-mêmes la joie ou la tristesse. Ici, noyé au milieu d'une foule dont il ne partageait plus la passion, il se sentit perdu. Chassé de chez lui par l'accueil hostile d'un logis où il ne se plaisait plus, trop fier pour mettre un ami dans la confidence, il connut pour la première fois les tortures délicieuses de l'amour. Et sa souffrance, à la longue, lui devenait chère.

Dès qu'il apprit le retour de Thérèse, il résolut d'aller lui confier sa peine.

Quand il arriva, le salon était plein de monde. Les visiteuses, groupées sur des sièges bas, formaient le cercle autour de Mme de Mercœur, assise, au coin du feu, dans un grand fauteuil. Et comme il demeurait là, indécis, avec cette gêne qu'éprouve toujours un homme lorsqu'il est seul parmi des femmes, il entendit une voix joyeuse qui l'appelait.

— Eh bien, beau ténébreux, vous ne me reconnaissiez pas ?

Il tourna la tête vivement. Thérèse était devant lui. Elle ajouta :

— Vous n'allez pas rester ici sans rien faire. Aidez-moi donc à servir le thé !

Ils firent le tour de la vaste pièce, offrant avec une gravité légère les menus bibelots de la dînette que les dames acceptaient, du bout de leurs doigts gantés, sans interrompre leur bavardage. Quand ce fut terminé :

— Maintenant que j'ai accompli, grâce à vous, mes devoirs, si nous bavardions un peu? Vous avez mille choses à me dire, je gage.

Ils s'installèrent à l'écart, près de la fenêtre.

— Parlez, je vous écoute.

— Je suis rentré depuis huit jours. Je n'ai rien fait d'extraordinaire, c'est vous qui avez ma première visite. Je m'ennuie...

Elle insista :

— C'est bien tout?

— Oui, je vous assure !

Elle se rapprocha.

— Je crois qu'il faudra une confession régulière, puisque vous refusez de parler... Alors, c'est fini, ce grand amour?

Il répondit simplement :

— Toujours !

Il y eut un long silence. Ils se regardèrent, troublés, malgré leur franche camaraderie, par ce mot terrible et doux. Il leur sembla que la porte tout à coup s'était ouverte au vent des libres routes. Ils n'avaient plus envie de rire. Même il crut remarquer qu'elle avait pâli.

— Vous êtes souffrante ? demanda-t-il.

Elle riposta vivement :

— Ce n'est rien, le changement d'air...

Puis, après un temps :

— Vous êtes bien décidé à poursuivre votre cour? C'est bien elle que vous désirez pour femme?

— Mon parti est pris. J'ai trente ans, je suis pleinement responsable de mes actes. J'attendrai tant qu'il le faudra. Ce qui me désole, voyez-vous, c'est son indifférence, sa froideur. Elle ne semble pas se douter... Ces choses-là se voient pourtant : il y a des paroles, des gestes, des silences qui ne trompent pas. Elle n'a pas prononcé un mot qui puisse me faire supposer le moindre sentiment de sa part. Vous lui avez parlé de moi. Franchement, m'aime-t-elle ?

— Je n'en sais rien !

— Comment, vous n'en savez rien?

— Eh non! Sait-on jamais si une femme vous aime! On croit, on espère, on n'est jamais sûr. Malgré nos efforts pour nous joindre, nous demeurons éternellement des étrangers, murés dans nos goûts, nos habitudes. Comment pourrions-nous connaître les autres, puisque nous ne nous connaissons pas nous-mêmes! Elle surtout, si fière, si indépendante! C'est une de ces natures droites, mais exaltées, romanesques, et qu'il faudrait conquérir par la force, brutalement presque. Vous n'y arriverez pas, vous êtes un tendre.

Il sourit tristement.

— C'est vrai. Ma parole, savez-vous que pour une jeune fille, vous raisonnez comme un homme.

— Je ne raisonne pas, je regarde et j'essaie de bien voir. Pendant les deux mois que nous avons passés ensemble à Luchon, j'ai eu le loisir de vous étudier tous es deux. Serais-je une femme si je ne l'avais point fait? Eh bien, il est des êtres qui se laissent deviner peu à peu, d'autres qui ne se livrent jamais. Claire est de ceux-là. J'ai été élevée au couvent avec elle, et je ne 'ai guère quittée depuis. Je ne la connais pas plus que vous, mon pauvre ami.

Paul murmura :

— Ah! la connaître, la connaître! Savoir ce qu'elle pense, ce qu'elle désire, ce qu'elle regrette.

— Allez la voir, elle vient précisément de rentrer. Elle a un salon très couru. Elle va beaucoup dans le monde. Vous la verrez dans un autre décor.

— Oui, avec des jeunes gens qui tournent autour d'elle! Mais je n'en serai pas plus avancé. Si elle s'est montrée impénétrable là bas, malgré la liberté que donnent les villes d'eaux, que sera-ce à Paris, où le mensonge est la commune loi?

— Je ne puis pourtant vous ménager des entrevues ici.

Il se tut, puis déclara timidement :

— Vous pouvez cependant m'être d'un grand secours.

— En quoi?

— Je sais un moyen, indirect, de pénétrer le caractère des gens, un moyen infaillible. J'ose à peine vous le proposer...

— Parlez toujours, nous verrons après.

Il baissa la voix.

— Écoutez bien. Je vais vous poser une question, une seule, et vous y répondrez. Croyez-vous à la graphologie?

Elle se mit à rire.

— La graphologie! Quel vilain mot! Et qu'est-ce donc?

— C'est l'art de reconstituer, par le simple examen de l'écriture, les traits essentiels d'un tempérament. C'est, si vous préférez, une science, solidement basée sur une longue expérience, et qui donne chaque jour des résultats étonnants.

— Je ne vois pas bien le rapport.

— Vous ne devinez pas? Je m'adresserai à un ami qui s'occupe de ces choses et dont la discrétion est assurée. Je lui soumettrai une lettre de Claire...

Elle demanda vivement :

— Vous en avez donc?

— Non, parbleu! L'usage n'est pas de s'écrire entre jeunes gens. Nous-mêmes n'avons jamais corres-

pondu... C'est ici précisément que je fais appel à votre amitié. Donnez-moi un bout de papier, insignifiant, dix ou quinze lignes, dont j'enlèverai la signature, et dans quarante-huit heures je vous le restituerai avec un portrait graphologique. Tout cela, bien entendu, restera entre nous. Dites, la combinaison vous convient-elle?

La jeune fille demeura pensive.

— Non, c'est fou, ce que vous proposez là!

Il insista.

— Puisque je vous répète que personne ne le saura. Pourquoi ne pas tenter l'épreuve? On ne s'engage à rien. Et si plus tard elle vient à apprendre notre innocent subterfuge, je vous affirme qu'elle sera la première à en rire.

— Non, je ne me prêterai pas à cette comédie. Elle est absurde d'abord, et nullement innocente, puisqu'elle tend à violer le secret d'une pensée jalousement gardé. Vous êtes mon ami, sans doute, mais Claire est mon amie aussi. Elle peut avoir ses défauts comme chacun de nous. Elle les cache; à nous de les découvrir, loyalement. Vous avez des yeux pour voir, un jugement pour comprendre, un cœur pour pardonner. Maintenant, plus un mot là-dessus, ou bien je me fâche pour de bon.

La conversation tomba. Ils parlèrent d'autres choses, mais sans goût, comme si quelque chose de nouveau s'était glissé entre eux. Thérèse paraissait soucieuse; de temps en temps elle passait la main sur son front. Et lorsque Paul se leva pour prendre congé, elle lui dit :

— Écoutez, j'ai réfléchi. Je ne veux pas que vous puissiez croire une minute à ma mauvaise volonté. Je consens à vous satisfaire. Tant pis pour vous si l'aventure tourne mal. Revenez jeudi prochain, et je vous donnerai les dix lignes demandées.

## III

Huit jours après, Paul était dans son cabinet de travail quand on vint lui porter son courrier. Ayant reconnu l'écriture de son ami, il fit sauter l'enveloppe et lut :

*Sensibilité vive.*
*Esprit d'observation, de méthode. Sens critique. Tendance à la moquerie.*
*Naturel. Loyauté. Amour du vrai.*
*Nature immatérielle et fine, aimante et tendre.*
*Absence de petitesses, de prétentions, de coquetterie, d'égoïsme.*
*Franchise. Belle humeur. Dédain de la flatterie.*
*Générosité. Amour du chez-soi. Goûts délicats, mais modestes.*
*Bonté. Bienveillance. Noblesse de sentiments.*

Il prit le précieux papier, l'éloigna, le rapprocha, éperdu devant le visage mystérieux des lettres, se demandant quelle force inconnue guide notre main et nous force ainsi à trahir un peu de nous-même dans la forme d'un jambage ou la place d'une virgule. Voilà donc ce que signifiaient ces quelques lignes griffonnées à la hâte et sans témoins! Là, il n'y avait plus le mensonge des regards, des paroles, de toutes ces armes perfides que les femmes manient si bien et qui troublent le cœur des hommes. L'énigme dont une vie entière n'aurait peut-être pas soulevé le voile était résolue désormais.

Ainsi elle était bonne et loyale, sans prétentions, sans coquetterie, sans égoïsme. Sa vraie nature était aimante et tendre. Mais alors, que signifiaient ses brusques mouvements de colère, ses bouderies sans cause, ses longs silences, le pli méchant qui, parfois, barrait son front? Pourquoi affichait-elle des goûts

extravagants, alors qu'elle était faite en réalité pour les joies pures du foyer?

C'est qu'elle mentait, c'est que sa fierté, son orgueil, sa froideur, n'étaient qu'une attitude destinée à l'éprouver. C'est qu'elle l'aimait. Il en était sûr maintenant. Avec l'enthousiasme irréfléchi que donne toujours la certitude, il sauta dans la joie comme il avait naguère sauté dans la tristesse. Il remonta vers le passé, rapprocha des faits, des dates. Les moindres mots, les gestes les plus insignifiants se présentaient à son esprit avec une violence impérieuse et précise. Tous avaient, sous leur apparente banalité, un sens profond qu'il comprenait enfin. Un jour elle l'avait prié de tenir la bride de son cheval dans un passage difficile; une autre fois il avait porté son châle; une autre fois surtout elle s'était volontairement attardée avec lui dans les allées du parc. N'était-ce point de l'amour, cela; n'était-ce point une façon de lui faire deviner qu'elle l'avait choisi?

Et il ne savait pas s'il devait se réjouir de la savoir enfin telle qu'il la souhaitait, ou l'admirer pour la contrainte qu'elle avait su imposer à ses sentiments.

Il se rendit aussitôt chez Mme de Mercœur, où il avait ses entrées. Lorsqu'il entra dans le salon, il aperçut la jeune fille seule, occupée à ranger des fleurs dans un vase.

Il cria gaiement :

— Coucou! Ah! la voilà!

Elle se retourna, surprise.

— Ah! vous m'avez fait peur!

Elle courut à lui, et à voix basse :

— Eh bien?

— C'est fait! J'ai obtenu la consultation.

— Et le résultat?

— Inespéré!

Elle l'entraîna.

— Voyons, contez-moi ça!

Il répondit en riant :

— Mon Dieu, quelle impatience, donnez-moi le temps de respirer.

— Non, je veux savoir tout de suite!

— Vous êtes donc bien pressée?

— Sans doute, Claire est ma meilleure amie.

Il était si heureux que, pour la taquiner, il eut envie de prolonger son attente, car le bonheur est égoïste, et, à notre insu, nous rend méchants. Alors, lentement, avec mille précautions, il tira le papier de sa poche. Mais, comme il s'apprêtait à le déchiffrer, elle le lui arracha vivement des mains et s'en fut à l'autre bout de la pièce.

— Thérèse, je vous en prie, soyez raisonnable.

— Non, non. Il m'appartient, vous ne l'aurez pas!

Il s'écria, furieux tout à coup :

— Ah! vous croyez?

Et il se lança à sa poursuite. Elle, cependant, l'évitait, circulait parmi les meubles avec l'aisance des femmes habituées à toucher les bibelots.

— Prenez garde, vous allez renverser la table.

Cette idée subitement l'arrêta. Il se trouva honteux, ridicule.

— Voyons, c'est absurde. Vous me mettez dans un état! Ne plaisantez pas avec les choses sérieuses. Laissez-moi...

— A bas les pattes! Je vous rendrai votre trésor, monsieur. Promettez-moi d'être bien sage, et venez ici, à côté de moi. Nous lirons ensemble.

Elle alla se placer dans l'embrasure de la fenêtre. Debout, le buste incliné par l'effort de la lecture, elle se détachait en fine silhouette sur la vitre claire. Elle lui parut belle, droite, impassible comme une petite sainte habillée à la mode du jour qui serait descendue de son vitrail pour protéger son amour menacé. Sa robe, ainsi qu'une gaine, tombait rigide à ses pieds, sans un pli. Il n'apercevait d'elle que son profil pensif, son nez droit, sa bouche crispée par l'attention. Elle demeurait immobile. Seulement sa jeune poitrine haletait un peu.

Elle s'attardait cependant, perdue en un rêve, et bien qu'il eût hâte de connaître son impression, il n'osait parler, tant il trouvait du plaisir à la voir. Il y

eut une minute d'angoisse délicieuse où ils laissèrent leurs pensées à la dérive. L'heure sonna. Elle frémit, se retourna, surprise de le sentir là, et lui rendit la feuille sans un mot.

— Eh bien?

Elle répondit simplement :

— C'est parfait!

— Vrai?

Elle répéta d'une voix légèrement tremblante :

— C'est parfait!

Jamais il ne lui avait vu une telle splendeur de teint, des yeux si brillants. Il ne reconnaissait plus sa bouche facile au rire. Quelque chose de nouveau émanait d'elle, l'enveloppait de cette atmosphère troublante qui flotte autour des femmes aimées.

Il demanda, inquiet :

— Qu'avez-vous donc?

— Rien.

— Voulez-vous que je sonne?

— Non... J'ai un peu froid, voilà tout.

Gentiment il la prit par la main, la fit asseoir devant le feu. Docile, elle se laissa conduire. Il remarqua que ses doigts étaient brûlants. Elle n'avait plus son attitude familière de jadis, au temps des longs bavardages de camarades. Pelotonnée au fond du fauteuil en une pose frileuse, elle avait ramené son châle sur ses épaules et attendait. Lui, la regardait comme s'il la voyait pour la première fois.

Elle prononça :

— C'est parfait, c'est parfait!

Puis, après un temps :

— Vous croyez donc aux révélations de l'écriture? Vous croyez que les lettres ont une figure, un sens qu'on peut pénétrer?

— Certes!

— Vous êtes prêt, quoi qu'il arrive, à épouser la femme qui a écrit ces lignes?

— Certes!

— C'est bien sûr?

— J'en prends devant vous l'engagement formel.

Elle hésita, puis bravement :

— Ne vous engagez pas. Ne mettez pas sur un méchant papier le bonheur de votre vie. La science trompe comme l'amour...

Des pas tout à coup retentirent dans la pièce voisine. La porte s'ouvrit, Claire parut.

— C'est moi! Je viens en passant dire un bonsoir et je me sauve!

Ayant aperçu le jeune homme, qui, à son entrée, s'était levé.

— Ah! pardon, je ne vous avais pas remarqué, monsieur. Nous nous sommes rencontrés à... Luchon, cet été, je crois, ou à Cauterets. N'êtes-vous pas monsieur... Louvercy?

Il s'inclina.

— Oui, mademoiselle, et je suis très heureux de l'occasion...

Déjà elle ne l'écoutait plus, et se tournant vers son amie :

— Ma chère, je viens te proposer une partie pour demain. Nous avons une loge à l'Opéra, la loge 3, sur la scène. On donne *Guillaume Tell*. J'en ai parlé à ta mère, qui accepte. Nous dînerons ensemble, à la maison. Mais j'ai des courses à faire dans l'après-midi, chez ma modiste d'abord, puis, à six heures, chez ma maîtresse de piano, Mme Leroux, 152, rue Saint-Honoré. Viens me chercher, à six heures, est-ce convenu?

Et comme Thérèse, surprise d'une si brusque apparition, la regardait sans répondre.

— Tu vas encore oublier, tu as si peu de mémoire. Donne-moi un bout de papier que j'inscrive l'adresse.

La jeune fille se réveilla.

— Non!

— Non! comme tu as dit cela!

— Je dis simplement que je me rappellerai.

— Alors répète un peu pour voir...

— Madame Ledoux, 52, rue Saint-Honoré.

— Ah! tu vois! Décidément, tu es incorrigible. Vite, donne un papier.

Paul déchira une feuille de son carnet, et lui tendant un crayon :

— Mademoiselle...

Thérèse lui saisit le bras.

— Laissez-moi faire. Je ne suis pas une enfant. Je serai au rendez-vous.

— Allons, c'est parfait. A part cela, rien de nouveau?

— Rien!

— Alors, adieu, chérie! A demain!

— A demain!

Et elle s'en alla comme elle était venue, légère, après un geste amical de la main.

## IV

Ils restèrent seuls. Paul arpentait la pièce à grands pas, les poings serrés, plein d'une sourde colère, partagé entre la rage et le désespoir. Thérèse, debout, feuilletait distraitement un livre. Il vint se placer devant elle.

— Bien étrange, Mlle Claire!

Comme elle ne répondait pas, il dit encore :

— Etrange, décidément. Elle arrive ici en coup de vent, me salue à peine, et ne se souvient pas de mon nom. Nous avons pourtant passé deux mois ensemble.

— Que voulez-vous. Elle connaît tant de monde.

Il lui lança un regard méchant.

— Sans doute, je ne puis prétendre à être autre chose qu'un jeune homme, pareil aux autres! D'ailleurs, vous ne l'aimez pas, je le vois maintenant.

— Si, je l'aime. Est-ce ma faute si elle est ainsi?

Il ajouta, après un temps :

— Franchement, tout cela me paraît singulier. Votre attitude à mon égard n'est plus la même. Vous qui étiez mon alliée autrefois, voilà que vous m'abandonnez au moment où j'aurais le plus besoin d'être soutenu. Ainsi tantôt, quand elle voulait écrire, pour-

quoi vous y êtes-vous opposée si vivement. C'était peu de chose, une petite satisfaction de rien qui m'aurait fait plaisir. Pourquoi me l'avoir refusée. Au fait, pourquoi?

Elle dit, sans lever la tête :

— Parce que!

Cette réponse de petite fille l'irrita plus encore que son indifférence. Et, dans son cœur endolori, une haine s'enflamma contre les femmes qui conduisent le monde avec des « parce que ». Il insista, résolu à savoir quand même.

— Encore une fois!...

Elle haussa les épaules, frappa du pied. Il comprit que la violence ne lui arracherait pas un mot. Alors il fut doux, insinuant, car il la savait sensible.

— Excusez ma colère. Elle est légitime. C'est que je souffre, et dans mon amour-propre, et dans mon amour. Dix minutes, quatre paroles ont détruit à jamais mon rêve. Que Claire ne m'aime pas, c'est tant pis pour moi, et je ne puis lui en vouloir si elle n'éprouve point un sentiment que je lui prêtais à tort. Mais vous, mon amie, ma seule amie! Vous qui ne faites rien à la légère, vous devez bien avoir une raison pour agir ainsi, une raison que je veux connaître.

Il se reprit :

— ... Que je vous prie humblement de me faire connaître.

Elle murmura, si bas qu'il l'entendit à peine :

— Ne m'interrogez pas là-dessus, je ne pourrai vous répondre.

Elle continuait à lui tourner le dos. Il devina qu'elle pleurait. Alors, il eut pitié de sa détresse, il s'approcha et, la saisissant par la taille, la fit vivement tourner sur elle-même. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Il la regarda, ému jusqu'au fond de l'être. Ce visage familier dont il lisait, ainsi qu'en un livre ouvert, les plus secrètes pensées, lui apparut tout à coup transfiguré. L'enfant rieuse d'hier était une femme aujourd'hui, puisqu'elle souffrait, et sa douleur était sacrée comme toutes les douleurs de ce monde. Et il reculait

ébloui devant la noblesse de son attitude, saisi par ce trouble qui inonde le cœur des hommes en présence de la beauté.

Ce trouble, il n'essayait pas de l'expliquer, puisque rien ne s'explique; il se contentait de le sentir, puisque tout se sent. Et il sentait que ce trouble était divin. Jamais il n'avait éprouvé une telle angoisse, et il était si heureux, qu'il eût souhaité mourir là, dans le salon, aux pieds de cette fillette qu'il avait méconnue.

Il prit comme jadis sa petite main qui tremblait. Il l'attira dans un fauteuil et s'assit devant elle.

— Thérèse, je suis un fou; il faut me pardonner!

Elle répondit :

— Non! C'est vous qui devez me pardonner!

Il la contempla un moment, puis d'une voix moitié grave, moitié joyeuse, il récita :

— Sensibilité vive... nature aimante et tendre...

Elle fit un geste. Il poursuivit :

— Franchise... belle humeur... dédain de la flatterie...

Elle lui mit ses doigts sur ses lèvres. Il continua :

— Générosité... bonté... bienveillance...

Elle ne pleurait plus. Il dit plus bas :

— Naturel, loyauté... amour du vrai... noblesse de sentiments.

Elle souriait.

— Voilà des vertus qui sont rarement réunies chez la même personne. Eh bien, la femme qui a écrit dix lignes sur un misérable feuillet, les possède toutes, et d'autres aussi. De plus, elle est belle autant que bonne. Je l'aime. J'ai passé des heures à ses côtés sans voir la couleur de ses yeux, sans entendre le sens de ses paroles. Je croyais que le bonheur était loin. Elle m'a révélé qu'il était là, tout près, et que je n'avais qu'à allonger le bras pour l'atteindre. Je ne suis qu'un homme, un pauvre homme, qui ne sait pas...

Elle l'écoutait, ravie, comme s'il disait des choses surprenantes.

— Thérèse, j'ai promis tantôt d'épouser la femme qui avait écrit ces lignes. Vous m'avez engagé à ne

pas mettre le bonheur de ma vie sur un méchant bout de papier Persistez-vous dans votre opinion?

Elle répondit :

— Vous êtes libre, mon ami.

— Cette femme, je ne la connaissais pas. Je ne la connais pas encore. Je ne vous demande pas de me la nommer. Mais lorsque je saurai qui elle est, je la supplierai humblement de bien vouloir de moi, qui l'aime.

La jeune fille répliqua simplement :

— Paul, voici ma main.

Il la porta à ses lèvres. Sept heures sonnèrent. Il se leva.

— Déjà! Comme le temps passe quand on est heureux. Que va penser madame votre mère?

— Je lui expliquerai ce soir...

Il s'arrêta sur le seuil.

— A propos, encore une question. Irez-vous demain à l'Opéra?

— C'est que, maintenant, c'est délicat... J'ai envie de lui envoyer un mot.

— Bonne idée! Ecrivez-le tout de suite, je le jetterai à la boîte en passant.

Elle répondit, devenue subitement rieuse comme autrefois :

— Non! Vous n'avez pas besoin de connaître mon écriture, curieux. Il sera toujours temps lorsque nous serons mariés.

HENRY SPONT.

# POÉSIES

## ADIEUX

Brûlez les sarments noirs : la récolte est finie.
Dans le bois qui s'effeuille et le champ qui s'endort,
L'automne défaillant ôte son casque d'or,
Tout empourpré du sang de sa belle agonie.

Adieu donc, une fois encor, terre bénie,
Montagne, asile noir des hautes forêts, port
Du silence, où, sans bruit, de la vie à la mort,
Roule un songe serein au gré de l'heure unie !

Adieu ! Voici la mer violente et les vents ;
Et je lance mon rêve au milieu des vivants,
Comme un signe de croix à travers la mêlée.

Ma paix à tous ! A moi ma joie ou ma douleur.
— Mais toi, sous ton linceul de neige immaculée,
Garde, ô pays, le grain d'où surgira la fleur !

## AVERSE

Midi sonne. Il pleut sur les prés :
Une averse luisante et fine.
On voit, au travers, la colline
Et le bois encore éclairés
Par un rayon bleu qui dessine
Les arbres et les prés dorés,
Derrière cette mousseline.

Il pleut. Ce n'est rien. Mais pendant
Que ce nuage noir traverse
Le ciel, où déjà l'azur perce,
Viens donc t'abriter un instant
Sous ce hêtre au toit large. Et berce
Ta rêverie, en écoutant
Un oiseau chanter sous l'averse.

MAURICE POTTECHER.

# LE MOIS SCIENTIFIQUE

**Les incendies de théâtres. — Statistique ; nature des dangers ; causes de m.rt et moyens de les éviter. — La sécurité et l'hygiène au théâtre.**

Le destin des théâtres est de périr par le feu. Cette déclaration officielle, qu'on n'a pas oubliée, a pu paraître un peu pessimiste et outrée. Mais, de temps à autre, un sinistre sensationnel en apporte une nouvelle confirmation et l'on s'aperçoit avec stupéfaction qu'en dépit de l'émotion, d'autant plus vite calmée qu'elle avait été exagérée sur le moment, rien n'a été fait pour mettre en défaut la lugubre prédiction.

La statistique des incendies de théâtres ne laisse d'ailleurs aucun doute sur le sort qui attend ces établissements de plaisir. De 1777 à 1877, 460 salles de spectacles ont brûlé, dont 31 à Londres, 29 à Paris, 26 à New-York, 21 à San-Francisco, 17 à Philadelphie, 11 à Boston et autant à Glascow, 9 à Cincinnati, 8 à la Nouvelle-Orléans, 7 à Bordeaux, 6 à Venise, etc. Pour New-York, à l'heure actuelle, le chiffre peut en être porté à 30, et à Paris, le siècle qui finit en a déjà 18 à enregistrer. Le Théâtre-Français lui-même compte pour plusieurs unités dans cette statistique, car le feu y a successivement éclaté en 1799, 1827 et 1863 : avec l'incendie du mois dernier, cela fait quatre sinistres en

cent ans, ce qui est beaucoup pour un seul établissement.

Dans le monde civilisé entier — celui où l'on va au théâtre — la moyenne annuelle des incendies est de 19; mais les dernières années sont beaucoup plus chargées, d'abord parce que les théâtres se sont multipliés, et ensuite parce que la presse renseigne mieux sur tout ce qui se passe à la surface de la terre. Ainsi, de 1851 à 1860, on avait accusé 76 sinistres, et dans les deux décades suivantes, on en compte 103 et 169; de 1880 à 1885, on en a même enregistré 174!

Il y a des théâtres qui brûlent très jeunes; quelques-uns même avant d'avoir été livrés au public. On compte 5 de ces mort-nés; 70 ont brûlé avant leur 70e année; 38, de 6 à 10 ans; 27, de 21 à 30 ans; 12, de 31 à 40 ans; 20, de 41 à 50 ans; 3 seulement ont pu devenir centenaires avant d'être livrés aux flammes. L'âge moyen des brûlés ressort ainsi à 23 ans. On a d'ailleurs calculé qu'il y avait sous ce rapport deux âges critiques pour les théâtres : d'une part, les 5 premières années qui suivent leur achèvement, le feu venant révéler des vices de construction, et d'autre part, l'âge voisin de la cinquantaine, quand déjà la vieillesse a commencé de produire quelques dangereux délabrements.

Il n'est certes pas sans intérêt de savoir à quel moment de la journée surtout brûlent les théâtres. Les statistiques établies par divers auteurs nous renseignent encore sur ce point capital, en constatant que 20 pour 100 des théâtres brûlent entre 7 heures du matin et la fin de l'après-midi, soit dans la période de non-activité, exception faite des établissements donnant des matinées. D'autre part, 6 pour 100 des incendies se sont déclarés durant l'heure qui précède le commencement de la représentation, 12 pour 100 dans le cours même du spectacle, et 22 pour 100 pendant les deux heures qui suivent la représentation. Les autres cas, soit 40 pour 100, ont lieu la nuit. Cette fréquence peut être facilement expliquée par la fréquence même des occasions de commencement de feu dans le cours de la

représentation, et le relâchement de la surveillance dans les heures où peut se manifester un incendie ayant commencé à bas bruit quelque temps auparavant.

En réalité, les incendies éclatant au cours d'une représentation sont assez rares, et la chose est fort heureuse, car dans ces conditions les victimes se comptent souvent par centaines, sinon par milliers. De 1751 à 1885, le nombre de ces victimes a été de 6,600 environ, et dans le cours de ce siècle, le total en a été de près de 5,000. De 1876 à 1888, les incendies de New-York, de Nice, d'Exeter et d'Oporto, à eux seuls, ont coûté la vie à 1,600 personnes. En février 1836, 800 personnes ont trouvé la mort au cirque Lehmann à Saint-Pétersbourg, en plein jour; en 1847, 263 personnes ont péri dans l'incendie du théâtre grand-ducal de Carlsruhe; en 1876, l'incendie du théâtre de Couway, à Brooklyn, fit périr 282 personnes; et l'on cite même l'incendie du théâtre de Canton, en 1845, où 1,600 personnes auraient perdu la vie. Rappelons encore les 200 victimes du théâtre de Nice, les 450 victimes du Ring-Theater, les 500 victimes du cirque Ferroni de Berditschef en Pologne, pour ne citer que les catastrophes dont on a pu garder le souvenir.

S'il est acquis que les théâtres doivent finir par brûler, il n'est pas inévitable cependant qu'ils brûlent en cours de représentation, alors que la surveillance peut être exercée de très près, et il est certain que l'incinération des spectateurs ne paraît pas être dans les prévisions du destin. Que sur cent sinistres, douze catastrophes de cette nature se produisent, cela témoigne à la fois de l'*évitabilité* de tels malheurs et aussi de la négligence et de l'insouciance apportées dans les mesures de préservation.

Il est certain que le nombre des incendies étouffés dans l'œuf, par un coup d'éponge ou un jet de lance rapidement et habilement dirigé est considérable. Tel théâtre en compte plus de vingt par an; heureusement les alertes n'arrivent pas jusqu'au public; elles prouvent, en tout cas, étant donnée la perfectibilité des

choses humaines, qu'on pourrait encore faire mieux et rendre impossibles les catastrophes en cours de représentation.

Il n'est pas inutile de rappeler les mesures indispensables pour assurer la sécurité relative des spectateurs, car après chaque sinistre les plus belles réformes sont promises, et il faut que se produise un nouveau sinistre pour qu'on s'aperçoive qu'en réalité rien n'a été changé à l'état de choses antérieur.

***

Pour établir nettement les indications de ces mesures de sécurité, il importe d'être bien fixé sur la nature des dangers que courent les spectateurs et de rechercher le principal genre de mort qui les attend.

Assurément il y a bien des manières de trouver la mort dans les incendies en général, et dans les incendies de théâtre en particulier. A la première alerte, c'est d'abord la syncope émotive qui désigne les premières victimes des éléments dangereux qui vont se succéder rapidement, et qui sont l'asphyxie par la fumée et l'acide carbonique, puis la chaleur et la brûlure, et enfin les agents d'ordre mécanique divers, la chute des matériaux sur les spectateurs immobilisés, et pour ceux qui fuient, le piétinement, l'écrasement, la précipitation d'un lieu élevé, peut-être même les coups volontaires, l'assassinat dans cette lutte désespérée pour l'existence où réapparaissent tous les instincts de la bête féroce qui fut sans doute notre ancêtre.

Mais à toutes ces causes de mort, il faut en ajouter une autre qui n'est connue que depuis quelques années et que l'examen des victimes de l'incendie de l'Opéra-Comique, en 1887, a bien mis en évidence.

Tandis que l'asphyxie, le feu, l'effondrement, ne sont à craindre qu'après un certain temps, généralement plus long que celui qu'exigerait une évacuation pas trop tumultueuse d'une salle, il est certain que, dès les premières minutes, les assistants sont exposés à une intoxication spéciale, intoxication suffisante pour para-

lyser les premiers efforts et rendre en outre impossible toute espèce de tentative de sauvetage.

Rappelons ici quelques observations faites lors de l'incendie de l'Opéra-Comique, observations qui ont pu, d'ailleurs, être renouvelées au Théâtre-Français, lequel a pour ainsi dire brûlé sans flamme, comme nombre de personnes ont pu en faire la remarque. C'est qu'en effet, au moment même où l'on pouvait croire que le feu, déclaré depuis une heure, avait envahi toute la salle — il s'agit de l'Opéra-Comique — et que celle-ci ne devait plus être qu'un immense brasier, les *flammes*, en réalité, n'existaient guère que dans les parties supérieures de l'édifice, au voisinage des fenêtres, tandis que l'intérieur du vaisseau était complètement obscur.

Evidemment il y avait alors dans tout cet espace, non pas certes manque de combustible, mais absence de comburant. Il devait donc se dégager de tous les matériaux combustibles surchauffés, mais non enflammés, des torrents de gaz *irrespirables* provenant de cette combustion incomplète, comme par une véritable distillation ; et parmi tous ces gaz, l'oxyde de carbone, poison terrible et rapide, devait sans doute prédominer.

Ce qui le prouve, c'est qu'à l'Opéra-Comique, de temps à autre, toutes les trente secondes environ, un véritable éclair se produisait, qui traversait cette masse gazeuse dans un sens ou dans un autre, au hasard de l'arrivée de l'air, et illuminait subitement, pendant un instant, la profonde obscurité de la salle. Puis tombait, des régions un instant éclairées, une pluie d'étincelles, et tout s'éteignait de nouveau.

Que se passait-il alors, sinon que la masse gazeuse remplissant la salle, distillée par les objets qu'elle contenait, et formée d'un produit en même temps incomplètement comburé et encore combustible, s'enflammait toutes les fois qu'une petite quantité d'air se mélangeait à elle ? Mais les flammes un instant allumées étaient aussitôt éteintes, car l'oxyde de carbone brûlé se changeait en un flot d'acide carbonique plus lourd, que son poids entraînait au fond du vaisseau avec des parcelles encore allumées. Celles-ci en s'éteignant dis-

tillaient de nouveau le gaz oxyde de carbone, que son poids léger allait porter encore dans les parties supérieures. Or, si l'on songe à la rapidité avec laquelle se produit l'embrasement autour d'un point primitivement atteint, — une boiserie *surséchée* et surchauffée, — on comprendra que les torrents de fumée et d'acide carbonique tout d'abord versés dans un milieu relativement restreint et surtout mal ventilé ne tardent pas à modérer la combustion franche initiale et à la changer en cette distillation d'oxyde de carbone, bien plus dangereuse encore. Ce phénomène est l'affaire de quelques minutes, et dès lors les spectateurs égarés ou restés en arrière commencent aussitôt à subir les effets de l'empoisonnement par le gaz toxique, à éprouver l'engourdissement général qui en est le premier symptôme, et cela bien avant que les autres causes banales aient eu le temps d'agir.

La preuve a été faite d'ailleurs que l'oxyde de carbone devait bien être incriminé. Lors de l'incendie de l'Opéra-Comique, dix-huit personnes, dont seize femmes, retrouvées en groupe à moins de dix mètres du grand escalier, avaient certainement péri de cette manière. Autour d'elles, les murs avaient été respectés par les flammes et par la fumée, et n'étaient même pas noircis; les vêtements, les linges n'étaient nullement altérés, et des gants immaculés ont pu être retirés des mains des victimes; enfin tous les cadavres étaient étendus à terre dans des positions qui ne trahissaient aucune lutte, aucune convulsion ultime. Sans aucun doute, le réduit dans lequel ce groupe de spectateurs s'était malheureusement engagé avait été rapidement envahi par le gaz toxique, lequel avait tué les êtres vivants qui s'y trouvaient, tout en préservant le local de la combustion. L'analyse spectroscopique du sang des victimes y révéla d'ailleurs la présence de l'oxyde de carbone en quantité considérable.

Voici donc établie une cause de mort propre surtout aux incendies de théâtres, cause qui a longtemps passé inaperçue, qu'on a mise en évidence il y a treize ans, et dont la connaissance, qui devait dicter la formule de

mesures de sécurité toutes spéciales, n'a cependant été suivie d'aucune des applications pratiques qu'on était en droit d'en attendre.

***

En effet, les mesures réclamées par la commission supérieure des théâtres paraissent uniquement basées sur la nature des dangers qui menaceraient les spectateurs s'ils étaient restés enfermés et avaient pu survivre dans l'édifice en feu.

Bien entendu, dès que le pompier de service, à l'aide du seau d'eau et du bâton armé d'une éponge, — qu'il doit, toujours et partout, avoir pour ainsi dire sous la main, — a été impuissant à arrêter le feu dès sa première flamme, il faut abandonner tout espoir de sauver le bâtiment, et tous les efforts doivent être employés à diriger le sauvetage.

Encore faut-il que ce sauvetage soit possible; et, même en admettant que toutes les règles aient été observées pour assurer la liberté et la facilité des issues, il faut en outre compter, ainsi que nous venons de le démontrer, avec un danger qui est précisément redoutable avant l'imminence du contact des flammes et des effondrements.

En réalité, ces causes de destruction ne seront peut-être à craindre qu'une heure après le début de l'incendie, tandis qu'après quelques minutes déjà l'intoxication par l'oxyde de carbone aura fait son œuvre.

D'où la nécessité de remplir les indications suivantes :

1° Transformer instantanément l'édifice en une série de compartiments parfaitement isolés, étanches, pourrions-nous dire, à l'égard des gaz, comme doivent l'être les diverses parties d'un navire à l'égard de l'eau;

2° Favoriser la combustion franche, complète, du compartiment sacrifié, et, pour cela, ménager des ouvertures suffisantes pour l'entrée du volume d'air nécessaire à cette combustion, qui, dans tous les cas, sera

immédiatement moins dangereuse que la combustion incomplète, source abondante de gaz toxiques.

Ces mesures, assurément, ne dispenséront pas de tracer au public des chemins qu'il puisse retrouver facilement en cas de panique, et de supprimer dans la mesure du possible toutes les causes d'incendie. Mais tout le monde est d'accord sur ces points, et il n'est nul besoin d'y insister.

Pour réaliser l'étanchéité contre les gaz des diverses parties d'un théâtre : salle, scène, administration, il est certain maintenant que le rideau de toile métallique n'a pas tenu ses promesses et, dans nombre de cas, s'est montré tout à fait insuffisant.

La toile métallique, en effet, peut refroidir les gaz au début; mais elle ne s'oppose nullement à leur passage, et ce sont précisément les gaz de la combustion qui sont dangereux, même refroidis. On a donc admis la nécessité de substituer au rideau en toile métallique un rideau de fer plein. Encore ce rideau doit-il être lui-même préservé contre la chaleur du foyer de l'incendie par une chute d'eau tombant des parties supérieures : c'est ce qu'on nomme le grand secours. La fusion des objets en fer doux constatée à l'Opéra-Comique a prouvé que la température dans une salle en feu pouvait atteindre et même dépasser 1,500 degrés.

Il faudrait aussi que des portes en fer s'opposassent à toute communication entre la scène et l'administration.

L'intention de favoriser la combustion franche, rapide et complète des parties atteintes pourrait sembler paradoxale, si nous n'avions légitimé le but de cette mesure. Mais cette nécessité étant, pensons-nous, démontrée, il faudrait, pour obtenir le résultat marqué, adjoindre au rideau de fer un mécanisme tel que ce rideau, au moment de sa chute, entraînât l'ouverture de larges baies par où l'air pût s'engouffrer et activer ainsi la combustion dans les parties supérieures, tout en maintenant dans les parties inférieures une atmosphère respirable.

Les manœuvres et les sauvetages sont parfois possibles en traversant les flammes; mais encore faut-il n'avoir pas à sauver que des êtres déjà irrémédiablement empoisonnés.

Il va de soi, enfin, que le rideau de fer, mû par un mécanisme hydraulique analogue à celui des ascenseurs, doit pouvoir être manœuvré de plusieurs points de l'édifice, et même de l'extérieur, par le jeu d'un simple robinet.

Nous ne dirons rien des escaliers, des issues, des larges trouées à pratiquer parmi les rangées de sièges; et nous n'insisterons pas non plus sur l'emploi urgent de matériaux incombustibles pour la décoration et l'ameublement des salles de spectacles. Si, dans la pratique, ces divers points sont fort négligés, tout le monde cependant est d'accord en principe sur leur application.

*
* *

Les théâtres, tels qu'ils sont aménagés actuellement, sont vus d'un fort mauvais œil par l'hygiéniste : ce sont des nids à poussières, et pour l'hygiéniste, les poussières sont les véhicules de toutes les contagions. Les boiseries et les tapisseries y seraient donc avantageusement remplacées, au point de vue de la sécurité comme à celui de l'hygiène, par du ciment ou du verre armé, du stuc et un large emploi du cuir.

Sans doute les loges ressembleraient moins à des boudoirs et le contact des sièges serait plus rude qu'actuellement, mais les spectateurs y prendraient plutôt moins de fatigue, surtout si la forme des chaises et des fauteuils était mieux comprise, et l'œil se ferait bien vite à un aspect un peu plus sévère et à moins de capitonnage.

Il faudrait aussi renoncer à l'emploi des calorifères avec bouches de chaleur, d'où vient la plus grande partie du danger. Ce procédé de chauffage est réellement barbare; car, en raison des dimensions du vaisseau à chauffer et de la légèreté de l'air chaud, les parties supérieures de la salle sont déjà inhabitables

par la chaleur, quand les parties inférieures le sont encore par le froid; et l'on ne peut rendre ce régime supportable que par l'ouverture de fenêtres qui, en hiver, font succéder les douches glacées au souffle du sirocco.

Mais la tolérance du public, qui souffre en silence dans ces lieux de plaisir ce qu'aucun de ses membres en particulier n'admettrait cinq minutes dans un appartement, est vraiment admirable et bien faite pour encourager le sans-gêne et l'indifférence des administrations.

Le système de chauffage de la maison de l'avenir, c'est le rayonnement des murs et des planchers chauffés dans leur épaisseur. Contenant chaud, contenu frais: telle est la formule. L'hygiène de la respiration veut que l'air que l'on inspire dans un local soit frais, et que la chaleur soit rayonnée par les parois de ce local.

Nous sommes sans doute encore assez éloignés de voir réaliser ce desideratum des hygiénistes; mais les lieux de réunion, les théâtres surtout — qui se renouvellent, hélas! si souvent — doivent donner l'exemple, exemple qui serait en outre une excellente leçon de choses pour le public.

Le chauffage des salles de spectacle devrait donc se faire par circulation de vapeur sous les planchers et dans l'épaisseur des murs et des cloisons; et ce système aurait le double avantage de supprimer une des causes les plus fréquentes d'incendie, en même temps qu'il offrirait aux spectateurs d'excellentes conditions de bien-être. Une soirée passée au théâtre ne serait donc plus, comme elle l'est maintenant pour beaucoup de personnes, une occasion de prendre pneumonie, pleurésie ou névralgie, pour tout le moins une bonne migraine; et le délassement que l'on se promet à la fin d'une journée de travail, en prenant son billet, ne se transformerait pas en un surcroît de fatigue et une cause de surmenage.

Et puisque nous parlons de la tolérance, de la patience des spectateurs, ces deux belles qualités ne sont-elles pas éclatantes surtout dans la mansuétude

du public à tolérer les vestiaires dans les couloirs et à subir la bousculade obligatoire que comporte l'acte si simple cependant de rentrer en possession de son manteau et de son chapeau. Aujourd'hui, cette opération ne peut s'accomplir que par de pénibles efforts, et donne une image très frappante de ce que sont les combats quotidiens de la lutte pour l'existence.

Pourquoi donc tous les vestiaires ne seraient-ils pas réunis autour d'une vaste salle du rez-de-chaussée, où le public pourrait en outre entrer immédiatement sans faire queue, cette queue odieuse et dangereuse qui n'existe presque dans aucun théâtre des villes d'Europe autres que les villes françaises ? Combien de maladies de refroidissement seraient ainsi évitées par la nécessité de faire une station dans un milieu de température moyenne, véritable stage d'acclimatement entre un milieu intérieur surchauffé et le milieu extérieur ?

L'encombrement des couloirs évité à l'entrée et à la sortie, l'existence d'une vaste salle d'attente destinée à atténuer la brusque transition entre le dedans et le dehors, et dont on profiterait précisément pour se vêtir et se dévêtir ; de l'air libre à tous les étages, des murs et des planchers qui, en hiver, vous pénétreraient de leur douce chaleur ; plus de douches d'air froid à l'ouverture des portes, plus de malaises par asphyxie au moment de la digestion : voilà certes des avantages auxquels le public serait sensible en tout temps, même sans prêter attention aux avantages hygiéniques de semblables modifications.

Mais nous savons quel gros effort il faut déployer pour sortir de l'ornière ; et comme le public ne demande rien et tolère tout, on continuera à lui faire payer très cher des plaisirs qu'on lui gâtera par tous les désagréments auxquels il est habitué, et que sans doute il croit inévitables.

On en aura vraisemblablement la preuve lors de la réouverture du Théâtre-Français.

Dr J. HÉRICOURT.

# LES LIVRES ET LES MOEURS

## M. ÉTIENNE LAMY : LA FRANCE DU LEVANT (1)



« Pour notre honneur, nos gouvernements ne sont ni la seule ni la plus fidèle expression de la France. » Cette phrase de M. Etienne Lamy, que de fois nous avons occasion de la prononcer, et spécialement dans notre temps, qui, faute d'une éducation sérieuse du suffrage universel, semble nous submerger sous le flot montant des médiocrités sans caractère! Tout voyage à travers les provinces françaises a pour résultat de nous convaincre que la fleur même du pays ne s'épanouit point dans les assemblées politiques. Notre démocratie ne comprend pas encore que tant de forces stérilisées, tant de capacités écartées, tant d'expressions vivantes de notre vigueur nationale omises ou méconnues, risquent à la longue d'anémier notre patrie par le défaut d'une direction suivie, autorisée et énergique.

Ces réflexions mélancoliques, la carrière même de M. Lamy les suggère, puisqu'il est de ceux que leurs dons naturels et leurs études prédisposaient au manie-

(1) *La France du Levant*, par Étienne Lamy (1 vol. in-8, Plon, édit.).

ment des affaires de l'Etat, et qu'il en fut écarté par cette ignorance des électeurs si savamment entretenue au moyen de promesses irréalisables et de flatteries sans scrupule. De nombreux essais historiques, et spécialement ses *Etudes sur le second Empire*, nous montrent la merveilleuse netteté de son esprit et son art de saisir dans les faits leur signification, de déduire de la réalité des principes généraux. Aujourd'hui, il démêle dans *la France du Levant* cette fameuse question d'Orient que les siècles ont embrouillée, spécialement au point de vue de nos droits et de nos intérêts, de notre influence. L'Orient n'est point seulement pour nous une mystique terre de rêve, le berceau de la religion qui a renouvelé le monde, le cadre sacré et lumineux de l'enchantement divin. Il contient encore une partie de notre histoire : carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il attirait nos pères par le désir de délivrer les Lieux Saints, et aujourd'hui il nous attire encore par un souci plus humain qui est la délivrance des populations chrétiennes retenues sous le joug musulman. Il apparaît aux croyants comme imprégnés encore de la présence de Dieu ; s'il flatte nos plus religieux espoirs, il retient la pitié de tous lorsque nous parvient par delà la mer la plainte de l'Arménie mutilée. Lié à la destinée de l'Empire turc, il a ainsi le don de captiver l'attention de tous les pays d'Europe.

Ces illustres voyageurs, Chateaubriand, Lamartine, Renan, M. Pierre Loti, avaient bercé notre imagination de leurs descriptions frémissantes de la Palestine, et caressé notre cœur de leurs sensations mystiques ou voluptueuses, aussi apprêtées que sincères. Artistes religieux ou sans foi, ils avaient orné leur sensibilité et la nôtre. M. Etienne Lamy ne suit pas le même chemin. Il nous retrace à grands traits les rapports, en premier lieu hostiles, puis politiques, de la chrétienté et

de l'Islam, dans le passé et dans le présent, et cette grande fresque historique l'amène à nous peindre aussi l'avenir. Il considère spécialement le rôle de la France en Orient. Nous retrouvons dans *la France du Levant* le résultat de nos crises religieuses, sociales et économiques. Elle nous renvoie notre image comme un miroir. Ainsi notre influence croissante ou décroissante sur cette terre lointaine nous éclaire sur le développement ou l'affaiblissement de notre énergie morale, politique et commerciale dans la mère patrie, par une correspondance rigoureuse, et qui tantôt nous remplit d'orgueil et tantôt de mélancolie.

## II

La première conclusion que nous tirons du livre de M. Etienne Lamy, c'est que la civilisation — et non point seulement la civilisation chrétienne — eût été anéantie si les Turcs n'avaient pas été arrêtés dans leurs conquêtes foudroyantes par les victoires de Charles Martel et de Charlemagne, et par les croisades dont la France eut l'initiative et supporta principalement le poids. La grandeur de notre passé nous apparaît ici magnifique, d'autant plus qu'elle se confond avec l'intérêt du monde. La religion de Mahomet, immobile et stérilisante, engendre le mépris du travail, l'avilissement de la femme, le fatalisme, le culte de la force. Elle fait des devoirs avec les passions, orgueil, cupidité, paresse, et ne trouve à offrir à ses fidèles pour récompense qu'une *débauche immortelle*. Où elle règne encore règnent l'inertie, la violence et le dédain du progrès. Cette attitude immuable peut avoir sa beauté esthétique, — et M. Pierre Loti nous l'a obstinément décrite, — elle n'a pas de beauté humaine. Aussi peut-on dire avec l'auteur de *la France du Levant* que

la défaite du christianisme par l'Islam eût été le triomphe de la barbarie. Cette défaite, elle fut bien près de se produire : l'invasion turque, peu après la mort de Mahomet, menaçait d'un côté l'Espagne et de l'autre Constantinople. Changez le sort de la bataille de Poitiers, et vous transformez toute l'histoire. Seule la France, déjà forte dans son adolescence, était capable d'opposer une digue à ce torrent déchaîné. Ses rois, défenseurs de la papauté, furent aussi les défenseurs de tout notre ordre social en formation. Et pourtant quels avantages donnaient aux Turcs la désunion de la chrétienté, et cette obscure fermentation de l'Europe centrale! Byzance, proie des hérésies, se dressait contre Rome, et l'Empire, que les rois de France considéraient comme une suprématie morale contenant la charge de défendre la religion et d'assurer la paix, reprend «sa signification païenne» en passant sur la tête de princes allemands qui n'y voient qu'un moyen de dominer l'Europe et l'Eglise.

Les croisades, malgré leur échec, ne furent pas inutiles. Qui peut dire que, sans elles, l'Islam n'aurait point repris sa marche offensive? «En retardant la marche des Turcs, la France donnait à la Pologne, à la Hongrie, à l'Autriche, le temps d'atteindre l'âge viril. Et si la France ne fit pas davantage, la faute en fut à deux coupables, toujours les mêmes, l'Empire grec et l'Empire germanique.»

Cependant la France de Godefroy de Bouillon et de saint Louis dut pendant tout un siècle renoncer à reprendre son rôle de défense de la chrétienté. L'agression funeste de l'Angleterre, déjà vouée aux injustes entreprises, occupa toutes ses forces. Puis, débarrassée enfin de son tenace adversaire, elle dut s'organiser. «Louis XI ne fit de son règne qu'une ronde d'avare vigilant et soupçonneux autour de sa maison.» Après lui, la France, au lieu de regarder de nouveau l'Orient

se tourna vers l'Italie. Dans un but d'ambition, François I[er] s'allie à Soliman. Avec raison, M. Lamy attache à cet acte une portée considérable. Il y voit le changement de la politique de la France, la politique d'intérêts substituée à la politique de principes. Politique qui nous fut néfaste, comme si l'égoïsme même était un mauvais guide dans la direction de notre pays, puisque, *loin de créer une Europe soumise à la France et indifférente aux questions religieuses*, elle fait succéder *à une Europe unie où la France était, sans conteste, la première, une Europe divisée où le catholicisme et la France sont mis en échec par l'esprit orthodoxe et l'esprit protestant.* Voici la forte page où l'historien résume cette opinion; aussi bien elle donnera au lecteur une idée de sa manière brillante et vigoureuse :

« Accroître entre les peuples la solidarité avait été l'idéal du moyen âge. Ses plus hautes puissances étaient internationales : et le catholicisme, qui effaçait les divergences de race dans la similitude de la loi morale; et les Conciles, où non seulement le Pape et les évêques, mais les princes et les ambassadeurs, résolvaient les affaires de l'Eglise et les difficultés des Etats; et la science, qui, autour des plus éclatants foyers, attirait les maîtres et les disciples de toutes les contrées; et le commerce, qui, dès les premières croisades, vivait dans le Levant sous une législation commune aux divers peuples, et qui, au seizième siècle, avait uni dans la ligue hanséatique toutes les grandes places de l'Europe, et réglait, par des assemblées régulières où les marchands de tous pays avaient séance, les intérêts collectifs du négoce dans le monde connu; et la force des armes enfin, qui dans son grand effort, la guerre sainte, avait associé les peuples chrétiens, et qui, aux mains des ordres religieux et militaires, continuait de défendre contre la piraterie la liberté des mers.

« Une autre Europe succède, où chaque peuple prétend être son maître et devenir le maître des autres, sans autre conseil que sa volonté, sans autre juge que le résultat. La diversité de religion semble un exercice de la souveraineté, comme une garantie de l'autonomie nationale. Le lien de la société commune étant ainsi brisé, l'instinct de la nation et de l'individu s'échappe : à la force toute morale des croyances semblables, succède la force toute matérielle des races différentes ; à la loi de concorde, une loi de séparation. Toutes les frontières deviennent plus hautes entre les hommes; les souverainetés politiques mettent leur honneur à régler seules les affaires de chaque Etat; le commerce de chaque nation cherche à se défendre par les prohibitions et les privilèges; la science même s'enferme jalousement comme un monopole gardé par ceux de la nation et pour ceux de la nation. Chacun se dispute en tout la primauté, sans s'inquiéter si cette lutte sans pacificateur et sans arbitre ne prépare pas la domination de la force sur le droit, si ces victoires fondées sur la force ne vouent pas le monde et chaque peuple à un état précaire, si la lutte de tous pour se disputer chaque avantage ne réduit pas à une rivalité stérile la plus grande partie de ces énergies faites pour s'aider... »

Sans doute cet individualisme des nations devait tôt ou tard se manifester. Et même il s'était manifesté dès longtemps dans l'ambition des empereurs d'Allemagne et dans la hardiesse de l'Angleterre. Mais il faut se souvenir qu'en ce temps-là les yeux des peuples opprimés se tournaient spontanément vers la France, parce qu'on la savait généreuse et désintéressée. Par cette transformation dans la politique, l'alliance de François Ier avec le sultan, ennemi héréditaire, revêt en effet une grande importance.

## III

Du moins cette alliance nous valut-elle des avantages pratiques? Entre 1535 et 1740 nous obtînmes, il est vrai, les Capitulations qui formèrent notre droit en Orient. Elles accordaient à nos souverains le titre de Padischah, à nos ambassadeurs la préséance sur tous les autres, à nos nationaux le gouvernement et la justice de nos consuls. De plus, nous acquérions le monopole du trafic dans les Etats du Sultan, et les étrangers ne pouvaient faire du négoce avec la Turquie que sous la bannière de la France. Enfin, nous avions la liberté religieuse.

Mais « c'est l'honneur et la faiblesse de la France, qu'elle ne connaisse pas les ambitions sans scrupules ». Déjà François Ier, prince sceptique d'un peuple religieux, n'osait point proclamer en France l'alliance turque. Après lui, nous ne sûmes *ni servir le Turc, ni nous en servir*. Celui-ci comprit bien vite le parti qu'il pourrait tirer des divisions de l'Europe et devina que ces divisions mêmes garantissaient sa durée. Louis XIV refuse de secourir l'Autriche menacée par l'Islam et laisse cette gloire à Sobieski. En revanche, Louis XIV refuse de hâter le partage de notre ancienne alliée. Ainsi notre politique flotte entre nos sentiments et nos ambitions.

En proclamant le droit des peuples de s'appartenir, la Révolution remet en doute les conquêtes musulmanes. Et, dès lors, autour de la Turquie, presque toutes les nations d'Europe montent le guet, tandis que l'homme malade, non sans ironie, considère ces sentinelles intéressées qui se gardent les unes les autres. La Russie menace, l'Angleterre s'en tient à une politique de réformes, la France rêve de transformer en vassa-

lité la servitude des peuples chrétiens soumis au sultan. Au congrès de Berlin, dédaigneux de toute moralité politique, les peuples ne montrent que des appétits, et comme ces appétits se contredisent, l'Islam, revenant à ses vieilles coutumes de gouvernement, se remet à pratiquer l'absolutisme et la violence. Pourquoi se gênerait-il ? N'a-t-il pas l'appui de l'Allemagne, qui doit tourner à son avantage, les désordres d'Arménie, de Crète et de Grèce ; — de l'Allemagne, elle aussi adoratrice de la force, plus soucieuse de s'assurer de bons résultats commerciaux que de se laisser aller à une vaine sentimentalité au récit des massacres des Arméniens ? Cette Europe désunie tranquillise le Sultan : pour n'avoir pas osé trancher la question de Crète, elle laisse éclater le conflit gréco-turc, qui rend à la Turquie son prestige militaire. Il est vrai qu'elle rend cette victoire inutile, en assurant enfin l'autonomie de la Crète.

Plus logique que nous dans sa politique intéressée, l'Allemagne récolte aujourd'hui les effets que nous attendions de l'alliance turque au seizième siècle. Reprenant les conclusions de M. Georges Blondel dans son livre *l'Essor industriel et commercial du peuple allemand* (1), M. Etienne Lamy nous montre le danger de ce développement prodigieux. Il fait le parallèle de l'enseignement commercial, des offices de renseignements commerciaux, des méthodes commerciales, en Allemagne et dans notre pays. Ce n'est pas à notre avantage. Il critique nos méthodes routinières et notre enseignement théorique et prolongé. « Nos hautes écoles, dit-il dans une page qu'il faut rapprocher de celles que Taine consacra avec tant de perspicacité à notre éducation dans son *Régime moderne*, s'honorent de donner une culture intensive et générale qui semble prévoir en chaque étudiant un futur grand homme et,

(1) *L'Essor industriel et commercial du peuple allemand*, par Georges Blondel, 1899 (Laroze, édit.).

s'il l'est, développe toute sa valeur, mais qui ne forme par les hommes moyens — et ils le sont presque tous — aux applications spéciales et précises. Nos écoles d'arts et métiers sont trop élémentaires pour fournir ces spécialistes que nos fabriques et nos laboratoires attendent. Aussi, plus les industries sont nouvelles et leurs découvertes en marche, plus nous nous laissons distancer : l'électricité et ses applications semblent appartenir à la Belgique et à la Suisse, la chimie et ses produits, à l'Allemagne. Surprise par les supériorités de ses rivaux, la France n'a pas songé, comme l'Angleterre, à se défendre partout, mais à se réserver un marché où elle l'emportât sans lutte. Elle a seulement, par des droits fiscaux, voulu interdire aux produits de ses concurrents l'accès de son territoire; comme si elle eût reconnu d'avance son inaptitude à disputer aux nouveaux travailleurs la clientèle étrangère; comme s'il lui fallait, pour prolonger le déclin de ses forces, les mêmes protections, mais définitives, que l'Amérique a établies, passagères comme l'âge ingrat, pour transformer son enfance en jeunesse. Nos commerçants ont continué à fabriquer en France, d'où la plupart ne sont jamais sortis, des marchandises selon leur propre goût, à donner à leur travail tout le fini qu'exige la clientèle riche et exigente de notre pays, à considérer que la perfection de leur œuvre est une partie de leur honneur, à exiger les prix élevés que cette perfection justifie. »

Cette façon de concevoir le commerce, ce refus de la clientèle à bon marché, nous ont valu la perte de notre rang commercial dans le Levant. Nous achetons à la Turquie presque trois fois plus que nous ne lui vendons. Ou plutôt nous lui achetions, car depuis quelques années il semble que, comprenant mieux la situation, nous faisons pour l'améliorer d'excellents efforts. L'Allemagne a pris notre place.

Sur le terrain religieux, notre influence a pareillement été atteinte. Notre protectorat en Orient a été amoindri par les adversaires du catholicisme et contesté par les puissances catholiques. Par le traité de Kaïnardji, la Russie avait obtenu le protectorat sur les orthodoxes : elle n'a pas cessé dès lors de convoiter la Syrie et même Jérusalem par le moyen de ses protégés, les plus empressés aux Lieux Saints. Aujourd'hui, elle profite même de notre alliance pour s'efforcer de fonder l'enseignement russe à côté de l'enseignement français, sachant que répandre sa langue, c'est commencer la conquête. Seul, notre enseignement, dû aux congrégations et aux œuvres catholiques, maintient notre influence. Et il n'est point douteux que la politique anticatholique de notre gouvernement ne saurait avoir pour résultat la propagation de cette influence.

## IV

Après avoir tracé le glorieux tableau du rôle de la France chrétienne en Orient, puis la sombre peinture du temps présent, où nos droits et notre influence dans le Levant semblent partout amoindris, M. Lamy envisage l'avenir. Ses considérations peuvent se résumer en ce conseil : reprendre la politique interrompue il y a quatre cents ans par les Valois, se prononcer résolument pour le droit des races chrétiennes contre la perpétuité de la domination musulmane. L'alliance turque, d'ailleurs pleine de réticences, ne nous a pas réussi ; la politique contraire, plus conforme à nos sentiments, assurera une défense plus efficace à nos intérêts en Orient.

Les peuples soumis au joug turc se rendent très bien compte que les nations d'Europe, sous couleur de les protéger, s'efforcent de substituer une servitude à

une autre. Sous le nom de panslavisme, la Russie poursuit l'hégémonie russe; l'Autriche est désireuse de prendre en Orient la revanche de ses défaites en Allemagne et en Italie. Toutes deux ne poursuivent qu'une politique égoïste, destinée à remplacer tôt ou tard l'autonomie tributaire par l'annexion (1). Bulgarie, Serbie, Macédoine, Crète, etc., veulent au contraire leur indépendance. En les aidant à l'obtenir, la France n'a rien à perdre et tout à gagner : elle apporte un tempérament au dangereux développement de son alliée présente, et elle peut donner à son commerce l'essor dont il a besoin et que notre influence en Orient, mieux comprise et plus étendue, peut nous assurer.

Notre commerce et notre industrie paraissent enfin devoir attirer l'élite intellectuelle de notre pays, trop souvent écartée des fonctions de l'Etat, et reconnaissant l'encombrement et l'insuffisance pécuniaire des professions libérales. A ce changement dans la valeur des hommes correspond une plus grande activité dans la défense de notre marché extérieur. Si l'on réforme notre éducation, que l'obsession classique a faite trop théorique, cette activité s'exercera avec plus d'habileté intelligente. Déjà des écoles commerciales se sont fondées récemment, dues à l'initiative de municipalités ou de grandes usines; un office national du commerce a été créé, ainsi qu'un certain nombre de chambres de commerce à l'étranger.

A la qualité de cette jeunesse nouvelle, il faudrait joindre la quantité. Car la diminution des naissances a son contre-coup sur l'effort extérieur de la France. Nous ne pouvons pas peupler nos colonies. « Nous ne

(1) Sur la politique de la Russie et de l'Autriche en Orient, voir *les Événements politiques en Russie*, par A. Drandar (Félix Alcan, édit.), et du même auteur, *la Situation des Slaves et des Roumains en Autriche-Hongrie*, et une brochure intitulée : *A propos d'un mouvement en Macédoine*.

reverrons nos succès, dit M. Lamy, que lorsque nous aurons réappris nos devoirs. C'est ainsi que les lois morales gouvernent jusqu'aux intérêts matériels. Il est facile à chacun de violer durant sa courte vie ces lois, il n'est donné à personne de changer les conséquences durables de ces transgressions. Un individu peut réussir par ses vices, un peuple ne peut prospérer que par ses vertus. »

Je ne sais si l'histoire sanctionne cet aphorisme. M. Lamy est de ces croyants qui ne mettent pas en doute l'action directe de Dieu sur les nations et les hommes. Aussi tout son ouvrage, d'une si belle unité, est-il inspiré par un patriotisme religieux qui, d'ailleurs, est d'une merveilleuse lucidité.

HENRY BORDEAUX.

*P.-S.* — Certains ouvrages, récemment parus, méritent d'être signalés dès leur apparition, bien que le critique se réserve de les étudier à loisir. Ainsi le IIe volume des *Œuvres complètes* de M. Paul Bourget (Plon, édit.), qui contient les *Études et Portraits,* d'une si fine et si puissante analyse, avec une grâce mélancolique et alanguie dans les descriptions de paysages; les *Drames de famille* (Plon, édit.), de M. Paul Bourget encore, dont la première nouvelle est un chef-d'œuvre d'une si belle émotion humaine, bien différent des romans mondains du grand écrivain; *l'Appel au Soldat*, de M. Maurice Barrès, dont les lecteurs de la *Revue* ont pu respirer, les premiers, l'âcre parfum de rénovation patriotique (Charpentier, édit.); enfin cette belle *Histoire de la littérature française* en deux volumes illustrés qui rendra classique le nom de M. Émile Faguet (Plon, édit.). Parmi les romans nouveaux dont je n'ai pu parler, faute de place, et que j'aurais aimé à recommander, je signalerai : *la Romance du temps présent,* de M. Léon Daudet (Fasquelle, édit.); *le Gardien du feu*, de M. Anatole Le Braz (Calmann Lévy); *la Mort de Corinthe*, de M. André Lichtenberger (Plon); les *Contes jaloux,* de M. Henry-C. Moreau (Plon).

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME CINQUIÈME

(2ᵉ SÉRIE. — 3ᵉ ANNÉE.)

**(Avril 1900)**

---

### ROMANS ET NOUVELLES



### HISTOIRE ET SOUVENIRS



### VOYAGES



### VARIÉTÉS

## POÉSIES



## SCIENCES



## CRITIQUE HISTORIQUE



## CRITIQUE LITTÉRAIRE



## CHRONIQUE MUSICALE



## CHRONIQUE DRAMATIQUE



## BILLETS DE QUINZAINE



*Le directeur-gérant :* P. MAINGUET. PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie. — 1154.

